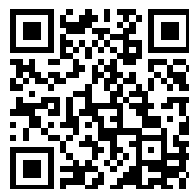

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

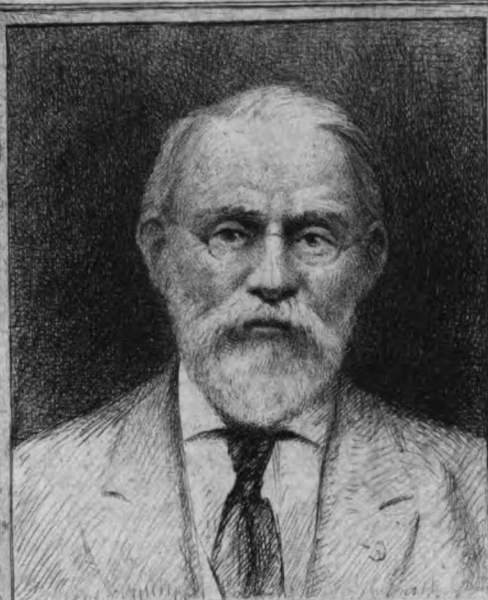
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376567



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wm. E. Ricketts 1900



✓
11/11

AS
161
.R4565

REVUE DU MIDI

14^{me} ANNÉE — 1^{er} SEMESTRE

Revue du Midi

TOME VINGT-HUITIÈME



NIMES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, RUE DE LA MADELEINE, 21

1900



Supplément
746
312033
26766

LE MASSACRE DE PALESTRO

EPISODE DE

L'INSURRECTION DE LA GRANDE KABYLIE DE 1871

Le village de Palestro, situé sur la rive droite de l'Isser à 80 kilomètres d'Alger, a été créé par arrêté du Gouverneur Général de l'Algérie du 18 novembre 1869, au moyen de terrains domaniaux provenant de l'ancien beylik Turc ; il était desservi par la route d'Alger à Constantine qui avait été récemment ouverte. La voie ferrée qui y passe aujourd'hui n'avait pas encore été construite.

Ce village, dont le territoire comprenait 546 hectares de terres de culture, comptait, en 1871, une trentaine de maisons bâties sur un petit plateau ; sa population était alors de 112 habitants. Son aspect était riant ; les plantations qu'on y avait faites avaient bien réussi et il commençait à former un petit îlot de verdure au milieu de la plaine grise dépourvue d'arbres de la vallée de l'Isser ; il paraissait en voie de prospérité. Son territoire avait été rattaché à la commune mixte de Dra-el-Mizan, distante de 34 kilomètres, dont il formait une section.

Palestro était complètement isolé au fond de la vallée de l'Isser, il était entouré de toutes parts d'une ceinture de montagnes. Le village le plus

T, XXVIII, 1^{er} Janvier 1900,

rapproché était celui du col des Beni Aïcha (1), distant de 25 kilomètres ; mais il fallait franchir, pour y arriver, le défilé des gorges de l'Isser ; ensuite venait le village du Fondouk, à une distance de 21 kilomètres, mais il n'y avait, de ce côté, qu'une route muletière.

La création du nouveau village n'avait pas été vue d'un très bon œil par les tribus voisines qui étaient : au Nord et à l'Est, les Beni Khalfoun, dépendant du cercle de Dra-el-Mizan ; au Sud, de l'autre côté de l'Isser, les Zouatna ; à l'Ouest les Ammal, à qui avaient appartenu autrefois les terrains qui avaient servi à la création du village. Les Zouatna et les Ammal faisaient partie de l'annexe d'Alger.

Les relations des colons de Palestro avec leurs voisins indigènes étaient convenables et rien ne décelait les sentiments de haine que nourrissaient en réalité ceux-ci contre les nouveaux venus. Il y avait pourtant une certaine irritation chez les Ammal à cause de la suppression, au profit de Palestro, de leur marché du vendredi.

Depuis le commencement de l'année, il y avait des bruits d'insurrection, mais ils étaient encore lointains et les colons de Palestro, confiants dans les promesses de leurs voisins indigènes, vivaient dans une sécurité complète. Des indices avaient déjà donné à penser que quelque chose se préparait chez les Kabyles ; des assassinats, commis sur des européens, s'étaient produits au Tamgout des Beni Djenad et à Tizi-Ouzou, alors que, depuis la con-

(1) Le centre du col des Beni Aïcha, considérablement augmenté, est devenu le village de Ménerville. Les villages européens de Souk el had, Beni Amran, Thiers, Aomar, Ben Haroun, qui jalonnent aujourd'hui la route de Constantine, ont été créés depuis l'insurrection.

quête définitive de la Kabylie, en 1857, aucun attentat contre les personnes des colons n'avait jamais eu lieu. Certains propos avaient été surpris ; ainsi une jeune fille de Palestro, Mlle Seguy, travaillait chez elle avec une de ses compagnes lorsque le Caïd des Ammal, El hadj Ahmed ben Dahman, y entra pour affaire avec son fils Mohamed ; celui-ci dit à mi-voix à son père en parlant de la jeune fille qu'il trouvait à son goût : — « Celle là, si on fait la guerre, je ne veux pas qu'on la tue, je la prendrai pour femme ».

La jeune fille, qui comprenait l'arabe, fut tellement effrayée de ce propos qu'elle voulut absolument partir pour Alger et elle s'y rendit en effet avec quelques autres habitants du village ; bien leur en prit !

L'adjoint de la section, Monsieur Bassetti (on lui donnait ordinairement le titre de Maire, bien qu'il ne fût qu'adjoint) tout en ne croyant pas à un danger prochain, avait demandé à Alger des fusils et des cartouches pour armer ses miliciens et ceux-ci faisaient l'exercice plusieurs fois par semaine ; le curé du village, l'abbé Monginot, assistait lui-même aux prises d'armes et manœuvrait avec les miliciens. Il y avait dans le village pour les travaux communaux qui, en territoire militaire, étaient exécutés par le service du Génie, un officier de ce service, le capitaine Auger, à qui devait revenir l'organisation de la défense s'il y avait à craindre une attaque.

*
* *

Au mois de mars 1871, El hadj Mohamed ben el hadj Ahmed el Mokrani, bach-agma de la Medjana, dans la province de Constantine, lève l'étendard de la révolte, entraînant dans l'insurrection une partie

des subdivisions de Sétif et d'Aumale, et, un mois plus tard, l'insurrection devient réellement formidable, mettant en péril nos possessions de l'Algérie, par suite de la défection du grand maître de l'ordre religieux des rahmania, Mohamed Amzian ben Ali el Haddad, communément appelé Chikh el Haddad. Ce personnage religieux avait entraîné, d'un seul coup avec lui, dans la révolte, une population de 700.000 âmes.

Il convient d'indiquer brièvement ce qu'était cet ordre religieux des rahmania et ce qu'était ce Chikh el Haddad.

L'ordre des rahmania avait été fondé, vers 1770, par Si Abd er Rahman bou Goberin, marabout originaire des Beni Smaïl (1), qui, après avoir séjourné de longues années en Orient, dans les écoles les plus renommées, était venu créer une zaouïa dans son pays d'origine et s'était mis à répandre sa doctrine en cherchant des affiliés, des khouan (frères). Il eut bientôt de nombreux prosélytes dans toute l'Algérie.

La grande maîtrise de l'ordre religieux qu'il avait fondé n'était pas héréditaire dans sa famille ; le grand maître faisait lui-même choix de son successeur, et, à défaut de désignation, il était choisi d'un commun accord.

(1) Bou Goberin veut dire : aux deux tombeaux. Si Abd er Rahman, avant de revenir aux Beni Smaïl, avait professé avec beaucoup de succès au Hamma, près d'Alger, et, après sa mort, ses adeptes d'Alger avaient enlevé secrètement son corps, l'avaient porté dans leur zaouïa et lui avaient fait élever une Koubba. Les montagnards, ayant eu vent de cette violation de sépulture, visitèrent le tombeau de leur marabout et trouvèrent le corps intact. Les indigènes crurent sans difficulté à un miracle, le corps s'était dédoublé ; le marabout fut alors surnommé bou Goberin. Les Beni Smaïl, où se trouve la zaouïa de Si Abd er Rahman, sont adossés au versant nord du Djurdjura, à l'extrémité occidentale de cette chaîne de montagnes,

Le grand maître avait pour intermédiaires auprès des khouan, des mokoddems, répartis dans les tribus, qui étaient chargés de recruter les frères, de les instruire de leurs devoirs, de leur donner l'initiation, de présider les assemblées périodiques dans lesquelles on psalmodiait des prières en commun et de transmettre les ordres du Chikh ou grand maître.

Dans le principe, l'association fut purement religieuse ; on se faisait initier pour se mettre sous l'égide d'un saint marabout et aussi à cause des facilités qu'on trouvait dans les règles de l'ordre pour gagner le paradis. Le grand précepte était l'obéissance aveugle aux ordres du Chikh, entre les mains duquel le frère devait être *comme le cadavre entre les mains du laveur des morts, qui le tourne et le retourne à son gré*. Plus tard, cette puissante organisation fut utilisée contre l'envahisseur, et, en 1856, on vit le grand maître de l'ordre des rahmania, Si el Hadj Amar, se faire le promoteur d'une insurrection de la grande Kabylie, dont la répression dura deux ans.

Après avoir fait sa soumission, Si el Hadj Amar dut s'expatrier ; il alla s'établir à la Mecque et il y mourut. Sa succession donna lieu à des compétitions ; ce fut un simple Kabyle, Chikh el Haddad, qui n'était pas du tout un marabout descendant du prophète, mais bien le descendant d'un forgeron, comme l'indique son nom (el haddad signifie le forgeron), qui finit par se faire accepter comme grand maître, et il donna à l'ordre des rahmania un développement considérable. C'était, en 1871, un vieillard de 80 ans. Il s'était fait une grande réputation de sainteté par sa piété, son détachement des choses de ce monde et les pratiques d'un ascétisme des plus rigoureux ; com

plètement impotent, il y avait des années qu'il n'était pas sorti de la chambre qu'il habitait, et on ne communiquait avec lui que par une lucarne. Son ascendant sur ses fidèles était extraordinaire et il était entouré d'une vénération qui allait jusqu'au fétichisme. Sa résidence était à Seddouk, dans l'oued Sahel.

Jusqu'à Chikh el Haddad, l'oukil (1) du tombeau de si Abd er Rahman avait toujours été, en même temps, le Grand Maître des Rahmania; aussi, pendant assez longtemps, y eut-il scission, les nouveaux oukils se considérant comme les chefs de l'ordre. Le dernier de ces oukils, si el Hadj Mhamed ben Mohamed el Djadi, originaire des Beni Djad d'Aumale, avait reconnu la suprématie de Chikh el Haddad; seulement il avait conservé la direction des Khouan du cercle de Dra-el-Mizan et de la subdivision d'Aumale. Ce marabout était un homme de paix et de prière qui n'aurait pas songé à se mettre chef d'insurrection s'il n'y avait été poussé par les événements.

Dans les derniers temps qui ont précédé l'insurrection, la propagande faite par les mokoddems était devenue très active; ils cherchaient particulièrement à enrôler les chefs indigènes et les agents du commandement. On pouvait remarquer un redoublement de fanatisme religieux; les pèlerinages à Seddouk se multipliaient, on voyait passer sur les routes des bandes de pèlerins pieds nus, farouches, psalmodiant le dekeur (2). Ce zèle religieux n'était pas sans inquiéter l'autorité française, mais dans les

(1) L'oukil recevait les offrandes des fidèles, gérait les biens de la Zaouïa et était chargé des devoirs de l'hospitalité; il avait la direction des études.

(2) Formule d'invocation qui se répétait toujours la même indéfiniment.

conditions où on se trouvait, il n'y avait pas possibilité d'intervenir.

Dans les environs de Palestro, les principaux mokoddems étaient : Si Mohamed ben Lounès, de la Zaouïa de Baba-Ali, dans les Beni Khalfoun, et el Hadj Mohamed, des Cheurfa el Hammam dans les Beni Djad.

Le 8 avril 1871, Chikh el Haddad, entraîné par Mokrani, proclame la guerre sainte sur le marché des Beni Aïdel. Le 11 avril un des fils du Chikh vient faire la même chose sur le marché des Beni Idjeur, dans le cercle du Fort National et, le 17, la forteresse de ce nom est attaquée et investie par les Kabyles. Les mokoddems avaient porté partout le mot d'ordre dans les tribus ; tous les Khouan et aussi ceux qui ne l'étaient pas, couraient aux armes. Le 18 avril, le fort de Tizi-Ouzou est attaqué et bloqué étroitement et le village européen, situé tout auprès, est saccagé et incendié ; le même jour, Rebeval et Ben-Nechoud sont également ravagés et les colons qui n'ont pas fui à temps sont massacrés ; le 19, les colons de Bordj Menaïel sont emmenés en captivité et leur village est brûlé ; le hameau des Isser et le village du col des Beni Aïcha sont, le même jour, pillés et livrés aux flammes, les habitants ont fui vers Alger et les rebelles arrivent jusqu'à l'Alma, sur le bord de la Mitidja, à 36 kilomètres de la capitale de l'Algérie ; le fort de Dra-el-Mizan est attaqué le 20, et le village qui l'avoisine est détruit.

Tout le pays, depuis Collo jusqu'à la Mitidja, s'était levé en masse, aucune tribu n'avait résisté au mouvement ; les tribus avaient entraîné leurs chefs indigènes, lorsque ceux-ci ne les avaient pas eux-mêmes poussés à la révolte.

Qu'étaient devenus les colons de Palestro dans cette tourmente ? Nul ne le savait. Les dernières nouvelles qu'on eues, avaient été apportées par le sous-lieutenant Desnoyers, chef de l'annexe d'Alger, qui était allé dans les Ammal, le 15 avril, pour procéder à l'arrestation de trois indigènes accusés de vol et qui était descendu dans un hôtel de Palestro. Les indigènes qu'il devait arrêter avaient injurié le caïd de la tribu, El Hadj Ahmed ben Dahman, lorsqu'il avait voulu les emmener prisonniers, l'avaient menacé de leurs armes et avaient ameuté contre lui les gens de leur village ; le chef d'annexe finit par en avoir raison avec l'aide du caïd.

Pendant son séjour dans les Ammal et à Palestro, M. Desnoyers s'était renseigné sur la situation des esprits dans les tribus et il s'était rendu compte du danger que courait la population du village. Il fit immédiatement son rapport au Général commandant supérieur des forces de terre et de mer de l'Algérie, demandant l'envoi d'un détachement de 300 hommes qu'il jugeait nécessaire pour maintenir les tribus dans le devoir et pour protéger Palestro.

Malheureusement, les troupes faisaient complètement défaut ; les journaux de l'Algérie, les comités de défense avaient demandé avec tant d'insistance le départ pour nos armées qui luttaienent contre les Allemands, de toutes les troupes régulières, se faisant forts d'assurer la sécurité de l'Algérie avec les seules milices, que le Gouvernement de la Défense Nationale avait fini par céder ; toutes les troupes régulières étaient parties et il ne restait plus que les dépôts des régiments d'Afrique, qui n'avaient que des conscrits non exercés, et des bataillons de mobiles et de garde nationale mobilisée, sur lesquels on ne pou-

vait pas beaucoup compter. Ces forces occupaient, d'ailleurs, des postes dont on ne pouvait les retirer.

L'apparition de quelques bataillons dans la vallée du Sébaou aurait peut-être arrêté l'insurrection, mais nous ne les avions pas. Pour renforcer les garnisons des places de la Kabylie dont on pouvait prévoir le prochain investissement, on avait été obligé de faire flèche de tout bois ; le régiment du train, les compagnies d'ouvriers du train et de l'artillerie avaient dû fournir plusieurs centaines de combattants ; on avait épuisé les dépôts des zouaves et des tirailleurs jusqu'à diriger sur ces places des convalescents, des malingres, des blessés dont on avait fait transporter les sacs. Les troupes rentrant de captivité de l'Allemagne commençaient seulement à débarquer en Algérie ; leur mouvement avait été retardé par l'insurrection communaliste de Paris, qu'il avait fallu combattre.

Le général Lallemand, commandant supérieur des forces de terre et de mer, avait envoyé à la hâte à l'Alma ce qu'il avait de troupes sous la main, afin d'empêcher les rebelles d'envahir la Mitidja et d'arriver jusqu'à Alger. Le capitaine de Spahis de Balincourt (1) y arriva le premier, le 18 avril au soir, à la tête de 130 Spahis et Chasseurs de France et, dès le lendemain matin, ayant sous ses ordres un demi bataillon de Tirailleurs arrivé dans la nuit et les cavaliers qu'il avait amenés, il repoussa la première attaque des Kabyles.

Par bonheur, le calme n'avait pas cessé de régner dans la province d'Oran et on put y prendre 1500 mobiles de l'Hérault, un bataillon de zouaves, et un de

(1) Aujourd'hui chef d'escadrons en retraite à Nîmes, notre éminent collaborateur, dont les études sont si appréciées de nos lecteurs, a fait de l'histoire avant de l'écrire (N. de la D.).

tiraillleurs ; le tunnel d'Adelia près de Milliana, sur la voie ferrée d'Alger à Oran, venait à peine d'être achevé et il put être utilisé, pour la première fois, pour le transport de ces troupes qui furent rendues à la Maison-Carrée le 20 avril. Elles formèrent le noyau d'une petite colonne de 3000 hommes, dans la composition de laquelle entraient 250 franc-tireurs et miliciens mobilisés d'Alger, et qui fut placée sous les ordres du colonel d'état-major Fourchault.

Cette colonne arriva à l'Alma le 22 avril et, sans avoir eu le temps d'installer son bivouac, elle fut obligée de repousser immédiatement une nouvelle attaque des Kabyles.

*
* *

Le 23 avril, arriva à Alger un conducteur des ponts et chaussées, M. Ricard, qui résidait temporairement à Palestro pour la surveillance des travaux de la route de Constantine ; il avait pu s'enfuir le 21 avril au soir, et avait réussi à traverser, sans se faire prendre, le territoire des tribus insurgées. Il rapporta que le village avait été attaqué le 20 au soir par les Kabyles, que les colons s'étaient réfugiés, pour se défendre, dans la maison cantonnière, dans la gendarmerie et dans le presbytère, qu'un certain nombre de colons avaient déjà succombé et que lui-même avait pu s'échapper à la faveur de la nuit ; il ajoutait que les habitants de Palestro seraient infailliblement tous massacrés s'ils n'étaient promptement secourus.

Le général Lallemand télégraphia au colonel Fourchault l'ordre de préparer immédiatement une colonne légère et de partir au secours de nos colons. Le colonel Fourchault était bien l'homme qu'il fallait pour diriger une entreprise aussi aventureuse ; d'un courage éprouvé, marchant toujours de l'avant

sans calculer le danger, il savait inspirer à ses troupes ardeur et confiance. Il était très populaire parmi les Algériens qui ne juraient que par lui et il avait été chargé de l'instruction militaire des francs tireurs d'Alger.

Il prit avec lui 300 zouaves et 300 tirailleurs indigènes choisis, une section d'artillerie, un peloton de chasseurs d'Afrique et un demi peloton de spahis. Les hommes étaient sans sacs, ils portaient dans leurs musettes et leurs gibernes 100 cartouches par fusil et de quoi faire deux cafés.

Le colonel Fourchault avait donné au caïd des Khachna de la plaine, Lekehal bou Noua, le seul de cette région qui fût resté fidèle, l'ordre d'aller chercher dans sa tribu des mulets de réquisition qui auraient porté quelques vivres ; le caïd revenait avec les mulets qu'il avait pu trouver, lorsqu'un incident l'empêcha de les conduire jusqu'à l'Alma. Il avait rencontré près du village de Saint-Pierre des mobiles, envoyés de l'Alma pour occuper le Fondouk, et ceux-ci, ayant trouvé dans les maisons des colons qui avaient été pillées par les insurgés, du vin et des spiritueux, s'étaient enivrés ; excités par les libations, ils arrêtent le caïd, vieillard à barbe blanche, décoré de la Légion d'honneur, un de nos vieux et fidèles serviteurs, l'injurient le malmènent, blessent sa jument d'un coup de baïonnette, tandis que d'autres bousculent les convoyeurs, enfourchent leurs mulets et font si bien que les indigènes réquisitionnés se dispersent (1). Le colonel Fourchault dut se passer de moyens de transport et ses hommes, pour une expédition qui devait durer plusieurs jours,

(1) La conduite de ces Mobiles fut flétrie par un ordre général du 26 avril du Général Lallemand.

n'eurent que le peu de vivres qu'ils portaient dans leurs musettes.

La petite colonne se mit en route le 23 avril, à 8 heures 1½ du soir, trois heures après la réception de l'ordre de départ. L'itinéraire à suivre était : le Fondouk, le col des Oulad Zian et la vallée de l'Oued Zitoun (appelé aussi Oued Tala ou Ferah) ; le trajet était de 47 kilomètres. Il y avait bien un chemin plus court et excellent comme chaussée ; c'était la route nationale de Constantine, passant par le col des Beni Aïcha, et qui ne comptait que 44 kilomètres ; mais on ne pouvait songer à le prendre ; car il présentait, dans les gorges de l'Isser, un défilé qui, défendu par les Kabyles, eût été absolument infranchissable. Dans ces gorges, en effet, la route est taillée dans le flanc d'une montagne de roc qui s'élève à plus de 500 mètres au dessus du lit de la rivière, avec une berge verticale, et cela sur un parcours de 3 kilomètres ; de plus, on y rencontre un tunnel de 90 mètres, également pratiqué dans le roc.

La colonne arriva au Fondouk vers minuit, y prit une demi-heure de repos et s'engagea sur la route muletière qui passe au Sud du Bou Zegza et arrive au pont de Ben Hini en suivant, comme je l'ai dit, la vallée de l'Oued Zitoun.

Vers 5 heures 1½ du matin, la colonne était à Tizi el Arba, sur un contrefort qui se détache du Bou Zegza vers le Sud-Ouest, à la tête de l'Oued Chouïane ; il y avait sur le bord de la route plusieurs sources d'une eau excellente, le colonel Fourchault y fit faire une halte d'une heure pour préparer et prendre le café et on se remit en route vers 6 heures 1½. On entra alors en plein pays ennemi et le commandant de la colonne fit prendre toutes les dispositions né-

cessaires pour éviter une surprise. Aucun Kabyle ne se montrait. La chaleur était accablante et les hommes avaient le soleil en pleine figure ; on dut faire des haltes nombreuses bien qu'on en eût regret, en pensant que les cinq minutes de repos qu'on prenait chaque fois pouvaient décider du sort des malheureux au secours desquels on marchait.

Il était une heure de l'après-midi, quand on arriva à l'Isser, près de l'ancien pont turc de Ben Hini ; on n'était plus qu'à deux kilomètres de Palestro. Le colonel fit franchir la rivière à gué, masser ses troupes de l'autre côté, puis, après quelques minutes de repos, il fit continuer le mouvement en avant. Je laisse ici la parole au colonel Fourchault, en donnant un extrait de son rapport :

« Le village de Palestro, qui devait nous offrir quelques instants plus tard un horrible spectacle, déroula alors à nos yeux son rideau de maisons blanches, construites à peine depuis deux ans sur un large plateau dont il occupe à peu près la position centrale. N'apercevant aucun indice d'animation, n'entendant ni cris, ni coups de feu, je ne compris que trop l'inutilité de nos efforts. J'espérais cependant pouvoir saisir quelques-uns de ces atroces bandits, et comme je connaissais parfaitement la localité, je pus facilement prendre mes dispositions à ce sujet. Je donnai ordre aux spahis de cerner le village par la gauche et aux chasseurs d'Afrique par la droite ; puis, avec mon escorte, je me portai rapidement dessus par la route la plus directe, ma colonne suivant d'un pas relativement accéléré, malgré la grande chaleur. ,

« Aucun coup de feu ne nous accueillit, aucune voix ne se fit entendre ; le silence le plus complet,

le silence de la mort ! Le massacre était accompli et nous nous aperçûmes tout d'un coup que nos chevaux effrayés marchaient au milieu des cadavres de nos infortunés colons. La plupart étaient complètement dépouillés de leurs vêtements, couverts de plaies et de meurtrissures et déjà en décomposition.

« Un pillard, qui n'avait pas eu le temps de s'enfuir à notre approche, fut rencontré au milieu de ces hideuses ruines. On en tira quelques renseignements (1) et il fut passé par les armes.

« Depuis trois jours, la lutte avait cessé, elle avait duré 48 heures, 48 heures d'une résistance héroïque, dont chaque maison portait les traces nombreuses.

« Toutes les maisons présentaient le même spectacle : les meubles, la vaisselle, les ustensiles de toute sorte, les papiers, les livres brisés, détruits, lacérés, étaient dispersés pêle-mêle jusque dans les rues.

« On compta 46 victimes gisant de tous côtés ; il n'y avait que des hommes de l'âge mûr ; les femmes, les enfants et les vieillards avaient sans doute été enlevés. J'ignore complètement ce qu'ils peuvent être devenus, aucun renseignement n'a pu être donné à ce sujet.

« Je songeai alors à rendre les derniers devoirs à tous nos pauvres morts. Je fis creuser, sur la place et près de l'église, une grande fosse commune et les y fis déposer. Il était près de 10 heures du soir, quand cette lugubre et poignante cérémonie fut

(1) Cet homme dit que le matin même un grand conseil, auquel assistaient un nombre considérable de Kabyles, s'était tenu sur le mamelon qui domine Palestro, du côté de Dra-el-Mizan, et qu'il y avait été décidé qu'on se porterait le jour même sur le col des Beni Aïcha. Cette circonstance heureuse fit que la colonne trouva relativement peu de monde pour s'opposer à sa marche.

terminée. Tous les officiers et une grande partie des soldats y assistaient.

« La nuit se passa sans événement. Des feux brillaient de toute part sur la montagne et je pus en conclure que je serais attaqué dès que je quitterais le pays ; aussi, ai-je attendu la pointe du jour pour commencer mon mouvement de retraite. Deux coups de fusil furent seulement tirés, vers 2 heures du matin, aux avant-postes, et je fis sonner le réveil pour tenir la troupe prête à tout événement.

« Ayant renoncé, par des raisons de prudence, à revenir à l'Alma par le col des Beni-Aïcha, je remis ma colonne en route, vers 5 heures, par le même chemin que j'avais suivi la veille... »

Ce ne fut qu'après le passage de l'Isser qu'apparurent, poussant leurs cris aigus, les Kabyles embusqués derrière les escarpements, les massifs d'arbres, les touffes de broussailles ; la fusillade s'engagea particulièrement vers le flanc droit de la colonne et à l'arrière-garde. L'ennemi fut tenu à distance par les flanqueurs et par l'arrière-garde, qui se retirait par groupes successifs, et il fallut parfois faire exécuter des charges à la baïonnette pour dégager le terrain.

A midi, on arriva au col des Oulad Zian qui fut vivement enlevé ; on y fit une halte de trois quarts d'heure. Lorsqu'on reprit la marche, l'ennemi se montra beaucoup moins pressant ; il n'avait pas encore disparu, mais il était moins nombreux et n'attaquait plus que mollement.

Les mulets d'ambulance ne suffisant plus au transport des blessés et des hommes épuisés de fatigue, le colonel fit mettre pied à terre aux chasseurs d'Afrique et aux spahis qui leur cédèrent leurs che-

vaux. Ce ne fut que vers 4 heures de l'après-midi que l'ennemi disparut complètement.

A 5 heures, une nouvelle halte d'une heure fut faite à Tizi-el-Arba, sur le même point que la veille et, à 7 heures, une heure avant l'arrivée au Fondouk, le capitaine Bruyère du bureau arabe d'Alger, détaché dans cette localité, rejoignit la colonne avec un petit convoi de mulets portant du pain, du sucre, du café et de l'eau de-vie. Ce ravitaillement fut accueilli avec la plus vive satisfaction, car les hommes, qui avaient marché et combattu toute la journée, étaient presque à jeûn.

La colonne passa la nuit au Fondouk, et le lendemain matin à 9 heures, elle était de retour à l'Alma. Les pertes avaient été de 2 tués et 7 blessés.

En arrivant à l'Alma, le colonel dut encore remonter à cheval pour repousser une nouvelle attaque des Kabyles.

Le colonel Fourchault reçut du Général en Chef un télégramme de félicitations ainsi conçu :

« Recevez toutes mes félicitations pour vous et votre vaillante troupe. Cette reconnaissance est une des plus audacieuses qui se soient tentées. Elle m'inquiétait, mais votre valeur et votre habileté, tout aussi bien que le savoir faire de vos officiers, le courage de vos soldats, le bon vouloir de tous, ont paré aux énormes difficultés qu'elle présentait.

« Je vous remercie de nous avoir ramené nos soldats.

« L'œuvre des sauvages était accomplie ; il vous restera du moins la consolation d'une tentative noble et généreuse, faite aussitôt qu'il a été possible. »



On était resté dans l'ignorance de ce qu'étaient devenus les colons échappés au massacre de Palestro ; ce ne fut que le 1^{er} mai qu'on reçut des renseignements sur leur sort, par une lettre du caïd des Zouatna Mosbaha, nous apprenant que ces malheureux avaient été recueillis par l'amin el Oumena (1) de Beni Khalfoun, Si Saïd ou Ali, au nombre de quarante trois.

Une colonne expéditionnaire, composée des troupes de la colonne de Bougie du général Lapasset, qu'on avait dû faire transporter à Alger, et de celles qu'on avait déjà réunies à l'Alma sous les ordres du colonel Fourchault, avait été formée dans cette dernière localité, et le général Lallemant en avait pris le commandement le 1^{er} mai.

Le général se dirigea d'abord sur les Ammal, où il arriva le 6 mai. Les habitants de cette tribu avaient abandonné leurs villages. Un européen nommé Pourtauborde, surnommé bou frid (l'homme au poignard) par les indigènes, qui s'était échappé de Palestro en même temps que M. Ricard, et qui avait trouvé un asile chez le caïd El hadj Ahmed ben Dahman, se présenta seul au général, porteur d'une lettre de ce chef indigène qui s'excusait de n'être pas venu et annonçait sa prochaine arrivée.

Le général fit dévaster et incendier les villages des Ammal (2) dans la journée du 7 mai. Il avait écrit à l'Amin el Oumena des Beni Khalfoun pour lui deman-

(1) Dans l'organisation Kabyle ce titre répond à peu près à celui de caïd ; les pouvoirs de l'amin el Oumena étaient moins étendus.

(2) On trouva dans les maisons des indigènes des objets provenant du pillage de Palestro, entre autres choses les vases sacrés de l'église.

der de lui livrer ses prisonniers ; celui-ci répondit promettant de les remettre dès qu'une colonne se trouverait à sa portée et sur sa lettre écrite en arabe, le capitaine Auger avait ajouté ces mots : « Le capitaine du génie soussigné confirme à Monsieur le Général commandant supérieur les dires de Monsieur le Caïd des Beni Khalfoun, en ce qui concerne sa présence chez ce chef et les colons de Ben Hini (40 personnes compris 12 enfants). »

» Monsieur le Caïd est très bienveillant pour toutes les personnes qu'il a recueillies chez lui et ne désire que les moyens de les faire partir pour Alger. (1).

Signé : AUGER. »

Rassuré sur le sort des prisonniers et pressé d'aller débloquer le fort de Tizi-Ouzon qui devait être à la limite de ses ressources en eau, le général Lallemand reprit sa marche dans cette direction, laissant au général Cerez, qui opérerait alors dans la vallée de l'Isser, le soin de délivrer nos colons.

Cet officier général, après avoir livré, le 5 mai, à l'Oued Soufflat, le combat dans lequel le chef de l'insurrection, Mokrani, avait trouvé la mort, s'était ravitaillé et avait repris ses opérations chez les Beni-Djad ; le 13 mai, il était allé asseoir son camp au coude de l'Isser, sur la limite des Beni-Khalfoun. C'est là que l'Amin el Oumena de cette tribu, avec lequel il était entré en négociations depuis quelques

(1) On avait reçu à Alger des nouvelles des colons de Palestro par un détenu de la Maison-Centrale de la Maison-Carrée, nommé Mohamed ou Saïd, originaire des Neqlioua, tribu voisine des Beni Khalfoun, qui avait offert de se rendre chez l'Amin el Oumena qu'il connaissait. Il avait rapporté une lettre du capitaine Auger et une de madame Valle, femme du commandant de place de Dra-el-Mizan, qui s'était trouvée prise à Palestro, avec son enfant et sa nourrice, au moment où elle cherchait à gagner Alger,

jours, vint lui amener les prisonniers qu'il avait recueillis.

Le 13 mai, vers midi, l'Amin el Oumena amenait au camp le capitaine Auger et demandait une escorte pour aller prendre les autres prisonniers à l'Arba des Beni Khalfoun. Un escadron du 9^me Chasseurs fut chargé de cette mission, et, à sept heures du soir, nos malheureux compatriotes arrivaient au camp où ils produisirent une vive impression. « Ils sont l'objet des soins de tous, disait le général dans son rapport, et leur émotion, en se trouvant au milieu de nous, répondait à la joie qui agitait mes troupes depuis ce matin à l'espoir de les voir, avec la pensée que leurs efforts jusqu'à ce jour avaient pu contribuer à leur délivrance. »

Ils étaient au nombre de 40, hommes, femmes et enfants et ils avaient vécu pendant vingt-deux jours au milieu des insurgés dans des transes continues, malgré les soins et les égards dont ils avaient été l'objet. Tous firent l'éloge de l'Amin el Oumena et des divers membres de sa famille qui les avaient protégés contre les Kabyles au moment où ceux-ci voulaient achever leur extermination sans faire grâce à personne. L'Amin el Oumena avait dû faire fournir par ses partisans des contingents armés pour veiller sur eux nuit et jour.

Voici les noms des prisonniers délivrés :

M. Auger, capitaine du génie (1) ;

Mme Valle, femme du commandant de place de Dra el Mizan, son enfant et sa nourrice ;

Mme Sorel, femme du gérant de l'usine de Bor'ni et sa bonne ;

(1) Le capitaine Auger et le brigadier-forestier Omer ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur peu après ces événements.

Bassetti Joachim, fils du maire de Palestro ;
Omer Georges, brigadier forestier, sa femme et
un enfant ;

Lautrès Pierre, garde champêtre ;

Reynoldi Louis, sa femme et son fils ;

Trentini Jacob, sa femme, sa fille et son fils ;

Madame Majorel et quatre enfants ;

Mottiatti, sa femme et un enfant ;

Volski, sa femme et son fils ;

Mme Zepfel et sa fille ;

Mme Roda ;

Chayrousse, soldat du train ;

Et les colons Marinelli, Cavoza, Poleda, Olivàs,
Bianchi, Spazzi, Trentini Antoine.

Une souscription faite à la colonne et une loterie produisirent une somme de 2.049 fr. ; à Aumale, une autre souscription rapporta 556 fr. Cet argent fut remis aux colons pour leur permettre de pourvoir à leurs premiers besoins. Ceux-ci furent mis en route pour l'Arba le 15, avec une escorte de quinze Chasseurs d'Afrique, et ils arrivèrent dans cette localité le 17 à midi.

Par les récits des colons sauvés du massacre, on connut enfin, dans tous ses détails, cet horrible drame, qui a soulevé une indignation universelle.



Les colons de Palestro, depuis le jour où le sous-lieutenant Desnoyers avait jeté le cri d'alarme à l'autorité supérieure (1), avaient continué à vivre dans

(1) Le sous-lieutenant Desnoyers, qui était loin de penser que les événements fussent si proches et qui n'avait d'ailleurs aucune certitude, n'avait pas cru devoir faire part de ses craintes aux colons, pour ne pas causer une panique dans le village. Palestro ne dépendait pas de son administration et il n'y était qu'un simple voyageur.

une trompeuse sécurité, et ils ne croyaient nullement au danger, à tel point que, le 19 avril, un indigène ayant apporté dans le village la nouvelle du pillage et de l'incendie de Bordj Menaïel et du hameau de l'Isser, le maire, M. Bassetti, l'avait fait emprisonner comme propagateur de fausses nouvelles. Et pourtant, ce jour-là même, une grande assemblée d'indigènes des tribus voisines du village (Beni Khalfoun, Ammal, Senhadja, Beni Maned, Zouatna Mosbaha, Zouatna bou Derbala) se tenait sur l'emplacement du marché de l'arba des Beni Khalfoun, et ces tribus, d'un commun accord, décidaient que l'attaque de Palestro aurait lieu le lendemain.

Malgré son optimisme obstiné, le maire s'était concerté avec le capitaine Auger pour l'adoption des mesures à prendre et du système de défense à employer en cas d'attaque.

Le 20 avril, à 2 heures du matin, un nommé Salem, ancien domestique de M. Bassetti, vint l'avertir que 300 arabes environ étaient cachés dans un ravin voisin du village. Celui-ci envoya, pour vérifier le fait, un de ses serviteurs, Boudjema ben Ahmed, et cet indigène, en rentrant, rendit compte qu'il n'avait rien vu ; comme on le verra bientôt, ce Boudjema était complice des insurgés.

Mme Valle, femme du commandant de place de Dra-el-Mizan, qui se rendait à Alger avec son enfant et sa nourrice et qui était partie de grand matin, dut rebrousser chemin, la route étant interceptée par des bandes armées. Il y avait encore, de passage à Palestro, Mme Sorrel, femme du gérant de l'usine de Bor'ni, dans le cercle de Dra-el-Mizan, qui avait dû quitter cet établissement à cause de l'insurrection et

qui voulait aussi gagner Alger; elle était accompagnée de sa bonne.

Vers 6 heures du matin, des enfants du village, qui étaient sortis avec des troupeaux du côté de l'Isser, reviennent effrayés, apportant la nouvelle que des arabes armés avaient traversé la rivière, mis le feu à des meules de foin appartenant à un colon, M. Feraud, et qu'ils leur avaient tiré des coups de fusil.

Immédiatement le maire fait battre la générale et sonner le tocsin; les habitants accourent frappés d'épouvante et on les répartit dans les trois maisons qui avaient été choisies, dans la reconnaissance de la veille, comme les plus propres à la résistance; c'étaient: le presbytère, la caserne de gendarmerie et la maison cantonnière. Ces maisons étaient isolées et formaient entre elles un triangle qui permettait de faire converger des feux vers l'intérieur du village et de se protéger réciproquement dans une certaine mesure. On y porta précipitamment des provisions de toute sorte, avec ce que les habitants avaient de plus précieux; on y pratiqua des créneaux et on plaça des matelas devant les fenêtres; puis, une fois les défenseurs installés, on barricada les portes.

Le capitaine Auger et le curé Monginot eurent la direction de la défense au presbytère; le maire Bassetti et le brigadier de gendarmerie à la caserne, qui était occupée par les gendarmes et par quelques colons; enfin, à la maison cantonnière, le commandement avait été donné à M. Picard, conducteur des Ponts et chaussées. Ce dernier immeuble qui était pourvu d'un étage avec terrasse, sur voûtes, dont les charpentes étaient en fer et qui avait une cour

enceinte d'une solide muraille, présentait les meilleures conditions pour la défense : aussi y avait-on fait entrer les femmes au nombre de 14 et les enfants au nombre de 12 ; quatorze miliciens, sous les ordres de M. Picard, étaient chargés de la défense. Dans la cour, on avait réuni une grande quantité de provisions de bouche de toute nature.

Le premier soin des bandes d'insurgés arrivées les premières avait été, heureusement, de mettre au pillage les maisons abandonnées et cela avait donné un peu de répit aux colons pour achever leurs préparatifs ; mais à peine les dernières dispositions avaient elles été prises, que le village était envahi par les rebelles. Quelques européens, qui n'étaient pas arrivés à temps pour s'enfermer dans les refuges choisis, furent assaillis et dépouillés par les gens des Ammal, près du pont de Ben Hini ; on les laissa s'échapper, sauf un briquetier qui fut massacré en vue du village.

Dans cette journée du 20 avril, quelques coups de fusils furent échangés entre les colons et les assaillants, mais avec peu de résultats ; les indigènes étaient avides de pillage et, comme ils savaient que leur victimes ne pourraient pas leur échapper, ils s'étaient occupés tout d'abord de faire main basse sur tout ce qui était à leur convenance, en s'exposant le moins possible au feude colons. Ils se mirent à créneler certaines maisons abandonnées pour pouvoir répondre à l'abri au feu des miliciens et ils pratiquèrent des passages d'une maison à l'autre pour pouvoir circuler sans se démasquer.

Le vendredi 21 avril, eut lieu l'attaque sérieuse du village ; une vive fusillade s'engagea dès le matin ; les Beni Khalfoun, les Senhadja, les Beni Maned

étaient accourus en grand nombre se joindre aux Ammal, ainsi que tous les pillards de la région.

L'Aminel Oumena des Beni Khalfoun était là sur un mamelon distant du village de 900 mètres ; il était au milieu des contingents de sa tribu monté sur un cheval noir. C'était un marabout vénéré ayant une grande influence religieuse dans la région ; sa famille, celle des Oulad Ali ou Aïssa, avait presque toujours donné des chefs à la tribu, au temps des Turcs comme depuis la conquête française ; lui même devait à l'élection des amins des villages son titre d'amin el Oumena. C'était un homme d'un caractère doux et conciliant, qui ne paraissait pas fait pour l'œuvre de sang à laquelle il se trouvait mêlé. Avait-il poussé sa tribu à l'insurrection, ou avait-il été entraîné par elle ? La deuxième hypothèse est la plus probable. Quoi qu'il en soit, il est heureux qu'il ait été présent au sac du village, car il est à présumer que, sans lui, aucun de nos colons n'aurait pu raconter l'horrible drame qui allait s'accomplir.

Le caïd des Ammal, El hadj Ahmed ben Dahman, était un homme rude et énergique, qui passait pour un bon serviteur ; il avait fait son devoir consciencieusement jusqu'au dernier moment ; ainsi il avait aidé le sous-lieutenant Desnoyers à arrêter les trois voleurs des Ammal, que cet officier était venu chercher le 15 avril. Il était depuis dix ans à la tête de sa tribu.

Le mokoddem des Khouan des Beni Khalfoun Mohamed ben Lounis, monté sur une mule noire et portant la bannière de la Koubba de Baba Ali, parcourait les groupes en excitant les Kabyles au combat.

Les assaillants avaient compris que le presbytère était la moins forte des maisons défendues ; ce fut là

que portèrent d'abord tous leurs efforts. La défense fut énergique.

Même à ce moment, le maire Bassetti, qui était à la caserne de gendarmerie, se faisait encore des illusions ; il défendait à ses hommes de tirer sur les chefs, comptant qu'ils interviendraient en faveur des colons.

Le combat dura, dans ces conditions, jusqu'à la nuit. L'audace des Kabyles grandit alors avec l'obscurité ; trois assauts successifs furent donnés au presbytère, dont la porte finit par être enfoncée. Une lutte acharnée s'engagea alors ; de nombreux indigènes furent tués. Du côté des défenseurs, le capitaine Auger avait été légèrement blessé. Voyant que la position n'était plus tenable, les colons sortirent par une porte de derrière et se frayèrent un passage à la baïonnette, au milieu des insurgés, pour gagner la caserne de gendarmerie où ils réussirent à se réfugier.

Le presbytère fut alors envahi et livré au pillage, puis à l'incendie. La femme Levet qu'y s'y trouvait avec son enfant, terrifiée par les scènes dont elle avait été témoin, avait refusé de partir avec les autres colons ; elle fut emmenée par un nommé Mohamed ben Guedra, de la tribu des Senhadja, qui la tua quelques jours après ; l'enfant fut étranglé par le nègre Bel Kher.

Au moment où les défenseurs du presbytère en étaient sortis en criant : « à la baïonnette », quatre hommes de la maison cantonnière en étaient également sortis sous prétexte d'aller à leurs seceurs ; c'étaient le conducteur des ponts et chaussées Ricard, Pourtauborde, Roda et un espagnol. Tentèrent-ils de secourir leurs camarades ? On ne saurait

le dire ; toujours est-il qu'ils ne revinrent plus. Profitant de l'obscurité, ils cherchèrent à s'échapper de Palestro ; trois y réussirent, le quatrième, Roda, fut tué dans sa fuite.

Nous avons vu le conducteur Ricard porter à Alger la nouvelle du massacre, et Pourtaubord se présenter au général Lallemand, le 6 mai, au moment de son arrivée dans les Ammal.

Un profond découragement avait suivi, à la maison cantonnière, l'abandon de quatre de ses défenseurs, parmi lesquels se trouvait celui qui avait la direction de la défense.

A l'aurore du samedi 22 avril, les assaillants firent des propositions de reddition ; Saïd bel Kassem el Ouchefoun, homme de confiance du caïd des Ammal, entra en pourparlers avec la femme du brigadier de gendarmerie ; il promettait, au nom du caïd, qu'on laisserait aux colons leurs armes et qu'on les escorterait jusqu'au Fondouk.

Ces propositions furent ensuite portées aux défenseurs de la gendarmerie par le même Saïd bel Kassem qui, cette fois, demandait l'abandon des armes et de l'argent des européens. Le maire et le capitaine Auger demandèrent à traiter avec les chefs eux-mêmes. Saïd ben Ahmed ou Ramdan, amin de la fraction des Hazama, des Beni Khalfoun, s'avança alors et garantit, au nom de son amin el Oumena, l'exécution de la convention. Le capitaine demanda à voir l'amin el Oumena en personne, et celui-ci s'avança à cheval ; le capitaine Auger donna comme condition expresse que les colons garderaient leurs fusils et, sur son insistance, le chef indigène finit par céder et il garantit aux colons la vie sauve et la conservation de leurs armes. Mais que pouvait garantir même un marabout, au

milieu d'une foule exaspérée appartenant à diverses tribus ?

Il y eut alors une sorte de trêve dont quelques colons profitèrent pour aller de la gendarmerie à la maison cantonnière voir leurs femmes et leurs enfants. Ainsi firent le brigadier forestier Omer, Trentini, Spazzi et Cavazza ; ils durent la vie à cette inspiration.

Bientôt après, au mépris de la convention, les indigènes exigent la remise des armes ; les colons résistent. L'un d'eux, l'entrepreneur Dieuloir, est devant la gendarmerie, on l'entoure pour le désarmer de force ; il croise la baïonnette et, en se débattant, il blesse un indigène ; une décharge générale à bout portant l'étend mort. Ce fut le signal du massacre, et des scènes indescriptibles de carnage se passent alors.

Le capitaine Auger parlait en ce moment à l'Amin el Oumena, Si Saïd ou Ali ; celui-ci le prend sous sa protection pour l'arracher à la fureur des Kabyles.

Le curé Monginot tombe des premiers, frappé à coups de matraque et de couteau.

Parmi les Européens qui étaient sortis de la gendarmerie, se trouvait le fils du maire, Bassetti Joachim, âgé de 14 ans ; ce courageux enfant n'avait pas voulu se séparer de son père pour aller à la maison cantonnière avec les autres enfants. Un grand nombre d'indigènes s'acharnent après lui ; il se réfugie sous un haquet et là, il cherche à racheter sa vie en distribuant à ses agresseurs des morceaux de sa chaîne de montre qui était en or. Mais Boudjema ben Ahmed, le domestique de son père, l'arrache de sa retraite, le fouille et le fait asseoir sur le cadavre du curé pour lui faire enlever ses chaussures où il pense

qu'il pourrait y avoir de l'argent caché. Éperdu, l'enfant se sauve vers l'Amin el Oumena, Si Saïd ou Ali qui, toujours à cheval, assistait au carnage ; les Kabyles le poursuivent et vont l'atteindre lorsque l'Amin el Oumena les arrête d'un geste, prend l'enfant et le met devant lui sur sa selle. Celui-ci le supplie de sauver son père qu'il voit menacé ; mais Si Saïd ou Ali, jugeant sans doute l'entreprise au-dessus de ses forces, et voulant mettre en sûreté les deux personnes qu'il vient de sauver, les conduit immédiatement chez lui.

L'Amin el Oumena parti, le massacre continue ; Platré, soldat ordonnance du capitaine Auger, qui veut suivre son officier, tombe frappé d'une balle ; le lieutenant de milice Rimez, receveur des postes, déjà blessé la veille, tombe sous les coups des Kabyles ; on le décapite et on lui ouvre le ventre.

La caserne de gendarmerie avait été envahie par les rebelles ; trois hommes des Ammal qui s'y trouvaient détenus avaient été délivrés et ils se signalèrent parmi les plus féroces ennemis des colons. L'un d'eux tue d'un coup de hache le brigadier de gendarmerie, puis le colon Balzarini.

Le maire Basseti offre de l'argent pour avoir la vie sauve, on lui répond par un coup de fusil qui l'abat ; un des détenus des Ammal se précipite sur le blessé encore palpitant et lui ouvre le ventre. Le boucher Barbetta est tué d'un coup de feu par un indigène qui lui devait de l'argent ; l'assassin lui ouvre également la poitrine et le ventre de haut en bas avec un couteau.

Tous les colons qui s'étaient réfugiés à la gendarmerie tombent ainsi les uns après les autres.

Quand tout fut terminé à la gendarmerie, les indi-

gènes se ruèrent sur la maison cantonnière. Par une inexplicable négligence, dans les allées et venues qui avaient eu lieu, la porte de la cour avait été mal refermée et les Kabyles purent y pénétrer ; ils commencèrent par piller toutes les provisions qu'on y avait rassemblées, puis ils enfoncèrent les deux portes de la maison donnant sur la cour.

Les assiégés, qui s'étaient retirés au premier étage, résistent héroïquement. Les assaillants songent alors à incendier la maison, ils mettent le feu au mobilier et jettent dans le brasier des broussailles et des herbes sèches ; le feu gagne le premier étage et les défenseurs sont obligés de se réfugier sur la terrasse où ils avaient transporté leurs objets précieux et ils coupent l'escalier derrière eux.

Il était alors midi ; sur un espace de 12 mètres carrés, 43 personnes étaient entassées ; le parapet de la terrasse n'ayant que 40 centimètres de hauteur il fallait se tenir couché pour éviter les balles. La situation des assiégés était horrible ; pendant qu'un siroco brûlant les suffoquait, l'incendie formait sous leurs pieds un véritable brasier et ils n'avaient pas une goutte d'eau pour étancher leur soif. La charpente en fer de la terrasse empêchait celle-ci de s'écrouler ; mais, sous l'action du feu, des fissures se produisaient qui donnaient issue aux flammes et à la fumée ; les vêtements prenaient feu et il fallait prendre des précautions pour empêcher les munitions qu'on avait transportées sur la terrasse de faire explosion.

L'un des réfugiés, frappé de folie, se tua ne pouvant plus supporter cette longue agonie. Les femmes poussaient des cris d'épouvante et suppliaient leurs compagnons de mettre fin à leurs souffrances en

leur donuant la mort. Trois hommes, qui s'étaient levés pour faire feu sur les assaillants, sont tués (1) ; la femme Rimez reçoit également une blessure dont elle est morte quelques jours plus tard. Les assiégés, ne pouvant atteindre les colons de leurs balles, font pleuvoir sur la terrasse une grêle de pierres et de briques qui blessent plusieurs d'entre eux.

Il était 6 heures du soir ; il n'était pas possible de prolonger plus longtemps cette héroïque défense ; les assiégés se décident enfin à accepter les propositions de reddition que leur faisaient leurs ennemis. On leur promettait de les conduire à Alger d'où on les embarquerait pour France.

Les assiégés voulaient, comme garantie, la parole de l'Amin el Oumena des Beni Khalfoun, qui était de retour ; celui-ci s'avance et promet aux colons que tous auront la vie sauve s'ils se rendent prisonniers. Quelques indigènes montent sur la terrasse au moyen d'échelles et dépouillent les colons de tout ce qu'ils avaient, même d'une partie de leurs vêtements ; on leur enlève leur argent et leurs bijoux. Le Caïd des Ammal se fait rendre compte de ce qui est remis par chacun et en fait prendre note par son Khodja (2).

On fait alors descendre les prisonniers par les échelles ; les indigènes poussent des cris de mort et veulent les écharper malgré la parole donnée, mais leurs chefs réussissent à protéger les colons. Le caïd des Ammal voulait partir emmenant quelques fem-

(1) Les cadavres de ces quatre hommes, restés sur la terrasse n'ont pas été trouvés par les soldats du colonel Fourchault le 24 avril ; ce n'est que le 3 juin, au passage d'un convoi escorté par le lieutenant colonel Désandré, qu'ils ont été découverts et ont reçu la sépulture.

(2) Secrétaire.

més ; l'Amin el Oumena si Saïd ou Ali s'y oppose et se les fait remettre sur le champ.

Les prisonniers furent emmenés d'abord chez l'Amin des Hazama pour y passer la nuit et, le lendemain, ils furent transférés à la maison de l'Amin el Oumena, située aux Aït Salah, où ils séjournèrent jusqu'au 13 mai. Ils furent nourris à la façon Kabyle ; on leur donnait des galettes, des figues, des oranges et un peu de viande, une fois par semaine, le jour du marché de l'Arba. Comme boisson, ils n'avaient que de l'eau et des laitages. Ils couchaient par terre sur des nattes ; les femmes avaient de mauvais tapis.

Le temps leur sembla long dans ces alternatives d'espérance, lorsqu'ils entendaient le canon de nos colonnes ; et de découragement, lorsque les colonnes s'éloignaient : ils se demandaient si l'Amin el Oumena pourrait toujours les protéger efficacement et si les Kabyles ne voudraient pas venger un jour sur eux ceux des leurs qui tombaient dans les combats sous les balles de nos soldats.

On a reproché à l'Amin el Oumena Si Saïd ou Ali de n'avoir pas sauvé tous les colons de Palestro, sous prétexte que, du moment où il avait eu assez d'autorité et d'influence sur les indigènes pour en sauver un certain nombre, il aurait pu, s'il l'avait voulu, les sauver tous. Il ne faut pas connaître les Kabyles pour croire qu'il soit aussi facile que cela de s'en faire obéir, lorsqu'ils sont dominés par leurs passions, dans l'ardeur de la lutte. Il est assez probable que si les colons s'étaient laissé désarmer après la première capitulation et que s'il n'y avait pas eu

(1) Secrétaire.

l'incident Dieuloir, le nombre des victimes de Palestro eût été beaucoup moindre ; une fois le massacre commencé, nulle voix n'était plus assez puissante pour se faire écouter.

Le nombre des victimes de Palestro a été de 54 (1). Une quinzaine d'habitants avaient pu se sauver isolément ; la plupart avaient été recueillis par des indigènes. Ainsi les deux cantonniers d'Aïn Zeberboursa (2) ont trouvé asile chez un simple fellah, El hadj Ameur, des Beni Maned, qui a toujours refusé de les remettre aux insurgés malgré leurs menaces ; les européens employés à l'exploitation de la forêt des Beni Khalfoun ont été sauvés de la même manière.

*
* *

Malgré l'aman qu'il avait reçu du général Lallemand et du général Cérez, l'Amin el Oumena Si Said ou Ali a été arrêté plus tard et traduit devant la cour d'assises d'Alger, ainsi que plusieurs autres chefs indigènes. La Cour d'assises a prononcé, le 11 février 1873, 44 condamnations contre les auteurs des crimes commis à Palestro et au hameau de l'Isser ; 8 indigènes parmi lesquels étaient l'amin el Oumena des Beni Khalfoun, Si Saïd ou Ali, le Caïd des Ammal El hadj Ahmed ben Dahman et l'Amin des Hazama, Said ben Ahmed ou Ramdan, furent condamnés à mort.

Parmi ces condamnés à mort, El hadj Ahmed ben

(1) Savoir : les 46 inhumés par la colonne Fourchault le 24 avril, 4 restés sur la terrasse de la maison cantonnière, enterrés le 3 juin par la colonne Désandré, la femme Levet et son enfant tués aux Senhadja ; le colon Roda tué dans sa fuite et la femme Rimez morte chez l'amin el Oumena des Beni Khalfoun.

(2) A 6 kilomètres à l'est de Palestro.

Dahman, Boudjema ben Ahmed et Sliman ben Ahmed ont seuls été exécutés, le 2 mai 1873.

Si Saïd ou Ali, dont la peine avait été commuée, reçut plus tard sa grâce complète.

Le territoire des tribus rebelles avait été frappé de séquestre,

Après l'insurrection le village de Palestro, dont le territoire de colonisation avait été considérablement augmenté au moyen de terres provenant du séquestre, fut rebâti ; l'Etat y a fait construire un réduit spacieux qui pourra servir de refuge aux colons, si jamais la Kabylie vient encore à se soulever.

Colonel ROBIN.

CURIOSITÉS DE L'HISTOIRE

UNE ÉDUCATION LIBÉRALE AU XVII^e SIÈCLE ⁽¹⁾

... Christophe de Plantavit de la Pauze exerçait les fonctions de Ministre du Saint Evangile dans l'Eglise Réformée de Mauguio, aux environs de Montpellier. Il fut le premier des Plantavit qui professa le Calvinisme et par la conversion de son fils cadet, sa famille, après lui, fit retour à la foi catholique. M. Poitevin (2) semble croire que, malgré son mariage, Isabelle d'Assas, était demeurée catholique comme tous les siens. (3) C'est une erreur. Madame de Plantavit professait la religion Réformée ; on verra au chapitre suivant quelle résistance elle opposa à l'abjuration de son fils. De bonne heure, Jean perdit son père, homme de mœurs graves et de profond savoir ; mais l'impression de ses exemples fut durable dans l'esprit et dans le cœur de l'enfant. Christophe était un de ces austé-

(1) Les pages qu'on va lire sont détachées d'un ouvrage en préparation qui aura pour titre : Un Evêque sous Richelieu, recherches sur la Vie et les Œuvres de Messire Jean de Plantavit de la Pauze, évêque de Lodève.

(2) Auteur d'une *Notice* sur Plantavit (1817. Béziers)

(3) Les d'Assas ne paraissent pas avoir abandonné le catholicisme : « A quelle branche de la famille appartenait le célèbre chevalier d'Assas, natif du Vigan, dont la conduite héroïque est connue de tout le monde ? Nos recherches ne nous ont conduit à aucun résultat certain, » Hang (les frères.) France protestante.

res huguenots qui honorèrent l'âge héroïque du protestantisme.

« M. Jean de la Pause, — atteste un document officiel, — est fils de feu nostre très-cher et honoré frère noble Christophle de Plantavit, sieur de la Pause, ministre du Saint Évangile durant un fort long'temps en nostre colloque et en l'Église de Mauguio, et y a parachevé le cours de ceste vie. (1) » Le pasteur de Mauguio avait l'ambition de faire de son second fils le successeur de ses vertus et de ses connaissances. Dieu en jugea autrement, appela le jeune homme au catholicisme et le fit monter plus tard au siège épiscopal.

Le naturel de l'enfant était des plus heureux ; les soins d'une intelligente culture lui firent porter tous les fruits dont il donnait l'espérance. A cette époque, l'éducation commençait tôt ; vers quatre ans d'ordinaire. Sans parler des enfants prodiges, l'exemple de Michel Montaigne qui savait le latin à sept ans et d'Agrippa d'Aubigné sont dans toutes les mémoires. Le jeune Plantavit passa donc sous « les verges de ces terribles pédagogues du xvi^e siècle, entre les mains desquels les frères écoliers d'aujourd'hui périraient en quelques semaines. » (2) Ayant reçu de son père les premières notions des lettres, Jean suivit les cours de l'école Réformée de Montpellier : « Ce jeune homme a demeuré en ceste ville durant plusieurs années, vivant sans reproche. Il a ici étudié les lettres humaines en nostre Collège et depuis il a vacqué à l'estude de la Sainte Théologie. (3) » Jean

(1) Attestatoire du Consistoire de l'Église prétendue réformée de la ville de Montpellier (4 fév. 1601).

(2) P. de Saint Victor : Hommes et dieux.

(3) Attestatoire de Montpellier, déjà cité, signé : Bernardin Codur, ministre, Gigord, id.

vécut à Montpellier jusqu'à sa dix-neuvième année (1598). Les protestants, sous la garantie du récent Édit de Nantes, en paix avec l'autorité civile, possédaient alors l'Ecole-Mage, rue Blanquerie, à Montpellier, et le roi Henri IV par lettres patentes données le 9 Juillet 1596 leur avait permis de rétablir à leur profit « le collège qui souloit estre dans cette ville pour l'instruction de la jeunesse. » Ils acquirent les maisons qui couvraient l'emplacement du Lycée national actuel, entre l'Esplanade, la rue des Jésuites et celle du collège. Là, dit le chanoine d'Aigrefeuille, ils établirent un principal, un professeur de Rhétorique et des régents subalternes, tous protestants. » (1) Plantavit compta parmi leurs premiers disciples. Cet état de choses dura jusqu'au siège de Montpellier par Louis XIII (1629). Alors le collège protestant disparut ; il fut remplacé plus tard par un externat de la Société de Jésus. Les bâtiments de ce dernier étaient à peine achevés lorsque Louis XV dispersa l'ordre des Jésuites ; l'église de leur collège, où Saint François Régis fit sa profession religieuse, porte aujourd'hui le titre de paroisse sous le vocable de N. D. des Tables.

Mais, pour si intéressante que puisse être l'étude des monuments, l'histoire des idées est bien autrement attrayante. Pénétrons à la suite de notre jeune ami dans ce collège du xvi^e siècle pour y surprendre la méthode en vigueur. Notre temps plein d'une louable passion pour tout ce qui touche à l'enseignement scolaire, trouvera dans ce passé un peu méconnu des modèles pratiques et des règlements plus progressifs qu'on ne le pense.

Les degrés à franchir pour entrer, comme on di-

(1) Histoire de Montpellier, in-f^o.

sait alors, dans l'officine de Pallas, ou dans le sanctuaire des sciences, étaient nombreux déjà, mais distincts.

Les nouveaux, les commençants, gravissaient les étapes ingrates de la *Grammatique*, ou grammaire, c'est-à-dire, selon la classification moderne, la sixième, la cinquième, la quatrième et la troisième classes.

Maître de sa langue et de sa plume, en état de formuler correctement sa pensée, l'étudiant abordait la *dialectique* ou logique, science du raisonnement. Ces luttes syllogistiques, si complètement oubliées, et dont on retrouve une ombre affaiblie dans les exercices des séminaires, assouplissaient l'esprit, le pliaient à la discussion, lui apprenaient à présenter une vérité sous tous ses aspects et à faire valoir tous ses avantages.

Plantavit a recueilli soigneusement l'enseignement de ses maîtres de logique, en un petit volume manuscrit, relié de parchemin blanc, doré sur les tranches (1). De légers encadrements d'encre rouge courent autour des pages ; les titres sont tracés en beaux caractères rouges et noirs, les titres secondaires saillent en marge, et l'écriture menue, peu lisible, n'a pas encore la fermeté des autres manuscrits du prélat. Ce livre forme un *traité de logique*, en latin ; une étude de près de soixante pages sur la *mémoire artificielle* le complète. La nature et le style de ces notes indiquent sans erreur possible la date à laquelle il faut rapporter la composition du volume, qui est la mise au net des notes prises en classe par notre étudiant.

(1) Biblioth. de M. le comte de Plantavit : *Mss. de l'Evêque de Lodève : Collectanea Logicalia ex scriptis meis, etc.* ; sequitur : *de Memor. Artificiosd.* in 12 carré, 503 p. papier fort. sans date.

Après la logique, commençaient les humanités, la haute littérature, dont la Rhétorique était le terme. Un petit ouvrage qui devient de plus en plus rare et qu'on pourrait consulter avec une fructueuse curiosité, nous apprend ce qu'était alors cette partie importante de l'éducation.

Nous voulons parler de la *Rhétorique Française* de René Bary (1). Quoique ce livre soit écrit en français et postérieur de cinquante ans à l'époque qui nous occupe, il a été composé par un lettré élevé dans les idées que nous essayons de retracer et représente avec exactitude la pédagogie du temps : « la Rhétorique, dit R. Bary, enseigne à débiter, ce qui la distingue de la *dialectique* qui ne traite, que des preuves, et de la *grammaire* qui n'apprend qu'à éviter le solécisme. »

Sous le nom d'accessoires, terme plein de sens, des notions sommaires de géographie, d'histoire et de calcul, complétaient l'enseignement littéraire des jeunes gens.

*
* *

Ce premier cycle parcouru, notre étudiant, déjà mûri par les études précédentes, apte à suivre un raisonnement, à étudier un problème, à déduire une conséquence, quitta l'école de Montpellier pour entrer au Collège des arts, à Nîmes.

Comme il se destinait, dit M. Poitevin, au ministère évangélique, La Pause, — c'était le nom sous lequel notre héros était connu, — fit un cours de théologie dans lequel était comprise l'étude de l'hébreu. On se croit aujourd'hui très habile dans les langues

(1) *Rhetor. franç.* de R. Bary, ou du Bary. in 12. Paris 1650.

savantes, quand on est parvenu à les entendre sans le secours des traductions et des commentaires. A l'époque où vivait Jean de Plantavit de la Pause, et dans l'académie où il faisait ses études, on était plus exigeant. Il fallait savoir les parler et les écrire. Pour s'y exercer, il avait traduit en hébreu, étant encore sur les bancs, « *juvenilibus annis* » (1), dit-il, une collection de trois cents maximes ou préceptes moraux extraits des auteurs grecs et latins; et dans l'*Avis au lecteur* d'un de ses ouvrages, il lui dit : J'y ai joint cette collection pour nous donner une esquisse de la manière dont on peut apprendre à écrire et à parler l'hébreu (2).

J'ose croire qu'il est aujourd'hui peu d'étudiants, et même peu de professeurs de théologie, qui ne regardassent comme effrayante une pareille tâche ; et cependant on verra que J. de Plantavit, après avoir obtenu tout ce qu'on peut attendre d'un pareil exercice, était bien éloigné de se croire suffisamment instruit pour mériter le nom de savant.

Savant, le jeune homme ne l'était pas encore ; mais en peu de temps, il avait fait de merveilleux progrès dans les lettres.

L'université protestante de Nîmes jouissait alors d'une renommée légitime. Fondée en 1540 (3) sous le titre modeste de Collège des Arts, elle comptait de nombreux élèves et des maîtres distingués.

(1) Préface du *Thesaurus*, v. plus loin.

(2) *Ut tu linguæ sanctæ studiosus vel ex hoc quantulocumque specimine, quomodo sit HEBRAICÆ loquendum vel scribendum facillime addiscas.*

(3) Lettres pat. de François 1^{er} données à Fontainebleau au mois de mars, autorisant cette création. Sur le Collège des Arts, voy. M. le chanoine Azais, membre de l'Académie du Gard ; Gaurès, *Hist. du protestantisme franç.* ; l'Instruction publique à Nîmes, etc., par M. Goiffon, archiviste épiscopal, Nîmes.

Plantavit fréquenta les cours de cette École pendant deux ans, ainsi que le constate une attestation en date du 18 février 1601 : Jean de la Pause a, par l'espace de deux ans, fait ses études en la théologie au milieu de nous (1). Mais la théologie devait se dévoiler la dernière ; avant elle, l'étudiant avait à connaître la *sphérique*, ou astronomie, telle qu'on l'enseignait alors ; l'*éthique*, étude du monde moral ; la *mathématique*, ensemble des sciences exactes et la *physique* ; ce dernier terme n'avait pas encore l'acception restreinte que nous lui attribuons ; la physique du xvi^e siècle embrassait la connaissance de la *vie naturelle* sous ses formes multiples, le monde organique et brut, les forces, les lois, les phénomènes naturels, jusqu'à l'anatomic, cette sœur de la morale, qui fait pour le corps ce que l'éthique fait pour l'âme. Deux noms oubliés, calomniés, résumaient cet enseignement consacré par la pratique de trois siècles, Aristote et Thomas d'Aquin, l'ange du surnaturel chrétien et le père du rationalisme expérimental, la raison et la foi. Les grammairiens, eux aussi, avaient leur idole, — le mot n'est pas exagéré pour ceux qui ont étudié de près la Renaissance, — c'était Cicéron, qui ne s'appelait plus Marcus Tullius, mais avec une glorieuse familiarité, l'*auteur*, titre sous lequel les commentateurs du xvi^e siècle ne manquent jamais de l'invoquer, *auctor*.

Les patrons étaient bien choisis ; les maîtres ne l'étaient pas moins. De nos jours, le livre tend de plus en plus à supprimer le maître, et nous sommes envahis par les Encyclopédies, les Manuels, les

(1) Attestat. de l'Église prêt. Réf. de Nîmes faite à Nîmes, le 18^e février 1601 ; signé : Chambrun, Moynier, Ferrier, ministres : Bosquier, Masandier, diacres ; Capon, ancien.

Dictionnaires, aussi indigestes que superficiels, aussi irresponsables qu'imprudents. C'est là peut-être le plus grand vice de notre système d'éducation. Le livre est un instrument délicat, une arme dangereuse dont on n'arrive à bien se servir qu'après un sérieux apprentissage. Cette initiation, qui doit se proportionner à chaque intelligence, les maîtres du xvi^e siècle la donnaient. De là, ces vastes bibliothèques ouvertes, non pas comme des cimetières, pour tout engloutir, mais comme des greniers d'abondance, pour tout distribuer ; maîtres et disciples y puisaient ensemble, avec passion, mais sans jalousie. Alors, Rabelais, interrompant son gros rire, pouvait dire avec vérité : « Par la bonté divine, la lumière et dignité ha esté de mon age rendue ès lettres, et tout le monde est plein de gents sçavants, de précepteurs très-doctes, de librairies (1) très-amples ; et m'est advis que ny au temps de Platon, ny de Cicéron, ni de Papinian, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y voit maintenant (2) ».

Les notes n'osaient point submerger les textes destinés à l'écolier. Le meilleur commentaire, c'était le maître ; et par ce mot, il faut entendre non seulement les professeurs qui voient la foule se presser à leurs conférences, mais aussi les humbles précepteurs du jeune âge. La modeste grammaire de Lhomond, puisée par ce pédagogue expérimenté dans les bibliothèques de la Société de Jésus, sous-entend à chaque mot un commentaire oral (3).

(1) Bibliothèques.

(2) Rab. : Pantagruel, ch. 8.

(3) La grammaire originale dans laquelle l'auteur du *de Viris illustribus U. R.* a choisi les exemples que tout le monde sait, a été imprimée à Rome en 1569, et l'exemplaire de cet ouvrage, que conserve le collège romain, n'est pas de la première édition. V. le R. P. Seugler, S. J. Grammaire lat. Paris, in-12.

Nous avons eu le bonheur de retrouver et la joie de lire avec une attention émue les cahiers jaunis de notre étudiant. Que le lecteur nous permette de lui communiquer succinctement le résultat de nos recherches et de compléter par un exemple authentique l'exposé des méthodes universitaires au xvi^e siècle. Déjà à cette époque Plantavit avait l'esprit d'ordre et de discipline qu'il a porté en toutes choses. Grâce à cette précieuse qualité, nous pouvons suivre jour par jour, classe par classe, le jeune théologien.

Il sera intéressant de faire d'abord connaissance avec le maître. Jean de Plantavit allait avoir pour professeur de Philosophie, Pacius de Bériga. Ce nom mérite qu'on le relève, car il est celui d'un grand philosophe et d'un sage jurisconsulte.



Giulio Pacio était né en 1550 à Vicence. Son intelligence se développa avec une précocité merveilleuse ; à treize ans, il composait un traité d'arithmétique. Il apprit rapidement les langues et en particulier le grec et l'hébreu. Il devait plus tard communiquer à Jean de la Pause sa passion pour ces deux belles langues. Il écrivit ensuite un abrégé des secrets de Raimond Lulle, *de Arte Lulliana*, dans lequel il sut mettre en pratique et faire goûter à ses lecteurs les préceptes bizarres de ce maître.

L'indépendance de ses travaux et de ses lectures lui attirèrent les sévérités de l'évêque de Vicence. Il se déroba par la fuite à l'arrestation qui le menaçait pour contravention aux lois de l'*Index Romain* et se retira en Suisse. Les Alpes étaient alors, selon

la remarque de Michelet, l'asile des proscrits italiens. (1)

La Réforme accueillit Pacio, qui était sans ressources. L'enseignement auquel il ne demandait qu'un moyen d'existence, lui donna la gloire par surcroît ; il fut nommé professeur de philosophie à l'Université de Heidelberg, et latinisant désormais son nom il se fit appeler Pacius de Beriga ; ce dernier titre était le nom d'une terre de famille. Il passa en Hongrie où il enseigna le droit. Le duc de Bouillon sut l'attirer en France et la nouvelle université de Sedan le compta parmi ses meilleurs maîtres. Mais le sort n'avait pas épuisé toutes les rigueurs qu'il lui réservait. Les guerres de religion éclatent ; forcé de renoncer à sa position, Pacius se réfugie à Nîmes.

Son séjour dans la Genève française fut de courte durée ; il passa à Montpellier en qualité de professeur de droit ; sa renommée attira près de lui le fameux Peiresc qui, de son admirateur devint son intime ami. Ensemble les deux érudits parcoururent le Midi de la France. En 1603, Pacius s'arrêtait à Aix ; il revint à Montpellier où le bruit de la conversion de Plantavit lui rappela un de ses meilleurs disciples. Il se fixa dans la suite à Valence, dans le Dauphiné, et renonça au protestantisme. Son retour à l'Église Romaine lui rouvrait l'Italie ; pressé d'accepter une chaire à Leyde, à Pisc, à Padoue, il choisit la dernière. Ses voyages furent autant de triomphes ; toutes les villes tenaient à lui offrir le droit de cité et la République de Venise, en l'honneur de laquelle Pacius avait composé son livre

(1) J. Michelet: la Montagne; les hauts passages des Alpes, p. 76.

de *la souveraineté de la mer Adriatique*, lui décerna le Collier de l'ordre de Saint-Marc ; en même temps, elle pourvut d'une chaire publique, Jacques Pacius, quatrième fils de Jules. (1)

Cependant les intérêts de sa famille le rappelèrent en France ; il mourut à Valence, comblé d'honneurs et de jours, âgé de quatre-vingt-cinq ans. La liste de ses œuvres complètes est fort longue : traités philosophiques, commentaires en Grec et en latin sur l'ensemble des ouvrages d'Aristote qu'il connaissait à fond ; thèses de droit civil, etc. etc. Son talent méritait mieux que l'oubli où sa mémoire est plongée, et les érudits seuls ont retenu son nom. (2)

J. BALIVET.

(1) *De Jure maris Adriatici*.

(2) Cf. Gassendi : in *vita Peiresc*. La Haye, 1655 in-4° p. 33, 40 et 43. — *Impérialis*, Musée Historique. — Thomasini : *Elog. doctor.*, etc, etc.

L'HOPITAL SAINT-JACQUES

DE LA CALMETTE

Savez-vous que La Calmette a eu un hôpital ? Je l'ignorais encore avec tous les historiens locaux et les monographes qui ont eu à s'occuper de ce village placé au pied d'une colline dominant une plaine fertile, lorsque j'ai trouvé, dans les minutes du notaire Daleyrac, une transaction du xvii^e siècle qui m'en a révélé l'existence à une époque bien lointaine (1).

Cet acte fut passé dans des circonstances dont la seule narration constituera un historique d'autant plus curieux qu'aucun autre document connu ne mentionne l'établissement hospitalier dont il s'agit.

★
★ ★

Un édit royal de décembre 1672 venait de confirmer la réunion, faite en 1608, de l'Ordre militaire de N.-D. du Mont-Carmel, — institué par Henri IV pour cent gentilshommes qui, à la guerre, devaient marcher près de la personne du roi, — et de l'Ordre des chevaliers de Saint-Lazare-de-Jérusalem, créé à l'é-

(1) Les minutes du notaire Daleyrac sont au pouvoir de M^e Degors, de Nîmes. L'acte auquel nous empruntons les éléments de cette note est consigné dans le 25^e registre de Daleyrac f^o 942 et porte la date du 26 décembre 1681.

poque des Croisades et dont le but était de donner l'hospitalité aux pèlerins, ainsi que de les protéger contre les infidèles (1). Le même édit remettait au nouvel Ordre ainsi formé « tous les hospitaux et maisons de ladres et autres lieux pitoyables où l'hospitalité n'est ou n'a pas été gardée. »

En exécution de cet édit, Jean Domergue, procureur-fondé du Grand vicaire général et des « seigneurs commandeurs et chevaliers de l'Ordre de N.-D. de Mont-Carmel et de Saint-Lazare-de-Jérusalem étant du conseil de direction en Languedoc, » se mit en possession, le 6 novembre 1678, « de l'hospital Saint-Jaques du lieu de la Calmette et de six terres qui en dépendaient, » et dirigea, devant M. de la Rouvière, ancien juge en la cour royale de Nîmes et commissaire subdélégué de la Chambre Royale séant à l'Arsenal à Paris, une instance en désistat desdites six pièces contre Claude Maltret, docteur et avocat, qui en jouissait.

Celui-ci fit appeler « en assistance de cause et garantie » les consuls et habitants de La Calmette par le motif que lesdits biens lui avaient été baillés par les consuls de l'année 1584 en paiement de la somme de 438 livres 7 sols 4 deniers « descendant d'une rémission à lui faite par sieur Pierre Crégut, receveur au diocèse d'Uzès, par contrat du 12 Juin de la même année, » homologuée par sentence de la Cour du Sénéchal du 25 septembre suivant.

Les consuls de La Calmette récusèrent M. de la Rouvière qui avait eu plusieurs procès avec la communauté, et qui, sur une requête de Domergue, dé-

(1) Les deux ordres furent désunis par un autre édit royal de mars 1693, et l'ordre du Mont-Carmel subsista jusqu'à la Révolution.

signa comme commissaire , pour le remplacer ,
M. Novy, son successeur en la charge de juge royal
 de Nîmes, auquel les parties remirent « leurs pièces
 et productions. »

Par ordonnance du 17 septembre 1681, Maltret fut
 condamné « à [se] désister en faveur desd. seigneurs
 « de l'Ordre des biens par lui possédés dud. hospi-
 « tal et à restituer les fruits, rentes et revenus
 « d'iceux depuis 29 ans avant le 6 novembre 1678;
 « jour de la prise de possession, suivant l'estima-
 « tion qui en seroit faite par experts accordés ou
 « pris d'office dans huictaine, dans lequel délai il
 « est ordonné que lesd. consuls de La Calmette fe-
 « ront faire les réparations nécessaires aux lieux
 « dépendant dud. hospital pour le rendre en bon et
 « suffisant estat, suivant la visitation qui en seroit
 « faite par les mêmes experts, et remettront au greffe
 « de la Commission tant la fondation que les origi-
 « naux des titres, papiers et enseignements concer-
 « nant la concistance des biens et revenus dud.
 « hospital, dans lequel ils spécifieront quelles sont
 « les maisons et biens dud. hospital, où ils sont situés,
 « de quel revenu ils sont, en quel état sont les maisons,
 « qui en sont les fermiers, possesseurs et usurpa-
 « teurs qui jouissoient desd. biens, droits et revenus,
 « auquel effet il leur est enjoint d'assembler inces-
 « samment le Conseil Général de lad. communauté
 « pour délibérer sur l'indication et détention desd.
 « titres, dresse dud. estat, et de visiter leurs archifs
 « pour en prendre connaissance ; » ensuite, tant les
 consuls que Maltret, devaient se présenter « person-
 nellement » devant le juge « pour jurer et affirmer
 que par dol ou fraude ils n'en retiennent aucuns »,
 et pour le tout « estre mis et déposé aux archifs dud.

Ordre », faute de quoi ils y seraient contraints « comme dépositaires de biens de justice ». La même ordonnance obligeait les seigneurs de l'Ordre à « faire garder l'hospitalité suivant la fondation, au désir des édicts et déclarations de Sa Majesté. »

Maltret était condamné aux frais liquidés à 31 liv. 3 sols, mais les consuls devaient le garantir « tant du prix des pièces à lui vendues, réparations et améliorations par lui faites en icelles, dépens, dommages et intérêts par lui soufferts et à souffrir, que de toutes les autres condamnations contre lui ordonnées avec despens de la garantie. »

Les habitants de la Calmette se pourvurent contre cette ordonnance devant M. de Chazel « qui estoit le véritable commissaire subdélégué » ; mais cela n'empêcha pas Domergue, — qui prétendait avoir le droit d'exécuter, pour les dépens, ou Maltret, ou la communauté, à son choix, — « de faire faire commandement à Mazel (1) de payer ces dépens et, sur son refus, de faire saisir une mule lui appartenant, de la mettre sous séquestre, et de le faire mesme assigner en plus forte contrainte. »

Les consuls se pourvurent encore devant M. de Chazel contre cette saisie. Ils se mirent en état d'en poursuivre la nullité, Mazel n'étant point condamné personnellement.

Le 30 novembre 1681, les habitants prirent une délibération par laquelle ils déclarèrent « qu'ils ne savent point d'autre bien appartenant aud. hospital que lesd. six pièces jouies par led. sieur Maltret et qu'ayant visité leurs archifs ils n'ont rien trouvé de la fondation, rentes et revenus dud. hospital. »

(1) Paul Mazel, consul de La Calmette.

Mazel, de son côté, prétendait avoir « des raisons justes et légitimes » à opposer à Maltret et à l'Ordre, lesquelles consistaient principalement en ce que la communauté « ne croyait pas estre tenue à faire aucunes réparations au cazal dud hospital comme ne l'ayant pas destruit et ruiné et que la restitution des fructs des pièces dud hospital jouis par led sieur Maltret n'appartenoient pas auxd. seigneurs de l'Ordre, mais bien à lad. communauté, attendu que les consuls dud. lieu de chèque année avoient gardé l'hospitalité et fourni des sommes considérables tant pour la nourriture que pour le transport ou enterrement des pauvres, lesquelles jointes avec les charges ordinaires et extraordinaires auxquelles lesd pièces estoient sujettes, absorboient lad. restitution des fructs. »

Mais comme Domergue prétendait n'être point obligé d'attendre le jugement sur le pourvoi, avoir droit d'exiger avant tout le paiement des dépens prononcés, comme il menaçait « de faire emprisonner les consuls ou de faire saisir les mules suivant la disposition dud. Edict et attendre la prise de possession, inhospitalité et démolition dud. hospital, » les consuls pensèrent que l'intérêt de la communauté était « de se tirer d'affaires » envers Domergue « parce qu'ensuite elle en pourroit plus facilement sortir, soit à l'amiable, soit en justice, avec led. sieur Maltret, contre lequel lad. communauté avoit diverses autres prétentions. » Ils prièrent donc noble Guillaume de Tinellis, sieur de Castillet, l'un des principaux habitants du lieu, de se rendre à Nîmes « pour voir les moyens de terminer amiablement avec led. Domergue les différends que lad. communauté pourroit avoir avec lui. »

Castillet se fit assister de MM. de Cassagne, conseiller au Présidial, Étienne Mathieu, docteur et avocat (1), et Dumas, lieutenant de prévôt, « principaux taillables » de La Calmette. « Diverses conférences » eurent lieu avec Domergue, dans lesquelles tout fut réglé. Les conditions de l'accommodement ayant été approuvées par le Conseil général de la communauté réuni sur la demande expresse de Castillet, et Mazel ayant reçu mandat de traiter, la transaction fut faite, ainsi qu'il suit, entre Domergue, agissant en la qualité sus-indiquée, et Paul Mazel, consul de La Calmette, agissant pour cette communauté, en vertu d'une délibération des habitants prise le 21 décembre 1681, devant M. de Farges, lieutenant de juge, « et registrée dans le livre des deslibérations (2) » :

1° Il est mis fin au procès par un désistement respectif ;

2° La communauté de La Calmette paiera à Domergue, « toutes compensations faites », 260 livres, « soit pour la restitution des fruits des pièces dud. hospital demandée et adjugée contre le sieur Maltrait..., soit pour les réparations que led M. Domergue prétendoit que la communauté devait faire au cazal dud hospital (3), soit généralement pour toutes prétentions et demandes » de Domergue, somme exigible dans la quinzaine ;

3° Domergue subroge la communauté dans les droits et hypothèques de l'Ordre « contre Maltret,

(1) Aïeul de Louis-Mathieu de Valfond, qui obtint, en 1764, le titre de marquis de La Calmette et de Massillan.

(2) Ce « livre » a disparu des archives communales, qui ne possèdent que les délibérations de 1650 à 1659 (B. B. 1.), et de 1694 à 1697 (B. B. 2).

(3) *Cazal*, « enclos qui entoure une maison ». Mistral, *Trésor du Félibrige*.

tant pour la restitution des fruicts des pièces par lui jouies dud. hospital que pour la valeur des murailles du cazal dud. hospital par lui prises et employées à un bastiment qu'il faisoit aud La Calmette ». Mais il se réserve de poursuivre contre Maltret pour ce qui concerne « le désistat » des six pièces confrontées dans le procès-verbal de prise de possession du 6 novembre 1678 et dans la délibération du 30 novembre 1681, Mazel déclarant « quil ne scait aucuns autres biens qui dépendent dud. hospital, ni avoir aucuns tiltres, papiers, ni documents qui en dépendent, s'estant à cest effect purgé par serment, n'en détenir aucun par dol ni fraude et soumis, au cas il sen trouvera estre au pouvoir de lad communauté, aux peines de l'édit, à la charge par lesd seigneurs de l'Ordre de garder l'hospitalité conformément aux édicts et déclarations de Sa Majesté ».

4° Mazel se charge « de veiller à la récolte, perception des bleds, vins et autres fruicts pendant par les racines aux biens dud hospital la presente année, et de faire faire les cultures et travaux nécessaires aux biens dud hospital en payant icelles, jusqu'à ce que les seigneurs de l'Ordre les ayent afferméées à une personne solvable qui en fera la condition meilleure » ;

5° Les consuls « déchargent tous et chacuns les biens dud hospital Saint-Jaques de tous les arrérages des tailles, impositions ordinaires et extraordinaires qui ont pu estre faites sur lesd biens par le passé », sauf à la communauté à les réclamer à Maltret (1).

(1) L'affaire, entre la communauté et Maltret, fut réglée par des arbitres en 1683. *Notice historique sur le village de La Calmette*, par P. Merle, p. 38.

*
* *

L'hôpital Saint - Jacques de La Calmette, créé évidemment dans le but de donner asile aux pèlerins de passage, avait donc cessé d'exister en 1584, époque à laquelle la communauté crut pouvoir disposer de ses biens. Un siècle plus tard, le souvenir en avait complètement disparu, et on ne trouvait, dans les archives communales, aucun titre rappelant la fondation, les rentes ou les revenus de cet établissement hospitalier. Par suite de la disparition des registres des délibérations de la communauté de 1660 à 1693, l'acte reçu par le notaire Daleyrac, que je viens de résumer, acquiert un intérêt historique sur lequel il serait puéril d'insister.

F. ROUVIÈRE.

POÉSIES

I

ANNIVERSAIRE

Depuis longtemps, la muse était sourde à ma voix ;
Sans que j'eusse rien fait pour mériter sa haine,
Elle ne venait plus, des chansons d'autrefois
Egayer mon travail ou consoler ma peine.
Un soir que je rêvais à ce triste abandon
Devant mon encre épaisse et ma plume rouillée,
La coquette, il paraît, se rappela mon nom :
Car, des brouillards d'octobre, ayant l'aile mouillée.
Dans ma chambre bien clause, elle vint s'abriter.
D'abord, elle s'assit, pensive, près de l'âtre
Regardant autour d'elle afin de constater
Si rien n'était changé sous l'abat-jour verdâtre
Où nous avions jadis prononcé nos serments ;
Puis, m'attirant vers elle avec un doux sourire,
Et plongeant dans les miens ses regards si charmants :
« Ecoute, mon enfant, ce que je vais te dire,
Murmura sa voix claire au doux son de cristal,
Ma visite aujourd'hui sera brève ; peut être
Ne reviendrai-je plus, si le sort m'est fatal,
Sur un rayon de lune iriser ta fenêtre...
Du moins, je veux chez toi demeurer jusqu'au jour
Je veux que le soleil à son lever nous voie
Célébrant la beauté, la jeunesse et l'amour. » —
« O Muse, parle encor ; mon cœur rempli de joie,

Quand ton souffle de feu vient errer sur mon front,
Bat à coups plus pressés ; son ardente prunelle
Qui transperce mon âme en un regard profond
Par instants fait jaillir la divine étincelle
Mais si tu veux m'en croire, ô Muse, cette nuit
Oubliant la beauté, l'amour et la jeunesse
L'âge heureux où tout chante, où tout brille, où tout luit.
Nous irons saluer l'indulgente vieillesse
Et le charme si doux de ses beaux cheveux blancs.
Nous irons effeuiller de larges chrysanthèmes,
Et demander à Dieu que, vers quatre vingt ans,
Tous ceux que nous aimons conservent pour emblèmes
Des yeux calmes et fiers, parfois un peu railleurs
Qu'un sourire très fin illumine et complète,
Et la chaude bonté, refuge où les malheurs
Tant de fois secourus par une main discrète
Viennent, en s'épanchant, perdre leur acuité.
O Muse, inspire moi ; laisse, avant que l'aurore
Ait atteint l'horizon sur son char enchanté,
Mon âme dans la tienne un peu se fondre encore :
Laisse mon cœur brûlant palpiter à sa voix ;
Et désormais, ô Muse, abjurant toute haine
Et frappant les échos des chansons d'autrefois,
Viens charmer mon travail ou consoler ma peine. »

1^{er} novembre 99.

II

NOCES D'ARGENT

Etait-il plus joyeux, au jour de l'hyménée
Le large battement de la cloche d'airain,
Que ne l'est aujourd'hui le murmure argentin
Que chante à votre oreille une nouvelle année ?

Etait-il plus subtil, le parfum voltigeant
Au milieu des bouquets et des fleurs toutes blanches
Que ceux des cyclamens et des lilas en branches
Qu'on vous offre aujourd'hui, mêlés d'épis d'argent ?

Etait-il plus ému, jadis votre sourire
Quand vos pas s'unissaient au début du chemin,
Ou, si c'est aujourd'hui, quand, la main dans la main,
Tous deux vers le passé vous détournez pour lire ?

(Ce que vous y voyez, nous le savons, d'ailleurs ;
C'est l'amour tendre et fort qui, pour la vie entière
Rend le bonheur plus doux, la peine moins amère,
Qui rayonne sans cesse et nous rend tous meilleurs.

Etaient-ils plus brillants, dans ces lointaines fêtes,
Vos yeux qui se cherchaient pour se parler d'amour ?
En seront-ils moins vifs, moins ardents quelque jour,
Quand d'épais fils d'argent neigeront sur vos têtes ?

Etait-il plus complet, plus grand votre bonheur
Quand, seules, vos deux voix murmuraient : « Je vous aime »
Ou quand nous sommes quatre à broder sur ce thème
Quatre à vivre et sentir avec le même cœur ?

28 novembre 29.

Alice LARDIN DE MUSSET.

LES FÉES

La forêt est le royaume des fées,
des fées dont les voix étouffées
vollettent autour des grands sapins noirs.

Sur le sol moelleux leurs théories pâles
déroulent leurs teintes d'opales.
Les fées vont danser dans les calmes soirs.

J'aime aller le soir dans la forêt douce,
tout tremblant, blotti dans la mousse,
écouter les fées dire leurs chansons.

Leur chanson est lente et mystérieuse.
Elle entre en mon âme peureuse
qui se pame sous de subtils frissons.

Alors m'envahit la terreur aimée,
la peur longuement savourée
de sentir les fées se pencher sur moi,

puis m'envelopper dans leurs robes blanches,
me couvrir de fleurs et de branches
pour me punir d'avoir violé leurs bois.

Elles prennent mon âme qui frissonne,
qui veut fuir et qui se redonne,
l'emportent au fond de leurs antres noirs.

.....

Sur le sol moelleux, les théories pâles
des fées ont des teintes d'opales.
Les fées vont danser dans les calmes soirs.

EUGÈNE ARNAUD

LA FÊTE DES BERGERS

Saint Bonaventure raconte dans sa vie de saint François d'Assise que le Bienheureux, quelques années avant sa mort, fit appeler un pieux gentil-homme de ses voisins et lui dit : « Veux-tu que nous célébrions la fête de la Nativité de N.-S. chez toi ? Va et prépare ce que je vais t'ordonner. » Il lui dit de disposer dans une prairie une étable, et dans cette étable une crèche sur le modèle de celle de Bethléem. Puis quand fut venue la nuit de Noël, François, suivi des frères de son ordre, et d'une foule considérable, s'y rendit en procession. L'étable était illuminée de mille cierges ; à minuit on célébra la première messe, et le saint, au moment de l'Evangile, prononça un discours en l'honneur du divin Enfant. L'usage des crèches au temps de Noël se répandit, dès ce moment, de l'Ordre de Saint-François dans le monde entier.

Les crèches à leur tour donnèrent bientôt naissance à une foule d'autres représentations, telles que Christmas, arbres de Noël, pastorales, chants de circonstance, réunions de familles, bénédiction de la bûche, le tout accompagné d'abondantes distributions aux pauvres que l'on voulut associer à la joie commune. L'homme sentit le besoin de choisir le jour où Dieu s'était donné à l'homme, pour se rapprocher de son semblable, pour imiter Dieu.

Mais parmi ces usages, il en est un qui, quoique moins répandu, et peut-être même aujourd'hui à peu près disparu de nos contrées, mérite par son symbolisme religieux d'être mentionné : c'est la fête des Bergers. Elle était autrefois célébrée dans beaucoup de paroisses rurales, surtout dans celles où les bergers sont nombreux. Fiers de l'honneur fait par Jésus naissant à leurs devanciers, les premiers appelés à la crèche de Bethléem, et jaloux d'apporter aussi des présents à l'Enfant-Dieu, ils avaient le privilège, le jour de Noël, d'offrir à la messe de minuit un jeune agneau à l'autel du Seigneur.

Pour cette cérémonie, la corporation des bergers élisait un roi et un page. Ces deux dignitaires devaient s'occuper de la fête. Le roi et le page se choisissaient d'abord une reine, et, à leur tour, chaque berger, une bergère. Reines et bergères devaient suivre les bergers dans toutes les évolutions du cérémonial. Ce choix effectué, le roi et le page louaient alors des musiciens, en tête, le fifre, et le tambourin traditionnels ; ils commandaient les gâteaux du pain béni, achetaient les bougies de la procession, veillaient aux costumes et finalement décoraient la petite charrette des présents, à laquelle devait être attelée la brebis, mère du jeune agneau. Avant minuit, le cortège ainsi composé s'enfermait dans la sacristie jusqu'à l'Offertoire où devait avoir lieu la cérémonie pastorale.

A ce moment, en effet, les portess'ouvraient, avec fracas, et le cortège triomphal de l'agneau apparaissait. Sur deux rangs, et portant dans leurs mains des flambeaux allumés, les bergers et les bergères enrubannés ouvraient la marche processionnelle. Le roi, es-

corté du page et des reines, suivait gravement, portant avec majesté dans ses bras l'agneau de la cérémonie. La charrette enguirlandée, trainée par la brebis qui bêlait à l'agneau, venait ensuite avec sa charge de présents, parmi lesquels une cage d'oiseaux, un panier d'œufs, des corbeilles de gâteaux et une paire de tourterelles pour l'offrande de la messe du jour. La musique, le flageolet et le tambourin fermaient la marche en jouant les noëls les plus connus et les plus populaires.

De la sacristie, le royal cortège se rendait, en faisant le tour de l'église, jusqu'aux pieds de l'autel, où l'officiant l'attendait dans son fauteuil, la patène d'or à la main. Arrivé dans le sanctuaire, le cortège se rangeait, et le roi s'avançant vers le prêtre, le haranguait et lui présentait l'agneau. Le célébrant, après l'avoir béni, le rendait aux bergers qui le lui rapportaient à Pâques pour être mangé. Le prêtre remerciait ensuite le roi, félicitait les bergers et leur donnait à tous la patène à baiser pendant qu'ils défilaient devant lui. De l'autel, toujours dans le même ordre, et au son des instruments de musique qui faisaient rage pour exprimer la joie du retour, le cortège se remettait en marche pour la sacristie où il s'enfermait jusqu'à la fin de la messe.

La même cérémonie se renouvelait à la grand'messe du lendemain avec cette différence toutefois qu'à cette messe l'une des reines offrait deux pigeons tandis que l'autre présentait le pain béni. Le reste de la journée, en dehors des offices, était consacré à la distribution des gâteaux, que le cortège des bergers suivi des musiciens, portait à domicile. La soirée se passait en réjouissances privées et publiques.

Cette fête si naïve et si touchante, qui mettait en liesse la paroisse toute entière, était en même temps pour elle un grand enseignement. Ce doux agneau cette blanche brebis, ce gracieux véhicule chargé de présents, cette procession nocturne de bergers et de bergères, parés d'écharpes et de rubans, ce cortège primitif et champêtre de fifres et de tambourins, ces flambeaux étincelants dans la nuit des basses nefes, ces chants de joie, ces noëls rustiques, la présentation à l'autel de cet agneau destiné à être immolé et mangé à Pâques, l'offrande des deux colombes et du pain béni, ce prêtre que le chef des bergers haranguait, et qui, à son tour, félicitait et remerciait ces humbles d'ici-bas, comme durent le faire Marie et Joseph à Bethléem, tout ce symbolisme que le moyen-âge avait créé et propagé, et qui faisait la joie des enfants et le bonheur des parents était saisi de tous, même des plus ignorants, et les instruisait mieux que le plus beau discours.

Mais en ce monde les meilleures choses ont souvent le pire destin. Certes dans les âges de foi, cette fête des bergers ne pouvait que plaire et édifier, mais avec l'affaiblissement des croyances elle ne devait pas tarder à dégénérer. Déjà dans la première moitié du siècle qui finit, le côté profane l'emportait de beaucoup sur le côté religieux. Des abus se glissèrent peu à peu dans les préparatifs, la cérémonie et les jeux publics.

Cette fête ne fut bientôt plus qu'un prétexte pour se parer et se montrer. L'intérêt et la vanité s'en mêlant, la pureté d'intention et la simplicité primitive firent place à de tapageuses toilettes et à des calculs terrestres, dans lesquels l'idée de mariage entraît pour une bonne part. Reines et bergères n'eurent plus qu'un

but : régner définitivement sur le cœur des bergers. Et, il faut le dire, les parents qui voyaient dans la recherche de leurs filles pour ainsi dire des accor-dailles, n'épargnaient pour les y aider ni dépenses ni soins.

La cérémonie devint alors, dans la vallée du Rhône surtout, où têtes et mœurs sont hélas ! trop souvent quelque peu légères, une véritable mascarade.

La marchetriomphale de l'agneau fit place à l'exhibition des bergers. Si l'on continuait de porter encore l'agneau, ce ne fut que pour s'en amuser en le martyrisant sur le parcours. Après une heure entière de ridicule parade, pendant laquelle le sacrifice restait interrompu et l'église se changeait en place publique, l'indigne cortège n'offrait plus à l'autel qu'un agneau brûlé et ensanglanté.

Mais les branles, les danses, les farandoles qui suivaient dépassèrent tout le reste. Incapables de se contenir, bergers et bergères devinrent tout à fait scandaleux. Plus rien de permis, d'honnête, de pudique dans leurs amusements. Leurs jeux ne furent plus que de véritables saturnales. Il fallut songer à supprimer la fête des Bergers. Ce ne fut pas sans récriminations ni sans difficultés. Enfin force resta à la loi, je veux dire à la raison et à l'autorité. N'empêche qu'on ne la regrette encore, et qu'à l'approche de Noël elle ne fasse plus d'une fois, pendant les longues veillées, l'objet des conversations intimes des bergers et des bergères sous le manteau de la cheminée.

Henri BRUN.

APPLICATION
DES
LEVURES SÉLECTIONNÉES EN VINIFICATION

par E. KAYSER

Chef des travaux de fermentation à l'institut agronomique,

Directeur de la station œnologique du Gard.

Pasteur, ensemençant une levure de vin dans un mout d'orge, avait obtenu une boisson de caractère vineux ; il avait ainsi apporté la preuve que la levure pouvait influencer sur le goût et la saveur de la boisson fermentée.

Le savant danois Hansen, s'occupant plus spécialement des levures de brasserie, nous a fait voir que toutes les levures employées par la brasserie ne se comportaient pas de la même façon ; qu'il y en avait qui donnaient des bières de bonne qualité, de bonne conservation ; que d'autres pouvaient occasionner des troubles, donner des bières malades.

Nous savons aujourd'hui qu'il en est de même des levures de vin, que dans une même lie il peut y avoir des levures distinguées et des levures sauvages ; nous avons de plus appris qu'il y a des levures qui peuvent rendre les vins malades : c'est ainsi que nous connaissons des levures occasionnant la maladie de la graisse des vins.

On voit par ces quelques considérations qu'il est tout à fait important de bien étudier les propriétés et les caractères de diverses levures, afin de les appliquer en connaissance de cause ; c'est à quoi ont visé toutes les expérien-

ces que j'ai entreprises depuis 1892 dans le Midi, à l'époque des vendanges (campagnes 1892 à 1898 comprise).

Les recherches purement théoriques ont été faites au laboratoire ; on a ensuite employé les levures étudiées au laboratoire dans la pratique ; on est ainsi arrivé à trouver un certain nombre de levures qui donnent toujours de bons résultats en tenant bien entendu, compte de leurs exigences spécifiques ; d'autres, au contraire, ont dû être rejetées comme trop capricieuses ou comme n'apportant guère d'amélioration au produit fermenté.

I. — PARTIE THÉORIQUE

Le problème de l'emploi des levures sélectionnées en vinification est beaucoup plus difficile qu'en brasserie ; le moût de vin n'est stérilisé, il est sujet aux plus grandes variations dans sa composition, et on peut dire que la fermentation vineuse se fait dans les conditions les plus variables.

C'est ainsi que, dans une même année, dans une même région, les divers cépages d'un même vignoble donnent des mouts de composition différente.

A priori, on peut admettre qu'une même levure se comporte très différemment dans ces différents mouts, soit dans son allure générale, soit encore par les produits de fermentation.

Lorsqu'on examine au microscope un moût vineux en fermentation, on y voit un grand nombre de levures diverses qui se distinguent souvent déjà par la forme : levure apiculée, levure elliptique, levure ronde.

La vinification, la transformation du moût en vin, se fait donc en général sous l'influence d'un mélange de levures ; mais l'on remarque aussi que souvent l'une des levures arrive à dominer sur les autres : jouit-elle de bonnes propriétés, elle agira favorablement sur le produit final ; dans le cas contraire, elle peut devenir, soit par son action directe, soit encore indirectement, en raison de sa faible activité, la cause d'altérations de la boisson fermentée.

Or, comme, dans une même lie — on peut même dire

dans de très bonnes lies — il peut exister des levures sauvages, on comprend aisément combien il est prudent d'être préalablement fixé sur la valeur et les exigences de la levure sélectionnée qu'on désire employer. Il n'est nullement indifférent d'employer, pour fixer les idées, telle ou telle levure de champagne.

Il existe, en effet, diverses races de levures dans une même région viticole. C'est pour ne pas en avoir tenu suffisamment compte qu'on a eu à enregistrer de nombreux échecs qui peuvent, aujourd'hui que nous connaissons un peu mieux les levures, s'expliquer (emploi de mauvaises levures [sauvages ou peu actives], levures délicates tombant dans des moûts mal appropriés en raison de leur composition ou à cause de leur températures, emploi trop tardif de ces levures ou encore emploi en trop faible ou en trop forte quantité, etc.).

Les levures sont des êtres assez capricieux et une bonne levure ne donnera pas toujours de bonnes fermentations ; la composition du moût (acidité, richesse saccharine [nature et quantité]), la richesse azotée, la température ambiante, sont autant de facteurs qui jouent ici un très grand rôle, qu'il importe de bien connaître avant toute expérience pratique.

Étudions maintenant une à une ou combinées ces diverses influences, nous verrons ainsi mieux comment les levures se montrent sensibles et changent leur allure générale dans un sens ou dans un autre.

a) Influence de l'acidité du milieu

Le moût est en général trop acide, car les levures travaillent mieux dans un milieu neutre ; mais l'acidité du moût est un bienfait ; ces acides du moût protègent la levure en empêchant le développement des ferments de maladie.

Dans le jus de raisins on trouve l'acide tartrique, l'acide malique, l'acide citrique, l'acide glucique, l'acide gluconique, l'acide pectique, l'acide caprique, l'acide acétique, etc. ; ce sont les deux premiers qui, avec la crème de tartre, constituent la majeure partie de l'acidité ; leurs

doses respectives varient d'une année à l'autre, d'un cépage à l'autre, etc.

Ensemençons dans un même milieu (eau de touraillons) sucré à raison de 109 gr., 21 de saccharose par litre et additionné : a) de 5 gr. 38 d'acide malique, diverses levures de vin, nous verrons que les qualités de sucre laissées varient avec la levure et l'acide.

	a	b
	Grammes.	Grammes.
Levure 6.	17,71 p. 1000.	38,70 p. 1000.
— 10.	85,00 —	20,20 —
— 14.	86,76 —	32,07 —
— 17.	91,06 —	37,77 —
— 18.	40,00 —	29,32 —

C'est l'acide malique qui gêne en général moins que l'acide tartrique ; or, les proportions de ces deux acides dépendent surtout de la maturité, elles sont variables d'une année à l'autre et l'on voit que, de ce chef, une même levure pourra changer un peu son allure générale ; le tableau suivant nous donne les diverses doses de sucre laissées intactes par litre dans un même milieu sucré, mais additionné de 7gr., 3gr.75 ou 1gr.87 d'acide tartrique par litre.

	DOSES		
	7gr.50	3gr.75	1gr.87
	Grammes.	Grammes.	Grammes.
Levure 7.	38,98	3,60	3,55
— 12.	40,85	7,80	2,00
— 71.	27,10	2,35	3,53

On voit que c'est la levure 12 qui est la plus sensible à l'acidité, elle a pour origine un vin d'Espagne à 14° d'alcool et provient d'un moût très riche en sucre et peu acide.

On pourrait fournir des nombres tout à fait comparables obtenus par l'addition d'acide malique ou d'acide citrique.

b) Influence de la température

Ensemençons de l'eau de touraillons à 180 gr., 76 de sucre par litre, additionnée de 6 grammes d'acide tartrique par litre avec diverses levures de vin ; portons la moitié des ballons dans une étuve maintenue à 25°, l'autre moitié dans une étuve à 35°.

Nous verrons, d'après les quantités de sucre laissées, que certaines levures supportent beaucoup mieux une température élevée, mais que toutes souffrent déjà à cette température de 35°.

		A 25°.	A 35°.
		Grammes.	Grammes.
Levure	2.	2,70	115,0
—	4.	2,70	55,0
—	10.	3,23	53,3
—	35.	12,00	44,0
—	37.	6,5	49,5

Étudions maintenant, pour nous rapprocher un peu de la réalité, l'influence de l'acidité et de la température à la fois ; dans ce but, ensemençons une même eau de touraillons sucrée à 86 grammes par litre, additionnée ou non d'acide tartrique, et portons la moitié des ballons à 25°, l'autre moitié à 35° ; tous les nombres sont rapportés au litre.

c) Influence de la température et de l'acidité.

	LEVURE 2				LEVURE 32			
	à 25°		à 35°		à 25°		à 35°	
	Moût acide.	Moût neutre.	Moût acide.	Moût neutre.	Moût acide.	Moût neutre.	Moût acide.	Moût neutre.
Extrait	9,04	7,07	9,33	7,14	6,10	6,75	13,65	7,90
Acidité volatile en								
C ₂ H ₄ O ₂	0,42	0,31	0,28	0,21	0,15	0,17	0,40	0,31
Glycérine.	1,73	1,44	2,79	2,86	3,17	3,08	4,17	3,42
Acide succinique.	0,62	0,23	0,97	0,44	0,89	0,64	0,80	0,39
Pouvoir ferment.	62	60	78	85	46	39	125	119

Dans cette expérience, où les deux influences de la température et de l'acidité viennent se superposer, nous constatons des différences assez grandes.

Ainsi, la glycérine et l'acide succinique sont en plus forte proportion dans le moût acide de plus, il y a plus de glycérine à 35° qu'à 25°.

Les deux levures essayées ne se comportent donc pas de la même manière, l'une semble mieux supporter l'acidité, l'autre la température élevée, semblant ainsi rappeler leur pays d'origine (Champagne et Midi).

Ajoutons maintenant l'influence de la richesse saccharine.

Dans ce but, deux levures de vin, les n° 14 et 37, ont été essayées aux températures de 30 à 35° d'une part, et de 35 à 39° d'autre part, dans des solutions de diverses teneurs en sucre et en acide tartrique.

Les doses respectives sont indiquées par les chiffres placés à droite des lettres S et A ; ainsi A6 S140 veut dire 6 grammes d'acide par litre et 140 grammes de sucre par litre.

**d) Influence de la richesse saccharine
de la température et de l'acidité.**

I. Variation du sucre, constance de l'acidité.

MILIEU.	TEMPÉRATURE 30 à 35°		TEMPÉRATURE 35 à 39°	
	Acidité volatile.	Sucre restant.	Acidité volatile.	Sucre restant.
	Grammes.	Grammes.	Grammes.	Grammes.
<i>Levure 14.</i>				
A6 S110	0,34	traces	0,38	traces
A6 S140	0,44	7,22	0,48	8,22
A6 S180	0,73	26,64	0,76	30,28
<i>Levure 37.</i>				
A6 S110	0,31	3,44	0,29	4,99
A6 S140	0,38	6,72	0,44	6,40
A6 S180	0,44	19,03	0,66	26,07

II. Variation de l'acidité, constance de la richesse saccharine.

MILIEU.	TEMPÉRATURE 30 à 35°		TEMPÉRATURE 35 à 39°	
	Acidité volatile.	Sucre restant.	Acidité volatile.	Sucre restant.
	Grammes.	Grammes.	Grammes.	Grammes.
<i>Levure 14.</i>				
A4 S130	0,25	10,90	0,32	8,88
A6 S130	0,36	3,42	0,49	9,99
A8 S130	0,58	9,22	0,57	17,64
<i>Levure 37.</i>				
A4 S130	0,25	12,00	0,27	10,90
A6 S130	0,36	7,16	0,34	10,52
A6 S130	0,46	9,04	0,52	24,48

III. Variation de l'acidité et la richesse saccharine.

<i>Levure 14.</i>				
A7 S140	0,43	traces	0,48	3,42
A4 S160	0,34	3,74	0,37	5,06
<i>Levure 37.</i>				
A7 S140	0,36	3,55	0,40	4,10
A4 S160	0,33	6,05	0,32	4,75

Signalons seulement le minimum de sucre restant, pour une acidité de 6 grammes et une richesse saccharine de 130 grammes, lorsque la température s'est maintenue entre 30 et 35°. Il semble y avoir un optimum dans les rapports entre ces deux quantités, la levure exigeant une quantité déterminée de sucre à transformer pour une quantité donnée d'acide ; j'ai d'ailleurs eu à constater des exemples pareils et tout à fait comparables avec du moût de Petit-bouschet, la fermentation se faisant en demi-muids.

e) Influence de la nature du sucre.

Le jus de raisin contient un mélange de glucose et de lévulose ; ces deux sucres se trouvent rarement en proportions égales : le glucose domine dans les fruits verts, le lévulose augmente pendant la maturation ; ce n'est que lorsque les raisins sont arrivés à maturité complète que les proportions de glucose et de lévulose se rapprochent de celles du sucre interverti ; le plus souvent, c'est le lévulose qui domine.

Les diverses levures manifestent des propriétés électives à l'égard des deux sucres ; c'est en général, le glucose qui est le premier attaqué.

Si nous ensemençons deux levures de vin dans des solutions à teneur égale de lévulose ou de glucose, nous trouverons que les quantités de sucre laissées sont très variables ; elles dépendent et de la levure et de la température.

Quantités de sucre laissées par litre.

	A 25°		A 35°	
	GLUCOSE.	LÉVULOSE.	GLUCOSE.	LÉVULOSE.
	Grammes.	Grammes.	Grammes.	Grammes.
Levure 2.	2,50	16,85	45,15	65,10
— 37.	4,67	22,75	17,95	35,92

L'activité des levures semble être plus grande dans les solutions de lévulose à 35°, l'inverse a lieu à 25°. Nous savons d'ailleurs qu'il existe des levures qui préfèrent nettement le lévulose au glucose.

Nous venons de voir comment les quantités de sucre laissées par une levure sont sujettes à de très grandes variations et que ces quantités varient énormément d'une levure à l'autre.

Il en est de même des autres produits de la fermentation : glycérine, acide succinique, acides volatils, etc.

Si nous ensemençons de l'eau de touraillons additionnée de 6 p. 100 de glucose ou de 6 p. 100 de lévulose ou encore de 3 p. 100 de glucose et de 3 p. 100 de lévulose, nous trouvons par gramme de levure les quantités suivantes d'acide acétique :

	GLUCOSE.	LÉVULOSE.	GLUCOSE + LÉVULOSE.
	Milligr.	Milligr.	Milligr.
Levure 22	43	53	51
— 29	34	63	63
— 22+29	45	54	60

On voit aisément que la présence du lévulose augmente beaucoup la production d'acides volatils. La quantité de ces acides qui interviennent dans la formation des éthers

dépend d'ailleurs de la levure, de la température, de la matière azotée du milieu ; ce sont des produits de souffrance, comme nous l'a appris M. Duclaux.

Quantité d'acide acétique par gramme de levure.

	A 25°	A 35°
	—	—
	Milligr.	Milligr.
Levure 2	650	1390
— 9	630	890
— 24	380	480

Toutes choses égales d'ailleurs, les levures produisent donc des quantités très variable de ces acides volatils, selon la température de fermentation.

f) Influence de la matière azotée.

La teneur du vin en azote varie dans des proportions considérables de 10 milligrammes à 900 milligrammes par litre ; tandis que les vins de cru sont très riches en azote, les vins d'Aramon sont pauvres ; les moûts d'ailleurs ont des compositions tout à fait correspondantes.

A priori on pourrait affirmer que la richesse en matière azotée du moût doit influencer sur la marche générale de la fermentation et sur l'allure de la levure ; ainsi, une addition de 1 gramme de phosphate d'ammoniaque par litre agit déjà très favorablement et active beaucoup la fermentation, et d'autant plus que la température est plus basse.

Additionnons de l'eau de touraillons sucrée et acidulée de diverses doses de phosphate d'ammoniaque : 0, 2,5, 5 grammes par litre, et dosons les quantités de sucre restant sur 270 gr.,8 par litre à l'origine.

	LEVURE 17.	LEVURE 24.
	—	—
Témoin	63,9	49,1
Avec 2,5 p. 1000 de phosphate.	59,4	44,6
Avec 5 p. 1000 — ,	49,1	41,0

La simple inspection du tableau montre que le phosphate agit d'autant plus activement que la levure est moins énergique.

E. KAYSER.

BIBLIOGRAPHIE

Les Annales du Midi en 1899.

Fondées par M. Antoine Thomas, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse, dirigées aujourd'hui par M. Alfred Jeanroy, son collègue, les *Annales du Midi* paraissent sous le patronage des Universités du Midi, et forment un lien entre les érudits et les travailleurs de cette partie de la France. Il n'est aujourd'hui pas un établissement d'enseignement, pas une bibliothèque publique un peu importante, qui ne reçoive ce recueil trimestriel, rédigé par des hommes d'une science et d'un talent éprouvés, plein de renseignements sur le mouvement historique, philologique et archéologique de notre région.

Je voudrais signaler les travaux les plus marquants parus en 1899. C'est d'abord une charmante étude sur la *Vie provençale de sainte Marguerite*, d'après les manuscrits de Toulouse et de Madrid, par M. Jeanroy. Ces textes sont en provençal. Cette poésie, d'une invraisemblable naïveté, préservait des morts subites, aidait les femmes en couches, et vous évitait le désagrément de naître contrefait, muet, sourd ou aveugle.

M. L.-G. Pélissier sertit spirituellement de *Nouveaux documents sur la bête du Gévaudan*. A retenir cette réponse d'un candidat bachelier à la question : « Qu'est-ce que le Gévaudan ? » — « Monsieur, c'est le pays où il y a eu la Bête.

M. G. Doublet raconte les visites pastorales de Godeau, le premier académicien, dans son diocèse de Vence.

Au xvii^e siècle, les chemins étaient difficiles, et les gens assez sauvages. Les paroisses allaient cahin-caha, dans une grande misère matérielle et autre. Il ferait beau voir les destructeurs systématiques du temps présent ramenés au délabrement de l'époque du grand roi.

Dans *Quelques proverbes gascons mal compris*, M. J. Ducamin fait preuve de beaucoup de sagacité.

M. L.-G. Péliissier donne une belle et forte étude sur : *Un Conventionnel oublié ; J.-P. Picqué*, des Pyrénées, dont il a trouvé les mémoires manuscrits à Bagnères-de-Bigorre. Cette vie est traversée par bien des péripéties. Philosophe, médecin, secrétaire et amant d'une duchesse, envoyé à la Convention par les électeurs des Hautes-Pyrénées, *Picqué* manifeste peu de goût pour la guillotine : « Il m'a toujours manqué l'ambition et l'hypocrisie. Le désir de conserver ma tête m'a retenu : sa chute, à quoi aurait-elle servi ? » Ses jugements sur ses contemporains sont fort intéressants. Une place du gouvernement dans la loterie le mena jusqu'à la Restauration, qui le proscrivit.

M. P. Dognon explique ce qu'était au moyen âge la classe d'hommes désignée dans les chartes du Midi par les mots de *Platerii*, *platearii*.

M. V. Crescini donne de nouvelles observations sur Rambaut de Vaqueyras.

M. V. Mortet détermine les conditions dans lesquels fut construite la cathédrale de Narbonne.

Des comptes-rendus, des chroniques et des dépouillements de périodiques méridionaux ou non, achèvent de rendre le recueil vivant et utile.

E. B.

La Terre du Sphinx (Egypte), par le Sar Peladan. — Paris, Flammarion, 1899.

Inlassable travailleur de l'esprit, le Sar Peladan vient d'ajouter un nouveau livre à l'œuvre déjà très haute qu'il édifie depuis près de vingt ans. Ce livre est le premier d'une série : « *Les idées et les formes* », où le Mage, devenu pèlerin,

nous racontera ses exodes vers les formes terrestres des pays divins, en qui s'incarnèrent les idées.

Aux opinions variées, souvent hostiles, qui jugèrent « *l'œuvre peladane* », un constat s'impose : ses vastes proportions, l'énorme dépense d'énergie intellectuelle qu'elle représente. Dans l'ample robe de bénédictin littéraire où il s'enveloppe, Peladan, critique, romancier, dramatiszte, thaumaturge, se profile en Balzac, un Balzac d'idéalité.

« Pèlerin des oracles cessés, dévot des rites abolis, vrai « citoyen des ruines », l'auteur de *l'Éthopée* abandonne aujourd'hui son *amphithéâtre des sciences mortes* pour aller interroger, vers l'Orient, au fond des hypogées ou sur le sommet des acropoles, les âmes errantes des grands initiés.

L'Égypte est son étape première. C'était, pour le Sar, la patrie d'élection, « le reliquaire splendide de ses adorations », le coin du monde le plus saturé de cendres illustres, de chefs-d'œuvre surhumains, d'énigmes éternelles : *La Terre du Sphinx*.

Nul mieux que l'esthète mystique de la *Rose-Croix* ne pouvait décrire les merveilles de ce sol des Pharaons, où se cachent les plus antiques sources de l'histoire, les plus prodigieux secrets de l'art ancien. Le magique calame du Sar évoque, aux feuilles du nouveau livre, tout un lointain passé de civilisation éteinte, toute l'humanité à jamais disparue qui peupla l'Égypte vénérable et maternelle, « l'aïeule des nations ».

Qu'on ne cherche pas, en ces pages, la sensation du temps présent, le croquis des mœurs actuelles, l'anecdote contemporaine, ni comment on mange, où l'on boit, où l'on gîte. Dans sa marche hiératique aux sanctuaires d'Isis, le Mage dédaigne ces contingences. A peine si, à l'occasion d'un accident dont Peladan garde rancune, on s'aperçoit que les Anglais occupent Alexandrie et que Ramsès ne règne plus à Memphis. Rien de Lesseps, ni de cet autre Français que le Sar appelle « le monstre Typhon-Bonaparte ». Seule, parmi les choses modernes, la bicyclette a trouvé grâce auprès du Sar ; et c'est en pneumatique qu'il se présente à son maître, le *Sphinx*.

Tant d'autres abusèrent du pittoresque de bazar et de caravane, la rue du Caire et le paquebot du Nil sont devenus d'une telle banalité, qu'il faut savoir gré à Peladan d'avoir volontairement fermé la porte à cette pacotille d'Orient. Son livre apparaît grave, religieux. Il sera le bréviaire des souvenirs et des prières en ce grand cimetière de monuments qui commence aux Pyramides et s'achève aux pylônes de Philæ.

Jamais récit, même des plus célèbres, ne donna plus profondément l'émotion de l'art égyptien, de ces temples robustes au bord des eaux vivantes, de la colossalité des œuvres collectives dominant la minceur de l'individu humain qui le conçut, de ces « *colonnes de credo* » dont la masse affirme avec intensité. « L'effet moral de cet art maintient l'homme à son plan. Devant l'irréalité de ces masses, il se trouve réprimé en sa rébellion possible. L'idée de force et de force de l'au-delà se dégage ».

On aime à suivre le guide érudit et pieux en son itinéraire, de Gizeh à Siout et Abydos, aux rives du Lac sacré, où, sur l'eau fluide, dans le reflet des palmiers, naviguaient les barques saintes, puis à Thèbes, à Louqsor, à Karnak, dont récemment les colonnades s'écroulèrent ; on aime à promener avec lui dans la *Vallée des Rois*, tandis que le clair de lune argente le pschent des Ramessides ; à entendre l'évocation de la divine Nephthis, « belle comme une pensée, svelte comme une épée ».

L'œuvre est coupée, à intervalles harmoniques, par des « *dialogues avec un double* ». Au-dessus des vivants contemporains que voit, seul, le touriste livré aux guides vulgaires, avec qui, seul, converse le voyageur ordinaire, au-dessus de cette foule banale, le Mage aperçoit, lui, à la clarté de son étoile, les âmes désincarnées, et c'est avec elles qu'il lui plaît de dialoguer. Échappées aux bandelettes et aux natrons de leurs momies, délivrées des attaches matérielles, ces âmes trouvèrent, aux tombeaux indestructibles de la vieille Égypte, un asile très sûr et très doux pour les formes subtiles de leur corps sidéral. Ce sont ces corps fluidiques, ces « *doubles* » des grandes figures d'autrefois, que Peladan rencontre sous

les granits des nécropoles osiriennes et qu'il interroge ; et les voix infiniment anciennes de ces grâciles effigies, transposées, par le Sar, en des thèmes rénovés, quoique venues à travers la profondeur des siècles, résonnent claires, pures, annonciatrices de nouveaux siècles d'idéal. M. J.

Paul Adam, Basile et Sophia ; Paris, Ollendorf.

Un livre de M. Paul Adam ne saurait passer inaperçu. Dans celui-ci il a voulu peindre la civilisation Byzantine au milieu de son évolution et a choisi pour l'encadrer, l'aventure de l'arrivée au trône de l'empereur Basile. A ses côtés, une sœur, Sophia, tour à tour mystique, courtisane, amazone, lui ouvre l'accès des premiers honneurs, les plus difficiles à conquérir. Et leurs histoires sont racontées avec ce style puissant, mais aussi parfois bien chargé qui est la caractéristique de l'auteur. Pourquoi faut-il que, trop amoureux de l'énergie, alors même qu'elle est brutale, et dédaigneux des élémentaires pudeurs, M. Paul Adam s'obstine à écrire de telle sorte, que son lecteur cherche instinctivement une branche de vigne à dépouiller pour en couvrir certaines de ses pages. Plus le talent est grand à savoir montrer et faire parler des masses, moins on a le droit de se lancer en quête de détails répugnants. Conséquence fatale : ce livre, malgré la puissance d'évocation déployée, et elle est réelle, ne donne qu'à moitié l'impression de Byzance, de sa force et de ses mœurs. Cet empire d'Orient que nous nous plaisons à considérer comme le symbole de la décadence, a duré dix siècles, exposé à toutes les attaques et à toutes les invasions de l'Orient, abandonné et parfois trahi par l'Occident. Basile, le héros du livre, fut lui-même quelqu'un dans cette histoire, que nous commençons à peine à entrevoir. Quelle force intime put retenir aussi longtemps le corps social ? Nous ne la soupçonnons guère, après avoir lu le livre de M. P. A. La religion ? Il nous la montre seulement dans de grossières superstitions et d'obscènes hérésies. L'administration ? Il évoque une cour singulière, où tout est

plaisirs, formalités vaines, cérémonial grotesque. Cela est, historiquement, dira-t-on ; oui certes, mais à côté et par dessous il y a autre chose, et ce quelque chose nous le cherchons vainement. La ville de Constantin ne revit qu'à moitié dans ce roman ; et la moitié révélée n'est certes, ni la plus pure, ni la plus forte, ni la plus intéressante. Et de ce livre aussi, il reste une moitié très belle, et une autre moitié s'en ira où vont les fleurs trop tôt cueillies.

Boers et Anglais. Où est le droit ? par Edmond Demolins, Paris, Firmin Didot.

Le conflit Anglo-Boer est ici envisagé de façon très scientifique et partant quelque peu systématique. La souveraineté d'après M. D., doit appartenir au peuple qui a la supériorité sociale. On se doute à qui l'auteur dont les idées sont bien connues attribue cette supériorité. Les Boers en vertu de cette loi, ont dépossédé les Cafres et les Hottentots ; ils la subissent à leur tour. M. D. reconnaît d'ailleurs que les procédés employés par les Anglais ne sont pas tous irréprochables et déclare « que le major Jameson a bien commis un acte de brigandage ». — Mais alors ? Ce qui s'appelle un crime, lorsqu'il est commis par un individu, change-t-il de nom et devient-il le droit parce qu'il est accompli par un peuple ? La supériorité sociale ne consiste pas seulement dans le grand nombre des cuirassés et des canons.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

UNE EXCURSION DE VACANCES

EN ANGLETERRE

INSTALLATION MATÉRIELLE ET ORGANISATION PÉDAGOGIQUE DES ÉCOLES DU SCHOOL BOARD DE BIRMINGHAM

J'avais reçu l'année dernière la visite d'un instituteur de Birmingham et j'avais cru m'apercevoir que la vue de nos écoles les plus belles ne produisait sur lui qu'une faible impression. En lui rendant cette année sa visite, j'ai étudié de près l'installation matérielle et l'organisation pédagogique des écoles primaires de la ville où mon collègue exerce. Cette installation et cette organisation m'ont paru remarquables à bien des points de vue et dans l'espoir d'être agréable aux personnes que préoccupent les questions scolaires, je vais résumer ici les observations que j'ai faites et les renseignements que j'ai recueillis (1).

Qu'il me soit permis tout d'abord, de rappeler en quelques mots ce qu'est, dans ses grandes lignes, l'organisation de l'enseignement primaire en Angleterre.

(1) Je remercie mes collègues anglais MM. Hackett et Case qui ont bien voulu m'accompagner dans mes visites et M. le Secrétaire du School Board à qui je dois les documents où, par la suite, je puiserai tous mes chiffres.

I

Organisation générale de l'enseignement primaire en Angleterre.

La décentralisation la plus complète existe dans cette organisation. Un conseil d'administration scolaire appelé « School Board » est élu dans chaque localité et y dirige l'enseignement primaire.

Le School Board détermine le nombre, la nature et l'emplacement des écoles ; il nomme, déplace et révoque les instituteurs et les institutrices, choisit les directeurs et les directrices, mandate et paye le personnel de tous ordres ; il entretient les bâtiments scolaires, distribue aux élèves des fournitures et des prix, arrête les programmes, les emplois du temps et les règlements intérieurs, surveille et contrôle l'enseignement et l'éducation ; il veille enfin à la fréquentation scolaire et punit les parents qui n'envoient pas leurs enfants à l'école. Comme on le voit, le School Board exerce des pouvoirs très étendus, à la fois administratifs, pédagogiques et judiciaires ; il concentre en lui seul, ceux qui, en France, sont dévolus au Ministre, au Préfet, au Conseil municipal et au Conseil départemental, à l'Inspecteur d'Académie et à l'Inspecteur primaire, à la caisse des écoles, la délégation cantonale et la Commission scolaire. Voilà bien de la centralisation dans la décentralisation.

Cependant, en Angleterre, les écoles primaires ne sont pas toutes soumises à l'action des School Board. La loi reconnaît en effet deux catégories d'écoles : les écoles « non confessionnelles » établies par les Schools Boards en dehors de toute confession religieuse et les écoles « confessionnelles » appartenant à des églises ou à des chapelles diver-

ses. Dans les premières, l'enseignement religieux s'y réduit à la lecture sans commentaire d'un verset de la Bible, le matin au début de la classe ; dans les autres, au contraire, cet enseignement revêt les formes les plus diverses selon l'église ou la chapelle à laquelle l'école appartient. Toutes ces écoles ont droit aux subventions de l'État si elles se soumettent au contrôle annuel des « Inspecteurs de Sa Majesté ». Dans Birmingham où le nombre total des élèves a atteint 88.978 durant l'année 1897-1898, 96 enfants seulement fréquentent des écoles ayant un caractère absolument privé et ne recevant aucune subvention. Les maîtres, en Angleterre, ne relèvent à aucun titre du gouvernement de la Reine et seuls, les « Inspecteurs de Sa Majesté » y représentent le pouvoir central dans l'organisation de l'enseignement primaire. Cet important service y fonctionne donc à la façon d'une grande entreprise subventionnée par l'État, d'après un quantum fixé chaque année par les fonctionnaires préposés au contrôle de l'entreprise.

II

Organisation de l'enseignement primaire à Birmingham (1).

J'aborde maintenant mon sujet et pour éviter les redites, je vais successivement indiquer :

1° La composition du School Board et la répartition des écoles primaires (non confessionnelles) à Birmingham ;

2° L'installation matérielle de ces écoles ;

3° Leur organisation pédagogique ;

(1) Les chiffres que je citerai au cours de ce travail sont extraits du rapport officiel fourni par le Board de Birmingham, le 28 novembre 1898, et du Bulletin de l'Union nationale des maîtres pour l'année 1899.

- 4° La situation des maitres et des maitresses ;
- 5° L'organisation des œuvres extra-scolaires.

* * *

La ville de Birmingham occupe le milieu de l'Angleterre ; elle est le siège d'industries dont l'importance s'accroît de jour en jour. Sa population qui était en 1841 de 40,000 habitants, atteint en ce moment 500,000, exactement 478,113 d'après le recensement de 1891.

Le School Board élu pour trois ans par les contribuables de la ville, comprend 15 membres et se subdivise en 7 comités spéciaux. Le président actuel en est le Révérend Mac Carthy, pasteur de l'église anglicane, que l'on dit très instruit et profondément libéral.

Vingt employés, parmi lesquels 7 inspecteurs ou inspectrices, administrent le Board, visitent les écoles, dirigent ou contrôlent le travail et l'enseignement des maitres et des maitresses.

Le nombre des écoles élémentaires relevant du School Board est de 163 ainsi réparties :

55 pour les garçons.

56 pour les filles.

52 pour les petits enfants.

Total 163

Il faut ajouter à ce nombre, deux classes pour les sourds-muets, trois pour les enfants anormaux et un certain nombre de classes pour l'enseignement ménager ou le travail du bois et du fer.

Ces écoles ou classes sont réunies en des bâtiments communs et forment en tout 57 groupes scolaires ; chaque groupe contient généralement une école de garçons, une école de filles et une école

maternelle. Dans certains groupes, on trouve en outre une classe d'enseignement ménager pour les filles ou une classe de travail manuel pour les garçons. Parfois aussi, le consistoire d'une église ou chapelle, possède dans le bâtiment du groupe, une salle affectée au service des écoles du dimanche.

Les écoles de garçons et de filles, bien que séparées dans les groupes, sont très souvent réunies sous la direction commune d'un principal (1). Seules les écoles maternelles ont toujours une direction distincte et sont confiées à une dame.

Les groupes scolaires à Birmingham varient très peu de forme et d'aspect. Ils comprennent de trois à cinq bâtiments contigus, à l'intérieur desquels les salles de classe sont distribuées. Les cours, généralement spacieuses, entourent l'édifice. Le logement du concierge forme en entrant dans l'une des cours un bâtiment séparé. Les murs sont en briques rouge, les toits fortement inclinés, les ouvertures ogivales, la tour qui domine le bâtiment fait ressembler à s'y méprendre un groupe scolaire à une usine.

Dans chaque groupe, les classes des petits occupent les deux côtés de l'entrée principale ; deux portes latérales permettent aux garçons et aux filles d'accéder séparément dans les salles qui leur sont réservées aux ailes opposées du groupe. Les couloirs sont quelquefois garnis de porte-manteaux. Le plus souvent les vestiaires lavabos forment des pièces distinctes situées à l'intérieur, de chaque côté des couloirs qui donnent accès dans les cours. Le centre du bâtiment est occupé par la salle du milieu, grand hall de 30 à 40 mètres de long, 18 à 20

(1) Il en est ainsi dans 22 groupes scolaires,

mètres de large et environ 8 à 10 mètres de haut. Dans cette salle, on réunit tous les élèves pour la lecture de la Bible, pour les chants en commun, pour les exercices d'ensemble ; l'hiver, on y donne des fêtes, on y organise des jeux, et pour les élèves des écoles du soir on la transforme parfois en gymnase. Cette salle est en outre louée par le School Board aux écoles du dimanche ou à des associations qui n'ont pas de local spécial pour leurs réunions.

Au-dessus de l'entrée principale et des vestiaires lavabos, des salles spéciales sont réservées au directeur et à la directrice comme aussi aux maîtres et aux maîtresses de l'école.

Les salles de classes sont généralement carrées et séparées entre elles par des cloisons en briques. On a établi dans certaines écoles (1) des cloisons mobiles en lames brisées ; mais ce système ne s'est pas généralisé. Je l'ai vu cependant appliqué avec quelques modifications dans l'école de Kenilworth.

L'éclairage des salles est partout unilatéral, le jour venant de gauche ; l'aération et la ventilation s'opèrent le plus souvent à l'aide de carreaux mobiles ou d'aérifères, quelquefois au moyen d'un ventilateur d'un fonctionnement très ingénieux, mais d'une installation très coûteuse. Le chauffage se fait à l'aide de calorifères qui envoient de l'eau chaude ou de l'air chaud dans les salles. A l'école de « Malboroug Road » nouvellement construite, on fait même arriver des bouches de chaleur au-dessous des vêtements suspendus dans les vestiaires.

Le parquet est toujours en bois creux au-dessous dans les vieilles écoles, plein et posé sur bitume

(1) Barford Road par exemple.

dans les nouvelles. Le système des gradins pour toutes les classes, essayé il y a 20 ans environ, puis abandonné, est partout appliqué aujourd'hui à la satisfaction des maîtres et des élèves.

Le mobilier varie avec les écoles; mais partout il est en bois dur et proportionné à l'âge des élèves. Je voudrais placer sous les yeux, celui que j'ai admiré à l'école de Marlborough Road dont j'ai déjà parlé; permettez moi au moins de le décrire. Les tables, toutes à deux places, sont en pitchpin verni; les bureaux des maîtres, en acajou verni pareillement. Chaque maîtresse a, tout à côté de son bureau, une petite table carrée, une table à ouvrage, une corbeille à papier, une grande malle en osier où sont serrés les matériaux pour les travaux à aiguille, un cadre monté sur pied et portant la trame qui sert à la démonstration des leçons de tricot, de couture et de broderie. Les tables des petits sont quadrillées pour faciliter aux enfants les exercices de Frel. Les chevalets, les cadres des emplois du temps et des programmes, les baguettes et jusqu'aux chevilles des chevalets tout est en bois de couleur claire et verni comme le reste du mobilier. Une armoire fermée pour les fournitures et une armoire vitrée pour le musée scolaire, complètent l'ameublement de chaque classe.

Que l'on se représente en outre, dans ces classes, les murs revêtus de boiseries vernies jusqu'à un mètre de hauteur, puis, au-dessus, des cartes, des tableaux, des gravures, les tableaux noirs recouverts de dessins à la craie de couleurs, des fleurs sur les fenêtres et dans les coins des salles, et, enfin, éclairant le tout, une lumière douce pénétrant à travers des verres cannelés, et l'on comprend, sans peine, que maîtres et élèves se plaisent dans un pareil local.

La salle du milieu est meublée et décorée avec plus de soin encore. A chaque extrémité, on aperçoit, entre les portes qui s'ouvrent sur les couloirs, un bureau, une table recouverte de fleurs, des chaises, un piano et sur les murs, des cartes, des gravures, une pendule, un globe terrestre, les cadres où figurent l'emploi du temps et la répartition des matières pour toute l'école ; sur les côtés, on voit une grande armoire musée, des tables à ouvrage, des cannes, des altères, rangées le long des murs ou fixées contre les boiseries. Au-dessus, sont accrochés des tableaux et des cartes, et posées çà et là, sur les tables, sur le bureau, sur le parquet, des fleurs, des fleurs encore, des fleurs partout.

Les cours sont asphaltées, dépourvues d'arbres et légèrement inclinées ; les préaux sont au même niveau que la cour ; une caisse, fixée sous le préau, reçoit tous les papiers que jettent les enfants en sortant de leurs classes.

J'ai visité jusqu'à ce jour bien des écoles, et j'ai vu, notamment à Lyon et à Nîmes, des édifices dont l'aspect extérieur est superbe ; mais nulle part, ainsi qu'à Birmingham, je n'ai trouvé, dans l'organisation matérielle, pareil souci de l'hygiène et du confortable, pareil luxe, pareille propreté. Il est vrai que le School Board de cette ville ne lésine pas sur les dépenses ; ainsi, l'école de Dennis-Road, construite un peu avant celle que je viens de décrire, pour recevoir 1.020 enfants, a coûté en tout 17.332 livres, environ 433 000 francs, soit 425 francs par élève. Le prix du mobilier seul, dans cette école, s'élève à 800 livres, soit 20.000 francs ; on a payé le terrain 67.125 francs et dépensé pour les bâtiments 325.000 francs.

Voici maintenant, autant qu'il m'a été possible de m'en rendre compte, d'après ce que j'ai vu et d'après le règlement des écoles du jour élaboré par le School Board, quelle est, à peu de chose près, l'organisation pédagogique des écoles primaires élémentaires de Birmingham.

*
* *

Comme en France, cette organisation est laissée à la libre initiative des directeurs d'école, dans les limites des règlements et après approbation, par les inspecteurs de l'enseignement primaire, des mesures prises par eux. Je n'ai garde d'étudier successivement tous les points qu'elle comporte et ne veux signaler que ceux qui m'ont frappé dans le règlement élaboré par le School Board.

Les élèves sont reçus à 7 ans dans les écoles primaires élémentaires de garçons et de filles où ils se présentent, si le nombre d'élèves prévu dans la construction de ces écoles n'est pas encore atteint. Dans le cas contraire, ils doivent demander leur admission dans une autre école et attendent que, des vacances venant à se produire dans les établissements où ils veulent entrer, le directeur ou la directrice de ces établissements les fassent appeler. Cette mesure a pour but d'établir une répartition égale des élèves entre les divers groupes scolaires de la ville. Elle est adoptée en France, pour d'autres raisons il est vrai, dans certaines écoles annexes, à Lyon et à Paris notamment. Ne pourrait-on l'appliquer autre part ?

Les élèves retardataires ne sont plus admis à l'école un quart d'heure après la rentrée réglementaire qui est à 9 heures le matin et à 2 heures le soir. Les parents

sont avisés des absences de leurs enfants et sont appelés au besoin devant les membres du School Board si ces absences se renouvellent sans motif valable.

Le nombre des absences pour chaque classe est consigné dans un registre spécial, visé par l'inspecteur du Board, puis inscrit, tous les jours, sur un tableau placé en évidence dans les couloirs de l'école ou dans la salle du milieu. On signale, chaque semaine, dans les classes, les élèves qui se sont montrés le plus assidus et la classe où les absences ont été le moins nombreuses, reçoit une bannière sur laquelle s'étalent en lettres d'or ces mots : « Best attendance ». Les efforts des instituteurs d'Outre-Manche, pour assurer la fréquentation scolaire, n'ont pas toujours un plein succès, car, sur le tableau où figurent les présences pour la dernière semaine dans l'école de Marlborough Road, je relève les chiffres suivants :

Lundi. — Filles : Inscrites 348, présentes 272, absentes 76 ; — Garçons : Inscrits 322, présents 270, absents 52.

Mais il s'agit de la dernière semaine de classe.

Pour l'année entière 1897-1898, sur 59.054 élèves inscrits, 50.554 présences ont été constatées, soit une moyenne de 85.5 %. Cette moyenne n'atteint que 82.8 % dans les écoles volontaires et s'élève seulement à 80 % dans les écoles publiques de Londres (1).

L'emploi du temps de certaines écoles est intéressant à étudier de près. Dans le groupe de Barford Road, dix minutes par jour sont consacrées au calcul

(1) Les présences chez les garçons sont plus nombreuses que chez les filles ; 88 % contre 84.7 %.

mental dans toutes les classes, les exercices de copie de livres sont nombreux, les garçons eux-mêmes n'ont pas de leçon spéciale d'histoire ; la couture occupe les filles deux heures et demie par semaine, mais on ne leur enseigne la composition que fort tard. On recherche l'utile en Angleterre et on s'y exerce moins à parler et à écrire qu'à agir ; mais que dire du peu d'importance qu'on semble y attacher aux connaissances historiques ?

L'enseignement ménager, pour les filles, se répand de plus en plus chez nos voisins ; comme l'enseignement de la couture, il est simultanément et comporte, pour chaque leçon, une partie théorique et une partie pratique. Il est donné dans une salle spéciale disposée en gradins et très simplement aménagée : un fourneau à charbon, un réchaud à gaz, une table et des ustensiles de cuisine y sont à la disposition des élèves qui, tour à tour préparent les aliments, les confitures et les crèmes, mettent la table, disposent et présentent les plats, nettoient la vaisselle et la salle, font en un mot toutes les opérations auxquelles se livre journellement une ménagère dans sa cuisine.

La lecture, l'écriture, le dessin et le chant sont enseignés partout d'une façon à peu près uniforme et d'après des méthodes fournies par le School Board. J'omets à dessein, l'enseignement de la morale qui occupe seulement une séance par semaine, mais pour lequel le clergyman supplée l'instituteur ; je déclare, pour être complet, n'avoir vu nulle part des traces d'enseignement anti-alcoolique bien que les buveurs d'eau soient nombreux à Birmingham.

Un sommaire ou au moins le titre de toutes les leçons de la semaine est affiché dans les classes et

placé sous verre près de l'emploi du temps. A côté, et sur une plaque de bois poli, recouverte en drap rouge, sont exposés les meilleurs devoirs des bons élèves. Un choix de ces devoirs figure ensuite sur une plaque pareille dans la grande salle du milieu. Ce procédé, d'ailleurs très répandu dans nos écoles, me paraît excellent pour provoquer et exciter l'émulation chez les enfants.

La discipline, en Angleterre comme en France, et plus qu'en France, disent les Anglais, a pour but de faire des citoyens libres et des hommes raisonnables, ce qui n'empêche pas le directeur ou son mandataire, de frapper avec une canne, les élèves désobéissants et trop indisciplinés. Seuls, les petits enfants ne peuvent recevoir de punitions corporelles. Je n'ai pu apprécier, et pour cause, la valeur de l'enseignement dans les écoles que j'ai visitées ; mais je me suis enquis de la situation des maîtres et, au moins au point de vue pécuniaire, elle est de beaucoup supérieure à la nôtre.

III

Situation des maîtres et maîtresses.

Nommés par le School Board, les instituteurs sont payés uniquement par lui, d'après un taux qui varie, selon le grade, les années de service et la situation de chacun.

Le directeur des écoles à direction mixte reçoit 300 livres ou 7500 fr. (1).

(1) Dans les écoles qui reçoivent les futurs élèves-maîtres le directeur reçoit en sus 1,875 fr.

Le directeur d'une école de garçons reçoit de 5,500 fr. à 6,875 fr.

Les directrices d'écoles de filles reçoivent de 3,500 fr. à 4,750 fr.

Les directrices d'écoles maternelles, 4,000 fr. à 4,750 fr.

Le traitement des adjoints et adjointes est le suivant :

1^{er} adjoint dans les écoles à direction mixte, 2,500 à 3,750 fr,

1^{re} adjointe dans les mêmes écoles, 2,000 à 3,000 fr.

1^{re} adjointe dans une école de filles, 2,000 à 2,750 fr.

1^{re} adjointe dans une école maternelle, 2,000 à 2.750 fr.

Les adjoints certifiés reçoivent, s'ils sont élèves d'une E. N., de 2,000 à 3,125 fr., sinon ils reçoivent de 1,875 à 3,000 fr.

Les adjoints non certifiés reçoivent de 1375 à 1875 fr.

Les adjointes certifiées élèves d'une E. N. reçoivent de 1,750 à 2,250 fr., sinon elles reçoivent de 1,500 à 2,000 fr.

Les adjointes non certifiées reçoivent de 1,125 à 1,250 fr.

On remarque, dans ce tableau, l'écart considérable qui existe, pour les traitements, entre les hommes et les femmes dans la même situation et l'avantage pécuniaire accordé aux directrices d'écoles maternelles, aux premiers adjoints et aux premières adjointes des écoles primaires et maternelles.

L'avancement des directeurs et directrices a lieu tous les trois ans à raison d'environ 375 fr. ; celui des

adjoints et adjointes a lieu tous les ans à raison de 125 fr. jusqu'à ce que les uns et les autres aient atteint le plus fort traitement fixé par la catégorie de maitres ou de maitresses à laquelle ils appartiennent.

Le montant des traitements ainsi payés, par le School Board de Birmingham au personnel de ses écoles a atteint, pour l'année 1897-1898, 2.539.660 f. Mais les instituteurs, dans cette ville peuvent recevoir d'autres émoluments et ceci m'amène, en terminant, à dire un mot de l'organisation des œuvres post-scolaires à Birmingham.

IV

Œuvres post-scolaires

Le School Board de Birmingham ouvre, pendant l'hiver, 16 écoles du soir dont 9 pour les garçons et les hommes et 7 pour les filles et les femmes. En outre 6 écoles de commerce, dont 3 pour chaque sexe, donnent un enseignement spécial, en dehors de celui des écoles ordinaires du soir.

3278 élèves en moyenne, ont fréquenté ces écoles et la dépense occasionnée pour leur entretien et le paiement des maitres s'est élevée, pour l'année 1897-1898, à 96.525 f. ainsi décomposé : salaire de maitres 71.725 f. ; fournitures et prix 24.800 f.

Les maitres et maitresses employés aux écoles du soir, reçoivent, de ce chef, un salaire qui varie de 500 à 750 f. Nous sommes loin, comme on le voit, des indemnités allouées en France aux maitres qui font l'école du soir ; mais les instituteurs anglais n'ont pas l'appât des décorations pour exciter et soutenir leur zèle ! Nos maitres, cependant, ne récrimi-

nent point, et comment l'oseraient-ils, quand sans rémunération aucune leurs chefs prodiguent leur temps et leur peine et leur donnent l'exemple du dévouement le plus absolu.

Les instituteurs de Birmingham savent pourtant, à l'occasion, travailler aussi sans profit immédiat pour eux. Ceux de l'école de Barford Road en particulier, organisent des fêtes et des concerts payants, pour procurer des vêtements à leurs élèves nécessiteux ou pour acheter les tableaux qu'on admire sur les murs de leur école. Le plus souvent, les enfants seuls font tous les frais de ces réunions ; mais, parfois aussi les maîtres et les maitresses consentent à devenir acteurs et contribuent ainsi à augmenter les revenus de leur caisse de charité. La fête organisée le 15 mars de cette année, dans l'école citée plus haut, a produit la somme respectable de 200 f. J'ai oublié de demander si la Société des droits d'auteurs exerçait son action en Angleterre comme en France, mais je crois que, sur ce point, le sens pratique des instituteurs de Birmingham serait de mise même chez nous.

J'ai hâte de terminer et de conclure ; je veux cependant indiquer, en manière de résumé, les dépenses de tous ordres affectées par le Board de Birmingham à l'entretien et au fonctionnement des écoles primaires de cette ville.

Ecoles du jour : 3.424.700 f.

Ecoles du soir : 96.525 fr

Total 3.523.225 f.

soit une dépense moyenne de 73 f. par élève des écoles du jour et 29 f. par élève des écoles du soir.

N-B. Dans ces dépenses, l'Etat intervient pour environ la moitié de la somme et la ville, pour l'autre moitié.

Quoiqu'il en soit, et en considérant les sacrifices en argent consentis de part et d'autre, on voit l'importance que l'on attache en Angleterre, et en particulier à Birmingham, à l'instruction et au bien être des enfants du peuple. Les écoles y sont mieux installées, les maîtres mieux rétribués que dans nos plus grandes villes. Je veux croire que notre enseignement n'est pas inférieur à celui des maîtres anglais; mais si je considère, d'une part, la défaveur dont souffre la profession d'instituteur en France et d'autre part, les efforts que tentent les meilleurs sujets pour en sortir, je deviens singulièrement perplexe et me permets de rappeler ces mots de M. de Maneuvrier à ceux qui ont en mains les destinées du pays : « Créez de bonnes positions, vous aurez de bons maîtres ; ayez de bon maîtres et vous aurez de bons citoyens ; vous ne ferez jamais de politique démocratique meilleure que celle-là. » (1)

BIRMINGHAM ET LES VILLES DU PAYS DE SHAKESPEARE

Et maintenant, laissons là les écoles et permettez-moi de vous guider à travers Birmingham ; nous visiterons ensuite ce qu'on appelle en Angleterre, « le Pays de Shakespeare. »

Birmingham occupe le sommet et les flancs d'un vaste mamelon dont la base ne mesure pas moins de 30 kilomètres de circonférence. Tout autour s'étendent, vers le Nord et l'Ouest, des vallées peu profondes et de petites collines recouvertes de vertes prairies et de chênes aux troncs plusieurs fois séculaires, tandis qu'au Sud et à l'Est, l'horizon se dé-

(1) L'éducation de la bourgeoisie en France. Ch. IX p. 82.

roule, sans bornes, tout au fond d'une vaste plaine arrosée par l'Avon.

La ville proprement dite compte environ 500.000 habitants.

Les agglomérations d'Aston-Manor, Handsworth, Smethwick et Harborne, en forment le prolongement et, sous peu, accroîtront sa population. Les usines les plus importantes sont justement dans ces petites villes. Les deux premières situées au centre du pays noir, disparaissent au milieu de l'épaisse fumée que vomissent plusieurs centaines de hautes cheminées.

Birmingham en est toute noircie et, n'était l'irrégularité du sol et des rues, la forme spéciale des maisons, on pourrait se croire à Saint-Étienne.

La ville, occupe une immense étendue et ce fait s'explique par la façon dont on y construit les maisons. Hormis au centre, où se trouvent les grands magasins, les hôtels et les monuments, les habitations n'ont toutes qu'un étage avec jardin sur le derrière. Elles comprennent de quatre à huit pièces occupées par une seule famille. Les rues présentent, de la sorte, un aspect uniforme et c'est plaisir de voir, de chaque côté des trottoirs, les murs en briques garnis de rocailles d'où émergent des touffes de fusain ou des rameaux de lierre ; puis, au-dessus, les grandes fenêtres dont les vitres reluisent au soleil et à travers lesquelles se laissent entrevoir, derrière des rideaux aux fines broderies, les meubles, les bibelots et les tableaux dont les Anglais se plaisent à garnir et à meubler leur « home ».

Pénétrons dans la maison habitée par l'instituteur-adjoint qui paye 600 francs de loyer. Un couloir pavé de briques multicolores dessert toutes les

pièces ; un escalier en bois, conduit aux chambres du premier étage. Le salon donne sur la rue, la salle à manger reçoit le jour du côté du jardin ; au fond du couloir est la cuisine avec son débarras. La porte du jardin s'ouvre en avant de la cuisine et nous voici parmi les fleurs que la ménagère cultive elle-même et dont elle orne sa maison. Tout, d'ailleurs, dans le home est d'une propreté méticuleuse et l'on comprend qu'une femme n'ait pas trop de toute sa journée pour l'entretenir de la sorte.

Les jardins anglais sont petits, mais ils sont aussi bien tenus que les maisons, trop bien tenus peut-être. Une anecdote vous montrera à quel point les femmes en sont fières. Un industriel dont le fils est instituteur, m'avait invité à visiter sa manufacture de vitraux. Comme il était le parent de mon hôte, il m'amena chez lui après notre visite et m'offrit un verre de vin de gingembre. La nuit était venue et nous allions nous retirer quand sa femme prononça quelques mots que je ne compris pas (je sais si peu l'anglais !) ! On me mena alors dans le jardin où, tant bien que mal je distinguai, dans la pénombre, des allées fraîchement ratissées, les bordures taillées, j'allais dire admirablement peignées, je respirai l'odeur des fleurs et comme on avait eu soin de m'avertir que le jardin était tenu par la maîtresse de maison, je priai mon ami de lui traduire l'expression de mon admiration pour son œuvre, comme d'ailleurs pour tout ce qu'il m'était donné de voir en Angleterre.

Mais je m'attarde en propos puérils et nous avons encore tant à visiter.

Parcourons les parcs de Birmingham. Ils diffèrent d'aspect selon qu'ils sont au centre ou dans les fau-

bourgs de la ville, dans les quartiers ouvriers ou les quartiers bourgeois. Tous sont immenses et occupés par de vastes pelouses. La plupart sont en outre coupés par de petites pièces d'eau. Sur les pelouses, les jeunes gens, voire même les hommes, s'exercent au criquet, les jeunes filles au tennis, les enfants jouent au foot ball ou se roulent dans l'herbe, sans qu'un garde fâcheux vienne les déranger. Les pièces d'eau, l'hiver servent au patinage, tandis que l'été, elles portent de légers esquifs. Un kiosque à musique occupe généralement le centre de ces parcs et le dimanche, les sociétés chorales ou instrumentales, viennent s'y faire entendre.

J'ai assisté, dans le quartier ouvrier, à un concert donné par la fanfare d'une usine. Les auditeurs, les enfants, les fillettes surtout, avaient une mise soignée, encore que d'un goût douteux ; mais quelle tenue grand Dieu ! et quelle originale façon d'écouter la musique ! Quelques personnes sont assises dans une étroite enceinte séparée du public qui, lui, est allongé sur l'herbe, tout autour du kiosque. Je n'ose m'allonger aussi et je circule, avec mes amis, à travers les groupes d'auditeurs qu'à tout instant l'on contourne pour ne pas les enjamber. Le « God save the queen » termine le concert et chacun se retire.

Retirons-nous aussi et rendons-nous au centre de la ville. C'est dimanche, et force nous est de faire le trajet à pied. Ni tramways, ni voitures ne sillonnent les rues ; les magasins sont fermés, la poste même ne fonctionne pas. Les « Publics houses » cependant, je n'ose dire les cafés, reçoivent leurs clients, et l'on peut entrevoir, à travers leurs vitraux enfumés, des groupes d'hommes et de fem-

mes ingurgitant de l'ale et du whisky. Fermons les yeux, car il est entendu que l'Angleterre prie, mais qu'elle ne boit pas.

Nous voici au centre même de la cité. Le terrain est fortement incliné ; nous sommes sur le flanc du mamelon occupé par la ville. Autour de nous s'élève l'Hôtel de Ville, l'Hôtel des Postes, le Palais de l'Université future, le Musée, la Bibliothèque et le Collège Mason ; mais ces monuments sont fermés aujourd'hui. Admironons alors les statues qui se dressent au milieu de la place. Voici John Wright, Priestley, George Danwson, James Watt, Josiah Mason, et, au-dessus d'une fontaine monumentale, voilà déjà le buste de Chamberlain. L'homme d'État qui occupe aujourd'hui si fortement la presse de tous les pays, a été, pendant quatorze ans, maire de Birmingham et, durant sa magistrature, il a transformé, et en partie de ses deniers, le quartier où nous voyons son buste. Ainsi s'explique l'honneur que lui décernent ses concitoyens.

L'Angleterre, d'ailleurs, est fière de ses grands hommes, et chaque ville a le culte des siens. A l'école, dans les journaux, sur les places, dans les monuments, l'Anglais apprend à les connaître. Pendant ce temps, en France, on se moque de la statuo-manie ; Thiers est ignoré à Marseille, Moncalm et Guizot sont presque des inconnus à Nîmes.

Lundi. — Birmingham a repris sa tenue de travail : partout la vie, l'animation et la foule affairée. La compagnie du « Great Western Railway » organise aujourd'hui une excursion à prix réduit à Stratford, patrie du grand Shakespeare. Dirigeons-nous vers Snow-Hill (1) et prenons nos tickets.

(1) L'une des gares de Birmingham.



Dans les gares anglaises, pas de contrôle aux portes, tout est ouvert et partout librement l'on circule. Les voies, où les trains se succèdent, sont en contre-bas des trottoirs, et l'on va de plain pied de ces trottoirs dans les wagons.

En attendant le train qui doit nous emporter, jetons un coup d'œil sur les murs de la gare. Le génie mercantile de nos voisins s'y donne libre cours en des milliers d'affiches aux tons criards. Un marchand d'encre étale son nom au dessus de grosses tâches d'un goût douteux, un jardinier vante ses tomates et ses pommes de terre, un tenancier de grande ferme offre des porcs et des moutons merveilleusement gras. Mais voici qui dépasse toutes les bornes : un industriel offre au public, à des pris modérés... des cercueils. C'est macabre ! Notre train est rangé près du trottoir, vite prenons place dans un compartiment.

Les wagons anglais sont bien plus confortables que les nôtres ; même ceux de troisième sont capitonnés, garnis de cartes et de photographies. Le train part et nos voisins se mettent à jaser. Ne pouvant converser avec eux, regardons par les portières. Nous roulons à travers les campagnes fertiles qui environnent Birmingham. Partout des prés bordent la voie. Des moutons, des chevaux et des bœufs paissent en liberté et le bruit de la locomotive dérange à peine de grands vols de corneilles qui picorent autour des troupeaux. De temps en temps, un chant religieux vient frapper nos oreilles et nos compagnons de wagon le fredonnent avec le plus grand sérieux : ce sont des quakers, me dit mon ami, qui vont en pèlerinage.

Stratford ! Nous voici au pays de Shakespeare, La

ville compte à peine 8.000 habitants; elle est propre comme toutes les petites villes anglaises et, sur la place, s'élève une fontaine érigée par un américain, où tout dévot va boire, car elle verse de « l'eau honnête ». Allons visiter la maison de Shakespeare. La voici, avec son toit fortement incliné, sa porte basse, ses fenêtres grillées, ses chevrons de bois peints en noir. La maison du poète, restaurée par les soins d'une société, n'offre rien de particulier. L'intérieur en est délabré et je n'éprouve, pour ma part, nulle émotion à l'aspect des poutres enfumées, du sol raboteux et des meubles informes que des yankes paraissent admirer très fort. La pièce servant de musée est la plus intéressante du bâtiment. L'écriture de l'auteur d'Hamlet n'y est représentée que par sa signature, mais en revanche on a pu recueillir un sceau, des bagues portées par lui et des lettres, à lui adressées. La première édition de ses œuvres, vendue à l'association pour 25.000 fr., est conservée sous verre, et l'on peut s'asseoir encore dans le fauteuil plus ou moins authentique où Shakespeare aimait à s'installer pour se griser à l'aise. On peut même se procurer des coupes fabriquées avec le bois de l'arbre sous lequel il allait dormir après boire. Un riche Anglais, dont j'ai oublié le nom, a fait don au musée d'un superbe portrait du poète, et afin que nul n'en ignore, il a placé le sien tout à côté. Quel désintéressement ! et quelle modestie ! A travers une jalousie, on nous montre le jardin où sont cultivées toutes les fleurs que le grand tragique anglais a nommées dans ses œuvres.

Le tombeau de Shakespeare est dans l'église de Stratford ; on peut le voir sans bourse délier. Tra-

versions le cimetière qui entoure l'église et, tout au fond du chœur, à la pâle clarté qui descend des vitraux en ogive, lisons cette inscription gravée sur une dalle en marbre.

« Bon ami au nom de Jésus
 Abstiens-toi de déterrer la cendre ici ensevelie ;
 Béni l'homme qui épargne ces pierres
 Maudit celui qui trouble mes os.

Inclinons-nous respectueusement devant le Dieu, apposons notre signature sur le livre des visiteurs et sortons. Un théâtre spécial s'élève non loin de l'église, où, chaque année, au mois d'avril, les admirateurs de Shakespeare viennent en foule pour applaudir ses immortels chefs-d'œuvre. Nous sommes loin en France d'une pareille dévotion à l'égard de Corneille, Racine ou Molière...

Mardi. — Allons voir aujourd'hui : Warwick Lamington et Kénilworth. Warwick est une capitale de comté : une ville très ancienne où les vieilles maisons abondent. Son château, que baigne l'Avon, est l'un des plus beaux du Royaume-Uni. Brûlé en partie en 1871, il a été restauré depuis, et aujourd'hui, il apparaît campé fièrement sur ses épaisses murailles et dresse, au-dessus des grands arbres qui semblent le protéger, ses hautes tours garnies de meurtrières et de crénaux. Il contient de riches collections historiques, mais on ne peut le visiter en ce moment. Force nous est d'admirer seulement ses murs couverts de lierre et de nous arrêter devant la grande grille qui en ferme l'entrée.

La reine Élisabeth y séjourna autrefois quand elle se rendit aux fêtes, données en son honneur, dans le château de Kénilworth, par le noble Robert Dudley, comte de Leicester. Le vieux manoir dut re-

tentir alors du bruit des fêtes et des hommes d'armes et de la foule accourue dans sa vaste enceinte. Aujourd'hui, tout y est calme et les moineaux nichent paisiblement dans les tourelles où plus ne veillent les sentinelles armées. Une comtesse de Warwick l'habite encore, pendant l'été, et les habitants du pays jasant tout bas des fréquentes visites que lui rend le prince de Galles. Mais « honny soit qui mal y pense ».

Entrons dans la vieille église où reposent le comte de Leicester et son épouse infortunée. Il est représenté, armé de pied en cap, étendu sur sa tombe, à côté de celle qu'il martyrisa et fit empoisonner, pour aspirer d'abord à la main de la reine, puis épouser la veuve de son rival, le malheureux comte d'Essex. Walter-Scott s'est plu à l'absoudre dans son roman de Kenilworth en rejetant ses fautes sur des agents subalternes. En vérité, Robert Dudley fut un monstre et dut seulement sa constante fortune à la passion qu'il inspira à la fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn.

L'église de Warwick possède des vitraux d'un prix inestimable, les sculptures du chœur y sont fouillées et taillées à jour comme des dentelles. Aux angles des piliers, des niches miniatures sont pratiquées dans la pierre. Ces niches abritaient autrefois de petites statues que les dévots partisans de Cromwell ont mutilées ou brisées, sous le règne de Charles I^{er}. Les murs, à l'extérieur, portent encore la trace des balles et plus d'une maison, dans la ville, garde de même l'empreinte de la guerre civile qui ensanglanta l'Angleterre au milieu du XVII^e siècle.

Un tramway conduit les voyageurs de Warwick à

Lamington. Pendant cinq miles environ, la route s'allonge entre de magnifiques villas qu'entourent des jardins et des parcs superbes. Les jardiniers, ici, sont payés de deux à trois cents livres et l'on m'assure que l'entretien de certaines villas avec leurs dépendances, coûte à leurs possesseurs environ 1000 livres (25000 fr.).

Lamington et au centre même de l'Angleterre et rappelle un peu nos villes d'eau. Les familles riches viennent, pendant l'été, y respirer l'air frais et y prendre des bains ; aussi la vie y est d'une horrible cherté. Nous entrons vers, le milieu du jour, dans un hôtel de modeste apparence et demandons ce qui, en Angleterre constitue le repas du midi : un *roast-beef* avec, des légumes et des pommes de terre bouillis. Le prix de ce repas s'élève à deux *shellings*. Une demi bouteille de claret (la valeur d'un verre ordinaire) se paye en sus 1 fr. 25. Nous buvons ce vin dans de petites coupes et mon ami me fait observer qu'il en boirait trois fois autant. Et moi donc ! Mais encore qu'il soit très frais, je le trouve un peu chaud.

Le train London-Preston nous conduit à Kenilworth en moins d'un quart d'heure et sans nous attarder à parcourir le village, nous nous dirigeons du côté du château.

Vous avez lu Walter Scott, je pense et vous connaissez la description qu'il en fait : « Les murs extérieurs de ce superbe et gigantesque édifice, dit-il, renfermaient sept acres, environ trois hectares dont une partie était occupée par de vastes écuries et un jardin de plaisance, avec des bosquets élégants et des parterres remplis de fleurs.... »

(1) Le *shelling* est une pièce d'argent valant 1 fr. 25.

« Le bâtiment qui s'élevait au milieu de cette
« spacieuse enceinte était composé de plusieurs
« corps de logis magnifiques...

« Le vaste donjon qui formait la citadelle du châ-
« teau, datait de l'antiquité la plus reculée et por-
« tait le nom de César.... Un lac baignait les murs
« de ce château ; et de l'autre côté du lac, il y avait
« un parc immense peuplé de daims, de chevreuils
« et de cerfs. »

La reine Elisabeth le donna à Robert Dudley, son favori qui dépensa pour agrandir et améliorer ses domaines, plus de douze millions en monnaie de France. Elle vint elle-même le visiter le 9 juillet 1675. « La reine, dit un mémoire du temps, passa dix-neuf jours dans cette résidence et la dépense fut de 24000 fr. par jour. » On y donna des fêtes splendides, et quelques écrivains y ajoutent, des courses de taureaux. La grande horloge du château fut arrêtée pendant le séjour de Sa Gracieuse Majesté, comme si le temps lui-même eût cessé de marcher, en voyant ses sujets jouir de sa présence. O courtisans de Louis XIV que n'avez-vous connu ce trait de flatterie !

Aujourd'hui, le château de Kenilworth n'est plus qu'une ruine ; mais une ruine imposante. Les murs en sont presque partout garnis de lierre et, lorsque le soleil illumine la partie restée découverte, la pierre brille comme du jaspé ou du porphyre. L'herbe croit dans les fossés, le jardin est jonché de ronces, le lac a disparu. A peine aperçoit-on l'emplacement de la salle des fêtes. Seul le donjon est conservé presque entier.

Du haut de cette tour, le décor qu'on a sous les yeux est vraiment féérique. A nos pieds, sur le fond

occupé autrefois par les eaux, des bœufs et des moutons paissent tranquillement ; Kenilworth étale au sud ses coquettes maisons, tandis qu'au nord sont des près, de bois et des châteaux. Plus loin, à l'ouest et à l'est, on aperçoit Warwick, Lamington, Coventry et partout l'horizon sans bornes.

En regagnant lentement la sortie, les souvenirs historiques se mêlent, dans l'esprit, aux aventures du roman, et pour un peu, on croirait voir, la pauvre Amy Robsart à la recherche de l'époux qui la fuit (1). L'église de Kenilworth est au bas du château et un peu en avant du village. C'est le dernier vestige d'une grande abbaye démolie, par les soldats grossiers et fanatiques du « Protecteur ».

Il me resterait à vous conduire encore sur les bords de l'Avon, non loin du champ de bataille d'Evesham où périt Simon de Monfort, pour vous montrer de quelle agréable façon les instituteurs anglais occupent leurs vacances. Mais je sens que j'ai déjà trop abusé de votre attention. Puisse mon modeste récit vous donner le désir de voir les pays étrangers et en particulier le pays de Shakespeare, qu'on dénomme parfois jardin de l'Angleterre et dont ma description ne peut donner qu'une très faible idée.

A. CARAYON.

(1) Robert Dudley avait épousé en secret Amy Robsart.

LES ÉTATS DE SERVICE

D'UN SOLDAT SOUS LA RÉPUBLIQUE

Le modeste serviteur de la patrie, dont je publie ici les états de service, eut sa carrière prématurément interrompue. Il aurait pu, tout comme un autre, atteindre les plus hauts grades militaires, si de cruelles blessures ne l'avaient obligé à prendre une retraite anticipée, au lendemain de la seconde campagne d'Italie, à la veille même de l'épopée napoléonienne. Il n'a laissé ni notes, ni souvenirs, seulement un dossier contenant ses états de service et ses titres. Ces quelques documents administratifs, très simples, très secs, m'ont paru cependant intéressants à recueillir. Ils nous font pénétrer dans l'intimité des formations militaires de cette époque; ainsi, l'histoire d'une cellule n'est pas inutile à l'étude d'un puissant organisme. En les lisant, on comprend bien de quels éléments solides était faite cette armée, qu'allait pétrir la forte main de Napoléon et dont il devait faire le plus formidable instrument de guerre que le monde ait connu. Voici un malheureux officier, atteint de trois blessures, dont deux incurables, qui circule de l'armée d'Allemagne à celle d'Italie, passe de combats en combats, et ne se décide à prendre sa retraite qu'après avoir épuisé

toute la gamme des traitements médicaux, et lorsqu'il est complètement usé et défaillant. Que ne pouvait-on demander à de pareils hommes dont la force de résistance ne connut presque d'autre limite que la mort elle-même ?

Antoine Raidon était Ardéchois, de cette race sobre et résistante des Cévenols, qui fournit encore les meilleurs soldats du Midi. Il était né, en 1768, à St-André-de-Cruzières, petit village de la plaine de Jalès, rendue tristement célèbre depuis. Il entra au service dans l'armée royale en 1785, à 17 ans ; il quitta l'armée nationale en 1799, à l'âge de 32 ans. Au cours de ses campagnes, il s'était marié avec une Bavaroise, Catherine Wagner, dont il eut sept enfants. S'il ne leur a pas laissé la fortune, il leur a du moins légué un passé d'honneur et de vaillance dont ils peuvent être justement fiers (1).

* *

ÉTATS DE SERVICE

Armée d'Italie.

Aile gauche.

Antoine Raidon, né à Saint-André-de-Cruzières, canton dudit, département de l'Ardèche, le 15 avril 1768.

Soldat au 30^{me} régiment d'infanterie, le 2 octobre 1785.

Caporal au même régiment, le 26 floréal an II.

Caporal à la 59^{me} demi-brigade, le 28 floréal an II.

Sergent à la même demi-brigade, le 2 thermidor an II.

(1) Je dois la communication de ces documents à l'obligeance du petit-fils du lieutenant Raidon, employé à la Mairie de Nîmes, qui garde, avec un soin pieux, tous les souvenirs de son grand-père et possède, encore intact et sans cesse proprement astiqué, l'uniforme de grande tenue du lieutenant de la 102^{me} demi-brigade.

Sergent à la 102^{me} demi-brigade, le 4 ventôse an IV.

Sous-lieutenant surnuméraire au même corps par arrêté du général en chef Augereau, le 2 brumaire an VI.

Sous-lieutenant en pied au même corps, le 25 prairial an VII.

Lieutenant au même corps, le 30 vendémiaire an IX.

Retraité le 30 brumaire an X.

CAMPAGNES ET BLESSURES

A fait les campagnes de 1792 et des années I à IX de la République.

Blessé par les Autrichiens d'un coup de feu à la jambe gauche à l'affaire de Cassel, le 6 janvier 1793.

Blessé à la cuisse droite par les Prussiens à l'affaire de Pirmasen, le 14 septembre 1793.

Blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche par les Autrichiens à l'affaire de Clermont, le 4 complémentaire an II.

Certifié conforme ; à Citadella, le 13 pluviôse an IX de la République une et indivisible.

Ont signé : Les Membres du Conseil d'administration de la 102^{me} demi-brigade.

Ce 30^e régiment, dans lequel Raidon entra en 1868 et qui sous ses multiples transformations apparentes demeura sa famille militaire était le régiment du Perche. Suivant l'usage, il y fut immatriculé sous un nom de guerre, et, par souvenir sans doute de ses montagnes natales, choisit celui de *la Verduze* qu'il garda jusqu'à sa promotion au grade de sous-lieutenant.

Au moment de l'invasion prussienne en 1772, le 1^{er} bataillon du 30^e fut envoyé au camp de Frascati, près de Metz ; le 2^e tint garnison à Fort-Louis-du-Rhin. Après Valmy, le 1^{er} bataillon fit partie de l'armée des Ardennes ; le 2^e fut rangé parmi les troupes préposées à la garde des colonies et partit pour la Martinique. Raidon servait donc dans le 1^{er} ba-

taillon, où il fit toute la campagne sur la Meuse. Il y fut nommé caporal, le 15 mai 1794, à la veille du jour où ce bataillon allait devenir le noyau de la 59^e demi-brigade en vertu de la loi sur l'amalgame.

On sait en quoi consista cette opération, ou plutôt cette série d'opérations, qui firent des bandes indisciplinées et sans résistance au feu des volontaires nationaux l'armée victorieuse de la Révolution et du premier Empire. La campagne de 1792 avait démontré que l'entrain patriotique et le courage ne suffisaient pas pour résister aux vieilles troupes que la coalition lançait en ce moment contre nos frontières. Successivement la Constituante avait décidé : en 1791, la formation de 169 bataillons de volontaires pris dans les gardes nationales et désignés par le nom de leur département ; en 1792 l'Assemblée législative avait augmenté le nombre de 46 nouveaux bataillons ; enfin en 1793 la Convention vota la levée en masse ; les hommes ne manquaient pas ; mais tous ces corps fragmentés ne faisaient pas une armée dans le vrai sens du mot. L'amalgame mesure très simple en définitive, consista à effacer la distinction entre les troupes de ligne, les volontaires et les gardes nationaux mobilisés. Pour y arriver, on associa un bataillon de ligne à deux bataillons de volontaires ; on en forma des demi brigades qui furent désignées par un numéro d'ordre. Les indications territoriales furent supprimées ; le personnel, confondu ; les vieux soldats de la ligne fournirent des cadres de sous-officiers et d'officiers inférieurs qui purent solidement tenir en mains et fortifier de leur expérience les jeunes recrues. Tout d'abord, la chose n'alla pas sans quelques difficultés et sans de trop fréquents duels entre les *Bleuets* (volontaires ou

gardes nationaux) et les *culs-blancs* (soldats de la ligne). Mais il n'est rien de pareil que de se battre sous le même drapeau pour apprendre à se connaître et à s'estimer ; les balles de l'ennemi sont le meilleur enseignement de la solidarité. Les exemples sévères ordonnés par les commissaires de la Convention et l'ivresse des premiers triomphes achevèrent l'œuvre de fusion. Les demi brigades présentèrent bientôt une masse compacte et disciplinée : les volontaires disparurent pour faire place à la nation armée. Les anciens cadres s'ouvrirent sans cesse aux nouvelles recrues, gardant malgré ce, toute leur cohésion. Seuls les numéros des demi brigades changèrent par suite de nouvelles créations ; c'est ainsi que la 50^e, devint au cours de l'année 1794, la 102^e ; elle n'en resta pas moins une entité morale ayant ses racines dans l'ancien régiment du Perche et son histoire, racontée par les anciens aux nouveaux-venus.

Les états de service de Raidon nous montrent sur le vif la série de ces transformations, qui évoluent autour du même axe. L'ancien soldat du Perche et du 30^e de ligne, le caporal de la 59^e, le sergent, puis le lieutenant, de la 102^e, change de numéro ; en définitive il reste toujours au même corps, il en a gardé les traditions ; le fusil avec lequel il a appris l'exercice, il le retrouve aux mains de ses subordonnés, il apprend aux conscrits les mêmes petits secrets du métier qu'il a reçus à son entrée au service ; tambours et fifres battent et sonnent la même marche régimentaire : d'autres chants sans doute sont venus s'y ajouter ; la *Marseillaise* et la *Sambre-et-Meuse* ont ouvert leurs ailes sur nos frontières reconquises et vibreront bientôt dans les capitales

étrangères ; les couleurs du drapeau ont changé et les fleurs de lys ont cédé la place à l'égalitaire faisceau surmonté de la lance ; la carrière elle-même de l'humble engagé du Perche est radicalement transformée, grâce au triomphe des idées nouvelles ; il porte à présent l'épaulette d'or et le titre, jusques là non rêvé, parce que trop haut, d'officier. Mais de même que dans le drapeau tricolore, une bande est demeurée blanche, de même il reste une parcelle de l'esprit de l'ancien régiment dans la nouvelle formation, et plus tard encore quand la 102^e sera devenue le 12^e de ligne actuel, quelque chose des anciens vainqueurs de Hochfelden et de Fleurus animera et rendra plus fières les âmes de leurs jeunes successeurs.

Les états de service de Raidon constatent qu'il paya vaillamment de sa personne et fut un exemple vivant pour ses nouveaux camarades ; rapidement la colonne de ses campagnes et blessures s'allonge et se charge d'honorables mentions. Un pareil modèle était bien de nature à transformer vite en courages éprouvés les jeunes ardeurs qui s'offraient avec enthousiasme au service de la patrie. Trois fois en moins de deux ans il fut grièvement blessé. Ce fut d'abord à l'affaire de Cassel. Le 8 janvier 1793, le 30^e de ligne faisait alors partie de l'armée du Rhin commandée par Custine. L'hiver s'était passé assez tranquillement, lorsque ce général toujours nerveux et agité voulut profiter de la saison pour s'emparer de Hochheim et détacha à cet effet le 3 janvier le général Sedillot avec 8 bataillons de grenadiers. Ce coup de main audacieux parut d'abord réussir. Mais ce détachement ne fut pas soutenu et fut bientôt attaqué par une forte colonne ennemie sous les or-

Tome XXVIII, 1^{er} Février 1900

dres du prince de Hohenlohe ; il dut se replier sur Cassel, avec perte de 13 pièces de canons et d'environ 300 hommes dont 160 prisonniers.

Cette échauffourée malheureuse ne donna pas lieu à beaucoup d'avancement. Aussi est-ce encore comme simple soldat que Raidon figura et fut blessé pour la seconde fois à l'affaire de Pirmasen. C'est un petit bourg aux environs de Forbach, lieu décidément fatal ! Le 14 septembre 1793 les représentants du peuple Soubrany, Haussmann et Dulac, chargés de suivre les opérations de l'armée de la Moselle, ordonnèrent d'enlever ce poste d'une certaine importance stratégique. Le général René Moreaux, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le futur vainqueur de Hohenlinden, fut chargé de diriger l'opération. Jomini définit ce Morreaux en deux mots ; « il était médiocre autant que brave ». Il lança ses colonnes dans un enchevêtrement de ravins où elles ne purent se déployer. Celle qui essaya de le faire fut décimée par le feu des ennemis. Nos troupes battirent en retraite avec une perte de 4,000 hommes, tués, blessés ou prisonniers. Raidon y fut atteint d'une balle à la cuisse.

La 102^e fit ensuite partie de l'immortelle armée de Sambre et Meuse. Jourdan la commandait, et sous lui, le général Schérer, le futur vainqueur de Loano, dirigeait l'aile gauche. Après le combat de l'Ayvielle du 18 septembre 1794, Jourdan instruit de la retraite de l'ennemi passa la Meuse et envoya les divisions Hatry et Championnet au soutien de sa droite, engagée un peu en l'air du côté de Verviers. Dans la matinée du 20 septembre, Schérer, renforcé par les deux divisions, fit enlever par son avant-garde commandée par le général Legrand les hauteurs de

Clermont et prononça lui-même son mouvement sur Lemberg. Raidon, alors sergent depuis cinq mois, reçut dans l'épaule gauche une balle qui ne put être extraite. Il ne se remit jamais de cette blessure qui devait déterminer sa retraite. Il demeura néanmoins au corps, où nous le voyons deux ans plus tard nommé au grade de sous-lieutenant, par arrêté provisoire du général en chef Augereau. Un document, malheureusement perdu, mais longtemps conservé dans la famille, disait qu'il reçut cet avancement pour avoir pris un canon à l'ennemi.

En 1799, la 102^e fit partie du détachement de l'armée du Rhin, qui, sous les ordres de Moncey, vint renforcer l'armée d'Italie. Elle n'arriva pas assez à temps pour prendre part à Marengo. L'éclat de cette victoire a rejeté dans l'ombre les combats qui suivirent et que soutint l'armée d'Italie, placée alors sous les ordres d'un général, très méritant, mais poursuivi par une sorte de fatalité, jusqu'à ce dernier jour où il devait tomber victime d'une bande de frénétiques Avignonnais. Brune suivit cependant après le départ du premier consul, une campagne difficile et non sans succès : la guerre semblait aux Français définitivement terminée après Hohenlinden et Marengo, tandis que les Autrichiens s'acharnaient à ressaisir la victoire dans les plaines de la Lombardie. La 102^e qui faisait partie de l'avant-garde de la division Boudet, fut engagée dans un combat inégal, à Capriano, bourg situé non loin de Solférino. Ainsi, nous retrouvons souvent dans l'histoire militaire, les mêmes localités désignées par leur situation stratégique à servir de théâtres aux opérations et dont les habitants se passeraient fort bien de la gloire attachée ainsi à leur pays.

Dans cette affaire de Capriano, les bagages du détachement furent pris par les Autrichiens et Raidon perdit une certaine quantité d'effets, dont il poursuivit le remboursement. J'extrais de l'état qu'il fournit alors les évaluations suivantes, qu'il me paraît d'autant plus intéressant de citer, qu'elles contredisent un peu les chiffres avancés par Coignet, dans ses célèbres mémoires : un habit, veste et culotte d'uniforme, 100 francs ; une paire d'épaulettes (de lieutenant), 24 francs ; un frac, 55 francs ; un hausse-col, 10 francs ; une dragonne, 12 francs.

Au moment du combat de Capriano, Raidon était en instance de retraite ; il avait obtenu le grade de lieutenant, qui lui assurait une retraite supérieure, et ses blessures mal guéries le mettaient dans l'impossibilité de suivre désormais une carrière active.

II

Mais ce n'était pas tout que d'être reconnu avoir tous les titres possibles à la retraite, encore fallait-il en obtenir la liquidation, et, chose plus difficile encore à cette époque, se la faire payer. Une autre série des pièces du dossier éclaire, de façon caractéristique, les procédés financiers de l'époque et nous renseigne sur les retards apportés au paiement, non seulement des pensions, mais encore de la solde.

Dès Thermidor an IX, Antoine Raidon, fatigué par les longues marches imposées au détachement commandé par Moncey pour venir d'Allemagne en Italie, avait dû entrer à l'hôpital de Milan. Un certificat de l'officier de santé de la 102^e, daté du 1^{er} thermidor de cette année, nous apprend que « ce citoyen a reçu « un coup de feu à l'épaule gauche, dont la balle

« est restée à la postérieure de cette partie ; un
« autre coup de feu à la partie inférieure et interne
« de la jambe gauche : il résulte, de la première
« blessure, une gêne conséquente des mouvements
« du bras, et de la seconde un gonflement variqueux
« qui augmente considérablement au moindre exer-
« cice. La nature, l'ancienneté de ces affections et le
« peu de succès des divers traitements employés
« me font estimer que ce citoyen est hors d'état de
« continuer le service militaire ». Cet estimable
major ne s'embarrassait pas beaucoup de l'emploi
d'expressions techniques ; il appelait « affection »
une balle se promenant dans l'épaule et ne s'inquié-
tait pas autrement des désordres qu'elle avait pu
produire dans l'organisme. De fait, elle ne paraît
pas avoir gêné beaucoup notre héros ; plus sérieu-
ses étaient les varices, pour lesquelles, quelques
jours plus tard, les chirurgiens en chef de l'hôpital
de Milan lui ordonnaient une saison d'eau. Ils ne dis-
simulaient pas, d'ailleurs, que Raidon leur parais-
sait désormais incapable de servir utilement. Néan-
moins, un peu radoubé par le repos et les soins, il
retra au corps, et nous le voyons, le 23 brumaire
an IX, à la tête du détachement de Lonato. Le com-
mandant de cette place, dont il existe un ordre dans
le dossier, était l'adjoint à l'état-major Billot aîné,
un des grands oncles, si je ne me trompe, de l'an-
cien ministre de la guerre. Le 28 frimaire de la
même année, Raidon assista, comme je l'ai dit, à
l'affaire de Capriano. Mais ses forces étaient déci-
dément à bout. Le 10 vendémiaire an X, le Conseil
d'administration de la 102^e demi-brigade se réunis-
sait à Pavie et, sur le vu de nouveaux certificats des
officiers de santé, établissait un mémoire de pro-

position de retraite en faveur du sieur Raidon, lieutenant à la 6^e Compagnie du 3^e Bataillon. Ils lui délivraient, en même temps, un certificat constatant ses loyaux services et l'impossibilité absolue de les continuer où le mettaient ses blessures. L'admission à la retraite fut prononcée à la date du 30 brumaire de la même année. Raidon était déjà retiré dans son petit village de l'Ardèche, où il rapportait plus d'honneur que d'argent. Le 23 nivôse an X, le capitaine-trésorier de la 102^e, par une lettre datée de Pavie, lui faisait passer un arriéré de solde pour les mois de thermidor, fructidor an IX, vendémiaire et brumaire an X, soit au total 378 fr. 55 cent. Mais ce n'était qu'un à-compte. Il restait encore dû un arriéré de solde, et en outre le titre de la pension de la retraite n'arrivait pas. Raidon écrivit au Sous-Inspecteur des Revues à Montpellier, qui le renvoya à son corps. La 102^e était alors à Alexandrie. Le 14 frimaire an XI, le capitaine-trésorier lui écrivait : « Le
« Conseil d'administration, citoyen, me charge de
« répondre à votre lettre du 23 brumaire dernier,
« qu'il a déjà plusieurs fois écrit au Ministre de la
« Guerre en votre faveur et qu'il s'occupera cons-
« tamment de votre affaire jusqu'à ce que le gouver-
« nement ait fait droit à votre juste demande. Quant
« à la *solde arriérée*, que vous réclamez, elle ne
« pourra vous être acquittée que *lorsque le Minis-*
« *tre aura ordonné le paiement de celle due au*
« *corps* ». On voit que le trésorier parle de ce retard comme d'une chose naturelle et malheureusement passée dans les habitudes. De guerre lasse, Raidon s'adressa au général de division Legrand, sous les ordres duquel il avait servi et qu'il connaissait particulièrement. Grâce à cette puissante intervention,

il obtint, enfin, en l'an XII, c'est-à-dire deux ans après sa sortie du service, la liquidation de cette pension fixée à 1.166 francs. Dans la lettre où il annonce cette bonne nouvelle à son ancien subordonné, le général Legrand lui parle de l'arriéré de solde réclamé par lui, l'engage à s'adresser encore au corps et finit en lui conseillant la patience. C'était, paraît-il, la vertu essentielle de l'époque, lorsqu'on avait des comptes à régler avec le trésorier, et c'était peut être pour cela qu'on était quelquefois entraîné à se payer de ses propres mains.

A partir de cette date, le vieux soldat du Perche, le lieutenant de la 102^e, n'a plus d'histoire. La tranquillité dont il jouissait fut un instant troublée par les événements de 1815. Après le retour de l'île d'Elbe et au moment où Napoléon prépara le suprême effort qui devait aboutir à Waterloo. Un appel fut adressé à tous les anciens militaires, pour obtenir leur concours direct ou indirect. Bien que la circulaire ci-dessous ait été imprimée dans les recueils de l'époque, je crois, néanmoins, la transcrire à cause de sa rareté. Sa rédaction est intéressante par le singulier mélange qu'elle contient des idées patriotiques et de l'appel aux intérêts particuliers.

Au quartier général, à Privas, le 27 mai 1815.

A Monsieur Raidon, lieutenant retraité.

Monsieur,

Notre Empereur, l'Honneur et la Patrie, vous appellent à coopérer à la défense des places de guerre, pendant que vos jeunes camarades tiendront la campagne, pour repousser toute nation qui oserait attaquer notre liberté et notre indépendance.

Vous vous rendrez à Privas le trois juin.

Vous vous présenterez chez M. le commandant militaire, chargé d'organiser les bataillons des vieux soldats français pour les diriger dans les différentes places.

L'Empereur continuera à vous payer votre solde de retraite et vous jouirez en outre de la solde d'activité et de la subsistance.

Suivant votre volonté votre famille touchera votre retraite, en en faisant la déclaration au maire, qui la transmettra à l'ordonnateur divisionnaire ; ou sinon vous toucherez à votre garnison votre solde de retraite et votre solde d'activité.

Le cas d'un refus de votre part ne peut se prévoir, puisque vous êtes Français ; il vous couvrirait de honte et vous ôterait tous les droits aux récompenses que l'Empereur décernera aux défenseurs de la Patrie.

Vous n'aurez d'autres devoirs à remplir dans la place que d'être un modèle de discipline, et de courage pour les gardes nationales, d'autres services à faire que celui de leurs instructions ; et, en cas de siège, vous êtes au poste d'honneur.

Antoine Raidon, aurait-il été disposé à répondre à cet appel ? nous l'ignorons ; mais en tout cas il serait arrivé trop tard : au moment où il lui fut communiqué, la défaite de Napoléon était déjà consommée. La monarchie fut rétablie, et Raidon vit reparaître le drapeau et les insignes sous lesquels il avait fait ses premières armes et qui furent accueillis avec enthousiasme par ses compatriotes. Mais ce drapeau n'était pas celui sous lequel il avait combattu pour la France et exposé si souvent sa vie. Aux enfants qu'il avait eus et qu'il élevait avec les seules ressources de sa maigre pension, il racontait surtout la gloire des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin ; lorsqu'il mourut, chargé d'années, en 1844, les chirurgiens voulaient extraire la balle qu'il

avait reçue au combat de Clermont. Ses enfants par un légitime sentiment de piété filiale, s'y opposèrent absolument : aussi emporta-t-il dans la tombe le glorieux stigmate d'une blessure subie pour la patrie.

Georges MAURIN

SUR LE FÉMINISME

Par ces temps où la question, en train de tourner au snobisme, fait couler des flots d'encre, il ne serait peut-être point tout à fait puéril de résumer une impression qui, sans prétendre à exprimer le sentiment d'une majorité, donnerait pourtant la note d'une catégorie assez sérieuse d'intéressées.

J'écarte naturellement les inertes, les indifférentes qui, soit paresse d'esprit, soit manque d'aptitudes, il faut bien le reconnaître, ne sauraient se permettre la formule d'une pensée ou d'une idée. Celles là, nous devons l'avouer sont légion et font la masse parmi nous, — la masse passive qui souffre et qui subit, aveugle, inconsciente... Que de résignées dans le nombre, que de mécontentes aussi! — Je n'en réfère pas davantage, ainsi que je l'écrivais il y a quelque temps à M. Marcel Prévost, à la suite d'un de ses récents articles intéressant la question, je n'en réfère pas davantage aux enrôlées qui se sont faites les porte-drapeau du bataillon tapageur de l'indépendance féminine, aux illuminées férues du principe d'égalité à outrance, et parties en guerre, flamberge au vent, à la défense de nos droits. Celles-là perdent notre cause en croyant la servir. — Mais qu'on me permette d'en appeler à la moyenne des femmes d'une intelligence simplement ouverte, (le nombre en est heureusement moins restreint que

certaines féministes eux-mêmes ne se plaisent à l'accorder), qu'on me permette donc d'en appeler à celles-ci qui ne demandent rien, ne revendiquent rien, plus soucieuses de leurs devoirs que de leurs droits, et qui pourraient avoir la prétention de représenter le bon sens et l'équité. La phalange en est encore assez serrée pour les inviter à donner leur note, — la note juste, impartiale.

Le point de départ de toute croisade, de toute révolution (le mot est ici bien trop gros pour la chose), n'est-il pas la légitimité même d'un désir, d'une vérité? Désir qui implique sa part d'exagération, vérité qui enveloppe sa part d'erreur, — sans doute! Mais, pour la femme capable de voir et d'interpréter la vie autour d'elle, ne se lève-t-il pas un souffle inquiétant du présent autant que de l'avenir? Il n'y a pas à dire : nous ne sommes point encore assez loin de la génération actuelle pour n'en pas sentir la défaite... Les idées que nous avons reçues, et que nous continuons à transmettre par routine, nous n'y croyons plus nous-mêmes : nous les sentons en faillite dans la société. — Qu'on veuille bien, en effet, prendre ceci en considération. Le temps n'a pas marché pour nous ; le progrès ne nous a rien apporté ; on en est presque encore en France, sur les femmes, aux vieilles idées féodales. Or, comment ne souhaiterions-nous pas pour nos filles ce que nous-mêmes n'avons pas eu : des principes en rapport avec la marche des temps et de l'évolution moderne, une éducation qui les adapte au milieu social dans lequel elles seront appelées à vivre, qui les mette à leur place, dans leur temps. Car il y a un être à former en dehors de ces trois illogismes aussi faux l'un que l'autre : *La femme en culottes*,

la poupée de salon, la « petite oie blanche ». Chacune de ces trois incarnations renferme une erreur initiale dont nous souffrons, et que nous nous sentons le devoir d'épargner à la génération qui monte.

Pas un homme, même le plus farouche sectaire de l'anti-féminisme, ne contestera la légitimité de ce vœu : faire de la femme, dans la société actuelle, — au lieu d'une passive marionnette, anonyme et veule, ou d'une créature absurde et révoltée, — un être conscient, ce qui n'implique nullement un être déssexué... Que l'on réserve le droit de l'homme, rien de mieux ! Mais que l'on sanctionne le droit moral de la femme, ce privilège de l'être humain, qui est le droit même à la vie.

On pourra m'accuser, j'en conviens, d'avoir singulièrement rétréci et simplifié la question si féconde et si vaste ; de l'avoir présentée sous l'un de ses bien menus côtés ! Je l'ai prise du moins par celui sur lequel presque tous les hommes s'accordent. Et c'est là l'important. Car il ne faut pas se faire illusion : défendre nous-mêmes notre cause, en France, c'est la perdre. Par l'homme s'accomplira le cycle de l'évolution féministe, si elle doit aboutir. Nous ne pouvons que rester dans l'ombre et attendre. Si nous abordons la scène, si nous affrontons le feu de la rampe, nous sommes sifflées d'avance, j'entends ridiculisées, ce qui est pire... et la pièce, *notre pièce*, chutera !

Je me résume. Donner à la femme *conscience d'elle-même et de son rôle dans la société moderne*, voilà la question. Elle paraît mûre, et les temps révolus. De plus, il y a autour de nous assez d'hommes compétents pour dégager, de ce que le féminisme peut avoir d'excessif dans l'erreur, la part de vérité qu'il

enveloppe. — Il semblerait donc que la sagesse fût de s'en rapporter à ces hommes par la voie sûre mais lente de la raison, et plus encore peut-être par le cours et la logique immuables des choses qui, à travers les profondeurs et les obscurités du destin, viennent à point, en leur heure et en leur temps.

STÉPHANE.

UN NIMOIS CHEZ LES CARLISTES

.....

En 1872, j'obtins de don Carlos, en ma qualité d'officier français de réserve, de suivre le cours des opérations de l'armée carliste. Le prétendant m'accorda une place dans son état-major. C'est à Bayonne, où siégeait la junte carliste, que je reçus ses instructions. Je franchis, muni d'un sauf-conduit, les Pyrénées, à Bera, sur les bords de la Bidassoa, par un sentier escarpé qui part des environs de Saint-Jean-de-Luz et qui conduit en Espagne. La guerre était alors dans toute sa force. Les carlistes gagnaient partout du terrain, en Navarre, en Catalogne, dans le royaume de Valence. Leur organisation était parfaite. Le descendant de Henri IV était plein de confiance dans l'issue de la lutte, ses troupes pleines d'enthousiasme et d'ardeur.

En arrivant à Bera, je trouvai un petit nombre de soldats carlistes, attablés devant une auberge, en train de boire du cidre et à jouer aux cartes, tandis que d'autres, devant l'église, faisaient une partie de *pelote* (paume), jeu national des basques. Je me présentai à un chef, qui me donna un guide pour me rendre à Tolosa, où résidait Yparaguirre, chef du district militaire. J'avais fait à Bayonne l'acquisition d'un bon cheval, qui franchit aussi facilement que moi la frontière, tandis qu'un brave montagard in-

introduisait, cachés dans des fagots, mon uniforme et mon sabre. J'étais armé de pied en cap. Près de Bera, dans une prairie, j'assistai à une bien singulière fête. Un riche belge, dont le nom m'échappe, avait fourni à don Carlos l'équipement complet d'un escadron de cavalerie, fort de cent vingt hommes, composé exclusivement de volontaires. Il y avait là des belges, des français, des hollandais, quelques espagnols du Sud. Les costumes étaient étincelants. Un de nos compatriotes, M. de Gantés, ingénieur, commandait cette troupe d'élite. Don Carlos avait envoyé à la frontière, pour la recevoir et lui souhaiter la bienvenue, son représentant, M. le marquis de Valdespina. De Valdespina était vieux et sourd. Le belge qui avait équipé l'escadron, l'avait fait suivre de plusieurs caisses de champagne pour arroser convenablement son apparition sur le sol espagnol. Voilà pourquoi tout ce monde là était réuni, à ce moment, sur l'herbe, au bord de la rivière, au milieu de curieux et de drapeaux accrochés aux arbres. Je fus invité à cette petite fête et à boire en l'honneur *del rey qué Dios garde*. On but peut-être un peu trop et l'on porta des toasts sans fin, que malheureusement de Valdespina n'entendait pas. Le champagne était monté à bien des têtes ; il y eut, parmi les buveurs, quelques défaillances regrettables. Un officier, dont je tairai le nom, qui avait bu du Moët plus que son estomac ne pouvait en supporter, leva à son tour son verre au représentant de don Carlos. M. de Valdespina se pencha vers lui pour l'écouter, lui tendant une sorte d'entonnoir ou de tuyau acoustique qu'il avait l'habitude de placer dans l'orifice de son oreille. L'officier tenait l'autre extrémité dans sa bouche. Il était ce qu'on appelle

vulgairement un peu éméché, lorsqu'au beau milieu d'une période oratoire, il se laissa aller à décharger le trop plein de son champagne dans le tuyau acoustique du chambellan. Tableau ! Celui-ci, s'il n'entendit pas, sentit et reçut la douche avec quelque émotion. Il fronça le sourcil, secoua son tuyau et mit fin brusquement à la fête. Le lendemain, l'officier reçut, de M. de Gantés, une forte admonestation et écrivit une lettre d'excuses à M. de Valdespina, qui a dû se rappeler longtemps ce curieux incident.

Pour me rendre à Tolosa, je traversai des montagnes superbes, ressemblant beaucoup à nos hautes Cévennes, où voltigeaient dans les airs un grand nombre de vautours. Je couchai dans une chaumière, au milieu de chèvres, chez de braves gens qui avaient trois fils sous les drapeaux et autant d'autres enfants à la maison. J'ai rarement vu plus belle famille. Avant le repas du soir, la femme faisait à haute voix la prière et tout le monde la répétait à voix basse.

J'arrivai à Tolosa, le lendemain à midi et je descendis à la *Funda del Labrador*. Il y avait à Tolosa trois bataillons carlistes de Navarre. M. Yparaguirre, à qui j'avais été recommandé, m'invita à dîner. Je ne restai que vingt-quatre heures dans cette jolie petite cité et je repartis de bonne heure pour Vergara, par la route de Villaréal de Zumarragua. La ligne ferrée ne fonctionnait plus. J'atteignis, le soir, Vergara, ville assez importante qui foisonnait de troupes. J'obtins un billet de logement chez un vieux médecin d'opinion libérale, c'est-à-dire anti-carliste, qui me reçut de la façon la plus hospitalière. Il aimait à me montrer la façade de sa maison toute ornée de ses armoiries et son beau mobilier ancien. Dans ce

pays, tout le monde a des armoiries, en un mot, on est *hidalgo*, parce que les Maures n'ont pu avoir raison des habitants de cette partie de l'Espagne. C'est en récompense de leur résistance et de leurs services, que toute la contrée a été ennoblie, depuis le simple paysan jusqu'au riche seigneur. A Vergara, je commençai à voir vraiment l'Espagne. La ville était bondée de partisans du roi légitime, venus de tous les points de la Péninsule, pour le saluer, lui apporter des subsides et l'encourager. Dans la *funda*, où j'allais prendre mes repas, je rencontrai toute une bande de guitaristes venus de Séville, en donnant des sérénades pour vivre, le long de leur route ; un *frater* avait même fait le chemin de la Manche en Guipuscoa, monté sur un baudet. Moitié moine, moitié médecin, il venait disait-il, soigner les blessés de la guerre. A lui seul, il formait toute une ambulance. C'était une figure très originale, je vous assure. Il y avait aussi des chevaliers de Malte, venus de je ne sais où, la plupart irlandais, avec tout un matériel de secours aux blessés. Le mouvement de Vergara était, comme vous le voyez, des plus curieux. On y sentait déjà le voisinage du quartier général, qui était à Durango, sur la route de Bilbao.

Avant de me rendre à Durango où se trouvait le roi, je tiens beaucoup à aller visiter Azpeitia, coquette ville de 7,000 âmes dans le voisinage de laquelle s'élève le célèbre couvent de Loyola. Je fus absolument émerveillé de cette superbe construction de marbre et de granit qui rappelle un peu les Invalides. Loyola émerge d'une verte prairie tout autour de laquelle des montagnes forment un cirque sur lequel s'étalent des fermes, des vil-

las, des ermitages, des chapelles, des croix. Avant d'y arriver, on rencontre un banc de pierre, surmonté d'un petit monument portant l'inscription suivante : « *Aquí rezaba San Ignacio de Loyola a Nuestra Senora de Olaz, que està en frente....* » « Ici, saint Ignace de Loyola adressait une prière à Notre-Dame de Olaz, qui est en face. » Je m'assis un moment sur ce banc historique, Les novices du couvent qui passent trois par trois y font une courte prière ; les paysans saluent gravement. De ce banc, on admire tout le vallon où se dresse l'imposante masse de marbre de Loyola « *la maravilla de Guipuscoa* » qui date du xvii^e siècle, et dont le général architecte fut Carlos Fontana. Fontana a cherché à lui donner la forme d'un aigle prenant son vol. L'église en rotonde occupe le centre ; onze colonnes gigantesques s'élèvent majestueuse et soutenant le dôme dont le revêtement de marbre multicolore porte les immenses écussons armoriés des princes fondateurs et protecteurs de l'œuvre. Le maître-autel au-dessus duquel s'élève la statue d'argent de saint Ignace est en marbre polychrome à inscriptions. Une de ces mosaïques représente dans un faisceau d'armes, un fusil à aiguille... Il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil ; la découverte de la fin du xix^e siècle ne serait-elle que la copie de quelque projet du xvii^e siècle, abandonnée pendant plus de deux cents ans ?

Dans les immenses vestibules voûtés du couvent, tout respire le travail et la prière. On n'entendait pas un bruit, tandis que au dehors dans un pré voisin se répercutaient les échos des commandements de troupes d'artillerie carliste qui s'exerçaient à la manœuvre des canons, reçus tout récemment d'An-

gleterre. Quel sujet de réflexion ! Quel contraste ! Le réfectoire de Loyola est remarquable par ses proportions grandioses ; c'est une vraie galerie d'hommes illustres. On peut y passer en revue les portraits en pied des grands hommes de la Compagnie, des personnages royaux et ecclésiastiques qui la protégèrent ; parmi eux celui de la reine dona Maria-Anna d'Autriche, veuve de Philippe IV et mère de Charles II. C'est à cette princesse que la Compagnie doit, avec la conservation de la maison natale de son saint fondateur, la concession des faveurs royales qui lui permit d'élever son collège. Elle est la véritable fondatrice de ce beau monument. La maison de Loyola fut encastrée dans la construction nouvelle. On la visite dans l'aile droite du monument. Sa façade en pierre grise porte au rez-de-chaussée une seule ouverture ; une porte ogivale basse est surmontée de l'écusson de la famille. Selon l'usage encore observé dans les demeures basques les écuries occupaient le rez-de-chaussée ; les maîtres habitaient les étages supérieurs auxquels on accède par un large escalier à rampe de bois sculpté. Sur la façade une inscription rappelle les deux dates de la naissance et de la mort du saint. L'écu des armes porte d'argent au chaudron pendu à une crémaillère, accosté de deux loups. Les diverses salles de cette habitation historique sont transformées en chapelles luxueuses où la dévotion des fidèles va honorer les reliques du saint de la province. Il y a à Loyola une très belle bibliothèque. Le couvent de Loyola contient près de deux cents hommes qui étudient et prient.

Je passai mon dimanche à Azpeitia. J'assistai aux danses du pays sur la place, au son de la musique militaire carliste, tandis qu'un peu plus loin de soli-

des gars jouaient à la paume. L'enjeu devait être sérieux, à en juger par l'animation des joueurs, leurs appels incessants à l'impartiale décision des juges. Le favori était un gros basque réjoui, objet de la bienveillance bruyante du public. Il luttait contre un grand maigre, très fort, très agile, un vrai dilettante de la pelotte, Don Quichotte contre Sancho Pança !

Les dames d'Azpeitia sont fort séduisantes ; j'en croisai plusieurs groupes animés. Elles marchaient légèrement dans leurs fines chaussures, cambrées et enveloppées dans leur coquette mantille ; si leurs lèvres parlaient vivement, leurs yeux ne parlaient pas moins. Elles se rendaient pressées à la cathédrale où avait lieu le baptême de trois enfants en même temps. Les marmots étaient enfouis dans la dentelle et les rubans et faisaient entendre des piailllements ; les jolies marraines et les graves parains attendaient sous le porche l'arrivée du prêtre. Que n'étais-je peintre ! On ne se serait pas cru en pleine insurrection !

Le soir, on m'invita dans un cercle. J'y bus au succès de la cause carliste et au rétablissement des *fueros*. C'est pour ce mot magique de *fueros* que tous ces braves gens luttèrent, se ruinaient, se sacrifiaient encore plus que pour leur roi, car les rois d'Espagne ne se proclamaient que simples seigneurs des provinces basques, lesquelles formaient une sorte d'Etat dans l'Etat. Elles jouissaient de libertés spéciales qu'on menaçait de leur enlever : liberté du commerce du tabac et du sel ; le pays s'administrait lui-même par des *juntas* et ne payait à l'Etat qu'un impôt fort minime sous forme de subside. De plus, les provinces ne connaissaient

pas la conscription ; ce n'était qu'en temps de guerre et alors que le sol de la patrie était menacé que les provinces devaient à l'Etat le service militaire.

Je quittai enfin Azpeitia pour me rendre à Durango. C'était à Durango que résidait Charles VII accompagné d'une petite cour ; c'était aussi là que se trouvait le *cuartel real* et les bataillons d'élite. Durango avait l'aspect d'une véritable place de guerre. Lorsque j'arrivai dans cette ville, le roi se rendait à la messe, à la cathédrale. La foule envahissait les rues. Les bataillons défilaient sur la grande place précédés de la musique et de petits fifres, tandis qu'une multitude de gamins leur faisaient escorte, gambadant au milieu même des musiciens. Le gamin n'est-il pas le même dans tous les pays ? Quelle tenue martiale, quelle allure dégagée que celle de tous ces montagnards basques ! D'un bout de la colonne qui serpentait dans les rues étroites de Durango la marche était régulière, cadancée. Du premier au dernier chaque soldat marquait le pas sous les balcons où en leur honneur s'agitaient les mantilles et brillaient les yeux noirs. Le colonel, grand et superbe était à pied, la canne à la main, suivi d'un nombreux cortège d'officiers. Sur le vaste perron de la cathédrale, la tête de la colonne bifurqua ; puis vint le dais du roi entouré de son état-major. Je reconnus là Dorregaray, Elio, Ollot, Lissaraguay. Sur un commandement sec de leurs chefs, les troupes présentèrent les armes tandis que les musiques jouaient l'hymne royal carliste. Le roi fit son entrée dans l'Eglise et alla prendre place à droite du maître-autel, tandis que les soldats se massaient dans la grande nef et dans celle de gauche, laissant l'autre au public. Il y avait là quinze cents hommes. C'était

très imposant. A l'élévation les clairons sonnèrent, la marche royale se fit entendre, toutes les troupes mirent genou à terre. La messe terminée, nouveau défilé, puis rentrée du roi dans la modeste maison qui lui servait de palais. C'est là que je lui fus présenté. Il m'offrit sa photographie et un cigare, s'entretint quelques instants avec moi, me parla de Nîmes dont les monuments antiques l'avaient frappés par leur belle conservation, du Pont-du-Gard et de la population ouvrière de notre ville. Je sortis ému de cette entrevue. Don Carlos était un bel homme, à la figure énergique, à l'œil marquant l'intelligence. Il était revêtu du costume de capitaine-général et coiffé d'un béret blanc avec un gland d'or. Il me parut plein de confiance dans le succès de sa cause. Hélas ! les événements politiques et la chute de la République espagnole, devaient dans la suite lui enlever tout le fruit de ses victoires !

Je ne passai que vingt-quatre heures à Durango et désormais attaché à l'état-major du prétendant, je partis le lendemain pour Bilbao, devant lequel on venait de mettre le siège et que Morionés cherchait à débloquer. Le route de Durango à Bilbao était toute sillonnée de convois de vivres et de munitions formés par de nombreux charriots attelés de bœufs. L'effet était des plus pittoresques...

Le *cuartel real* (quartier général) était installé devant Bilbao, sur les bords de la rivière mettant en communication cette ville avec la mer. Il était placé sur la rive droite, tandis que le drapeau du roi flottait au-dessus d'une splendide villa de la rive gauche. Cette rivière de Bilbao avec ses élégantes maisons de campagne qui bordent ses bords jusqu'à las Arenas, station balnéaire charmante, est vraiment délicieuse.

Le général Ellio dirigeait le siège de Bilbao, à mon avis, très mollement. Il pensait qu'il aurait facilement raison de cette ville lorsque les vivres viendraient à manquer. Cependant, il faisait de temps à autre bombarder la ville, tant bien que mal. Je montai, un jour, pour mieux assister à cette opération, à la batterie du Mont-Olargan, commandée par M. Joachim, ancien officier français. Ce dernier se plaignait de manquer souvent de munitions et déclarait que Bilbao ne se rendrait qu'après un bombardement plus sérieux, suivi d'un assaut sur quatre points différents. Pendant le bombardement, les cloches des églises sonnaient à toute volée et par ci par là on entendait quelques coups de feu échangés aux avant-postes. En dehors de cela c'était le calme le plus absolu. Je m'avançai une fois, le long du quai, jusqu'à deux cents mètres d'une barricade. La sentinelle espagnole ne me mit même pas en joue. Les troupes carlistes passaient assez gaiement leur temps sous Bilbao ; on dansait, on jouait à la paume ; on donnait des concerts dans les *posadas* ; j'ai même entendu jouer *la Marseillaise* par la fanfare d'un bataillon de Biscaye. Cette longue inaction était mauvaise. Les carlistes, d'un autre côté, attendaient pour en finir avec Bilbao, l'arrivée par mer de canons de siège. L'escadre espagnole, qui croisait au large, empêchait malheureusement tout débarquement sur la côte. Elle ne se contentait pas seulement de cela. De temps à autre, elle envoyait quelques bordées d'obus sur las Arénas, dont le casino fut entièrement détruit. Les carlistes démasquèrent un jour, une batterie ; un de leurs obus éclata sur le pont du vaisseau amiral et tua l'amiral Barcastegui. Elle ne revint plus à portée des canons carlistes.

Cependant, après trois ou quatre mois de siège et quelques rapides excursions en Guipuscoa et en Navarre, nous apprîmes que l'armée républicaine, commandée par Morionés était en marche pour secourir Bilbao et le débloquer, du côté des mines. Toutes les troupes carlistes de l'intérieur furent concentrées à Sommorostro, tandis qu'un léger cordon de troupes continuait à surveiller la place, de manière à repousser toute sortie des assiégés. Nous allâmes en reconnaissance avec le roi et son état-major en avant de nos lignes. C'est dans une de ces reconnaissances que le brave Ollot, un des chefs les plus distingués de l'armée carliste, fut tué par un éclat d'obus.

Dorregaray fut désigné pour le remplacer. La mort d'Ollot semblait être la revanche de celle de l'amiral Barcestegui.

Morionés ne tarda pas à nous attaquer. La bataille s'engagea dans le voisinage des mines. Elle fut terrible. Tous les assauts de l'armée républicaine furent repoussés. Les *miqueletes* (volontaires du pays) eurent particulièrement à souffrir du feu des carlistes. L'ennemi laissa entre nos mains sept cents prisonniers, des bagages et un drapeau. Un de ces prisonniers devint mon ordonnance. Les prisonniers furent dirigés sur Tolosa et chargés par le génie carliste de construire une route entre Elizondo et San Esteban. Ils furent toujours bien traités. Don Carlos les visita et plusieurs d'entre eux crièrent même : « Vive le roi ! » tandis que d'autres demandèrent à entrer dans les rangs de son armée.

Il fut difficile de poursuivre Morionés, à cause de la faiblesse numérique de notre cavalerie. Cependant, on suivit l'armée vaincue jusqu'à Balmaseda,

qu'elle venait, d'évacuer et qui fut frappé d'une contribution de guerre. Au retour de cette localité, je vis le fameux chêne de Guernica, sous lequel se réunissaient jadis les délégués des fueros de Biscaye, arbre aussi célèbre que le chêne de saint Louis à Vincennes.

L'armée de Morionès s'était retirée derrière l'Ebre du côté de Vittoria et de Logrono. L'état major carliste comprit vite qu'elle avait pour but de prendre à revers les carlistes, dont elle n'avait pu avoir raison de front. C'était là un moyen comme un autre pour essayer de débloquer Bilbao. Don Carlos et Ellio, tout en poursuivant le siège de Bilbao, firent donc fortifier Estella en Navarre et y transporter le gros de l'armée pour parer à tous les événements. Je suivis l'état-major jusque dans cette dernière ville à travers un pays des plus accidentés.

A Estella était concentrée l'armée carliste forte de vingt six mille hommes. Le roi la passa en revue dans la plaine. Le spectacle restera pour moi inoubliable. Jamais l'enthousiasmé ne fut plus grand, parmi les troupes et la population. C'était au moment de l'apogée de la campagne carliste. On reprochait alors à don Carlos de ne pas marcher sur Madrid. Le pouvait-il ? Je ne le crois pas, car l'armée gouvernementale était encore très forte et pourvue de nombreuses troupes d'artillerie et de cavalerie, avec lesquelles il aurait été imprudent de se mesurer en rase campagne. Et puis don Carlos aurait-il trouvé dans les Castilles, l'appui matériel et moral qu'il avait rencontré dans les provinces basques ? Ce n'est pas probable. Donc, on décida d'attendre à Estella, les événements c'est-à-dire soit l'anéantissement de l'armée du gouvernement, la chute de Bil-

bao, soit un pronunciamiento à Madrid en faveur de don Carlos. Mais hélas ! le pronunciamiento devait bien avoir lieu mais en faveur d'Alphonse XII, après la victoire même des carlistes sous Estella.

J'ai dit que l'armée du gouvernement s'était retirée derrière l'Ebre. Elle se porta en avant sur la rive gauche de ce fleuve et vint prendre position à cinq kilomètres d'Estella dans la plaine. Elle était forte de quarante cinq mille hommes, dont dix mille de cavalerie. Le maréchal Concha la commandait en personne. Les carlistes retranchés sur les collines d'Estella, attendirent environ un mois le choc de cette imposante force. Ils avaient eu le temps de fortifier Estella et de se prémunir contre tout mouvement tournant de la part de l'ennemi.

Enfin, l'armée espagnole finit par se mettre en marche et attaquer le camp retranché d'Estella, par une vive canonnade. L'artillerie carliste, quoique inférieure en nombre, mais mieux placée, répondit avec autorité et même avec succès à l'artillerie ennemie. Pendant ce temps l'infanterie gouvernementale ne restait pas inactive ; elle dessinait un mouvement tournant sur l'aile droite carliste, de manière à couper la retraite du côté des montagnes de Navarre. Les quatre premiers bataillons de Navarre repoussèrent victorieusement toutes les attaques des troupes de Concha. Le troisième bataillon, composé de déserteurs français, de bretons, de vendéens, de basques, et dans lequel servait, comme capitaine, M. Allut de Vernou, ancien zouave pontifical, dont le père était alors propriétaire du pont à péage de Remoulins, sortit de ses retranchements et poursuivit à la baïonnette l'ennemi jusques dans la plaine où il eut à soutenir un nouveau combat contre deux

escadrons de cavalerie. Il rentra dans ses positions après avoir perdu un bon tiers de son effectif, en ramenant dix prisonniers, un fanon et tous ses blessés. Le lendemain attaque générale contre les positions carlistes. Combats acharnés sur une étendue de près de cinq kilomètres. Tentative de Concha sur Estella par un assaut, après un bombardement de cinq à six heures, produisant plusieurs incendies. L'assaut fut victorieusement repoussé et toute l'armée carliste prit même l'offensive, surprenant l'Etat-major ennemi dans un hameau, lui tuant son chef le maréchal Concha, de nombreux officiers et s'emparant de tous ses bagages. Ce fut du délire à Estella lorsqu'on apprit la grande victoire remportée par les troupes de don Carlos, la mort du maréchal, dont le corps fut transporté dans cette ville, dans un char trainé par des bœufs. Don Carlos fit découvrir le cadavre de Concha, le salua et prononça ces simples mots : « Que Dieu ait son âme ! Qu'il est donc triste de mourir pour une si mauvaise cause et surtout d'avoir été frappé par une balle espagnole ! » Il ordonna de rendre sa dépouille à ses soldats, ainsi que ses armes et le fit accompagner au camp ennemi par un parlementaire et l'escadron de son escorte.

La victoire d'Estella avait grisé l'armée carliste. On ne parlait de rien moins que de marcher sur Madrid. L'Etat-major se réunit et décida de ne pousser une pointe sur la capitale qu'après la chute de Bilbao. Cette ville au pouvoir des carlistes, c'était l'emprunt carliste assuré en Angleterre ; c'était aussi le soulèvement de toute l'Espagne ; c'était une base sérieuse d'opération et des ressources nouvelles en matériel de guerre et en chevaux, car pour marcher

sur les Castilles, il fallait une forte cavalerie que les carlistes étaient loin d'avoir à ce moment. On ne laissa à Estella que quelques bataillons, on arma la ville et l'on repartit pour Bilbao.

A peine étions-nous arrivés en vue de cette ville, que nous apprîmes le coup d'état du général Pavia, qui venait de renverser la République, et la nomination du maréchal Serano comme commandant en chef de l'armée espagnole du Nord. L'état-major carliste fut sensiblement ému de ces nouvelles. Quelques jours après, le gouvernement d'Alphonse XII faisait proclamer une amnistie générale et accordait, aux officiers carlistes qui demanderaient l'*indulto* (le pardon), le même grade dans l'armée régulière que celui qu'ils avaient dans l'armée du prétendant. Malgré les proclamations de don Carlos et de ses généraux faisant espérer la victoire finale, la chute prochaine de Bilbao, malgré de nombreux avantages dans plusieurs petits combats, malgré les succès de Saballs en Catalogne, malgré la prise de la Seo d'Urgel, les pointes hardies du frère de don Carlos, Alphonse et de dona Bianca de las Nievas, sa vaillante épouse, jusques dans le royaume de Valence, à Cuença, bon nombre d'officiers et de soldats quittèrent l'armée.

C'est qu'il faut constater que l'armée carliste, sous la République espagnole, ne se composait pas seulement de carlistes, mais de tous les mécontents du régime républicain, de ceux qui voyaient, dans l'établissement définitif de cette forme de gouvernement en Espagne, non seulement un danger pour la religion catholique, mais encore une porte ouverte à l'internationalisme et aux sociétés secrètes. Alphonse XII leur apparaissait comme une solution, une sorte de sauveur, et les rassurait. Et puis, pour un grand nom-

bre, est-ce qu'après tout la légitimité d'Alphonse XII ne valait-elle pas celle de don Carlos, après toutes les controverses auxquelles avait donné lieu cette question ?

Les meilleurs officiers de don Carlos, sinon ses meilleurs soldats, avaient accepté l'*indulto*. C'est dans ces conditions là, c'est à ce moment psychologique, que l'habile Serano vint attaquer l'armée du prétendant du côté de Sommorostro, avec des troupes d'élite qu'on pouvait évaluer à soixante mille combattants. La première attaque fut repoussée, mais le second jour elle fut renouvelée, sur tous les points à la fois avec des troupes fraîches et complétée par un mouvement tournant. Don Carlos, voulant ménager la vie de ses soldats et éviter de tomber dans un piège, leva le siège de Bilbao. L'armée carliste se retira sur Durango et les hauteurs qui se trouvent entre Bilbao et cette ville. La retraite se fit en excellent ordre. Pas un trainard, pas un charriot ne tomba entre les mains de l'ennemi, qui, du reste, n'entra dans Bilbao que le lendemain de l'évacuation des alentours de la place, craignant, sans doute, quelque traquenard de la part des carlistes. Il parait que le maréchal se ménagea une entrée solennelle dans la capitale de la Biscaye, car de nos positions nous entendîmes très distinctement le son des cloches et le bruit des salves d'artillerie, qui saluèrent son entrée en même temps que sa victoire.

J'ai parlé plus haut d'un de mes compatriotes, M. Allut de Vernou, capitaine au 3^me bataillon de Navarre. Pendant les combats du Sommorostro, M. Allut de Vernou fit prisonnier un individu à mine louche qui fut fouillé et trouvé possesseur de plans et de documents militaires. Il se disait jour-

naliste allemand et répondait au nom de Schmidt. Ce Schmidt n'était autre chose qu'un ancien sous-officier allemand, devenu espion de l'armée alphon-siste, aux gages de Serano. M. Allut de Vernou, qui était loin d'aimer les allemands, qu'il avait connus, comme moi, en 1870, fit passer Schmidt devant une cour martiale, arrangée à sa guise, laquelle le condamna à être immédiatement fusillé. Schmidt demanda grâce et parvint à faire intercéder quelqu'un en sa faveur auprès de don Carlos ; mais comme la personne ne revenait pas, M. Allut de Vernou donna l'ordre de le passer par les armes, ce qui fut rapidement fait ; et je vous réponds qu'on ne le manqua pas. Quelques instants après arrivait un ordre de don Carlos de surseoir à l'exécution.

A la suite de la prise de Bilbao, les désertions s'accrochèrent encore davantage. Je considérai, quant à moi, la campagne carliste comme virtuellement terminée et je demandai à don Carlos à retourner en France, où des affaires de famille m'attendaient.

ADOLPHE PIEYRE.

QUAND J'ÉTAIS IMPROVISATEUR

NOTES ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES⁽¹⁾

1860

Je venais d'arriver à Paris.

Je me trouvais un soir à l'Odéon, c'était la première fois que je pénétrais dans le second Théâtre-Français de la rive droite.

Mlle Karoly, — une disparue — dont les brillants débuts occupaient, à cette époque, toutes les voix de la presse, Mlle Karoly devait jouer ce soir là le rôle d'Hermiona d'*Andromaque*.

On ne parlait que d'elle.

Je me promis de bien l'admirer et de bien l'applaudir surtout.

Le rideau se leva.

Je m'attendais à un tonnerre d'applaudissements lorsque l'artiste, la tragédienne chantée, louangée par les journaux paraîtrait en scène.

Je n'entendis qu'un bruit sec, isolé.

C'était la *claque* ; les *Romains* (2) comme on appelle

(1) Ces pages sont extraites du Tome IV des œuvres complètes de notre collaborateur si élégamment et artistiquement édités par A. Gautherin, Paris, et qui va incessamment paraître.

(2) *Romains*, applaudisseurs à gages. — La *Claque* date de l'antiquité ; l'Empereur Néron, auteur et acteur avait ses machines applaudissantes. — Ne serait-ce pas à cette origine que les claqueurs modernes doivent le nom de *Romains* ? — Les fonctions de chef de claque sont regardées comme illicites et contraires aux bonnes mœurs par les tribunaux. — Un arrêt de la Cour du 3 juin 1839, les réproouve comme essentiellement basées sur le mensonge et la corruption. A. D.

les faiseurs de succès au théâtre, embrigadés, qu'on voit groupés sous le lustre, ce qui leur a fait donner aussi le nom de *Chevaliers du Lustre*.

La claque seule applaudissait la tragédienne en réputation.

En revanche les bravos de la salle entière étaient pour une jeune et belle actrice dont le nom figurait aussi sur l'affiche mais en caractères lilliputiens. — Je crus un moment m'être trompé et avoir pris une actrice pour l'autre.

— « C'est celle que toute la salle applaudit qui est Karoly. » Pensais-je.

Je demandais à un voisin de stalle qui avait beaucoup de ventre et très peu de cheveux ;

— « Monsieur, pourriez-vous me dire, s'il vous plait, laquelle de ces deux actrices est Karoly ?

Eh, parbleu ! me répondit-il, c'est celle qui joue le rôle d'Hermione. »

— « Le nom de l'autre ?

— « Méa.

— « Je vous remercie, Monsieur.

J'arrachais une feuille de mon carnet et j'écrivis, au crayon, les huit vers suivants que je fis parvenir à Mlle Méa, dans sa loge.

A M^{lle} MÉA

A l'Odéon, ce soir, on donnait ANDROMAQUE

On a vu s'y produire encor,

De la fille d'Hélène et de la veuve d'Hector,

L'émouvante et célèbre attaque.

Hermione jouait.... et des pieds et des mains,

Pour perdre sa rivale aux rives de l'Epire,

Mais la noble Troyenne, hélas ! il faut le dire,

Sur elle a triomphé des Grecs... et des ROMAINS !

Je ne prétends par dire que Mlle Karoly ne méritait pas, elle aussi, les applaudissements de la salle entière; Mlle Karoly avait un talent réel, un magnifique talent. Mais le public, agacé d'entendre toujours des applaudissements de commande, faisait involontairement retomber sa mauvaise humeur sur elle.

C'est ainsi que commença l'étroite amitié que s'établit entre Mlle Méa et moi jusques à sa mort, arrivée en 1888.

Sa fille, Jeanne Méa, que M^{me} Ducros reçut dans ses bras à sa naissance, fait partie depuis plusieurs années, et en première ligne, de la compagnie dramatique dont Sarah-Bernardht est l'étoile et qui colporte le répertoire Français à travers les deux mondes.

Le même soir de la représentation que je viens de raconter, je fis la connaissance de M. Samary, violoncelliste de la Chapelle de l'Empereur.

C'était un compatriote; sa famille étant originaire de Nîmes.

Depuis lors, j'allais le voir souvent chez lui. Il avait épousé une sœur des deux célèbres comédiennes Brohan; Augustine et Madeleine. — Il était donc le gendre de la grande Suzanne Brohan (1), qui venait souvent chez lui donner des leçons de cet art qu'elle interprétait si magnifiquement, à sa petite-fille, Mademoiselle Marie Samary, aujourd'hui pensionnaire de notre deuxième scène française.

Un bébé de trois ans, frais, épanoui, éclatant comme un coquelicot dans les blés, assistait aux leçons de la célèbre aïeule et mimait, avec un gazouil-

(1) Elle est morte en août 1887, à Fontenay-aux-Roses, âgée de quatre-vingt-deux ans. A. D.

lement d'oiselet en liesse, tout ce que répétait sa grande sœur.

Ce bébé, c'était la petite Jeannette devenue l'artiste alerte, provocante, joyeuse, rieuse, mordant à pleines dents nacrées dans le succès et le triomphe !

C'était Jeanne Samary, aujourd'hui sociétaire et l'une des gloires de la Comédie Française (1).

Un jour, nous traversons le Pont-des-Arts avec Samary.

— « Tiens, me dit-il tout à coup, voici Théophile Gauthier. — Je vais te présenter à lui.

En effet, la présentation eut lieu en plein air. — Le fin ciseleur des *Emaux et Camées* nous invita à aller le lendemain, passer la soirée chez lui, dans son petit ermitage de Neuilly.

Je n'eus garde de manquer à une si flatteuse invitation.

Nous nous y rendîmes avec Samary.

Un petit cercle de littérateurs, d'artistes et de dames, entourait déjà le maître.

Après quelques moments de causerie générale : — « Voulez-vous que je vous donne quelques bouts-rimés ? me demanda Théophile Gauthier.

J'avoue que j'hésitais un peu ; je pensais que c'était plus que de l'audace, que de vouloir improviser devant celui qui burinait un sonnet comme Benvenuto-Cellini une coupe ou une poignée d'épée. Toutefois, j'acceptais.

On me donna les bouts-rimés : — *Vallon, Blanche, Avalanche, Sillon, Superbe, Margot, Herbe, Escargot.*

(1) Pauvre Jeannette que j'avais tant de fois fait sauter sur mes genoux ! — Elle a suivi de près l'aïeule dans la tombe.

On me laissait libre du sujet, et je fis .

La lune argentait le *Vallon* ;
On eut dit une nappe *Blanche*,
Et de parfums une *Avalanche*,
Venait embaumer le *Sillon*.
Sans se parler, — jeunes, *Superbes*,
Ivres d'amour, Jean et *Margot*,
Dévalaient le sentier où brillait sous les *Herbes*,
L'huile à filet d'argent que bave l'*Escargot*.

Confiteor !

Le dernier bout rimé fut rempli par Théophile Gauthier.

J'avais rempli les précédents au pas de course, sitôt qu'ils avaient été nommés. Mais je m'arrêtais devant le dernier ;

J'eus beau tourner et retourner les idées, les images dans ma tête, je ne trouvais rien ! — absolument rien ! ... Cet *Escargot*, avec ses petites cornes, tenait mon imagination en arrêt. — Ce que voyant, Théophile Gautier prit la plume et termina ce couplet par ce vers si finement délicat et qui fait image :

L'huile à filet d'argent que bave l'ESCARGOT.

On me fournit d'autre bouts rimés, ceux-ci : — *Avoir, Ceinture, Pouvoir, Nature, Fini, Prouve, Retrouve, Cluny*. — On m'avait imposé comme sujet : — LA CEINTURE DE VENUS.

Voici comment j'accommodais ces bouts rimés au sujet :

Que de femmes voudraient *Avoir*,
Cette précieuse *Ceinture* !
Que de femmes voudraient *Pouvoir*,
Grâces à son secours embellir la *Nature* !

Elle est perdue et c'est *Fini*,
 Oui, bien perdue et tout le *Prouve*,
 Si par hasard on la *Retrouve*
 Ce ne sera pas à *Cluny* !

1862.

.....
 Il y a une dizaine d'années (1), la mode, au théâtre, s'était mise à fourrer des apparitions, des spectres, des fantômes dans toutes les pièces nouvelles. C'était au moyen d'un *truc* de glace, ingénieusement combiné, découvert par le savant abbé Moigro, que l'on obtenait ces effets d'apparitions spectrales. Le physicien-prestidigitateur Robin avait, le premier, révélé ce *truc* au public sur la scène de son théâtre scientifique du Boulevard du Temple.

Un soir, chez M. de Moustier, alors ministre des Affaires Étrangères, on me demanda un couplet sur le goût du jour au théâtre, et on me dicta au fur et mesure de la construction d'un vers, les bouts-rimés ; *Mode, Innovateurs, Accomode, Directeurs, Auteurs, Adresse, Valeur, Pièce, Voleur*.

Sujet : LA SPECTROMANIE

Oui, les spectres sont à la *mode*,
 Saluons les *innovateurs*.
 Tout le monde s'en *acomode*,
 Le public et les *directeurs*,
 Surtout, oh ! surtout les *auteurs* ;
 Grâce à la mode, avec *adresse*
 Ils semblent prouver leur *valeur* ;
 Les *Esprits* courent dans leur *pièce*...
 Que n'y voit-on courir le *leur* !

(1) Note écrite en 1872. A. D.

On remarquera que pour le besoin de ma cause. Je coupais le dernier bout rimé en deux pour ne me servir que de la dernière syllabe. — *Valeur*, ne me disait rien, et *Leur* faisait admirablement mon affaire, en terminant mon couplet par un léger coup de patte à l'adresse des Faiseurs dramatiques.

1865

.
J'étais depuis trois ans rédacteur littéraire au journal : *La Patrie*, chargé en même temps de la très délicate fonction de lire les romans manuscrits déposés au journal et de désigner ceux-là qui pouvaient être publiés dans le feuilleton dont j'étais, pour ainsi dire, le Directeur, le grand arbitre, — ce qui me donnait une certaine importance aux yeux de nos romanciers.

M. Delamarre, mon Directeur, recevait tous les mercredis à sa table, ainsi que l'a raconté Alexandre Dumas père, les célébrités contemporaines et me faisait l'honneur de m'y inviter, quoique indigne.

Après le dîner il y avait causerie et concert ; l'abbé Moigno et le jeune Deparville y développaient et expliquaient les secrets de la nature en faisant toucher du doigt ses merveilleux phénomènes, vulgarisés par leur savante et scientifique erudition.

Delle-Scdie et Fraschini de l'opéra Italien y ravissaient l'oreille des invités.

Alexandre Dumas et Méry s'y renvoyaient la réplique, avec un esprit, un brio étincelant comme un bouquet de feu d'artifice ;

Edouard Fournier, le poète, le critique, l'archéologue y reconstruisait, à l'instar de messire Amphyon grand bâtisseur de villes, le vieux Paris que le pré-

fet de la Seine, Haussmann, était en train de démolir ;

Jules Claretie y faisait ses premières armes en préluant par des articles de mondanité, de chroniques légères, de villégiatures, aux pages du fécond romancier, aux fines perles qui devaient orner le magnifique écrin du futur membre de l'Académie Française ;

Moi. . je dansais sur la corde roide de l'improvisation.

Un soir que l'on causait des collaborations au théâtre, Méry émit cette opinion, un peu vraie, que toute œuvre collaborée devait forcément manquer de *Sui generis*, qu'il devait y avoir des *heurts* dans le style, qu'en un mot l'esprit devait en être boiteux ; l'esprit individuel des collaborateurs n'ayant pas la même allure et ne marchant point du même pas. — Et il ajouta en s'adressant à son illustre ami :

N'est-ce pas Dumas ? — Il y a une pièce à faire là dessus ; *Les collaborateurs*. — Veux tu que nous la fassions ensemble ?

Ce fut un éclat de rire général auquel celui de Méry vint se mêler.

— « Tiens, Alexandre, me dit Dumas, traite le sujet toi même avec des bouts-rimés.

Et mon camarade, à la *Patrie*, M. Lauzières de Thémines, l'ami de Verdi, me dicta aussitôt les bouts-rimés suivants : *Quatre, Goût, Beaucoup, Théâtre, Tout*.

Et je fis :

LES COLLABORATEURS

Ils sont deux, trois, quelquefois *Quatre*,
 Pour faire une œuvre de haut *Goût*,
 Le premier en parle *Beaucoup*
 Le second l'apporte au *Théâtre* ;
 Le suivant n'y fait rien du *Tout*.

Et ma pensée n'était pas complètement rendue, je continuais avec les mêmes bouts-rimés :

Ce n'est que le dernier des *Quatre*,
Garçon de mérite et de *Goût*,
Qui l'a faite en piochant *Beaucoup* !
Mais il est le seul, au *Théâtre*,
Dont on ne parle pas du *Tout* !

— « C'est beaucoup plus vrai que tu ne le crois !
me dit Alexandre Dumas, en riant de son bon, sonore
et franc rire.

.....

1864.

Chez Madame la Baronne Le P...

Ce soir là, il y avait grande et belle réunion dans son hôtel de la rue de Luxembourg, aujourd'hui rue Cambon. MM. les généraux de Toulangeon et de Ladmirault ; de Marnesia, chambellan de l'impératrice ; le Baron Séguier, de l'institut ; le savant helléniste Beulé qui plus tard, étant ministre, se planta un couteau dans le cœur.

Pauvre M. Beulé, qu'alliez-vous faire dans la politique ?

Ce soir là, chez la Baronne Le P., on parlait musique, peinture, sculpture. — J'ai oublié de dire que Madame Le P... possédait tous les dons de l'esprit et du cœur et, ce qui ne gâte rien, des bras à désespérer Phidias, Praxitèle ou Pradier même, s'ils les eussent vu, et des mains !... des mains à les ganter de baisers toute la journée.

L'art faisait donc les frais de la conversation chez la noble Baronne ; on en vint à parler de la Vénus de Milo.

Beulé qui avait dirigé ou professé à l'Ecole Française d'Athènes, tenait les auditeurs sous le charme en dissertant sur la Vénus, ce chef-d'œuvre mutilé de l'art Grec, et chacun déplorait cette mutilation de la forme incarnée dans le paros ou le pentélique.

— « Et vous poète, me demanda Mme Le P., que dites-vous de cette mutilation ?

— « Moi Madame ? je dis qu'il y a eu mutilation et vol.

— « Comment cela ?

— « Eh ! mon Dieu, oui, Madame.

Et ouvrant un riche album qui était là, sur un meuble de Boulle, j'écrivais, *currente calamo* le madrigue suivant :

PLAINTÉ DE STATUE

A Madame la Baronne Le P...

De Milo, la noble statue,
Par Phidias demi vêtue,
Était-ce rêve, illusion ?
L'autre jour parut agitée,
Comme la blanche Galathée,
Du statuaire Pygmalion.

Le marbre eut de soudaines fièvres,
Et l'on vit s'entr'ouvrir ces lèvres,
Muettes depuis deux mille ans !
Et puis, la Vénus désolée,
Pleura sa forme mutilée ;
Ses beaux bras nus, ses beaux bras blancs !

Ce jour-là, vous étiez au Louvre. (1)
C'est ainsi que tout se découvre,

(1) On sait que la célèbre statue se trouve à Paris, au musée du Louvre.

Madame ! — Et la pauvre Vénus,
Voyant vos bras sous la dentelle ;
— « Rends-moi, rends-moi, vous cria-t-elle,
Mes beaux bras blancs, mes beaux bras nus ! »

— .. Madame, dis-je à la baronne, en lui présentant la page écrite : — permettez-moi de déposer cet hommage aux pieds... de vos bras !

1864

Mon excellente camarade, Mlle Méa, dont il sera d'autres fois question dans ce volume de souvenirs littéraires, avait loué pour la saison d'été, une petite villa à l'extrémité du village de Chatou.

La fête votive du pays approchait.

Déjà les marchands forains et les saltimbanques, arrivaient de toutes parts y dresser leurs boutiques et planter leurs barraques en toiles.

Un matin, en déjeunant, ---j'étais, venu passer la journée avec la jeune tragédienne — Méa me fit part d'une idée follement généreuse ; Celle de jouer la comédie, au bénéfice des pauvres dans l'une de ces barraques en toile du champs de la fête.

— .. Adopté ! lui dis-je.

Et de suite nous élaborames le programme de cette fantaisie d'un cœur véritablement artiste.

M. le Maire de Chatou, à qui l'on demande l'autorisation, n'eut pas assez de remerciements à l'adresse de Mlle Méa.

M. Martel de la Comédie Française aujourd'hui ; — Mme Martel, Cantatrice des théâtres impériaux de Saint-Petersbourg et Moscou ; — M. et Mme Riguier du théâtre du Vaudeville, à qui je fis part du projet de notre amie et camarade, Mlle Ma, acceptèrent avec empressement de venir se faire applaudir sous la tente foraine.

Je donne ici le programme de la représentation :

PREMIÈRE PARTIE :

1° Scène tragique jouée par Mlle Méa et M. Martel ;
2° Morceaux de chant par Mme Martel ; 3° Intermède
littéraire par M. Alexandre Ducros, l'improvisateur.

DEUXIÈME PARTIE :

LA CORDE SENSIBLE, vaudeville en un acte : —
Tamerlan, M. Riquier ; — *Califourchon*, M. Désiré ;
— *Zizine*, Mlle Mea ; — *Mimi*, Mme Riquier, etc.,
etc., etc.,

L'artiste jouant le rôle de Califourchon, annoncé sur l'affiche sous le simple nom de *Désiré*, s'appelait effectivement *Désiré Parfouru*, jeune ouvrier sculpteur sur bois, piqué par la tarentule du théâtre et à qui notre ami Martel donnait des leçons de comédie.

Je me souviens même des commencements de Désiré à l'Odéon, où il débuta par le rôle de l'une des trois sorcières dans le *Macbeth* de M. Lacroix, en même temps que Mlle Elise Dugueret y débutait aussi dans la même tragédie, par le rôle-travesti de *Malcome*.

Ce grand jeune homme qui avait un œil bleu et l'autre orange, ce jeune sculpteur de bahuts et d'escabelles, qui débutait par un rôle féminin, à côté d'une femme qui faisait aussi ses débuts dans un rôle masculin, — ce grand jeune homme, dis-je, c'était... c'était M. Porel, aujourd'hui directeur de ce même Théâtre-National, Officier d'Académie, Chevalier de la Légion d'Honneur et auteur, en collabora-

tion avec M. Monval, archiviste de la Comédie-Française, de l'histoire du théâtre sur les planches duquel il a fait ses premiers pas, fourni une carrière de comédien hors-ligne et dont il dirige et gouverne les destinées depuis une dizaine d'années. (1)

Te souviens-t'il, ami Désiré, de cette excursion dramatique à Chatou ? Te souviens-t-il qu'au retour, étant sur l'impériale du train qui nous ramenait à Paris, le vent emporta ta casquette dans la Seine, et te souviens-t'il surtout du chapeau de paille de dix-neuf sous — avec un ruban bleu ! — Que Mlle Méa, ta pensionnaire plus tard, à l'Odéon, t'acheta à la descende du train, afin que tu ne fusses point grondé à ta rentrée au logis paternel ?

.....

La représentation eut donc lieu sous la tente où un public de tous rangs, de toutes classes, s'écrasait littérairement.

Lors de mon intermède voici des bouts-rimés qui me furent lancés : *Observe, Chatou, Préserve, Fou, Prince, Gâté, Rince, Hospitalité.*

SUJET LIBRE

Il faut que ma Muse s'*Observe*,
On est chatou...illeux à *Chatou*,
De vous froisser Dieu me *Préserve*,
Je crois que j'en deviendrai *Fou* !
Oui, mais toi, public, sois bon *Prince* ; (2)
Accueille-nous avec *Gâté*,
Prends une coupe... et qu'on la *Rince*,
Pour boire à l'*Hospitalité* !

(1) Écrit en 1891.

(2) Au moment où je demandais le cinquième bout-rimé, le *Prince* entra sous la tente et on me lança, à ce propos le bout-rimé : *Prince*.

Autres bouts-rimés dans la même soirée. Ils me furent donnés par un Monsieur portant la rosette de la Légion d'honneur ; tête admirable d'apôtre. Il accompagnait Mlle Wertheimberg, la cantatrice consommée qui créa le rôle de Pygmalion, dans l'Opéra *Galathée*, de Victor Massé.

Cette fois on m'avait imposé le sujet. — Bouts-rimés : — *Seine, Chanté, Scène, Enchanté, Voile, Canton, Toile, Coton.*

LA CHARITÉ

« Sur les bords fleuris qu'arrose la *Seine*, »

Comme Deshouillière a *Chanté*,

Nous avons construit notre *Scène*

Puissiez-vous en être *Enchanté*.

Eh, oui ! la charité qui discrète se *Voile*,

Va sécher bien des pleurs ce soir dans le *Canton* ;

Elle vient quêter sous la *Toile*,

Pour qui file un mauvais *Coton* !

On a gardé longtemps à Chatou, le souvenir de cette représentation donnée dans une baraque foraine par des artistes des premiers théâtres de Paris. Les pauvres en auraient souhaité le renouvellement.

•

.....

ALEXANDRE DUCROS.

CHANSON DES ROSES

Si j'étais rose de printemps
Je m'ouvrirais fraîche et mignonne,
Et j'aimerais, doux passe temps,
Mais sans en rien dire à personne,
Un papillon aux reflets bleus,
Un papillon à l'aile rose,
Si bien qu'en nous voyant tous deux
On confondait, l'aile et la rose.

Si j'étais rose de l'été
J'aimerais les heures brûlantes,
Le soleil dans l'immensité,
J'aimerais les nuits scintillantes,
Et plus fraîche quand vient le soir,
J'aurais mes ivresses de rose,
Mes longs baisers, mon fol espoir,
Ma tendresse secrète et close.

Si j'étais rose de l'automne
J'aimerais les feuilles des bois
Dansant leur valse monotone
Sur l'air d'un refrain d'autrefois,
Je choisirai pour mon amant
Le vent en qui plaint toute chose,
Et le laisserais lentement
Flétrir mes pédales de rose.

Si j'étais rose de l'hiver
J'aimerais la bise cinglante
Sifflant dans les rameaux sans vert,
Portant la mort dans sa tourmente,
Et je voudrais dans mon cercueil,
Pour que doucement j'y repose,
De la neige, manteau de deuil,
Au fond de ma tombe de rose.

MARCAN.

POESIES

I

TÊTE DE FEMME (MOSAÏQUE BYZANTINE)

Tes lèvres sont une fleur rare
au calice lourd de poisons,
tes yeux verts au reflet bizarre
s'allument pour les trahisons,
ta chevelure magnifique
est un filet vivant, subtil
enserrant d'un casque magique
le charme doux de ton profil.

Tes lèvres souples et vermeilles
sont un serpent gorgé de sang.

- Elles n'en ont pas de pareilles,
les Vierges au front innocent.
- De tes belles lèvres charnelles
dis-moi ton secret — Gardes-tu
Dans l'eau froide de tes prunelles
des regrets tardifs de vertu
- Fus-tu donc l'Epouse mystique
Très-Pure, pour l'éternité,
toi qui vis dans la mosaïque
impériale en ta beauté ?
- Fus-tu l'Impure désirable
pour qui Byzance a du rugir
femme, au regard impénétrable,
ton secret, fais le donc surgir !...

Tes yeux, sont tels les lampes saintes
devant un nône endormi,
mais ils gardent encor des craintes ;
L'amour, te fut-il ennemi ?
si majestueuse et mutine
femme, au visage d'or numbé
réponds, ô Face byzantine
a l'Erôs as-tu succombé ?

II

AUTOPSIE

Plus froid qu'un glaçon, plus blanc que l'albâtre
j'ai fait l'autopsie de mon propre cœur
posé sur le bloc de l'amphithéâtre,
sur le marbre hostile où l'on met les morts.
D'un geste nerveux, voulant aller vite
j'ai mis mon scalpel dans le torse nu
puis ouvrant les chairs où rien ne palpité
j'ai cherché mon cœur — mon cœur inconnu
et ma main pourtant, ne fut pas surprise
mon frisson d'alors, je l'ai maîtrisé
lorsque l'acier froid de ma lame grise
sur mon cœur trop dur, soudain s'est brisé.
En mes doigts j'ai pris mon cœur de cynique
ce muscle mort-né, d'ennui revêtu
et j'ai regardé d'un œil ironique
ce cœur qui jamais, pour rien n'a battu,
ce cœur où gîtait mon âme trop lasse,
mes espoirs, noyés dans un noir dégoût.
J'ai jeté cœur au ruisseau qui passe
au ruisseau fangeux qui court à l'égout.
Pour boucher le trou beant en mon torse
j'ai pris de la vase au fond du ruisseau
et j'ai fait un cœur à l'immonde écorce
le cœur d'un bouc noir, ou d'un vil pourceau.
Et depuis je vis, et mon cœur de fange
palpité joyeux, chaud comme un soleil...
Qu'il batte bien fort et jamais ne change
à présent qu'il est aux autres pareil.

JULES PERROUX.

LES CRIMINELS

D'APRÈS LE DOCTEUR CH. PERRIER

J'ai eu la bonne fortune de suivre d'assez près, depuis plusieurs années, les travaux du Dr Ch. Perrier sur 859 condamnés détenus à la maison centrale de Nîmes. — Deux gros volumes seront le fruit de ces recherches. Le second est déjà fort avancé, puisque j'ai pu ici même dans la *Revue du Midi* étudier l'un des chapitres qui le constituent : *le tatouage chez les criminels*. Le premier volume vient de paraître ; il porte la date de 1900 (1).

Les condamnés y sont étudiés à trente-huit points de vue différents : naissance, nationalité, âge, état-civil, profession, taille, tête, buste, etc...

Cette division se répète en quinze groupes suivant la nature de la condamnation : vol simple, vol qualifié, violences, meurtre, assassinat, faux, incendie, etc...

Puis ces groupes sont fusionnés, réduits à quatre, et finalement à deux : attentats contre les personnes, attentats contre les propriétés.

C'est une mine inépuisable de documents précis qui échappe à l'analyse. C'est plutôt un dictionnaire à consulter. Pourtant la lecture n'en est pas fasti-

(1) *Les criminels*, par le Dr Ch. Ferrier. Paris, Masson.

dieuse, l'intérêt étant soutenu par quelques incursions dans le domaine psychologique. Voici par exemple, quelques silhouettes lestement enlevées des divers types étudiés :

« Le Français s'habitue vite dans la prison. Il est
« bon garçon, *rigole*, bonimente et blague au besoin
« ses malheurs : « Ça se tire ! ça se tire, disait cer-
« tain quidam condamné pour vol, plus que trente-
« sept mois »,... »

..... « Gagner assez d'argent pour se payer plus
« tard un bon fusil, voilà toute l'ambition du Corse...
« Tous les Corses se connaissent. Beaucoup passent
« ici pour beaux-frères ou pour cousins. »

..... « Parlez-moi des Anglais. Froids et corrects,
« ces messieurs n'ont qu'une pensée : se procurer
« le confortable... Ils font leur toilette au robinet
« commun avec autant de gravité que s'ils étaient de-
« vant un magnifique lavabo... La mère-patrie veille
« encore sur eux et l'ambassade leur fait parvenir
« des livres. »

..... « D'autres (certains chevaliers d'industrie)
« ne sauraient manger sans la traditionnelle ser-
« viette. Ils se lèvent à minuit, s'attachent le mou-
« choir au cou et grignotent un morceau de pain,
« traduisant ainsi leur habitude de souper au café
« Anglais. »

Dans le cours des chapitres, le Dr Ch. Perrier a imité les procédés de ses confrères qui, dans des études générales, pour les animer et les préciser, épinglent ça et là des observations particulières et précises. Voici quelques-uns de ces cas intéressants :

« Un égyptien, contrebandier, ne trouvant dans
« ce rude métier que d'insuffisantes ressources, se
« fit bonneteur et pickpocket. On croit générale-

« ment, dit-il, que pour pratiquer le métier de
 » pickpocket, une main fine et de l'adresse sont
 « nécessaires. C'est une erreur. Il faut surtout du
 « sang-froid, l'adresse ne vient qu'après. Quant à la
 « dimension de la main elle n'a qu'une importance
 « relative... D'ailleurs l'association facilite singu-
 « lièrement le *travail*. Pour opérer un *pante*, on se
 « met 4, 5 et même 6 *machinettes*. Ainsi font les An-
 « glais aux abords des banques, à la sortie des théâ-
 « tres. Ils entourent la victime, la compriment et
 « quand gêne dans ses mouvements celle-ci relève
 « les coudes pour se dégager, l'*ouvrier* le mieux
 « placé lui introduit la main dans la poche en ca-
 « chant ce mouvement à l'aide d'un journal. L'Ita-
 « lien, l'Espagnol, le Français *travaillent* volontiers
 « seuls...

..... « Un mâconnais, qui à l'occasion grinçait le
 « bourgeois a été vendu par sa dernière *marmite*.
 « Nom d'une pipe, dit-il, foi de femme est plume
 « sur l'eau. »

Voilà l'ancien compagnon du faux marquis d'Alba.
 Il brigue la place d'infirmier panseur en ces ter-
 mes :

« J'ai étudié l'anatomie et j'écris techniquement et
 « très orthographiquement toutes les expressions
 « médicales. Je sais rédiger un rapport, faire les
 « opérations chirurgicales simples et panser un
 « blessé.

« Quoique n'étant pas chirurgien-dentiste, j'ai
 « quelques notions pour arracher les dents. Et si
 « parmi les membres de l'administration, il en est
 « qui enflent des cors aux pieds, je me fais fort de
 « guérir infailliblement et radicalement les plus
 « vieux et les plus enracinés. »

Au point de vue pittoresque je pourrais citer tout le chapitre qui donne les procédés des pickpockets, les différentes manières d'ouvrir une porte, de forcer un coffre-fort. — Je pourrais citer l'étude de l'argot, les photographies et les autographes de certains condamnés « faites moi millionnaire, je serai « plus honnête homme du monde. »

Mais la partie la plus intéressante est constituée par l'observation et les mesures anthropométriques. Elles sont complètes et précieuses. Elles se rapportent à la taille, à l'envergure, au buste, au pied, à la tête, aux oreilles, au visage, front, nez, bouche, menton, yeux, à la carrure, aux maladies des criminels, etc...

On n'attend sans doute pas de moi une discussion de ces chiffres ; on me demande seulement les idées générales qui s'en dégagent et pour préciser on me pose sans doute la question : les études du d^r Perrier, confirment-elles ou infirment-elles les conclusions de Lombroso ?

L'histoire de l'anthropologie criminelle comme celle de toutes les sciences comprend trois périodes : 1^o période des préjugés populaires ; 2^o période des préjugés scientifiques ; 3^o période de l'observation scientifique :

Période des préjugés populaire. — Je précise par des exemples. Les compte-rendus des journaux, les conversations courantes représentent le voleur ou le meurtrier comme ayant une physionomie spéciale : louche, mauvaise, basse ou bestiale. « Le pré-
« venu, disait un acte d'accusation, est sorti de la
« maison du crime, les yeux hagards et les cheveux
« en désordre. » — « Les cheveux en désordre, re-
« prit l'avocat, mon client aurait bien voulu avoir les

« cheveux en désordre. Mais regardez-le, messieurs
« les jurés ; il est chauve, chauve comme un œuf
« fraîchement pondu. » Le juge instructeur n'y avait
pas regardé de si près, et on n'y regarde pas de si
près. L'oreille accueille aisément des sonorités fa-
milières ; on accepte sans examen des idées pré-
conçues quoique flottantes et parfois contradictoires,
et de tous ces préjugés sort un système incohérent
et sans valeur.

Période des préjugés scientifiques. — Puis un sa-
vant s'empare du sujet (tel fut Lombroso). Le savant
se pique d'idées générales, de logique. Dans le
silence et la méditation, il édifie un système solide-
ment charpenté qui séduit tous les esprits par son
apparence simple, claire et définitive. Le criminel
est un dégénéré, un type régressif ; dans la société
moderne, il représente un accident atavique ; c'est
un sauvage de la préhistoire. *Donc* il s'éloigne de
l'homme et se rapproche de l'antropoïde. *Donc* il
aura le front fuyant et les mâchoires puissantes. *Donc*
ses bras seront trop longs comme ceux du gorille
et du chrinpanzé. *Donc* son angle facial, sa capacité
crânienne seront ceci ou cela. L'auteur s'il a lui-
même la tête ronde en fera un dolichocéphale ; dans
le cas contraire et avec la même conviction, il en
fera un brachycéphale. En un mot, son système sera
naïvement et implicitement une glorification de sa
propre personne. Il est fier de ses bras grêles et de
sa tête puissante qui réalisent le type de l'homme
civilisé esthétiquement éloigné du barbare primitif ;
il est fier de son esprit qui a imaginé des théories si
bien ordonnées.

« Mieux vaut un faux système, disait fièrement
M. de Buffon, il prouve qu'on sait penser ». « Le

meilleur creuset c'est l'esprit. » Et le xviii^e siècle, hélas, lui donnait raison. Les quelques faits anatomiques précis de son ouvrage sont dûs à son collaborateur Daubenton ; ils n'obtinrent aucun succès. Les *tripailles* de M. Daubenton répugnaient à tout le monde. Cela ne m'étonne pas. Quand on se pâme devant les manchettes de dentelle, l'élégance du style, la belle ordonnance des spéculations à priori, on n'a que dédain pour les réalités qu'on appelle grossières et pour la vérité qui étant complexe paraît inharmonique.

Période de l'observation scientifique. — Cependant le règne de la certitude métaphysique est passé. Les représentants les plus attardés de la scholastique n'osent plus soutenir que nos sens nous trompent et que seule la raison peut déchirer le voile de la nature. Ils savent bien que les faits sont les seuls arguments et ils cherchent, après coup, dans des observations ultérieures la *vérification* de leurs théories préconçues.

Ainsi Lombroso ayant énoncé ses doctrines, a dans la suite apporté des documents. Mais quels documents ? ramassés à la hâte un peu partout. Et croyez-vous à l'impartialité, à la justesse de vue chez un homme qui s'est enfermé dans une opinion sous un triple airain d'axiomes, de théorèmes et de corollaires ! Inconsciemment, ingénument il écarte certains faits qui le contredisent, met en relief ceux qui lui conviennent. Il a donné une couleur à son papier et il n'en voit pas d'autre. Ce n'est pas de l'aveuglement, mais c'est du daltonisme.

Il faut procéder autrement. Prendre des faits sans s'inquiéter d'abord de leurs conséquences, les étudier, les grouper, s'élever progressivement aux

idées générales non par des déductions, mais par des inductions, mettre la conclusion au dernier chapitre et non à la préface, savoir que les faits ne *vérifient* pas les théories, car il les précèdent et leur servent de base. Voilà le véritable esprit scientifique; c'est celui qui a animé le D^r Ch. Perrier commençant et continuant ses études sans préoccupation d'école ou de parti.

Pour prendre un exemple, il a trouvé que chez ses criminels, en moyenne, l'envergure dépasse la taille de 4 centimètres. Il a cherché alors cette différence dans l'ensemble des cas et qui d'après les observations varie de 0 à 8 cent. L'auteur dit alors et ne peut dire autrement : 4 est compris entre 0 et 8. Il dit alors et alors seulement : les criminels restent dans la moyenne générale ; il n'y a pas de type criminel. La criminalité nait plutôt du milieu que de l'hérédité.

Il dit cela d'après ses documents et seulement pour les cas qu'il a étudiés. Un autre observateur, ailleurs, arrivera peut-être à des résultats différents. Il n'y a pas de sujet définitivement traité. Il faut des milliers et des milliers d'observateurs regardant les mêmes objets, décrivant les mêmes phénomènes avant qu'on ait bien vu et bien compris. Même en contradiction avec les grands hommes les chercheurs modestes ont leur mot à dire et il arrive souvent que ce mot soit le dernier mot.

Jules GAL.

PÈLERIN DE LOUAGE (1534)

Cette industrie florissait au moyen âge. Mais qu'on se rassure, elle n'est pas perdue en France, au moins en ce qui concerne la Palestine. De temps en temps nos consuls d'Orient voient arriver quelque pauvre diable, teinté de lettres et plus ou moins déclassé, chargé des prières et des besoins d'âmes pieuses, par les soins d'un couvent qui les a centralisés, et dont il est l'agent. Il vient faire régulariser ses papiers et demander, à l'occasion, la protection que la France donne libéralement à tous ses enfants. Un de ces bohêmes de la piété a fait longtemps et fait peut-être encore le plus curieux client de notre consulat de Constantinople.

Mais ce n'est pas de la Palestine qu'il s'agit dans le présent texte, c'est de Saint-Jacques de Compostelle en Galice, pèlerinage trop célèbre pour qu'il soit nécessaire de s'étendre. Un brave travailleur nimois, Jean Turin, prend à forfait, moyennant 9 livres et demie tournois, d'y aller en pèlerinage, au lieu et place du fustier ou menuisier nimois Antoine Cordouon, qui pourra ainsi gagner les bénédictions espérées, tout en conservant les gains de sa profession. C'est fort bien calculé, tout le monde est content, et le saint n'y perd rien.

TEXTE DU 18 FÉVRIER 1534, n. s.

Loyage pour aler à Sanct Jaques, pour M^e Anthoine Cordouon, fustier de Nismes.

L'an mil cinq cens trente trois et le xviii^e de febvrier, régnant très que cristian prince François, par la grâce de Dieu roy de France, personnelment constitué Jehan Turin, trevaleur de Nismes, lequel de son bon gré et franche volonté, a promis et promet audit Cordouon, illec présent, aler en pèlerinaige, dévotement, de la présente cité de Nismes, jusques à Sanct Jaques de Gaulice, pour et au nom dudit M^e Anthoine Cordouon, et ce au premier jour, et porter vray certiffiance du jour qu'il entrera audit Sanct Jaques. Et ce, pour le pris et somme de neuf livres et demye tournoys. Desqueles luy en a baylé de presant la somme de troys livres et demye. Et de la reste promet payer ledit Cordouon à la fame dudit Turin trente solz tournoys au premier jour. Et la reste luy promet payer ledit Cordouon incontinant que sera retourné dudit voyage, et aura portée vray certiffication dudit romanaige (1). Et sera tenu ledit Turin, come dessus, fere ledit voiatge au nom dudit M^e Anthoine, dévotement et sans fraude. Et ainsin l'ont promis l'ung envers l'autre. Et ce sont obligés tous et chescuns leurs biens aux courtz de Monsieur le Seneschal de Beaucaire et Nismes, ordinere de Nismes, et chescune d'iceles. Et ainsin l'ont juré avecques toutes réservations de droit necesseres. Fait à Nismes, à ma botique, ès présences de M^e Vidal Rancurel, notaire, messire Jehan

(1) Pèlerinage.

Bonne, prestre, M^e André Floterii, notaire, Guilhaumes Corcône, laboureur, et moy [Sannerii].

En marge : Le XX^e de jung mil V^e XXXIII, ledit Jehan Turin a quieté ledit M^e Anthoine Cordouon, et ledit Cordouon ledit Turin, et ont consenty ledit obligé estre cancellé (1) ès présences de Guilhaumes Corcone, Gonet Paniset et de moy Sannerii.

(Archives du Gard, E. 724. Registre du notaire de Nîmes, Étienne Sannier).

Ed. BONDURAND.

(1) Biffé, rayé annulé.

CHRONIQUE

Le 14^e anniversaire de la *Revue du Midi* a été célébré par un banquet. Cette fête intime a eu lieu, lundi 22 janvier dernier, à 7 heures du soir, dans les salons Durand.

M. Clauzel présidait. Il avait à sa droite M. Lionel d'Albiousse, président honoraire du tribunal d'Uzès, à sa gauche M. le docteur Elie Mazel père.

En face de lui, M. le Chanoine Camille Ferry, curé de Saint-Paul, en sa qualité de fondateur de la *Revue*, ayant à sa droite, M. Marcellin Clavel, à sa gauche M. le marquis de Valfons.

L'inclémence de la saison avec ses maladies avait empêché quelques fidèles, comme M. le Comte de Balincourt, de profiter de cette charmante réunion. Un accident trop récent et qui par bonheur n'aura pas de suites graves avait privé le banquet de la présence du très honoré et très sympathique général Bertrand.

Malgré ces absences et d'autres que la coïncidence des réunions multiples à ce moment de l'année avait produites, les convives se trouvaient encore au nombre respectable de 32. Voici leurs noms cités au hasard, sans souci de préséance quelconque.

MM. Georges Maurin, directeur de la *Revue*, Michel Jouve, Odile Pannet, Gal, Dessaux, Gérard Lavergne, Adolphe Pieyre, abbé François Durand, abbé Delfour, Edouard Bonduvand, Alexandre Ducros, abbé Brun, abbé Boudin, abbé Nicolas, Gervais-Bedot, Chansroux, Gabriel Carrière, Louis Bard, Rigal, docteur Mazel fils, Vernhette, de Sorbier de

Pougnadoresse, abbé Sarran, Max Raphel, Rilaud, Chandelier, notaire à Beaumont.

Le menu, digne de la réunion et digne de Durand, comprenait :

POTAGE CRÉCY

—
CROQUETTES FINANCIÈRES

FRUITS DE MER NANTUA

FILETS DE CHEVREUIL PÉRIGUEUX

—
CHAPONS DE BRESSE ROTIS

ÉPINARDS A LA CRÈME

—
BOMBE GLACÉE

—
DESSERTS ASSORTIS

—
VINS

SAUTERNE, BORDEAUX, CHAMPAGNE

Au champagne, les toasts.

M. Clauzel, président, a ouvert la série, qui s'est continuée avec MM. Maurin, Gervais-Bedot, chanoine Ferry.

Nous espérons pouvoir les donner, au moins par fragments, dans notre prochain numéro.

Pendant et après le café et les liqueurs, la littérature et la poésie se sont épanchées dans les oreilles attentives et charmées des convives mis en belle humeur par la bonne chère.

Quelques uns avaient dû s'arracher à ces délices pour applaudir, à la *Chambre Musicale*, le jeune prodige, M. Jacques Thibaud, violoniste et musicien d'une virtuosité, d'une intelligence et d'un charme sans pareils.

Ce soir là, le proverbe : *Un malheur ne vient jamais seul*, se traduisait, au contraire, exceptionnellement, en ces termes : *Un bonheur ne vient jamais seul*.

P. C.

BIBLIOGRAPHIE

Belugueto, poésies patoises par Albert Roux, Nîmes Chastanier.

Ce recueil de poésies est l'œuvre d'un jeune débutant qui s'essaye à traduire dans l'idiôme de son pays natal, des sentiments très purs et très élevés. Il y réussit souvent et nous devons lui savoir gré de n'avoir pas voulu forcer sa voix et de ne pas l'avoir enflée jusqu'au mauvais goût. Il aime son village, ce qui est bien, et le dit en termes simples et émus, ce qui est encore mieux. M. A. R. est surtout bien inspiré quand il parle de l'enfance et de son village natal. L'ardent soleil de la Provence a déjà perdu quelques uns de ses rayons dans le pays de l'auteur, qui écrit dans le dialecte des environs d'Uzès « idiôme à la fois rude et harmonieux, que j'ai bégayé au berceau, celui que j'aime avec amour, parce qu'il a été amour pour moi. » Sans trop relever le pléonasmе, félicitons notre compatriote d'avoir ainsi pieusement voulu protéger contre l'oubli sa langue maternelle. Mais ses prochaines œuvres gagneraient peut-être à retourner au pur provençal, assez difficile déjà à bien comprendre et à bien écrire pour qu'on n'en complique pas les variations.

André Besson. En cheminant; Lyon. André Paquet, id.

Ce livre n'est ni de poésie, ni de nouvelles; et pourtant il a souvent le charme de la première et l'intérêt des secondes. C'est un acte de foi ardent, en même temps qu'un geste de très belle littérature. Par beaucoup, ce recueil sera lu avec ravissement; par tous, avec profit. Citons-en seulement deux pensées: « Les premières impressions sont aussi les plus vivaces. Notre cœur est semblable à une coupe d'or: les rêves y tombent goutte à goutte et si doucement, que, lorsqu'elle est pleine, ce sont les dernières gouttes qui glissent et qui s'en vont », et encore précédant un tableau d'une tristesse infinie et douce tout à la fois: « la douleur est la grande maîtresse, l'éternelle souveraine, et malheur à celui qui n'aurait pas souffert ».

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

D'ANDUZE A AMSTERDAM

(1770-1771)

*Journal de voyage d'Antoine Rodier de Labruguière,
publié, avec des notes, par M. Joseph Simon,
Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Nîmes.*

Le manuscrit de ce Journal de voyage fait partie de la bibliothèque de feu Antoine-Ernest Rodier de Labruguière, d'Anduze, qui appartient aujourd'hui à sa fille, Madame veuve Henri Delpuech. Il est anonyme, mais il ressort des renseignements qu'ont bien voulu me donner Madame Henri Delpuech et sa tante nonagénaire, Madame la baronne Boileau de Castelnau, née Rodier de Labruguière, ainsi que des indications fournies par le récit lui-même, que l'auteur en est Antoine Rodier de Labruguière.

Antoine Rodier de Labruguière, naquit à Anduze, le 22 juillet 1747, et y mourut, le 5 avril 1833. Il était fils d'Antoine Rodier, avocat en parlement de Toulouse, seigneur du mas de la Bruguière. Il avait pour frère Albert Rodier, dont il est question dans ce Journal et avec lequel il avait fait son voyage. Albert Rodier épousa plus tard sa nièce, fille de son frère Antoine. De ce mariage naquit M. Antoine-Ernest Rodier de Labruguière, membre de l'Académie de Nîmes et auteur d'ouvrages de philosophie, qui lui ont acquis une honorable notoriété.

Tome XXVIII, 1^{er} Mars 1900.

41

Des membres de la famille Rodier étaient allés s'établir à Amsterdam, lors de la révocation de l'édit de Nantes, sans cesser d'être en relations avec les membres de leur famille restés au pays natal. C'est pour faire visite à un descendant de ces émigrés, qu'en 1770, Antoine et Alfred Rodier, âgés alors, le premier, de vingt-trois ans, le second, de quatorze, entreprirent le voyage d'Anduze à Amsterdam, en compagnie de M. de Lafarelle (1) et de Madame de Lafarelle, née Bachmann, qui retournaient chez eux, à Amsterdam, après une visite faite aux membres de la famille de Lafarelle, à Montpellier et à Anduze.

Antoine qui avait reçu une bonne éducation littéraire, prit note de tous les incidents du voyage et transcrivit ses impressions dans un Petit cahier qui, selon son expression, « ne contient que ce que j'ai vu. » Ce Petit cahier devait être lu, à son retour, aux amis et à la famille. Aussi est-il écrit simplement, sans aucune prétention. On n'y trouve, ni érudition, ni réflexions politiques ou philosophiques, ni pédantisme d'aucune sorte. Le récit cependant est animé, il a du mouvement, quelquefois du piquant, et tout est bien vu. J'en ai scrupuleusement respecté le texte et l'orthographe (2).

Deux parties du Journal sont surtout intéressantes : le séjour à Paris et le séjour en Hollande.

Nos voyageurs se sont arrêtés à Paris du mardi 29 août au jeudi 4 octobre 1770. Ils visitent tous les monuments de la capitale et des environs, et, si la description qu'en fait Antoine est un peu trop dénuée d'appréciations artistiques, elle a le mérite d'être d'une exactitude rigoureuse et de nous apporter des détails que nous chercherions vainement ailleurs. Mais ce qui intéresse particulièrement les jeunes Anduziens, c'est

(1) M. de Lafarelle qui épousa Mlle Bachmann, d'Amsterdam, est M. Vignoles de Lafarelle. Il eut deux filles qui se sont mariées en France. L'une est devenue Mme de Paul, l'autre Mme de Saint-Hippolyte (Je dois ce renseignement à la gracieuseté de Mme de Mazarin, née de Lafarelle, petite-nièce de M. Vignoles de Lafarelle-Bachmann. Je l'en remercie ici.

(2) Sauf l'orthographe des noms de lieux, qui est généralement incorrecte dans le manuscrit.

le théâtre, et il ne faut pas en être trop surpris. C'était la grande passion de l'époque. La cour avait des théâtres dans tous ses palais, la noblesse en avait dans ses châteaux, la bourgeoisie dans ses hôtels, le peuple dans les baraques des foires, sans parler des autres théâtres publics. Les spectacles frivoles étaient surtout fort répandus. Dulaure en attribue la cause aux desseins politiques de la cour. « On voulait, dit-il, que le peuple ne s'occupât que d'acteurs comiques et de scènes frivoles, afin qu'il ne fit aucune attention à la scène politique alors fort en désordre (1). » Nos voyageurs suivaient le courant. Ils ne se couchaient presque pas un soir sans avoir été à un grand et à un petit théâtre, aux Français ou aux Italiens et au Vauxhall ou chez Nicolet. Antoine note jour par jour les pièces qu'il a vu *donner*, le nom de l'acteur qui a joué le principal rôle, et souvent avec des observations fort judicieuses. Il nous fait connaître l'attraction du jour, le phénomène qui fait courir le Tout Paris, et nous donne ainsi une histoire véritable et vécue des spectacles de Paris, pendant tout le mois de septembre 1770. Il ne faudrait pas cependant vouloir trouver dans le Petit cahier un tableau complet des mœurs parisiennes de la fin du règne de Louis XV. Les guides des jeunes Rodier à Paris ne leur ont-ils pas permis de les étudier à fond, ou bien par égard pour ses futurs auditeurs ou lecteurs, Antoine omet-il à dessein d'en parler ? Les deux hypothèses peuvent être exactes.

La Hollande, et particulièrement la Hollande septentrionale, est l'objet d'une étude plus approfondie. L'auteur nous décrit avec complaisance ses vertes prairies, ses riches pâturages, l'activité industrielle et commerciale de ses habitants. Il va même jusqu'à faire la psychologie de quelques-uns de ces habitants, de ceux qu'il connaît le mieux, pour nous donner une idée générale du caractère des Hollandais. Il nous fait assister aux réceptions de la société d'Amsterdam, nous dépeint ses distractions en hiver et en été. Il n'a garde d'oublier les peintres qui ont illustré la Hollande et ne man-

(1) Dulaure. *Histoire de Paris*, Furne, 1837, t. IV, p. 206.

que pas, à Anvers, de nous conduire devant leurs chefs-d'œuvre. Tout est présenté avec entrain et esprit et dénote une grande faculté d'observation chez un jeune homme de vingt-trois ans.

Antoine repartit d'Amsterdam, le 3 juillet 1771, laissant son frère Albert chez son oncle de Hollande. Il retourna en France par Rotterdam, Anvers et Bruxelles. La Relation se termine par le regret de ne pas avoir pu aller à la Comédie à Bruxelles. « Lorsque j'arrivai, il étoit déjà tard, » dit notre amateur passionné de théâtre ; « la Comédie étoit presque finie. J'y aurois cependant été rien que pour voir la salle, mais il me fallait avoir soin de détacher ma malle, et avant que tout cela fût fait le spectacle fut terminé. » Je le plains vraiment, car je ne sais s'il revit jamais un théâtre.

Il revint à Anduze, s'y maria et y mena, jusqu'à la fin de ses jours, l'existence paisible d'un riche propriétaire foncier. On m'a dit cependant qu'on le voyait quelquefois rêveur. C'est qu'il venait alors de relire son Petit cahier, et qu'il revoyait, dans son imagination, les joyeux jours de sa jeunesse où il applaudissait Caillot ou la Duménil, éclatait de rire aux gambades du singe de Nicolet, ou bien s'arrêtait, plein d'admiration, devant les merveilleux tableaux de Rubens.

JOSEPH SIMON.

Nîmes, le 27 Janvier 1900.

*
* *

Le voyage que nous faisons en Hollande étant décidé, nous partîmes d'Anduze, après un mois d'attente, le samedi 18 août, à 5 heures du matin, dans un cabriolet que mon cher père avait acheté exprès ; on nous donna pour nous conduire jusqu'à Nîmes Abraham, ancien domestique de M. de Saint Roman, et le domestique de la maison nommé Louis. Nous arrivâmes à Nîmes à une heure et demie. Nous fûmes loger au Petit-Louvre (1) chez Troupenas (2) où on est fort bien. Après nous y être reposés une ou deux heures, nous fûmes faire quelques petites emplettes et les commissions dont on nous avoit chargé. Nous passâmes le reste de la journée chez notre oncle. Un moment avant d'aller souper, nous allâmes faire une visite à Mademoiselle Bragouze. Après quoi nous retournâmes chez Troupenas où nous soupâmes. Le lendemain dimanche 19, mon oncle vint nous voir. Après avoir reçu sa visite, je renvoyai les domestiques avec les chevaux qui nous avoient conduits, et je fus à onze heures chez Mademoiselle Bragouze où je restai jusqu'à midi. Je revins à l'au-

(1) Appelé aussi Hôtel du Louvre ; aujourd'hui l'annexe de l'hôtel du Luxembourg, qui donne sur la place de la Couronne.

(2) Troupenas ou Traupenas était en même temps loueur de voitures. Il est déjà fait mention de cette maison au commencement du XVIII^e siècle, en 1710. V. *Chroniques de Languedoc*, t. V. p. 41.

berge comptant d'y trouver M. et M. Lafarelle qui devoient s'y rendre ce jour là de Montpellier à dix heures du matin. Ils n'y furent pourtant pas. (Ils étoient partis d'Anduze un jour avant nous). Ce retard nous inquiétoit beaucoup. Ils arrivèrent enfin à une heure et demie, dans le temps que nous étions à table. On les servit presque tout de suite. Peu de tems après le dîner, je fus prendre Mlle Bragouze. Elle vint avec M. son frère voir Mme de Lafarelle. Après les compliments ordinaires, on proposa d'aller voir la ville et nous sortîmes.

Nîmes est une des villes qui conservent le plus d'antiquités, en fait de bâtimens. Les Arènes, la Maison quarrée, le Temple de Diane en sont des preuves existantes. Les Arènes sont un vaste bâtiment ovale fait en amphithéâtre. Il servait chez les Romains de lieu de combat pour les animaux et il fut construit pour cet effet. C'est là où les criminels devoient disputer de force et d'adresse avec les animaux les plus féroces dont d'ordinaire ils devenoient la proie, et les Romains rangés sur cet amphithéâtre qui fait tout le tour du lieu du combat et qui existe encore, dévoroient des yeux cet affreux spectacle. Les pierres qu'on a employées à ce bâtiment sont d'une énorme grandeur et elles paroissent être placées sans ciment. Ce morceau d'antiquité est assez bien conservé, et on le verroit tel qu'il étoit, sans doute, du tems des Romains, si on n'avoit permis à des particuliers de bâtir dans l'enceinte (1).

La Maison quarrée est encore un ancien bâtiment. On y voit tout autour de grandes colonnes, la plu-

(1) Voir sur les maisons construites dans les Arènes l'article de M. E. de Balincourt; *L'ancienne ville des Arènes*, (Revue du Midi 1896, t. I.)

part d'une seule pierre qui se sont très bien conservées. Les Nimois et particulièrement M. Séguier ont fait beaucoup de recherches pour savoir à quoi elle étoit destinée dans le tems que Nîmes étoit une des colonies de Rome. Il y a plusieurs opinions à ce sujet, mais voici la plus reçue. La Maison carrée, dit-on, est le lieu qui renferme les cendres de la mère de l'empereur Adrien. Cet empereur, à la mort de sa mère, fit élever en son honneur ce superbe mausolée. Cela sert à présent d'église.

Il ne reste que de faibles traces du temple de Diane. On y découvre cependant encore quelques statues mi-démembrées.

La Fontaine qui fait un des plus beaux ornemens de Nîmes est hors la ville. Elle est du tems des Romains et on montre encore l'endroit où étoient les bains de ce tems là ; elle a été beaucoup ornée. Il règne autour du grand bassin une belle balustrade de pierres de taille ; au milieu est la statue de Diane sur un pied d'estal, autour duquel est un cordon très bien travaillé. Plusieurs statues ornent encore cet endroit là. Un beau parterre et plusieurs allées d'arbres en font une jolie promenade. Sur la montagne qui est à côté de la Fontaine, on voit s'élever la Tour Magne qui servoit de fortifications aux Romains. Il étoit déjà tard quand nous quittâmes la Fontaine. Nous fûmes cependant encore à l'Esplanade, et, après avoir fait quelques tours de promenade nous nous retirâmes et nous séparâmes ainsi de M. et Mlle Bragouze qui avaient eu la bonté de nous accompagner partout où nous fûmes. Après le souper, nous nous arrangeâmes pour être en état de partir. Je fus encore passer une heure de l'après-souper chez Mlle Bragouze. Je rentrai à dix heures

et demie. Les chevaux de poste, que nous avions été obligés de commander pour minuit étant arrivés à l'heure marquée, nous partîmes une demi heure après. Nous devions partir trop de bonne heure pour nous coucher. Il m'en auroit coûté de passer une nuit entière sans dormir, si j'en eusse été dédommagé dans la voiture. Je reposai si bien que je pense que je serais arrivé à Pierrelatte sans m'apercevoir de la route que j'avois déjà fait, si on ne m'eût réveillé à chaque poste pour payer le postillon. Nous avions connu à Anduze Mme Boyer et M. son fils qui habitent Pierrelatte. Nous ne voulûmes pas passer devant leur porte sans les saluer. Nous descendîmes donc un instant de voiture pour entrer chez eux. Notre visite fut courte. Nous refusâmes un dîner qu'ils nous offrirent et nous continuâmes notre route après les avoir embrassés. A deux heures nous arrivâmes à Montélimar, où nous nous arrêtâmes pour dîner au Palais-Royal. Nous y fûmes fort bien. Nous nous étions proposés d'aller dans un jour à Valence et nous ne pouvions pas nous arrêter longtemps à Montélimar. Aussi nous en partîmes à trois heures et malgré le peu de tems que nous restâmes à la dinée, nous n'arrivâmes qu'à neuf heures à Valence, Nous logeâmes à la Poste, où nous fûmes assés mal.

Le lendemain mardi 21, nous partîmes de Valence à cinq heures et demie. Nous voulions arriver ce jour là à Lyon et nous ne nous arrêtâmes nulle part pour dîner. A huit heures, nous entrâmes dans Lyon et fûmes loger au Parc. On y est bien.

Nous voulions voir Lyon, et nous étions bien aises de nous y reposer. Aussi nous y séjournâmes le mercredi 22 avril et le jeudi 23. Nous fûmes le mer-

credi après dîner voir la jonction du Rhône avec la Saône. Nous fûmes promener aux Brotteaux ensuite à la place Bellecour, de là nous fûmes au concert. On y exécuta de bons morceaux. Les étrangers y entrent gratis.

Le jeudi, après que nous eûmes dîné, nous fûmes promener sur les bords de la Saône. On nous fit apercevoir le château de Pierre Ancise (1), où on met les prisonniers d'Etat. Il est situé sur un rocher fort escarpé. Nous rentrâmes après dans la ville et nous fûmes voir la Maison de ville. Il y a une grande salle où sont en grande partie les portraits des échevins. En sortant de la Maison de ville, nous fûmes à la Comédie. Nous vîmes donner *L'avocat Pathelin* (2) et les *Moissonneurs* (3). Nous vîmes pendant ces deux jours de séjour ce qu'il y a de plus curieux à Lyon. Cette ville si connue par son commerce est fort grande et elle a un air riche. On y fait toute sorte de commerce, mais celui des soieries nous y parut le principal. J'oubliais de dire que le jeudi matin nous fûmes avec mon frère faire une visite à Mme Simon, notre compatriote. Nous trouvâmes chez elle M. Elie Randon, son frère. Nous quittâmes Lyon, le vendredi 24 août à neuf heures, nous dinâmes en voiture et arrivâmes à Mâcon à 5 heures. Nous fûmes

(1) Petra scissa (pierre coupée, roche taillée).

(2) Comédie en trois actes, en prose, par l'abbé Brueys, représentée pour la première fois au Théâtre Français, le 4 juin 1706. On sait que c'est l'ancienne Farce de *Maistre Pierre Pathelin* ou *Comédie des tromperies, finesses et subtilitez de Maistre Pierre Pathelin* attribuée à Pierre Blanchet (1459-1519), arrangée pour le théâtre. (Les renseignements sur les pièces de théâtre ont été puisés en grande partie dans le *Dictionnaire des théâtres de Paris*, des frères Parfaict, Paris, Rozet, 1767, ou dans le *Dictionnaire portatif des théâtres* d'Ant, de Lérès ; Paris, 1754.)

(3) Comédie en trois actes, en vers libres, mêlée d'ariettes, paroles de Favart, musique de Duni, représentée pour la première fois au Théâtre Italien, le 27 janvier 1768.

promener, M. de Lafarelle, mon frère et moi, sur les bords de la rivière. Nous y vîmes arriver la diligence de Lyon et comme nous revenions au Parc où nous logions et où nous fûmes bien, il nous prit envie d'entrer dans la ville. Nous promenâmes dans trois ou quatre rues. Le hasard nous fit passer près d'un chapelier; nous lui achetâmes deux bonnets de poste qui nous coûtèrent 14 livres.

Nous poursuivîmes notre route le lendemain samedi, 25 août, à quatre heures et demie. Nous ne nous arrêtâmes pas pour dîner et nous arrivâmes à six heures à Dijon. Nous passâmes ce jour-là par Beaune, si renommé pour ses vins. M. de Lafarelle fut bien aise d'en prendre sur le lieu. Il y acheta du muscat blanc, du Pomard et du clos Vougeot qui est du meilleur rouge de Bourgogne. Ce canton appartient à l'abbaye de Cîteaux qui n'en est pas éloignée. Nous logeâmes à Dijon à l'Hôtel de Condé. On y est passablement. Nous en partîmes le dimanche 26 août à cinq heures du matin. Nous fûmes à onze heures à Vitteaux où nous nous arrêtâmes, M. de Lafarelle voulant écrire au maire du Pont de Pany pour faire punir un postillon de cet endroit qui lui avoit manqué. Pany est à deux postes de Vitteaux. Après que M. de Lafarelle eut fait la lettre, on nous servit à dîner à la Poste où nous étions descendus et où nous fûmes assez bien. Nous montâmes en voiture à deux heures. Nous arrivâmes à Vermenton à une heure et demie. Nous logeâmes à l'auberge de Saint-Nicolas et y fûmes fort bien.

Le lundi 27 août, nous partîmes à trois heures et demie de Vermenton. Nous passâmes par Auxerre et nous arrivâmes à une heure à Pont-sur-Yonne; nous dinâmes à la Poste ; nous y fûmes mal. Dans cette

matinée, une petite écroue de la voiture s'étoit perdue, nous en fîmes refaire une et serrer toutes les autres. Il nous en coûta 18 sols. Nous repartîmes à deux heures et demie du Pont-sur-Yonne. Nous étions déjà près de Fontainebleau lorsqu'une suspension de la voiture de M. de Lafarelle vint à casser. On la racommoda avec des cordes et nous fûmes à pied à Fontainebleau. Nous n'en étions qu'à un quart de lieu. Nous y arrivâmes à six heures et demie. Nous logeâmes à la Belle Image. Nous y fûmes fort bien, mais aussi fort chèrement.

Le mardi 29, nous fûmes, le matin, voir le château. Nous parcourûmes tous les appartements. Ce que nous y vîmes de mieux fut la chambre du Roy et le cabinet du conseil. La chambre du Roy est toute en moulures en or de différentes couleurs, et le cabinet du conseil est garni de magnifiques tableaux. Nous vîmes aussi la salle de spectacle, et nous descendîmes dans le jardin. Après y avoir promené longtemps, nous nous approchâmes d'un beau bassin, où nous vîmes quantité de grosses carpes. Nous partîmes à une heure après avoir dîné à Fontainebleau. Nous vîmes la forêt qui est immense. Le chemin est à travers cette forêt pendant près d'une poste. Nous arrivâmes ce jour là à sept heures et demie à Paris. Nous fûmes descendre à l'hôtel Platrière, rue Platrière, où nous avions des appartements loués pour lesquels nous payons 275 livres par mois. Nous prîmes là des arrangements pour notre nourriture et nous arrêtâmes qu'on nous donnerait à manger à 40 sols par repas, sans y comprendre le vin, que nous payons séparément à raison de 30 sols la bouteille. J'y louai un domestique à 35 sols. Le lendemain de notre arrivée à Paris, c'est à dire le mercredi 29 août, nous

ne pûmes presque pas sortir. Il nous fallut mettre quelque ordre à nos petites affaires, défaire nos malles, etc. Mais le lendemain jeudi 30 août, nous pûmes faire un tour en ville, sous la conduite de notre domestique. Il nous mena au Palais-Royal. Nous promenâmes dans le jardin, et, en revenant, il nous fit voir l'église Saint-Roch. Cette église renferme différents tableaux de la dernière beauté. Avant d'entrer à Saint-Roch, nous avons été, comme je viens de le dire, au jardin du Palais-Royal. Nous y promenâmes longtemps, nous ne pouvions pas nous lasser d'admirer un jardin tel qu'on en voit peu, et nous ne pensions pas qu'il pût y en avoir de plus agréable. Nous n'avions pas été encore aux Tuileries. Le même jour, M. de Lafarelle nous mena chez M. Veron. Le vendredi 31 août, M. et Mme de Lafarelle ne dinèrent point avec nous. Nous sortîmes seuls, mon frère et moi, et fûmes promener aux Tuileries, qu'il nous tardait beaucoup de voir. Ce jardin est un des plus beaux qu'on puisse voir. Il est vaste et varié. Beaucoup d'allées d'arbres, et de bosquets touffus rendent cet endroit charmant. On y a le plaisir de voir beaucoup de monde aux grandes allées et de jouir de la solitude dans les bosquets. La façade du Louvre donne d'un côté sur le jardin, et vis-à-vis on voit la place de Louis XV (1), où est la statue équestre du Roy régnant, et à jamais mémorable par les malheurs qui y sont arrivés cette année au mois de mai, pour voir un feu d'artifice tiré à l'occasion du mariage du Dauphin (2).

(1) Aujourd'hui place de la Concorde.

(2) Voici en quels termes Dulaure rend compte de cette catastrophe : « Pendant la nuit du 30 au 31 mai 1770, un feu d'artifice préparé sur la place, à l'occasion des fêtes célébrées à Paris pour le mariage de Louis XVI, alors Dauphin, et de Marie-Antoinette

Le samedi 1^{er} septembre, nous fûmes promener. Nous fîmes quelques commissions, de petites emplettes.

Le dimanche 2 septembre, nous fûmes à la campagne de M. Verron ; elle est à Villiers-le-Bel, à quatre lieues de Paris en passant par Saint-Denis, où nous nous arrêtâmes pour voir l'abbaye. Nous y vîmes aussi les tombeaux des Roys. Nous aurions bien désiré de voir le trésor royal, mais nous ne le pûmes pas, parce qu'on ne le fait voir qu'à deux heures et que nous devions être rendus avant à Villiers-le-Bel. Après avoir diné à cette campagne, nous fûmes à la foire du Petit Saint-Luc, à une demi-lieue de là. C'était en plate campagne. On n'y vendoit que des bagatelles, mais c'est le rendez-vous des paysans et paysannes des environs. Ils y dansent, y font des jeux, courent la bague. Nous fûmes pendant assez longtemps témoins de leurs amusemens. Après quoi, nous fûmes à Villiers-le-Bel où nous soupâmes et retournâmes à Paris où nous arrivâmes à une heure après minuit.

d'Autriche, attira une foule immense de curieux. Un fossé qui n'avait point été comblé, des maisons dont la construction n'était point encore achevée et dont les matériaux encombraient cette rue, et l'imprévoyance de la police, causèrent de grands malheurs. Après le feu d'artifice, la foule s'écoula par la rue Royale, qui alors était la seule issue de cette place, du côté de la ville. Pendant que la multitude s'y portait, une grande quantité de personnes et de voitures arrivaient du côté du boulevard ; ces deux forces, qui se contraignaient, accrurent considérablement la presse. On voyait des personnes culbutées dans le fossé, froissées contre les pierres, foulées aux pieds des chevaux ; d'autres, l'épée nue à la main, essayant de se faire jour à travers la foule, blessaient, tuaient ceux qui s'opposaient à leur passage. On égorgeait à coups de couteau les chevaux des voitures qui s'avançaient dans cette rue. Une charpente qui s'écroula augmenta la confusion et les malheurs. On compta, le lendemain, cent trente-trois cadavres restés sur la place ; mais le nombre fut bien plus grand, et on le fait monter à plus de trois cents. Quant à celui des personnes blessées, estropiées, ou qui moururent des suites de cette presse, on ne l'a jamais su ». (Dulaure, *ouvrage cité*, t. VI, p. 133, note 2).

Le 3 septembre, nous fûmes promener aux boulevards du Temple. Ils étoient brillants. Outre beaucoup de gens à pied, il y avoit quantité de voitures.

Nous étions déjà depuis quelque tems à Paris. Il nous tarδοit d'y voir le spectacle, et surtout l'Opéra. Nous y fûmes le mardi 4 septembre avec Mme Bouffé la jeune et Mme Lavabre. Ce spectacle a un air enchanteur. Les yeux y gagnent plus que les autres sens. Nous y vîmes jouer les *Fêtes grecques et romaines* (1). Cet opéra fut, dit-on, hien rendu. Nous y vîmes danser supérieurement, surtout la fameuse Guimard qui exécuta les principales entrées avec toute la grâce possible. Nous sortîmes de ce spectacle les yeux éblouis, mais sans y avoir été affectés. Il nous sembla qu'une belle tragédie devoit être préférable à tout ce brillant. Aussi proposâmes-nous dès lors d'aller plus souvent à la Comédie Française qu'à l'Opéra. En conséquence, nous fûmes le lendemain mercredi 5 septembre voir donner *Inès de Castro* (2). Il débuta dans cette pièce un acteur nouveau qui plut assez. Nous le vîmes donner consécutivement dans plusieurs pièces. Jeudi 6 septembre, nous fûmes avec Mme Bouffé et Mme Lavabre aux Comédiens de bois (3). Nous vîmes donner *La Fontaine merveilleuse* et *Monnoye fait tout*. Ces deux pièces furent jouées par de jeunes acteurs dont le plus âgé n'avoit pas au-delà de 15 ans. Ces jeunes gens donnèrent au mieux. Il y avoit surtout un petit

(1) Ballet héroïque, en trois actes, avec un prologue, paroles de Fuzelier, musique de Colin de Blamont, représenté pour la première fois, le 13 juillet 1723.

(2) Tragédie d'Ant. Houdart de Lamotte, représentée pour la première fois, le 6 avril 1723.

(3) Probablement les Petits Comédiens de S. A. S. Mgr le comte de Beaujolais, dont le théâtre étoit situé au Palais-Royal. On y alloit voir jouer des marionnettes.

arlequin pas plus haut de trois pieds qui donna à ravir. Ce spectacle est fort suivi. Ces enfants plaisent beaucoup, car il n'y a qu'eux qui donnent. Au sortir de ce petit spectacle nous fûmes au Waux-Hall (1), chez le sieur Torrè. Plusieurs grandes salles, bien illuminées sont l'endroit où se rendent toutes sortes de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui n'oublent rien à la parure pour y paroître avec éclat. Il y a dans deux de ces salons des musiciens, et d'ordinaire, on y voit bien danser. Après avoir resté là jusqu'à dix heures, nous fûmes souper chez Mme Bouffé. Quand on eut soupé, on alla promener à la foire Saint-Ovide (2), à la place Vendôme. Les boutiques étoient encore illuminées et elles faisoient un fort joli effet. Il y a toujours des choses à voir à cette foire, comme à la foire Saint-Germain. Nous nous contentâmes d'aller voir une géante âgée de seize ans et demi ; elle avoit sept pieds et étoit très bien faite. Le vendredi 8 septembre avant de nous rendre chez M. Verron où nous devions dîner, nous fûmes faire un tour au Palais-Royal. Cette prome-

(1) Il y avoit deux Waux-Hall, le Waux-Hall d'été et le Waux-Hall d'hiver. Le Waux-Hall fondé en 1764, par Torrè, est le Waux-Hall d'été, situé sur le boulevard Saint - Martin. Torrè étoit un artificier italien d'un grand talent. Ses feux d'artifice, mêlés de décorations pompeuses ou agréables et de pantomimes dont les sujets nécessitoient l'explosion du feu, attiraient la foule. Le spectacle de Torrè fut interrompu, en 1768, par un procès que lui intentèrent les habitants du voisinage ; il obtint, comme dédommagement, de donner des bals publics. (Dulaure, *ouvrage cité*, t. VI, p. 206).

(2) Située d'abord place Vendôme, ensuite place Louis XV (place de la Concorde). Ainsi appelée parce que les Capucines de la place Vendôme y exposaient primitivement, chaque année, les reliques de saint Ovide, le 30 août, jour de la fête de ce saint. Les amateurs, en très grand nombre, s'y rendaient le soir et y restaient jusqu'à minuit. On y voyait des spectacles, des bateleurs et des marionnettes. Elle fut supprimée en 1777, après un incendie qui détruisit les baraques, les boutiques et les salles de spectacle. (Dulaure, *ouvrage cité*, p. 231).

nade est toujours brillante, tant par le jardin lui-même que par la grande quantité de beau monde qu'on y rencontre toujours, mais surtout avant deux heures. Après avoir fait plusieurs tours, nous fûmes dîner chez Mme Verron, et de là nous fûmes à la Comédie française où nous vîmes donner *Médée* (1). Ce rôle étoit rempli par la fameuse Mlle Dumesnil qui l'exécuta avec toute la force possible. Après *Médée*, on donna *Le Mariage rompu* (2), dans lequel M. Prévillle joua le rôle de garçon on ne peut mieux.

Etant à Paris, il falloit bien voir, outre les trois théâtres, tous les autres petits spectacles qui y abondent. Aussi ne négligeâmes-nous rien. Pour preuve de cela, le samedi 8 septembre, nous fûmes chez Nicolet (3) voir le danseur de corde. Nous vîmes tout ce qu'on peut faire de mieux en ce genre. Après que plusieurs danseurs et danseuses se furent succédé, Paillasse vint annoncer un étranger, et, un moment après, nous vîmes arriver un singe qui grimpa sur la corde ; on lui donna un balancier, et nous vîmes danser, près d'un quart d'heure, cet animal qui est tout à fait bien dressé. A plusieurs sauts succéda une farce représentant les disputes des halles entre les poissardes. Au commencement, nous nous en amusâmes, mais cela ayant duré quelque tems, nous en fûmes ennuyés, et nous nous retirâmes avant qu'on eût fini. On ne saurait croire quelle

(1) Il s'agit ici probablement de la *Médée* de Longepierre, représentée pour la première fois au Théâtre Français, le samedi 13 février 1694.

(2) Comédie en trois actes en prose de M. de Beauchamps, représentée pour la première fois au Théâtre Italien, le 12 février 1721.

(3) Ce théâtre étoit situé boulevard du temple. En 1772, il obtint le titre de *Grands danseurs du roi*. Il porte aujourd'hui celui de Théâtre de la Gaité.

quantité de monde, et même des personnes très distinguées, vont à ce spectacle.

Le dimanche 9 septembre, nous fûmes à Passy, à la campagne de M. Bouffé. Après y avoir diné, nous fûmes à la fête de Saint-Cloud. Nous nous y amusâmes fort bien. Nous promenâmes longtems dans les jardins. Il y a de très belles eaux, surtout un jet qui est d'une hauteur extraordinaire. M. le duc d'Orléans a à cette campagne une très belle maison, que nous ne pûmes pas voir ce jour-là, parce que le tems nous manquoit. Quoiqu'il y eût quelques heures que nous étions à promener dans ces beaux jardins, nous ne nous apercevions pas qu'il était tard. Nous vîmes cependant qu'on gagnoit la salle de bal. Nous y fûmes comme les autres, et après avoir vu danser quelques contredanses et quelques allemandes, on tira un joli feu d'artifice; après quoi on illumina le jardin, ce qui faisoit un beau coup d'œil.

Lundi 10 septembre, nous promenâmes le matin au Palais-Royal. Nous fûmes dîner chez Mme Verron, après nous allâmes à la Comédie Italienne (1); on donna *Isabelle et Gertrude* (2) une pièce italienne et *Lucile* (3). Tout fut fort bien exécuté. Le rôle de Gertrude fut joué par la fameuse Favart. Nous vîmes ce jour-là, au même spectacle, le prince de Suède (4) qui voyageoit incognito sous le nom de comte de [Haga]. Il est monté quelques mois après sur le trône, à la mort de son père. Nous avons déjà parcouru

(1) Qui devint, en 1780, l'Opéra-Comique.

(2) Ou *les Sylphes supposés*, comédie en un acte, en prose, mêlées d'ariettes, paroles de Favart, musique de Blaise, représentée pour la première fois au Théâtre Italien, le 14 août 1765. On l'attribue à l'abbé de Voisenon, l'ami de Mme Favart.

(3) Ou *les Progrès de la vertu*, par Restif de la Bretonne, 1768.

(4) Gustave III.

tous les spectacles, quelques églises, une bonne partie de la ville, mais nous n'en étions pas encore sortis. Nous en partîmes le mardi 11 septembre, le matin à huit heures et demie. Nous prîmes le chemin de Meudon. A neuf heures et demie, nous trouvant à portée de Sèvres, nous nous y arrê tâmes pour voir la manufacture de porcelaine et nous vîmes plusieurs beaux ouvrages, entre autres plusieurs magnifiques biscuits, et surtout un déjeuner à thé, composé de quatre tasses dont deux pour du chocolat et deux pour le thé, une théière, et une cave au lait ; ce petit service était de toute beauté. Nous eûmes la curiosité d'en demander le prix. On nous dit qu'il était de 25 louis d'or. Après que nous eûmes vu plusieurs beaux ouvrages, on nous fit voir le bâtiment qui est superbe. C'est pour le compte du Roy que cette porcelaine se fabrique ; on prétend qu'il y perd. Nous continuâmes notre route et arrivâmes bientôt à Bellevue. A ce nom on comprend que la situation de ce lieu est charmante. La vue s'étend fort au loin ; elle est récréée par des objets toujours variés. La Seine est au pied de la petite colline sur le sommet de laquelle est situé le bâtiment. Cette maison de plaisance appartenait à Mme de Pompadour qui l'avait fait bâtir. A sa mort elle en fit présent au Roy. Le logement est petit, mais proprement bâti, et meublé avec beaucoup de goût. Les jardins et terrasses en sont fort bien ordonnés. De là nous allâmes à Meudon qui en est tout près, mais le peu de chemin qu'il y a à faire ne laisse pas d'être pénible à cause de la montée qui est extrêmement roide. A Meudon, il y a deux châteaux assés délabrés, parce que le Roy n'y va plus. Il y a de magnifiques tableaux, et dans l'un d'eux, une chambre appelée *la chambre des secrets*,

qui mérite d'être remarquée en ce que, en se mettant dans l'un des angles et en parlant très doucement, une personne placée dans l'angle opposé vous entend aussi distinctement que si on parloit tout haut. (1) Les jardins et le parc sont fort beaux. Le parc est extrêmement vaste, car on peut aller à Versailles, qui ne laisse pas d'en être éloigné, sans sortir du parc. Nous y promenâmes longtemps malgré une petite pluie qui nous arrosoit de tems en tems. Nous dinâmes chez le suisse, où nous fûmes assez bien. A trois heures, nous en repartîmes et prîmes le chemin de l'Ecole militaire. Nous y arrivâmes à quatre heures. On nous fit voir les écuries et le manège, les chambres à coucher, à manger et la lingerie. Cette maison n'est point encore achevée et je ne laisse point de dire qu'elle est superbe. Rien ne sera plus beau quand elle sera dans sa perfection. Elle a été fondée par le Roy régnant, et destinée à l'éducation de cinq cents gentilhommes. Cette maison à dix millions de revenus. Ces jeunes gentilhommes apprennent gratis tout ce qui convient à une bonne éducation. On les tire de là pour les placer dans divers régimens. Nous fûmes de là à la Comédie Française. On représenta *le Légataire universel* (2) et *L'avocat Pathelin*. Je remarquerai qu'il s'en fallut de beaucoup que le rôle de l'avocat fût donné si comiquement à Paris qu'à Lyon, et dans quelques autres villes de province où je l'avois vu représenter plusieurs fois. Je sais bien qu'on outre beaucoup en province sur le théâtre comme dans d'autres choses où on ne fait

(1) C'est le phénomène que l'on peut encore observer à la salle dite de l'Echo au conservatoire des arts et métiers, et, plus près de nous, dans un des salons du château de Saint-Privat.

(2) Comédie en cinq actes, en vers, de Regnard, représentée pour la première fois au Théâtre Français, le 9 janvier 1708.

rien avec mesure, mais je ne sais si dans ce cas le comique un peu outré n'est pas permis. La pièce semble le demander ; c'est une véritable farce.

Le mercredi 12 septembre, nous fûmes le matin dans la ville. Nous fûmes aussi voir l'église de Saint-Sulpice. Elle est très belle. On y voit de beaux morceaux de sculpture et surtout le tombeau ducuré de . On voit encore dans cette église deux bénitiers qui sont chacun d'une coquille extrêmement grande. L'après-midi, nous fûmes à la Comédie avec Mme Bouffé, M. et Mme Vandergoes, hollandais. Nous vîmes donner *Hypermnestre* (1) et *L'aveugle clairvoyant* (2). Ces deux pièces furent fort bien rendues. Au sortir de la Comédie, nous fûmes voir le sieur Comus qui fait de beaux tours d'adresse et de plus beaux encore de physique. Cet homme a des talens surprenans. Il a poussé extrêmement loin la connoissance de la physique et il fait toutes les années quelques nouvelles découvertes, et son tems n'est pas tout pour le public. Il est vrai qu'il passe six mois en ville pendant lesquels on peut le voir. Mais il reste l'autre moitié de l'année à la campagne. Il emploie ce tems là à l'étude, et il augmente ainsi ses connoissances.

Le jeudi 13, nous fûmes voir, le matin, l'Hôtel des Invalides. Ce bâtiment est superbe ; il est extrêmement vaste, très bien bâti. Il contient 3,000 invalides ; ils y sont nourris et habillés. Au bout de l'église qui est très belle, il y a un dôme d'une beauté

(1) Il y a deux tragédies de ce nom. L'une, *Hypermnestre* ou *Lyncée*, de Th. de Riouperoux, représentée pour la première fois, le 1^{er} avril 1708 ; l'autre de Le Mierre, représentée pour la première fois, le 31 août 1758.

(2) Deux comédies portent ce titre : la première, des sieurs De Brosse, en cinq actes, en vers, jouée pour la première fois en 1649 ; la seconde, de Marc-Antoine Le Grand, en un acte, en vers, représentée pour la première fois, le 18 septembre 1716.

et d'une hauteur surprenantes, orné de belles peintures et de statues de marbre très bien travaillées. Le sol est de marbre de diverses couleurs à compartimens. Nous voulûmes monter jusques au haut, malgré qu'il y ait au-delà de trois cent soixante degrés. Ils sont beaux et commodes, excepté tout au plus où ils sont pratiqués dans une colonne, et qu'on monte sans y voir. Nous fûmes aussi voir les cuisines et les réfectoires qui sont extrêmement propres. Chaque réfectoire contient deux tables, chacune de deux cents personnes. Les marmites de la cuisine contiennent chacune deux mille quatre cents livres de viande. Il règne dans cette maison un ordre admirable. Le soir nous fûmes à la Comédie Italienne où on représenta *On ne s'avise jamais de tout* (1) et *le Roy et le Fermier* (2). Le fameux Caillot représenta dans ces deux pièces. Au sortir de la Comédie, nous fûmes au Waux-Hall et de là souper chez M. Bouffé.

Le vendredi, 14 septembre, nous fîmes le matin une visite chez M. Verron. L'après midi, nous fûmes au beau jardin du Luxembourg, et après nous trottâmes un peu la ville.

Le samedi 15 septembre, nous fûmes au Luxembourg voir les galeries de tableaux. Ils sont tous magnifiques. On les voit avec plaisir, et les connaisseurs les admirent, surtout la galerie qui contient l'histoire de la reine Marie de Médicis, femme de Henri IV et mère de Louis XIII. Elle est de Ru-

(1) Opéra comique en prose, mêlé d'ariettes, paroles de Sedaine, musique de Monsigny, représenté pour la première fois à la foire de Saint-Laurent, le 14 septembre 1761.

(2) Comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, paroles de Sedaine, musique de Monsigny, représentée pour la première fois au Théâtre Italien, le 22 novembre 1762.

bens. Les autres contiennent de fort beaux morceaux de différens maîtres. De là nous fûmes à la Comédie Italienne. On donna le *Cadi Dupé* (1) et *Tom Jones* (2) Ce fut Caillot qui joua le rôle de père dans *Tom Jones*, aussi bien qu'il soit possible.

Le dimanche 16, nous fûmes à Marly. Avant que d'y arriver, nous fûmes voir la fameuse machine qui sert à faire monter les eaux de la Seine dans les réservoirs. Cette machine a été inventée par un Liégeois qui ne savait ni lire ni écrire ; elle transporte l'eau à cinq cents pieds de haut par le moyen de ses pompes et donne dans une heure deux mille muids d'eau. Il y a toujours soixante hommes occupés à faire les réparations nécessaires. Nous arrivâmes à onze heures au château, qui est un gros pavillon isolé, avec douze plus petits, six d'un côté, six de l'autre, qui servent pour les princes quand la Cour est à Marly. Nous parcourûmes le château. Il y a quatre belles et grandes pièces au rez-de-chaussée, Le salon octogone est magnifique et tous les appartemens sont bien meublés. Il y a un grand nombre de tableaux des meilleurs maîtres. Les bosquets sont magnifiques et ornés de belles statues. Derrière le château, il y en a un surtout fort joli. On l'appelle le bosquet de Mars ; on y voit de fort belles statues. On y admire surtout une Vénus antique. Après avoir vu les châteaux et les bosquets, nous fûmes dîner chez le Suisse, qui nous fit payer chèrement un dîner médiocre. Il nous restait encore à

(1) Opéra comique en un acte, paroles de Lemonnier, musique de Monsigny, représenté pour la première fois à la foire Saint-Laurent, le 4 février 1761.

(2) Opéra lyrique, en trois actes, en prose, mêlé d'ariettes, par MM. Poinciset et Philidor, 1765 ; imité du roman anglais de Fielding,

voir ce qu'on admire le plus à Marly, je veux parler des eaux. Nous y fûmes après dîner et nous eûmes le plaisir de les voir jouer. Il y a plusieurs pièces, toutes d'une extrême beauté ; celle qui passe pour la plus belle est nommée la Fontaine des Vents. La Cascade rustique, le Bain d'Agrippa, la Gerbe des Quatre pucelles et le Jet d'eau de la Salle des Sénateurs sont aussi tout ce qu'on peut voir de beau. Après avoir vu jouer les eaux, nous en repartîmes à six heures et arrivâmes à huit à Paris.

Nous avons déjà bien parcouru Paris, c'est ce à quoi nous nous occupions tous les jours, et, tous les jours aussi, nous voyions quelques édifices publics ou des choses de cette nature qui attirent la curiosité des étrangers. Cependant tous les jours nous apercevions qu'il y avait quelque autre chose à voir que nous n'avions pas encore passé en revue.

Le lundi 17, nous fûmes voir l'église Notre-Dame qui est fort belle et où il y a nombre de beaux tableaux. Après nous fûmes à la Maison des enfants trouvés. Nous y vîmes quantité de ces pauvres créatures. Tout est fort bien arrangé et il y régnoit un ordre admirable. Les enfants étoient très bien tenus dans leurs berceaux ; leur linge étoit extrêmement propre. Nous vîmes des sœurs qui les soignoient qui, par les soins qu'elles donnoient, sembloient de véritables mères. Outre le grand nombre d'enfants que nous vîmes, on nous dit qu'il y en avoit dix mille. Nous fûmes ensuite à l'Observatoire. Nous montâmes en haut pour voir l'endroit d'où se font les observations. Après, en descendant, nous entrâmes dans une salle où se font les expériences appropriées pour ça et qui contenoit des instrumens et autres choses nécessaires à l'astronomie. Il y a des souter-

rains de sept lieues de long. Il faut descendre cent soixante degrés pour y arriver. Nous allâmes de là au Val de Grâce qui est un couvent de religieuses de l'ordre des Bénédictins. Il y a une belle église avec un beau dôme dont le plafond est peint par le fameux Mignard. Il y a de belles colonnes de marbre auprès de l'autel. C'est là que sont enterrés les cœurs de nos rois. On enterre leurs entrailles à l'église de Notre-Dame et leurs corps sont portés à Saint-Denis. Nous fûmes l'après-dîner à la Comédie. On donna *Dupuis* et *Desronais* (1), et le *Mariage rompu*.

Mardi 18, nous accompagnâmes Mme de Lafarelle chez plusieurs marchands de modes ; elle fit quelques emplettes et nous fûmes après promener sur les boulevards.

Mercredi 19, nous fûmes à la Comédie Française ; on donna *Iphigénie en Tauride* (2) et la *Fausse Agnès* (3).

Jeudi 20, nous fûmes à la Comédie Française avec Mme Bouffé ; on donna la *Gouvernante* (4) et le *Grondeur* (5). Cette première pièce est bien intéressante et l'actrice qui joua le principal rôle, savoir celui de la gouvernante ne contribua pas peu à en augmenter l'intérêt, c'est Mlle Dumesnil qui s'en acquitta si

(1) Comédie en trois actes, en vers libres, de Collé, représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 17 janvier 1762.

(2) Tragédie en musique, en cinq actes et un prologue, par Duché de Vancy, représentée pour la première fois, le 6 mai 1704.

(3) Ou le poète campagnard. Comédie en trois actes et en prose, précédée d'un prologue en vers, de Néricault-Destouches, parue en 1736.

(4) Il y a deux comédies de ce titre ; l'une, par Avisse, en trois actes, et en vers, représentée pour la première fois au Théâtre Italien, le 25 novembre 1737 ; l'autre, de La Chaussée, donnée pour la première fois sur le Théâtre Français, le 13 janvier 1747.

(5) Comédie en trois actes, en prose, par Brucys et Palaprat, représentée pour la première fois au Théâtre Français, en janvier 1691.

bien. Cette célèbre actrice exprime les sentimens avec toute la force possible. Après le spectacle, nous fûmes au Waux-hall. A dix heures, nous fûmes souper avec M. et Mme de Lafarelle sur les boulevards, au café d'Alexandre. Avant de nous mettre à table, on fit monter des savoyards qui nous chantèrent les plus jolies chansons du monde, égrillardes, mais honnêtes. Nous fûmes après le souper à la foire Saint-Ovide, à environ une heure; nous descendîmes de carosse, nous fîmes le tour de la place, nous arrêtant de tems en tems à des boutiques à marchander des choses que nous n'avions point envie d'acheter. Mme Bouffé a pour cette sorte d'amusement un talent tout particulier. Elle sait marchander pendant une heure, passer toute une boutique en revue, se retirer sans rien acheter ou du moins bien peu de chose, et laisser avec tout ça la marchande contente.

Nous avons été plusieurs fois au Palais-Royal, mais seulement aux jardins. Nous n'avions pas encore vu les appartemens. Nous satisfîmes notre curiosité à cet égard le vendredi au matin 2 septembre. Nous vîmes de très beaux tableaux. Il y en a un grand nombre de Raphaël. La galerie d'Enée peinte par Antoine Coppel est très belle. Le morceau qui représente Enée qui porte son père sur ses épaules pour le sauver de l'embrasement est admirable. Nous vîmes les appartemens du duc d'Orléans, du duc et de la duchesse de Chartres; ils sont tous très beaux et très riches. Il y a surtout un lit brodé en or relevé en bosse, qui attira longtems nos regards. Je crois qu'on ne peut rien voir de plus beau, mais surtout rien de plus riche. Le salon de compagnie du duc est de toute beauté. On parvient à ces appartemens par un grand et magnifique escalier qu'on

trouve à droite dans la seconde cour. Après être sortis du palais, nous fûmes promener aux Tuileries et allâmes dîner à Passy chez Mme Bouffé où nous restâmes jusqu'à huit heures.

Samedi 22 septembre, nous partîmes de Paris à 10 heures pour aller à Choisy-le-Roi. Mais avant que d'aller à cette maison royale, nous fûmes voir le cabinet du Roy ainsi que le Jardin des plantes étrangères. Tout nous y parut beau, surtout le cabinet. Il est d'un arrangement et d'une propreté admirables. Il contient un nombre infini de choses rares et qui servent à l'histoire naturelle. On y voit toutes sortes de bois, de pierres, de marbres, de pierres précieuses, d'insectes, d'oiseaux, enfin toutes sortes d'animaux.

Nous fûmes de là à la manufacture des tapisseries des Gobelins. Nous en vîmes travailler plusieurs d'une beauté et d'un dessin superbes. Nous vîmes entre autres une pièce représentant l'histoire de Don Quichotte. Les personnages étoient parlans. Mais cette pièce qui étoit certainement superbe, n'est pas ce que nous vîmes de plus beau. On en travailloit une pour le Roy dont le fond étoit d'or, qui étoit bien au-dessus. Après nous être arrêtés pendant deux heures à ces différens endroits, nous partîmes à midi pour Choisy. Nous y vîmes les deux châteaux. Il y a dans le grand une jolie salle de spectacle et de beaux appartemens bien meublés. Le Roy y loge lorsqu'il y va avec toute la famille royale. Il y a dans le petit très peu d'appartemens, mais ils sont meublés avec beaucoup de goût. Il y a dans le salon à manger une table qui, lorsque le Roy donne un coup de sonnette, s'enfonce dans une chambre au dessous et se remplace par une autre toute servie. Tout

cela n'est que l'ouvrage de deux secondes. Il y a aux quatre côtés du carré dans lequel cette table ronde est placée, quatre espèces de guéridons qui font la même manœuvre et qui servent à rapporter des assiettes et des verres propres.

Depuis notre arrivée dans la capitale, nous n'avions presque pas passé un jour sans voir de belles choses et avec ça nous n'avions, pour ainsi dire, rien vu, parce que nous n'avions pas été encore à Versailles. Nous y fûmes le dimanche, 20 septembre. Nous partîmes de Paris à neuf heures avec M. et Mme Bouffé et M. Hugues, d'Amsterdam. Nous y arrivâmes à onze heures et demie et fûmes loger chez le suisse de Carioles, nommé Tavannes. Avant que d'arriver à Versailles, on commence à s'apercevoir de sa beauté et de sa grandeur par les avenues qui y mènent et qui sont toutes à quatre rangs d'arbres. Celle par laquelle on arrive de Paris est la plus longue et vient se terminer comme les autres à la grande place d'armes. Dès que nous fûmes arrivés, nous fûmes à la messe du Roy. S. M. y vint avec Mme la Dauphine. Nous eûmes tout le tems de les considérer. De là nous fûmes dans la grande galerie où nous vîmes passer consécutivement le Roi, le Dauphin, la Dauphine, le comte de Provence, le comte d'Artois et Mmes sœurs du Dauphin. Après, nous fûmes voir diner le Dauphin et la Dauphine. Ils étoient servis en vaisselle d'or. Nous restâmes jusqu'à ce que le Dauphin et la Dauphine se levèrent de table. Alors nous regagnâmes notre auberge pour aller diner. Nous fûmes à la ménagerie où nous vîmes plusieurs bêtes rares, entre autres un rhinocéros. De retour de la ménagerie, nous promenâmes les jardins. Ils sont aussi agréables que variés ; les eaux y produisent des

effets admirables et les chefs d'œuvre de sculpture y sont multipliés. La dernière chose que nous vîmes fut le labyrinthe. Il y a à l'entrée principale une statue d'Esope et à chaque carrefour une fontaine avec des animaux qui représentent une fable d'Esope. Nous nous étions bien flattés de voir ce jour là souper le Roi au grand couvert. Mais cela ne put avoir lieu. Le Roi partit à cinq heures pour Trianon où il devoit souper. Nous continuâmes encore à promener dans les jardins et dans le labyrinthe, et après une très longue promenade que nous aurions bien voulu encore prolonger, nous nous rendîmes à notre auberge pour nous préparer à partir. Il n'est pas possible de donner une véritable idée de tout ce que renferme Versailles. Imaginez les plus beaux jardins possibles, les plus jolis bosquets, les pièces d'eau les plus agréables, les plus belles, les plus singulières, les statues les mieux sculptées, les plus superbes palais, les tableaux les mieux exécutés, et vous serez encore éloignés du vrai. Je ne crains pas de dire qu'on ne peut pas en avoir la moindre idée sans le voir, et qu'en le voyant on est tout étonné. Nous nous arrachâmes de ces beaux lieux presque malgré nous, à sept heures, et arrivâmes à neuf heures à Paris. Nous fûmes faire un tour à la foire Saint-Ovide et amenâmes toute la compagnie souper chez nous.

Lundi, 24 septembre, nous ne fîmes que promener la ville, étant encore tout remplis de ce que nous avions vu à Versailles.

La matinée de mardi matin 25 septembre fut employée à faire des emplettes. Le soir, nous fûmes à l'Opéra. On y donna *les Fêtes grecques et romaines*.

Mercredi matin 26 septembre, nous fûmes voir la

Bibliothèque du Roy. Elle est superbe et dans un ordre admirable. Il y a au-delà de cent cinquante mille volumes dans plusieurs grandes salles, outre quantité de manuscrits qui sont dans plusieurs chambres particulières. Il y a quarante personnes préposées pour la direction de la Bibliothèque. On voit dans une des grandes salles le Parnasse François. De là nous fûmes au Louvre pour voir l'Académie des peintures. Nous y vîmes plusieurs beaux tableaux et de belles pièces de sculpture. Le soir, nous fûmes à la Comédie Italienne. On donna *Isabelle et Gertrude* et *Tom Jones*. Caillot joua dans cette dernière pièce à ravir.

Le Jeudi matin 27 septembre, M. et Mme de Lafarelle furent à Olinville, terre de M. Micault de Courbeton, sur la route d'Orléans, près d'Arpajon. Ils y restèrent le 27, le 28 et n'arrivèrent que le 29 au soir. Pendant ces trois jours, nous promenions la ville, mon frère et moi, et le soir nous allâmes au spectacle. Nous vîmes donner aux Français *Phèdre* et le *Mariage rompu*, (Mademoiselle Dumesnil jouoit le rôle de Phèdre) et aux Italiens, la *Servante matresse* (1) et une pièce italienne, et aux Comédiens de bois, deux jolies petites farces.

Le dimanche 30 septembre, nous fûmes l'après-dinée voir le château de la Meute (2) et St-Cloud. La Meute n'est qu'une maison de chasse située à l'entrée

(1) Traduction française de *La Serva padrona*, intermède italien en deux actes, représentée au Théâtre Italien, en 1742, à celui de l'Opéra, en 1752. Deux actes en vers libres et ariettes, parodiés du même intermède, par M. Baurans, eurent une première représentation, le mercredi 14 août 1754.

(2) On dit aujourd'hui La Muette. *Meute* s'orthographiait autrefois *Muette* (ue se prononçant eu). La tradition de la prononciation s'est perdue et l'on prononce aujourd'hui le mot comme on l'orthographie, c'est-à-dire, Mu-ette.

du Bois de Boulogne du côté de Passy. Le roi y fait plusieurs voyages dans l'année, mais de peu de jours. Nous vîmes les appartemens, les jardins, le petit bois et les faisanderies. St Cloud appartient au duc d'Orléans. Nous y avons été lors de la fête, mais nous n'avons pas vu les appartemens. Ce magnifique château renferme les plus belles peintures. On admire surtout celles de la galerie. Je crois avoir dit dans un autre endroit que les jardins sont superbes, les eaux très belles, surtout un jet qui s'élève à une hauteur prodigieuse. Nous fûmes de St-Cloud au Wauxhall et de là M. et Mme Bouffé et M. Lutken de Bordeaux, vinrent souper avec nous.

Lundi 1^{er} octobre, nous dinâmes chez M. Verron. L'après dînée, on fit des emplettes et puis nous fûmes chez M. Bouffé où nous soupâmes.

Mardi 2 octobre, nous dinâmes chez M. Verron et nous fûmes à la Comédie Italienne où on donna les *Arlequins jumeaux* (1) ; le fameux Carlin joua les *Arlequins* parfaitement.

Le mercredi 3 octobre, après avoir fait quelques visites d'adieu, nous fûmes aux Français ; on y donna le *Père de Famille* (2). Le célèbre Molé s'acquitta avec toute la force et tout le sentiment possible du rôle de Saint-Albin. Tous les acteurs, en général, jouèrent bien. Le rôle de père étoit en bonnes mains, et la pièce fut rendue divinement bien ; nous étions à la Comédie avec M. et Mme Bouffé qui vinrent souper chez nous.

(1) C'est la même pièce que celle qui est intitulée *Les deux Lelio* et *les deux Arlequins* (1 due Lelio et due Arlechini). Ce canevas italien, en trois actes, a été représenté pour la première fois, le 15 juillet 1716.

(2) Drame en 5 actes, en prose, de Diderot, représenté pour la première fois, le 18 février 1761.

Le jeudi 4 octobre, nous partîmes de Paris à huit heures du matin. Nous prîmes la route de Chantilly où nous arrivâmes à midi. Nous logeâmes au Grand Cerf. On y est passablement. La maison et le parc que le prince de Condé a à Chantilly et que nous fîmes voir réunissent tout ce que l'art et la nature peuvent avoir de plus parfait. Le grand château est presque de figure triangulaire : au milieu du beau degré qui mène aux appartemens, on voit une statue du grand Condé avec des attributs représentant les victoires qu'il a remportées. Le château est entouré de beaux fossés dans lesquels il y a une grande quantité de belles carpes si bien privées qu'elles viennent prendre dans la main le pain qu'on leur présente. Il communique par un pont-levis au petit château qui n'a pas autant d'extérieur que le grand, mais les dedans en sont bien plus beaux. Ils contiennent l'un et l'autre beaucoup de pièces de peinture et de sculpture. On admire dans le grand la galerie des victoires du grand Condé très bien peinte par Van der Meulen. Les écuries sont magnifiques. C'est un bâtiment tel qu'on n'en voit pas dans ce genre : elles sont décorées par de beaux morceaux de sculpture. On y voit au milieu une belle fontaine avec deux chevaux de plomb de grandeur naturelle. Ce bâtiment est extrêmement vaste ; il contient, en deux files, deux cent quarante chevaux. On doit encore voir la salle de spectacle. Elle est petite, mais jolie et bien décorée. Le jardin et le parc de Chantilly sont charmans ; ce dernier est extrêmement vaste ; il y a de belles allées. Bien avant dans la forêt, il y a une belle place ronde, nommée la Table d'où partent douze allées de près d'une lieue de longueur. J'ai déjà dit que les jardins sont

magnifiques ; les belles eaux contribuent beaucoup à les embellir ; elles y abondent, surtout à l'île de Vénus. Cet endroit là est encore embelli par plusieurs appartemens de verdure, des salles de treillage ; il y a à côté divers jeux ; celui des boules, de l'anneau tournant ou de la bague et divers autres.

L'Orangerie est regardée par les connaisseurs comme un beau morceau d'architecture ; elle est jolie ; il y a devant un parterre avec plusieurs jets d'eau qui vont continuellement, Il y a encore à Chantilly bien de belles eaux, mais surtout une cascade et un canal superbe. Après avoir longtems promené dans le jardin, nous fûmes voir la ménagerie, elle est extrêmement vaste et renferme divers animaux rares venant des pays étrangers. Nous y vîmes de beaux faisans de la Chine, des aigles, un chat cervier, deux cerfs blancs, un bouc de l'île de Corse et plusieurs autres bêtes.

Chantilly est un endroit délicieux ; il présente de tous côtés d'aimables aspects. Nous y passâmes toute l'après dinée. Nous y aurions encore resté, si la nuit ne nous en eût chassés.

Le vendredi 5 octobre, nous continuâmes notre route. Nous partîmes de Chantilly le matin à quatre heures et demie, nous dinâmes en voiture, et malgré toute la diligence que nous fîmes, nous n'arrivâmes à Arras qu'à neuf heures et demie. Les portes étoient fermées et nous fûmes obligés de loger dans le faubourg. Nous fûmes fort mal ; il nous fallut partager notre chambre avec le domestique, après avoir mangé quelques morceaux d'un mauvais souper, composé d'une salade et d'une omelette, qu'on nous fit payer 15 sols seulement.

J'oubliais de dire que deux ou trois postes après

avoir passé Chantilly, nous eûmes une dispute avec un postillon, ce qui nous fit perdre un peu de tems. M. et Mme de Lafarelle étoient déjà loin, mais nous fûmes pendant deux postes bien menés et nous les rejoignîmes.

Samedi 8 octobre, nous partîmes à six heures et demie pour Lille. Nous y arrivâmes à midi et pûmes loger à l'Hôtel-Royal. On y est fort bien. Après avoir diné, nous fûmes promener en voiture. La ville est belle, et il y a dehors une jolie esplanade.

Le dimanche 7 octobre, nous partîmes de Lille, le matin à 6 heures. Nous passâmes par Marquain, qui est le premier bureau de visite de S. M. I. (1) et arrivâmes à huit heures à Bruxelles. Nous logeâmes à l'Hôtel-d'Angleterre. On y est bien. Nous laissâmes là notre voiture.

Le lundi 8 octobre, nous primes à midi un carrosse à quatre chevaux pour Anvers où nous arrivâmes à six heures et logeâmes à l'Ourse chez Boeykens, maître de poste. On y est bien.

Mardi 9 octobre, nous partîmes à sept heures d'Anvers avec un carrosse à six chevaux. Nous entrâmes à midi sur le territoire de Hollande où il y a un village nommé Groot-Zeundert. Nous y dinâmes et fûmes assez bien. Nous en repartîmes à une heure et arrivâmes à trois heures et demie à Bréda. Nous logeâmes au Prince Cardinal. Nous y fûmes fort bien. Étant arrivés à Bréda, nous voulions aller voir M. Soulier, notre compatriote, mais on nous dit qu'il étoit parti depuis quelques jours. Comme il étoit encore de bonne heure, nous fûmes voir le château du prince d'Orange.

(1) François II, empereur d'Allemagne.

Mercredi 10 octobre, nous partîmes à six heures de Bréda avec un carosse à quatre chevaux. Nous arrivâmes à midi devant Gorkum (1). Il fallut là traverser la Meuse. On a pour cet effet des sortes de bateaux qu'on appelle *ponts* où une voiture entre fort aisément. Mais ce *pont* ne se trouva point et nous fûmes obligés de défaire nos malles, de les faire passer dans un bateau ordinaire. Après que nous fûmes passés de l'autre côté, il fallut se procurer un autre carosse, ce qui nous retarda beaucoup. On y réussit enfin et nous partîmes de Gorkum à deux heures, après y avoir diné avec du beurre et de la viande fumée. Nous arrivâmes à huit heures à Utrecht. Nous logeâmes au Château d'Anvers, chez Noblet. On y est fort bien.

Le jeudi 11 octobre, nous fûmes le matin voir Utrecht. Cette ville, si connue par son antiquité et par un congrès qui s'y tint en 1713 est encore remarquable en ce qu'elle est une espèce de double ville, vu qu'il y a des quartiers où il y a des maisons sous la rue dans laquelle on entre par une rampe de degrés qui donne dans les canaux. Nous partîmes d'Utrecht à une heure par la barque. Nous vîmes pendant le chemin de belles maisons de campagne de côté et d'autre de la rivière, et arrivâmes enfin heureusement à Amsterdam à sept heures et demie.

Je dirai ici qu'on nous a fait voir entre Tournay et Leuze l'endroit où se donna la fameuse bataille de Fontenoy. J'ai oublié de le dire à sa place.

Quand on doit faire un long séjour dans une ville, il n'y a guère moyen d'entreprendre l'histoire de chaque jour en particulier. Aussi me contenterai-je

(1) Ou Gorinchem.

de dire ce que j'ai vu en général, sans entrer dans un détail, peu instructif et fort ennuyeux. Je dirai cependant qu'en arrivant, nous fûmes droit chez M. et M^{me} Bachmann. Ils avoient envoyé leur carrosse à M^{me} de Lafarelle, leur fille. Au sortir de la barque, nous montâmes en voiture, sans perdre du tems. Il tarδοit à notre demi anduzienne de voir ses parens, chez lesquels nous arrivâmes avant huit heures. Nous y trouvâmes une partie de la famille de M^{me} de La Farelle, savoir M. Van den Brock (1), son oncle maternel, M^{me} son épouse, une jeune dame nommée *Madelon*. Un quart d'heure après, arriva une autre demoiselle appelée *Miquié*, aînée de celle que nous avons déjà vue, toutes deux filles de Van den Brock. Ce seroit trop d'ouvrage que de faire un portrait de toutes les personnes qu'on a eu occasion de voir, il faudroit pour cela les bien connoître, et si on avoit des femmes à peindre, on diroit plus souvent ce qu'elles paroissent que ce qu'elles sont en effet. Je m'y hasarde cependant, pour deux ou trois personnes seulement, mais je ne m'y arrêterai pas longtemps. Distinguons d'abord nos deux jeunes demoiselles et ne les confondons pas : L'une (*Miquié*) est d'un aimable caractère ; elle est enjouée quand le jeu lui plait ; on la soupçonne d'être assez sensible, ou du moins susceptible d'impressions, mais je crois pouvoir dire qu'elles ne sont ni fortes, ni durables, et je me fonde sur ce que j'ai vu pendant mon séjour. M. Hugues, de Marseille, mais établi à Amsterdam, lui faisoit la cour, elle ne disconvenoit pas d'avoir du goût pour lui... Madame sa mère témoigna que ce

(1) Nous trouvons ce nom porté par un des « huit » qui se sont dévoués pour couvrir la retraite des Boers à Elandslaagte. Voy. *Revue Bleue*, 20 janvier 1900, Samuel Cornut, *Histoire anecdotique de la guerre sud-africaine*.

mariage ne lui faisoit pas plaisir, parce qu'il y avoit apparence que son nouveau gendre emmèneroit sa fille en France, et qu'elle ne vouloit point lui voir quitter la Hollande. Sur le simple désir de sa maman, qui se seroit peut-être laissé gagner, cette demoiselle, tout amoureuse qu'elle étoit, remercia le cavalier, auquel elle avoit permis quelques jours avant de faire agir envers la personne de qui elle dépendoit. On dira peut-être que c'est par obéissance ; je crois pouvoir répondre que, d'ordinaire, l'obéissance n'est pas si prompte quand le cœur est véritablement pris. Pour ce qui est de la figure, elle l'a assez bien ; elle seroit jolie, si elle avoit un peu plus de menton ; elle commence à perdre, quoiqu'elle n'ait tout au plus que vingt ans. On prétend qu'elle a été beaucoup mieux. Si mon petit journal devoit servir à d'autres qu'à moi-même, on seroit surpris de ne me voir rien dire de la gorge de cette demoiselle. C'est un article que les jeunes gens n'oublient guère. Je suivrais le torrent, si je voulois lui en faire une d'imagination. Ce petit cayer ne contient que ce que j'ai vu, et la gorge de Mlle V. D. Brock est toujours couverte à moitié. On dit tout bas qu'elle fait bien d'en user ainsi. L'autre (Madelon) est un petit espiègle ; elle est encore en pension, par conséquent bien jeune ; elle commence pourtant à avoir des prétentions. Elle n'est point sotte, mais elle a l'esprit malin, et n'est pas du tout bonne. Elle n'est point jolie ; elle a la figure plate ; pour de la gorge, c'est une emplette à faire ; je crois qu'elle s'achemine vers la foire. Leur mère Mme Van den Brock ne se renferme pas chez elle pour avoir passé quarante ans ; elle a le talent de mener son mari qui est un bonhomme, mais avec lequel je n'ai pas de longues conversa-

tions, parce qu'il n'entend pas un mot de français ni moi, un mot de hollandais. J'ai déjà fait plus que je ne voulois. Je ne puis cependant me dispenser de dire un mot de M. et Mme Bachmann. Monsieur est fort honnête. On est chez lui avec tous les agréments que peut attendre un étranger d'un particulier extrêmement riche. Madame a toute la douceur de son sexe ; elle réunit toutes les qualités qui font une femme aimable ; elle est bonne, complaisante envers tout le monde, mais elle l'est au suprême degré envers sa fille et son gendre qu'elle idolâtre. Ils ont eu l'un et l'autre pour moi des bontés auxquelles nous serons toujours sensibles.

Je me suis engagé d'autant plus volontiers à donner une petite idée de ces différentes personnes, que j'ai eu occasion de les voir très souvent, et quoique dans un voyage ce ne soit pas tant les particuliers qu'on doive étudier que le peuple en général, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de dire un mot des personnes avec qui j'ai été journellement. Je passe aux Hollandais et à la Hollande, sans pourtant m'y arrêter, pour ainsi dire. J'ai vu les Hollandais tels que les livres nous les montrent. Ils pensent avant que d'agir, réfléchissent avant que d'entreprendre ; ils sont bons citoyens ; maris affectionnés, pères tendres ; ils sont surtout jaloux de leur liberté ; ils vantent beaucoup leur gouvernement. Leurs prérogatives, à les entendre, sont fort étendues. Ils n'aiment guère que le pays dans lequel ils vivent. Ce n'est point, à dire vrai, sans raison, qu'ils y sont attachés.

La Hollande fournit un moyen aisé de subsister à tous ses habitants, quoiqu'elle ne produise presque rien. Sa situation est si avantageuse pour le commerce, ses ports qui sont en grand nombre, si com-

modes, qu'il n'est point surprenant que le peuple aime son pays, y trouvant tout ce qui peut favoriser son inclination. Si je m'exprime ainsi, c'est que les Hollandais sont commerçans nés. Aussi profitent-ils de tous les avantages. Ils commercent dans toutes les parties du monde. C'est ce commerce qui a fait de la Hollande un des plus riches pays du monde ; car par elle, je l'ai déjà dit, elle ne produit rien ; on n'en tire que du lait, du beurre et du fromage.

Le pays est extrêmement plat, malsain, parce qu'il est humide, ayant été gagné sur la mer. Aussi ne m'a-t-il pas paru agréable en hiver. Il est presque tout sous l'eau pendant ce tems là. En revanche, il est charmant en été. De grandes prairies couvertes de bestiaux sont à côté de beaucoup de belles campagnes. Elles sont ici délicieuses. L'art y aide beaucoup la nature à les embellir. Au commencement de mai, on quitte la ville, et le séjour à la campagne est le plaisir général.

Les amusemens en hiver sont la société, comme partout ailleurs. Pour l'ordinaire, les vieux et les jeunes ne sont point confondus dans ces cercles ; les mères vont d'un côté, les jeunes demoiselles de l'autre. Malgré cela, tout se passe dans la dernière décence, et il arrive rarement d'histoire scandaleuse. A minuit un cavalier conduira une demoiselle dans son carosse et il sera aussi réservé que s'il avoit les yeux de la mère sur lui.

J'ai été quelquefois dans ces sociétés, qui, dans le vrai, sont ennuyantes. On s'y rend à six heures. On fait la partie sans dire presque mot. Si l'on profère quelques paroles, elles sont, pour l'ordinaire, hollandaises. Il est bien des personnes qui, avec les étrangers, ne parlent que françois. On doit cela à

leur complaisance et à leur honnêteté. Mais si , parmi ceux qui composent la partie, il se trouve un véritable Hollandois ou une Hollandoise braillarde, elle a toujours la langue en mouvement ; il faut lui répondre et adieu le françois. Ce qu'il y a de mieux dans ces parties, c'est que, si l'on sait que vous avez une inclination, la maitresse de la maison ne manque pas de vous faire jouer avec la personne pour qui l'on sait que vous avez du goût.

Outre ces sociétés qu'on appelle sallettes il y en a encore de plus cérémonieuses ; c'est ce qu'on appelle parties privées. Une femme envoie prier plusieurs femmes de venir prendre le thé et faire la partie chez elle. On s'y rend le jour indiqué extrêmement paré, surtout les femmes. Les hommes y vont sans être priés. Mais comme cela n'est pas très amusant, il n'y va souvent que ceux qui y suivent leurs belles, et quelques maris qui accompagnent leurs femmes, car dans ce pays là, mari et femme vont dans les mêmes sociétés et y vont ensemble.

Il y a encore de plus superbes parties ; ce sont les félicitations de mariage qu'on appelle Besæck. Quand les jeunes gens se marient publiquement, ils marquent un jour pour recevoir les félicitations. Chacun se pare de son mieux et va se présenter devant les jeunes mariés qui sont dans le fond d'une salle, ayant à leur côté leurs père, mère et autres proches parens. On leur fait inclination en marmottant quelques paroles. Après quoi on se retire et on se disperse dans plusieurs autres appartemens pour faire place à ceux qui suivent et qui viennent faire un semblable compliment.

J'ai été à une de ces félicitations. C'étoit à celle de M. Muilman et Madame Hartsinck. Nous n'étions

pas éloignés de chez eux. Cependant nous restâmes plus d'une demi-heure avant que d'arriver, tant la file des voitures étoit grande et il falloit que chacun attendit son tour. Etant arrivés, nous eûmes beaucoup de peine dans deux appartemens qui menoient à celui où étoit la mariée, à cause du grand monde qu'il y avoit.

Après avoir fait notre compliment, nous nous rendîmes dans les salles de jeu. Il y avoit cinquante-huit tables, à plusieurs desquelles on jouoit au vingt et un ou au trente et un, et où il y avoit sept ou huit personnes, et sans contredit le plus grand nombre ne jouoit pas. J'y fis une partie de whist avec Mme de Lafarelle, Mlle Houvy et un cavalier avec qui j'avois soupé la veille chez M. Duplessis. Quoi qu'on dise de la modestie des Hollandois, je vis là des habits superbes.

Les femmes avoient des étoffes magnifiques; elles avoient toutes des diamans de grand prix et en grande quantité. Il y avoit surtout une dame qui, outre la tête qui en étoit garnie; en avoit un parfait contentement et des nœuds de manche. Les dentelles d'un chacun étoient superbes. On n'y voyoit aux manchettes ni batiste, ni mousseline soit aux hommes, soit aux femmes. Les moindres habits des hommes étoient avec de grands galons. Beaucoup étoient d'un superbe drap avec une large broderie, et plusieurs, de velours à fleurs brodées en or de différentes couleurs.

Pendant l'hiver, c'est en courant de partie en partie que les gens distingués passent depuis six heures et demie jusqu'à neuf, ou en assistant à quelque concert. Mais la journée se passe différemment. On se met dans de petites voitures découvertes qu'on

appelle traîneaux de parade. C'est une petite conque de bois sur deux morceaux de bois lisse sous lequel il y a des plaques de fer bien polies ; on attache à cette voiture un seul cheval. Une demoiselle accompagnée d'un cavalier qui mène parcourent ainsi la ville en allant extrêmement vite. Il faut, pour se donner ce singulier amusement, qu'il y ait beaucoup de neige dans les rues et qu'elle soit tout gelée. Dans ce tems là, les paysans, les laquais, les suivantes sont sur un canal à patiner et à parier qui y ira le plus vite.

On s'amuse encore en allant en carosse sur l'Y, lorsqu'il est bien pris. Ces amusemens n'étoient pas ceux pour lesquels j'avois le plus de goût. J'allois avec plus de plaisir parcourir la ville, unique dans son espèce. Amsterdam, situé sur le confluent de l'Amstel et de l'Y est une superbe ville. Comme le terrain est marécageux, il a fallu recourir à l'art pour y bâtir solidement. Toutes les maisons sont sur des pilotis ; la ville est percée de quantités de canaux dont les quais sont bordés d'arbres et revêtus, pour la plupart, de pierres de taille.

Plusieurs ponts de bois et de pierres placés à petite distance facilitent le passage d'un côté à l'autre. C'est une des villes qui contiennent le plus de bâtimens publics. Il y a quatorze églises de réformés hollandais ; deux, de réformés françois ; beaucoup de catholiques romains.

Les anabaptistes, les quakers et toutes les autres sectes y ont aussi des églises. Il y a plusieurs synagogues. On admire surtout celle des juifs portugais. Les fondations pieuses sont en grand nombre ; elles sont riches et bien entretenues. Il y a surtout une maison d'orphelins qui a des

sommes immenses. On y voit encore des maisons de force où l'on fait travailler les malfaiteurs que la loi n'a pas condamnés à mort. On admire encore à Amsterdam l'amirauté. C'est un édifice immense. Il renferme tout ce qui est nécessaire à l'équipement des vaisseaux. Il y a continuellement quantité d'ouvriers occupés à la construction. Cet édifice, quoiqu'immense et tout sur pilotis, a été construit dans l'espace de neuf mois dans un tems où l'on craignoit la guerre. La Bourse d'Amsterdam est une des plus belles. Outre tous ces édifices publics, l'Hôtel de ville est surtout remarquable. Il est extrêmement vaste ; il contient en dedans quantité de marbres, de jaspes, de belles statues et de belles peintures ; la magistrature s'assemble dans les plus beaux appartemens, et les caveaux renferment le fameux trésor de la Banque.

J'ai déjà dit que le commerce de la Hollande est très considérable. Celui d'Amsterdam l'est particulièrement. C'est ce commerce qui met cette ville en état de fournir à toutes les dépenses auxquelles elle est obligée. Ses revenus se prennent sur les droits d'entrée et de sortie que payent les marchandises, sur des impôts, sur tout ce qui se vend, sur des taxes imposées sur les maisons. Le port de cette ville est superbe. Il y entre toutes les années au-delà de deux mille vaisseaux ; c'est beaucoup plus qu'à Londres où il n'en entre que douze cents. L'hiver s'est passé à parcourir la ville et ce qu'elle renferme.

Depuis le commencement du printems jusqu'à présent, nous avons été journellement promener en fourgon et voir les environs de la ville : Partout on ne voit que belles campagnes. Dans ce mois de mai, nous fûmes plusieurs fois à Harlem. Nous y allions

voir les fleurs qu'on y cultive très bien. [C'est presque le seul commerce de cette ville, mais il est considérable. J'ai été chez un fleuriste qui y avoit gagné trois cent mille florins, ce qui fait au-delà de six cent mille livres. Outre Harlem qui est une grande ville, nous avons été, en promenant en cabriolet, dans plusieurs villes ou villages des environs, comme Weesp Naerden et plusieurs autres : je ne veux pas confondre Zardam, Wormerveer dans la foule des autres villages. Zardam est extrêmement connu, parce qu'il est extrêmement riche. La plupart des assureurs sont des paysans de Zardam. Ces deux villages dont le premier est grand et bien bâti se distinguent encore par leur propreté ; certainement elle est naturelle aux Hollandais, mais les villages qui sont dans le Nort-Holland la poussent à l'excès ; les étrangers en sont surpris à Amsterdam et dans les autres villes, mais à Zardam et Wormerveer on en est encore plus étonné. Nous allions dans ce dernier avec M. de Lafarelle, M. Roulleau, son associé et deux autres Messieurs pour s'assurer de 20 ou 25 mille fromages qu'ils devoient envoyer à Paris. Nous dînâmes chez le marchand de fromage où l'on s'étoit arrêté. Ce bon paysan nous régala très bien. Ces paysans ne sont pas des impéris (1). Celui chez lequel nous fûmes, gagne toutes les années environ dix mille florins. J'avois déjà vu en gros plusieurs campagnes, mais je n'avois encore parcouru les coins ni les recoins d'aucune. Nous fûmes le 28 juin dîner chez M. le baron du Tour, cousin de Mme de Lafarelle, qui a sa campagne à environ quatre lieues

(1) Expression provençale usitée encore aujourd'hui dans les Cévennes, qui signifie ignorant, maladroit, obéré, ruiné, gueux. V. Mistral, *Dictionnaire provençal-français*, verbo IMPERIT.

d'Amsterdam, au bout d'un village, nommé Beverwyk. Nous y fûmes très bien reçus. MM. du Tour père et fils eurent la complaisance de nous faire parcourir toute leur campagne qui est fort jolie. Il y a hors de l'enceinte des jardins, et, vis à vis la maison, un fort joli bois bien entretenu et percé de fort jolies allées. M. du Tour est fort bien logé. Il y a, à côté de la salle du billard qui est fort vaste, un beau salon tapissé de magnifiques tableaux. Après ce salon, il y en a un autre très bien meublé, de l'autre côté, encore un autre salon avec une tapisserie d'un cuir doré d'Angleterre, mais superbe. Dans le même salon il y a sur la cheminée et par dessus le trumeau une Vénus très bien exécutée. On la regarde en son genre, comme un morceau achevé. Outre que nous fûmes bien régalez chez M. du Tour, nous y mangeâmes un bon melon et de belles fraises d'Angleterre et d'ordinaires. Nous repartîmes de cette campagne à six heures et demie et arrivâmes à neuf heures à Amsterdam. Nous étions partis le matin après cinq heures à dessein de ne pas passer par le chemin qui y mène droit, mais de passer par Harlem et par d'autres endroits où il y a de magnifiques campagnes. Nous exécutâmes ce projet, quoique nous eûmes toujours la pluie, ce qui étoit d'autant plus désagréable que nous étions en chariot découvert. Nous n'eûmes pour ainsi dire pendant toute la route qu'un moment sans pluie, ce fut lorsque nous fûmes arrivés au pied des dunes. Nous en profitâmes pour monter jusqu'au sommet, d'où nous découvrimus, du côté du pays, une étendue immense, et du côté de la mer, le grand Océan.

Aujourd'hui 2 juillet, veille de mon départ, nous devons aller au Jardin de médecine voir un aloès

en fleur. Cette partie fut remise au lendemain, et Mme de Lafarelle, mon frère et moi fûmes le voir avant dîner. Cet aloès est de ceux qu'on nomme *americana major* ; il n'avoit point encore fleuri, mais il étoit presque sur le point et déjà extrêmement haut ; on assuroit cependant qu'il augmenteroit encore de beaucoup. Ce même jour, mercredi 3 juillet 1771, je partis d'Amsterdam à huit heures du soir, après avoir dîné chez M. Bachmann. Quoique je fusse en Hollande depuis plus de huit mois, je n'avois pourtant pas encore vu La Haye. En partant, j'y passai ; mon frère et mon oncle vinrent m'y accompagner ; ils poussèrent même jusqu'à Rotterdam.

Nous étions partis d'Amsterdam à huit heures du soir. Nous ne nous couchâmes pas de cette nuit et arrivâmes en bateau le lendemain à six heures et demie à La Haye. Nous restâmes tout ce jour-là, jeudi 4 juillet, à La Haye. Nous promenâmes beaucoup la ville ou le bourg, ainsi appelé parce qu'il n'est pas muré, quoiqu'il soit très grand, et nous n'en repartîmes que le lendemain 5 juillet après avoir vu monter la parade. Dès que nous fûmes arrivés à La Haye, nous primes un carosse et fûmes voir une maison appartenant au prince d'Orange, située dans le bois, c'est sans doute ce qui lui a donné le nom de Maison du Bois. Cette maison est joliette ; elle n'est pourtant pas magnifique, excepté en une seule pièce qu'on appelle la Salle d'Orange, et qui, à dire vrai, est superbe, moins par sa construction que par les peintures qu'elle renferme. Dans cette chambre sont exécutés, tous au mieux, les tableaux représentant les belles actions du prince Frédéric Guillaume. Cet appartement sert à présent de salle de conseil. Je

m'étois bien proposé de voir la comédie à La Haye, mais soit parce qu'il y eut des réparations à faire à la salle ou autrement, il y avoit relâche au théâtre pour quinze jours. Nous fûmes donc privés du spectacle aussi bien que de voir le prince et la princesse qui étoient à Loo. Le lendemain 5 juillet, nous partîmes après avoir vu monter la parade, comme j'ai déjà dit et arrivâmes à trois heures et demie à Rotterdam. Nous fûmes loger à la Hure de sanglier. Nous y fûmes fort bien. Nous promenâmes beaucoup Rotterdam. Nous fîmes aussi un tour sur la Meuse ; il étoit déjà tard et nous nous retirâmes après avoir examiné pendant longtems la statue d'Érasme, qui est sur une belle place. Érasme est sculpté en bronze avec un bonnet de docteur, une robe, un livre à la main, prêt à tourner le feuillet.

Samedi 6 juillet, fut le jour de notre séparation. Je partis pour Anvers, avec mon oncle et mon frère.

Ils vinrent sur le bord de la Meuse, pour me la voir passer. Ce fut là où nous nous embrassâmes avec autant d'ardeur que d'amitié, mais dans la crainte de ne nous plus revoir. Je laissai Albert, qui autrefois ne paraissoit pas trop sensible, pleurant à chaudes larmes et poussant des cris comme un enfant qu'on châtie. Je n'étois pas plus tranquille et dans nos derniers embrassemens nos larmes se confondirent. Nous nous séparâmes en prolongeant pourtant le plaisir de nous voir autant qu'il étoit possible. Je les vis presque toujours sur le bord du rivage pendant que je traversai la rivière, et je ne cessai de les voir que quand je fus presque de l'autre côté. Peut-être y étoient-ils encore, mais l'éloignement m'empêchoit de les distinguer. Etant arrivé à

l'autre côté de la rivière, je pris le chariot de poste et arrivai le même jour à huit heures du soir à Anvers. Je fus logé à l'Ourse chez Boeykens, où j'avais déjà logé en allant avec M^{me} de Lafarelle et j'y fus fort bien. Trois heures ou environ avant d'arriver à Anvers on passe à Herterbrock qui est le premier bureau de visite de S. M. I. J'oubliois de dire que, revenant de Rotterdam, après avoir été seul toute la matinée, je trouvai au Mordick une femme brabançonne qui parloit un peu françois et qui me servit d'interprète. Je dinai avec elle à un village nommé Rokwynt. C'est de ce côté le dernier village hollandois. On entre un peu après dans les terres de la reine.

Le dimanche, 7 juillet, je fus le matin promener la ville d'Anvers qui est grande et jolie. Il y a de beaux bâtimens. Je fus aussi voir ce qu'il y a de plus curieux. Les Pays-Bas ont toujours produit beaucoup de peintres. Il y en a encore quantité. Les Brabançons et surtout les habitans d'Anvers s'adonnent beaucoup à la peinture; ils produisent journellement quelque chose et conservent quantité de belles pièces des anciens maîtres. Je fus voir celles dont on fait le plus de cas. La Bourse où est l'Académie des peintres en renferme de bien belles. Outre un grand nombre de beaux tableaux, j'y vis un magnifique portrait d'un concierge (1), (il est de Corneille de Vos), et un tableau où sont représentées la Peinture et la Sculpture gémissantes par Franck. Ces pièces se trouvent dans la salle. Le salon contient beaucoup plus de belles peintures que la salle. On y remarque surtout un tableau représentant les Arts libéraux; les figures sont de Boeyermans et le paysage

(1) Il s'agit, sans doute, du célèbre portrait d'Abraham Grapheus.

de Genoels. Dans une autre pièce, on voit Abraham et Agar, par Eyckens le Vieux. (1) Ce tableau est magnifique. Les connaisseurs n'y trouvent rien à dire si ce n'est qu'Agar a un œil un peu trop rouge. On voit aussi dans le même salon un très beau tableau représentant la Sainte Famille par le fameux Rubens. De la Bourse, je fus à l'église de Saint-Jacques. Il y a plusieurs beaux tableaux, surtout un fait par Rubens, dans la chapelle où ce grand peintre est enterré et qui est appelée la chapelle de Rubens. Je fus ensuite dans l'église des Jésuites qui est très belle et qui renferme de belles peintures. De là je fus à la cathédrale, c'est l'église où il y a le plus de beaux tableaux qu'on admire tous, mais particulièrement une Descente de la croix. On dit qu'on ne peut rien rêver de mieux. C'est un chef-d'œuvre de Rubens. Après cela, je partis d'Anvers, dans la diligence, à deux heures, et j'arrivai à Bruxelles le même jour à huit heures et demie. J'aurais bien voulu voir la salle de la Comédie qu'on dit être superbe, mais lorsque j'arrivai, il étoit déjà trop tard ; la comédie étoit presque finie. J'y aurois cependant été, ne fût-ce que pour voir la salle qu'on m'avoit tant vantée, mais il me fallut avoir soin de faire détacher ma malle, etc., et avant que tout cela fût fait, le spectacle fut terminé.

(1) L'auteur attribue probablement ici à Van Eyckens la tableau *Agar et Ismaël chassés par Abraham* de Verhaghen.

L'IDÉE FIXE DE SÉNÈQUE

Comme au temps de Caligula, Sénèque se fait, dans sa retraite, une protection de sa faiblesse constitutive. S'il combat ses diverses maladies par l'athlétisme (1), il les exploite surtout. Pour lui, vivre n'est pas seulement affaire de médication, mais de politique, d'habileté, presque d'expédients. Les souvenirs du passé, les spectacles de son temps accroissent ses appréhensions d'avenir. Son stoïcisme lui fait une loi de penser sans cesse à la mort, mais le cours naturel de ses idées l'y pousse également. A force d'en faire l'objet de ses méditations, Sénèque acquiert sur ce sujet peu réjouissant une clairvoyance étrange. Il passe successivement de la méditation à la hantise, puis à l'idée fixe, enfin à l'hallucination. A force d'y occuper son esprit, le spectacle de sa propre mort lui devient visiblement présent. Il s'en donne continuellement le spectacle. Il vit, revit les instants qui seront pour lui les derniers. Comme ces condamnés que ne quitte plus l'obsession de l'échafaud, qui s'éveillent sous le froid cauchemar du couperet et portent la main à leur cou, il imagine, il pressent chacune des circonstances qui feront de sa mort un drame riche en incidents tragiques.

(1) Cf. dans la *Revue* du 1^{er} avril 1898 : *Le régime athlétique de Sénèque*.

Si nous eussions eu pour lui l'amitié d'un Lucilius, nous eussions recueilli avec peine, dans les lettres qu'il nous eût adressées, les preuves certaines d'un état d'âme irrémédiablement douloureux, en proie aux plus cruels pressentiments. Malgré certaines pages plaisantes et quelques traits satiriques, les sujets de ces lettres, dans leur ensemble, sont macabres : Peut-on se donner la mort ? (*Lettre* LVIII). Quelle est la meilleure mort ? (*L.* LXX). Des diverses sortes de morts ; (*Ibid.*) Des morts volontaires les plus remarquables ; (*L.* XXIV) Des bienfaits de la mort ; (*L.* XXVI). De l'imminence de la mort ; (*L.* XLIX). Des symptômes de mort. (*L.* LIV).

Parmi ces derniers, à peine compte-t-il parmi les plus significatifs ses incommodités fréquentes, ses crises d'étouffement, véritables agonies que ses médecins appellent des *avis de mort*. (*L.* LIV). Il sait qu'on meurt rarement des maladies que l'on soigne. La nature, qui n'a ménagé qu'une entrée unique à la vie, en a multiplié les issues possibles. (*L.* LXX). Rappelez-vous tous ces exemples de malheureux égorgés dans leurs maisons ; (*L.* IV) ces glaives, ces feux, ces hordes de bourreaux (*L.* XXIV) ; enfin les supplices les plus cruels. Croyez que tout ce qui est possible ne manquera pas de vous arriver (*L.* XXIV). En prévision d'un long emprisonnement, habituez-vous à vivre de farine détrempée ou de pain d'orge (*L.* XVIII). Apprenez à nager et à ne point craindre l'eau froide, en vue d'une noyade (*L.* LIII). Familiarisez-vous avec la saignée. Une veine incisée par un coup de lancette vous fraie la voie à la délivrance : votre repos est au prix d'une piqûre. Vous en avez supporté tout autant pour vous délivrer d'un mal de tête ou pour affaiblir votre

corps (L. LXX). Tullius Marcellinus, pour accomplir son suicide, n'a pas même eu besoin d'employer la lancette et de se tirer du sang. Il s'est contenté de s'affaiblir par trois jours de diète. Puis, il s'est mis dans sa baignoire, qu'il a fait remplir graduellement d'eau chaude, et, insensiblement, il s'est éteint, non sans ressentir une sorte de plaisir assez semblable à celui que cause (Sénèque l'a maintes fois éprouvé) une douce défaillance à ceux qui sont sujets à s'évanouir. Ce récit peut ne point être inutile : on a parfois besoin d'être renseigné (L. I.XXVII).

Dans le temps troublé où vit Sénèque, tout ce qui arrive sert d'avertissement : on tire des leçons de tout.

Quelque part que tes yeux se tournent, dit-il à son frère Novatus, ils voient des instruments de mort tout préparés : tu peux être précipité de cette roche escarpée ; tu peux être immergé dans cette mer, ce fleuve, ce puits ; cet arbre te tend ses branches libératrices ; ce poison, cette corde, ce poignard te représentent autant de moyens de sortir de la vie ; enfin chacune de tes veines peut être une voie aisée par laquelle tu iras à la mort (*De ira*, III, XV).

« Lorsque la fortune le veut, il n'est point de bonheur qui lui résiste ; plus il jette d'éclat, plus elle s'y attache et le renverse avec violence. Qu'y a-t-il de pénible, d'impossible à la fortune ? Elle ne suit pas toujours la même route ; elle ne nous fait pas sentir toute sa puissance à la fois : tantôt ce sont nos mains qu'elle dirige contre nous-mêmes ; tantôt, contente de ses propres forces, elle invente des dangers où elle nous précipite ; tous les temps lui sont bons, et c'est souvent au sein des plaisirs que nos

douleurs prennent naissance. Au milieu de la paix, nous voyons surgir la guerre, et les ressources sur lesquelles nous comptions se changent en sujets de crainte. Nos amis deviennent nos ennemis; nos alliés nos adversaires. C'est dans le calme de l'été que s'élèvent soudainement des tempêtes plus terribles que celles de l'hiver. En temps de paix, nous souffrons tous les maux que la guerre entraîne; et si les autres causes de destruction manquaient, trop de bonheur les appellerait bientôt sur nous. La maladie se jette sur l'homme le plus vigoureux; le châtement menace les plus innocents, et l'agitation de l'âme tourmente les hommes les plus retirés. La fortune choisit toujours quelque événement nouveau pour rappeler sa puissance à qui pourrait l'avoir oubliée. Un seul jour suffit pour disperser, pour anéantir tout ce que bien des années, bien des travaux, avec l'aide de la Divinité, ont pu amasser : c'est assigner un terme trop long à la rapidité du mal, que de dire : Il faut un jour pour détruire des empires; il ne faut qu'une heure, qu'un moment ! » (L. XCI).

L'instabilité de notre repos est chose évidente : une terreur empoisonne nos jours. La sécurité, qui est le bonheur, nous ne la connaissons point. (L. XCI). « Comme on voit les oiseaux s'effrayer du bruit même d'une fronde vide, ainsi il n'est pas besoin des coups du sort pour nous tourmenter; c'est assez du bruit qui les précède ». (L. XXIV). Aussi, l'attente du malheur nous tourmente-t-elle autant que le ferait son irruption soudaine. (L. LXXIV).

L'apparition, même subite et violente, de la mort apporte en elle-même sa consolation : la certitude de ne mourir qu'une fois. (L. XCIV). Si le supplice

est très douloureux, il sera court : c'en sera plus tôt fait. S'il se prolonge, c'est qu'il sera supportable. (L. XXIV) (1). S'il est aggravé par le spectacle d'une épouse sensible, telle que Pauline, l'on pensera qu'une femme supporte bien d'autres souffrances à l'occasion de ses enfantements. (L. XXIV). Le sage le déclare hautement : il ne tremblera pas, à sa dernière heure. (L. LIV). Et pourquoi tremblerait-il ? Il ne redoute ni les outrages, ni les blessures, ni les fers, ni l'indigence. (L. LXV).

Toutefois, et malgré ce beau stoïcisme, il y avait des gens que Sénèque n'aimait guère sentir près de lui : les bourreaux, les satellites de César, les tourmenteurs. (L. LI, LXX). Un bruit qu'il redoutait particulièrement d'entendre, c'était le galop de la poursuite (L. XXXII), l'irruption subite des exécuteurs. (L. LXX). Parfois, il avait l'hallucination du froid acier tranchant ses artères. Surtout la noyade, l'immersion brûlante ou le bain glacé avaient le don de l'obséder sans relâche. C'était là son idée fixe. Comme Néron, et pour le même motif, la seule vue de l'eau l'importunait (2). Pouvait-il oublier certains conseils ténébreux où avait été décidée la tentative parricide de Baïes ? Les occasions, d'ailleurs, ne manquaient pas de se remettre cette scène en mémoire. Allait-il au théâtre ? Le même Datus, en une sorte de *Revue* d'actualité, y représentait au naturel ces deux exploits de Néron : l'empoisonnement de Claude et la noyade avortée d'Agrippine. Entrant en scène, il disait : « Bonjour, mon père, bonjour, ma mère » ! et il imitait successivement Claude man-

(1) Cf. *de Prov.*, VI : *Contemnite dolorem : aut solvetur, aut solvet.*

(2) TAC. *Ann.*, I. XIV, X.

geant des champignons et Agrippine se sauvant à la nage du vaisseau à soupape (1). Sous le manteau, circulaient des épigrammes aussi méchantes, sinon aussi explicites, que celle où Martial devait enchasser hardiment la tentative de Baïes dans le récit d'un naufrage (2).

Pour rien au monde, Sénèque ne se serait aventuré sur mer. Il ne redoutait pas moins ces piscines immenses où s'ébattait un peuple de nageurs. Il ne pouvait ignorer ce trait d'Hérode-le Grand, se débarrassant du grand-prêtre Aristobule, en lui faisant tenir la tête sous l'eau, par manière de plaisanterie (3). « Qu'ai-je besoin, dit-il, de ces étangs d'eau chaude, de ces étuves pleines d'une vapeur sèche qui épuise le corps » ? (L. LI). Les bains à la neige ne l'épouvantaient pas moins. Il sait que Néron en fait ses délices, l'été (4). Il enveloppe dans une même horreur irrésistible les sources thermales fournies par la nature (L. LXXXIX) et les eaux chaudes promenées, comme une perpétuelle menace, à travers les pièces des maisons, pour les réchauffer. (L. XC). Il se baigne peu, et solitairement. Il est très regardant à la disposition et au fonctionnement des bains. On trouverait, dans ses

(1) SUET. *Nér.* XXXIX. Néron, qui ne pouvait ignorer le succès de cette pantomime et qui finit par exiler Datus, se devait à lui-même de fermer les yeux, ayant rétabli, à l'occasion des jeux Néroniens, ce genre de spectacle, que Tibère avait supprimé en l'an 23, et que plusieurs acteurs portèrent à une perfection incroyable. Le cynique Démétrius, assistant un jour à une pantomime, interpella l'acteur par ces mots : « Je ne te vois pas seulement, je t'entends : tu parles avec les mains ». *Lucien, de saltatione*.

(2) MART. *Épigr.* l. IV, LXIII.

(3) RENAN, *Les juifs sous la domination romaine, Hérode-le-Grand*.

(4) SUET. *Nér.* XXVII.

observations méticuleuses, les éléments d'une étude archéologique sur les pratiques balnéaires des Romains (1).

On conçoit que Sénèque en soit venu graduellement à la hantise du suicide, et qu'il ait étudié à fond la question de la mort volontaire, telle que l'avait posée Epicure : Vaut-il mieux que la mort vienne vers nous, ou que nous allions vers elle ? (L. XXVI). La solution théorique de ce doute fut donnée par Socrate, dans la conversation qu'a immortalisée le *Créon*. Sénèque y souscrit, tout en l'accommodant à la manière stoïcienne : « Soldat lié par un engagement, le sage vit pour accomplir son temps de service ; et tel est son caractère, qu'il ne déteste pas plus la vie qu'il ne l'aime, et supporte la condition mortelle, quoiqu'il sache qu'un meilleur sort l'attend ». (L. LXV) (2). Mais, pratiquement, il n'y a pas de règle fixe : c'est affaire de sentiment personnel et de goût. Il est impossible de décider, d'une manière absolue, s'il faut prévenir la mort ou l'attendre d'une violence étrangère. La vie ne retient personne. Vous plaît-elle ? Vivez. Vous déplaît-elle ? Permis à vous de retourner au lieu d'où vous êtes venu. C'est surtout en cette matière qu'il nous faut suivre notre fantaisie. L'un se réfugie dans la mort volontaire pour échapper à la maladie ou à la cruauté des hommes. L'autre ne s'y résout point, parce que, ayant des désirs sans fin, il ne peut se faire à l'idée de finir si vite. Il sera toujours temps, pour celui-là, d'essayer ses forces dans une lutte inégale contre la mort inéluctable. (L. LXX).

(1) Cf. GASTON BOISSIER, *l'Afrique romaine*, IV, III.

(2) Cf. : « Ne troublons point, lâches déserteurs, la marche de cette belle création, où tout ce que nous souffrons est partie nécessaire ». (L. CVII).

Celui-ci trouve que la vie ne vaut pas la peine de vivre : les esclaves, les bêtes vivent aussi bien que nous. (L. LXXVII). Celui-là ne croit pas devoir refuser quelques années de plus, si elles lui sont accordées. (L. XCIII).

C'est à cette dernière opinion que s'arrête finalement Sénèque. Il lui suffit que la mort soit toujours à sa portée, (L. LI) et d'avoir à sa disposition une infinité de moyens de se délivrer de ce misérable corps. (L. LXV).

Mais il n'ignore pas qu'il ne trouvera de sécurité que dans la mort. (L. LIV). La vie, surtout celle du sage, est nécessairement inquiète, car elle fait ombre au tyran. (L. XXXVI).

Quand le tyran s'appelle Néron, la mort est aussi prompte que soudaine. L'espace d'une heure ne s'écoule jamais entre la condamnation et l'exécution (1).

C'est pourquoi Sénèque ne se suicidera pas (2).

E. BOUISSON.

(1) SUET. *Nér.* XXXVII.

(2) Dans un roman italien moderne, la même obsession de veines tranchées et de noyade amène les principaux personnages à se jeter à la mer. Cf. GABRIEL D'ANNUNZIO, *le Triomphe de la Mort*,

L'HOPITAL DE RIVIÈRES-DE-THEYRARGUES

DÉPENSES ET RECETTES AU XVIII^m^e SIÈCLE

Marie-Félice de Budos, dernière marquise de Portes, naquit à Agde en 1627 de messire Antoine Hercule de Budos et de Louise de Crussol. Antoine Hercule de Budos, durant les guerres de religion qui désolèrent la minorité de Louis XIII, se fit une grande réputation d'habileté, de modération et de courage. En 1618, par lettres patentes de Sa Majesté, il fut institué lieutenant du roi, gouverneur de la ville de Mende, du haut et du bas Gévaudan, sous la dépendance néanmoins de son neveu Henri II, duc de Montmorency, gouverneur de tout le Languedoc.

Pendant la dernière guerre de Rohan, grâce aux sages précautions prises par le marquis de Portes, Le Gévaudan jouit d'une tranquillité relative. Les Etats du diocèse de Mende, pour lui prouver leur reconnaissance, voulurent lui doubler sa subvention de 4,000 livres, ce qu'il refusa noblement, ne voulant pas être à charge à la province. Il accepta seulement 400 livres pour le sieur Parlier son fidèle secrétaire, et trois mulets de choix qui devaient transporter sa jeune épouse aux bains de Bagnols (1627). Avant de se séparer les mêmes Etats lui décernèrent le titre glorieux de *Père de la Patrie*.

Le marquis de Portes fut tué au camp royal, devant Privas, le 20 mai 1629, laissant sa femme enceinte. L'enfant posthume fut encore une fille, Diane-Henriette, qui épousa le duc de Saint-Simon.

Petite, moins bien que sa sœur Diane-Henriette-Marie-Félice, marquise de Portes, vicomtesse de Theyrargues, n'éprouva aucun attrait pour la vie conjugale. Fort jeune encore elle refusa plusieurs partis avantageux (notamment le marquis de Gesvres, capitaine des gardes) fit vœu de virginité et vécut dans le célibat, au milieu du monde, après maintes mais vaines tentatives de vie religieuse dans les cloîtres.

Le vénérable M. Olier, digne émule de saint Vincent de Paul, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice, dirigea longtemps la conscience de Marie-Félice de Budos, à qui il trouvait : *l'esprit juste et solide*.

Elle fut en très bonnes relations avec Madame de Scudery et aussi avec ce mauvais sujet de Bussy-Babutin qu'elle essaya, fort inutilement du reste, de convertir. Le frivole et turbulent cousin de Madame de Sévigné, trouva toujours le moyen de lui échapper. Ce fut un vrai chagrin pour elle.

La marquise de Portes, mourut à Paris, chez les Carmélites, le 10 septembre 1693, d'un cancer à la poitrine. Elle n'avait que 66 ans. Elle s'éteignit après d'atroces souffrances, presque une inconnue pour le monde et la Cour mais non pour les pauvres et pour Dieu.

Le 16 septembre 1693, dans *le Mercure — le Figaro* de l'époque — on lisait : « *La marquise de Portes est morte..... C'étoit une fille fort âgée qu'on a toujours vue dans de grandes pratiques de dévotion* »

Ce fut son oraison funèbre ! Somme toute, elle en vaut bien d'autres !!

Par son testament du 6 octobre 1691, Marie-Félice de Budos, laissa ses grands biens à son cousin Louis de Bourbon, prince de Conti, à charge pour lui d'assurer une foule de legs pieux et charitables. Ainsi, par exemple, la réserve de 6,200 livres de rentes, destinées à la fondation de deux hôpitaux sur ses terres de Languedoc. Le Conseiller d'Etat, Henri d'Aguesseau, était plus particulièrement chargé de l'exécution de cette clause du testament de la marquise de Portes. Par ses soins, Rivières-de-Theyrargues, pour la Vicomté, le Collet-de-Dèze, pour le Marquisat, furent les deux localités choisies pour bénéficier des intentions de la généreuse et noble donatrice.

Tour à tour pris et repris, mais le plus souvent aux mains des Camisards, le Collet-de-Dèze, n'étant pas assez sûr pour les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, à qui on avait confié le soin et la garde de l'hôpital, ce dernier fut transféré au bourg plus important et surtout mieux fermé de Saint-Germain-de-Calberte, où il est encore aujourd'hui.

Fondé en 1697, celui de Rivières, dont nous avons raconté l'histoire (1) fut confié aux religieuses de Saint-Joseph de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, qui en conservèrent la direction jusqu'en 1791.

Malgré tous nos efforts, certaines pièces relatives principalement à la recette et à la dépense de ce modeste hôpital de province, ayant échappé à nos premières recherches, nous croyons pouvoir aujourd'hui

(1) *L'Hôpital de Rivières-de-Theyrargues 1691 à 1892*. Une forte brochure illustrée. Alais, Brabo, imprimeur, 1893. Ouvrage couronné par l'Académie de Nîmes.

d'hui les porter à la connaissance des bienveillants lecteurs de *la Revue*.

I

Cours des principales denrées en 1702.

Pain blanc (Ville, boulanger), 2 sols, la pièce.

Pain rousset, la livre, 45 deniers.

» le quintal, 6 livres 2 sols.

Pain blanc (Gras - Lhoste, boulanger), la livre, 2 sols 2 deniers.

Pain rousset, le quintal, 5 livres 8 sols 4 deniers.

.....
Viande Bœuf, la livre, 1 sol 8 deniers (Bezou, boucher).

» Mouton, la livre, 3 sols.

» Bœuf (Lacroix, boucher), la livre, 2 sols 8 deniers.

» Mouton, la livre, 3 sols.

Porc, un porc gras (poids inconnu), 25 livres.

Bois à brûler, chêne vert ou blanc, la charge, 5 sols.

La toile roussette, la canne, 25 sols.

Autre toile, la canne, 1 livre 8 sols 6 deniers.

Quatre couvertures en laine (en bloc), 40 livres.

Dix cornues de chaux (en bloc), 50 sols.

Deux journées de maçon, 30 sols.

Une pièce de vin (capacité inconnu), 26 livres 13 sols.

II

Compte du chirurgien Malbec. 1701 à 1702.

1. Une saignée, 2 sols 6 deniers.

2. Une médecine laxative, 15 sols.

3. Cérat (2 onces 1/2), 4 sols.

4. Cataplasme émollient et digestif (4 livre 1/2), 45 sols.

5. Un clistère, 7 sols.

6. Eau-de-vie (9 onces), 3 sols.

7. Emplâtre *Manus Dei* (4 once 2 dragmes), 6 sols.

Etc., etc.

III

RÉPONSE donnée par MM. les Consuls de Rivières à la demande faite par M. Roussel, subdélégué de M. l'Intendant de la recette et de la dépense de l'hôpital, 7 avril 1788, Saint-Privat-de-Rivières.

RECETTES

Le revenu de l'hôpital de Rivières consiste dans les articles qui suivent :

1. Sur la province de Languedoc et sénéchaussée de Carcassonne	1.470 livres		
2. Sur le diocèse d'Alais	160	»	
3. Sur le Séminaire d'Uzès	40	»	
4. Sur la communauté de Rivières.	37	»	2 sols.
5. Sur la même, pour un capital de 580 livres prêtées le 14 juillet 1767, au denier 25, lequel n'a pu être encore vérifié.....	23	»	4 »
6. Sur la communauté de St-Jean-Marvéjols.....	45	»	
7. Sur la communauté de St-Denis.	11	»	
8. Produit de l'enclos de l'hôpital, environ	40	»	
Revenus.....	1.826	livres 6	sols.

Nota. — Mlle de Maubec, décédée le 4^{or} novembre 1786, légua à l'hôpital de Rivières la somme de 12.000 livres. Ce legs n'est pas encore acquitté, et ledit hôpital n'est pas sûr de l'avoir dans son entier. L'exécution du testament de Mlle de Maubec dépend de certains événements qui peuvent être portés à vingt ou trente ans d'ici ; et qui, arrivant, mettraient l'héritier dans le cas de réduire tous les legs qu'elle a faits, et par conséquent celui qui est pour l'hôpital. — Quand l'hôpital jouira de son legs, dans la totalité ou en partie, il sera en état de procurer un peu plus de soulage-

ment aux pauvres malades qui y sont reçus, ses rentes ayant à peine suffi, jusqu'ici, à leur donner le pur nécessaire.

DÉPENSES

La dépense qui se fait dans l'hôpital n'est pas la même toutes les années. Elle varie et elle est plus ou moins considérable, suivant le nombre des malades et le genre des maladies. Il paraît, par les comptes, que dans une année commune, elle se porte à ce qui suit :

1. Pour blé, 5 salmées, thozelle, mesure de Saint-Ambroix, à 50 livres.....	250 livres
2. Pour vin, 20 barraux, à 5 livres.....	100 »
3. Pour mouton, 7 quintaux, tantôt à 7 sols la livre, tantôt à 7 sols 6 deniers.....	245 »
4. Pour huile, 5 cannes, à 10 livres.....	50 »
5. Pour sucre, riz, poivre, sel, eau-de-vie et autres objets chez les droguistes.....	60 »
6. Pour fournitures journalières achetées par la sœur économe.....	120 »
7. Pour bois à brûler, 200 charges, à 12 sols.	420 »
8. Pour linge et meubles divers.....	100 »
9. Pour l'entretien des bâtiments, de l'enclos pour la taille de ce dernier.....	50 »
10. Pour les remèdes administrés aux malades, suivant le compte qui en est tenu.....	180 »
11. Pour le service de l'hôpital fait par les religieuses hospitalières, pour l'honoraire de l'aumônier et pour la sacristie.....	630 »
Total.....	1.905 livres.

Revenu fixe.... 1.826 livres 6 sols.

Dépense..... 1.905 »

On voit que l'hôpital de Rivières est dans le cas d'avoir besoin de la charité des fidèles.

IV

**Tableau des revenus
dont jouissait l'hôpital de Rivières en 1790**

NATURE DES REVENUS	MONTANT desdits REVENUS	REVENUS ACTUELS	OBSERVATIONS
Sur la ci-devant province du Languedoc.	1680 fr.	»	A force de soins et de peines l'adminis- tration mnicipale a obtenu du départe- ment que l'hôpital ne fut vendu et mal- gré tous les efforts du citoyen Lacroix, de Meyrannes, pour obtenir la vente de ce seul bien qui res- te aux pauvres, il a été heureusement déchu (sic) de ses folles et injustes es- pérances puisque le département a dé- claré cette maison inaliénable.
— Sur la ci-devant sénéchaus- sée de Carcassonne	360 fr.	»	
— Sur le ci-devant diocèse d'Alais.	160 fr.	»	
— Sur le ci-devant diocèse d'Uzès.	100 fr.	»	
— Sur le ci-devant séminaire d'Uzès.	40 fr.	»	
— Sur certains particuliers qui ont remboursé: environ	100 fr.	»	
— Une terre et jardin attenant à l'hôpital d'un revenu d'environ	100 fr.	100 fr.	
Total.	2540 fr.	100 fr.	

Certifié, par l'Administration municipale, ce 16 brumaire
an V de la République une et indivisible.

BAQUIER.

Pour copie conforme :

ERNEST DURAND.

ENTRE CORELIGIONNAIRES

Mondragon est une petite ville située très près du Rhône dans le département de Vaucluse.

Mondragon peut avoir trois ou quatre mille habitants, comme aussi cinq ou six mille, de cela, il est difficile de juger à vue d'œil, et consulter les cahiers du dernier recensement serait aussi compliqué qu'inutile, car au fond, il importe peu.

Joseph Rivat était, il y a quelques années, et doit être encore à l'heure qu'il est, un des habitants de Mondragon. C'était un homme petit, trapu, crépu, ni beau, ni laid, facétieux, mais non spirituel, excellent homme sous des allures de matamore, pouvant avoir environ.... Voyons ? Quel âge ? pouvait bien avoir Joseph Rivat ?

A vrai dire, il n'en portait aucun, et l'on prétendait (le monde est si méchant) qu'il y avait à ce sujet désaccord complet entre lui qui en avait trente-neuf et son acte de naissance qui lui en octroyait généreusement cinquante. Nous mettrons donc quarante-cinq pour ne pas le gêner dans ses entreprises matrimoniales, car c'était un célibataire.

Sur une colline qui domine Mondragon, s'élève un vieux château qui a jadis appartenu, dit-on au redoutable et trop fameux baron des Adrets.

Du baron, il ne reste plus maintenant qu'un peu

édifiant, et toujours effrayant souvenir, du château, il n'y a plus guère que des vestiges non dépourvus de grandeur. Seule, une tour sapée, découronnée est encore debout, comme pour attester la force et la solidité de ces antiques forteresses, mais çà et là, des pans de murailles à demi éboulés, des amoncellements formés par l'écroulement des voûtes, des excavations profondes que les ronces n'ont pu parvenir à complètement obstruer, tous ces indices permettent à l'œil de reconstituer l'étendue primitive de l'édifice ruiné avec sa double enceinte de remparts, et à la pensée de se représenter tout l'avantage que lui donnait sa merveilleuse situation.

Dans l'enceinte formée par les ruines du vieux château de Mondragon, se trouve un petit carré de vignes pas plus grand que la main, que Joseph Rivat avait défriché lui-même, à ses moments perdus, et qu'il décorait du nom pompeux de « son vignoble. »

« Je vais travailler mon vignoble.... » Pourvu que mon vignoble n'ait pas attrapé la maladie... Voulez vous venir voir (sous attendu admirer) mon vignoble ? »

Et il ne fallait pas vous aviser de sourire quand l'honnête Mondragon nais vous disait tout cela, car il n'y a rien de plus chatouilleux qu'un amour propre de propriétaire. Joseph Rivat eût certainement plus tôt supporté qu'on dit du mal de lui que de « son vignoble. »

Quand le soir on le rencontrait parfois, gravissant à la nuit tombante la colline pour aller visiter son champ, lorsqu'un travail pressé l'avait retenu toute la journée au village, les bonnes gens qu'il rencontrait sur son chemin hasardaient à mots couverts quelques conseils prudents sur le danger qu'il y

— « Mais vous n'y étiez pas » bégaya le malheureux en reculant de quelques pas, autant pour se mettre hors de la portée de la rapière, que pour attirer le baron à sa suite loin de « son vignoble. »

— « Joseph Rivat, » dit lentement et sévèrement son redoutable interlocuteur en le regardant fixement ; « si tu t'absentais de chez toi pour faire un voyage, et que tu trouvasses au retour la maison transformée en champ de potirons, que dirais tu ?

— Je dirais... je dirais... » balbutia l'infortuné Mondragonnais épouvanté par cet effrayant regard, « je dirais... c'est drôle. »

— Ah ! tu dirais c'est drôle, » répliqua le baron dont le regard tout à l'heure menaçant avait pris soudain une expression d'étrange ironie. Eh bien, moi aussi, je dis c'est drôle !... Et j'ai bien envie de vous envoyer, toi, tes vignes, ta bêche et tout ton attirail vous prélasser de l'autre côté du village afin que ce soit plus drôle encore. »

— Oh ! monsieur le baron, vous ne ferez pas cela ! » s'écria le malheureux tout tremblant.

— Non, je ne le ferai pas, » répliqua celui-ci en jouissant visiblement de l'effet produit par sa menace « non, je ne le ferai pas, car tu peux m'être utile... De part tous les diables ! Je ne sais vraiment pas ce que j'ai !... Mon casque et ma cuirasse me suffoquent. » acheva-t-il tout en s'en débarrassant.

— Monsieur le baron, si vous voulez que je m'en charge, » s'empressa de dire Joseph Rivat en se précipitant obséquieusement.

— Parbleu ! J'y compte bien, » riposta le terrible propriétaire du château, « sans cela, à quoi me servirais-tu ?... Allons, suis moi, » ajouta-t-il impérieusement ; « nous avons à faire là-haut. »

Et ce disant, il se dirigea par grandes enjambées vers l'unique tour restée debout, tandis que l'infortuné Mondragonuais pliant sous le poids du casque et de la cuirasse le suivait aussi vite que ses forces pouvaient le permettre.

« Allons ! Allons ! Plus vite, mon garçon ! » cria le baron déjà parvenu à la porte intérieure de la tour. « Tu es un bien méchant bandit, si tu ne peux seulement pas me tenir pied !... Passe ! » poursuivait-il en lui désignant la porte d'un geste impérieux.

— Après vous, monsieur le baron ; » dit le malheureux Joseph Rivat en s'efforçant d'ébaucher un salut.

— Ah ça ! t'imagines-tu par hasard, maraud ! Que mon intention est de te faire des politesses ? » s'écria le baron d'une voix tonnante. « Si je te fais passer devant, c'est à fin qu'il ne te prenne pas la tentation de me fausser compagnie en chemin. Allons, passe vaurien ! Tu auras le temps là-haut de me faire des saluts. »

Pâle et tremblant, plus mort que vif à cette vigoureuse apostrophe, l'infortuné Mondragonuais s'empresse d'obéir, et l'ascension commença.

Haletant, essoufflé, trébuchant à chaque pas entre les marches glissantes et rongées de l'escalier branlant, Joseph Rivat parvint enfin, cependant, au sommet de la tour, ayant toujours sur ses talons le terrible baron, lequel, vif, dispos, alerte, ne cessant de lui crier : « Plus vite ! Plus vite ! »

« Donne moi mon casque, » dit brusquement le redoutable châtelain, une fois arrivé sur la plateforme, à son écuyer improvisé qui semblait prêt de rendre l'âme. Celui-ci obéit docilement.

Déposant alors le casque par terre, contre la mu-

raillé, le baron traça avec sa rapière une ligne à l'exacte hauteur du cimier, puis, rengainant, il donna deux ou trois forts coups de talon sur la ligne qu'il venait de tracer, et, soit par la pression d'un ressort intérieur, soit, par tout autre moyen, dont Joseph Rivat à demi pâmé, du reste, n'eut pas le temps de se rendre compte, tant la chose fut vite faite, une grosse pierre se détacha à cet endroit de la muraille, laissant voir une de ces cachettes intérieures, telles que l'on en pratiquait souvent autrefois dans l'épaisseur des murs.

Le baron fouillant aussitôt dans ce primitif coffrefort, en retirant un petit coffret de fer qu'il ouvrit, et dans lequel il prit divers parchemins qui devaient être pour lui d'une grande valeur, à en juger par la satisfaction évidente qu'il témoigna en les retrouvant. Aussi, son humeur avait l'air de s'être prodigieusement adoucie, lorsqu'ayant fait disparaître lesdits parchemins dans la poche de son justaucorps, il adressa la parole à Joseph Rivat.

« Eh bien ! Eh bien ! Tu as l'haleine courte mon garçon. Encore essoufflé au bout d'un quart d'heure pour être monté jusqu'ici ! La mauvaise haridelle de mon palefrenier t'aurait enfoncé à la course, je gage !... Quels poumons de papier avez-vous maintenant... Allons, allons, regarde le paysage ça te remettra : La vue en vaut la peine ; je l'affirme, et je sais ce que je dis !

— Elle est très belle, monsieur le baron, » répondit faiblement le Mondragon nais en se soulevant pour admirer la vue au clair de lune.

— Elle est extrêmement étendue de tous côtés ; continua le baron d'un ton qui n'admettait pas de réplique, « Hein ! » poursuivit-il en s'échauffant,

« Domine-t-on bien la plaine d'ici ?... Mais c'était du donjon surtout qu'il fallait voir cela ! Ah ! Quel poste d'observation que le donjon de mon vieux château de Mondragon !... Et quel beau saut à faire faire à ces bandits de papistes, quand il m'en tombait un entre les mains, et il m'en tombait souvent, je m'en flatte !... A propos, quelle est ta religion, maraud ?

— Protestant, monsieur le baron, protestant, de répondre Joseph Rivat, en se redressant subitement enchanté, « et même bon protestant, je m'en flatte. »

— Bon protestant, c'est toi qui le dis, » répliqua sèchement le baron.

— Oui, monsieur le baron, » dit le malheureux Mondragonnais interloqué, « l'on me compte parmi les meilleurs méthodistes.

— Méthodiste ! » s'écria le baron indigné. « Qu'est-ce que c'est que tous ces noms-là, toutes ces sectes à l'eau de rose !... Vous êtes tombé, je le parierais dans toutes les erreurs des Zungliens !... C'est là ce que tu appelles être bon protestant, vaurien !

— Je croyais être dans la bonne voie, monsieur le baron, » gémit l'infortuné pâle comme la mort, mais j'en changerai ! Oui, dès demain, j'en changerai ! »

Le baron eut un haussement d'épaules :

« Joseph Rivat, tu n'es qu'une bête, » lui dit-il en détendant les traits courroucés de son visage.

— « Oui, monsieur le baron, » répondit sans trop savoir ce qu'il disait, le Mondragonnais tout tremblant, « oui, Monsieur le baron. »

Lui tournant le dos sans cérémonie, le terrible baron contemple de nouveau la plaine : « Oui, oui !

la vue est belle ; « continua-t-il comme se parlant à lui-même. « Ici le Rhône, là-bas l'Ardèche, enserrant tous ces gros bourgs si riches que c'était plaisir d'en rançonner les habitants, et au milieu Pont-Saint-Esprit.

« Pont-Saint-Esprit ! » poursuivit-il en semblant évoquer d'anciens souvenirs, au gibet duquel l'on a eu l'audace de suspendre deux de mes meilleurs suivants d'armes, des gens d'élite qui vous avaient assommé un Ligueur en moins de temps qu'on en met pour saigner un poulet, et pourquoi ? « Pour une misérable pécadille ! Tout simplement parce qu'ils avaient voulu épargner aux capucins la peine de vider les troncs de leur église. Malheureusement ils ne firent pas la chose avec assez de rapidité, un de ces gueux de capucin les aperçut, et tandis qu'ils lui serraient la gorge pour l'engager à se taire, on les prit, et ces damnés Ligueurs n'eurent rien de plus pressé, que de les envoyer se balancer tout en haut de leurs fourches... Mais aussi, en ai-je fait sauter, des papistes, en ai-je fait sauter ! ».

Pendant ce peu rassurant monologue, Joseph Rivat qui aurait préféré admirer le paysage à toute autre heure et en toute autre compagnie, Joseph Rivat, dis-je un peu remis de son émotion, se mit en devoir d'opérer sans être vu un mouvement de retraite du côté de l'escalier. Mais il ne put s'échapper à l'œil méfiant du baron des Adrets.

Se retournant brusquement après qu'il eut terminé l'oraison funèbre de ses deux hommes d'élite, celui-ci aperçut le Mondragonais qui avait déjà descendu une de ces marches, et semblait visiblement désireux d'en descendre d'autres.

« Tu m'as l'air de vouloir tout de bon me fausser compagnie ! Veux-tu bien venir ici tout de suite ! »

— Monsieur le baron a encore besoin de moi ? » bégaya le malheureux en remontant à regret sur la plate forme.

— Et mon casque, et ma cuirasse, qui me les portera ?...

... Après cela, je pourrais bien le remettre avant de descendre. » ajouta le baron en réfléchissant.

— Alors, je puis m'en aller ? » dit Joseph Rivet à qui cette perspective rendit soudain les forces et la parole.

— T'en aller, maraud ! Tu prises donc bien peu l'honneur de ma compagnie ! T'en aller ! Non non ! J'ai encore besoin de toi ! Oui, j'ai besoin de toi. » Poursuivit le baron en se rapprochant du Mondragonnais qu'il magnétisait du regard. Un regard étrange où il y avait tout à la fois de la férocité, du dédain et de l'ironie.

« Sais-tu sauter, mon fils ? dit tout à coup le redoutable châtelain en frappant familièrement sur l'épaule de son compagnon.

— Non, monseigneur. » répondit vivement Joseph Rivat qui sentit un frisson glacial lui courir par tout le corps à cette demande imprévue.

— Eh bien ! Il faut l'exercer, » conclut le baron en le prenant au collet.

— Ce n'est pas la peine, monsieur le baron, » s'écria le malheureux en essayant de se cramponner à la muraille.

— Que d'embarras, voyons donc ! » maugréa le terrible chef des huguenots en l'entraînant. « Allons, exécute toi de bonne grâce ! Il y a si longtemps que je n'ai vu sauter ! »

— « Mais je suis protestant... » bégaya l'infortuné en résistant.

— Eh bien ! quand ce ne serait que pour me faire plaisir. On se doit bien cela, entre coreligionnaires ! » Et il le souleva par dessus le parapet.

— « Au secours ! » appela le malheureux éperdu. Mais nul ne répondit à son appel désespéré, et, lancé au même instant dans le vide, il allait quelques secondes après, s'abîmer sur le sol.

.....
Quand le soleil se leva le lendemain sur la plaine du Rhône, une des premières personnes qu'il éclaira ce fût Joseph Rivat, qui, les cheveux en désordre, l'air hagard, les vêtements humides de rosée et tachés de sable, sortait péniblement d'une de ces cavités qui sillonnent les ruines du château de Mondragon.

Se frottant les yeux, et se secouant tous les membres, il promenait un regard de craintive stupéfaction, de l'unique tour encore debout à ses vignes, et enfin à la crevasse dans laquelle il avait roulé, puis tout à coup, se frappant le front, comme s'il avait eu une vague perception de la réalité, il saisit sa bêche demeurée sur le talus, à l'endroit même où il s'était reposé la veille, et regagna Mondragon au pas de course.

.... A dater de ce jour Joseph Rivat n'alla plus visiter « son vignoble » après le coucher du soleil.

MARIE DE PARSEVAL.

Novembre 1894.

AU MASET ⁽¹⁾

*A Moussu Jordi Maurin, orchéoulogo, Capoulié
de la Revisto dou Miejour.*

I

Dins un frés e poulit maset,
Fai bon d'ana faire un raset,
Peneja sis verdis andano,
Ie bèure un aire perfuma
Après aguedre bèn trima
Li sièi long jour de la seniano.

Siegue en ivèr, siegue en estieu,
Lou cor se i'alargo... On reviéu
En fâci la bello naturo !
Dins li broundo lis auceloun
De longo trason de cansoun :
L'aureto ajouguido murmuro

Uno armounio sènso fin,
Uu bresihamen mistoulin
Que vous frusto emé si caresso,
Que fai fuge l'aspre soucit
E vous barbêlo de plasi
Coume un sounge empli de proumessos.

(1) Poesie lue par l'auteur au banquet de la *Revue du Midi*.

Ah ! de segur, l'on es urous
De saboura'n moumen tant dous.
Liuen de l'envejo que maussigo !...
Liuen d'un mounde ipoucrit e faus,
On atrovo èici lou repaus ;
La franco amista vous religo !...

E l'on a lou cor linde e gai,
E mens grèu l'on sentis lou fai
Que perfès vous quicho e vous plego...
L'on ris e i a rés de malaut ;
On manjo, on béu coume de trau,
I mège, a si drogo on fai lego !

Rés de segur a mau de dènt
Quand un filet tendre et foundènt,
Flanqua d'un plat de cagaraulo,
Segui d'un redoulènt civet
O d'un canard en'dé nabet,
Bèn Iarda trono sus la taulo !

Alor, l'apetis se douvris,
Vengue de car o de pastis,
Li queissau trisson !... Tout ie passo !
N'en voulès ?... Té n'en vèjaqui !...
Lis ouro passon sèns languì
En babihant coume d'agasso.

Li fiolo emplido de bon vin,
De cop nous fan parla latin
Sèns aguedre fa nosti classo ;
E s'aven l'esprit treboula
Après aguedre proun chourla,
A l'oumbro fasèn la radasso.

Aqui, mai urous que de rèi,
S'amusa, rire es nosto lèi,
Chima sé's nosto poulitico ;
E quand de vèspre avèn fini,
L'endeman voudrian reveni
Refaire un houvel pico-nico !

Ah ! ie revendrian plus souvènt !
 Sustout quand la primo revèn,
 Que bourron li souco e li triho...
 Mai fau reaganta l'outis
 Pèr que rèn manque a noste nis ;
 Avans tout, passo la famiho !...

II

Pas d'ou maset ! douço amista !
 Espandissés la gaieta
 Sus nosti garrigo brulado !
 E nous fasès atrouva bèu
 Lou bouissoun clafi d'arnavèu,
 Li roco moussudo e pelado !...

A l'oumbro dis oulivié gris
 Ounte cacalejo e bruis
 Lou vounvounamen di cigalo,
 Longo-mai ie venguen ensèm
 Gousta'queli plasi'nnoucènt,
 Aqueli joio frairenalo !...

MANDADIS

Sabe pas s'aimas lou maset,
 Mai, escricioun, coustumo, usage,
 Sabe que soun voste partage,
 Que li furnas emè plasé.
 Sé doune moun obro vous agrado,
 Sé voulès n'estre lou peirin,
 Ie dounarés la retirado
 A cousta di viel pergamin.

22 de Janvié 1900.

LOUIS BARD, felibre,

Mestre en gai-sabe.

AVANS SEGADO

Amoundaut lou soulèu dardaio,
Boujo de fiò sus li blad d'or.
Jamai la cigalo s'endor,
Pèr tant que fague caud, cascaio !

L'espigo caieto se maio,
Espèro lou voulam que dor...
I'aura de gran bèu, rous e fort ;
Lou segaire enchaplo sa daio.

Vengue Sant-Jan lou meissounié,
Lèu li garat saran planié,
Ventrudo saran li garbièro !

Quand drudo e bello es la meissoun,
Dou masié s'emplis lou boursoun,
De pan s'emplisson li panièro !

L. BARD.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Deux de nos Collaborateurs les plus sympathiques viennent de recevoir les palmes académiques : M. l'abbé Ernest Durand, le chercheur infatigable et heureux dont la *Revue* publie aujourd'hui même une curieuse et intéressante étude. M. le pasteur Février, le poète élégant et délicat, récemment couronné par l'Académie Française. A tous les deux, la *Revue* offre ses meilleures et plus sympathiques félicitations.

*
* *

Les Amants d'Arles, par Henry Mazel : Librairie du Mercure de France ; Paris ;

Drame en prose d'un souffle vibrant que pouvait seul écrire un méridional artiste, épris de son pays. Il nous montre la chute de la puissance et de la civilisation Romaine dans notre pays et l'invasion des Barbares. Les fils d'Arles sont devenus trop faibles pour se défendre, et leur courage ne leur sert plus qu'à mourir avec dignité. Dans le palais impérial, que bâtit Constantin, languit la race illustre des Ferréol, investie encore de l'ombre de la puissance qu'ils ne peuvent plus exercer ; le centenaire, qui fut l'Empereur Tonnantius, volontairement descendre du rang suprême ; l'octogénaire Majorien, préfet des Gaules ; et tout au bout de la chaîne familiale, interrompue par le fer des barbares et les meurtrières épidémies, trois jeunes filles, frères vierges émaciées en qui cependant repose tout l'espoir de la race prolongée. L'aînée, Félicie, est fiancée à un jeune et vaillant soldat Césaire. Un chef barbare, Gondovald, délégué par sa nation, pour adresser aux derniers Romains d'Arles un défi hautain, s'éprend de Félicie ; il offre la paix si elle veut accepter sa main. Repoussé, il use de violence et Félicie, demeurée seule dans le palais, n'est sauvée que par l'apparition en quelque sorte surnaturelle du vieux centenaire, réveillé de sa torpeur létargique par les cris de désespoir de sa descendante. Césaire part pour chercher des secours à Rome. Pendant son absence l'épidémie fait son œuvre, il revient juste à temps pour recevoir le dernier soupir de sa fiancée, dans les funèbres Alyscamps, ou comme une sorte de pressentiment, leur amour a grandi. Césaire lui-même atteint par le fléau, est obligé de fuir devant les envahisseurs et va mourir sur la plage des Saintes-Maries, en face de cette mer où il espère toujours voir apparaître les flottes libératrices.

A proprement parler ce n'est point d'un drame historique qu'il s'agit ici, et l'action ne s'émiette pas dans la trame des faits d'érudition. Œuvre au contraire d'un symbolisme condensé, où curieusement et par un puissant effort de restitution, l'auteur a voulu peindre l'état des âmes des derniers Romains d'Arles et des barbares envahisseurs ; ceux-là atteints dans leur raison même de vivre, ceux-ci, tumultueux et débordants de passion. Pourtant l'exactitude historique à ses exigences, même dans les recherches de psychologie rétrospective. Nous sommes quelque peu désorientés par les anachronismes que nous relevons dans les *Amants d'Arles* et c'est un reproche que nous nous permettons d'adresser à cette nouvelle œuvre vraiment forte et qui agrandira la place que s'est faite dans les lettres contemporaines notre compatriote.

Contes amusants, par Henri Bauquier, — Paris, Bibliothèque de l'Association.

C'est un recueil de nouvelles sobrement écrites et qui intéressent précisément, parce que l'auteur ne cherche pas ses effets et raconte simplement. Contes amers ! Pas tout à fait, car l'amertume est seulement où il n'y a pas de bonté, et ces contes-ci sont pleins de pitié. Mais tristes certes, et parfois cruels plaidoyers féministes. Le sujet de presque tous est l'éternelle histoire de la femme trahie et abandonnée, et il faut reconnaître que l'auteur a quelquefois forcé la note et rendu l'homme trop noir. Par compensation sans doute, il a dans « la chanteuse Clairette, » dessiné un type de femme presque odieux. Cependant cette nouvelle s'enlève avec un relief remarquable et prouve que M. H. B. est mûr dès à présent quand il voudra y appliquer son talent, pour les œuvres de grande envergure.

Comme on n'aima jamais, par Albert Mirabaud. — Paris, Chaumel, éditeur.

Est-ce le hasard des rencontres ? ou bien notre génération verse-t-elle décidément dans le noir pessimisme ? Mais c'est encore d'une œuvre de tristesse et de deuil qu'il s'agit ici. Ce nouveau drame de notre compatriote met en scène deux amants qui préfèrent mourir ensemble, que de vivre séparés. Pour être rares, ces amours se voient malheureusement encore trop souvent. Le devoir de l'homme est de vivre malgré tout et d'agir, même dans la plus noire tristesse. Quoiqu'il en soit, l'idylle tragique de notre compatriote sera lue avec intérêt par tous ceux qui aiment des sentiments naturels, exprimés avec simplicité et chaleur. Elle est très artistiquement illustrée par M. A. Béchard.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

L'AMOUR DU CLOCHER ⁽¹⁾

..... Puisque nous sommes en famille, je ne veux pas mes chers élèves, que cette dernière leçon — que je vais vous donner au nom de tous vos maîtres — vous entretienne de choses trop étrangères à notre joie présente. Et je vais vous parler de cette autre famille, plus grande, qu'est à chacun de vous le lieu où il est né, où ses parents ont vécu, et où d'ordinaire il passe ses vacances. L'amour que vous avez pour votre petite patrie, cet amour qu'on appelle *l'amour du clocher*, sera le sujet de mon discours. Nous nous demanderons d'abord ce qu'est cet amour, sur quoi il repose, quelle est sa force et son étendue. Nous expliquerons ensuite quel rôle ce sentiment doit jouer dans votre vie, et comment il faut en user, et comment aussi il ne faut pas en abuser.

I

Mes chers élèves, dans quelques heures, lorsque vous aurez reçu votre part de couronnes et de bravos, vous allez partir. Très long pour les uns, plus

(1) M. Strowski, autrefois professeur au lycée de Nîmes, a bien voulu nous autoriser à reproduire ici le discours qu'il a prononcé en juillet dernier à la distribution des prix du lycée Lakanal, et qui est la plus éloquente et la plus fine justification de notre œuvre de décentralisation littéraire.

court pour les autres, le voyage s'achèvera pour tous de la même manière : lorsque vous serez tout près, tout près de l'arrivée, je vous vois, les yeux tendus, dans une fièvre d'impatience. Vous passerez la tête à la portière des wagons qui filent dans la fumée, ou bien penchés sur le siège d'une diligence à côté du cocher, vous chercherez avidement et vous interrogerez l'horizon, plaine ou coteau, vallée ou montagne. Et tout d'un coup, quelle joie ! Voici que dans le ciel un clocher se dessine : un vieux clocher d'ordinaire, dont la croix est surmontée d'un coq qui tourne au vent. Et aussitôt votre impatience tombe : vous le tenez, le bien que vous convoitiez. Vous savez qu'au pied de ce clocher se pressent des maisons parmi lesquelles il y en a une où sont nés ceux qui vous sont le plus chers au monde, où vous êtes né, vous-même. Vous savez qu'à l'ombre de ce clocher, il y a un cimetière où dorment ceux dont vous portez le nom. Et en même temps, du haut de ce clocher.

Où sont aussi les hirondelles,

il vous semble que toutes les images tristes ou joyeuses, tous les rêves, tous les souvenirs, toutes les pensées intimes qui forment votre passé, s'envolent et s'élancent vers vous. — Et alors vous sentez par expérience ce que c'est que *l'amour du clocher*.

Et maintenant, si vous voulez, raisonnons et analysons ce sentiment si fort et si doux, pour savoir s'il est un instinct profond, ou je ne sais quoi d'artificiel et de superficiel.

Dans sa petite patrie, on est heureux, on se sent à l'aise plus qu'ailleurs, et autrement que nulle part

ailleurs. Et c'est la première raison pour laquelle on l'aime si naturellement.

Mes chers élèves, quand vous étiez tout petits, que non seulement vous ne saviez point parler, mais encore que vos prunelles ne pouvaient pas voir, et que tout était pour vos oreilles un fracas indistinct, c'est votre petite patrie qui a formé votre sensibilité naissante. Vos poumons sont faits à son air ; elle a appris à vos yeux à distinguer les couleurs, et le vrai bleu pour vous ce n'est pas celui que les physiciens vous ont montré, c'est celui de son ciel, ce bleu qui change d'un lieu à l'autre. Les saveurs aussi que vous avez les premières appréciées, et qui, par l'habitude, ont formé votre goût, c'est son pain, ce sont ses fruits qui vous les ont apprises. C'est sur ses pavés souvent inégaux que vous avez fait vos premiers pas, et c'est au sol de ses rues et de ses sentiers que vous devez la façon particulière dont marche chacun de vous. Votre oreille encore, avant tout autre musique, a entendu le son du vent dans vos champs ou dans vos forêts ; la note que donnent les clochettes qu'on suspend chez vous au cou des troupeaux, le bruit des grelots de vos chevaux, le ton et l'accent des voix. Le langage lui-même, et le tour d'esprit que ce langage enveloppe et révèle, l'ordre des métaphores, le genre des plaisanteries, tout ce qui varie et diffère d'une ville à l'autre et même presque de quartier à quartier, vous les tenez de vos premières années et du cadre dans lequel tout petit, vous avez vécu. Bref, ces habitudes primitives qui sont presque à elles seules la nature de chacun de nous sont nées du pays, elles en sont comme une flore caractéristique.

Aussi lorsque vous avez fui loin de l'ombre natale,

il y a entre les choses et vous un désaccord, si petit que vous le voudrez, il y a la nécessité d'une adaptation, il y a une violence faite sur vous-même, — au lieu qu'au pied du clocher, votre nature se conforme aux êtres et les êtres se conforment à votre nature ; ils vous en paraissent le « facile prolongement » et rien de plus vrai si vous retournez les termes, car c'est vous qui en êtes l'œuvre, qui en êtes le fils, qui en êtes à votre manière l'essence et l'image. De là vient que d'autres paysages vous paraîtront plus beaux ou plus nouveaux, mais vous n'en trouverez de plus délicieux et de plus aimables que ceux qui ont été familiers à votre prime enfance. Le pain de Paris est délicat et blanc, mais dites-moi : ne préférez-vous pas le goût de la miche un peu plus rude et pas très blanche peut-être, que vous mangiez chez vous ? il est savoureux, celui-là ! Et quand vous vous êtes torturés pour perdre l'accent, et la tournure et la démarche de chez vous, quel soulagement n'éprouvez-vous pas à vous retrouver au milieu de gens qui ne parlent que provençal, que gascon, que normand, que franc-comtois, et de parler comme eux-mêmes ! quelle détente d'entendre les vieilles plaisanteries des vieilles gens, et les vieilles facéties des vieux camarades et de pouvoir rire — j'allais dire comme chez nous — à ventre déboutonné. Et l'oublierai-je, la volupté de reprendre cette allure caractéristique et cette façon de poser les pieds, que l'on doit aux petits pavés pointus de la Grand'Rue ou de la place du Marché, pavés qu'on n'affronte qu'avec triple semelle : *robur et æs triplex* ! Mais j'ai l'air de sourire des choses les plus touchantes et les plus naturelles : c'est pourtant de moi-même que je me moquerais, si je raillais cela !

La seconde raison pour laquelle on aime sa petite patrie peut se ramener à celle que je viens de vous exposer : elle en est la suite ; seulement elle est d'un ordre plus relevé. C'est encore, c'est toujours la convenance et le rapport de votre pays avec vous, mais ce rapport ennobli maintenant par un instinct très haut et par un sentiment supérieur.

Vous ne vous contenterez pas, en effet, de voir dans la ressemblance de votre âme avec le lieu natal une simple concordance ; dès que vous reconnaîtrez vous-même que vous ressemblez à ce qui vous entoure, que vous y êtes à l'aise, entièrement et parfaitement, et que ce lien-là a été tressé et serré sans vous, et presque avant vous, qu'il est nécessaire et indéchirable, votre âme s'en réjouira, l'acceptera et le doublera par sa propre volonté, joyeuse qu'elle sera d'échapper à l'isolement.

Y a-t-il une pensée plus amère et plus triste que celle de l'isolement ? Se sentir perdu dans un monde indifférent ou hostile, n'être qu'un grain de la poussière humaine, on ne s'y résigne pas ! Et il faut un monstrueux orgueil, ou une haine farouche contre le genre humain, ou tout simplement une indifférence stupide à qui veut s'attacher à rien, ne faire partie de rien, être seul, plus que seul : isolé !

Ce besoin de s'unir à quelque chose de durable et de stable, et d'accrocher à un rocher son existence cahotée, enfante les réunions, les associations et les ligues. Lorsque deux hommes ont les mêmes convictions, ou les mêmes passions, ou les mêmes habitudes, ils se rapprochent et ils fondent quelque chose, et ils sont ravis de trouver ce prétexte pour faire partie d'un ensemble, qui n'est pourtant que leur œuvre et qui est souvent une œuvre tout à fait éphémère.

Eh bien, c'est dans la petite patrie que l'âme trouve la satisfaction entière de ce besoin ; elle s'associe là avec les êtres, avec les maisons et les tombes, avec la terre elle-même. Ah ! la forte association qui n'est pas éphémère celle-là ! le vrai mariage indissoluble ! On sait qu'on tient à quelque chose de stable, qui a de profondes assises dans le sol. On y tient, non point par un caprice ou par une convention, mais par les fibres de son cœur. On sent sa personnalité élargie, et l'on peut s'imaginer qu'elle participe à l'immutabilité des choses. Et enfin, de quelle ardeur aime-t-on la terre où l'on reposera pour son dernier sommeil ? Les hommes, dit Bossuet, se sentent liés par quelque chose de fort, lorsqu'ils songent que la même terre, qui les a portés et nourris étant vivants, les recevra dans son sein, quand ils seront morts. »

Le troisième et dernier principe de l'amour du clocher est une extension du précédent, comme le précédent n'était qu'une conséquence du premier. Nous nous attachons à notre pays natal — ai-je dit — pour étendre notre personnalité, en la mariant étroitement à un ensemble d'êtres, à une sorte d'organisme stable, et à la terre qui nous paraît comme éternelle. Or, la petite patrie nous rattache également par des liens visibles à ce qui reste vivant à travers le temps : à une race, à une tradition, à une histoire. Elle est l'œuvre de vos pères, elle est à la fois leur héritage et leur testament. En elle, le passé revit pour vous. Elle se confond avec lui, et elle prend sa part de la vénération que vous avez pour lui.

Dans votre petite patrie, en effet, vous retrouvez toute l'histoire de votre famille, plus nettement que

sur le meilleur des arbres généalogiques. C'est que les familles s'attachent au sol et à la maison.

Les champs sans cesse agrandis, la propriété arrondie par chaque génération, la maison réparée ou rajeunie garde et perpétue le souvenir précis de ceux qui ont accru la richesse du groupe familial. Était-il survenu quelque désastre, les lieux n'ont pas oublié le nom de l'ancêtre sur qui le malheur a fondu. Et lorsqu'un aïeul a exercé quelque haute charge municipale, les rues de la ville le disent encore. Quand vous faites le tour de ville, le soir, avez-vous besoin d'un érudit, moisi dans les parchemins, pour apprendre que cette fontaine, c'est un des vôtres alors consul qui l'érigea il y a trois cents ans ? Les gamins ne l'ignorent pas. Et tout le monde chez vous sait, sans être un historien, que votre bisaïeul fut de la convention ; et qu'un de vos grands oncle commandait une demi-brigade à Leipzig ou à Waterloo !

Du reste, les familles qui habitent depuis des siècles un même coin de terre deviennent plus ou moins parentes ; elles mettent en quelque sorte leurs gloires en commun, et chacun de vous est l'héritier en somme de tout le passé de votre petite ville et c'est tout ce passé qui vous tient, avec ou sans votre consentement.

L'année dernière je parcourais l'Auvergne en touriste, et j'y ai vu un village bien curieux. Il est posé sur un plateau étroit et fort élevé ; en cercle s'étend autour de lui un horizon de lignes amples : vallées arrondies, montagnes qui se relèvent comme les bords d'une coupe, lointains violets et vaporeux. Quelques mesures de pierre noire très anciennes et très pauvres : c'est Toul-Sainte-Croix. Eh bien,

Toul-Sainte-Croix a d'abord été habitée par les Celtes. Ils en firent une de leurs places fortes, on voit les vestiges de sa triple enceinte, et l'ancienne muraille grossièrement bâtie s'y élève encore par endroits presque à hauteur d'homme. Les Romains plus tard s'en sont emparés, et les paysans trouvent fréquemment, sous la charrue, des urnes et des poteries, souvenir de leur domination.

Au ix^e ou au x^e siècle, la petite ville gallo-romaine, devenue française, se bâtit une église, et dressa au-dessus de ses remparts un clocher conique, qui est toujours debout. Au xii^e siècle, le corps de l'ancienne église, sans doute insuffisante, fut démoli et l'on édifia une nouvelle église qui est encore l'église du village. Peu après les Anglais y vinrent, en maîtres arrogants et détestés. Ils rendaient la justice sous le porche de l'église, entre les lions de pierre qui en décoraient l'entrée ; et depuis lors tous les paysans, quand ils allaient à la messe, donnaient des coups de sabots à ces lions aujourd'hui usés et informes, en souvenir et en haine des Anglais, en bons Français qu'ils étaient. De nos jours enfin, si aucun architecte n'a songé à élever de monument dans ce misérable hameau, si même on y a peut-être pas bâti une seule maison, notre siècle n'en a pas moins laissé à Toul-Sainte-Croix un durable souvenir. George Sand y a fait naître la noble héroïne de son plus pur roman, et dans l'auberge fort dépourvue où j'avais péniblement trouvé à déjeuner, l'hôtesse lisait *Jeanne*.

Messieurs, les familles qui vivent dans ce coin perdu de la France y ont évidemment vécu pour ainsi dire de tout temps. Elles étaient là, au temps des Celtes, elles y étaient au temps de Jules César,

elles y étaient au temps des Anglais, et de ces époques reculées le souvenir distinct peu à peu s'est effacé en elles. Il dort dans leur mémoire. Mais les débris des vieux murs, mais le clocher, mais les lions, mais le ciel et la terre révèlent à ces pauvres paysans, dans un langage qu'ils ne débrouillent pas bien, mais qu'ils entendent en somme, toutes les souffrances et toutes les délivrances de jadis, et toute la dignité de leur race. Qu'ils cessent de voir leur clocher, et leur passé sera définitivement mort pour eux; la moitié de leur cœur aura péri. Et c'est pourquoi ils ne quitteront pas leur dur hameau.

Je crois avoir suffisamment montré les trois instincts primordiaux qui s'unissent pour constituer l'amour du clocher. Mais ce que je ne vous ai pas dit encore, c'est la force et la vitalité de cet amour. Vous le savez : on prétend que les mourants abandonnés sur le champ de bataille appellent leur mère, et le cri de détresse de leur agonie, alors que tout s'est effacé de leur esprit, c'est le premier cri qu'ils ont poussé, quand ils étaient tout petits enfants. Et de même la dernière image qui est dans le cœur de l'homme, la plus profonde et la plus durable de toutes, c'est celle des lieux où il a passé son enfance. Son dernier amour, celui en qui se résument et se fondent tous les autres, c'est l'amour du clocher.

Certes, on oublie quelquefois qu'il est là, vivant et tenace, et la profondeur même où il est le dérobe aux regards superficiels. On le méconnaît et on le nie, quand on est pris par des distractions et par des passionnettes qu'on se figure éternelles ; mais lorsque le temps emporte ces agitations illusoires, ou lorsqu'une émotion forte nous découvre le fond de notre cœur, c'est lui que nous trouvons, et c'est à

lui que nous recourons. « Thémistocle, Athénien, écrit Bossuet, était banni de sa patrie comme traître ; il en machinait la ruine avec le roi de Perse à qui il s'était livré ; et toutefois en mourant il oublia Magnésie, que le roi lui avait donnée, quoiqu'il y eut été si bien traité, et il ordonna à ses amis de porter ses os dans l'Attique pour les inhumer secrètement, à cause que la rigueur des décrets publics ne permettait pas qu'on le fit d'une autre sorte. Dans les approches de la mort, où la raison revient et où la vengeance cesse, l'amour de la patrie se réveille. »

Mais je n'ai pas besoin de ce souvenir classique, et il me suffira de vous dire ce que j'ai vu. Des hommes non pas seulement exilés, mais encore dépouillés de leur patrie, avaient livré pour elle dans la force de leur jeunesse des luttes prodigieuses et inutiles. Échappés à des supplices terribles et avilissants, ils s'étaient créés dans un pays hospitalier une patrie nouvelle ; ils y avaient pris racine, ils y avaient fondé des familles heureuses ; et il semblait qu'après les jours d'héroïsme et d'agitation ils n'avaient qu'à vieillir dans une paix obscure, mais tranquille et forcément résignée : et c'est vrai, l'âge des révoltes était passé pour eux. Mais à mesure que la tranquillité se faisait plus grande autour d'eux, et que la résignation leur devenait plus facile, leurs regrets au contraire grandissaient : et ce que leur rêverie mélancolique leur apportait et le matin et le soir, et dans le repos du jour, et dans l'insomnie de la nuit, oh ! Messieurs, c'était l'image du clocher natal ; et leur désir suprême, ce n'était pas, après avoir tant souffert, un désir de revanche ou un désir de justice, c'était le vœu, le vœu inutile, d'être enterrés à côté de leur père, là où ils étaient nés.

Voilà ce qu'est l'amour du clocher, et voici comment il faut en user.

II

On a imaginé bien des manières d'utiliser l'amour du clocher et on lui a assigné des rôles variés, des rôles très importants. Pour l'un il serait destiné à créer un état social nouveau, et pour l'autre il guérirait tous les maux dont nous souffrons et tous ceux dont nous croyons souffrir. La politique jette vers lui des yeux de convoitise. Et la littérature, après les chefs-d'œuvre qu'il a inspirés à un Émile Pouillon, à un François Fabié, à un Charles de Pomairols, y voit parfois sa fontaine de Jouvence. Pour nous, moins ambitieux et plus brefs, nous demanderons seulement quels services aujourd'hui, dans notre France telle qu'elle est, l'amour du clocher peut rendre à des jeunes gens tels que vous êtes.

Eh bien, l'amour du clocher vous aidera à être ce qu'en dernière analyse vous désirez être, — et il nous aidera à faire pénétrer en vous ce que j'appellerai la morale de notre enseignement.

Jeunes gens qui m'écoutez, jeunes gens en qui frémit une âme généreuse, quelle destinée appelez-vous ? Ce que je lis dans vos yeux, ce que je sens dans vos paroles et dans vos gestes est un désir passionné d'être quelqu'un, de l'être et de le paraître : noble ambition que j'applaudis ; et tant mieux si vous y réussissez ; car votre part à vous, dans votre éducation, c'est de nous apporter un cœur point banal, un cœur vigoureux et riche, une personnalité forte et vivante. — A nous de diriger ce

flot puissant, mais que ferions-nous d'un ruisseau anémique ?

Vous voulez donc, avec raison, être quelqu'un. Quels moyens prenez-vous pour y réussir ? Les pires. Vous n'êtes sans doute pas de ceux qui cherchent une originalité seulement dans l'ampleur de leur pantalon et dans la longueur romantique de leurs cheveux, et vous savez que, si Théophile Gautier a porté un soir de fièvre, *le soir d'Hermani*, un pourpoint de velours rouge, ce n'est pas à ce pourpoint qu'il doit d'être Théophile Gautier. Mais, avouez-le-moi, est-ce que vous ne vous plaisez pas quelquefois à prendre le contrepied de ce que disent vos aînés, à mépriser l'opinion commune, à n'afficher d'admiration que pour les œuvres et les plus artificielles et les plus contestables, à confondre le paradoxe agressif avec l'originalité. Entre nous — puisque nous sommes en famille et que je n'y met point de malice — ne travaillez-vous pas, oh ! sans y parvenir, à être comme si vous étiez pétris d'orgueil et d'affectation, alors qu'au contraire vous êtes confiants et bons, et que la modestie et la sincérité transparaissent dans vos plus tranchantes étrangetés ? Est-ce que le désir d'être quelqu'un, parce qu'il est mal entendu, ne vous porte pas parfois à renier vos plus charmantes qualités ?

C'est que vous usez d'une mauvaise méthode ; remplacez votre originalité non dans votre rêve, mais dans votre nature. Au lieu d'y prétendre avec de grands efforts et en cessant d'être vous-mêmes, soyez vous mêmes : ne jouez pas un rôle ; vivez, pensez, agissez conformément à votre nature, laquelle est particulière, personnelle, incommunicable et inimitable.

Les hommes sont semblables par leurs caractères génériques. Ce sont tous des animaux à deux pattes et sans plumes. Mais l'homme du Midi ressemble-t-il à l'homme du Nord, le citoyen de Marseille au citoyen de Toulouse, et dans la même ville, à Toulouse, par exemple, le natif du faubourg Matabiau au natif du faubourg Saint-Cyprien ? Je vous ai dit tout à l'heure que la petite patrie façonnait et pétrissait à la manière des modeleurs votre personnalité naissante, je vous ai fait voir par quelle affection instinctive notre volonté solidarise notre âme avec notre petite patrie. Je vous ai montré enfin par un exemple comment la petite patrie était pour nous le clair et émouvant symbole d'un passé particulier, d'une tradition caractéristique et d'une race déterminée. Eh bien, n'y a-t-il pas, Messieurs, dans ce que la petite patrie a donné à vous et à vous seul, de quoi fonder une forte originalité ? Son influence a laissé en chacun de vous des traces fort différentes de celles qu'une influence voisine a laissées chez votre compagnon. Aimez donc votre pays natal, laissez-vous guider par lui. Vous avez une façon à vous de sentir et de juger, vous aurez vos goûts et vos préférences, vous verrez les choses à votre manière, et vos paroles auront autant de saveur que vos actes auront de solidité. Seulement, aimez votre clocher avec intelligence, tâchez de bien comprendre ce qu'il vous enseigne, entrez dans les secrets de son âme et de son passé, afin que votre volonté clairvoyante collabore avec la force obscure de l'amour et en double les effets. Et ainsi vous serez quelqu'un.

Mon illustre maître M. Gaston Boissier, étant venu à Nîmes pour inaugurer un Musée épigraphique, rappelait qu'il était resté dans cette ville, jus-

qu'à trente ans passés, et il ajoutait que le meilleur moyen pour un homme d'avoir, en arrivant à Paris, son relief et sa physionomie, était de demeurer longtemps en province et de se former là. Et son exemple était la meilleure confirmation de ses paroles. Outre ses mérites incomparables de savant écrivain, à quoi M. Gaston Boissier doit-il son originalité et sa popularité ? A la façon dont il a fait vivre les plus illustres Romains, depuis les contemporains de Cicéron, jusqu'aux premiers chrétiens. Il ne nous a pas montré ces manières de squelettes grinçants et mal articulés, dont la science rassemble à grand'peine les morceaux sans leur avoir rendu la vie. Il n'a pas évoqué ces sortes d'ombres, étranges et tourmentées que certains historiens, très justement appelés des voyants, n'ont ressuscitées que pour nous épouvanter. Lui, il a représenté des personnages vraiment vivants, corps et âme, dans la grâce et l'aisance de leurs attitudes naturelles, tout simplement, tout familièrement, sans être raidi par le poids de son érudition et par leur majesté dix-huit fois séculaire.

Or ce don, ce don merveilleux, M. Gaston Boissier le doit à Nîmes. Il y est né ; Il y a fait ses études ; il y a été longtemps professeur. Et là il a vécu dans une atmosphère romaine. Nîmes a vu naître des empereurs romains. Elle a ses arènes où se donnent encore de vrais combats de gladiateurs, elle a sa *Maison carrée*, sa Tour Magne, des thermes admirablement conservés, un temple de Diane, et pas bien loin le pont du Gard. Elle possède une rue Plotine, une rue Trajan, un square Antonin, avec la statue d'Antonin le Pieux. Les enfants dans la rue s'appellent les uns les autres des noms de Marius ou de César ; les poètes du cru y ont trouvé en cher-

chant bien sept collines comme à Rome. L'air y est plus romain qu'à Rome même.

Et de là vient que M. Gaston Boissier, sans effort de visionnaire, a pu être successivement le contemporain intéressé et amusé d'Atticus ou de Clodia, le contemporain respectueux et ému de Virgile, de Sénèque ou de Marc-Aurèle et le secrétaire perpétuel de l'Académie française. Voilà ce qu'on gagne à être, à vouloir être, à savoir être de son pays.

Et quand vous serez quelqu'un, votre clocher vous aidera à vous apprendre ce que vous devez faire de vos forces. Vous y avez trouvé un principe d'originalité. Vous y trouverez un principe de discipline et de morale.

Nous avons la charge de fortifier en vous le respect de la loi divine et de la loi humaine, et notre éducation a pour objet de rendre de plus en plus puissant et de plus en plus intelligent l'instinct moral qui fait vivre votre conscience. Or, le meilleur moyen que nous ayons pour vous rendre hommes de bien, ce n'est pas de vous dire seulement que la loi morale dans nos cœurs est aussi belle que le ciel étoilé sur nos têtes ; c'est de répandre à notre manière le précepte évangélique que les hommes doivent s'aimer les uns les autres parce qu'ils sont tous frères, et de corroborer la charité universelle par l'universelle solidarité.

Tout est solidaire en nous, autour de nous. Demain est solidaire d'aujourd'hui, et notre vieillesse est solidaire de notre jeunesse. Les vertus ou les vices des pères retentissent sur le corps, sur l'intelligence, sur la moralité des fils. Chaque acte de chaque citoyen a une répercussion sur la vie de toute la nation, et dans l'humanité entière tout se tient et se comprend, comme dans un corps vivant.

Or, cette pensée est entre toutes fortifiante et moralisatrice. Elle nous oblige à prendre nos actes et nos pensées au sérieux, elle nous contraint à la réflexion et à la sagesse. Le mal que nous commettons, c'est par légèreté que nous le commettons, et nous laissons notre conscience s'émietter sous le choc de nos mauvaises actions en disant chaque fois : « Bah ! cela n'est rien. Cela ne tire pas à conséquence ! » Non, non, tout tire à conséquence, et par l'ordre providentiel, l'acte mauvais est suivi d'une conséquence mauvaise, et lorsque nous diminuons notre moralité nous portons atteinte à la vie dans le monde. Cela c'est incontestable.

Or, ce qui est dans la bouche de nos professeurs une leçon abstraite de solidarité, la petite patrie le transforme en une leçon vivante, une leçon émouvante et directe. Nous ne concevons guère la solidarité que d'une façon abstraite, c'est-à-dire froide et inefficace, et nous comprenons sans doute que le petit Chinois qui gratte la terre sur les bords du fleuve Jaune est solidaire de notre existence. mais cela ne nous intéresse pas, et cela ne nous ferait pas faire un mouvement. Notre petite patrie, au contraire, en nous rappelant les êtres avec qui nous nous sentons le plus étroitement solidaires, en rendant ces êtres nécessaires à nos sentiments, en les associant à toute notre vie, et en nous faisant voir que nous sommes leur œuvre, rend claire la notion de solidarité, en rend agréables les exigences et habituel le respect. Elle nous répète, par le langage le plus expressif et le plus frappant, que nous ne sommes pas de vains acteurs capricieusement appelés à jouer sur une scène de hasard des rôles incohérents, mais que nous sommes des ouvriers qui venons porter

notre labeur à l'édifice commencé par nos pères, continué par nous et destiné à être achevé par nos enfants. Par toutes les pierres de ses maisons, par la fertilité même de ses champs, elle nous révèle ce qui a été fait pour nous, et ce que nous devons faire pour les autres. Elle nous rend précieux les arbres dans lesquels nous voyons les mains de l'ancêtre qui les a plantés. Et ainsi, en même temps qu'elle nous enseigne le prix de notre vie préparée par tant de générations, elle nous enserme par l'amour dans les liens de mille devoirs envers les hommes et les bêtes, les plantes et les maisons, la terre et tout l'avenir. Elle ne nous donne pas la notion froide et nue de la solidarité, elle nous en donne le sentiment profond, actif, toujours présent. Apprenons à écouter en elle le plus éloquent et le plus persuasif des professeurs de morale.

III

Au total, Messieurs, l'amour du clocher vous aidera à avoir une personnalité bien caractérisée, et il vous apprendra d'autre part à vivre non en égoïstes, mais en hommes. Il peut donc être pour vous le principe des plus grands biens. Mais il me vient une inquiétude : ne croyez pas que l'amour du clocher suffise à tout et même qu'il se suffise à lui-même. Et deux choses sont nécessaires pour qu'il ne devienne pas, au contraire, la source des plus grands maux.

D'abord, il faut non seulement aimer sa petite patrie mais la connaître et la comprendre ; sinon on s'y endort paresseusement et on y meurt sans avoir vécu. Ensuite, il faut bien entendre qu'elle n'est

qu'une partie d'un tout plus grand, il faut faire son tour de France et presque son tour du Monde avant de s'y enfermer. Il est nécessaire que vous receviez une instruction capable de hausser votre tête au-dessus de l'horizon familial.

L'amour du clocher fortifie le cerveau et le cœur ; il ne les élargit point. De solides racines sont nécessaires aux grands arbres, mais vous savez que les arbres, pour être féconds, ont besoin d'être greffés et que les fleurs doivent être « repiquées » pour être belles.

Il y a donc un certain déracinement, un certain dépaysement qui est utile. Et justement, c'est pour cela que nous vous faisons faire vos « humanités. » Et sans doute alors nous vous « déracinons » un peu, mais c'est pour que plus tard vous ne vous laissiez pas assoupir dans l'air natal, pour que vous y puissiez y vivre avec plaisir et avec profit : pour que vous y soyez en même temps que des citoyens de votre petite patrie, des Français et des hommes. Et cela me rappelle cette belle formule d'un poète provençal, qui était presque de Sceaux puisqu'il était félibre : on lui reprochait comme un crime de lèse-patriotisme l'amour qu'il avait pour sa petite patrie, et il répondait dans son idiome sonore que je traduis, il répondait à son contradicteur ;

J'aime mon village plus que ton village,
J'aime ma province plus que ta province,
J'aime la France plus que tout !

Ce sera mon dernier mot.

Fortunat STROWSKI.

NOTICE SUR LES DESSINS
DES ANTIQUITÉS DE LA FRANCE MÉRIDIONALE
EXÉCUTÉS PAR PIERRE MIGNARD
ET SUR LEUR PUBLICATION PROJETÉE
PAR LE COMTE DE CAYLUS

Les monuments (1) antiques du Midi de la France ont depuis longtemps attiré et retenu l'attention des savants et des artistes. La liste en serait trop longue des ouvrages que l'on pourrait citer, qui depuis la Renaissance les ont décrits. Malheureusement, pendant bien longtemps les auteurs se bornèrent à des indications peu précises, à de vagues reproductions.

Au xvii^e siècle pourtant, on s'en occupa avec un esprit plus scientifique. L'architecte Antoine Desgodets, qui, en 1674, fut nommé pensionnaire du

(1) Je ne me dissimule pas que ce n'est pas la première fois qu'on s'occupe de ces dessins ; mais aucun des auteurs qui en ont parlé n'a connu tous les documents ; ils ont de plus commis de grossières erreurs et se sont tous mépris sur la personnalité du Mignard qui avait exécuté les planches en question. C'est d'abord Mariette, dans son *Abecedario* (publié par MM. de Chennevières et de Montaiglon, t. III, p. 389) ; il est vrai qu'il écrivait en 1742 et qu'il n'avait pas les renseignements qui lui furent donnés plus tard. Pour lui, l'auteur de ces dessins est un fils de Nicolas Mignard, qui s'appelait Paul ou Pierre, il ne sait pas au juste. — Pour M. Charles Nisard, éditeur de la *Correspondance inédite du comte de Caylus avec le P. Paciaudi*, ce serait Nicolas lui-même, frère du célèbre Pierre et décédé à Paris le 20 mars 1668 (cf. t. I, p. 342, note). — M. S. Rocheblave, *Essai sur le comte de Caylus*, p. 123 et 124, donne la même affirmation.

roi à l'académie de Rome, passa plusieurs mois en Provence et en Languedoc et fit le relevé exact des principaux monuments. On dit que la perte de la collection formée par lui est imputable aux corsaires turcs, qui s'emparèrent du vaisseau où il s'était embarqué pour se rendre en Italie (1). Rappelons que l'artiste, après seize mois de captivité, fut enfin libre d'aller à Rome, où il fit une étude particulière des antiquités de cette ville. On sait que, de retour en France, il publia à Paris, chez J.-B. Coignard, son intéressant ouvrage : *Les édifices antiques de Rome, dessinés et mesurés très exactement* (1682). C'était une des premières fois qu'on livrait au public un livre aussi sérieux sur des monuments de ce genre.

Colbert, à qui il avait été justement dédié, puisqu'il avait inspiré Desgodets et « fourni tous les moyens et tous les secours nécessaires (2) » pour l'exécution de son ouvrage, Colbert, dis-je, eut le projet d'en donner une suite et de faire publier des planches semblables sur les édifices antiques du Midi de la France. Il ne pouvait plus songer à Desgodets, qui entendait rester dans le Nord et avait obtenu d'être nommé contrôleur des bâtiments du roi à Chambord ; mais il eut l'heureuse idée de s'adresser à un Avignonnais, à même de répondre le mieux à ses vues, je veux dire Pierre Mignard.

Il connaissait d'ailleurs cet artiste mieux que de réputation. C'était le fils de Nicolas Mignard, dit l'Avignonnais, appelé à Paris par Louis XIV pour

(1. Voir à ce sujet l'avant-propos de Clérissieu à ses *Antiquités de la France*, t. I (édit. de 1804); p. xix.

(2) Expression de Desgodets lui-même dans son épître dédicatoire.

décorer les Tuileries et mort en 1668 professeur de l'Académie royale de peinture ; c'était le neveu de l'illustre Pierre Mignard, le Romain, alors dans tout l'éclat de sa renommée. Lui-même, né à Avignon en 1640, était venu à Paris pour étudier la peinture dans l'atelier de son oncle ; mais ses goûts et ses préférences le portant ailleurs, il avait été un des huit membres fondateurs de l'Académie royale d'architecture, créée le 31 décembre 1671, ce qui ne l'avait pas empêché d'accepter le titre de peintre de S. M. la reine Marie-Thérèse. Il était cependant de retour dans sa ville natale depuis je ne sais quelle date, quand il reçut de Louis XIV, par l'intermédiaire de Colbert, la mission de dessiner et de mesurer les grands monuments anciens des provinces méridionales de la France. « Ses instructions portèrent qu'il suivroit la méthode employée par Desgodets dans son ouvrage sur *les Edifices antiques de Rome* et qu'outre le plan, l'élévation et le profil des monumens, il donneroit comme luy le dessin et les mesures de chacune de leurs parties (1). »

« L'architecte d'Avignon, écrivait Esprit Calvet au peintre Duplessis, mit tous ses soins et la plus grande intelligence dans cette mission ; ses dessins, lavés au bistre et à l'encre de chine, furent autant de chefs d'œuvre par le goût, la correction, l'exactitude des mesures et le fini précieux de chaque morceau. » Il n'est donc pas étonnant que, lorsqu'il les présenta au roi, ils aient été « admirés de toute la cour, non

(1) *Lettre d'Esprit Calvet au peintre Duplessis sur les dessins faits par Pierre Mignard* : Bibliothèque d'Avignon, n. s. 2349, fol. 81. — Sur cette commande de Colbert, cf. encore lettres de Caylus à Paciaudi, des 16 mai et 15 août 1763, publiées par Ch. Nisard, *Correspondance inédite*, etc., t. I, p. 310 et 342. Voir aussi t. II, p. 85 ; Mariette, *Abecedario*, t. III, p. 389 ; lettre au P. Paciaudi du 8 septembre 1765, publiée à la suite de la correspondance de Caylus, t. II, p. 334.

seulement par la magnificence de chaque objet représenté, mais encore par leur élégance, leur exactitude et surtout une propreté incomparable (1). »

Mais, hélas ! Colbert n'était plus là pour faciliter la publication de cet ouvrage. Les dessins de Mignard furent donc tout simplement enfermés dans des « maroquins dorés et cartonnés » et déposés en la Bibliothèque royale, où pendant de longues années personne ne s'en préoccupa. L'auteur avait eu cependant l'excellente précaution de conserver par devers lui la copie de toutes ses planches, copie aussi soignée que l'original.

Quant à lui-même, il continua à résider en Avignon, où il dressa les plans de divers édifices (2), et parvint à un âge avancé. Le 30 août 1720, il dicta son testament au notaire Louis Desmarets et institua pour héritiers sa femme Dorothée du Pont et après elle ses neveux Pierre et Noël-Paul Mignard (3). Il vécut encore quelques années et mourut le 10 avril 1725 (4).

La nouvelle de son décès rappela au souvenir de ceux qui l'avaient connu les dessins d'antiques qu'il avait exécutés. Le cardinal de Fleury, « qui fut mis peu de temps après à la tête du Ministère, donna ordre de les chercher dans le dépôt des estampes du

(1) E. Calvet, *Notice sur les dessins des grands monumens de la France méridionale par P. Mignard* : Bibliothèque d'Avignon, ms. 2346, fol. 30. Cette notice, rédigée le 20 septembre 1807, reproduit en partie et complète le récit primitivement donné par Calvet dans sa lettre à Duplessis, le 18 décembre 1797.

(2) Entre autres de l'Hôtel-Dieu d'Avignon.

(3) J'ai donné l'indication de ce document dans une notice sur un dessin de Nicolas Mignard, publiée dans le *Livre d'or du Musée Calvet* par J.-B. Michel.

(4) Il fut enterré dans l'église de Saint-Agricol d'Avignon, où l'on voit encore, au-dessous de son portrait, l'inscription qui fut gravée sur sa tombe,

roy ; mais ils avoient dès lors disparu, sans que l'on pût découvrir ni l'auteur du vol, ni le pays où ils avoient été transportés. On les crut en Angleterre, chés quelque amateur inconnu (1). » Cette disparition était vraiment extraordinaire et il est fâcheux qu'on ne se soit pas préoccupé davantage du sort d'une œuvre, qui se recommandait autant par son intérêt. Mais, d'autre part, c'était la justification des précautions prises par Pierre Mignard, pour assurer la conservation de son travail.

Ses héritiers ne parurent pas, à leur tour, soupçonner toute l'importance du trésor qui leur était échu. Ils commencèrent par le négliger et allèrent jusqu'à abandonner à un de leurs amis, M. Thibaud, architecte avignonnais de médiocre valeur, les planches que celui-ci avait témoigné le désir de posséder. Ils laissèrent même s'égarer plusieurs pièces (2).

Mais quand on sut, en Avignon, que la collection originale de la Bibliothèque royale avait été perdue, quelques savants ou artistes locaux s'enquirent du sort réservé aux copies. Le marquis de Caumont, dont les connaissances historiques et archéologiques étaient appréciées de tout le monde savant et qui entretenait avec ses contemporains une correspondance des plus érudites, fit des démarches auprès de la famille de Mignard, pour lui acheter les dessins conservés par elle. Il échoua complètement, je ne sais pour quelles raisons.

Le peintre Sauvan, d'Arles, qui vint s'établir à Avignon, fut plus heureux. Il est vrai qu'il avait, selon toutes les apparences, entretenu de cordiales

(1) E. Calvet, *Lettre à Duplessis*.

(2) On avait même assuré à M. de Caylus que la veuve de Mignard s'en servait pour allumer le feu. (Cf. sa *Correspondance inédite avec le P. Paciardi*, t. II, p. 85.)

relations avec Pierre Mignard lui-même. Il acquit donc la collection complète des planches que les héritiers possédaient encore (1). Puis, tout rentra dans le silence, et pendant longtemps on n'entendit plus parler de quoi que ce soit.

Un jour, c'était le 31 décembre 1761, le comte de Caylus, qui tint une si grande place dans l'érudition du XVIII^e siècle, écrivait à son correspondant d'Avignon, le docteur Esprit Calvet : « Vous n'ignorez pas que je possède les beaux desseins de la Provence et du Languedoc de M. Mignard, d'Avignon. Ils sont si beaux, que je vais donner d'après une suite de Desgodets (2). »

Comment l'œuvre de Pierre Mignard était-elle arrivée entre ses mains ? Aucun document précis ne l'indique ; pourtant, d'après certaines allusions, d'après certaines phrases plus ou moins explicites des lettres de Caylus, on découvre que l'architecte François Franque avait été l'intermédiaire entre Sauvan et lui. Franque, fils d'un architecte d'Avignon très estimé, était parti jeune encore de sa ville natale pour Paris ; il y avait obtenu assez promptement

(1) Mariette, qui écrivait en 1742 les notes qui ont été publiées au t. III, p. 389, de son *Abecedario*, dit qu'à cette date les dessins de Mignard sont entre les mains de M. Sauvan et il en donne la liste complète.

(2) Correspondance du comte de Caylus avec Esprit Calvet : Bibliothèque d'Avignon, ms. 2366, fol. 21. — M. de Caylus est revenu fréquemment, dans ses lettres, sur cette idée de publier une suite à l'ouvrage de Desgodets : cf. sa *Correspondance inédite avec le P. Paciaudi*, t. I, p. 310, 320, 342 ; t. II, p. 85, etc. Voir aussi S. Rocheblave, *op. cit.*, p. 129.

Voici ce que Caylus disait à ce sujet au P. Paciaudi, le 15 août 1763 : « Je reverrai sur l'original les objections sensées qu'il [Petitot] fait, quoique tous ces dessins de Provence et de Languedoc soient exécutés presque aussi parfaitement que la façade du Louvre et le Trône de M. Perrault. Ils ont été ordonnés à un Mignard... J'ai proposé au propriétaire de me les céder. Le plaisir avec lequel Soufflot et plusieurs autres ont vu ces dessins m'a engagé à les publier à la suite de Desgodets, »

ment une célébrité relative et avait réussi, en 1755, à être nommé architecte ordinaire du roi. Il faisait de temps à autre des voyages dans le Midi ; il revint notamment à Avignon dans les premiers mois de l'année 1759 (1). En relations avec le comte de Caylus, lié par sa famille et par lui-même avec le peintre Sauvan, il n'est pas difficile, maintenant, de deviner son action. Il dut persuader Sauvan de se dessaisir de ses dessins, pour les faire passer à l'un des rares savants qui pouvaient alors les apprécier : c'est peut-être lui qui donna l'idée de reprendre les anciens projets de publication.

D'ailleurs, le comte de Caylus, qui était passionné pour les choses de l'antiquité, qui recherchait partout les curiosités archéologiques pour son cabinet et publiait son *Recueil d'antiquités* avec d'érudits commentaires, n'avait pas besoin d'être poussé dans cette voie, et cela d'autant moins que l'abbé Barthélemy lui avait conté merveilles sur les monuments du Midi et les dessins qui les représentaient (2). Mais d'abord il se mit en campagne pour compléter son portefeuille et se procurer toutes les pièces que Sauvan n'avait pas recueillies. Un de ses principaux auxiliaires dans cette recherche et dans les négociations qui en furent les suites, fut Esprit Calvet (3), qui, bien que professeur à la Faculté de médecine d'Avignon, était fort curieux, lui aussi, de tout ce qui touchait à l'archéologie et collectionnait avec intelligence des monuments antiques qu'il avait l'intention de léguer à sa ville natale. C'est maintenant

(1) Voir le journal du chanoine Franque, frère de François : Bibliothèque d'Avignon, ms. 1516, fol. 65.

(2) Rocheblave, *op. cit.*, p. 123.

(3) Sur les relations et la correspondance de Caylus et de Calvet, cf. S. Rocheblave, *Essai sur le comte de Caylus*, p. 124 et suiv.

par la correspondance de Caylus et de Mariette avec Calvet, complétée par les lettres des mêmes au P. Paciaudi, que nous allons apprendre tout ce qui se passa à propos des dessins de Pierre Mignard et de leur publication.

Un des premiers soins de Calvet fut cependant de rompre les relations de Caylus avec la famille Franque. Il obéissait peut-être en cela aux sentiments d'une animosité personnelle, dont nous ne pouvons découvrir les motifs. Et pourtant, François Franque s'était mis avec un zèle non équivoque à la disposition du comte. « Il m'a offert, écrivait Caylus le 27 février 1762, il m'a offert son frère pour retrouver à Avignon les parties de dessein qui me manquent, et j'ai regardé cette offre comme une seconde corde à notre arc, pour compléter un ouvrage qui mérite autant que celui pour lequel je me donne tant de peine ; j'ai d'autant plus accepté les offres du frère, qu'il me l'a offert pour lever les parties qui peuvent nous manquer et que je n'ai rien trouvé dans ses portefeuilles qui put remplacer ce qui me manquait. D'ailleurs, vous ne m'avez jusqu'ici mis au fait de rien ; cependant je n'ai point parlé de M. Thibaut et constamment je ne dirai plus rien, trop heureux de m'en rapporter absolument à vous. Je crois même que moi, qui n'ai de confiance en la médecine que par bénéfice d'inventaire, je vous croirois sur ma santé, si j'étois à Avignon ; soyez donc tranquille sur ce point, soyez-le sur tout ce que vous me confierés. Mandés-moi ce que je puis vous devoir et tenés-vous pour bien embrassé (1). »

Calvet, ainsi institué en la confiance de Caylus, s'était chargé d'entrer lui-même en pourparlers avec

(1) Ms. 2366, fol. 29.

l'architecte Thibaud en vue d'acquérir ses dessins de Mignard ; mais Thibaud, se rendant peut-être un compte exagéré de ce qu'il possédait, refusa de vendre, et Calvet dut momentanément abandonner la partie de ce côté. En attendant, il proposa à Caylus, qui se hâta d'accepter, l'achat d'un journal de Pierre Mignard. Malheureusement, ce manuscrit fut jugé « peu utile par rapport au projet » de publication des dessins, quoique les anecdotes données par les ouvrages de ce genre fussent « toujours agréables », parce qu'« on a le plaisir rare de voir les hommes tout nuds et sans aucun art (1) ». Calvet offrit également à son ami de lui faire passer des dessins de maîtres italiens (Raphaël, les Carrache, etc.), que Thibaud prétendait avoir ; mais Caylus montra peu d'enthousiasme (2).

Pendant toutes ces négociations, le comte de Caylus, désireux de gagner du temps, fit commencer, sous sa direction et sous sa surveillance, par un artiste du nom de Barabé (3), la gravure de ses dessins. « On travaille à force à nos antiquités de Mignard », disait-il le 10 avril 1762, en promettant de montrer très prochainement une épreuve du morceau déjà exécuté (4). Les trois premières planches donnaient le plan et l'élévation de la Tour Magne et le plafond du Temple de Diane à Nîmes. Elles furent communiquées, en 1763, au docteur Calvet et au P. Paciaudi (5), pour que ceux-ci en

(1) Lettres des 21 janvier et 18 juillet 1762 : Ms. 2366, fol. 25 et 47.

(2) Lettre du 1^{er} février 1762 : *Ibidem*, fol. 27.

(3) C'est du moins le nom que donne Calvet dans sa *Lettre à Duplessis*.

(4) Ms. 2366, fol. 37.

(5) Paciaudi les montra à l'architecte Petitot, qui se trouvait alors à Parme ; cf. *Correspondance inédite...*, t. I, p. 320 et 342.

disent leur avis, pendant que le travail de gravure se poursuivait pour les autres (1).

Sur ces entrefaites, Thibaud, « qui heureusement étoit fort vieux », mourut et ses héritiers se disposèrent à vendre tout ce qui avait de l'intérêt. Caylus, aussitôt averti, envoya ainsi ses recommandations : « Vous me ferés grand plaisir, écrivit-il à Calvet, le 24 juin 1763, d'acheter et de m'envoyer tout ce qui se trouvera de desseins des antiquités de la France, originaux et copies. Il faut tout avoir, et il me manque beaucoup de choses, et vous sçavés que dans ces sortes d'acquisitions il vaut mieux pêcher par le trop que par le contraire; d'ailleurs, il manque principalement plusieurs morceaux sur les Arènes de Nîmes.

« Le meilleur moyen pour les envoyer est de les rouler autour d'un carton, de les enveloper de papier et de couvrir le tout d'une toile cirée; vous aurés la bonté de me l'adresser par la diligence ou bien à notre ordinaire à M. de La Reynière. Si M. Thibaut avoit d'autres desseins, esquisses ou curiosités, vous pourriés prendre pour moi ce qui ne vous conviendrait point et je remettrai le prix du total et de l'emballage à qui vous voudrés; le plus simple seroit, je crois, par le maître de la poste. J'arrive de campagne, la poste va partir, je n'ai que le tems de vous embrasser et surtout de vous remercier (2). »

Il ne faut rien épargner : il est nécessaire de tout acheter : c'est le refrain du comte de Caylus. « J'espère, écrit-il encore le 3 juillet 1763, que la vente du sieur Thibaut se fera bientôt et que vous aurés

(1) Lettres des 7 juin 1762, 2 mars 1763, etc. : ms. 2366, fol. 43 v^o, 65 v^o.

(2) *Ibidem*, fol. 79.

trouvé plusieurs des choses qui nous manquent, car en vérité il y a des parties bien imparfaites dans le nombre des desseins que je fais graver. Ainsi, non seulement chez le s^r Thibaut, mais à Avignon et dans les environs, il faut acheter, original ou copie, tout ce qui aura trait à ces antiquités (1). »

Aussi, pour appuyer ses recommandations et stimuler le zèle de son correspondant, Caylus ne trouva rien de mieux que de lui obtenir le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (2).

Pourtant, sa collection, même après la vente de Thibaut et après l'envoi par Calvet d'un dessin original des Arènes de Nîmes, restait loin d'être complète et il fallait encore de minutieuses recherches pour retrouver toutes les parties égarées. Afin de donner une direction aux investigations et de fixer au moins la nature des pièces qui lui manquaient, Caylus fit dresser par son collègue et ami Mariette la liste de tous les dessins qu'il s'était procurés et de ceux qui avaient disparu. Voici cette liste qui fut communiquée à Calvet, le 16 novembre 1763 (3).

(1) Ms. 2366, fol. 81.

(2) *Ibidem*, fol. 83, lettre de Caylus du 8 juillet 1763 annonçant à Calvet sa nomination.

(3) Elle fut envoyée avec une lettre qui est au fol. 98 du ms. 2366 ; elle est elle-même conservée dans le même manuscrit, au fol. 257. Comparer avec la liste (différente), publiée dans le t. III de l'*Abscedario* de Mariette, p. 389 à 391.

« Liste des desseins de Mignard, appartenant à M. le comte de Caylus.

Ces desseins portent tous le n° 5	}	Plan de la Maison quarrée à Nismes. Élévation de la façade de la Maison quarrée de Nismes et celle du dedans du porche. Parties détaillées en grand de la porte et de l'architrave en dedans du porche. Le chapiteau, la base et l'entablement de l'ordre de colonnes étant à la façade de ladite Maison quarrée, dessinés en grand.
---	---	--

« N.B.— Il manque pour une plus grande perfection, l'élévation d'une des façades latérales; mais on y peut suppléer (1).

Ceux-ci portent le n° 4	}	Plan du Temple de Diane à Nismes. Coupe dudit Temple sur sa largeur. Autre coupe sur la longueur. Les compartimens du plafond dudit Temple dessinés en grand.
-------------------------------	---	---

Ceux-ci portent chacun le n° 10	}	La façade et sur la même feuille la coupe intérieure des Arènes de Nismes. Parties en grand de l'ordre estant au rez-de-chaussée desdites Arènes. Parties en grand de l'ordre estant au premier étage, en deux feuilles, l'une pour la base, l'autre pour le chapiteau et l'entablement. Parties aussi en grand dans l'épaisseur des arcs.
--	---	--

(1) « Il lui manque :

« L'élévation de l'édifice par le côté, ou si l'on aime mieux une des faces latérales.

« La coupe de l'édifice dans sa plus grande longueur.

« Les détails des membres d'architecture de l'intérieur, au cas qu'il y en ait. » Extrait d'un second état des mêmes dessins, par Mariette : ms. 2366, fol. 258.

« N.B. — Il manque le plan (1).

Portent } Le plan de la Tour Magne à Nîmes.
le n° 6 } L'élévation de cette Tour et les profils
 } en grand de l'ordre qui le décore.

Ce }
dessein } Plan, élévation, profil et détails en grand
porte } du Pont du Gard, en une grande feuille (2).
le n° 8 }

Ces }
desseins } Plan de l'arc de triomphe de Saint-Remi
portent } en Provence,
 } Elévation dudit arc de triomphe, ainsi
 } que celle des côtés.
 } Plafond de l'arc de triomphe de Saint-
 } Remi.
tous }
le n° 5 } Parties en grand du susdit arc (3).
 } Plan de la sépulture étant à Saint-Remi.
 } Elévation de ladite sépulture.
 } Parties en grand de ladite sépulture.

(1) « Il manque :

« Le plan de l'édifice ;

« Le détail d'une des portes par lesquelles on entre dans l'Arène en grand ;

« Et peut-être quelques autres parties, qui ont pu être dessinées en grand et qui rendroient complet cette importante partie des antiquités de Nîmes. »

Extrait du second état.

(2) « On ne croit pas qu'il en ait été dessiné davantage. » Extrait du second état. — Notre Pierre Mignard avait aussi peint un tableau représentant une vue occidentale du Pont-du-Gard, et dont la gravure par J.-B. Guibert, d'Avignon, fait partie du *Recueil des principales antiquités de la ville de Nîmes et de ses environs* (Nîmes, Buchet, 1788).

(3) « Il manque :

« L'élévation d'une des parties latérales et on en a bien un dessin, mais il n'est que commencé et laisse beaucoup de choses à désirer ;

« La coupe de l'édifice. »

Extrait du second état.

Ces desseins portent tous le n° 3	{	Plan de l'arc de triomphe d'Orange et quelques-unes de ses parties en grand. Élévation dudit arc d'Orange. Côté dudit arc. Parties dudit arc détaillées en grand en deux desseins. Plafonds dudit arc d'Orange.
---	---	---

Porte le n° 8	{	Plan, élévation de côté et parties en grand de l'arc de Carpentras en deux desseins.
------------------	---	--

« N. B. — Manque l'élévation de la principale face (1).

Il est numéro- té 1	{	Parties en grand d'un ordre toscan, qui ne se rapporte à aucun des bâtiments précédents.
---------------------------	---	--

Ce dessein est nu- méroté 2	{	Élévation d'une façade, qu'on croit être celle du Théâtre à Orange (2). Ce dessein est sans aucunes mesures. Le plan man- que, ainsi que les détails.
--------------------------------------	---	--

« Il devoit y avoir plusieurs autres desseins sous
ces n° 1 et 2; ils nous manquent. »

Un instant, en présence du peu de résultat des re-
cherches, Caylus se découragea. « A l'égard de nos
desseins, écrivait-il le 21 décembre 1763, je crois
qu'il n'y faut plus penser. J'aurai fait graver ceux

(1) « On a :

« 1^o Le plan et l'élévation dudit arc par la face latérale ;

« 2^o Deux archivoltes ornées de rinceaux, d'ornemens, dépen-
dances dudit arc.

« Il manque :

« 1^o L'élévation de l'édifice par devant ;

« 2^o Le détail en grand des colonnes, bases, piédestaux, etc. »

Extrait du second état.

(2) « On en a une élévation sans plan, sans aucun détail, sans
mesures indiquées. C'est à peu près comme si l'on n'avoit rien. »

Extrait du second état.

que j'ai achetés, mais la suite en seroit trop imparfaite pour en faire usage (1). » Mais une nouvelle trouvaille s'opérait-elle, il revenait vite à ses projets. Au commencement de l'année 1764 en effet, il fut informé par Calvet de l'envoi de dessins récemment exhumés (2) : l'un d'eux lui était gracieusement donné par le marquis de Calvière, gentilhomme languedocien, qui occupait aussi les loisirs de sa vieillesse à l'étude de l'antiquité. Voici une lettre du 23 février 1764, où Caylus a repris toute son ardeur d'autrefois : « Vous m'avez acheté des pièces originales et des plus essentielles : je sens bien qu'il ne faut plus en espérer de ce genre ; mais, comme il ne faut rien négliger pour compléter un aussi bel ouvrage, je crois qu'il ne faudroit pas laisser perdre ces copies et que l'acquisition en seroit également nécessaire, d'autant même que les copies faites d'après d'aussi belles choses et dans la manière de la totalité, vaudroient mieux encore que tout ce que nous pourrions faire lever et dessiner.

« Voici donc un bordereau de ce qui nous manque :

« L'élévation de la façade latérale de la Maison quarrée avec les mesures ;

« La façade principale de l'arc de Carpentras.

« D'ailleurs dans les morceaux que nous avons, il y en a plusieurs où les mesures manquent ; il faudroit recueillir généralement toutes les copies qu'on en pourroit trouver, persuadé qu'on y trouvera des cottes et peut-être d'autres parties que nous n'aurons point.

« Vous voyés que je parle comme un homme qui

(1) Ms. 2366, fol. 400.

(2) Voir les lettres des 10 et 23 février et 15 mars 1764 : *Ibidem*, fol. 405, 111 et 115.

vous croit persuadé de l'importance de ses besoins, sans cela vous diriez : Plus on lui trouve, plus il demande. A propos de trouver, le plan de l'Amphithéâtre d'Arles est dans le dernier envoi, il est vrai qu'il n'y a point de mesures. Remerciez M. de Calvière du plan du Théâtre de cette même ville, qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Il n'y a jamais eu de théâtre à Arles(1) et celui dont il m'a envoyé le dessein est copié d'après une planche du Vitruve de Perrault; je ne lui en suis pas moins obligé (2). »

Quelques semaines après (15 mars 1764), Caylus écrivait encore : « Nous allons voir à présent comment nous ferons pour nous passer des parties qui nous manquent encore. Dès demain, j'écrirai à Troyes (3) et je suis bien certain de remuer toute la ville et d'avoir tous les desseins d'architecture qui peuvent s'y trouver. Je vous en rendrai compte(4). »

Cette préoccupation de remplacer les dessins perdus par ceux d'autres auteurs, Caylus l'eut dès les premiers jours (5). Calvet lui avait trouvé des plans et croquis d'un certain Compagnon, d'Arles, qui, au xvii^e siècle, avait travaillé sur les mêmes monuments (6) ; il lui avait procuré aussi ceux de

(1) En quoi Caylus se trompe complètement : il n'est guère besoin de le faire remarquer.

(2) Ms. 2366, fol. 111.

(3) On sait que Pierre Mignard avait toute sa famille paternelle à Troyes.

(4) Ms. 2366, fol. 115. — Il faut croire que ces recherches furent vaines, car le comte de Caylus ne parla jamais de ses découvertes à Troyes.

(5) Lettres des 1^{er} février 1762, 2 et 21 mars et 10 novembre 1763 : *Ibidem*, fol. 27, 65 v^o, 67 v^o et 96.

(6) Voici comment Calvet en parle dans sa *Notice* : « On ne doit pas compter un M. Compagnon, d'Arles, dessinateur médiocre, qui, sans ordre et sans averti, s'étoit amusé avant lui [Pierre Mignard] à copier quelques-uns de ces monumens. J'ay vu de sa main le tombeau de *Glanum* (Saint-Remy) avec ses quatre bas-reliefs beaucoup plus entiers alors qu'ils ne le sont aujourd'hui. »

Thibaud ; mais l'œuvre de ces deux médiocres architectes était loin d'avoir le même intérêt et la même valeur (1). Aussi le comte de Caylus chargea-t-il plusieurs fois son aimable correspondant avignonnais de recourir à des artistes du pays, notamment pour les édifices romains de Saint-Remy (2). Il parlait même de faire passer dans le pays « quelques-uns de nos élèves [d'architecture], en allant à Rome ou revenant à Paris », afin de compléter la série de ses Mignard (3).

Cependant la gravure des planches se continuait sans grande interruption. « Je suis au moment de voir finir les gravures, disait Caylus le 25 septembre 1764, et l'on va travailler cet hyver avec vivacité à l'explication des monumens. Ainsi j'espère que ce printems l'ouvrage sera terminé et que vous serez en état de juger de son exécution en tous les genres (4). » Un peu plus tard (février 1765), il entretenait de ce projet le P. Paciaudi : « Ce que je donnerai sera bon, disait-il, à ce que j'en espère. Les explications seront courtes et faites par un homme du métier. L'historique sera dans le même goût et c'est notre ami Mariette qui préside à la totalité. Quant à moi, je ne me suis réservé que la préface, dans laquelle je dédie l'ouvrage à M. Colbert. Je me flatte que la gravure de ces morceaux, qui sont presque tous finis, plaira aux gens de goût ; ils y trouveront plus d'agrément à l'œil. La précision ne peut être

(1) Lettres des 9 juin 1764 et 28 mars 1765 : Ms. 2366, fol. 127 et 145.

(2) Voir les lettres déjà citées et celles des 28 juin 1764 et 10 août 1765 : *Ibidem*, fol. 129 et 167.

(3) Lettre du 21 mars 1763 : *Ibidem*, fol. 67 v°.

(4) *Ibidem*, fol. 133.

altérée et l'effet de la planche sera toujours plus facile à produire (1). »

Puis, le 10 août 1765, dans sa dernière lettre à Esprit Calvet, il affirmait : « Le bel ouvrage des antiquités méridionales de France, dont vous m'avez fait avoir les desseins de Mignard, est sur ses fins. J'espère que vous en serés content (2). »

Il paraît pourtant qu'il n'y avait pas lieu de se féliciter de la perfection de la gravure. On voyait dans les planches, dit Calvet, « une bigarrure désagréable, qui tenoit aux différentes manières des ouvriers employés : l'une étoit trop foible, l'autre de beaucoup trop dure; la correction y manquoit en général et dans la plupart les feuilles d'acanthé des chapiteaux n'avoient pas cette fermeté, cette finesse, cette élégance, qui caractérisent les dessins de Mignard (3) ». Ailleurs, le même érudit revient sur le même sujet : « Tout ce qui n'étoit dessiné qu'à la plume et au simple trait, surtout de la main du comte, fut parfaitement rendu, tandis qu'il en étoit tout autrement de ce qui étoit lavé à la manière chinoise, quoique M. de Boze et M. l'abbé Barthélemy se fussent promis d'y avoir l'œil. Ces derniers morceaux, incontestablement les plus précieux de la collection, furent assés mal exécutés pour inspirer du mépris; ils eurent le malheur d'être plutôt détériorés qu'enrichis par les hachures à l'eau-forte ou au burin, faites dans la vue de produire les ombres; l'inégalité des manières les rendit encore plus choquans. Je les vis et, forcé de les désapprouver, je ne

(1) *Correspondance inédite*, etc., t. II, p. 85.

(2) Ms. 2366, fol. 167.

(3) E. Calvet, *Lettre à Duplessis*.

les gardai que vingt-quatre heures. M. le comte de Caylus avoit été le premier à les condamner (1). »

« Une sorte de fatalité, dit encore Calvet, sembloit accompagner cette entreprise. Tout concouroit à la faire échouer. Les difficultés pour le succès s'étoient accumulées, lorsque, pour dernier malheur, la mort nous enleva M. le comte de Caylus, le 5 de septembre 1765. Il est vrai qu'il avoit pourvu à la continuation de cet ouvrage déjà très avancé, en léguant à M. Mariette les dessins et les gravures (2). » Voici, en effet, la lettre que Mariette adressa à l'archéologue avignonnais, le 13 septembre 1765 :

« Je ne vous parlerai point, Monsieur, de la perte que vous avez faite en la personne de M. le comte de Caylus, ni du chagrin qu'elle a dû vous causer et que je partage bien vivement avec vous. Je sçais combien vous lui étiez attaché et je n'ai point envie de renouveler votre douleur. Mais je dois vous dire à quoi en est son ouvrage, auquel vous avez tant de part, puisque c'est vous qui avez fait la découverte des desseins qui en feront la matière et qui en avez procuré l'acquisition. Je ne fais en cela que m'aquitter de la promesse que j'en ai donnée à l'illustre défunt, quelques heures avant qu'il mourût. Il a souhaité que je continua (*sic*) de prendre soin d'un ouvrage qu'il affectionnoit, il me l'a recommandé avec instance ; et sur ce que je lui remontrai que, pour y mettre toute l'exactitude dont il est susceptible, il auroit été à propos de faire faire de nouvelles recherches sur les lieux, afin de dissiper certains doutes qui s'étoient présentés à un examen réfléchi, non seulement il approuva mon idée, mais il me

(1) Calvet, *Notice* déjà citée.

(2) *Idem*, *Lettre à Duplessis*.

chargea de vous écrire en son nom et de vous recommander l'architecte dont nous avons fait choix et qui doit faire cette vérification. C'est lui qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre, et vous ne serez certainement pas fâché de l'avoir connu : il joint à beaucoup de sagacité et d'intelligence, des mœurs qui le font estimer. Il est envoyé à Rome par le roi à la pension, et il profitera de ce voyage pour voir Oranges, Nîmes, Saint-Remy, et dans tous ces endroits faire sur les antiquités qui y sont les observations dont nous avons besoin. Son nom est M. Mouton. Si vous voulez lui en demander des nouvelles, il peut vous dire avec quel soin les planches sont déjà presque toutes gravées, et ce qu'on doit attendre de la personne que j'ai choisi (*sic*) pour les accompagner de discours. Je n'ai point de peine à me persuader que, vu l'amitié tendre qui subsistait entre vous et M. le comte de Caylus, vous ne rendiez à la personne que j'ai l'honneur de vous recommander de sa part, toutes sortes de bons offices. Je n'emploierai point d'autre motif. J'ose pourtant vous assurer que je vous en aurai en mon particulier une obligation sensible et que jusqu'à ce que j'aye trouvé quelque occasion de vous donner des preuves de ma reconnaissance, je ne serai point content. Faites naître cette occasion, et soyez persuadé des sentimens de la plus sincère estime, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

• Votre très humble et très obéissant serviteur.

« MARIETTE,

« *Secrétaire du roi et contrôleur général de la
grande chancellerie de France (1).* »

(4) Bibliothèque d'Avignon, ms. 2366, fol. 264. — Voir aussi les lettres de Mariette au P. Paciaudi, publiées par M. Nisard à la suite de la correspondance de Caylus, t. II, p. 331, 333, 337, etc.

Le D^r Calvet accueillit parfaitement M. Mouton. Il lui donna des lettres de recommandation pour les évêques et intendants de la Provence et du Languedoc, et seconda ses travaux du mieux qu'il put. « Ce jeune homme, disait-il, joignoit beaucoup d'intelligence et de sagacité à un amour ardent pour son art. Il dessina les arcs de Cavaillon, de Saint-Chamas, la face extérieure et les détails intérieurs du théâtre d'Orange, l'admirable torse de Vaison, morceau grec qu'on croit avoir été la divinité qui y étoit adorée, et enfin la coupole mieux mesurée du tombeau de Saint-Remy, qu'il trouva n'avoir pas été prise par Mignard avec une exactitude assés rigoureuse. Il me fournit aussi un dessin avec les mesures du grand monument que nous avons dans cette ville, ainsi que de la superbe colonne cannelée, qui subsiste encore en place sur cet édifice. Tous ces dessins devaient faire partie de l'ouvrage de M. le comte de Caylus (1). »

Calvet put donc fournir des renseignements élogieux sur l'œuvre de M. Mouton à Mariette, qui lui répondit le 16 janvier 1766 : « J'ai dans l'idée que le travail qu'a fait M. Mouton est plus exact, plus détaillé et de beaucoup plus complet que celui de Mignard, que je ne crois pas tout à fait exempt d'erreur. Nous en jugerons mieux lorsque nous aurons sous les yeux les différentes observations et les desseins dont vous me faites un rapport si avantageux. Mais pour cela il faut attendre que M. Mouton soit arrivé à Rome et qu'il se soit mis en état de débrouiller et de mettre au net tout ce qu'il aura dessiné et coté sur le lieu. Je ne sçais comment recon-

(1) Calvet, *Lettre à Duplessis*.

noltre tout ce que vous avez bien voulu faire pour lui et qui rejaillit sur moi, puisque c'est à ma recommandation que vous l'avez si bien servi. Vous avez connu un jeune artiste sage et studieux, on me l'avoit dépeint ainsi, mais le témoignage que vous m'en rendez me le rend encore plus estimable. Il est pénétré de vos bontés, il n'a pu s'empêcher de l'écrire à ses parens ; j'aurois souhaité qu'il m'en eût pareillement fait part, mais il aime mieux servir et mériter davantage, en se donnant tout entier au travail et en ne l'interrompant point par des lettres qui lui coûtent peut-être plus qu'un dessein, et dès lors je lui en sais gré, content de savoir par d'autres qu'il a parfaitement rempli sa mission ; je ne lui en demande pas davantage.

« Je profite de ce que vous me faites l'honneur de me dire au sujet des deux statues qui sont au tombeau de Saint-Remy ; mais quant à ce que vous avez pu écrire autrefois à M. de Caylus, tant sur cet article que sur d'autres, il n'y faut plus penser. Sa coutume étoit de ne garder aucun papier ; il mettoit au feu les lettres à mesure qu'il y répondoit, et j'en ai d'autant plus de regrets que nous aurions sans doute trouvé dans vos lettres bien des éclaircissemens qui pourront nous manquer et qui nous feront peut-être perdre du temps, en cas que nous soyons obligés de vous consulter (1). »

Tout s'annonçait donc pour le mieux, quand de nouveau l'entreprise fut arrêtée. A en croire Calvet, les différends que M. Mouton eut à Rome avec Natoire, le directeur de l'Académie de France, avaient interrompu ses travaux et avaient eu pour résultat de

(1) Bibliothèque d'Avignon, ms. 3050, fol. 476,

compromettre la publication du volume si longtemps annoncé. Peut-être est-ce là une des raisons ; mais il est permis de croire que ce ne fut pas la seule, ni surtout la plus importante. Mariette, qui n'a jamais fait comprendre le fond de sa pensée à Calvet, semble en effet avoir eu d'autres motifs. Dans ses lettres à Paciaudi, il se plaignit amèrement que toutes les mesures des monuments prises par Mignard se soient trouvées fausses, après le contrôle de M. Mouton ; il fallait par conséquent détruire les planches que Caylus avait fait graver et en recommencer d'autres sur les dessins de Mouton lui-même. A la date du 26 février 1767, celui-ci avait fait un premier envoi de plus de 80 planches qu'il avait redessinées (1) ; le 9 août suivant, il en avait fait un second comprenant 30 feuilles, et il en avait annoncé un troisième moins aussi important (2). En même temps, Mariette avait appris que Clérisseau, « cet habile homme à qui nous sommes redevables des *Antiquités de Spalatro* », s'était rendu « sur les lieux, où il dessine, dans l'intention de les faire graver en Angleterre, les plans, les élévations et les vues de toutes les antiquités » (3). Ces confidences, où il est difficile de démêler l'exacte vérité (4), nous font maintenant apercevoir les motifs de la résolution de Mariette, qui déjà très âgé et très absorbé par d'autres occupations, n'eut plus « le courage de se mettre à un travail, où il falloit revenir sur beaucoup de parties qu'on avoit cru terminées » (5).

(1) *Correspondance inédite* etc., t. II, p. 347.

(2) *Ibidem*, p. 351.

(3) *Ibidem*, p. 340.

(4) M. Rocheblave, *op. cit.*, p. 124, a fait remarquer des contradictions, qui tendraient à affaiblir l'exactitude de ces assertions.

(5) E. Calvet, *Lettre à Duplessis*,

Le désappointement fut vif en Avignon, lorsqu'on apprit qu'il abandonnait définitivement l'œuvre si bien commencée par le comte de Caylus. On comprit difficilement ce qui le déterminait à agir ainsi. Une lettre du marquis de Calvière (1) à Calvet peint avec assez de netteté le sentiment qu'on éprouva à ce moment. La voici, elle est du 1^{er} février 1768.

« Quelques (*sic*) bonnes que puissent paroître à M. Mariette les raisons qu'il vous apporte dans sa lettre (2), pour ne point faire paroître l'ouvrage de son ami et du nôtre, je ne puis cependant prendre sur moy d'y donner une approbation totale, et je conte que vous pensés bien de même. Combien de questions ne faudroit-il pas approfondir avant de les adopter? M. de Cailus, longtemps avant la dernière maladie qui l'a enlevé, déclaroit que l'ouvrage étoit quasi prest à paroître, à la réserve de quelques graveurs qui demandoient encore du temps ; il a dû y travailler encore depuis, et vous savés avec quelle activité il se portoit à toutes les choses qui pouvoient luy plaire. Depuis sa perte, M. Mariette, qui a bien voulu en accepter la charge, a pu et dû y travailler aussi, avec l'intelligence qu'on lui connoit, et il faut bien que cela soit, puisqu'il vous assure y avoir fait luy-même de grandes dépenses, outre les secours que les uns et les autres ont procurés pour cet ouvrage si désirable et si désiré.

(1) Le même avait écrit à Calvet, le 8 janvier 1766 : « Vous m'avez fait grand plaisir de m'apprendre que le beau recueil de nos antiquités méridionales ne couroit point le risque de demeurer dans l'oubli. Le choix de M. Mariette pour lui donner la dernière main est une nouvelle preuve du discernement et du goût de son auteur, et vous vérés, si je ne me trompe, que jamais legs testamentaire n'aura eu une exécution plus heureuse. » Bibliothèque d'Avignon, ms. 2356, fol. 32 v^o.

(2) Cette lettre ne s'est pas retrouvée,

« Il me semble qu'il faut des raisons bien fortes pour ensevelir à jamais toutes ces recherches et les faire retomber dans le néant. Si l'architecte qu'il a envoyé sur les lieux est tant soit peu moins habile que notre compatriote M. Mignard, choisi par le grand Colbert, ce jeune homme n'a pas dû retoucher aux détails si bien énoncés d'un de ses maîtres. Si par hasard il est plus habile, ce que je désire sans prévention pour ma patrie, alors ce jeune homme est en état de lutter contre le travail inattendu des Anglois (1), qui sont d'ordinaire moins heureux sur un sol étranger que sur leurs propres foyers, et qui n'ont et n'auront ni les secours très réels de M. Mariette, ni ceux que ce dernier se seroit aisément procurés pour un livre aussi intéressant, soit par le moyen des lumières de M. l'abbé Bartèlemi et autres, soit par la voye d'un prospectus et d'une souscription à laquelle il y a toute apparence que quantité d'honnêtes gens se seroient fait un plaisir et un devoir de s'intéresser.

« Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions, car il y auroit trop à dire, et il est plus court et moins inquiétant de regarder cette belle entreprise comme chose non advenue, et à laquelle il ne faut plus penser (2). »

Et le marquis de Calvière ajoutait avec humeur : « Nottés qu'à la Comédie, quand on ne peut pas représenter, on rend à la porte l'argent des billets. » Ce qui voulait dire en bon français : « Que Mariotte nous renvoie donc les dessins donnés au comte de Caylus. »

(1) Allusion à l'entreprise de Clérissseau.

(2) Bibl. d'Avignon, ms. 2356, fol. 38.

Dès lors il ne fallait plus compter sur la publication de l'œuvre de Pierre Mignard. A la mort de Mariette (1774), tout fut vendu, et ce furent encore des étrangers, des Anglais, dit-on (1), qui emportèrent les dessins originaux et toutes les planches gravées. Calvet avait conservé par devers lui quelques-unes de ces gravures; mais, par suite d'une mauvaise inspiration qui ne se comprend guère, n'eut-il pas l'idée, en 1797, de les envoyer à son compatriote Duplessis, « conservateur du cabinet du château de Versailles »? Et pourtant il avait déjà depuis longtemps le projet de fonder une bibliothèque publique à Avignon et de la doter de tous les monuments intéressant le pays. Pourquoi donc s'est-il dessaisi de pièces aussi rares et aussi capitales? Naturellement ces derniers vestiges de l'œuvre de Pierre Mignard furent aussi perdus et il n'est plus possible d'en retrouver la trace (2).

Tel fut l'avortement d'une belle entreprise, telle fut la fin misérable de l'ouvrage de plusieurs artistes et de plusieurs savants. Un jour viendra-t-il où l'on mettra la main sur au moins l'un de ces dessins ou l'une de ces planches gravées? Je le souhaite sans l'espérer.

Cependant il ne serait peut-être pas exact de prétendre que tout l'effort dépensé en cette occasion le fut en pure perte, car l'annonce de la publication préparée par Caylus et Mariette déterminait peut-être

(1) *Lettre de Calvet à Duplessis.*

(2) Les épreuves que le comte de Caylus avait envoyées au P. Paciaudi, bibliothécaire de l'infant Don Philippe, grand duc de Parme, ne se sont pas retrouvées non plus dans la Bibliothèque de cette ville. Cf. Ch. Nisard, *Correspondance inédite*, etc., t. II, p. 86, note.

Clérisseau à tenter le même travail et à entrer en concurrence avec Mignard.

Clérisseau vint donc dans le Midi dès 1765 et fit d'après les mêmes monuments antiques des dessins et lavis, appréciés ainsi par Mariette dans une lettre du 6 septembre 1768 : « Je ne sçais si M. Clérisseau, que vous avez vu sans doute dans son passage par le Comtat et qui a couru la même carrière que M. Mouton, a dessiné ce monument (1); mais dans tout ce qu'il m'a fait voir j'ai dû appercevoir qu'il avoit fait de très grandes recherches et son travail m'a beaucoup étonné, sans cependant me rien faire perdre de l'estime que m'avoit fait prendre du sien celui de M. Mouton. Si j'en trouve l'occasion, j'en ferai volontiers la confrontation. M. Clérisseau a travaillé dans l'espérance que quelqu'Anglois curieux le mettroit en état de faire graver ses dessins et de les donner au public. Il commence à craindre de ne le pas rencontrer et vous verrez que par une sorte de fatalité qui semble accompagner cette entreprise, elle éprouvera de sa part les mêmes difficultés qui ont fait échouer celle que notre cher comte de Caylus avoit si fort à cœur de voir réussir et à laquelle mon grand âge, joint à plusieurs autres raisons, met un obstacle invincible. Il faut songer à la retraite (2). »

Clérisseau eut sans doute plus de ténacité que Mariette, et en tout cas plus de bonheur que Mignard. Je ne sais s'il rencontra l'« Anglois curieux » dont il est question ci-dessus ; toujours est-il qu'il réussit à publier en 1778 (3) un volume in-folio qui

(1) Il s'agit ici de l'arc de Carpentras.

(2) Bibliothèque d'Avignon, ms. 2366, fol. 260.

(3) M. S. Rocheblave, *op. cit.*, p. 124, a dit que c'était la publication de l'œuvre de Clérisseau en 1767 qui avait arrêté Mariette. Il se trompe : la première édition de Clérisseau ne date que de 1778 : cf. Brunet, *Manuel du libraire*, t. II, col. 106.

portait le titre d'*Antiquités de France, Monuments de Nîmes*. Cet ouvrage, accompagné de 42 planches, fut complété et réimprimé avec grand luxe en 1804 par Pierre Didot l'aîné ; il forma alors deux volumes, un de texte (par J.-G. Legrand), un autre de 63 planches. C'est assurément une œuvre des mieux faites et des plus intéressantes ; elle ne nous empêche pas cependant de regretter la disparition de celle de Pierre Mignard.

L. H. LABANDE.

LA MORALE PAR LE LIVRE

L'ŒUVRE MORALE DE GEORGE SAND

(*Les Maîtres Sonneurs*)

On a beaucoup écrit sur George Sand, et l'on a, je crois, à peu près tout dit. Je ne prétends pas, ici, reprendre à mon compte les grandes querelles ou les hautes contestations élevées à son sujet. Je veux simplement faire mention d'un livre, point ignoré sans doute, mais trop peu connu, je le crains, et insuffisamment coté, en tout cas, dans l'œuvre retentissante de celle qui fut la gloire de notre sexe en ce grand siècle révolu.

Le parfait érudit qu'est Faguet l'avait, à maintes reprises, signalé. Calmann-Lévy vient d'en faire la réédition en cette fin d'année 1899, comme pour clore, sur l'auréole qui s'attache à l'œuvre du grand écrivain, le cycle si fécond des noms illustres de notre ère.

Ce livre, dont la préface est datée de Nohant 1853, s'appelle *Les Maîtres Sonneurs*. C'est une œuvre champêtre comme la *Mare au Diable*, comme la *Petite Fadette*, qu'il rappelle, qu'il enveloppe et qu'il dépasse. Et c'est aussi, il ne faut pas craindre de l'affirmer, le chef-d'œuvre de George Sand en ce genre. A côté des deux ouvrages si connus que je viens de citer et qui l'encadrent dignement,

il a sa place marquée dans nos bibliothèques populaires, car c'est, — autant qu'une œuvre d'art et une œuvre de lettres, — une œuvre morale qui ne peut avoir qu'une influence salutaire sur cette force encore fruste de l'avenir qui s'appelle l'âme du peuple.

George Sand éducatrice et moralisatrice, — cela peut surprendre de prime abord, et il semble plutôt que l'on s'exerce à énoncer par là un paradoxe... Pourtant, quel livre plus approprié que ses *Mattres Sonneurs* à l'éducation morale de nos paysans, de nos ouvriers? Ce récit simple qui se déroule en leur milieu, qui emprunte ses épisodes à leur vie de tous les jours, qui tire sa couleur, sa saveur de la peinture de leurs mœurs, qui puise sa force, sa beauté au souffle de la terre, à l'arôme des forêts, qui se fonde, si l'on peut dire, au sein de l'immuable nature, n'est-il pas un adjuvant merveilleux pour éveiller et développer en ces âmes qui s'ignorent, la conscience de leur être et de leur responsabilité, pour les rendre capables d'interpréter, d'apprécier, d'aimer et d'élever la fonction vraie de leur rôle et de leur condition, pour jeter, enfin, un jour nouveau, une lumière d'en haut sur la nuit profonde de l'avenir? N'y a-t-il pas là, dans cette œuvre, jusque dans la grandeur outrée des sentiments de ces obscurs héros, le germe du ferment qui doit lever les cœurs et les hausser au niveau intellectuel et moral auquel, selon la foi de chacun, la belle et fraternelle doctrine de la solidarité humaine, autant que l'admirable principe de la charité chrétienne nous font un devoir et un droit de les convier?

Comment oublier, en effet, que dans l'ordre et le vœu de la nature, de par le génie des philosophies, des morales et des civilisations qui nous font leurs

devanciers, c'est nous 'qui avons charge, qui sommes en quelque sorte responsables de l'éducation morale des générations qui nous succèdent, — et que notre véritable but doit tendre à les préparer à leur rôle, à les rendre aptes à nous dépasser, en les rapprochant le plus possible de l'idéal que nous avons conçu et qu'elles doivent réaliser.

A ce titre, l'œuvre morale de George Sand peut nous intéresser. Qui, avec une compréhension plus vive, surtout avec le souffle d'une grande âme plus passionnément éprise, mieux qu'elle, a écrit de la destinée de ces autres humbles âmes que nous devons appeler à être les grandes âmes de demain ? Qui s'est penché sur elles de l'élan plus généreux et plus spontané d'un cœur toujours ardent à se donner plus que jaloux de prendre ? Qui, par l'exaltation des beaux sentiments, les a sollicitées avec une tendresse et une simplicité plus touchantes vers un idéal plus pur, vers un devenir meilleur ? — Et comment, devant une telle œuvre, ne point se prendre à regretter que cette femme, qui dispersa un peu à tort et à travers les dons et les richesses de l'amour, n'en ait concentré tous les feux dans la pure étincelle jaillie de son grand cœur pour ces humbles que son génie aima, et n'ait pas su se donner tout entière à ce beau rôle d'évangéliste du peuple, qui eût fait d'elle une manière de Tolstoï français !

Du moins, est-il permis d'affirmer que ce ne fut ni l'ardeur, ni la flamme qui manqua à son génie pour s'élever à la mission sublime de cette œuvre d'apôtre, mais plutôt la grâce, cette dispense d'en-haut, qui flotta seulement autour de cette grande âme sans l'effleurer et sans la pénétrer... Et la fécondité expansive de ce cœur dévorant qui a reflété tous les

grands hommes de l'époque, je me plains volontiers à l'imaginer dans son ascension spirituelle à la suite d'un Maître qui eût été le foyer de ses inspirations...

Mais, que me voici loin, dans mon rêve de ces *Maîtres Sonneurs* qui en ont été le point de départ, et de l'influence que je souhaiterais leur voir exercer sur l'esprit même de ce milieu qu'ils incarnent et qu'ils personnifient.

Parlerai-je d'abord de la forme ? Raffinée, impeccable, elle constitue, à elle seule, une pure merveille. George Sand semble y avoir réalisé la plus personnelle expression de son génie en une langue qu'elle a créée de toutes pièces, — langue originale, pittoresque, émanée de ce cerveau d'intellectuelle, comme la musique d'une de ces harmonies au rythme étrange, au timbre sonore, à la facture savoureuse, qui vibre sur les musettes enthousiastes de ses *Maîtres Sonneurs*. Et lorsque, à ce charme ensorcelant de la forme, vient encore s'ajouter l'irrésistible attrait des impressions exquisées nées sous l'influence magique d'une inspiration surélevée, comment échapper à toute la féerie qui se dégage du livre ?

Comment surtout ne pas se laisser prendre à la séduction de ces captivantes figures qui se meuvent à travers le récit, sous les traits de *Brulette*, l'héroïne un peu ondoyante d'abord sous sa forme de coquette, si attachante par la suite dans sa sincérité de femme : de *Huriel*, le beau muletier et l'habile cornemuseux qui sera en même temps l'homme de devoir, de volonté et de dévouement ; de la superbe *Thérénce*, sa sœur, à l'allure héroïque d'une déesse de la tragédie antique ; du *Grand-Bûcheux*, leur père, le maestro des maîtres-sonneurs du Bourbon-

nais; de *Joseph* le type du cornemuseux par vocation, qui aura toujours au cœur l'amour de sa cornemuse plus fort que celui des belles filles; et enfin des autres personnages épisodiques, *La Mariton* mère de Joseph, *Etienne* le cousin de Brulette, etc... qui, tous, se détachent sur ce fond, d'un dessin si ferme et si serré.

La trame est simple :

Une jeune fille, Brulette, est aimée de tous les gars de Nohant, en Berry. Elle ne témoigne quelque indulgence qu'à son cousin Etienne ou à son camarade d'enfance Joseph. Mais un jour de fête, qui dans le livre, est d'une note exquise, passe en Berry l'étranger Huriel qui fait sonner sa cornemuse, et voilà le cœur de la coquette à jamais touché. Cependant Huriel, quoique frappé de la beauté de Brulette, s'en revient vers son pays de Bourbonnais où il entraîne Joseph, désireux d'apprendre la musique et de devenir, à son tour, maître sonneur... Or, loin de Brulette, voici que Joseph tombe en langueur, et malade même jusqu'à la mort. Alors, Huriel arrive en messager à Nohant demander à Brulette de venir, par sa présence, rendre la vie à leur camarade. Brulette, autorisée par son grand-père Brulet, se met en route avec le cousin Etienne sous la conduite de Huriel. Et ce voyage à dos de mules, de Berry en Bourbonnais, à travers les forêts, avec ses multiples épisodes et la rencontre des confrères-muletiers, nous vaut à mon sens les pages les plus émouvantes du roman. On arrive. Et Huriel, secrètement amoureux de Brulette, s'efface généreusement devant son rival Joseph. La jeune fille, ne laisse pas de penser que c'est beaucoup de générosité... Et l'on voit mal, en effet, ce primitif

qui, de par la nature, doit être un instinctif, se conduire ici en véritable paladin du cycle de la table ronde. — Mais, Brulette qui est femme, essaiera de consoler Joseph, sans compromettre en rien la part d'amour qu'elle garde au fier muletier, en poussant doucement vers son ami d'enfance cette belle Thérènce à l'amour muet et malheureux, parente à si proche degré de quelque tragique héroïne de l'âme antique... Toutefois Joseph se laissera bercer par ses deux sœurs de charité, en renonçant à Brulette sans aimer Thérènce, — ce qui peut encore ici paraître de psychologie douteuse et par trop superficielle, — mais enfin, il n'en mourra pas, c'est là ce qui importe. Au contraire, il en guérira, et il en aimera plus que jamais sa cornemuse, ce qui permettra à Huriel d'épouser Brulette, et à la farouche Thérènce de se laisser à la fin émouvoir par le sentiment un peu tiède et patient de ce brave et complaisant Etienne qui a pour mission de ramasser les miettes de cœur des deux héroïnes, sans en être plus à plaindre pour ça ! De ce fait tout le monde est content, et le Grand-Bucheux peut être assuré d'une postérité nombreuse.

« Aimez-vous, mariez-vous, faites des enfants », voilà en résumé la morale du livre, qui se trouve être par surcroît la morale de la nature et aussi celle de l'Évangile: morale simpliste, à la portée des plus humbles et des plus ignorants. Que veut-on de plus ?

Je n'entends point, par là, que l'œuvre soit sans défaut. Une critique raisonneuse qui se piquerait de logique y pourrait à son gré relever des fautes que je n'ai fait qu'indiquer au cours de l'analyse. Sans parler de la forme que j'ai louée plus haut, et à la-

quelle précisément, l'on pourrait reprocher la pureté et l'harmonie d'une langue qui n'a jamais été et ne sera jamais celle d'un paysan, il y a pour le fond, je l'ai dit et j'y insiste, une exagération excessive de beaux sentiments qui ne peuvent être, je le démontrerai tout à l'heure, des sentiments de primitifs mais de civilisés. — Et enfin, dans le domaine même de la morale, le seul qui nous occupe ici, peut être y aurait-il lieu de s'inquiéter pour l'exemple des mœurs belliqueuses de ces farouches muletiers qui rivalisent presque avec des hordes embrigadées de détrousseurs de grand chemin, et peut-être aussi pourrait-on tenir rigueur à la musique de ce qu'elle n'adoucit qu'imparfaitement l'humeur bruyante de ces enragés batailleurs, sonneurs de cornemuse ?

Mais, outre que l'on retrancherait, par là, la peinture fidèle des seules réalités tangibles du livre, en même temps que ses tableaux les plus vivants et les mieux observés, ne se priverait-on pas concurremment du meilleur auxiliaire qui doit servir de prétexte à la morale ? Car, sur quel autre fond se peuvent mieux détacher, en opposition et en vigueur dans leur perfection sentimentale, les hautes figures de Huriel et du Grand-Bucheux qui sont les grandes et belles incarnations idéales de l'œuvre ? N'est-ce pas justement le plan qui convient pour faire saillir leurs reliefs, pour les mettre en pleine lumière, et tirer de leur caractère la leçon de morale que nous voulons inculquer par le livre à d'autres âmes, frustes aussi, haineuses peut-être, instinctives en tout cas, en leur disant simplement : « Voyez ! voici ce que vous êtes, en vous livrant et vous abandonnant à l'instinct ; mais voilà ce que vous pouvez devenir

en vous efforçant à le réprimer... Huriel, Brulette, le Grand-Bûcheux sont des vôtres, sortis de vos milieux, — mais non plus vos semblables, non plus ce que vous êtes : ils sont ce qu'il faut que vous deveniez » — Et dès lors, quelle bonne humeur, quel entrain endiablé les grelots des mules et les chansons des cornemuses jettent dans le tableau ? Il y a là comme un parfum de chevalerie ingérée sur lequel doit passer, sans le déflorer, le souffle de l'idée civilisatrice.

Et enfin, pourquoi ne pas tourner au profit de la morale l'excès même de cet amour immodéré du merveilleux que George Sand a excellé à rendre dans son œuvre, et qui n'est à tout prendre, en l'esprit inculte du peuple, qu'une aspiration légitime d'idéal et de foi... J'entends ici, pour l'éducateur d'âmes populaires qui voudrait interpréter la portée morale du symbole contenu dans les *Maîtres sonneurs*, pourquoi par là justement ne point élever, en les éclairant, ces mêmes âmes à la haute et sereine conception d'un mysticisme supérieur qui ferait entrer dans le domaine du merveilleux l'influence de la musique sur les sens, c'est-à-dire le pouvoir occulte de l'art sur l'âme et l'élévation du sentiment par l'idée...

Car, si je ne vais pas jusqu'à prétendre que l'éducation morale soit efficace à créer par elle-même, en une nature primitive quelconque, cet état de perfection qui doit être le but de ses efforts, je ne saurais craindre de m'abuser en énonçant que, seule, elle a, par la culture, le pouvoir de transformer l'instinct, et de le rendre apte au développement et à l'affinement de cet état de grâce auquel on a pu formuler un juste grief à George Sand d'avoir, d'emblée, exhaussé ses héros,

Il y a, à la base de ce grief, la méconnaissance d'une loi absolue que l'auteur n'a pas eu le droit de violer sans transgresser le principe même de la vérité, et qui veut que la supériorité de ses héros sur leur milieu constitue, à ce degré d'élévation, ce que, dans le domaine moral, nous appelons *l'âme d'élite*. Or, si la civilisation est impuissante à susciter, de son propre génie, l'âme d'élite qui doit, avant tout, tirer son germe de la nature, il n'en est pas moins vrai que l'éducation morale est indispensable à la formation, à l'éclosion de cette âme qui avortera toujours sans son intervention...

Et, puisque je me suis si souvent évadée dans le rêve, au cours de cette déjà longue analyse, peut-être, en terminant, me permettra-t-on de m'évader une dernière fois et de rêver d'une conférence populaire qui reprendrait, en les élargissant, les points précis que je ne fais que détacher dans ces admirables *Maîtres Sonneurs*, afin d'en dégager à loisir toute la substance d'art et de morale à l'esprit insuffisamment formé et non encore mûr du peuple-enfant dont nous avons le devoir d'éclairer l'âge ingrat pour l'orienter vers un idéal digne de nous-mêmes et de sa destinée... Et cette conférence, je la rêve simple comme une leçon de choses qui ferait toucher du doigt à la curiosité avide et défiante de ce même peuple-enfant, le saint mystère de son évolution à travers la genèse d'une crise de transition qui l'émeut, le trouble et l'inquiète. Car il me semble que, d'en sortir plus éclairé, il en devrait sortir meilleur, c'est-à-dire plus heureux. Et le moraliste, à son tour, n'en pourrait concevoir qu'une satisfaction plus légitime de s'être, de plus près, penché sur l'âme humaine et d'avoir, en toute

conscience, cherché à dégager d'une sociologie inférieure, l'idéal d'une sociologie de progrès, de lumière et de vérité.

Je terminerai sur ce vœu que m'a suggéré la lecture de ce beau et bon livre, où se résume toute une œuvre morale de pensée et de sentiment, à travers l'immuable poésie de la terre, à travers l'hymne éternel et triomphant de la nature... Et cette interprétation des *MattresSonneurs*; à un demi siècle de distance, je la donne hardiment, sans crainte qu'elle pût être désavouée par le cœur de celle qui fut, qui restera la grande, l'immortelle George.

STÉPHANE.

MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR

SAINT-ANDRÉ-DE-VALBORGNE ET SES ENVIRONS ⁽¹⁾

(suite)

La résistance des Cèvenols, commandés par Castanet, ancien garde de l'Aigoual, du lieu de Massavaque, dont j'aurai à parler assez longuement plus loin ; Jean Cavalier, de Ribaute, Laporte, Joanny, Couderc, Roland, etc, causa un tel émoi à Versailles que le roi envoya successivement pour les réduire, les maréchaux de Montrevel et de Villars. Saint-André se trouvant placé sur le théâtre même des opérations de la guerre, son nom reviendra souvent dans ce récit.

En novembre 1702, les troupes de Nicolas Joanny et de Couderc, dit la Fleur, brûlèrent plusieurs églises et maisons presbytérales, entre autres celle de Saint-Martin-de-Corconac, Saumane, Peyroles, sises toutes dans le canton de Saint-André.

Le 26 janvier 1703, les bandes de Castanet, de Joanny et d'un autre chef moins connu nommé Moulines, se rendirent à Saint-André, qu'elles traversèrent sous les yeux des soldats de la garnison saisis

(1) Ce mémoire a été couronné par l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Montpellier.

d'une sorte de terreur superstitieuse. Ce jour-là, les Camisards se contentèrent de cette victoire d'amour-propre et de quelques rafraîchissements, mais, le 28, ils revinrent, « enfoncèrent la porte de l'église, qui était mûrée, et brûlèrent tout ce qu'elle contenait de combustible. » Ils se retirèrent pourtant sans faire de mal à personne. En ce temps-là le fameux Roland adressa aux habitants de ce bourg une lettre curieuse à laquelle, du reste, il ne donna aucune suite (1).

A la même époque les Camisards livrèrent aux flammes les châteaux de S^{te} Croix, de Moissac, de Montlézon et des Plantiers, tous situés non loin de St-André. Cependant, ils ne furent pas toujours aussi en forces, car au mois de mars de la même année, Castanet fut battu à St-André par les troupes royales.

Court raconte que l'abbé Poncet, vicaire général du diocèse d'Uzès, avait conseillé comme moyen pratique d'étouffer la révolte, l'enlèvement du plus grand nombre possible, d'habitants. Il ajoute que le nommé de Julien, chargé d'une mission de ce genre, vint à Saumane en avril 1703, « y fit arrêter 300 personnes, chargea 55 mulets des meilleurs effets et condamna aux flammes ce qui ne put être emporté et toutes les maisons de la paroisse (2). » Ce fut une vraie razzia.

Vers ce temps là, un renégat du nom de Finiel

(1) Voir la note 5.

(2) *M. Court* : Histoire des troubles des Cévennes ou de la guerre des Camisards sous le règne de Louis XIV ; tome 1^{er} livre IV, page 251. — L'idée des enlèvements paraît devoir être attribuée au maréchal de Montrevel et à l'intendant, l'abbé Poncet l'approuve et la développe assez longuement. (Voir chapitre cité page 246 à 250).

reçut la mort, au village des Ginestous, (1) près St-André, de la main de ces anciens frères, aux quels il faisait le plus grand mal. On voit qu'en ces moments de trouble personnes n'hésitait à appliquer la terrible loi du talion.

Le maréchal de Montrevel avait ordonné, en février 1704, de brûler les habitations comprises dans certaines paroisses. Quelques personnes — 31 d'après Court — s'étaient réfugiées à Aussillargues, paroisse de St-André. Le brigadier de Planque, informé que ces gens pressés par la faim, étaient sortis des limites qu'il leur avait interdit de franchir, les fit arrêter dans l'église de St-André. Le lendemain, les soldats les tirèrent de là les uns après les autres et les massacrèrent impitoyablement devant la porte à coups de fusil, de hache, et de sabre. Cinq femmes et un enfant de dix ans ne furent pas épargnés. En vain ces malheureux implorèrent-ils le secours de leur seigneur et maître, le sire de Fesquet.

Celui-ci se montra sourd à leurs plaintes et laissa les égorgeurs continuer leur œuvre infernale. Les cadavres encore palpitants furent jetés du haut du pont avoisinant l'église dans la rivière ; ils s'y gelèrent. Plus tard les chiens les dévorèrent (2).

Ce sombre épisode est resté dans la mémoire des habitants qui l'ont transmis à leurs enfants : un vieillard de 88 ans qui le connaissait par tradition m'a confirmé le récit de Court, de même que le fait

(1) On devrait écrire Jhinestous, mot qui, en patois Cévenol, veut dire petit genêt. Ce petit village est, en effet, bâti au centre d'une jhinestière, ou espace couvert de genêts : d'où son nom.

(2) Voir M. Court : Histoire des troubles des Cévennes ou de la gusrrre des Camisards sous le règne de Louis XIV ; tome II, livre VIII, pages 176 et 177,

suivant. Le seigneur du Fesquet ne survécut pas longtemps à cet événement. Laroze chef camisard blessé par lui d'un coup de fusil dont les suites l'avaient beaucoup fait souffrir, l'accusait en outre du massacre raconté plus haut, d'avoir ôté la vie à trois meuniers et à trois paysans huguenots. Résolu à l'en punir, il lui offrit rendez-vous le 19 Septembre 1704 sur le chemin, en face de Gardossels, (1) ferme située en amont de St-André, sur la rive gauche du Gardon, pour lui faire, disait-il, sa soumission. *Un dîner de réconciliation* devait même avoir lieu dans un pré situé sur les bords de la rivière. Fesquet s'y rendit sans méfiance ; c'est alors que Laroze, au mépris du droit des gens et de la parole donnée, le tua lâchement. Quand le maréchal de Villars apprit cette nouvelle il redoubla de sévérité à l'égard des réformés. (2)

La presque totalité des maisons de la région furent livrées aux flammes : le château de Lonc, non loin de St-Martin-de-Corconac, et une maison sise sur le territoire de cette paroisse, trouvèrent grâce devant les soldats. La misère des habitants devint telle que le prêtre de St-Marcel rédigea une supplique en faveur des malheureux habitants de sa paroisse, qu'il envoya aux autorités (3).

Arrivé à ce point de mon récit, je ne crois pas hors de propos de donner quelques détails sur André Castanet, le terrible chef camisard, dont la vie n'est

(1) Ce mot devrait s'écrire gardo-aoussel (garde oiseaux) aoussel en patois cévenol, veut dire oiseaux, et gardo garder. Cette maison est bâtie dans un lieu abrité du vent du nord, au milieu de champs où les oiseaux se donne rendez-vous lorsqu'il fait froid : d'où son nom.

(2) Voir Court : ouvrage cité : tome III, livre XIII, page 66 et 67.

(3) Archives communales des Plantiers.

peut-être pas assez connue : du reste son histoire est intimement liée à celle de nos contrées, de 1702 à 1705. Castanet naquit à Massavaque (1), paroisse de Fraissinet de-Fourques (2), village bâti dans un enfoncement de la montagne, à 1000 mètres d'altitude est à environ 12 kilomètres de St-André. De bonne heure, il fut garde dans la forêt de l'Aigoual. Sous une enveloppe un peu grossière, il cachait une âme pieuse et une foi profonde. Doué d'une grande force de volonté, il apprit seul à lire et à écrire et composa, dans la solitude des bois, des sermons qu'il prêchait à ses coreligionnaires (3). Ces derniers, fanatisés par ses éloquentes prédications, et subjugués par l'austérité de sa vie, le choisirent pour chef en septembre 1702. A peine investi de ce commandement, il ne tarda pas à attirer sur lui l'attention des troupes royales. Nous le voyons, en effet, en février 1703, à son retour de Saint-André, brûler une partie de Fraissinet pour punir les habitants de ce village, coupables de nombreux excès envers les protestants. Le mois suivant, il redescend à Saint-André, mais comme nous l'avons vu plus haut, les soldats royaux lui font subir une défaite. Sans se laisser décourager par cet échec, il bat en retraite, et, arrivé à Saint-Laurent-de-Trèves, village situé par de là le plateau de la chasse de l'Hospitalet, il s'em-

(1) *Massavaque* : mas à baquos, lieu où il y a beaucoup de vaches. Ce hameau renferme en effet une grande quantité de vaches. Cependant cette étymologie, que j'adopte, faute d'en trouver une meilleure, me paraît fort risquée.

(2) *Fraissinet-de-Fourques* : mandement des Balmes et de Rousse. Population (vers 1734) : 124 feux de 4 personnes. Il n'y a ni commerce ni industrie. — Productions : froment, seigle, orge, avoine et millet noir. Il y a quelques châtaignes. — Seigneur : le Comte du Roure. — (Archives départementales de la Lozère.)

(3) Voir en appendice, des vers composés par Castanet.

pare du butin qu'escortait un détachement de quarante hommes. Au mois d'avril, avec l'aide de Laroze, son lieutenant, celui-là même qui avait assassiné du Fesquet, il occupe encore la vallée borgne où il faillit un jour faire prisonnier le brigadier Julien, qui revenait de Saumane. En Mai il se rend à Fraissinet pour la seconde fois, et oblige les collecteurs à lui livrer les sommes dues au roi et au prieur. Par le nombre et la rapidité de ces coups de mains, on peut juger de l'activité que Castanet déployait pour le triomphe de sa cause.

Rentré à Massavaque, il songe à se marier et épouse, non pas une jeune fille, comme l'ont rapporté certains historiens, mais une jeune veuve du nom de Mariette, pour laquelle il eut toujours le plus profond attachement (1). Lorsque plus tard, faite prisonnière par les catholiques, Mariette était peut-être sur le point d'être condamnée à mort, Castanet parvint, à force d'adresse, à l'échanger contre une dame appartenant à une famille notable de Valleraugue, qui était tombée entre les mains des protestants (2).

Ici vient naturellement se placer un événement dont je n'ai trouvé trace dans aucun livre et qui termine glorieusement la carrière de ce chef intrépide. Les habitants de Fraissinet, qui le haïssaient mortellement, résolurent de mettre son village à feu et à sang. Ils partent dans ce but, accompagnés d'un détachement de dragons, sèment la terreur sur leur passage et se dirigent sur Massavaque. Castanet,

(1) Sur le mariage de Castanet avec une ... « jeune Cévenole d'une rare beauté » que les catholiques avaient par décision surnommé la « princesse de l'Aigoual » Voir P. Puaux : *Vie de Jean Cavalier* chapitre X, p. 64 à 66.

(2) Sur la captivité de Mariette, voir le même ouvrage, chapitre XI, p. 81 et 82.

averti par hasard à temps se prépare à les bien recevoir. Il existe sur le chemin par lequel les catholiques devaient nécessairement passer, à 1500 mètres en deçà de Massavaque, vers Rousse, un col dit « les Portes » ; la configuration du terrain justifie bien le nom qui lui a été donné. En effet deux pics, l'un gazonné et verdoyant, l'autre aride et rocheux, le dominent. A leurs pieds se trouvent deux massifs de rochers, rangés d'une façon à peu près symétrique, entre lesquels le sentier se déroule à découvert sur une longueur d'environ 50 mètres. Ces deux massifs étaient très favorables à une embuscade. Castanet s'en était bien aperçu, et c'est là qu'en capitaine intelligent, il avait posté sa petite troupe, divisée en deux parties. Les catholiques arrivent sans se méfier de rien. On les laisse s'engager le plus possible sur le chemin, après quoi les Camisards, postés du côté de Massavaque, par une décharge bien dirigée, en jettent la moitié sur le sol. Les autres, épouvantés, se retournent vivement pour s'enfuir, mais les protestants embusqués en arrière, s'élancent sur eux et les exterminent. Un seul homme échappe au massacre et se sauve vers la rivière. Poursuivi et atteint, il s'écrie : « Il y a donc des Camisards jusque dans les buissons ! » Les protestants n'avaient pas perdu un seul des leurs ; quant aux dragons et aux gens de Fraissinet, ils furent ensevelis par les vainqueurs sur le lieu même du combat.

L'imagination populaire a mêlé à cet événement un peu de poésie. Nos montagnards prétendent ne jamais passer au col des Portes sans entendre le gazouillement triste d'un petit oiseau, qui serait comme l'écho des plaintes exhalées par l'âme des morts !

Ce fut là le dernier exploit de Castanet dans les Cévennes. Le 6 septembre 1704, à l'exemple de plusieurs autres Chefs, il fait sa soumission au maréchal de Montrevel et consent à être conduit à Genève (1). Rentré en France l'année suivante, probablement dans des intentions belliqueuses, il est pris par trahison non loin de Barjac (Gard) et emmené à Montpellier où son procès est instruit en moins de quinze jours. Condamné à être rompu vif, il subit courageusement la mort le 26 mars 1705 (2).

Par son courage, sa foi en la justice de sa cause, sa constance dans ses derniers moments, Castanet me semble personnifier en quelque sorte la résistance dans nos contrées, aussi est-il considéré dans le pays comme le plus grand parmi les Chefs Camisards.

La maison de Castanet existe encore à Massavaque. Je suis allé la visiter par un jour de novembre, il faisait déjà froid et les grands hêtres de la forêt, témoins peut-être des méditations de l'ancien garde, étaient poudrés de givre. Une descendante du héros cévenol, m'a accueilli par ces paroles dites dans le patois du pays : « Notre maison est comme celle de beaucoup de personnes ; mais pourtant elle n'est pas belle. » Elle m'a ensuite raconté que Castanet, étant assis un soir, en compagnie de sa femme, près de son foyer, à une place qu'elle me montra, avait essuyé un coup de feu tiré sur lui par un catholique posté au haut de la cheminée (3) ;

(1) V. Court ; ouvrage cité, tome III, liv. xiii, p. 70.

(2) Voir sur l'arrestation de Castanet et sur son exécution le même ouvrage, tome III, liv. xiv, pages 112 et 113.

(3) Dans les villages des Cévennes, les maisons sont généralement basses et les cheminées très vastes dans le bas et très évasées dans le haut. C'est ce qui explique que Castanet n'a pu être atteint par le coup de feu.

heureusement il ne fut pas atteint. Cette maison, de modeste apparence, n'a pas subi de notables changements depuis l'époque lointaine où Castanet l'habitait avec Mariette. Aussi bien n'ai-je pu me défendre d'une certaine émotion à la pensée que ce large foyer, ce plafond bas et enfumé, ces meubles tombant de vétusté, ces murs grossièrement crépis à la chaux avaient été les témoins de la vie intime du chef huguenot. Peut-être cette Bible que j'ai aperçue sur une table était celle qu'il feuilletait jadis pour y puiser de nouvelles forces et les consolations dont il dût souvent avoir besoin dans le cours d'une existence si accidentée.

Le fait cité plus haut m'a été raconté ce jour-là par plusieurs personnes du village, toutes dignes de foi, qui le tenaient de leurs grands parents. Un jeune berger qui gardait son troupeau avait assisté de loin au combat, il en raconta toutes les péripéties et c'est son récit qui s'est ainsi transmis d'âge en âge. J'ai visité aussi le lieu de la rencontre, sis sur l'arête d'un contrefort de la montagne dont le pied est arrosé par le Tarnon, affluent du Tarn. De ce point, si l'on se tourne vers le nord, on aperçoit à droite la ligne générale de passage des eaux de la France percée en cet endroit d'un tunnel qui livre passage à la route nationale conduisant de Saint-André à Florac. A gauche, on voit le village de Rousses, coquettement bâti au milieu de prairies ombragées de beaux châtaigniers, et enfin, au dernier plan le Causse Méjean avec sa couronne de rochers grisâtres. Quelques hêtres s'accrochent aux flancs ravinés de la montagne. Une année environ avant ma visite à Massavaque, des fouilles avaient été pratiquées au col des Portes par des personnes

habitant le village et des ossements furent même, m'a-t-on dit, retrouvés.

Après cette digression, que l'importance du rôle joué par Castanet dans la guerre des Camisards, me paraissait mériter, je reprends la suite de mon récit. La ville de Douai, dont Louis XIV s'était emparée en 1667, fut reprise par les alliés en 1710. Bruyès rapporte que cet événement réveilla les espérances des protestants, qui convoquèrent aussitôt, pour la nuit du 12 au 13 juillet 1710, une grande assemblée à Millièrines, au pied du mont Liron. Un jeune homme de Soudorgues, Mathieu Mazel, fut désigné pour en être l'organisateur. Mais le commandant des troupes du roi à Saumane, Masméjean, guidé par un traître du nom d'Armand, des Vanels, surprit les huguenots assemblés et en tua un grand nombre sans même épargner les femmes (1).

Tels sont les principaux faits qui se sont accomplis dans la région dont j'écris succinctement l'histoire durant le cours de cette guerre fratricide. J'y ajouterai quelques détails concernant plus particulièrement Saint-André.

Avant la révocation de l'Édit de Nantes, ce bourg ne comptait guère que des protestants et avait un pasteur ; après la révocation, il se peupla de « nouveaux convertis ». Ces derniers, bien que semblant appartenir à la religion catholique, étaient cependant considérés comme formant une catégorie spéciale de fidèles, et, à ce titre attentivement surveillés.

Saint-André inspira toujours quelques craintes à l'intendant de la province qui y maintint en permanence une garnison composée de trois compagnies

(1) Voir Court, ouvrage cité : tome III, livre XVI, pages 274 et 275.

entretenu par les habitants. Valleraugue et Meyrueis, quoique comptant deux fois plus de maisons, n'en avaient qu'une seule à entretenir.

A deux reprises différentes, en 1701 et 1703, des inspecteurs furent nommés pour surveiller les « fanatiques et faiseurs d'assemblées ». Défense fut aussi faite de donner asile à ces « scélérats », sous peine de la vie. D'après ces mesures, on peut juger que les nouveaux convertis ne devaient pas avoir complètement renoncé à leurs pratiques religieuses. L'ordonnance de 1703, signée par Montrevel, enregistrée à Saint-André le 26 juin, confirme ce que je viens de dire : ce document est curieux à lire (1).

Le 14 juillet de cette même année, la « crainte des scélérats protestants » fait prendre la détermination de fortifier Saint-André le plus qu'il sera possible (2).

Le 11 septembre suivant, paraît une ordonnance signée par le roi lui-même et contre-signée par Chamillart : elle défend les assemblées sous peine des galères à perpétuité et prescrit un dénombrement de tous les nouveaux convertis, de 15 à 55 ans, des paroisses de Montpellier, Nîmes, Alais, Uzès et Mende (3).

Un missionnaire, résidant audit bourg, est chargé d'instruire les nouveaux convertis, il est aidé, dans sa tâche par le prêtre titulaire et le prêtre secondaire. De plus, un prédicateur vient chaque année y prêcher le carême. Toutes les dépenses occasionnées par la présence de ces prêtres sont payées par la

(1) Archives communales de Saint-André-de-Valborgne. (Registres des délibérations de la communauté, série D, tome II).

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

communauté. Pour y faire face, une taxe spéciale avait été établie sur la population par ordre du roi ; mais la misère des habitants en rend l'application difficile, pour ne pas dire impossible. J'ai lu plusieurs requêtes adressées à ce sujet à l'intendant qui, le 1^{er} janvier 1723, consent à y faire droit (1).

Le 11 avril 1723, le prédicateur qui avait prêché le carême ayant voulu supplanter le « régent d'école », le Conseil politique supplie l'évêque de n'en rien faire, attendu que ce dernier est « ancien catholique originaire de Fraissinet-de-Fourques, lieu célèbre par les désolations qui y furent comises par les rebelles camisards, qu'il a toujours fait son devoir de bon catholique et rempli dignement ses fonctions pour instruire les enfants dans les premiers principes de la religion et pour leur apprendre à lire et à écrire. » On voit par là que les habitants de ce village étaient fort bien vus des catholiques ; ils le devaient probablement aux déprédations que Castanet y avait commises autrefois.

Le 6 Mars 1729, le Conseil délibère sur les déclarations des rois Louis XIV et Louis XV des 13 décembre 1698, 16 octobre 1700 et 14 mai 1724, concernant l'éducation des enfants des nouveaux convertis, qui devront aller régulièrement à l'école, messe et catéchisme, à la fin de chaque mois, les régents dresseront une liste en double de ceux qui auront manqué ; l'un de ces doubles pour le premier consul, l'autre pour le procureur du roi, le seigneur ou le juge de la communauté, chargés de faire exécuter la loi (2). »

Toutes ces mesures et surtout la contrainte reli-

(1) Archives communales de Saint-André-de-Valborgne. (Registres des délibérations de la communauté, série D, tome IV).

(2) Arch. com. de Saint-André, série D, tome IV.

gieuse pesaient à nos populations : aussi voyons-nous, en 1740, par une ordonnance de l'intendant, les deux consuls condamnés à une amende pour avoir omis, dans le recensement des enfants des nouveaux convertis âgés de 7 à 20 ans, 60 enfants appartenant à des familles notables de l'endroit. Cette omission volontaire avait sans doute pour but de les soustraire à l'obligation d'assister, « les fêtes et dimanches, aux messe et instruction de la paroisse. » Il est en outre, ordonné aux consuls de dresser, dans le délai de trois jours, une nouvelle liste dont une copie sera transmise aux régents (1).

Ces vexations atteignaient toutes les classes de la société ; ainsi, Monsieur de Broche des Barbut, étant mort à Saint-André dans un attachement opiniâtre à la religion prétendue réformée, on voulut sévir contre ceux qui avaient assisté à son ensevelissement (2).

Treize années plus tard, en 1763, le subdélégué du duc de Fitz-James, commandant en chef dans la province, écrit aux consuls une lettre par laquelle il leur ordonne de ne « laisser inhumer ceux à qui la sépulture ecclésiastique a été refusée qu'après que déclaration en a été faite au juge de police (3). »

Les enfants des réformés nés au « désert » étaient secrètement enregistrés par les pasteurs. Une fois les persécutions passées, les registres ayant servi à cet usage furent déposés pour la plupart à la mairie où j'ai pu les consulter. Ce sont de vivants témoignages du peu de liberté laissé à nos pères. Mais ce qu'il y a de plus cruel encore, c'est que souvent

(1) Archives communales de Saint-André de Valborgne (registre des délibérations de la communauté, série D, tome IV).

(2) Id.

(3) Id. ; série D, tome V.

on enlevait aux huguenots leurs enfants pour les élever dans les principes de cette religion qu'ils avaient en horreur. C'est ainsi qu'au mépris des droits les plus sacrés et se conformant aux idées qui n'étaient alors que trop en faveur, le duc de Choiseul avait établi à Mende, capitale du Gévaudan, une maison destinée à recevoir les filles de la religion prétendue réformée. Les Dames de l'Union chrétienne qui la dirigeaient, remplissaient ainsi que le prouve un rapport du temps, « avec tout le zèle et l'édification possible, les devoirs de leur institut (1). » On a peine à croire que l'auteur d'une pareille mesure soit le même qui proposa, en 1762, de bannir les jésuites de France.

Des jours meilleurs devaient cependant se lever pour les réformés. L'esprit tolérant du XVIII^e siècle, qui animait les âmes passionnées pour le bien, pénétrait jusque dans les conseils du roi, après deux séances mémorables qui eurent lieu à Paris, le 9 février et le 25 mai 1787, la première au Parlement et la seconde à l'assemblée des notables, Louis XVI signa, le 17 novembre 1787, le fameux Édit de tolérance, enregistré par le Parlement le 19 novembre suivant. Cet édit mettait fin à tous les troubles religieux (2), quand, après deux siècles, nous lisons

(1) Ferdinand André, archiviste de la Lozère : notice historique sur le Gévaudan, page 46.

(2) Le 14 août 1887, les protestants des Cévennes, désireux de perpétuer la mémoire de leurs ancêtres et heureux de fêter dignement le glorieux centenaire de l'Édit de tolérance dont il vient d'être parlé, ont élevé, « au désert », au plan de Font-Morte, entre Barre-des-Cévennes et Saint-Germain-de-Calberte, au cours d'une magnifique assemblée évaluée à 5 ou 6.000 personnes, un monument en granit, au socle duquel on lit l'inscription suivante :

- « A l'occasion du centenaire de l'Édit de tolérance,
- « les fils des huguenots ont, sur le théâtre des anciens
- « combats, élevé ce monument à la paix religieuse
- « et à la mémoire des martyrs. 1887 ».

le récit de ces guerres épouvantables « que des Français firent à d'autres Français », comment ne pas éprouver un sentiment de profonde tristesse ? Les champs en friche, les écoles fermées, les villes et les campagnes ravagées par le fer et le feu, la mort de plus de 100.000 malheureux d'après les uns, 40.000 d'après les autres, qui sont tombés victime de haines implacables, tel est le bilan de cette époque néfaste que nous voudrions pouvoir rayer de notre histoire.

Puissions-nous tirer, de cette lecture, d'utiles enseignements, et si le douloureux souvenir de ces temps malheureux hante malgré nous notre mémoire, que ce soit pour nous mieux inspirer l'horreur des discordes religieuses et des guerres fratricides. Soyons des hommes tolérants et de bonne foi, soucieux, par dessus tout, de l'honneur et de la prospérité de la France, notre chère patrie !

(A suivre).

HENRI ROUX.

L'ESPÈLIDO DOU ROSE ! (1)

A moun glourious Mestre et Ami en Frédéri Mistràu

Ad Astra

I

S'avian *Mirèio e Calendau*,
Lis *Isclò d'or*, *Jano eme Nerto*,
A l'Espèrit vèngu d'en-àut
L'amo sempre que mai duberto,
Nostr' Oumérico Maianen,
E Viergèlan pariéramen,
I bèu rai dou *Lume di lume*,
Qu'amount fai pàli l'Estélan
Pèr enchuscla lis escoulan
A canta lou Flume di flume !

II

Subran, lou mounde, estoumaca
A sa musico encantarello,
Lis iùè 'nfio sùs éu abraca,
En aquello obro subre-bello,
Dou *Bèu*, de longo amourousi,
Que mai envéjous de l'ausi,
Eme l'auriho abadarnado,
Amudi, pèr miès l'escouta,
Tau qu'un roucas s'es aplanta
En i'é mandant si capèlado.

(1) Poésie lue par l'auteur au banquet de la *Revue du Midi*, tirée des *Lis Viçussado*, poésies provençales en préparation.

III

Li Muso, entremitan di flour
 E subre si cabéladuro,
 De lausié terna per l'Amour,
 Au fio crémant que lis empuro,
 Dedins si cor acalouri,
 Enfachinanto a dévouri,
 Clamon, d'uno vouès mélicouso :
 — S'éro jamai ren vist de tau ! —
 Pople !... la glori de Mistràu
 Trélusis que mai lumineuxo ! —

IV

— Sempre, que mai trélusira
 Dins l'esbléugimen de l'espâci :
 E quau, noun parpéléjara,
 En voulént réluca sa faci ?
 Dégun !... se noun l'*Aiglas-Réiau* !

 Subre lou Rose tourmentan
 Ansin clamon li Muso en aïo.
 E lou vélous de si riban
 Flouquejo, en se miraïejant
 Dins l'aïgo lindo que cascaïo.

V

Amourousi de la *Beûta*
 De subre si ribo espélido,
 Davalo vers l'inmènsita
 De notro mar abluïastrido :
 Dentremens que vai eïlalin,
 Li bioû negre, e li cavalin,
 Blanquinèu coume la nèu blanco
 Lipéjon sis erso : e lou vènt
 Fai brounzi li fûeïo d'argént
 Dis aubo, en sagouiant li branco.

VI

Mai li flot, en cascaiéjant
 Dentre si ribo souloumbrouso,

Clamon : Un aèdo gigant,
 Que l'Oulimpo di dièu jalouso,
 Esblèugi per nostro bèuta,
 Coume dégun, ven de canta
 Au soulèu, qu'amount escandiho, —
 En douge cant armounious,
 Noste trèzor espètaclous
 D'incoumparablo mèraviho.

VII

Em'aco,ubre soun Lioun
 La *Vénus d'Arlé* révièudado,
 En fusant coum'un foulètoun
 Glourifico ta rénoumado,
 E touti li pople à la fès,
 Em'élo s'escridon, sousprès,
 — A tu ! Glori ! — divèssu unèncu ! —
 Sus ti labro, d'un crémesin
 Coumé n'i a gès, dison ansin,
 Canto la lèngo *Mistralèncu* ! —

Bèu-Cairé, lou 3 de Mai 1897.

Antoni CHAMP-ROUS.

L'APPARITION DU RHONE

A mon glorieux maître et ami Frédéric Mistral

Jusqu'aux Astres.

I

Si nous avons *Mireille* et *Calendal* ; — Les *Iles d'or*, la *Reine-Jeanne* et *Nerte* ; — A l'Esprit descendu d'en-haut, — L'âme toujours de plus en plus ouverte. — Notre homérique *Maillannais*, et Virgilien pareillement — Aux rayons de la *Lumière des lumières*, — Qui tout là-haut fait pâlir la famille des astres — Pour charmer les étudiants — A chanté le *Fleuve des fleuves*.

II

— Tout à coup, le monde, émerveillé, — A sa musique enchanteresse, — Les yeux enflammés et sur lui fixés, — A cette œuvre superlativement belle, — Du *Beau*, sans cesse énamouré, — De plus en plus envieux de l'ouïr, — Avec l'oreille grandement ouverte, — Silencieux, pour mieux l'écouter, — Tel qu'un rocher gigantesque, s'est immobilisé — En lui renvoyant ses salutations chaleureuses.

III

— Les Muses, au milieu des fleurs, — Et sur leurs chevelures, — Des lauriers tressés en couronne par l'Amour, — Au feu intense qui les purifie, — Dans leurs cœurs enflammés — Charmeresses à mordre dessus, — Clament d'une voix mielleuse : — Il ne s'était jamais rien vu de

tel ! — Peuples !... la gloire de Mistral — Brille, plus que lumineuse !

IV

— Toujours, de plus en plus, elle scintillera — Dans l'éblouissement de l'Espace ! — Et qui ne serait point aveuglé de lumière, à clignoter de l'œil — En voulant fixer hautement sa face ? — Personne ! excepté l'*Aigle-Royal* ! — Sur le Rhône impétueux — Ainsi clament les Muses en pleine joie : — Et le velours de leurs rubans — Flotte joyeusement, en se reflétant dans l'eau, qui allègrement murmure.

V

— Enamouré de la *Beauté*, — Sur ses rives soudainement éclore, — Il descend vers l'immensité — De notre mer teinte d'un bleu sidéral : — Et pendant qu'il va tout là-bas — Les taureaux noirs et les chevaux — Aussi blancs que la neige blanche — Caressent des lèvres ses vagues, et le vent, — Fait bruire les feuilles argentées — Des peupliers en secouant leur ramure.

VI

— Mais les flots, en murmurant allègrement, — Entre les rives ombreuses — Disent bien haut — « Un aède gigantesque — Que l'Olympe des dieux jalouse : — Ébloui par votre beauté, — Comme aucun, vient de chanter — « Au soleil, qui là haut scintille, » — En douze chants harmonieux, — Notre trésor supérieurement beau — D'incomparables merveilles.

VII

— Et alors, sur son Lion, — La *Vénus d'Arles* rendue à la vie, — En filant plus rapide qu'un vent follet — Glorifie sa renommée : — Et tous les peuples, à la fois, — Avec elle s'écrient fascinés. — « A toi ! Gloire ! déesse unique ! — Sur tes lèvres, d'un carmin — Comme il n'en est point, disent-ils ainsi : — Chante la *Langue Mistralienne*.

Beaucaire, le 3 Mai 1877.

Ant. CHANSROUX.

AUBE

L'alouette sur les sillons
Laisse tomber du haut du ciel
Ses clairs et joyeux carillons.
Les abeilles cherchant leur miel

Sur les fleurs lourdes et mouillées
Précipitent leur vol brillant ;
Un souffle incline les feuillées
Un rayon rougit l'Orient.

Sur les vignobles, une brume
Couleur du ciel, sommeille encor ;
Le sol roux et caillouteux fume
Et dans les branches le nid dort.

Sous les oliviers l'herbe rase
Est pleine de coquelicots.
— Tout à coup l'horizon s'embrase,
Des chants réveillent les échos,

Les pins s'éclairent et résonnent
Le ciel s'emplit de martinets,
Les cyprès élancés frissonnent,
Les coteaux couverts de genêts

Se colorent, et dans la plaine,
Le laboureur, avec le jour,
Travaille et chante à perdre haleine
Sa bonne amie et son amour.

Jean RENOUARD.

A LA VIOLETTE

Pourquoi donc te cacher, ô timide violette,
Sous le tendre velours du verdoyant gazon ?
Montre ton œil d'azur, élégante fleurette,
Puisque l'aube argentée éclaire l'horizon.

Vois, du céleste lys la corolle étoilée,
Doucement rayonner sous les frais diamants ;
Contemple la splendeur du roi de la vallée !
Vois de son blanc manteau, les reflets éclatants !

La rose éblouissante, à l'odorant calice,
Incline son beau front sous les pleurs du matin ;
La gracieuse anémone et le pâle narcisse,
En charmant nos regards, ont paré le jardin.

L'haleine des zéphirs balance leur parure
Que l'astre des saisons dore de ses lueurs,
A l'heure où tout renaît dans la douce nature
Pourquoi te caches-tu ? Quelles sont tes douleurs ?

— Ah ! si tu connaissais de ma chère retraite
La douceur infinie et le calme enchanteur !
Bien loin des importuns ma vie est une fête
Dont rien ne peut troubler la paix et le bonheur.

De Flore généreuse au brillant diadème,
Je veux être toujours le modeste présent
Et de l'humilité fidèle et saint emblème
A l'ombre d'un buisson je me cache en tremblant.

Oh ! non, non, ce n'est pas la cruelle souffrance
Qui voile mon front bleu de son triste bandeau ;
Si je suis du Printemps la suave espérance,
Il m'est doux de mourir dans mon humble berceau.

Et quand la sombre nuit enveloppe la terre
Que les paillettes d'or perlent l'azur des cieux,
C'est souvent près de moi, pauvre fleur solitaire,
Qu'aime à venir rêver le cœur mystérieux. —

Henriette EMIN.

UN VOYAGE DANS LES CÉVENNES

SOUS LA RESTAURATION

En 1828, M. Adolphe de Chesnel, botaniste et poète, publia chez Achille Desauges, libraire, 5, rue Jacob, à Paris, un petit livre intitulé : *Voyage dans les Cévennes et la Lozère*. La Lozère étant dans les Cévennes, les trois derniers mots sont de trop. Au dos de la couverture on voit un aigle dans un ciel orageux. L'auteur, ou le libraire, a-t-il voulu montrer par là qu'il était bonapartiste ? Notre malheureux pays, incapable de tirer les conséquences de la Révolution et de les appliquer, était tombé si bas, que l'opinion bonapartiste était alors une forme du libéralisme !

Libéral ou conservateur, M. de Chesnel est un aimable esprit, en compagnie de qui on va très volontiers jusqu'au bout du voyage. Il observe bien et avec finesse, il est simple et sincère, il donne une sensation vraie de ces temps vieillots de la Restauration, où l'esprit français aimait les petits vers mythologiques et sentimentaux, se délassait des secousses de la Révolution et de l'Empire par la douce et brillante causerie des salons, et évitait de penser fortement.

Le voyage commence à minuit, au départ d'Avignon, en gravissant la côte de Villeneuve. La lune éclaire le palais des papes. Au-dessus du Rhône monte le bruit sourd de ses eaux. Ce décor romantique inspire des vers à notre marcheur. Il a le vers facile et en sème sa prose. Il accomplit à pied son voyage, ce qui est la seule manière de bien voir et d'entrer en communion avec la terre qu'on parcourt. C'est le mode obligé de locomotion pour un naturaliste,

et c'est le plus favorable aux poètes. Que de vives impressions, que de rêveries délicieuses ne connaîtront jamais les gens qui ne savent pas marcher, et marcher seuls !
Experto crede Roberto.

Quand le jour paraît, de Chesnel est près de Remoulins. Il prend à droite, et entre à Saint-Hilaire-d'Ozilhan. « Ce village est assez gentil, du moins les maisons ont quelque apparence à l'extérieur ; quand à l'intérieur, c'est bien toujours cette malpropreté, ce goût dépravé, qui semblent former les traits caractéristiques du paysan du midi. » Ces lignes sévères, mais justes, indiquent que notre voyageur est du Nord.

Dans le *café* du lieu, il fait un déjeuner détestable. Pour faire la sieste, on le conduit, par une longue échelle, dans un grenier plein de paille. C'est le dortoir des habitants de la maison et des passants qui demandent à coucher. Un grand nombre de fosses arrangées dans la paille indiquent l'usage de la pièce. « Ce qui est drôle dans cette disposition, qui du reste est la même dans tout le midi, chez le contadin, c'est la liberté qui règne entre les deux sexes : hommes, femmes, enfants se roulent pêle-mêle sur la même couche, sans que leur pudeur en souffre le moins du monde. »

Impossible de dormir là dedans, à cause des puces et de la chaleur, et notre touriste est réduit à continuer sa route.

Il passe au pied du village de Castillon, dont le paysage rocheux le séduit médiocrement. Il se plaint de l'aridité des campagnes du Midi, du pâle olivier, du monotone mûrier, et des habitants, qui détestent l'étranger, depuis la chaumière jusqu'au château. Les dames du Languedoc, même, sont peu cultivées et sans grâce.

Rien d'enivrant dans leurs aveux ;
Bailler au nez, ou bien médire,
Ce doux passe-temps leur suffit,
C'est là leur grâce et leur esprit.

A Vers, il est agréablement surpris par le barbier, chirurgien faisant l'office de *frater*, ayant servi aux armées,

qui lui fait un accueil franc et poli, et lui donne des détails intéressants sur le pays. Il apprend que le village est habité par plusieurs familles riches, dont la réunion offre une société qui serait recherchée même dans une grande ville.

En allant visiter le château de Saint-Privat, il passe le Gardon dans un bateau conduit par une jeune fille. Elle lui donne de telles distractions, que tant qu'il reste près d'elle il ne voit pas autre chose. Elle ouvre de grands yeux bleus. Ses cheveux et ses sourcils noirs tranchent sur une peau « colorée par l'amour ». Sa bouche, fraîche et jolie, ressemble à la première rose que fait éclore le printemps. On serait troublé à moins. Sur la rive opposée, de Chesnel trouve une véritable Thébàïde qui l'enchanté. Tout cela dément un peu le pessimisme de tout-à-l'heure. Après sa visite, il retrouve sa batelière et compose en son honneur des vers émus. Cette belle enfant demeure tout le temps « sévère comme un buisson épineux. »

En se rendant à Uzès, le voyageur passe à Argilliers, où il voit d'un œil trop indulgent les bizarres constructions élevées dans son domaine par le baron de Castille. Il reçoit le meilleur accueil de Mme de Castille et du baron, qui ne parle jamais de sa femme, née princesse Herménie de Rohan, sans la qualifier d'altesse. On le retient à coucher.

Le lendemain, Chesnel part pour Uzès, où il arrive sans avoir rien remarqué pendant le trajet. Ceci montre qu'il est trop peu sensible à la beauté des lignes d'horizon. Peut-être est-il myope. La silhouette des tours d'Uzès, qui s'aperçoit de fort loin, de quelque direction que l'on vienne, m'a toujours charmé dans mes courses.

« La religion, la politique, entretiennent constamment la division dans Uzès, et la moindre étincelle produit un grand incendie ». Ce mal chronique du Midi est en voie d'amélioration, sous l'influence de l'extension des relations et du progrès de l'instruction, mais il faudra encore bien des années pour qu'il ne soit plus qu'un souvenir historique.

Chesnel se loge dans une auberge où un mariage avait eu lieu la veille. « La nouvelle épouse me reçut. C'était

une campagnarde fraîche, mais dont la physionomie n'offrait nullement cette expression si intéressante que l'observateur se plaît à admirer chez la jeune vierge qui vient de déposer son voile sur l'autel de l'hymen ». Pendant la nuit, notre homme est réveillé par les cris affreux d'une multitude encombrant la rue. Ce sont les *tireurs* et les *tireuses*, employés au *tirage* de la soie, qui célèbrent la clôture de l'opération par une débauche nocturne.

Dans la journée, il a été danser à la fête d'Arpaillargues. Les étrangers qui dansent sont conduits à une espèce de comptoir où, après avoir reçu un morceau de gâteau, ils donnent une pièce d'argent.

Le lendemain, il se rend à Moussac, « après avoir traversé une contrée assez maussade ». Ici encore, je le trouve injuste pour un horizon bordé par les peupliers du Gardon et les cîmes bleuâtres de la Lozère.

Après Moussac, il va à Boucoiran, Maruéjols et Massanes. J'ai parcouru avec délices ces riants paysages. Chesnel a un peu besoin de se monter la tête avec les pastorales de Florian. Il se fait montrer la chaumière de la famille *Raymond*, et le point du rivage où Némorin, avant de traverser le pont de Ners, soupire ses regrets. La fontaine des Aliziers a disparu, emportée par le Gardon. Chesnel est désolé quand il apprend qu'il ne la verra pas.

A Cardet, Chesnel rêve d'Estelle et de Rose « qui, à dix-sept ans, belle, aimable, libre, sensible, n'avait jamais songé ni à l'hymen ni à l'amour, parce que l'amitié d'Estelle suffisait pour remplir son cœur ». Il reste trois jours dans cette admirable contrée. A Beaurivage, il se plaint que « le vandalisme de 93 » ait abattu un « chêne que la faux du temps avait épargné ». Les « tigres » auraient dû comprendre que ce n'était pas « du sang d'un noble qu'ils allaient s'abreuver », mais qu'ils allaient détruire les antiques témoins et les protecteurs de leurs jeux. Ce petit éreintement était nécessaire pour détendre les nerfs de notre poète, et le ramener à Estelle, plus épris que jamais.

« A Cardet, comme à Massanes, tout le monde parle d'Estelle, de Némorin et de Florian..... Il paraît certain qu'Estelle n'était point un personnage fictif, mais bien une jeune et jolie villageoise que Florian aimait avec passion,

Elle habitait Massanes et s'appelait Marguerite, comme sa mère ; son père se nommait Raymond. Marguerite ayant répondu à l'amour de Florian, celui-ci la plaça chez une espèce de marchande de modes, à Anduze, et lui fit donner un peu d'instruction ; elle venait de temps à autre visiter sa famille ; et, depuis la publication de la pastorale de Florian, on ne désignait plus Marguerite, dans le pays, que sous le nom d'Estelle. Sa taille était élancée ; elle avait de belles formes ; ses yeux étaient noirs, grands et pleins d'expression ; ses lèvres étaient un peu épaisses, mais elles étaient vermeilles et laissaient apercevoir des dents blanches et bien rangées. On remarquait surtout, dans Estelle, un timbre si flatteur, qu'on ne pouvait se persuader que la voix qu'on entendait fût celle d'une bergère ».

Chesnel semble se raccommode ici définitivement avec les méridionales.

Il visite le château de Florian, dont la famille Cabanes était déjà propriétaire, et reçoit le meilleur accueil de Mme Cabanes la mère.

A Lézan, c'est jour de vote. On est accouru d'Anduze et même de Nîmes. Dans la vaste prairie qui sert aux jeux et aux danses, des groupes de filles habillées de blanc, et quelques uniformes rouges de soldats suisses en détachement. « Ces militaires faisaient des déclarations en allemand, et les filles y répondaient en patois ». On se comprenait parfaitement.

Voici la toilette du dimanche des pastourelles de Beau-rivage, ou Prairie d'Alais. « Ces filles couvrent leurs cheveux d'un réseau noir garni de dentelle, et placent dessus un chapeau de paille noire, garni aussi de dentelle sur le bord. Ce chapeau, qui est plat, se pose un peu sur l'oreille, et donne un air coquet à celle qui le porte. »

Dans son logis de Cardet, il arrive à Chesnel un curieux incident. « On m'avait mis dans une chambre où se trouvait l'armoire de la fille de la maison, jouvencelle de quatorze à quinze ans. Le dimanche matin, elle entra chez moi, sans la moindre façon, quoique je fusse encore au lit. Elle était suivie de trois ou quatre compagnes. Elle étala plusieurs robes sur des chaises, et alors un conseil

se tint entre les péronnelles, pour arrêter quelle serait la robe du jour, celle qu'on mettrait pour la fête du lendemain, et enfin celle qu'il convenait de réserver pour le prochain dimanche. Ce fut le sujet d'une longue et grave discussion ; et le choix fait, ma petite hôtesse se mit à s'habiller, sans s'occuper en rien de ma présence. La robe fut passée, bien lacée, bien épinglée ; mais quand il fut question du fichu, on s'aperçut que celui qu'on voulait absolument montrer ce jour-là, ne ressortait pas assez sur le fond de la robe, et alors on s'empressa d'ôter celle-ci. Nouveaux avis pour un second choix, et nouvel ajustement. Enfin, après avoir essayé cinq à six bonnets, une douzaine de rubans, tourné et retourné le chapeau, après avoir rempli le corset d'une poignée de fleurs de lavande, et placé un gros bouquet dans la ceinture du tablier de soie, on convient que l'on était présentable, et l'on sortit. Plus d'une heure s'écoula, pendant cette opération importante. »

Cette jolie page est véritablement d'un maître.

Chesnel finit par s'arracher à cet éden de la Prairie, et s'achemine vers Anduze. Il passe au pied des ruines de Tornac, en débordant de romantisme.

« Anduze est un vilain trou. Une partie de la ville est enfoncée derrière une chaussée qui s'oppose aux ravages du Gardon. » Il en veut même aux habitants qui, commandés par le duc de Rohan, se permirent de résister à Louis XIII. Celui-ci les mit à la raison en faisant démolir leurs murailles. « On assure néanmoins que ces gens-là ne sont pas du tout corrigés, et que, dans plusieurs circonstances rapprochées de nous, ils se sont montrés très remuans. C'est de la pure fanfaronnade, car un baril de poudre suffirait pour détruire à jamais les prétentions de cette bicoque. » Cette dureté envers de braves gens jaloux de leur liberté de conscience, n'est certainement qu'une boutade de la part de Chesnel, trop poète, trop fin pour haïr. Mais elle montre comment les préjugés de caste et autres peuvent obscurcir les plus délicats esprits.

A Anduze, on prend Chesnel pour un marchand d'huile. Ailleurs, on l'avait pris pour un *compagnon du devoir*. Sa veste, son pantalon de coutil et son « gros registre de

campagne, • lui ont valu bien d'autres méprises. La plus commune était de le prendre pour un apothicaire, parce qu'il ramassait des herbes.

Volontiers, d'un philtre anodin
J'offrais l'usage aux jeunes filles;
Mais je n'étais plus médecin
Pour les vieilles portant béquilles.

Quand on le prenait pour un marchand de fil et que les pastourelles l'arrêtaient :

Combien, alors me disaient-elles,
Faites-vous payer un lacet?
— Oh ! rien que le plaisir, mes belles,
De vous l'attacher au corset.

A Saint-Jean-du-Gard, Chesnel trouve les environs jolis et romantiques. Il dîne chez le comte Pelet de la Lozère, pour qui le baron de Castille lui avait donné une lettre de recommandation. « Sa seigneurie a une jolie habitation, dont les jardins, adossés à la montagne, reçoivent de la décoration de celle-ci un aspect très pittoresque. M. le comte Pelet accueille ses hôtes avec beaucoup d'urbanité, et l'on ne s'aperçoit pas, à sa table, qu'on est éloigné des ressources d'une grande ville. »

Notre voyageur passe à Saint-Roman et au Pompidou, où il se plaint de l'impertinence de la gendarmerie, malgré son conservatisme, qui devrait lui faire chérir jusqu'aux défauts de cette colonne de la société.

Par l'Hospitalet et la Baraque, il arrive à Florac. Il trouve la ville vilaine, mais les environs très pittoresques. La route de Mende, nue comme la main, ne lui offre d'abris contre l'extrême chaleur que quelques quartiers de roche. Chemin faisant, il rencontre une bergère, la tête sur ses genoux et cachant, avec son tablier, les larmes qu'elle répand. Elle pleure l'absence ou l'abandon de son amant. Elle s'éloigne de Chesnel précipitamment, et il ne peut même s'assurer si elle a, dans la physionomie, toutes les conditions indispensables à l'amour malheureux ; du moins l'ensemble de ses traits lui paraît assez bien,

Arrivé à Saint-Étienne, la fatigue lui fait prendre un cheval pour le conduire à Mende, mais, « semblable aux coursiers des Seythes, le noble palefroi que je montais n'avait jamais été dirigé par la bride, et ce n'était qu'au moyen des talons et de la trique qu'on parvenait à le faire remuer ».

Mieux valait encor Rossinante,
Du moins l'animal douxereux
S'en allait, la tête pendante,
Comme un novice des Chartreux.

Tout en bronchant et en maudissant les haridelles de la Lozère, il compose une romance en l'honneur de la bergère délaissée.

« Rien n'est beau comme le coup d'œil dont on jouit sur la côte qui domine Mende. Les montagnes verdoyantes, les beaux ombrages qui entourent la ville, les jardins, les fléchés hardies et élégantes de la cathédrale, tout cela présente un tableau auquel on ne s'attend pas, et qui procure la surprise la plus agréable ».

A l'auberge, il est logé sous le toit, dans une chambre où peuvent à peine tenir le lit et la chaise constituant tout l'ameublement. Les mouches seules avaient ouvragé la muraille, mais une sonnette portait un large ruban rose, avec un beau nœud. Il lui arrive là ce qui m'est arrivé depuis à Florac, à Trèves et ailleurs, au cours d'excursions pedestres. Il est dévoré par le *Cimex lectularius*. A l'aide du ruban rose il sonne, la chambrière apparaît, mais ses doléances la surprennent beaucoup. Il est le premier voyageur qui se soit plaint du meilleur lit et de la propreté de la maison. A ce trait, on reconnaît la véracité de Chesnel. Ces stupéfactions d'hôteliers, qui n'a eu à les subir ? Être mangé d'insectes et raillé par dessus le marché, c'est beaucoup. Je me suis quelquefois donné la satisfaction, trop platonique, de confondre d'impudentes dénégations en montrant, noyés dans une cuvette, les malfaiteurs aplatis de ces nuits plutôt pénibles.

« L'habitant de la Lozère a une physionomie agréable et qui paraît douce et timide. Les hommes, par leur costume

et leur rire niais, semblent avoir servi de modèles à quelque rôle de nos comédies. Les femmes, avec leur teint frais, leurs traits délicats et leurs yeux bleus, font trouver agréable leur air tant soit peu égaré ».

C'est très joliment observé. Le costume subsiste encore dans les villages : grand chapeau rond de feutre noir, habit de cadis à la française, à boutons de cuivre historiés et à deux petits pans tout à fait grotesques, pantalons de cadis et gros sabots.

Chesnel signale à Mende le bel herbier de M. Prost, directeur de la poste aux lettres. Ce n'est pas aujourd'hui qu'un receveur des postes pourrait faire de la botanique. M. Ignon père possède une belle suite de monnaies françaises et de médailles romaines. Son fils, Auguste Ignon, a une importante collection de fossiles du département.

De Mende, notre voyageur va à Millau par Barjac, Chagnac, Massegros, Boine et Aiguessac. De là, à Albi, par Saint-Affrique, Saint Sernin et Villefranche. Puis il gagne Sorèze, le grand bassin de « Saint-Férol », alimentant le Canal du Midi, Castelnaudary et le château de Villeflour, appartenant à M. de Labouisse, heureux époux qui a chanté sa femme en vers, dans son livre des *Amours*, divisé en trois parties : A Éléonore amante, à Éléonore épouse, à Éléonore mère. Là, dans le sentimentalisme et les belles manières du temps, se termine le voyage d'Adolphe de Chesnel.

Je suis heureux que le hasard d'une trouvaille chez un bouquiniste parisien, m'ait permis de faire connaître, aux lecteurs de la *Revue*, les observations de cet agréable esprit sur notre région.

ED. BONDURAND.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

L'INAUGURATION

DE LA STATUE D'ALPHONSE DAUDET

L'inauguration du monument consacré à notre illustre compatriote par sa ville natale, a donné lieu à une série de manifestations, dont le caractère fut essentiellement d'être des fêtes de l'esprit. La veille, l'Académie de Nîmes avait tenu une séance ouverte, à laquelle assistaient M. Ernest Daudet, le poète-félibre M. Baptiste Bonnet et où M. Paul Mounet avait bien voulu accepter de lire quelques pages du maître. A l'inauguration même de la statue, M. Roujon, délégué du Ministère, et M. Reynaud, maire de Nîmes, ont prononcé chacun un très beau discours, qui sortaient du cadre des banalités officielles pour atteindre la véritable éloquence. Le soir, la représentation de *l'Arlésienne*, précédée d'une causerie de M. Baptiste Bonnet et d'une conférence de M. Ernest Daudet, a été une de ces inoubliables impressions d'art d'une exquise rareté.

Un deuil cruel devait malheureusement accompagner de très près ces belles fêtes et en attrister le caractère. L'auteur de la statue, le sculpteur Falguière, avait voulu, malgré son état de santé précaire, venir lui-même présider à l'installation de

son œuvre et se rendre compte des modifications et compléments à lui apporter. Son état s'aggrava rapidement et l'obligea à repartir précipitamment pour Paris. La nouvelle de sa mort, à la suite d'une grave opération, nous arrive au moment où nous écrivons ces lignes. La statue d'Alphonse Daudet, qui fut un des derniers efforts de son génie, demeure inachevée. Le comité s'est déjà préoccupé de chercher un successeur digne du maître pour terminer et mettre au point définitif cette œuvre, discutable par certains côtés dans son état actuel, mais incontestablement empreinte d'un grand mouvement et d'une rare distinction. Son choix sera facile parmi les concours qui s'offrent déjà spontanément.

La *Revue* ne pouvait rester indifférente à la célébration de cette fête qu'elle avait elle-même en partie préparée. Elle a pris à tâche, sans rentrer dans les détails qui ont été déjà donnés par nos confrères de la presse quotidienne, de réunir tous les documents littéraires qui ont été prononcés ou publiés pendant ces fêtes. C'est le meilleur hommage à rendre à la mémoire de notre grand et regretté compatriote et à tous ceux qui ont bien voulu concourir à l'éclat de ces fêtes.

LA RÉDACTION.

**Allocution de M. Georges MAURIN,
président de l'Académie**

Mesdames, Messieurs.

Notre Académie a voulu s'associer à l'hommage que la ville de Nîmes rendra demain à l'un de ses plus illustres enfants. Elle était fière de compter Alphonse Daudet parmi ses membres honoraires et le témoigne ce soir en lui consacrant une séance où il sera seulement question de lui et de ses œuvres. C'est ici comme une commémoration de famille, qui précède l'apothéose officielle et lui cède bien volontiers l'éclat pour se réserver la douceur de l'intimité. Ai-je tort de qualifier ainsi notre réunion, lorsque dans nos rangs, à sa place parmi nous, c'est-à-dire à une des premières, nous voyons le frère aimé de notre regretté confrère, à côté de lui l'ami fidèle que Daudet introduisit dans le monde des lettres (1), et enfin lorsque tout à l'heure grâce à l'obligeance extrême de Monsieur Paul Mounet, que je remercie sincèrement, nous allons entendre Alphonse Daudet lui-même, non plus dans l'apparat d'une œuvre destinée à la scène, mais dans la simplicité d'une page du livre, où il semble que l'auteur parle directement au lecteur.

Je n'abuserais pas de l'éphémère honneur d'une éphémère présidence pour tenter ici un éloge académique. Je croirais coupable de retarder votre impatience à entendre le maître... Et d'ailleurs ne serait-ce point manquer de respect vis-à-vis de ce grand écrivain que d'oublier qu'il fuyait avec une sorte d'effroi et un soubresaut d'indépendance, tout ce qui de près ou de loin ressemblait à une enregimentation quelconque. Alphonse Daudet appartient à la France ; de plus autorisés ont dit et diront quelle part considérable occupe son œuvre dans notre histoire littéraire.

Nous devons nous souvenir que, s'il voulut n'être que d'une seule académie, la modeste société de son pays natal, ce fut, ressouvenir ému des premiers jours de l'en-

(1) M. Baptiste Bonnet.

fance, le sceau volontairement apposé par lui à l'adoption de sa gloire par ses compatriotes. Aussi dois-je seulement revendiquer la part qui revient à la race et au milieu local dans la formation de son talent.

Elle semble de prime abord un peu faible, surtout interrompue, et l'on se demande comment cette influence atavique a pu agir chez un homme qui quitta sa ville d'origine à onze ans et habita Paris presque toute sa vie. Elle fut indéniable cependant et pour qui nous a quelque peu fréquentés, apparaît d'une évidente netteté. Notre ville et notre race ont deux aspects bien différents. Nîmes est le trait d'union, le point de rencontre entre la brillante Provence et les âpres Cévennes. De la première ses enfants ont reçu l'esprit aiguisé, l'activité débordante et inégale, la sensibilité exagérée. Des montagnards au contraire ils ont la tenacité, la gravité triste des isolés, la tendance au repliement intérieur, l'esprit d'observation attentif et minutieux. Qui donc plus qu'Alphonse Daudet réunit en lui ces deux tempéraments ?

« Je ne sais, a-t-il écrit dans ses mémoires, d'où m'est venu ce goût de désert et de sauvagerie, en moi depuis l'enfance, et qui semble aller si peu à l'exubérance de ma nature, à moins qu'il ne soit en même temps le besoin physique de réparer dans un jeûne de paroles, dans une abstinence de cris et de gestes, l'effroyable dépense que fait le méridional de son être. » Cette dualité de sentiments, cette coexistence de deux natures si clairement, si magistralement définies et analysées, ne sont pas une contradiction, mais un trait bien caractéristique de notre caractère national. Joies et tristesses, élans au-dehors et brusques contractions sur nous-mêmes s'y succèdent avec rapidité. Et comme notre illustre confrère, le connut souvent, ce frisson de mélancolie, qui fait l'âme lasse et l'observation cruelle ! Alors il se retournait vers les côtés riants de la race nimoise ; il se baignait dans le soleil, dans le bruit, dans la gaité débordante : tel je le vis un jour dans un cadre bien méridional, sur le très démocratique champ de courses de Cavaillon que la nature fit d'un paysage si pittoresque et si particulier. Dans cette vaste plaine conquise sur la Durance, inondée de

soleil, où tout était vie et lumière, au milieu de cette foule de provençaux dont les costumes éclataient et rutilaient comme les voix, tous secoués jusqu'au fond de l'être par un besoin impérieux de crier, d'agir, de se démenner, il était là, au milieu d'un groupe d'amis, pensif et intéressé, avec le sourire de l'homme redescendu de bien des tristesses et qui goûte, un moment trop court, le bonheur de vivre. Il semblait faire provision de documents, trop réfléchi pour négliger les moindres détails, trop impressionnable pour ne pas ressentir déjà la souffrance du créateur aux prises avec son œuvre. Cette alliance de la pensée et du sentiment, de l'imagination et du sens critique est un don précieux, mais aussi parfois bien lourd à porter et qu'il possédait au plus haut degré. Il lui doit d'avoir été un merveilleux créateur de types. Dans la galerie créée par lui et si rapidement populaire, les physionomies méridionales abondent. Ne nous étonnons pas si parfois il en poussait jusqu'à l'exagération certains traits, l'entrain et la faconde par exemple, s'il nous annexe à une province créée par son imagination et quelque peu faussée par le mirage du souvenir lointain ; c'était chez lui l'atavisme du Nimois, qui tout en prisant et en aimant fort son frère le provençal, ne peut s'empêcher de lui envier sa belle humeur toujours constante, et de lui en vouloir doucement d'être toujours si riant, alors que lui même est quelquefois si sombre.

Nous, les compatriotes directs, de Daudet nous éprouvons alors un charme particulier à le lire, parce que nous aussi nous sommes tiraillés par nos deux natures contraires, nous oscillons entre le Nord et le Midi, entre la brume de nos sommets et le soleil de nos plaines. Que de tristesses parfois sous notre chanson joyeuse ! Les vieillards sont toujours un peu mélancoliques et quelle cité a plus le droit d'avoir les défauts de la vieillesse que celle dont la charte municipale fut inscrite sur la pierre d'un de ses monuments par l'Empereur César Auguste. Le roi d'Illirie paraît bien jeune à des compatriotes d'Antonin ! Des tristesses de notre longue histoire racontée par nos ruines, de nos luttes et de nos vaillances, une larme est tombée dans l'âme d'Alphonse Daudet, pure et ineffaçable, qui lui donna la

limpidité et la sonorité du cristal. La moindre sensation est ressentie dans cette âme avec une extraordinaire intensité et la fait vibrer d'une résonnance qui, commencée dans l'expansion du large et bon rire, va montant et s'effilant sans cesse jusqu'à la plus tenue des harmoniques, le sanglot.

Trop souvent, cher et doux grand maître, tu connus ces alternatives et tu souffris de la double formule qui résume ton génie et en fait la plus complète synthèse de l'esprit Nimois. Mais aussi bientôt tu te precauionnas contre les secousses de la vie extérieure et tu mis à l'abri ton bonheur intime ; pareil à nos ancêtres, qui, dans les inscriptions de notre musée lapidaire, nous ont laissé de si touchants témoignages de leurs affections familiales, tu te fis un intérieur de chaudes tendresses, où tu reçus à longs traits l'affection que tu savais si pleinement donner aux autres.

Vous, Monsieur et cher confrère (1), qui aviez si bien confondu votre existence avec celle du frère cadet que vous pleurez encore, vous comprenez mieux que quiconque les sentiments que je viens d'exprimer si imparfaitement. Vous êtes un Nimois de vieille race, de bonne heure vos goûts vous ont entraîné plus particulièrement vers les études historiques, qui nous sont familières parce qu'infiltrées en nous par les souvenirs et les monuments du passé. Vous aussi, vous avez regardé volontiers du côté du midi et vous avez déroulé quelques feuillets de notre histoire, parmi les plus délicats et les plus chargés de l'électricité menaçante des passions politiques. Vous l'avez fait avec une sûreté d'informations, une élévation de vues, une impartialité sereine, qui devraient être l'apanage de l'historien et qui sont cependant bien rares. Des qualités de notre race, vous avez retenu la sérieuse et constante activité, la volonté tenace et réfléchie ; vos relations avec votre frère prouve que vous les avez portées dans l'affection.

La compagnie, dont je suis l'interprète, est fière de vous posséder dans cette séance, consacrée à votre frère, et de saluer en vous, comme dans le cher et grand disparu, l'accord du talent et du cœur.

(1) M. Ernest Daudet.

Conférence de M. Ernest DAUDET

Mes chers Compatriotes,

Mesdames et Messieurs,

Lorsque le Comité du Monument d'Alphonse Daudet m'invita à prendre la parole en ce jour de commémoration et de glorification, je dus me demander ce que je vous dirais de mon frère, ce que je pourrais vous en dire que ne vous aient appris déjà son fils Léon Daudet dans un livre, témoignage émouvant de piété filiale ; moi-même dans les souvenirs que j'ai publiés sur lui et tous ceux à qui son nom et ses œuvres ont inspiré des pages sincères.

La réflexion m'amena à reconnaître qu'après tant de choses déjà dites, je vous intéresserais surtout en vous traçant le tableau de ce que j'appellerai la vie intellectuelle de ce cher et grand disparu et que moi qui l'ai si bien connu, je devais m'appliquer à mettre en lumière non pas seulement ces admirables dons que la nature avait déposés en lui et dont l'épanouissement a donné à son talent tant d'éclat mais encore comment il en usa.

Depuis ce jour, saisi de la crainte de ne pas répondre à ce que vous attendez de moi, je me suis senti de plus en plus troublé, au fur et à mesure qu'approchait l'heure où, à cette place et devant cet immense auditoire, je viendrais parler de ce frère que j'ai tendrement aimé et qui fut, aux jours lointains de notre jeunesse, véritablement mon fils.

Ce trouble, Mesdames et Messieurs, n'est pas dissipé. Il a pris le caractère d'une émotion inexprimable dont mon âme est toute secouée, mais que je ne crois pas avoir à justifier. Comment ne serais-je pas ému, violemment ému quand je viens, moi son frère, vous parler d'Alphonse Daudet dans notre ville natale, dans les lieux où tout me le rappelle ; où je le revois, à la lumière de ma mémoire, dans les maisons qui nous abritèrent, dans les rues que nous parcourions chaque jour, sur les promenades où nous avons joué ensemble, en tant d'endroits devenus aujourd'hui pour moi un but de pieux pèlerinage, au jardin de la Fontaine, sur l'Esplanade, aux Arènes, dans certains villages de votre banlieue, où nous vécûmes à diverses

reprises et pour tout dire dans le cadre où s'écoulèrent mon enfance et la sienne.

Et d'être ainsi ramené à l'aube de notre vie ; d'être enveloppé sur les mêmes chemins par la même poussière que soulève le même vent ; de sentir sous mes pas les mêmes herbes trembler au souffle des mêmes brises et d'entendre au bord des routes, les mêmes oliviers poudreux chanter les mêmes chansons ; et de voir renaître devant mes yeux ces visions de jadis : notre enfance riante et douce dans la chaude atmosphère dont nous étions enveloppés, nos jeux qui s'inspiraient déjà de notre goût pour les choses intellectuelles, l'éclosion rapide de la brillante fleur qu'était mon frère, la lecture de ses premiers vers, la fierté joyeuse de nos parents, les innombrables incidents de notre vie familiale, faite de joies et d'épreuves, à travers lesquelles se forma sa noble intelligence, il me semble que rien n'a changé ; oui, il me semble que sur ce décor toujours vivant va se dresser son enfantine silhouette, élégante et fine et que de l'âme haute et charmante qui battait dans sa poitrine frêle vout sortir, comme alors, les paroles rieuses ou attendries par où déjà se manifestait dans l'enfant la fière, libre et claire intelligence qui a mis l'homme au premier rang parmi ses contemporains.

Et lorsque je viens vous parler de lui, devant celle qui fut la compagne de sa vie, l'épouse et l'amie intellectuelle, devant ses enfants si dignes de porter son nom, devant une famille et des amis qui l'ont aimé et admiré et alors que mes oreilles retentissent encore des hommages rendus à sa mémoire par cette grande cité jalouse de célébrer le plus glorieux de ses fils, comment cette émotion dont je m'excuse ne précipiterait-elle pas les battements de mon cœur ? Comment ne ferait-elle pas trembler ma voix ? Et comment, vous-mêmes, Mesdames et Messieurs, pourriez-vous ne pas me la pardonner ?

Rassurez-vous, cependant. Je ne veux pas assombrir par l'expression de mes fraternels regrets, cette belle journée. Je ne veux vous dire d'Alphonse Daudet que ce qui pourra vous aider à le connaître ; vous qui ne l'avez pas connu, ou à l'aimer davantage, vous qui le connaissant, l'avez aimé.

Je ne veux que résumer brièvement en quelques traits, ce par quoi il se recommande à votre admiration, tout ce qui justifie la gloire désormais inséparable de son nom, cette gloire pour la conquête de laquelle on lutte et on meurt, et qui n'avait pas attendu sa mort pour lui payer son tribut, car sa gloire il l'a connue, il en a joui et il a pu pressentir ce qu'elle serait après lui.

Je tenterai donc de vous expliquer et de vous faire comprendre pourquoi son œuvre est si puissante, pourquoi elle lui survit et promet de nous survivre à nous-mêmes, qui, les premiers, en avons subi la puissance et le charme.

Il y a, parmi la foule, quant à cette noble profession d'écrivain, dans l'exercice de laquelle mon frère a été un exemple, il y a, dis-je, un préjugé dont je veux tout d'abord faire justice.

On croit généralement, ou pour mieux dire on a cru longtemps, car on commence à se convaincre du contraire, qu'elle est facile, cette profession ; que pour y réussir, il suffit d'un peu de bonheur. Et pour justifier cette opinion si radicalement fausse, on a trop souvent pris prétexte de quelques fortunes littéraires dues, non au talent, mais à l'exploitation plus ou moins habile des sentiments les plus bas et les plus vils, pratiquée par des hommes sans conscience et sans valeur personnelle.

Que de gens, au spectacle d'un succès, sont disposés à penser, de celui qui le remporte, que c'est surtout un heureux. Erreur, erreur profonde, car le tout n'est pas de trouver la notoriété ; il importe surtout d'en assurer la durée ; et la notoriété ne dure, et les œuvres ne vivent qu'autant qu'elles sont le fruit d'un effort persévérant et qu'autant que les dons naturels sont sans cesse entretenus et alimentés par le travail, par l'étude, par le souci du mieux et j'ajouterai par la constante préoccupation du mal à éviter et du bien à faire.

L'écrivain, il peut être à son gré un empoisonneur ou un bienfaiteur. Mais il n'y a de dignes de ce nom que ceux qui nourrissent l'ambition de servir en quelque chose, par les moyens qui leur sont propres, la cause de l'humanité et d'apporter incessamment une force à cette grande cause. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être compté.

Envisagée et pratiquée ainsi, la vie littéraire est une vie de labeur acharné, une vie absorbante, où l'art et les devoirs qu'impose son culte tiennent toute la place.

Si, quand vous lisez un livre, j'entends le livre d'un véritable écrivain, vous pouviez vous douter de ce que représentent de travail les trois cents pages qui le composent, de ce qu'elles représentent d'efforts, d'heures passées dans la fièvre, d'essais et de tentatives vingt fois recommencés, sans parler des rêveries antérieures à son enfantement et des innombrables métamorphoses qu'il a subies avant de trouver sa forme définitive, vous seriez stupéfaits et vous seriez convaincus que le travail du maçon qui peine à porter des pierres, à les échafauder, à les cimenter, n'est pas plus écrasant que celui de l'écrivain et qu'on peine aussi à chercher des mots, à élaborer des phrases, à combiner des situations.

Le labeur de l'enfantement ne vous apparaît pas dans les belles œuvres, parce que l'art de l'écrivain consiste à le dissimuler. Vous respirez la fleur, vous vous grisez de son parfum sans vous douter de ce qu'a coûté sa culture.

Si j'ajoute qu'Alphonse Daudet fut au plus haut degré un artiste, un écrivain de conscience, que sa vie tout entière fut consacrée à son art, qu'il le pratiqua d'après le procédé que je viens de décrire, et qu'il ne recula jamais devant l'effort, vous aurez compris la première cause de son succès. Mais il en est d'autres encore et au premier rang desquelles il faut placer sa faculté d'observation, sa sensibilité et la manière dont il les exerçait.

De ce cabinet de la rue Bellechasse, où durant tant d'années l'ont vu ses amis, du fond du fauteuil sur lequel le clouèrent ses souffrances, il avait les yeux sans cesse ouverts sur le monde. Rien ne lui échappait, ni les événements politiques, ni les événements sociaux.

Il lisait énormément et souvent aussi il relisait. Incidents de la vie publique, scandales de la vie privée, lectures, entretiens, tout ce dont s'alimentait son esprit étaient du bois incessamment jeté sur le foyer qu'il portait en lui et en activaient la flamme.

Et tout ce qui traversait sa pensée, les sujets que les événements, ses souvenirs, son observation, sa belle ima-

gination lui inspiraient, il le notait aussitôt sur des petits cahiers, en des pages tantôt développées, tantôt brèves.

Là, dans ces pages hâtives précieusement conservées et dont sa femme nous a donné quelques extraits, apparaît en germe tout ce qu'il a écrit ou rêvait d'écrire.

Souvent, aussi, il l'a par avance raconté. Dans ses entretiens avec ses amis, il parlait volontiers de ses travaux et de ses projets ; il les parlait, ses livres, avant même qu'ils fussent écrits, tels qu'il les voyait et il y mettait tant de chaleur et de charme, que ses auditeurs pouvaient les croire achevés. Il en a raconté ainsi qui ne furent jamais écrits. Du moins, peut-on en voir dans ses cahiers l'inspiration initiale.

Lorsqu'au moment d'entreprendre une œuvre nouvelle, il avait fait choix entre tant de projets accumulés, il ouvrait ses carnets et y ramassait tout ce qu'il avait écrit déjà sur le sujet qu'il venait de choisir, tout ce qu'il avait engrangé en vue des semailles. Quelques-uns de ces petits recueils ont été barrés de la première à la dernière page, ce qui veut dire qu'il les avait épuisés. « Encore un de tombé, » disait-il alors. C'est dans ces notes posthumes que se révèle toute sa richesse intellectuelle.

Quelquefois, il n'y a que deux lignes pour exprimer une idée. Mais, le plus souvent, on ne saurait les lire sans tressaillir, tant la forme en est exquise et poignante, lorsque, par exemple, s'y trahit l'angoisse que déchaînaient en lui les bonheurs de sa vie. Il professait cette doctrine que toutes nos joies nous les expions, que toutes, nous les payons. Il n'en a jamais goûté aucune sans se demander aussitôt : « Que va-t-il m'arriver ? » Plus il était heureux, plus il était craintif.

Que de fois, après que la maladie se fut emparée de lui il a dit que le mal affreux qui le torturait était l'expiation de sa fortune littéraire, cependant si justifiée !

Quelque cruelle que fut cette expiation, il ne parvenait pas à se convaincre qu'il payait par sa souffrance toute sa gloire et il s'attendait toujours à pire.

Entr'autres projets qu'il a longtemps carressés, nul ne l'a préoccupé au même degré que celui d'écrire un livre sur la douleur. La douleur ! c'est sur lui-même qu'il l'étu-

diait. Elle lui a inspiré des pensées, des cris, des paroles de révolte et des paroles de résignation d'une sublimité saisissante. Un de ses carnets en est rempli. Il les y consignait en vu de ce livre auquel il renonça pour ne pas affliger sa femme et ses enfants. Mais elles lui survivent et elles le montrent héroïque dans son incessant martyre.

Je n'en veux citer qu'une, une seule et si je la cite c'est parcequ'elle a trouvé place dans le beau livre qu'a écrit sur Alphonse Daudet l'ainé de ses fils.

La voici :

• Celui qui n'a pas eu faim, qui n'a pas eu froid, qui n'a pas souffert ne peut parler ni du froid, ni de la faim, ni de la souffrance. Il ne sait même pas très bien ce que c'est que le pain, ce que c'est que le feu, ce que c'est que la résignation. Dans la première partie de mon existence, j'ai connu la misère ; dans la seconde la douleur. Aussi mes sens se sont aiguisés, si je disais à quel point, on ne me croirait pas. Certain visage en détresse au coin d'une rue m'a bouleversé l'âme et ne sortira jamais de ma mémoire. Il y a des intonations que j'évite de me rappeler pour ne pas pleurer bêtement. Ah ! les comédiens, quel génie, il leur faudrait pour reproduire ce qu'ils auraient éprouvé ! Ni trémolo, ni exagération... l'accent juste... Le merveilleux accent juste qui sort des entrailles. »

De cette page admirable, vous avez déjà conclu, Mesdames et Messieurs, que loin de le rendre égoïste, la douleur avait excité chez Alphonse Daudet le sentiment divin de la pitié. La pitié, elle a sans cesse emplie son âme ; elle a dominé toute sa vie d'écrivain. Etnul n'a pratiqué comme lui *res sacra miser* ; l'infortune, chose sacrée.

Et de même, la douleur n'avait pas fait de lui un pessimiste, un misanthrope. Elle n'avait pas tari la source de gaité et d'ironie sans malveillance qui était en lui. Elle n'avait pas flétri cette suave fleur de l'espérance qui s'épanouit dans toute son œuvre et y répand un parfum que le temps lui-même, destructeur de toutes choses ne dissipera pas.

Voilà donc quelques-uns des traits de cet être d'élite, par lesquels se justifie son succès et se légitime sa gloire. Mais, je n'aurais pas tout dit, je n'aurais pas assez justifié,

assez légitimé les hommages que vous lui rendez si je n'ajoutais, — et ce fut là tout son secret — que cet être exquis, aussi grand par le cœur qu'il l'a été par son incomparable talent et qui avait une rare entente de la vie, ne comprenait la vie que par la bonté et que ce fut par la bonté qu'il la pratiqua, non cette bonté banale qui est presque de l'indifférence, mais cette bonté tout à la fois spontanée et raisonnée qui, sous les formes où elle s'affirme, est un réconfort pour les âmes et qui apparaît dans toutes les œuvres de mon frère même sous l'ironie et sous le rire.

Paris lui a fait de splendides funérailles. Ceux qui y assistèrent n'oublieront jamais le spectacle de cette foule émue et recueillie qui, de la basilique de Sainte-Clotilde au Père Lachaise, bordait la route par laquelle devait passer son cercueil. De toutes les extrémités du monde, de toutes les villes de France, des témoignages de sympathie et de regrets furent adressés à sa famille. Presque tous ces amis connus et inconnus nous parlaient du deuil national.

D'une capitale étrangère, une femme écrivait :

« Nous déplorons tous la perte de cette intelligence noble qui de son art si pur et si rare, a rafraîchi l'âme du monde. »

Tout ce qui compte s'associait ainsi à la douleur des siens et ce qui prouve que c'était un hommage à la bonté inscrite à toutes les pages qu'a tracées sa plume et qui marque de son sceau la plupart des figures qu'il a créées, c'est que dans ce concours de milliers d'âmes compatissantes, les petits et les humbles avaient aussi leur part. Ceux-là, ont eût dit qu'ils pleuraient un ami.

Et tenez, je me souviens d'un épisode que je me reprocherais de ne pas rappeler ici. C'était au lendemain de la mort de mon frère. Le matin, dès huit heures, dans son salon transformé en chapelle ardente, avait commencé l'interminable défilé des amis, des admirateurs, qui allait se continuer jusqu'au soir. Parmi cette foule que notre malheur avait consternée, s'était glissé un homme pauvrement vêtu. Au seuil du salon plein de monde, il s'arrêta d'abord, n'osant entrer. Puis, il alla timidement déposer

sur le piano un bouquet de violettes de deux sous ; il disparut ensuite après avoir fait le signe de la croix. Prévenu aussitôt et désireux de le remercier, nous envoyâmes à sa recherche. Mais il fut impossible de le retrouver et nous ne pûmes que mettre ses fleurs parmi les autres. Humble petit bouquet, déposé là par une main inconnue, tu n'étais pas seulement un hommage au talent. Tu étais aussi un symbole, un hommage à la bonté.

La bonté ! Ah ! Mesdames et Messieurs, il n'est pour ainsi dire pas un seul des livres de mon frère qui ne s'en soit inspiré. Elle est la lumière qui le guide, cette bonté souveraine et guérissante ; son cœur est toujours agité d'une incessante compassion pour la souffrance humaine. Il y avait chez lui comme un ardent besoin de panser des blessures et de bercer des peines.

C'est de cela surtout qu'ont voulu le récompenser ses contemporains, vivant, par le succès, mort, par les obsèques que lui a faites leur reconnaissance, vous-mêmes, Mesdames et Messieurs, par le solennel hommage que vous lui rendez aujourd'hui.

Et la gratitude nationale ne s'est pas arrêtée là. Depuis qu'il est mort, son tombeau est devenu à certains jours comme un but de pèlerinage. Le nombre des couronnes et des bouquets qu'on y dépose grossit sans cesse et sans cesse aussi quelque brindille de ces fleurs, quelque lambeau des rubans qui les attachent sont dérobés par les mains de ceux qui veulent garder une relique de lui.

Quand il était là, nul ne se doutait, quelle que fut sa vogue, de l'immense place qu'il occupait dans le pays. Il a fallu qu'il mourût pour que nous puissions en mesurer l'étendue.

O triomphe et beauté de l'art d'écrire ! Un adolescent pauvre et obscur, presque un enfant, arrive un jour dans Paris. Il n'a rien et ne possède rien que les trésors intellectuels encore ignorés, que la nature mystérieuse et peut être aussi les influences héréditaires ont déposés en lui. Et il lui suffit d'une plume et de quelques feuillets pour que bientôt son influence s'exerce sur le monde, pour que les esprits soient enchantés et les cœurs remués, pour que toute une génération tressaille, pour qu'elle devienne

glorieuse d'avoir au milieu d'elle un tel homme, un tel écrivain et pour qu'après que la mort nous l'a pris, elle veuille conserver et immortaliser son souvenir.

Et ceci encore est le privilège de la bonté, car sur tant de feuillets noircis au cours d'une longue carrière, si la plume d'Alphonse Daudet n'avait tracé que des lignes purement artiste, si dans sa prose étincelante il n'avait mis que les paillettes d'or de son style, s'il n'y avait pas laissé chanter son âme, toute son âme, qui sait ce qui de son œuvre lui survivrait ?

Mais il n'écrivait pas uniquement pour écrire. Il voulait aussi rafraîchir, émouvoir, consoler, récréer, distraire des maux de la vie, obliger ses lecteurs à penser, les obliger à rire d'un rire sain et réparateur, et les obliger aussi à pleurer des larmes consolantes, douces et fécondes.

Il s'est toujours refusé à admettre que l'art du romancier fût un art de luxe, dont une aristocratie intellectuelle dût être seule à jouir et il a voulu faire une part, la plus grande, à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux qui appellent un réconfort pour leur esprit comme ils en appellent un pour leur corps.

— Moi, me disait-il un jour, j'ai l'âme populaire.

Il voulait dire par là qu'il avait au plus haut degré la notion de ce qu'aiment et veulent les foules.

Et en tâchant de les satisfaire, il s'efforçait de leur donner un aliment sain et pur et il faut constater à sa louange qu'il n'a jamais écrit que des pages chastes. Je l'ai vu s'indigner devant quelques-unes des élucubrations de la basse littérature. Ce n'est pas seulement parce qu'elles offensaient son ardent amour du beau, c'est aussi parce qu'il considérait que c'était là pour le peuple un poison.

— Il est abominable, disait-il encore, qu'on serve à la foule de telles insanités, sous prétexte qu'elle ne comprendrait pas des œuvres plus hautes, comme si elle n'est pas en état de tout comprendre !

C'est ainsi que vers la fin de sa vie, il voulut que la totalité de son œuvre fut mise à la disposition des petits et des humbles, en une édition à bas prix. Il entendait que les pauvres fussent admis au festin intellectuel que servait au monde son souple et merveilleux talent.

J'aurais eu encore beaucoup de choses à vous dire pour vous le faire connaître et aimer. Mais, c'est cela, surtout, la bonté qui fut sa plus haute inspiratrice, que je tenais à mettre en lumière en parlant de lui et il me semble que rien n'est mieux fait pour honorer sa mémoire.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, je dois céder la place à d'éminents, à d'illustres artistes (1), accourus ici avec le plus rare désintéressement pour témoigner leur admiration envers l'écrivain qu'ils aimaient et pour grandir l'hommage rendu par les Nimois à un enfant de Nîmes.

Qu'ils reçoivent les remerciements qu'au nom de la famille d'Alphonse Daudet je leur adresse en attendant que vous les applaudissiez.

Ils vont faire se dérouler devant vous les péripéties de la plus populaire de ses œuvres, en marge de laquelle, un musicien de génie qui moins heureux que lui n'eut pas le temps de donner toute sa mesure et de tenir les promesses de ses premières années, Georges Bizet, a laissé couler en harmonies poignantes toute son inspiration.

L'Arlésienne, vous le savez, c'est au plus haut degré le poème de l'éternel amour, et le poème aussi des joies qu'il donne, des illusions qu'il engendre, des catastrophes qu'il déchaîne.

L'amour ! il est là, dans ce drame tout imprégné du soleil provençal ; il est là sous toutes ses formes, symbolisées par des personnages dont les larmes excitent nos larmes.

C'est d'abord l'amour maternel avec Rose Mamaï. Poète des mères, Alphonse Daudet a fait résonner dans celle-ci la gamme totale de leurs douloureuses angoisses. Quand elle crie : « Être mère, c'est l'enfer ! » toutes les mères tressaillent et frissonnent, saisies au fond des entrailles par ce cri que toutes, en quelque jour de leur vie maternelle, ont poussé.

C'est ensuite l'amour des fiancés, l'amour frais et candide, tel que le comprennent et l'éprouvent les jeunes cœurs, qui apparaît dans « les beaux vingt ans » de Vi-

(1) M. Paul Mounet et Mlle Marie Lecomte, de la Comédie française ; Madame Judic, des Variétés ; Madame Marie Laure, des Variétés de Marseille ; Mlle Yahne et MM. Cornaglia, Matral et Dorival, de l'Odéon ; MM. Noblet et Burguet, du Gymnase.

vette, comme c'est aussi l'amour tragique qui s'incarne en Frédéri, ce désespéré que consume la passion et qui succombe au charme maudit et l'amour fatal, l'amour dévastateur, l'amour fléau du monde que nous montre cette *Arlésienne* qui remplit tout le drame, encore qu'on ne la voie pas.

L'Arlésienne, elle porte, à l'égal des tragédies antiques, le caractère indélébile de ce qui ne meurt pas, le caractère de la vérité. Elle est de tous les temps et de tous les pays, et c'est si vrai, qu'ayant fait déjà plusieurs fois le tour du monde, elle est revenue, de ces lointaines courses, toujours plus populaire et toujours plus admirée, et que, jouée des centaines de fois, son succès, loin de s'épuiser, ne cesse de grandir.

Elle est le plus beau fleuron de la glorieuse couronne d'Alphonse Daudet, et n'eût-il écrit que cette œuvre-là que son nom serait digne de passer à cette postérité à laquelle le légueront ses contemporains et dont vous êtes, Mesdames et Messieurs, les pionniers et les avant-coureurs.

Discours de M. P. CLAUZEL.

Celui que nous avons le plaisir et la bonne fortune, par occasion, de recevoir, aujourd'hui, plus solennellement que, d'habitude, nos nouveaux confrères, a raconté quelque part comment, « grâce à la confiance d'un tailleur élégant, • réputé dans la fashion lyonnaise, ils avaient pu, son frère • et lui, à peine arrivés à Paris, n'ayant ni sou, ni maille, • se présenter dans des salons où commença la réputation • d'Alphonse Daudet, où lui-même contracta de précieuses • amitiés (1). »

De lui je ne dirai rien : il travaille sans cesse et grandit toujours.

L'autre, que sa ville natale a voulu honorer tout particulièrement et pour qui elle organise toutes ces fêtes, s'est peint lui-même d'un mot peu flatteur. « J'étais, a-t-il dit, • myope et maladroit, d'une timidité farouche (2). »

C'est dans un de ces salons que, il y a quelque quarante ans, a rencontré les deux frères, celui qui veut, ce soir, leur rendre témoignage en rappelant l'émerveillement, rayonnant d'eux, qui éblouit alors le jeune étudiant frais émoulu de sa province.

Les hôtes, partis eux-mêmes de Nîmes, étaient fort accueillants, surtout pour leurs compatriotes méridionaux (3).

C'était le temps où Alphonse Daudet disait (avec quel charme subtil et pénétrant !) *Trois jours de Vendange, Les Cerisiers, Les Prunes* (4). C'était le temps de son premier succès au théâtre, je crois, avec *La dernière Idole*.

C'était la lumineuse aurore d'un astre dont la destinée était de monter d'un trait à son zénith et de ne jamais connaître le déclin.

Après quarante ans passés, pruniers, cerisiers et vignes sont aussi vigoureux ; la récolte n'est pas moins abondante ;

(1) *Mon frère et moi*, par ERNEST DAUDET (6^e édition, page 177).

(2) *Op. cit.*, page 194.

(3) M. et Mme Thomas Calderon.

(4) ALPHONSE DAUDET : *Les Amoureuses, poésies* (Paris, 1863).

les fruits toujours savoureux sont encore le régal des délicats.

Que de chefs-d'œuvre autrement importants sont venus s'ajouter à ces préludes, pleins de promesse, d'une floraison littéraire des plus considérables et des plus brillantes !

Il serait hors de propos de les étudier ici, trop long même d'en faire une simple énumération.

C'est le père de ces œuvres impérissables que notre cité a voulu orgueilleusement glorifier.

Le petit Chose, parti chétif et inconnu, nous revient, grâce à l'admiration de tous et à l'enthousiasme de ses concitoyens, perpétué dans un marbre magnifique par le ciseau génial d'un maître de la statuaire moderne (1).

Ses compatriotes ont recueilli et rassemblé les débris de son vieux moulin, disjoints et dispersés par la bise. Ils les ont transportés au sein de la ville, sous de frais ombrages, parmi les fleurs et la verdure, et réédifiés sur une nappe d'eau, ni profonde, ni large, mais calme à souhait, impuissante assurément à actionner la roue, comme il convient maintenant que l'ouvrage est terminé et que le meunier est entré dans le repos éternel.

Nous nous sommes constitués les gardiens, émus et fidèles, de ces *Lettres* immortelles, le joyau le plus pur du brillant écrin de ce maître incomparable. Si dorénavant sa main, pour jamais inactive, ne peut plus ajouter une page à ces pages inimitables, nous conserverons ce type le plus parfait du génie français, ce modèle le plus achevé de la littérature de ce siècle, pour le transmettre à l'admiration de la postérité la plus reculée.

Tel est celui à qui s'adressent les manifestations de ces fêtes.

Parmi les manifestants, l'*Académie de Nîmes* a voulu avoir sa place, et l'une des premières.

Notre Compagnie n'avait garde d'oublier qu'Alphonse Daudet fut l'un des siens, et qu'elle est la seule dont il ait, de son vivant, effectivement été membre.

Chez nous, comme à l'Académie française, les visites sont de tradition.

(1) M. Falguière, sculpteur, décédé depuis lors (19 avril 1900).

Chez notre grande sœur, elles précèdent l'élection. Elles sont de sollicitation, humbles et modestes, comme il sied à des candidats, réitérées parfois, souvent infructueuses.

Ici, elles suivent la nomination. Elles sont de reconnaissance et de remerciement, empreintes de joie et pleines d'abandon.

L'éloignement ne permettant pas de visites à notre illustre et nouveau confrère, voici en quels termes vifs et spirituels il nous remerciait d'une affiliation dont nous revenait si grand honneur :

« Une Académie comme la vôtre, n'exigeant ni visites, ni intrigues, ni plates démarches d'aucune sorte, n'a rien qui m'effarouche et j'accepte bien volontiers le titre de *membre honoraire* que vous m'offrez..... »

La satisfaction que nous ressentons en rendant hommage à un si glorieux confrère est, pour ainsi dire, sans mélange. Non seulement son souvenir nous reste avec ses œuvres, impérissable comme elles, mais il revit et se continue au milieu de nous. Son nom ne cesse de briller sur nos listes parmi les plus réputés des membres de notre Compagnie.

C'est son frère aîné qui l'y maintient sans déchéance, celui que, vers les premiers temps de leur séjour à Paris, quelques-uns de leurs nouveaux amis, au courant des détails de leur existence commune, avaient surnommé *la Mère* (1), celui qui fut son soutien, son guide, son premier modèle.

Il revit aussi en cette compagne qui « a été la sérénité de son foyer, la régulatrice de son travail, la conseillère discrète de son inspiration (2) ; » qui, pouvant, par ses œuvres personnelles, illustrer son propre nom, a voulu simplement contribuer à l'illustration de celui qu'elle avait librement accepté et choisi avec un légitime orgueil.

Il se continue enfin en ces fils, dont l'un notamment a recueilli la plume encore toute frémissante de l'aigle, immuable soudain dans une sûre, quoique précoce immortalité.

P. CLAUZEL,

Secrétaire perpétuel de l'Académie de Nîmes.

(1) *Op. cit.*, p. 194.

(2) *Ibid.*, p. 256.

LES COUTUMES DE MONTCLUS

D'APRÈS UN TEXTE DE 1579

Montclus, qui est une petite commune du canton de Pont-Saint-Esprit, existait avant le ^{xiii}^e siècle. *Castrum Monte-Cluso*, telle est la forme latine contenue dans un document de 1275 (1); sa position sur une colline entourée de montagnes lui a valu ce nom.

Les maisons de ce village — qui paraît très ancien, — sont baignées par la Cèze, rivière qui, dit-on, roule des paillettes d'or, et non loin de laquelle existe, sur le flanc d'une colline, la grotte *des Bruges*, l'une des plus belles du Gard.

S'il faut en croire quelques auteurs, un monastère avait été fondé sur le territoire de Montclus, sous le nom de Montserrat.

La seigneurie de Montclus appartenait, au ^{xiii}^e siècle, aux barons de Sabran; Thomas de Bagnols y avait une part de juridiction, qu'il remit à Thibaud de Bagnols, son frère, seigneur de Saint-Marcel-d'Euzet (1498) (2).

Philippe et Cathelin de Combes frères, barons de Sabran et de Montclus, firent un partage, en 1510,

(1) GERMER-DURAND. *Dictionnaire topographique du Gard*.

(2) *Archives départementales du Gard*, E., 381.

par lequel Sabran devait appartenir à Cathelin, et Montclus à Philippe. Ce dernier eut trois enfants : Jean mort jeune ; Claude, dame de Montclus, et Mondé de Combes, baronne de Montclus après sa sœur. Par suite du mariage de Mondé de Combes, avec Gaillard ou Gaillardet de Montcalm, juge-mage en la sénéchaussée de Nîmes, la baronnie de Montclus passa dans cette branche de la famille de Montcalm.

Jean I de Montcalm, baron de Montclus, seigneur de Tresques, Issirac, Saint-André de Roquepertuis et Orgnac, fils de Gaillard et de Mondé de Combes, succéda à son père dans sa charge de président au présidial, juge-mage et lieutenant-général en la sénéchaussée de Beaucaire et de Nîmes. C'est lui qui fit publier, en 1579, les *Coutumes de Montclus*, dont nous donnons le texte ci-après.

Jean de Montcalm, avait épousé Suzanne de Lestrangé, dont il eut deux fils. L'un d'eux continua la descendance. La branche des *Montcalm-Monclus* finit dans les trois filles de Jean II de Montcalm, petit-fils du juge-mage Jean I^{er}. Louis de Vivet, mari de l'aînée releva le nom de Montcalm-Montclus (1647). Mais sa famille s'éteignit à la troisième génération, vers le milieu du XVIII^e siècle.

Prosper FALGAIROLLE.

Sommaire des publications ordinaires de Montclus (1)

De par Monsieur et egrèze personne noble Jehan de Montcalm, docteur ez-droictz, seigneur et baron du dict Tresques et Montclus, président présidial, juge-image et lieutenant général, en la seneschaussée de Beaucaire et Nymes, et par mandement de messieurs ses officiers baronnaults du dict Montclus.

Il est inhibé et défendu à toutes personnes, de quel estat et qualité que soyt, de jurer et blasphémer le nom de Dieu, sur la peyne pour la première foys de 25 livres, pour la seconde de 50 livres, et pour la tierce foys d'avoir la langue percée avec ung fer chaud ;

Item, est défendu aussi, à tous les habitans, uzer daulcung execrations, juremens et aultres blasphemmes, sur la peyne de la prison et de lesmende, à l'arbitre de justice et de droict ;

Item, que aulcung habitant soyt si hardy dempieter sur lauctorité du dict sieur, ne de sa justice, sur la peyne de 25 livres, et aultres de droict ;

Item, que nulle personne soyt si hardie, de couper, brusler, ne despopuler, rompre, ne deffricher, les boys et arbres fruitiers communs du présent mandement (2) et baronie, en quelque façon et manière que ce soyt, ou ne seroyt, les habitans pour leur propre maison tant seulement, sur la peyne de soixante

(1) La publication de ces *Coutumes*, se fit le jour de la tête de Saint-André, à Saint-André-de-Roquepertuis (30 novembre 1579), sur la place publique par devant le viguier Blancard, assisté de Pierre Vedel, consul ; le 15 août 1581, jour de la fête de Notre-Dame, au lieu de Montclus, en présence de Julien Combe, représentant Georges Rodil consul, et le 30 novembre 1581, au lieu de Saint-André de Majencoules.

(2) *Mandement* : Etendue de pays ou de villages placés sous une même juridiction ;

solz tournoys, pour chascung arbre que se trouvera ainsi couppé, bruslé et deppopulé, et des dommaiges et interests des dictz arbres de la communauté du dict mandement, suyvant la transaction sur ce passée, entre le dict seigneur, ou ses antecesseurs, et les habitans du dict mandement.

Item, que tous les habitans ayent à bailer (1) au dict seigneur, ses officiers ou rentiers, les porceaulx estrangers quilz mettront dans la présente juridiction pour engraysser, et ce dans troys jours après quilz y seront, sur la peyne de vingt-cinq livres et de confiscation du dict bestail, et ce pour la conservation du droict des entrées du dict seigneur, quest de sept deniers et maille pour chescung des dictz porceaulx estrangers ;

Item, que nulle personne soyt sy hardye de mectre, ne fere deppaistre son bestail gros ne menu, dans le debvois (2) du dict sieur appelé *de Guirbre*, sur peyne dung cartier (3) per beste, et aultre peyne de droict ;

Item, que ny aye personne que ayt à injurier lung laultre, de parolle ne de faict, sur la peyne de 25 livres, et aultre peyne de droict ;

Item, quil ny aye home si aultrecuyde (4), qui tyre les subjectz du dict sieur hors de ceste justice ordinaire, sur peyne de 20 livres ;

Item, est defendu à tous les habitans de la presente juridiction, de fere aucuns chemyns nouveaulx, ne occuper, les sentyers anciens, sur peyne de soixante solz ;

(1) Pour : *dénombrer*.

(2) *Devois*, garrigue, bois.

(3) Le quart de la bête ou le quart de sa valeur.

(4) Pour *outrecuidant*, audacieux.

Item, que nul habitant laysse aller son bestail gros ne menu, sans bonne et suffisante garde, sur la peyne de dix solz ;

Item, quil ny aye habitant que face ou permette donner domage aux fruictz daultruy, sur la peyne de dix solz ;

Item, est defendu de mettre, ne fere deppaistre aulcung bestial gros ne menu, en aulcung temps de lannée, dans les vignes, olivetes, prez, sauzaides (1) et plantades, suyvant lordonnance du Roy, sur la peyne de 25 livres *que* (2) au maistre du bestail, et du fouet au gardien, gardant à baston planté ;

Item, que nulle personne aye a tenir aulcune mesures que ne soyent abalades (3) et marquades des armoyries (4) du dict sieur, sur la peyne de soixante solz et de confiscation des dictes mesures ;

Et lo semblable des pezes (5) ou romaines (6) pour pezer, et les canes (7) ou demy canes per mezurar ;

Item, que nulle pastoresse ou bolangier aye à fere pain pour le debiter et vendre, que ne soyt été pezer au taux aquostumé, selon le prix que le blé se vendra, sur la peyne de soixante solz, et de confiscation du dict pain aux pauvres ;

Item, que tout habitant aye a tenir carq ou sonalhe (8) à ses chèvres, pendant et durant le temps que les

(1) *Sauzade*, terre complantée de saules.

(2) Pour *applicable*.

(3) *Abalades*, poinçonnées.

(4) Les Montcalm portaient : *Écartelé au 1 et 4 d'azur à 3 colombes d'argent, 2 et 1 ; au 2 et 3 de sable à la tour d'argent, surmontée de 3 tourelles de même.*

(5) *Pezes*, poids.

(6) *Romaine*, balance à mains.

(7) *Cane*, mesure de dix litres pour l'huile.

(8) *Sonaille*, en provençal *sunalho*, en languedocien *sounaïo* ou *sounaïo*, clochette que l'on suspend au cou des bêtes.

raysins seront en degast (1), et ne s'approcher des vignes avec leur bestail de cent pas, jusques vendanges fetes, sur la peyne de 25 sols ;

Item, est defendu à tous les habitans aller manger, ne boyre, aux tavernes et cabaretz, et aux hostes et cabaretiers leur donner vivre dans leur logis, sur la peyne contenue en lordonnance du Roy sur ce publiée ;

Il est inhibé et expressement defendu, à toutes personnes de qualité que soyt, de uzer daulcune asssemblée, ne congregation, pour fere charaverys (2), de nuict ne de jour, soulz colleur dabbé de Malgouvert (3), de confrayrie, ne autre pretexte, sur la peyne contenue en lordonnance sur ce publiée ;

Item, sont defendues et prohibées toutes danses publiques, suyvant aussi lordonnance du Roy, et sur les peynes y contenues ;

Item, est prohibé et defendu pareillement à tous les habitans, et autres, de pescher et prendre poysson, par toute la ryviere, avec mixture de la chuscle (4), coque de levant (5), ne aultre poysson, sur la peyne de la prison, et de pugnition exemplaire ;

(1) Pour défenses.

(2) *Charivari* ; *charavari* en languedocien, concert ridicule avec accompagnement de poëles, cris et chansons dont on régale les mariages des veufs ou des veuves, lorsqu'ils n'ont pas voulu donner des étrennes, ou bien une réjouissance publique.

(3) *Abbé de Malgouvert* ; *abbadié de Mau-gouver*, sorte de confrérie joyeuse qui existait au moyen âge, en Vivarais ; elle s'occupait spécialement de la police des mariages et du ridicule à infliger aux maris trop faibles (F. MISTRAL, *Lou Trésor dou Flibrige*, t. II, p. 302, col. 1).

Lou jo dé capitani Maou-gouver, jeu d'enfants où l'on se dépouille de ses habits, qu'on jette pièce à pièce l'un après l'autre (M. D'HOMBRES et CHARVET, *Dictionnaire languedocien-français*, in-4^o, p. 463, col. 1).

(4) *Chuscle* ; *chughéto*, en languedocien, plante qui est une espèce de petite valériane (Boissier, DE SAUVAGES, *Dictionnaire languedocien-français*, t. I, p. 171, col. 2).

(5) *Coque du levant* ; *coquo*, petit fruit à baies noirâtres de la grosseur d'un pois ; on s'en sert pour empoisonner le poisson des rivières (D'Hombres et Charvet, *loc. cit.*, p. 207, col. 2).

Item, que nul habitant soyt si hardy de pescher, ne tendre aucuns tezures (1) ou filetz, dans la res-clauze (2) des molins du dict sieur, ne au desoubz, devant les lymites acostumées, sur la peyne de 25 livres, et de la confiscation des dictes tezures et filetz ;

Item, que nul habitant aye à mettre aucun bestail, pour le garder et fere depaistre et norrir, dans la présente juridiction, ou ne seroyt que fut à myeges ou à captanye (3), sur la peyne de 25 livres, et de confiscation du dict bestail, dont il en fera relation dans dix jours au dict sieur, ses officiers ou rentiers (4).

(1) *Tezure*, sorte de filet fait avec des cannes.

(2) *Rcsclauze*, bief ou écluse d'un moulin à eau.

(3) *Captanie*; chaptel, bail de bestiaux à microit, c'est-à-dire que chaque partie avait la moitié de la croissance des bestiaux.

(4) *Archives départementales du Gard*, E, 474, fol. 148 à 150 du registre de Bernard Blancard, notaire à Cormillon.

LA TÉLÉGRAPHIE SANS FIL

Ce titre, si général soit-il, n'évoque guère à l'esprit que le système électrique, appliqué depuis 1897 par l'italien Marconi à l'échange de télégrammes entre deux postes, que ne relie plus le moindre conducteur.

Cet exclusivisme est un effet assez ordinaire de l'actualité, qui, trop souvent complice des inventeurs, et uniquement désireuse de faire briller au premier rang leurs découvertes du jour, ne se préoccupe guère de celles de la veille, et volontiers les relègue aux derniers plans, dans un oubli souvent injuste.

Il ne faudrait pas voir, dans ces remarques doucement mélancoliques, l'écho même lointain des reproches que certains adressèrent à M. Marconi, l'accusant de n'avoir rien inventé en la matière et eu simplement le talent d'intéresser à un système depuis longtemps connu de puissants patronages. Tout en admettant que l'ingénieur italien ait pu avoir le tort de revendiquer la paternité de certains dispositifs, qu'il a peut-être réinventés, mais qui à coup sûr avaient été appliqués avant lui, et que la presque intégralité des moyens par lui employés fussent déjà connus, on ne peut lui disputer le mérite d'avoir perfectionné certains de ces moyens et surtout de les avoir appliqués avec succès à la réa-

lisation pratique de la télégraphie électrique sans fil conducteur.

Ces réflexions sont nées simplement du désir de donner au lecteur, justement épris de synthèses, ce qu'il est en droit de chercher dans des articles comme celui-ci, une idée générale de la question.

Effectivement le télégraphe sans fil, qui est aujourd'hui le *dernier cri* du parleur à distance, en a été aussi le premier bégaiement.

Je n'affirmerai pas que la Tour Magne fut uniquement érigée pour servir à la transmission de signaux *phrasiques* (je veux rappeler par ce terme, au vague parfum de volapück que, vu la rareté des premiers signaux, on avait affecté à chacun d'eux le sens de toute une phrase). Mais il me sera bien permis de dire que, soit au temps de sa prime jeunesse, soit au temps de son adolescence, notre vieille tour, aujourd'hui si réservée, et qui ne s'anime plus que des flottements du drapeau dominical, a échangé avec les éminences voisines de fréquentes et significatives œillades.

En tout cas, je puis affirmer que des signaux ont depuis longtemps mis en communication optique des stations appropriées, bien avant que Claude Chappe, celui-là même auquel les Parisiens ont — chose remarquable à notre époque — fait attendre cent ans une statue, ait en pleine Révolution inventé le télégraphe sémaphorique.

Et je n'ai pas besoin de vous rappeler que le télégraphe optique, fondé sur les occultations, brèves ou longues, d'un foyer lumineux, est couramment employé aux armées : c'est lui qui récemment permettait au général Buller d'annoncer chaque jour aux assiégés de Ladysmith qu'il les délivrerait... dans la huitaine.

Mais la télégraphie optique n'est pas seule à pouvoir s'exercer entre postes, qui n'aient pas été préalablement reliés par un conducteur artificiel ; certain procédé permet d'utiliser la conductibilité même du sol, et, si la portée en est moindre que celle du système optique, du moins les deux stations n'ont-elles pas besoin d'être visibles l'une pour l'autre.

Imaginez à celle de départ une pile placée sur le parcours d'un conducteur métallique, qui à ses deux extrémités prenne contact intime avec le sol comme les câbles de nos paratonnerres ; et à la station d'arrivée, intercalé dans un conducteur semblable, un galvanomètre, espèce de boussole sur laquelle agissent non plus les courants terrestres, mais ceux qu'on envoie artificiellement dans les spires d'une bobine placée à proximité de l'aiguille. Le courant de la pile se fermera à travers le sol, comme celui des dynamos génératrices de l'usine chargée d'alimenter les dynamos réceptrices de nos tramways, et fera dévier plus ou moins longuement l'aiguille du galvanomètre, qui reviendra à sa position normale, dès qu'à l'aide d'un interrupteur on coupera le courant. Et vous comprenez qu'il sera possible d'établir par ce moyen, sur la base de l'alphabet Morse ou de tout autre similaire, une véritable transmission télégraphique.

Le physicien Lindsay a le premier cherché à faire usage de ce procédé : en 1859, il est parvenu à transmettre des télégrammes, d'une rive à l'autre de l'embouchure de la Tay, à peu près large de 3 kilomètres.

Pendant l'année terrible, MM. Bourbouze et Lissajoux essayèrent d'établir une communication entre Paris investi et la province, en enfonçant une ex-

trémité de chaque conducteur dans le sol et l'autre dans la Seine. Ils avaient réussi à transmettre des signaux entre le Pont-Neuf et Saint-Denis : la conclusion de l'armistice rendit la communication inutile avant sa complète réalisation. Il est du reste à présumer qu'on n'aurait pu la rendre efficace et commode, parceque les galvanomètres, dont on disposait à l'époque comme récepteurs, étaient exposés à dévier sous la moindre perturbation magnétique, aussi bien que sous les courants de travail.

L'invention du téléphone, qui constitue un récepteur autrement sage et sensible que le galvanomètre, a permis aux Autrichiens de reprendre, de 1880 à 1890, avec beaucoup plus de chances de succès, des essais analogues, dont les résultats, pour des raisons d'ordre militaire, n'ont pas été publiés.

Les Allemands ont réussi à échanger, à 4500 mètres, très distinctement des signaux acoustiques, qu'un enregistreur photographique permettait d'eux de transformer en signaux imprimés.

Cependant on peut dire que la réalisation pratique d'un procédé utilisant la conductibilité du sol sera toujours difficile, comme toujours réduite sa portée.

Aussi a-t-on essayé de mettre en œuvre l'induction électro-statique, c'est-à-dire la propriété qu'ont deux conducteurs électrisés d'agir l'un sur l'autre à distance, les variations de charge de l'un provoquant sur l'autre des variations analogues. On a notamment employé comme transmetteur une bouteille de Leyde ou une bobine de Ruhmkorff, et comme récepteur un galvanomètre ou un téléphone. Edison, pour augmenter leur action réciproque, reliait chacun d'eux, par un câble de matière conductrice, à un ballon captif métallisé.

L'induction électro-statique s'étant montrée insuffisante, on a eu recours à l'induction électro magnétique, qui s'exerce non plus entre conducteurs chargés d'électricité statique, mais entre circuits que parcourent des courants électriques. Elle est plus sensible que la première; nous en donnerons comme preuve la gêne qu'elle occasionne aux conversations par téléphone : tous les usagers de ce dernier se trouvent journellement les confidents de propos échangés entre personnes avec lesquelles ils ne sont pas en communication. Ces indiscretions tiennent à ce fait que les fils particuliers des abonnés ont des parties de leurs parcours parallèles et que les courants dont les uns sont le siège réagissent sur les autres. Ce qui le prouve bien, c'est qu'en doublant les lignes on fait cesser toute induction, l'effet produit sur le fil d'aller étant annulé par celui dont est l'objet le fil de retour. Par contre, en laissant les lignes monofilaires et en augmentant la longueur de leurs parties parallèles, on voit s'élever la distance à laquelle elles réagissent les unes sur les autres.

C'est ainsi qu'en 1892 M. Preece a relié télégraphiquement les deux bords du canal de Bristol, distants de 5 kilomètres, en disposant sur chacun un fil rectiligne communiquant par ses deux bouts avec le sol, et en intercalant dans le premier un générateur d'électricité et un interrupteur, dans le second un téléphone récepteur. Ce procédé a été effectivement employé pendant quelque temps pour relier l'île de Mull à la côte, malgré les 8 kilomètres qui les séparent. En revanche Edison a essayé sans succès de l'utiliser pour faire communiquer les trains en marche avec les stations, probablement à cause

du peu de marge dont on dispose pour établir un parallélisme entre la ligne longeant la voie et les conducteurs portés par les trains.

Un autre système de télégraphe sans fil, qu'on désigne sous le nom de *photophone*, est basé sur la curieuse propriété du sélénium, corps ordinairement isolant, de devenir conducteur, quand on dirige sur lui des rayons lumineux. La station réceptrice est formée par un circuit dans lequel se trouvent interposés une pile, un téléphone et un morceau de sélénium; normalement, le circuit est, au point de vue électrique, interrompu par ce dernier et le courant de la pile ne passe pas; mais dès qu'un faisceau lumineux lui arrive du poste transmetteur, le sélénium cesse d'être isolant et le circuit devient le siège d'un courant. Si le faisceau en question subit des obturations répétées, le courant est autant de fois coupé et rétabli, et ces discontinuités font vibrer la plaque du téléphone. On comprend qu'il soit ainsi possible de la faire vibrer plus ou moins longuement, de manière à produire dans le téléphone un son bref ou allongé, et à transmettre ainsi des signaux acoustiques d'après l'alphabet Morse.

Cet ingénieux système n'a jamais été employé; mais nous avons tenu à le mentionner, parce que celui de M. Marconi, auquel nous arrivons maintenant, repose sur un principe analogue. Nous allons, en effet, y voir figurer un organe, le *cohéreur*, normalement isolant et rendu, de façon intermittente, conducteur par les ondulations que lui envoie la station transmettrice. La seule différence est que, dans le photophone, le sélénium est rendu conducteur par des rayons lumineux, tandis que, dans le système Marconi, le cohéreur cesse d'être isolant

par l'effet d'ondulations électriques. Et cette différence, qui, il n'y a pas bien longtemps, aurait pu passer pour irréductible, n'en est presque plus une, depuis que la nature de la lumière et de l'électricité, et leur quasi-identité ont été mises en évidence par Fresnel, Maxwell et Hertz, cette glorieuse trilogie de savants, qui est l'honneur de la physique moderne.

Vous savez sur quelle hypothèse celle-ci base l'explication des phénomènes qu'elle est chargée d'expliquer, l'omni-présence de l'éther, ce fluide élastique invisible, impondérable, qui remplit l'espace, brave le vide le plus parfait et pénètre tous les corps. Notre compatriote Fresnel a montré que les phénomènes lumineux étaient dus à des vibrations de l'éther, vibrations extraordinairement rapides, puisqu'elles se chiffrent par plusieurs centaines de trillions à la seconde.

L'anglais Maxwell pressentit l'existence d'ondes électriques semblables aux ondes lumineuses, se propageant dans l'espace, à la façon de ces dernières, avec la même vitesse.

L'allemand Hertz montra que ces ondulations existaient réellement, qu'elles se réfléchissaient et se réfractaient comme celles de la lumière, qu'elles se propageaient le long des fils et dans l'air.

Complétant son œuvre, qu'une mort prématurée avait interrompue, MM. Sarrasin et de la Rive ont mis en évidence l'égalité de vitesse de cette double propagation, et M. Blondlot, en mesurant cette vitesse le long des fils, a trouvé la vitesse même de la lumière et mis le sceau à la quasi-identité dont nous avons parlé.

De ce merveilleux enchaînement de déductions ne

retenons qu'une chose, l'existence des ondes électriques. Ces ondes, qu'il ne faut pas confondre avec les courants électriques, qui parcourent les conducteurs reliant les deux pôles d'une pile ou les deux balais d'un dynamo, se produisent toutes les fois que des décharges électriques ont lieu entre deux corps conducteurs. Elles constituent comme le remous dont l'éther devient le siège après avoir subi un ébranlement, comme les rides qui se forment à la surface d'une mare, quand on y lance une pierre. Les coups de foudre, qui ne sont autres que des décharges produites entre deux nuages électrisés ou entre un nuage et le sol, donnent tout naturellement de puissantes ondes électriques. On en produit artificiellement de moindres, en faisant éclater, entre des boules de cuivre, à l'aide d'une forte bobine de Ruhmkorff, des étincelles *oscillantes* : nous voulons dire par là des décharges se répétant avec une grande fréquence, 40 à 50 millions de fois par seconde.

Les ondes ainsi créées se propagent, traversant les corps opaques, les murs : à quelques dizaines de mètres de l'appareil, par exemple, dans la rue qui borde le laboratoire où on les produit, si on approche deux clés, on voit de petites étincelles jaillir entre elles ; plus loin, ce phénomène cesse, mais les ondes ne s'en propagent pas moins jusqu'à quelques centaines de mètres. On comprend qu'avec une bobine assez forte, un assez puissant *ondulateur* (c'est le nom par lequel on désigne l'appareil générateur des ondes), ces dernières puissent se propager à plusieurs kilomètres : il s'agit de déceler leur présence par un récepteur assez délicat.

C'est ici qu'intervient le cohéreur, dont nous avons

parlé, espèce de tube en verre, traversé, à ses deux extrémités, par un fil de métal, une électrode, et dans lequel on a enfermé une petite quantité de limaille métallique. Ce tube, intercalé dans un circuit électrique, y joue le rôle d'interrupteur ; le courant, qui parcourait le fil, cesse de le faire quand on coupe ce dernier et qu'on relie ses extrémités aux électrodes du cohéreur : il est assez naturel que le courant ne trouve plus la continuité qui lui est indispensable, dans cet enchevêtrement de limailles, qui, même alors qu'elles semblent se toucher, laissent entre elles plus ou moins de vides. Mais qu'on dirige sur le tube des ondes électriques, il devient aussitôt conducteur et donne passage au courant.

A quoi attribuer ce changement remarquable ? Les savants ne sont pas d'accord. Les uns croient, avec M. Lodge, qu'il est dû aux contacts, qui, sous l'action des ondes électriques, se forment entre les diverses particules de métal, à la cohésion ainsi amenée dans la masse ; et c'est de là que vient le nom de cohéreur donné à l'appareil. Au contraire, M. Branly, qui l'a découvert en 1890, attribue son fonctionnement à la modification que les ébranlements électriques font subir à l'éther environnant la limaille ; aussi conserve-t-il au petit appareil le nom de *radio-conducteur*, sous lequel il l'a présenté au monde savant.

Quels que soient le nom qu'on lui donne et la théorie à laquelle on le rattache, le tube de M. Branly ; n'en est pas moins apte à devenir la base d'un système de récepteur télégraphique, à la condition, toutefois, que l'impression, dont il est l'objet de la part des ondes électriques, ne survive pas à ces der-

nières ; or, il se trouve que cette impression cède instantanément à l'influence d'un choc : et il sera facile de lui en faire subir un après chaque réception d'ondes électriques.

Nous disposons ainsi d'un transmetteur et d'un récepteur pour un système de *télégraphe sans fil par ondulations électriques* : c'est le nom spécifique, qui distingue le système de M. Marconi des autres télégraphes sans conducteur. Il nous reste à voir comment cet ingénieur les a rendus capables de servir à une exploitation courante.

Au poste transmetteur, les ondes électriques sont générées par un ondulateur, dont les sphères en laiton massif mesurent 44 centimètres de diamètre et sont situées à un millimètre l'une de l'autre. Une feuille de parchemin les entoure et on verse entre elles de l'huile de vaseline épaissie avec un peu de vaseline : les étincelles qui éclatent entre les sphères sont ainsi beaucoup plus fortes que quand l'intervalle qui les sépare est simplement rempli d'air.

Cet ondulateur est excité par une bobine de Ruhmkorff très puissante, capable de donner, en dehors de l'installation télégraphique, des étincelles de 25, quelquefois même de 50 centimètres de longueur ; elle est alimentée par des accumulateurs. Sur le circuit primaire de la bobine est placée une clef Morse, qui permet de le fermer plus ou moins longtemps : un contact court donne lieu à un mouvement ondulateur de faible durée, un contact long en produit un plus durable, et ces mouvements inégaux sont utilisés pour produire, au poste récepteur, les signaux élémentaires de l'alphabet Morse.

L'organe essentiel de ce poste est le cohéreur Branly, auquel M. Marconi a fait subir certaines

modifications : il est devenu entre ses mains un tube en verre de 2 millimètres $1\frac{1}{2}$ de diamètre intérieur, dans lequel pénètrent deux fils de platine, pour s'y relier avec deux pistons d'argent formant électrodes : ces deux pistons laissent entre eux un espace d'environ un millimètre, qu'on remplit de poudre, à 96 parties de nickel dur et 4 parties d'argent écroui. Le tube est scellé à la lampe ; il est bon d'y faire le vide, pour éviter l'oxydation des particules métalliques et assurer ainsi au tube un plus long fonctionnement.

Ce cohéreur est intercalé dans le circuit d'un élément de pile, que normalement il interrompt. Quand il reçoit les ondes électriques, qui lui arrivent du poste transmetteur, il devient conducteur et ferme le circuit : le courant qui passe dans ce dernier est utilisé pour former à son tour un autre circuit, celui d'une pile locale, dans lequel sont montés deux électro-aimants : le premier qui attire une armature solidaire du marteau, destiné à frapper sur le cohéreur, après chaque impression reçue et à le disposer pour recevoir de nouvelles ondes ; le second, qui n'est autre que l'électro d'un poste récepteur Morse, semblable à ceux qui sont couramment utilisés par la télégraphie ordinaire. Quant cet électro est excité par le courant, la pointe de son armature presse, contre une molette imprégnée d'encre, la bande de papier, qui se déroule devant elle, de manière à recevoir la succession de points et de traits correspondant aux mouvements ondulatoires de brève ou longue durée, qui arrivent du poste transmetteur.

Pour aider à la propagation de ces derniers, M. Marconi a dû munir chaque poste d'un *collecteur*,

espèce de conducteur métallique, soigneusement isolé à une grande hauteur au-dessus du sol, et relié électriquement, au circuit primaire de la bobine, pour le porte transmetteur, au circuit du cohéreur, pour le porte récepteur ; ces deux circuits doivent en outre être mis en communication avec le sol. Les physiciens discutent encore sur le rôle des collecteurs, mais leur nécessité n'est pas douteuse ; leur efficacité est d'ailleurs proportionnelle à leur élévation au-dessus du sol. Ces collecteurs, dont M. Marconi a emprunté le principe au dispositif employé par M. Popoff, pour étudier les ondes électriques de l'atmosphère, ont reçu diverses formes, notamment celle de cerfs-volants métallisés : le type auquel M. Marconi s'est arrêté semble être celui d'un conducteur vertical, terminé en haut par une plaque de zinc ou *antenne*, espèce de carré 40 centimètres de côté.

Tel est dans son ensemble le système Marconi. L'une de ses premières applications a été de faire communiquer le yacht de la reine Victoria avec la côte anglaise ; une, autre d'établir une communication temporaire, par dessus le canal de Bristol, entre Lavernock-Point et l'île de Flateholm, distants de cinq kilomètres. M. Marconi a aussi expérimenté son système avec succès, dans son pays d'origine, à la Spezzia, et, au commencement de 1899, entre Boulogne et Douvres.

A Berlin, M. Slaby a employé une disposition similaire, mais en supprimant les antennes : des collecteurs formés par de simples fils verticaux isolés lui ont donné de très bons résultats : MM. Voisenat et Tissot ont aussi reconnu l'inutilité de l'antenne. M. Slaby, au moyen de ballons captifs, appartenant

à l'armée allemande, a pu, quand ces aérostats élevaient les collecteurs à une hauteur de 300 mètres, correspondre jusqu'à 24 kilomètres.

La France n'est pas restée en arrière dans la voie nouvelle. M. Ducretet a construit un télégraphe sans fil, muni d'un récepteur automatique, qui constitue un précieux perfectionnement, parcequ'il supprime la nécessité de tout employé pour la réception des signaux. « Seul, de lui-même, le récepteur fait dérouler son papier, dès qu'une onde électrique arrive, et il s'arrête, également de lui-même, dès que les ondes cessent. Un espace blanc sépare chaque dépêche. » Ce télégraphe avait été essayé avec succès, au commencement de 1899, entre les églises Sainte-Anne et du Sacré-Cœur, à Paris, distantes de 7 kilomètres. M. le lieutenant de vaisseau Tissot, professeur à l'école navale, a réalisé avec lui des communications parfaites entre divers postes, particulièrement entre l'île d'Ouessant et la côte, même entre cette île et celle de la Vierge, distantes de 42 kilomètres.

On voit que le rayon d'action du nouveau système s'étend chaque jour un peu plus. Déterminons, d'une façon un peu plus précise, dans quelles conditions il peut être pratiqué.

La transmission des dépêches s'opère, cela va sans dire, à travers les fenêtres, les portes, les cloisons, les murailles des locaux où sont enfermés les appareils. Les obstacles ne laissent pourtant pas de réduire la portée du système. Et il en est de même des maisons, des arbres, des collines et des divers obstacles qui séparent les deux stations. En revanche la hauteur des collecteurs augmente la portée.

Le brouillard, la pluie même ne paraissent pas

avoir d'influence *directe* sur la transmission ; ils en ont une indirecte, mais assez facile à éviter, par les défauts d'isolement qu'ils peuvent amener dans les appareils. Le vent paraît nuisible, probablement en agitant les antennes, les arbres, peut-être en déformant les ondes elles-mêmes.

Mais l'élément le plus gênant est sans contredit l'électricité atmosphérique, et elle l'est d'autant plus qu'on emploie des collecteurs plus élevés. Aux époques les moins orageuses de l'année, elle peut amener dans le récepteur de violentes décharges, dangereuses pour les employés et qui en tout cas troublent l'enregistrement des dépêches. Pour empêcher le cohéreur de fonctionner continuellement sous l'influence de ces ondes atmosphériques, on est amené à en réduire considérablement la sensibilité.

La conductibilité du sol n'a pas, sur le télégraphe sans fil, la même influence que sur le télégraphe ordinaire. Le premier n'a pas, comme le second, besoin d'une mise à la terre intime : un léger contact suffit, même quelques interruptions restent admissibles. Il ne semble pourtant pas que la nature du sol reliant les deux postes soit indifférente : la portée des transmissions est presque double, à la surface de la mer, de ce qu'elle est à la surface de la terre.

Quels services peut-on attendre du télégraphe sans fil ? Nous n'aurons pas la témérité d'essayer de le dire, car le système est trop près de ses débuts. Sans préjuger de l'avenir, nous nous contenterons de définir ce dont le système est capable, dans l'état de son développement actuel.

On a tout de suite pensé à s'en servir pour la té-

léggraphie militaire et pour faire communiquer les navires avec la côte, parcequ'il ne faut pas compter dans ces deux cas pouvoir relier les postes par un fil conducteur. Ce sont bien là ses applications les plus naturelles, et nous comprenons parfaitement les essais auxquels se livrent les divers états-majors, pour assurer à leurs armées le bénéfice éventuel de ces communications à distance. Mais la légitimité de ces expériences ne doit point nous empêcher de voir les défauts du système.

Le plus grand consiste en ce fait, contraire aux premières assertions de M. Marconi, qu'il est impossible d'accorder les organes de transmission et de réception, l'ondulateur et le cohéreur, de façon que ce dernier soit seul capable d'enregistrer les télégrammes émis par le premier. Peut-être arrivera-t-on à cet accord ; pour le moment on ne sait pas le réaliser : un cohéreur quelconque peut recevoir les ondes du premier ondulateur venu, si elles arrivent jusqu'à lui suffisamment intenses. Il en résulte qu'un combattant pourra à volonté, ou recevoir les télégrammes échangés entre troupes du camp ennemi, dans un appareil à lui, s'il est arrivé à déchiffrer la clé de ces dépêches ou rendre impossible cet échange, en émettant des ondes électriques qui troubleront la réception de celles de l'adversaire.

Deux autres inconvénients résultent de l'influence qu'ont les ondes électriques de l'atmosphère sur les récepteurs du genre Marconi : en temps d'orage, la transmission est impossible, même périlleuse pour les employés ; en temps normal, cette influence se traduit par l'impression sur la bande de papier de points très courts, qu'on ne peut cependant différencier de ceux du code Morse qu'en

allongeant ces derniers, ce qui conduit à allonger aussi les traits ; le rendement du système s'en trouve diminué, si bien que la transmission est avec lui plus lente qu'avec les appareils optiques dont nous avons parlé en commençant.

Comme ceux-ci donnent de très bons résultats et se montrent bien suffisants, à plusieurs dizaines de kilomètres avec des appareils portatifs très légers, jusqu'à 100 kilomètres avec des appareils fixes, ils seront presque toujours préférés au télégraphe sans fil par ondulations électriques. Celui-ci restera pourtant seul applicable en temps de brouillard et de pluie.

Le faible rendement que nous avons signalé, l'impossibilité de communications simultanées, entre couples de postes situés dans un même périmètre d'action, rendent, on le comprend, la télégraphie sans fil très peu propice à l'exploitation commerciale d'une ligne. Le système sera pourtant précieux pour faire communiquer une île et la côte, ou pour desservir momentanément une région privée de sa ligne habituelle, ou qui ne vaut pas qu'on en installe une définitive. On peut espérer qu'il servira à l'intercommunication des trains entre eux et avec les stations : peut-être constituera-t-il le moyen le plus efficace d'éviter le retour sur nos voies ferrées des catastrophes qui ont marqué ces derniers mois.

Si donc il faut se garder vis-à-vis du télégraphe sans fil d'un enthousiasme irréfléchi, il ne faut pas en méconnaître l'utilité ; il ne faut surtout pas manquer de voir en lui l'une des découvertes les plus ingénieuses de l'époque actuelle, l'une de celles qui honorent le plus l'esprit humain.

GÉRARD LAVERGNE.

ARRIZINE

NOUVELLE

Nul n'ignore que, sous l'illustre Afgar, le royaume de Minapour fut le plus florissant de toute l'Asie. Un prince plus heureux encore qu'entreprenant, quelques alliances conclues et violées à propos, surtout beaucoup de sang versé, l'avaient porté à un point de prospérité jusqu'alors inconnu. Admiré à l'extérieur, il jouissait à l'intérieur d'une paix profonde. Les discussions et les révoltes qui troublaient les peuples voisins lui étaient épargnées. Les journalistes n'existant pas encore, le gouvernement n'était jamais critiqué. Si, par hasard, un mécontent élevait la voix, on se contentait de lui couper la tête. Les lettres et les arts, qui ne s'épanouissent jamais si vigoureusement qu'aux époques de servitude, brillaient d'un vif éclat. La loi, n'étant que la volonté d'un seul, quelques intermédiaires suffisaient pour la transmettre et l'exécuter. Point de ces administrations dévorantes, de ces contrôles ruineux sous lesquels succombent les peuples libres. Quant aux impôts, ils se réduisaient presque à rien, lorsque le maître, les courtisans et les bonzes avaient touché l'argent qu'exigeait leur bon plaisir. Aussi n'était-il pas un citoyen qui ne remerciât les dieux, nuit et jour, de l'avoir fait naître dans un temps si prospère et sous un prince si glorieux.

Mais la splendeur de sa couronne, l'excès de sa puissance et l'adoration de ses peuples n'étaient rien pour Afgar auprès d'un sourire d'Arrizine, sa fille bien-aimée. Quand elle passait ses petits doigts fuselés dans la barbe en broussaille de son mécréant de père, le soudard endurci

par trente années de lutttes et de carnages, sentait les larmes lui gonfler les paupières. C'est qu'elle est divinement belle, la brune enfant. Ses yeux..., sa bouche... Mais à quoi bon une description ? Quiconque a lu le portrait d'une jolie fille sait d'avance que son teint est un tissu de lys et de roses ; sa bouche , une grenade entr'ouverte. Hélas ! les mots sont impuissants. En vain entasserait-on comparaisons sur épithètes, jamais ne vivra dans un livre cette chose indéfinissable qui s'appelle la beauté d'une femme. — Arrizine était divinement belle ! — Cette affirmation n'est-elle pas suffisante ? Tout homme possède en effet, sur l'esthétique féminine, un idéal qui lui est propre. L'un préfère la grâce et la pureté des lignes ; l'autre a un faible pour les formes opulentes et capitonnées. Chacun sera donc libre de retrouver dans la princesse, qui la *Vénus de Milo*, qui une anglaise anémique, qui sa cuisinière, qui même, car rien n'est impossible, sa légitime épouse.

Eh bien ! malgré le resplendissement de sa gloire, malgré le sourire d'Arrizine, Afgar était le plus malheureux des hommes. Il n'avait pas de petits-enfants. Sa fille ne voulait pas se marier ! Ni l'autorité du souverain, ni l'affection du père n'avait prévalu contre un entêtement inexplicable. En vain les seigneurs de la cour, les fils des rois voisins avaient-ils essayé de réchauffer sa froideur. Les passions qui naissent sous ses regards ne parvenaient pas à vaincre son indifférence. Non pas qu'elle eût horreur du mariage ; mais elle entendait se marier selon son goût. Montrez-moi, disait-elle, quelqu'un qui me plaise, et je le prendrai sur l'heure. Cela, en somme, n'était pas trop déraisonnable.

La difficulté était de trouver l'oiseau rare.

Sans doute le sultan aurait pu le dénicher et l'imposer, selon la coutume des princes, pour le plus grand profit de sa politique. Mais il restait sans force devant les volontés de son unique enfant. Il répugnait d'autant plus aux mesures de rigueur qu'il n'avait pas encore perdu l'espoir de réussir par les moyens ordinaires.

Depuis peu il était arrivé à la cour un émir d'une remarquable beauté. Quoique, en général, il n'y ait rien de plus

sot qu'un bel homme, celui-ci ne manquait pas d'esprit et savait s'en servir. Aussi menait-on grand train autour de lui ; les femmes perdaient la tête et les maris tremblaient pour la leur. En quoi ils avaient également tort : car Ypsalmen, tel était son nom, avait donné son cœur à la seule femme qui n'en voulut pas, c'est-à-dire à Arrizine. Il n'avait cédé ni à une gageure, ni à l'esprit de contradiction ; il s'était épris parce que..... ; mais sait-on pourquoi l'on aime ? De toutes les folies, l'amour est la plus inexplicable. Par d'aussi bonne raison se justifiait l'aversion de la princesse.

Afgar, qui voyait l'aventure tourner contre son gré, jugea habile de leur ménager un entretien. Ce n'était guère dans les usages, mais il n'était pas homme à s'en embarrasser. A quelques jours delà, l'émir rencontra donc, par hasard, la jeune fille.

Il n'eut garde de laisser échapper une si belle occasion de se déclarer. Longtemps il parla avec cette intrépidité d'éloquence qui n'appartient qu'aux amoureux.

— Trois cent quarante, dit Arrizine en lui coupant la parole au milieu de sa plus belle tirade.

— Trois cent quarante quoi ? répondit-il interloqué.

— Continuez ; je me résigne.

— Expliquez-vous. — Ce nombre de 340... ?

— Signifie que vous êtes le trois cent quarantième à me tenir ce langage. Trois cent quarante fois j'ai entendu phrase par phrase, et presque mot par mot, les mêmes aveux, Vous prétendez être sincère ? Vos prédécesseurs ne le paraissent pas moins ; cependant ils mentaient, puisqu'ils m'ont oubliée.

Elle a raison, l'incrédule, puisque la parole n'a ni formes ni couleurs spéciales pour révéler la puissance et la sincérité des sentiments. — Propos d'amour, si doux à entendre quand le cœur s'y prête, ne sont que des banalités qui sonnent faux si l'oreille est indifférente.

— Hélas ! soupira Ypsalmen, d'autres vous ont trompée ; moi je sens que je mourrai si vous me repoussez.

— Trois cent quarante ! s'écria Arrizine, elle se sauva en riant.

*
*
*

La nuit est venue ; la jeune fille se promène fiévreuse dans sa chambre. C'est ennuyeux, à la fin ! que lui veulent tous ces hommes ? Des ambitieux, sans doute ?

Mais pourquoi parlent-ils tous d'amour ? Que signifie donc ce mot qui tient tant de place sur les lèvres ? Elle a connu l'amitié, mais ce sentiment ne l'a jamais entraînée à des phrases pompeuses et à des gestes exagérés.

En vain elle s'interroge ; ses sens dorment encore et sa candeur n'a pas la clé de l'énigme. Sa naïveté s'irrite de ne pouvoir lever les voiles derrière lesquels elle pressent une réalité redoutable.

— Bah ! fit-elle.

Elle ouvre la fenêtre... se penche... et pousse un grand cri. On accourt de tous côtés.

— Rassurez-vous, Madame, dit l'officier de service, ce n'est qu'un pendu. En même temps il tire sur la corde et ramène... Ypsalmen !

A cette vue, la princesse, saisie d'émotion, se précipite, défait le nœud coulant et prodigue au suicidé des soins si intelligents que celui-ci ne tarda pas à rouvrir les paupières. Quand il se pendit, désespéré, il ne s'attendait à rien moins qu'à se réveiller presque dans les bras d'Arrizine. Aussi son étonnement est-il extrême. Convaincu qu'il ne rêve pas, il tombe à genoux en s'écriant :

— Oh ciel ! c'est à vous que je dois la vie ! De grâce, complétez votre œuvre ! Daignez me sourire et me donner un mot d'espoir.

— Je vous donnerai davantage, répondit la jeune fille devenue impassible.

Puis, se tournant vers les gardes :

— Qu'on applique à cet homme cent coups de bâton pour sa mauvaise plaisanterie.

Elle sortit et l'ordre fut exécuté sur-le-champ.

Le procédé d'Arrizine scandalisa la cour, autant qu'une cour peut être scandalisée. Non pas qu'on lui reprochât les coups administrés à un seigneur ; les sages d'Orient ne jugent pas des choses avec nos ridicules préjugés. Dans ce beau pays, le bâton n'est pas un déshonneur,

mais une institution. L'expérience a prouvé qu'il n'est pas de meilleur moyen pour conserver l'intégrité des ministres, ranimer le zèle des fonctionnaires et maintenir la paix dans les ménages. On ne s'étonna donc pas du traitement infligé à l'émir, mais on blâma l'insensibilité de la princesse. On lui sut mauvais gré de n'avoir pas été attendrie par une passion qui n'avait pas reculé devant la mort.

Afgar, quoique peu sentimental, partagea l'impression générale et résolut de réprimander sa fille. La préparation de son discours fut longue et pénible, car il n'était pas grand harangeur, ayant toujours préféré l'action à la parole. Enfin, il se rendit auprès d'elle et lui parla en ces termes : Par Mahomet ! par Indra ! par Foë ! par tous les prophètes ! — (il était eclectique en fait de religion) — je ne suis pas content ! Tu sais que je me moque de l'opinion comme d'un vieux cheval ; mais ce n'est pas une raison pour approuver tes sottises. Que pensera-t-on de toi ? On finira par croire que tu n'a pas de cœur. Tu prétends n'épouser que celui qui saura te plaire, qui te faut-il donc ? Comment ! voilà un homme assez niais, pardon... assez idiot... non... assez amoureux pour se pendre en ton honneur, et tu ne trouves rien de mieux à lui donner que des coups de bâton ! Que lui reproches-tu ? Par Vichnou ! le monde est renversé, puisque ce sont les vieux qui plaisent pour la jeunesse et la beauté !

— Eh ! interrompit Arrizine, suis-je responsable de ses extravagances ? Je suis cruelle, dites-vous ? C'est cependant par charité que je lui ai sauvé la vie... Qu'il ne demande pas autre chose. Vraiment, les hommes sont singuliers ! En voilà un qui se réveille, un beau matin, avec je ne sais quelle folie dans la tête, et il faut, incontinent, que je la partage ! Si je résiste, il me poursuit, me harcèle, m'obsède, et chacun s'étonne, et s'indigne de ce que je ne cède pas à ses prétentions et à ses sottises. Si vous ordonniez de manger du foin à tous ceux qui passent, sur les ponts de votre capitale, il n'y aurait qu'une voix pour crier à l'odieux et à l'absurde. Mais quand il s'agit de me contraindre à l'amour, c'est bien différent ! tout le monde s'acharne après moi, et le meilleur des pères vient me dire : « Ma fille, tu n'as pas de cœur !

— Elle m'embraille, murmura le sultan, qui n'avait pas prévu ce raisonnement.

— Voyons, méchant, continue-t-elle radoucie, que voulez-vous ? des petits-enfants, n'est-ce pas, qui vous caressent et grimpent sur vos genoux ?

— Héritent de ma couronne et perpétuent mon nom.

— Vous les aurez, je vous le promets.

— Vrai ? vrai ?

— Oui. Je ne vous demande que de me laisser choisir l'heure. D'ici-là, n'aurez-vous pas votre chère fille pour vous embrasser, vous choyer ?

— Bon, bon. Elle me ferait pleurer comme un niais.

— Vous ne tenez pas plus à Ypsalem qu'à un autre ?

— Sans doute.

— Abandonnez-le donc, et si quelqu'un vous en blâmait....

— Me blâmait ! interrompit le bouillant Afgar, qui l'oserait ?

— Quelques critiques...

— Je ne souffre pas les critiques.

— Il sera cependant difficile d'empêcher...

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria-t-il bondissant. Apprend qu'on ne discute pas ma volonté. Difficile ! Je vais sur le le champ exiler Ypsalmen, et malheur à qui ouvrira la bouche !

A ces mots il sortit et expédia à l'autre bout de l'empire celui sur lequel il fondait naguère tant d'espérances.

..

Arrizine se remettait de cette alerte quand arriva un ambassadeur du pays de Goulam. Une escorte l'accompagnait. Le sultan le reçut en séance solennelle. Après les salutations d'usage, l'étranger prononça un très long et très éloquent discours dans lequel il était question de soleil de gloire ! de bouclier du ciel ! de diadème de la terre ! et de beaucoup d'autres comparaisons aussi simples qu'orientales. La harangue terminée, on crut comprendre qu'il avait demandé la main de la princesse pour le roi Koramed son maître. Afgar fut confirmé dans cette interprétation par son grand vizir, qui s'empressa de faire

ressortir l'avantage que l'état retirerait de cette union. Le Goulam, en effet, ne reconnaissait aucune suprématie. Le voisinage de ce peuple guerrier et turbulent était, sinon un danger, du moins un sérieux embarras. Se l'annexer par une habile alliance assurerait à jamais la sécurité du royaume.

— Tu entends, ma fille, dit le sultan en se tournant vers Arrizine, il dépend de toi d'assurer la prospérité de mes peuples.

— Leur bonheur me préoccupe, répondit-elle, mais le mien ne m'est pas, non plus indifférent. D'ailleurs si Koramed parvient à concilier l'un et l'autre, je l'épouserai volontiers.

Afgar se retira enchanté d'avoir une fille si raisonnable.

La harangue de l'ambassadeur avait duré trois heures. Il avait cependant oublié de dire que son maître le suivait à quelques marches en arrière.

Il arriva, en effet, peu après. Au faste qu'il déploya, il fut facile de comprendre qu'il chercherait plus à éblouir Arrizine par ses richesses qu'à la séduire par ses qualités.

Le sultan l'attendait devant la grande porte du palais. Ils s'embrassèrent comme deux frères et se jurèrent une amitié éternelle.

Sous l'impulsion de Koramed commencèrent des fêtes qui parurent merveilleuses à une cour dans laquelle avaient dominé jusqu'alors les préoccupations guerrières. Les courtisans n'avaient jamais eu pareille aubaine, et le peuple était ravi de voir ses écus danser si magnifiquement.

— Eh bien ! mon enfant, dit Afgar en prenant le menton d'Arrizine, serons-nous bientôt reine de Goulam ? Que penses-tu de Koramed ?

— Ses habits sont superbes.

— Je ne te parle pas de ses habits.

— Il ne m'a encore montré que cela.

— Tu es injuste ; depuis son arrivée il recherche tous les moyens de te plaire.

— J'étais si éblouie que je ne m'en étais pas aperçue.

— De grâce, fais-y attention.

— Vous m'aimez bien, petit père ?

— Elle me demande si je l'aime !

— Vous voulez mon bonheur, n'est-ce pas ?

— Hum ! hum !

— Alors dites-lui de s'en aller.

Le sultan laissa tomber ses bras d'un air si découragé qu'elle en eut pitié.

— Ne vous désespérez pas, reprit-elle, pour vous être agréable je lui donne un sursis de huit jours.

Un soir, rêvant aux difficultés de la situation, elle s'assit sur le bord d'une petite rivière. Elle n'avait pour compagnon qu'Atcha, son fidèle lévrier. Déjà elle se réjouissait d'avoir un moment de solitude quand, au détour du chemin, apparut son soupirant, escorté de quelques courtisans.

Dès qu'il l'aperçut, il mit un genou en terre et lui demanda la faveur de s'asseoir à ses côtés. Elle n'osa refuser.

Il lui parla longuement de ses trésors, de ses peuples, des plaisirs de sa cour, de toutes les séductions que renferment la richesse et la puissance. Arrizine écoutait d'un air distrait.

Tout à coup elle s'anima ; un indéfinissable sourire glissa sur ses lèvres :

— Vous m'aimez dit-elle ?

— Puisque j'aspire à votre main.

— Vous ne me connaissez pas, je suis méchante.

— Est-ce vrai, vous me plairiez encore.

— Fantasque.

— Qu'importe, mon seul bonheur est de vous obéir.

— Et vous céderiez à mes extravagances ?

— Je le jure.

— Si je vous mettais à l'épreuve...

— Vous me feriez plaisir.

— Soit, ramassez cette pierre qui est à mes pieds..., bien..., enveloppez-la dans mon mouchoir.

Le jeune prince exécutait ces ordres, non sans marquer quelque étonnement.

— Est-ce fait ?

— Oui, madame.

— Lancez ce paquet de l'autre côté de la rivière. Vous hésitez déjà ?

— Non, certes ! mais je ne comprends pas.

— Si vous compreniez, ce ne serait pas une extravagance.

— Puisque vous le voulez !.

Et il lance le projectile.

Pierre et mouchoir rebondissent sur la rive opposée.

— Qu'exigez-vous encore ?

— Rien, seulement j'embrasserai celui qui me rapportera mon mouchoir.

Cette fois, Koramed comprend trop ; il a perdu son assurance ; ses yeux inquiets interrogent la rive.

— C'est une barque que vous cherchez ? Inutile, vous n'en trouverez pas.

— Madame...

— Vous n'avez pas l'air content ?

— Je ne me soucie pas de prendre un bain.

— Vous venez de me dire que ça vous ferait plaisir.

— Je vous ai dit qu'un plongeon...!

— Ou une épreuve... c'est la même chose. Vous changez d'avis à chaque instant. Comment croire à vos serments ?

— Je me décide pour vous convaincre ; du moins tiendrez-vous votre promesse ?

— Je la tiendrai.

Le prince saute dans la rivière.

— Apporte, Atcha ! dit Arrizine en se penchant vers le lévrier.

L'intelligent animal part, atteint, dépasse le nageur, saisit le mouchoir et le rapporte à sa maîtresse.

— Payons nos dettes, fit-elle en embrassant le museau pointu du levrier.

Koramed, revenu à la rive, sort de l'eau dans un état pitoyable. Ce n'est plus l'amour qui anime son visage, mais le dépit et la colère.

— Votre conduite est indigne, s'écrie-t-il. On ne se joue pas du roi de Goulam ! Il vous apprendra que, s'il n'a pas le don de plaire, il a du moins le pouvoir de se faire craindre.

A ces mots, il rassemble ses gens et rentre furieux dans ses états. — Une guerre terrible commença.

Après des vicissitudes diverses, la fortune fut une fois

de plus fidèle à Afgar, dont la puissance s'accrut encore. Les courtisans en profitèrent pour augmenter leurs richesses, et le peuple se réjouit d'avoir acheté tant de gloire de son or et de son sang.

Les réjouissances furent interrompues par un événement qui jeta la consternation dans la capitale.

De tout temps, les tigres, cantonnés dans les jungles qui abondent en ce pays, avaient coutume de prélever leur nourriture sur la population. Personne ne le trouvait mauvais, cela était entré dans les mœurs et faisait partie des impôts. Il faut bien que tout le monde vive, disaient les Indous, fort nombreux dans le royaume.

Mais voilà qu'au milieu de la joie générale apparut un tigre monstrueux, plus gros sans exagération, qu'un cheval. Sa férocité était en proportion de sa taille. Quelques jours lui suffirent pour répandre la terreur et la mort dans les campagnes environnantes.

Afgar trouva que celui-ci dépassait la permission et résolut de s'en débarrasser. A peine eut-il manifesté cette intention, que les Indous protestèrent, alléguant que si la loi ne permet pas d'écraser une fourmi, elle défend, à plus forte raison, de tuer un tigre. Cette difficulté théologique fut soumise au collège des bonzes.

Les lumières de Boudha et la crainte d'être mangés éclairèrent ces pieux personnages, et la solution fut vite trouvée.

Voici ce qu'ils imaginèrent : En grande cérémonie, avec l'arrière-ban de leurs dieux et demi-dieux, ils se rendirent à un petit bois proche de la ville, où le monstre tenait de préférence ses assises. Ils l'y trouvèrent au moment où il déjeunait avec une cuisse de jeune fille en façon de blanc-manger. Non sans émotion, le plus éloquent de la troupe prononça ce discours :

« Illustre Seigneur ! permets-nous de te faire observer que tu es trop exigeant. Certes, rien n'est plus juste que de manger à sa faim et même un peu au-delà ; mais tuer uniquement pour le plaisir, c'est, en vérité, un abus. Sois donc raisonnable, et, tout en conservant un bon ordinaire, laisse vivre ceux dont ton estomac n'a pas besoin. »

Le monstre écoutait ces sages paroles en clignant de

l'œil, avec ce mauvais sourire qu'ont les tigres. Tout à coup il bondit sur le harangueur et l'avalala comme une pilule. — Ce fut une belle déroute. Les paralytiques y retrouvèrent leurs jambes. Tous, pour s'alléger, lâchèrent les dieux qui les avaient si bien lâchés.

Rentrés au couvent, après avoir barricadé portes et fenêtres, les bonfes rédigèrent, sans reprendre haleine, un édit d'après lequel Aboufar, c'était le nom du tigre, était mis hors la loi et condamné à mort, du moment qu'il cultait Boudha et mangeait ses ministres. Le sultan approuva l'édit et le fit afficher dans la ville. Il ne restait qu'à l'exécuter. Ce n'était pas le plus facile. En vain les plus valeureux émirs tentèrent l'entreprise ; ils furent dévorés.

Afgar, pour en finir, forma un corps d'armée de ses plus braves soldats, c'est-à-dire de musulmans. Ceux-ci partirent sans espoir, mais sans hésitation, car « mektoub rebbi ! c'était écrit chez Dieu ! » En trois ou quatre coups de patte, le monstre les mit à même de vérifier si c'était vrai.

Le désespoir était sur tous les visages. Personne n'osait plus sortir de chez soi. Plus de commerce, plus de transactions, une famine affreuse sévit, les marchands de bestiaux et les maraîchers ne s'aventurant plus sur les routes. La peste engendrée par la putréfaction de tant de victimes, porta la misère au dernier point. Dans cette extrémité, Arrizine émut de pitié, dit un jour à son père : « Disposez de moi, j'épouserai celui qui, par sa valeur, nous débarrassera du monstre. »

Le sultan, transporté de joie, fit publier la nouvelle par tout l'univers. Comme la renommée avait porté bien au-delà la réputation de beauté de la princesse, il ne manqua pas d'aventuriers pour entreprendre cette conquête. Déjà un grand nombre avaient succombé à l'épreuve quand se présenta un chevalier appelé Katarin.

- Tu as donc assez de la vie ? dit Afgar découragé.
- La vie ne m'est rien sans Arrizine.
- Soit ! choisis, au moins, la meilleure de mes armures.
- Mon épée suffira.

Sur l'heure commença la chasse. La princesse et son père eurent la fantaisie d'y assister. Il ne fut pas difficile

de trouver Aboufar. Celui-ci était, à ce moment, d'assez méchante humeur, parce que, depuis le matin, il n'avait mis sous sa dent qu'une vieille dévotte ce qui est, paraît-il, le plus déplaisant morceau qu'on puisse manger.

Quand il vit approcher la troupe, il fit de petits yeux de convoitise et passa une langue gourmande sur ses lèvres. Arrivé à bonne distance, Katarin tira son épée et s'avança seul, après avoir salué la jeune fille. Déjà le tigre, ouvrant une gueule effroyable, était sur lui. Le chevalier l'évita par un léger déplacement du corps, en même temps qu'il lui allongeait un furieux coup de revers. La tête du monstre vola si haut, que le vainqueur eut le temps de la recevoir sur la pointe de son arme.

— Vous voyez que c'était bien simple, dit-il en la présentant à Arrizine.

Le bruit de cet exploit répandit partout l'allégresse.

Afgar se réjouissait doublement, puisqu'il était débarrassé à la fois de sa fille et du tigre.

Seule, la princesse n'était pas contente, car elle n'aimait pas cet inconnu, qu'un serment imprudent allait rendre son époux.

Comme elle rentrait au palais, elle glissa sur une écorce d'orange et n'eut que le temps, pour ne pas tomber, de se retenir à la main que lui tendit Katarin.

— Vous m'avez égratignée, lui dit-elle en lui montrant, près du poignet, une petite estafilade rouge.

— Maladroit que je suis ! ce doit être le diamant de ma bague.

— Voilà une belle pierre, fit le sultan, je n'ai jamais vu la pareille.

— Elle est, en effet, seule de son espèce, répondit le chevalier ; elle m'a été donnée par la fée Mélusine. Tant que je l'aurai au doigt je serai invincible.

— Comment ! s'écria Arrizine, c'est ce talisman qui vous a donné la victoire ?

— Oui, Madame.

— Puisqu'il en est ainsi, je vous refuse ma main.

Ces mots imprévus jetèrent la stupeur dans l'assistance.

— J'ai promis, poursuivit-elle, d'épouser celui dont la valeur nous débarrasserait du monstre. Or, ce n'est pas

votre valeur, mais celle de la bague qui a triomphé ! A elle je dois tout, à vous rien.

Que répliquer ? Katarin partit victorieux et pas content.

De longs jours se passent, et la fille du sultan ne se marie pas. Les prétendants ne se présentent même plus. Afgar se désespère.

— Par ma barbe ! s'écrie-t-il, je crois que le diable s'en mêle !

Cette exclamation lui rappelle que l'état nourrit toute une caste dans le seul but de conjurer le malin esprit. Aussitôt, par son ordre, les temples bourdonnent d'incessantes psalmodies ; les bonzes lamas s'essouffent, de riches cadeaux aidant, en d'interminables psalmodies ; enfin, on mène un tel bruit que les dieux restent sourds ou le deviennent.

Il y avait, à cette époque, au bord de la mer, un rocher merveilleux auquel la croyance populaire attribuait la propriété de rendre amoureuses les filles qui consentaient à le lécher. Aussi ne vit-on jamais pierre mieux lavée. Il venait des pèlerinages de tous les points du monde, même de l'Occident où, à ce qu'on assure, on ne saurait trouver trace de superstition. Le sultan résolut de conduire sa fille au rocher. Celle-ci s'y prêta de bonne grâce et lécha la pierre tant qu'on voulut. L'effet attendu ne se produisit pas.

Afgar ne perdit pas courage. Il s'avisa que s'il avait des conseillers, c'était pour s'en servir. Il réunit donc le grand conseil. Devant l'auguste assemblée il s'asseyait et prononce ce simple discours :

— Comment se fait-on aimer d'une jeune fille ?

Cette question, bizarre en un tel lieu, n'étonna personne, d'abord parce qu'on ne s'étonne pas en Orient, et puis, parce que chacun connaissait les secrètes préoccupations du maître.

— Voyez nos barbes blanches, répondit un émir cassé par les ans, elles indiquent que ce problème n'est plus de notre compétence.

— N'avez-vous donc jamais plu à une femme ?

D'unanimes et respectueuses protestations s'élevèrent.

— Eh bien ! dites-moi ce que vous avez fait pour cela.

— Commence, Mohély.

Un vilain petit vieillard se leva et dit :

— J'étais jeune, beau, passionné. Les femmes vinrent à moi comme les papillons à la lumière. Je n'ai eu que ce moyen de vaincre, et j'ai toujours vaincu.

— Ypsalmen aussi était jeune, beau, passionné, répliqua le souverain, et cependant il n'a conquis que des coups de bâton. — A ton tour Korassan.

Le seigneur interpellé déclare que la richesse, la magnificence et la générosité sont les meilleures clés des cœurs. Pour lui, il n'est pas de femme qui résiste quand on y met le prix.

— Le roi de Goulam était riche, magnifique et généreux, cela ne l'a conduit qu'à prendre un bain. — Donne moi une moins sotte réponse, Kodac.

J'estime, affirme le courtisan, que l'adresse, la force et le courage séduisent toujours les jeunes filles.

— Mais, grand nigaud ! Katarin était bien adroit, fort et courageux. — Allons, Platila, explique-nous, toi qui n'a jamais été beau, riche et courageux, comment tu as mérité ton ancienne réputation de conquérant.

— Je n'avais, en effet, qu'à désirer une femme pour la posséder.

— Quel artifice employais-tu ?

— Aucun. Je les battais.

— Par Vichnou ! s'écria le sultan, voici la première parole raisonnable que j'entends. Toutefois, ce procédé n'est pas applicable à une princesse.

A ce moment, on entendit un bruit de voix dans l'anti-chambre. C'était un derviche qui disputait à la porte pour entrer. L'incident ne surprit personne. Sous notre régime d'absolue liberté, le dernier des épiciers consigne un pauvre à sa porte. Dans le tyrannique Orient, les mendiants pénètrent partout, même chez les plus puissants princes.

— Laissez-le entrer, ordonna Afgar. Peut-être que ce pieux personnage nous donnera un bon conseil.

Le derviche parut et se prosterna avec toute l'humilité professionnelle.

— Saint homme, ne salue pas tant et apprends-moi le moyen de se faire aimer d'une jeune fille.

L'homme de prière caresse sa barbe et parle ainsi :

— J'ai passé ma vie à parcourir le monde. J'ai vu le puits de diamants d'où sort le soleil et l'endroit de la mer où s'ensevelit la lune. Mes yeux se sont desséchés sur des livres de magie. Le premier, j'ai déchiffré les pandits de Saris-Ouady et les cabales d'Adaristo. Aucune science ne m'est inconnue. Je guéris de la lèpre avec les yeux du serpent Barbistos et je sais l'influence d'une pièce d'or dans la bouche d'une grenouille au moment de l'équinoxe. En philosophie, j'appartiens à l'école du silence,

— Que ne le gardes-tu ?

— Patience, grand roi ! Cet exorde était nécessaire, d'abord parce qu'il n'est pas de discours sans...

— Abrège, par le diable !

— Soit, mais vous y perdrez ; voici ma solution : la femme est, par son essence, changeante, insaisissable, amoureuse de contradiction. Voulez-vous la prendre ? elle vous échappe comme l'eau entre les doigts. Tentez-vous de la fixer ? elle se dissipe en fumée. Qui cherche à l'attendrir lui déplaît. Qui la dédaigne l'attire. Pendant des années son cœur sommeille sans que les plus puissantes séductions parviennent à l'éveiller ; puis, soudain sans aucune cause, il s'enflamme pour un rustre. Ne comptez donc sur rien et attendez tout d'un caprice et du hasard. Quand aux moyens de s'en faire aimer, je n'en donnerai pas, car il n'y en a pas.

— Insupportable bavard ! s'écria le sultan, tu pérores pendant une heure pour déclarer que tu ne sais rien ! Tu recevras cent coups de bâton ; on jugera si tu chantes aussi bien que tu parles.

A ces mots il sortit fort irrité.

Voilà donc, pensait-il, ce que valent les conseils des plus sages de mon royaume ! Pas une idée neuve ! Pas une combinaison pratique !

Et, tristement, il allait dans les longues galeries désertes du palais.

Tout à coup il s'arrête, frappé de stupeur. Il voit, dans un vestibule, sa fille qui passe la main dans les cheveux d'un affreux bossu. Elle prend à ce jeu tant de plaisir qu'elle ne s'aperçoit pas de la présence de son père.

Enfin celui-ci pousse une formidable imprécation. A ce cri, la garde accourt, tandis qu'Arrizine se retourne et dit sans se troubler :

— Seigneur. voici mon mari.

— Quoi ! ce vilain singe !

— Ce n'est pas un singe, mais un homme charmant.

— Il est outrageusement bossu !

— Un peu fort du dos ; de face, ça ne se voit pas.

— Ses épaules sont déjetées.

— Cela donne plus de cachet à sa démarche.

— D'où sort-il ? que fait-il ?

— Garçon tapissier.

— Oh ! une princesse n'épouse pas un tel gueux ! Quelle folie te prend ? Ce matin même tu ne connaissais pas ce... phénomène.

— Je l'ai vu. Je l'ai aimé.

— Mais enfin, comment cette passion est-elle venue ?

— Je passais dans ce vestibule quand j'aperçus sur une échelle, mon cher Kabossar. c'est son nom, qui clouait une tapisserie. Il y mettait tant d'adresse que mon cœur fut remué. Aux premiers mots que je lui adressai, je découvris en lui l'esprit le plus fin et l'intelligence la plus ouverte. Je reconnus que, de mon côté, je ne lui déplaisais pas. Bref, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

Je suis arrivé à temps, pensa Afgar, et il fit un signe au capitaine des gardes. Mais la princesse, ayant surpris le geste de son père, déclara que si l'on touchait à son fiancé elle se tuerait à l'instant même.

Le sultan donna contre-ordre et se retira furieux. Tout fut mis en œuvre pour changer la résolution de la jeune fille. Les sages la raisonnèrent, les médecins la purgèrent, les dévôts lui collèrent des fétiches sur l'estomac, les astrologues lui montrèrent les astres dans leurs lunettes. Tant d'efforts ne firent qu'accroître sa passion.

La pauvre enfant dépérissait, et bientôt l'infortuné souverain n'eut d'autre alternative que de perdre sa fille ou de céder à sa folie.

La mort dans l'âme il se résigna à ce dernier parti. Arrizine épousa son cher Kabossar, qui la battit et la rendit parfaitement heureuse.

FORSITAN.

QUERELLE DE NYMPHES

J'ai publié à cette place (1), à propos d'une note sur *la démolition des remparts de Nîmes*, un document où se trouvent des indications précieuses sur les mœurs et l'état d'esprit de la « société » nîmoise à la veille de la Révolution.

Voici le témoignage d'un autre contemporain. Il se dit « étranger voyageant en Bas-Languedoc » dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ; il me paraît cependant bien nîmois et membre de notre « Académie des belles-lettres » à laquelle sa « lettre » fut communiquée le 14 mars 1771.

C'est, en tous cas, un intelligent observateur. Il sait voir ; il apprécie sainement. En une simple phrase, il trace le caractère des bas-languedociens ; en quelques mots sévères, mais justes, il peint bien cette « société » de province alors uniquement absorbée par le jeu et les calculs mesquins, abandonnée à la mollesse et à la frivolité, donnant à peine quelques rares repas de cérémonie, splendides mais courts, desquels l'esprit semble systématiquement banni.

Le tableau qu'il fait de la ville, laide, mal percée, mal pavée, mal bâtie de maisons mal distribuées à l'intérieur, envahie de plus en plus par les ouvriers

(1) *Revue du Midi*, 1^{er} novembre 1898 et 1^{er} février 1899,

de la campagne que l'industrie attire et qui amènent une cherté excessive des loyers ainsi que l'élévation du prix des denrées, le pain et le vin exceptés, — ce tableau, disons-nous, mérite d'être retenu.

L'auteur est un poète qui a voulu surtout transcrire dans la langue des dieux et transmettre sous cette forme à la postérité le souvenir de la « grande rivalité » existant entre les villes de Nîmes et de Montpellier, rivalité dont l'objet était bien futile puisque tout se bornait à la prétention qu'avait chacune d'elles de posséder la plus belle fontaine (1).

Sur cette donnée, il a écrit un « dialogue » rimé qui ne manque, ni d'originalité, ni d'ingéniosité, ni de fiction : Par une belle journée de Janvier, assis sur une pierre du Temple de Diane, il s'assoupit et rêva qu'il se trouvait au château de Marsillargues, assistant à une querelle des nymphes des deux fontaines ; il sténographia, tout en dormant, les paroles prononcées alternativement par « les deux êtres fantastiques » et la sentence de la nymphe de Vaucluse venue à point pour servir d'arbitre et faire pencher la balance en faveur de sa sœur de Nîmes.

Le document, — qu'on ne lira certainement pas sans quelque plaisir, — se trouve aux archives départementales (5. T. 6.) ; il était au nombre des 52 mémoires adressés au préfet par l'Académie du Gard, en 1809, pour servir à la statistique de notre département, suivant un bordereau signé de Vignolle, secrétaire-général de la préfecture, et de « Bazille, secrétaire de la commission de statistique, » avocat, membre de l'Académie.

C'est un manuscrit anonyme. Il n'est pas complè-

(1) La promenade du *Peyrou* a été créée à l'époque où la Fontaine de Nîmes a été embellie et restaurée.

tement inédit : d'après M. Colomb-Ménard(1), une partie en aurait été publiée, en effet, sous le titre de « Dialogue des trois fontaines, celle de Montpellier et celle de Nîmes au tribunal de celle de Vaucluse, » à une date qui n'est pas indiquée, et, en 1830, l'opuscule était « devenu extrêmement rare. » Il l'est encore davantage aujourd'hui, si bien qu'il a échappé à toutes mes recherches. Le titre indique d'ailleurs, à défaut d'autres renseignements bibliographiques, qu'il s'agissait simplement du « dialogue » ; l'intérêt que présente la lettre, vraisemblablement inédite, suffit à justifier notre publication intégrale du document.

F. ROUVIÈRE.

LETTRE

*D'un étranger voyageant en Bas-Languedoc,
à un de ses amis à.....*

Communiquée à Messieurs de l'Académie des belles Lettres
de la même ville le 14 mars 1771.

De Nîmes, le 1^{er} Février 1771.

Vous désirez de moi, Monsieur, une description exacte de la province de Languedoc que vous croyez si différente des autres provinces de la France. Si vous parlez du ciel et de quelques productions de la terre, vous avez très grande raison ; si vous entendez parler des habitants, de la société, des mœurs, je vous jure qu'à peu de choses près c'est la même chose qu'ailleurs. La France, sur cet égard, est le pays de l'Europe le moins curieux par la raison de la ressemblance parfaite des habitants de toutes les provinces ; un peu plus de vivacité, de pétulance,

(1) *Notice et poème descriptifs de la Fontaine de Nîmes et du Mont-d'Haussez*, par Louis Colomb-Ménard. Nîmes, veuve Gaude, 4^{or} Mai 1830 (140 p. petit in-8°), p. 129.

de vanité peut-être dans les esprits naturellement portés à l'exagération (A), plus de pénétration, plus d'astuce dans le peuple, plus de faste extérieur et de parcimonie privée, plus de sobriété que dans votre pays, à cela près tout est égal, l'éternel Wisk (1) régnant partout; quelques repas (rares semés) et presque toujours de cérémonie, voilà ce qu'on nomme ici la société..... N'est-ce pas là, à peu près, l'histoire de la ville que vous habitez? N'est-ce pas celle de toutes nos villes françaises?.... Sur les bords de la Loire, sur les bords du Rhône, il faut jouer pour être reçu. A Nîmes, comme chez vous, l'homme de l'esprit le plus délicat et le plus orné, doué de l'âme la plus belle, du goût le plus exquis, est impitoyablement chassé (s'il ne joue point) de de cette société française si vantée chez les étrangers parce qu'ils ne la connaissent pas: on ne le met pas justement à la porte, mais l'accueil de la seconde ou troisième visite lui donne assez à connaître qu'il ne faut plus revenir. Alors s'il a assez de force et de ressources intérieures pour savoir se retirer tout-à-fait de ces maisons dont le jeu seul est la clef et la base de toutes les conversations, il commence véritablement à être heureux. Ce que je dis ici, je le dis de Montpellier, de Toulouse, de Nîmes, d'Avignon et de toutes les villes du royaume (si vous en exceptez Paris où la grandeur de la ville permet un choix plus libre de la société qu'on veut adopter et fournit plus de moyens de

(A) « Car la langue d'Oc est la langue de l'emphase; ici la moindre exclamation est un cri perçant, on n'y parle en général que par augmentatif, diminutif ou péjoratif; c'est le caractère de l'idiome languedocien. »

(1) Pour *Whist*, jeu de cartes. F. R.

s'affranchir de la servitude du jeu). Cet abus vous est depuis longtemps connu ; combien de fois vous en ai-je vu gémir ? Mais qu'y faire ? Le mal est d'autant plus sans remède que personne ne le sent.

Quelle énorme différence, — me disais-je à moi-même il y a quelques jours, — il doit y avoir entre les habitants de Nîmes de ce siècle et les habitants du temps d'Auguste, temps où cette ville était six fois plus grande (les anciennes murailles encore existantes en font foi)..... (1) Le tremblement de terre d'Herculanum a dû occasionner moins de changement dans le territoire de cette ville infortunée que dix-huit siècles écoulés n'en ont fait dans les mœurs de ceux qui ont succédé ici aux Romains.

Quand je faisais cette réflexion, j'étais occupé à bailler, moi quatrième, à une partie de Wisk (2) où j'avais pour partenaire une dame de 18 à 70 ans avec qui la distraction que me donna cette idée me fit un procès considérable. Toute à son jeu, elle poursuivait trois fiches, — qu'elle eut gagnées sans moi, — avec l'âpreté et l'importance qu'elle eut mis au contrat de mariage de sa fille : point du tout.... Pendant que, plongé dans une de ces rêveries que vous me connaissez, j'avais les yeux attachés, à travers une fenêtre ouverte, sur ce superbe amphithéâtre qu'on appelle les Arènes de Nîmes..... pendant que je me disais tout bas : « Voilà le lieu où toutes les dames « de Nîmes se rassemblaient il y a deux mille ans « pour voir combattre des gladiateurs ; c'est là que

(1) Consulter à ce sujet le plan joint par M. F. Germer-Durand à son étude sur *les enceintes successives de la ville (de Nîmes) depuis les romains jusqu'à nos jours* (Nîmes, Catélan, 1874). F. R.

(2) *Whist*. F. R.

« les hommes robustes et vigoureux venaient pren-
 « dre des leçons de courage, peut-être aussi de féro-
 « cité, mais au moins d'horreur pour la mollesse et
 « pour cette frivolité, l'âme de notre siècle. Aujour-
 « d'hui, je vois les deux sexes occupés et dominés
 « de passions bien différentes ; les seuls combats
 « (visibles du moins) sont des parties de Wisk (1)
 « traitées avec plus de sérieux peut-être et de gra-
 « vité que ces spectacles nerveux de l'arène où il
 « fallait du sang pour les rendre intéressants ; dans
 « les combats actuels on n'en voit point couler, mais
 « quelques fiches aux six ou aux douze sols, dispu-
 « tées avec acharnement trois heures de suite, et
 « l'ordinaire prix du vainqueur, en font souvent
 « faire de bien mauvais ; les seuls athlètes sont de
 « jeunes abbés ou chanoines, des robins, financiers,
 « militaires ou autres, et l'unique amphithéâtre une
 « salle souvent fort petite et fort gauche, toujours
 « une fournaise ou une glacière, suivant la saison ;
 « des tables de jeux, entassés dans le plus grand
 « nombre possible, n'y offrent toute l'année que
 « l'uniformité du même spectacle. Certes, disais-je,
 « il a fallu une furieuse révolution pour apporter
 « dans les opinions, dans les usages et dans les
 « plaisirs, un changement aussi frappant. »

Occupé de cette idée, voilà que les yeux toujours collés sur ces frises et ces chapiteaux antiques dont j'admirais la belle conservation, voilà, dis-je, que je coupe un neuf de trèfle (roi) joué par ma partenaire. Ce fut alors une bordée de reproches (très mérités, j'en conviens,) à laquelle je pensais ne pas tenir ; les trois fiches furent réduites à une. Dans

(1) *Whist*. F. R.

ce moment, je vous jure que mon mérite fut mis à un taux bien bas, et je pris une dose de dégoût pour le jeu, qui m'éloignera pour longtemps de cette maison et de bien d'autres.

Vous aurez trouvé, Monsieur, la digression un peu longue ; mais je la devais à la curiosité que vous m'avez fait paraître de connaître les mœurs de ce pays-ci où il y a d'ailleurs nombre de femmes aimables et d'hommes de vertu, de talent et d'esprit.

Le jeu est donc, ici comme ailleurs, le grand lien de la société, si toutefois on peut bien littéralement nommer de ce beau nom l'usage assidu où l'on est de se rendre tous les soirs, à six heures, dans le même lieu pour s'y asseoir, y prendre des cartes, les tourner et retourner dans tous les sens pendant trois heures de suite et, au bout de ce temps, s'en retourner chez soi pour recommencer le lendemain, cela pendant 365 jours de suite ; je ne suis pas assez bon académicien pour décider si le mot français *société* est justement le terme propre qui puisse rendre le genre de vie que je viens de vous peindre.

Je doute que ces bons Allemands, qui ont reçu si cordialement dans la dernière guerre (1) tous nos officiers français et qui les ont tant fait boire, pussent appeler une vraie société cette fréquentation journalière où le cœur n'a presque pas de part, qui ne se soutient que par les cartes sans jamais être étayée du moindre sacrifice au dieu Bacchus. Chez cette franche et honnête nation germanique, sans vin et sans la table point de société ; chez nous, le jeu, inventé pour l'unique plaisir, est trop souvent

(1) La guerre de sept ans. F. R.

une affaire de pure spéculation dont quatre tasses de thé dans l'intervalle de deux robes suffiraient pour déranger *le calcul*, tant les mêmes termes portent avec eux de différentes acceptions suivant les différents peuples ! C'est par la même raison que ces repas si courts , quoique splendides, si tendus, quoique délicats, dans lesquels un jeune français aujourd'hui croirait être perdu de réputation s'il y avait porté une seule santé, sont un vrai supplice pour un allemand ou pour un anglais, et l'auraient été pour nos pères.

Après vous avoir parlé de l'intérieur des maisons, parlons un peu de l'aspect qu'offre la ville de Nîmes.

Les dehors en sont très beaux, très ouverts, très riants, quoique le sol en soit très aride ; et tant mieux, car quelque temps qu'il fasse on peut toujours faire le tour de la ville à pied sans la moindre boue, ce qui est d'autant plus agréable que le ciel y est toujours pur et bleu. Si l'on n'y était quelquefois contrarié par des vents furieux qui, dans le moment, glacent l'air au degré de Pétersbourg et de Moscou et ne finissent jamais sans lui rendre dans la minute toute sa sérénité et sa chaleur, si l'on n'était pas exposé, dis-je, à cet inconvenient, le Bas-Languedoc serait un paradis terrestre.

La ville, par elle-même, est laide, mal bâtie, dix fois plus mal percée et pavée. Point de pays où l'on ait de plus beaux modèles d'édifices qu'à Nîmes dans les monuments romains qui y existent encore dans leur entier ; point de pays où l'on bâtisse de plus mauvais goût et moins solidement, et où l'intérieur des maisons soit plus mal distribué... Au reste la population y augmente tous les jours, mais en petit peuple seulement. Depuis trente ans, les fa-

briques de petites étoffes et l'industrie y ont attiré vingt mille habitants de plus ; la tolérance raisonnable de la religion prétendue réformée y en attire encore, et fera de Nîmes, avant peu, une ville extrêmement considérable pour peu que le gouvernement veuille se prêter (*sic*) : on y compte au moins 50 mille âmes aujourd'hui. Cette grande population, peut-être trop rapide et trop au détriment de la campagne, a occasionné dans Nîmes une cherté horrible de toutes choses, mais singulièrement pour les maisons et appartements qui, quoique infâmes, sont véritablement plus chers qu'à Paris... Le pain seul et le vin y sont d'un prix supportable ; tout le reste est hors de prix et augmente chaque jour ; cela va jusqu'à un excès qui, ne trouvant aucun frein dans la police, sera porté par l'avidité publique, fille du luxe, à un degré qui pourrait bien faire désertir cette ville aussi vite qu'on s'empresse aujourd'hui de s'y jeter. Je crains ces populations momentanées que causent seules l'industrie et la soif du gain. J'aime bien mieux celle qu'engendre une riche et florissante agriculture protégée de toute la faveur du gouvernement et entretenue, même augmentée, par des colons nombreux et contents de leur sort ; cette population doit durer plus que l'autre et produire de bien meilleurs fruits. Je sais de très bonne part que, depuis dix ans, il est entré dans la ville de Nîmes de 7 à 8000 artisans qui tous gagnent leurs 25, 30 et 40 s. par jour à faire des bas de soie, des taffetas, popelines, etc., qui ne sont venus ici que par mépris pour la terre : une population qui rend les haumeaux déserts est certainement une fausse et vicieuse population.

Vous saurez, Monsieur, que Nîmes et Montpellier

sont en grande rivalité, et tant mieux ; une telle émulation entre deux villes à peu près de la même considération ne peut tourner qu'à l'avantage de l'une et de l'autre. Cependant on remarque que Montpellier, infiniment plus riche et mieux habitée, perd du peuple à mesure que Nîmes en acquiert. Chacune des deux villes possède une fontaine qui, chacune en son genre, constitue des ouvrages très remarquables par l'étendue et la singularité ; ce sont, en un mot, deux superbes et vastes promenades qui décoreraient magnifiquement Paris même, et qui ont de grandes beautés et de grands défauts.

On se promène peu à celle de Montpellier par sa position élevée et en trop grand air ; celle de Nîmes est plus suivie, et ce n'est pas sans raison. Chacune des deux villes prétend avoir la plus belle fontaine. Je ne finirai point cette lettre déjà trop longue sans vous faire part d'un songe bien singulier que j'ai fait à cette occasion :

Il y a quatre jours que la fontaine de Nîmes était débordée, ce qui lui arrive quatre ou cinq fois par an à la fin des grandes pluies ; c'est alors surtout qu'il faut la voir, et c'est véritablement un spectacle unique, mais qui ne dure jamais que huit jours ; tout le reste de l'année, il y a de l'eau dans les vastes bassins et canaux dont on a récemment orné cette promenade, mais il y en a peu, et pendant la canicule presque point. Il faisait, ce jour-là, le plus beau temps de la nature, quoique le 24 janvier, jour sûrement qui devait être affreux chez vous. Occupé donc à considérer, seul, toutes les beautés et les cascades du Nîmpsée (1), qui se trouve au pied de

(1) Pour *Nymphée*. F. R.

la source et vis-à-vis la porte du temple de Diane, dont on conserve avec soin les restes précieux, le murmure des eaux, la sérénité du temps, m'assoupirent insensiblement, si bien, qu'assis sur un autel antique de la déesse des forêts je ne me réveillai qu'au bout de deux heures. Je rêvai, pendant ce temps-là, que j'étais dans un très beau château voisin de Nîmes, nommé Massillargues (1), appartenant à M. le marquis de Calvisson, un des premiers barons et des plus riches des Etats du Languedoc. Vous saurez que j'étais revenu la veille de Montpellier où j'avais entendu vanter beaucoup les deux fontaines pas des habitants des deux villes. Pendant mon sommeil, je crois que toutes les nymphes et tous les acteurs des métamorphoses d'Ovide passèrent successivement devant mes yeux : Diane, Actéon, Endymion, etc... Je crus, plusieurs fois entre autres, voir cette déesse qui venait me prendre pour ce dernier ; mais le songe le plus suivi que je fis fut celui que je vais vous raconter :

Je m'imaginai voir la nymphe qui veille à la fontaine de Montpellier et celle qui préside à la fontaine de Nîmes en grande dispute, dans le salon du marquis de Calvisson, en sa présence et devant plusieurs prélats et seigneurs des Etats... Les deux êtres fantastiques, vêtus à la légère comme le sont les Nymphes, pensèrent se prendre aux cheveux, qui étaient tressés de roseaux. Le sujet de la contestation était la supériorité que toutes deux prétendaient. Cette dispute m'intéressait vivement, et, comme j'ai le sang et l'imagination passablement vifs, il arriva une chose que vous ne croirez pas, et qui n'est pas cependant plus étonnante que tout ce qu'on

(1) Marsillargues (Hérault). F. R.

rapporte des somnambules ; on en a vu marcher d'un pas assuré sur le comble des toits les plus élevés, on en a vu mettre l'épée à la main, se battre de sang-froid dans toutes les règles de l'art, tuer leur homme et revenir tranquillement se remettre dans leur lit comme si de rien n'était, croyant n'avoir fait qu'un simple rêve ; enfin 'ce sont là de ces faits vulgaires, connus, vus et crus de tout le monde, et certainement vous ne les contestez pas. Vous ne serez donc point surpris quand je vous dirai que l'action où ce songe mit mon sang fut telle que, sans me réveiller, elle me fit tirer de ma poche une écriture et du papier que je me trouvais pas hasard, et écrire mot à mot, tout en dormant, toute la querelle des deux nymphes. Comme j'avais peine à les suivre dans la chaleur de leur altercation, tout s'est trouvé écrit par abréviation, un peu tronqué et fort habouillé, comme vous pouvez penser, mais non pas assez cependant pour que je n'aie aisément retrouvé tout le sens et la suite de leur dialogue, que je ne fus pas peu étonné de trouver à mon réveil, à côté de moi, tout écrit de ma main. Je vous envoie une copie de ce manuscrit singulier, le plus curieux sans contredit de tous les manuscrits qui ont existé et qui existèrent jamais. . . . Il y a une académie de savants à Nîmes, à qui j'en ai envoyé une pareille copie de ce manuscrit comme un fait rare et bien digne d'exercer leurs talents et d'exciter leurs recherches.

Cette académie est composée de gens de beaucoup d'esprit et de mérite. Elle fut établie par le célèbre évêque Fléchier et agrégée avec l'Académie française (1) ; elle a aujourd'hui pour chef Monsieur

(1) Le 2 octobre 1692. F. R.

l'évêque de Nîmes (1), prélat d'une pureté de mœurs, d'une charité si douce, si sage et si avide de faire du bien, que ces vertus lui ont concilié l'amour du parti protestant et du parti catholique ; il serait bien à désirer que tous nos seigneurs les évêques lui ressemblassent et qu'il n'y en eût jamais que de taillés sur un pareil modèle..

Un des membres de cette académie les plus recommandables et dont elle doit tirer le plus de vanité est Monsieur Séguier, savant du premier ordre. L'académie des sciences de Paris et celle des Inscriptions et Belles-lettres. seraient très honorées de l'agréger dans leur sein ; peu d'hommes ont porté aussi loin que lui la sagacité et les lumières dans l'intelligence des inscriptions et monuments antiques ; son érudition en plus d'un genre étonne ; il a un cabinet d'histoire naturelle très riche en morceaux fort rares, mais vous n'y en verrez certainement aucun de plus rare et de plus impayable que lui-même : sa modestie et sa piété passent son savoir et il joint à l'art si difficile d'être aimé de tout le monde l'art non moins aisé d'être heureux avec une fortune médiocre, précieux et juste dédommagement des richesses, donné par la Providence aux vrais philosophes comme lui !

Vous trouverez de l'autre part toute l'histoire de mon songe sans que je vous y fasse grâce de la plus légère circonstance ; je vous prie de ne pas oublier qu'un songe est presque toujours le renversement de la raison et que l'homme éveillé n'est nullement garant de ce qu'il dit, fait ou écrit en dormant.

(A suivre).

(1) Charles-Prudent de Beccelière, dont Rabaut-Saint-Etienne fit l'éloge. F. R.

DOCUMENTS INÉDITS SUR QUISSAC

UN VOL DE PERDRIX POUR LES CHASSES DU ROI

Le passé de nos communes, c'est l'histoire de nos villages, et comme l'a dit Victor-Hugo, « l'histoire des villages, c'est l'histoire de la France en petits morceaux. »

Rien n'est plus intéressant et plus instructif que l'étude des archives anciennes d'une communauté. La vie de nos ancêtres y apparaît sous un jour tout nouveau.

On s'éprend, dit M. Cheysson « de ces pauvres gens obscurs, de ces fourmis courageuses, qui par leur labeur accumulé, ont *fait la terre*, suivant le mot de Michelet, telle que nous la voyons aujourd'hui, avec ses chemins, ses murs de soutènement dans les pentes, ses cultures variées.

« Ils sont tous là, ces braves paysans, endormis au cimetière rural, à l'ombre du clocher, dans cette terre qu'ils ont fécondée de leur sueur, et qui doit leur être douce, car ils l'ont bien servie et beaucoup aimée. »

A remuer ce passé, on comprend que nous sommes les obligés, les fils souvent indifférents et ingrats de ceux qui nous ont précédés et en contemplant leur œuvre, on ne peut se défendre d'éprouver

pour eux un sentiment ému de reconnaissance et d'admiration, aussi en classant et cataloguant les archives anciennes de Quissac, travail que j'exécute à la demande de notre distingué collègue, M. Bondurand, ai-je mis de côté, les documents qui me semblent susceptibles de faire pénétrer plus intimement dans l'organisme de nos anciennes communautés.

C'est un document, relatif à la capture de perdrix vivantes pour les plaisirs du Roy, que j'ai l'honneur de communiquer aux lecteurs de la Revue.

Le 5 février 1685, le premier consul de Quissac recevait la lettre suivante :

A M. Begon, premier consul de Quissac, à Quissac.

MONSIEUR,

Monseigneur de Montpellier m'a mandé un paquet de lettres imprimées pour distribuer à tous les gentilhommes de sa baronnie et autres personnes ayant le droit de chasse et m'a aussi ordonné d'avertir toutes les communautés de la dite baronnie pour que chacune fasse ses diligences, pour prendre un vol de perdrix en vie. c'est pour les mander au Roy. Vous pouvez mander les personnes que vous employez pour à ce dans tous les endroits de la baronnie sans crainte, je vous réponds de tout et afin que vous sachiez que c'est pour le roy, je vous envoie une des lettres et quoyque dans icelle, il soit dict de mander à Monsieur Louys les perdrix que vous prendrés, il faut pourtant qu'elles passent par les mains de Monseigneur, c'est ce qu'il m'a ordonné de vous faire savoir par la lettre qu'il m'a escript, et doné moy advis s'il vous plaist de tout, et surtout je vous prie de faire diligence, c'est la grâce que je vous demande et celle de me croire toujours votre très-humble et très obéissant serviteur.

DURRANO, Juge.

Sauve, le 4 février 1685.

A ce document, se trouve attaché, avec un morceau de papier roulé, sous forme de ruban, la lettre du Maître des Eaux et Forêts :

A Montpellier, le 30 janvier 1685.

MONSIEUR,

Monsieur l'Intendant m'a chargé de vous écrire et vous prie de faire prendre quelque paire de perdrix en vie, dans vos terres, pour envoyer au Roy dans tout le mois prochain, sur l'ordre qu'il en a reçu de Sa Majesté.

Et comme il n'est point de seigneurs ny de gentilshommes qui ne soient bien aise de contribuer aux plaisirs du Roy, Monsieur l'Intendant attend, Monsieur, cette honnêteté de vous.

Vous m'adresserez les perdrix que vous aurez fait prendre, donnez vous le soin, s'il vous plait, de me faire scavoir ce que vous pouvez faire, par ce que si vous ne scaviez par les moyens de les faire prendre, j'envoyerais des personnes qui les prendront sans intention d'en abuser et qui en agiront avec discrétion.

Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Loys,

Maistre des Eaux et Forest.

(A suivre).

O. PANNET.

NÉCROLOGIE

Le monde érudit de Nîmes vient de perdre un de ses plus distingués représentants ; la *Revue du Midi*, un de ses plus dévoués collaborateurs. Achille Bardon, receveur de l'Enregistrement, membre de l'Académie de Nîmes et du Comité de l'Art Chrétien a été enlevé à notre affection après quelques jours de maladie. Il avait été un des collaborateurs de la première heure ; l'ami des jours difficiles. Son immense érudition, sa connaissance impeccable de tous les détails de notre histoire locale en faisaient un précieux conseiller et un guide sûr pour les débutants qui trouvaient toujours auprès de lui le meilleur accueil et la plus chaleureuse obligeance.

Nos lecteurs n'ont pas oublié ces articles étincelants de verve, où la science la plus sûre s'alliait à un style toujours original, à un esprit toujours en éveil. Sa perte laisse un vide irréparable dans nos rangs qu'il avait si puissamment contribué à accroître par le rayonnement de son activité intellectuelle et des renseignements qu'il se plaisait à prodiguer autour de lui. Sa vie fut un bel exemple de courage dans le travail et de probité dans les recherches historiques. Il fut dans la vie privée le frère le plus dévoué, le tuteur le plus vigilant ; il se donna aux siens tout entier, sans réserve, élevant sa sollicitude à la hauteur de tous les devoirs qui lui incombèrent et au devant desquels il allait avec son cœur chaleureux.

Ancien élève de Saint-Stanislas, il avait conservé la foi sincère et en a donné à l'heure suprême, un complet témoignage.

A la *Revue*, nous ne nous associons pas seulement à la douleur des siens ; nous le pleurons avec eux.

LA RÉDACTION.

BIBLIOGRAPHIE

Les syndicats agricoles et leur œuvre, par le Comte de ROUQUENY. — Armand Colin, éditeur : Paris, 1900,

Au moment où la France expose l'inventaire des progrès accomplis par elle dans la dernière période décennale, ce livre était attendu et nécessaire. Aucun fait plus considérable ne s'est produit chez nous dans l'ordre social que le superbe mouvement des syndicats agricoles, et nul n'était plus compétent pour l'exposer dans toute son ampleur que le savant et dévoué délégué du service agricole au Musée Social. Certes la tâche était difficile. Nos syndicats agricoles ont toutes les ardeurs de la jeunesse ; éclos sur tous les points du territoire, ils se sont adaptés aux besoins des populations rurales de leurs circonscriptions respectives et ils ont attaqué la solution des problèmes les plus divers. Leur activité déborde sur toutes les frontières de l'économie rurale et de prime abord semble empreinte d'un certain désordre. Il n'en est rien cependant, et sous cette variété d'aspects, au travers de tous les élans de jeunesse, se révèle une pensée directrice ; un courant d'opinion d'autant plus puissant qu'il est le résultat, non d'une autorité imposée, mais d'un état d'âme identique dans toutes les populations rurales. Les exceptions elles-mêmes confirment la règle. Les syndicats agricoles qui n'ont pas su rester sur le terrain strictement professionnel ou qui ont incliné du côté exclusivement commercial ont disparu ou languissent étiolés. Aussi les initiateurs de ce grand élan de la démocratie rurale se sont-ils effacés dans leur œuvre. Si grande qu'ait été leur intelligence, si absolu que fut leur dévouement, ils ont du

renoncer à imposer leurs formules ; ils restent dans l'anonyme de la foule, dont l'instinct plus sûr que leur science, adopte les solutions les plus pratiques et trouve le meilleur emploi de cette force nouvelle.

Le livre de M. de Rocquigny nous montre d'abord la cellule primordiale, le syndicat professionnel au premier degré, étendant son action, suivant les exigences locales, sur une circonscription territoriale plus ou moins étendue, tantôt le département ou l'arrondissement, parfois le canton, très souvent la simple commune. Il définit ensuite les unions de syndicats et les services rendus par ces groupes corporatifs du deuxième et même du troisième degré. Au sommet l'Union centrale, qui est comme la représentation spontanée et par cela même d'autant plus puissante des intérêts agricoles ; au-dessous les Unions régionales, la meilleure et la plus réussie tentative de décentralisation, assez puissantes pour être des initiatrices fécondes et grouper les intérêts professionnels suivant les circonscriptions culturelles qu'elles représentent, assez diverses ne pas s'absorber les unes dans les autres et accepter une hégémonie quelconque. Toute cette partie de l'ouvrage est une géographie statistique du monument syndical de la France rurale, traitée avec une rare sûreté d'informations et illustrée par une carte, indiquant les circonscriptions territoriales des Unions régionales.

Nous pénétrons ensuite dans le fonctionnement des syndicats agricoles. Ce sont d'abord les services d'ordre matériel : les achats en commun la vente et la transformation industrielle des produits agricoles, le perfectionnement et la mise au point des progrès modernes de l'outillage agricole, l'amélioration du bétail, la reconstitution et la défense des vignobles. Dans cet ordre de faits notre Midi se montre avec ses qualités d'audace et d'entrain ataviques. Il y a là sur la conquête des marchés étrangers par les syndicats d'Hyères et de Carpentras des exemples tout à fait remarquables de ce que peut réaliser la force de l'association, et aussi d'une qualité qu'on est trop habitué à refuser à nos provençaux, la tenacité dans l'action.

Ce sont ensuite les services économiques et sociaux rendus aux populations rurales. L'espace ici est immense et le champ incessamment labouré ; le progrès d'aujourd'hui ouvre le progrès de demain. Les grandes lignes directrices sont : la formation de l'agriculteur par l'enseignement professionnel de plus en plus développé ; l'amélioration de ses conditions de vie par l'emploi de la coopération et de la mutualité ; l'extension de sa capacité de production par le crédit mutuel ; la protection de son avenir et la préparation d'une vieillesse à l'abri des besoins par l'assurance, l'assistance mutuelle et la formation presque insensible du capital nécessaire à une pension de retraite. C'est presque le programme socialiste ; mais à sa base au lieu d'un collectivisme chimérique et contraire à l'essence même de l'humanité, l'extension et l'affermissement de la petite propriété ; et au cours de son développement, au lieu de l'asservissement, le plus complet exercice de la liberté individuelle.

L'auteur rencontre sur son chemin les polémiques socialistes ; où ne les trouve-t-on pas aujourd'hui ? Il n'a pas de peine à faire justice des théories singulières et erronées des adversaires de nos syndicats. Contre les affirmations des chefs collectivistes, notamment de MM. Jaurès et Gustave Rouanet, il démontre que les associations agricoles se recrutent parmi les petits ou moyens propriétaires. Sur un effectif de 900.000 agriculteurs environ syndiqués, on compte à peine 4000 agriculteurs possédant plus de 100 hectares. Dans les caisses de crédit agricole mutuel des Alpes-Maritimes, si remarquablement inspirées par M. Rayneri, la moyenne du montant des prêts oscille entre 2 et 300 francs, ce qui on l'avouera ne constitue pas les éléments d'une grande culture. En Provence, la plupart des syndicats sont communaux et dirigés par des petits agriculteurs travaillant eux-mêmes leurs terres. A Hyères par exemple et à Carpentras, les progrès réalisés l'ont été par de simples jardiniers, tandis que les grands propriétaires, il faut bien l'avouer, se sont montrés assez froids. Aussi l'auteur est-il autorisé à conclure : « les syndicats agricoles ne « représentent en aucune façon, une oligarchie de pro-

« propriétaires terriens, mais une large démocratie rurale, dont
« les moyens et petits propriétaires, les fermiers, métayers
« et les divers auxiliaires de la culture forment les éléments
« fondus dans l'unité du but exclusivement professionnel. »

Nous recommandons la lecture de ce livre aux pessimistes qui voient tout l'avenir en noir et croient à une décadence irremédiable de notre pays ; ils y verront quelles réserves d'énergies contient encore notre démocratie rurale et de quel ressort est doué un peuple qui donne un si magnifique exemple. En l'écrivant, M. de Rocquigny a fait une œuvre bon et patriotique, et ce qui ne gâte rien, un livre écrit en un beau style bien français par son élégante précision. G. M.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

L'INAUGURATION

DE LA STATUE D'ALPHONSE DAUDET

**Discours prononcé par M. REINAUD, Maire de Nîmes,
Président du Comité**

Il est, dans le Languedoc, une ville où l'on trouve, comme dans toutes les villes du midi, beaucoup de soleil, pas mal de poussière, deux ou trois monuments romains, et, ajouterons-nous, un profond attachement au sol natal. Tel de ses enfants, le petit Chose, au moment de partir (il avait neuf ou dix ans) disait aux platanes : « adieu mes chers amis, et aux bassins : C'est fini, nous ne nous verrons plus ; il y avait dans le jardin, un grenadier dont les belles fleurs rouges s'épanouissaient au soleil ; je lui dis, en sanglottant : donne moi une de tes fleurs ; il me la donna, je la mis dans ma poitrine en souvenir de lui. »

L'enfant a grandi, il est devenu homme, il a fait sa trouée dans la bataille de la vie et, après avoir laissé pendant un demi siècle sa place vide, voici qu'il revient parmi nous, non vivant mais immortel.

Il revient dans ce Midi qu'il a toujours aimé, ce midi, témoin de son enfance, qui a laissé sur ses facultés naissantes, l'empreinte durable des premières sensations ; et certainement l'âme de Daudet qui semble planer autour de nous, que l'on croirait animer encore cette tête aux longs cheveux si remarquablement belle et méditative, son âme doit être satisfaite de se retrouver ici. Dans ce square plein de grâce riante et de charme printanier, à côté de ces peupliers gigantesques, celui qui fut le petit chose va reconnaître ses platanes aimés, ce soleil

après lequel il a toujours soupiré, et aussi la poussière des boulevards ; avec un peu d'effort, peut-être pourra-t-il apercevoir le plus grand de nos monuments romains ; du moins entendra-t-il aisément le dimanche l'écho des applaudissements de la foule toujours aussi sensible à la beauté des spectacles en plein air, qu'à l'époque où il les a si agréablement décrits ; et s'il est inquiet de ne pas retrouver les belles fleurs rouges du grenadier qu'il mit dans sa poitrine en nous quittant, nous nous empresserons de donner comme voisin au saule qui se penche vers lui, l'arbrisseau que les Grecs consacraient à leurs divinités.

Le voilà assis dans cette attitude pleine d'abandon et de simplicité qui lui fut si habituelle pendant les dernières années de sa vie ; travailleur obstiné, il note telle observation rare, il inscrit sur son carnet la pensée, l'exclamation, le cri, le geste qui caractériseront un type ; on devine la fantaisie et la tendresse, l'esprit et les larmes, le réalisme et le romanesque à la fois ; ce charme qui se dégage de la statue, comme il se dégageait jadis de Daudet lui-même, on sent qu'il va passer dans sa prose ailée, leste et souple, dans ses personnages presque tous sympathiques, en dépit de leurs travers et de leurs ridicules. — Ces êtres créés par sa plume sont toujours fortement colorés ; c'est sans doute la faute au seul menteur du midi, au soleil qui exagère, tout ce qu'il touche mais en même temps ils ne se replient pas sur eux-mêmes sous le poids d'une trop savante analyse, ils ne se dissèquent point, ils sont tout en dehors, ils vivent ; quelques instants de pose ont suffi au peintre pour lui révéler les replis les plus cachés de leur personnalité. Nous les avons presque tous rencontrés ; ils refuseront peut-être de se reconnaître dans le portrait un peu chargé qu'a fait Daudet, mais dussent-ils admettre la justesse du trait, la vérité partielle du type, ils passeront devant la statue sans la moindre rancune ; le rire désarme et qui n'a ri en lisant l'épopée de la gaieté française, je veux dire les trois volumes de *Tartarin* ? On est désarmé aussi en présence de ces alternatives de triomphes éclatants et de misère physique, de bonheur et de souffrances morales, et qui a plus de droit à décrire celles-ci, pour les avoir plus personnellement éprouvées

et surmontées ? à vivre dans l'adversité, a dit son frère, nous sommes de bonne heure devenus des hommes.

Les concitoyens de Daudet ont été raillés par lui, ils ont reçu quelques égratignures ? c'est possible, c'est même certain ; lui en faire un reproche, ce serait oublier que c'est presque toujours au Midi qu'il a demandé son inspiration, qu'il a rencontré, pour ne citer qu'un exemple, en Meraut l'homme du peuple aux sentiments chevaleresques apôtre quand même d'une cause qui eut sa grandeur. C'est du Midi que lui viennent et cette facilité d'invention qu'on a tant admirée en lui et cette richesse d'imagination, qui sait si bien rester, comme l'a dit Zola, au point exquis où la poésie finit et où la réalité commence ; la nervosité, l'ironie, la douce irrévérence sont venues plus tard.

Ce que n'ignorent pas non plus les concitoyens de Daudet, c'est qu'en se moquant des sots et des méchants, il a trouvé le temps de s'apitoyer sur les humbles et que l'un des premiers il a pratiqué la religion de la souffrance humaine, c'est d'autre part qu'il a su en 1870 malgré sa myopie mettre le sac au dos et le fusil sur l'épaule.

Nul ne s'étonnera donc qu'un comité se soit formé à Nîmes pour glorifier Alphonse Daudet et perpétuer son souvenir ; nous ne voulons voir que dans la bonté de notre cause la raison de son succès rapide, trop rapide ont même dit des esprits chagrins. Le Conseil Municipal de Nîmes avait singulièrement facilité la tâche du comité en lui donnant une subvention importante ; plus tard les sommes votées par le conseil Général du Gard ou allouées par l'Etat ont complété les souscriptions particulières et le produit d'un certain nombre de fêtes. Nous en arrêtons ce soir la série par l'idyle tragique de l'Arlésienne que les plus grands artistes de la Capitale ont tenu à représenter, le jour de l'inauguration de la statue ; ils ont voulu en prêtant leur gracieux concours, quelques uns dans un rôle secondaire, rendre hommage à leur cher Daudet : La ville de Nîmes leur en exprime sa reconnaissance, tout comme à Batisto Bonnet, un autre méridional, qui répandit sur les dernières années de son baile, la pénétrante senteur de la terre natale. J'ai lu quelque part que M. Léon Daudet aurait eu la pensée de le faire venir à Paris pour

représenter aux obsèques de son père une douleur familière, intime et cordiale, au milieu de la banalité ordinaire des funérailles. Ce soir, a côté de M. Ernest Daudet qui a toujours professé pour son frère la plus vive admiration et qui a témoigné au comité que j'ai l'honneur de présider, tant de sympathie, ce soir Batisto Bonnet contribuera à la glorification du grand romancier, du délicieux conteur et vous pourrez juger combien le protecteur était aimé et comme il méritait cette affection.

A tous ceux qui, par leurs souscriptions, par leur plume, par leur parole, par leur zèle désintéressé, nous ont aidés dans l'œuvre entreprise, au grand artiste Falguière qui a fait revivre notre Daudet, le comité reconnaissant adresse ses remerciements ; il a conscience que les efforts de tous ont doté la ville de Nîmes d'un monument dont elle peut être fière, au milieu de tant d'autres, d'un monument destiné à perpétuer la mémoire d'un des plus illustres parmi les enfants du Soleil.

Discours de M. Roujon, Directeur des Beaux-Arts.

Messieurs,

L'honneur de célébrer avec vous Alphonse Daudet appartenait au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Jusqu'au dernier moment, M. Georges Leygues avait espéré être des vôtres. Il lui a fallu renoncer à une joie qu'il goûtait d'avance en artiste et en ami. Vous serez indulgents à celui qui vient le suppléer. Pour remercier votre comité, pour féliciter votre municipalité et votre population de leur piété envers le maître, pour consacrer dignement sa mémoire, il faudrait ici une bien autre voix. Souffrez que je me place, dès le début, sous la protection d'Alphonse Daudet, Il daignait m'honorer de quelque confiance ; il avait accueilli, avec une bonté paternelle, ma jeune admiration ; plus tard, il m'assistait souvent, dans mes fonctions, de la tendre sagesse de ses conseils. Les siens veulent bien ne pas s'offenser de me voir ici ; c'est là mon seul titre et toute mon excuse.

Je m'autoriserai encore, auprès de vous, de la sympathie respectueuse qui m'attache à cette terre des grands souvenirs. Pour un homme qui sert la cause de l'art avec un zèle sincère, votre ville est une amie maternelle. Si redoutable que soit l'épreuve, j'oserai donc vous entretenir un instant du génie, dans ce pays de gloire et de beauté.

La vie d'Alphonse Daudet est bien connue de vous. Sa première enfance, espiègle et rêveuse, s'écoula dans votre antique cité, à l'abri de ces pierres illustres dont vingt siècles ont doré la splendeur. Heureux d'abord, insouciant et choyé, il commença tôt l'apprentissage de la douleur. Des revers de fortune condamnèrent ses parents à l'exil, car pour ces vrais Cévenols, enivrés de lumière, c'était un exil que ce brusque départ aux brumes de la Saône. A ce jeune faune, lâché ici en liberté, vagabondant de votre cours ensoleillé aux foires somptueuses de Beaucaire, le lycée de Lyon parut une geôle. Il faillit se cabrer contre l'esclavage. Mais les bonnes muses maternelles veillaient sur leur nourrisson ; le souffle embaumé des lettres an-

ciennes vint réchauffer cette jeune âme frileuse et tromper sa nostalgie. Les beaux vers rendirent à l'enfant le bruissement des cigales familières ; il retrouva dans la fête du passé l'azur et le soleil. A quatorze ans, il était poète, moins par son aptitude précoce à manier les rythmes que par sa sensibilité suraiguë. Créature de douleur ou de joie, dont la fonction était de chanter. Hélas ! il fallait « subsister, » comme dit La Fontaine. On fit de ce songeur farouche un répétiteur au collège d'Alais. Ce qu'il souffrit là, Daudet devenu homme, Daudet célèbre et triomphant, n'avait pu l'oublier ; il l'a dit, comme il savait dire, dans ces pages d'ironie et de colère que plus d'un lecteur a mouillées de larmes. Le cri de détresse, l'appel désespéré qu'il poussa vers Paris furent entendus par le bon frère.

Ernest était déjà en route pour la fortune ; il gagnait dans la littérature plus de 75 francs par mois : il pouvait adopter le cadet. Il ne fallait pour cela que du cœur. Alors, c'est l'arrivée à Paris, inquiète et joyeuse ; ce sont les chères années de gaie misère, la course éperdue vers le succès, enivrante comme la poursuite d'un papillon, les déboires gentiment supportés, les vastes espoirs. Puis, un beau soir, le petit provincial ébloui voit son volume « *Les Amoureuses* » luire, coquettement habillé de rose, aux étalages du vieil Odéon. Peu de débuts furent aussi purs, aussi sincères, aussi spontanés. C'était frais comme une brise d'avril et limpide comme une goutte de rosée. Si haut que se soit élevée plus tard la pensée d'Alphonse Daudet, on serait tenté de lui reprocher d'avoir volontairement désappris cette langue des vers, qu'il avait parlée, presque enfant encore, avec l'esprit d'un abbé de cour et la grâce d'un pâtre ionien. Mais, par bonheur, le prosateur harmonieux des *Lettres de mon Moulin* demeurait un poète impénitent. Paris se tut un instant pour écouter cette voix si neuve et si fraîche. Tant de malice et de candeur l'avaient conquis. Dès la première *Lettre* accueillie par le *Figaro*, il fit de Daudet son charneur préféré. Bientôt, le gai conteur, partout fêté, sentit l'ambition lui venir avec le succès. Il tenta, avec des fortunes diverses, l'aventure du théâtre ; avant d'enrichir la scène française d'un

inoubliable chef-d'œuvre, *l'Arlésienne*, il connut l'énergente griserie des premières et leurs lendemains redoutables.

En 1867, n'ayant pas trente ans, Alphonse Daudet portait avec une élégance adorable un nom déjà célèbre. Un heureux mariage, semblable à quelque arrivée par un beau temps en un port amical, l'enveloppa de bonheur et de paix. Nous ne voudrions point, par des commentaires indiscrets, alarmer une modestie ombrageuse; mais que la femme exquise et vaillante au cœur d'épouse et à l'esprit de sœur, dont nous saluons la présence ici, nous laisse la remercier respectueusement d'avoir fixé une âme semblable et charmé une telle destinée, Daudet n'a cessé de le proclamer; deux choses l'ont fortifié et grandi. Ce fut d'abord la douce leçon du foyer domestique; ce fut ensuite l'appel inouï de la France vaincue. La guerre de 1870 fit de lui un autre homme. Dans les sinistres veillées aux remparts, aux bruits des canons du siège de Paris le félibre insoucieux et rieur comprit ce que la tragédie humaine contient d'horreur et de mystère. Il sortit de ces heures terribles plus conscient, plus grave et meilleur.

Au lendemain des deuils de la patrie, nous retrouvons Alphonse Daudet, frémissant encore, mais ennobli et virilisé, contemplant les hommes et les choses de cet œil voilé et profond qui semblait ne rien regarder et savait tout voir. Le pur artiste renonçait à l'aimable gloire, pour lui trop facile, que lui promettaient les anthologies; il devenait en silence un créateur d'âmes. Un austère logis du Marais, tout embaumé du parfum des vieilles vertus françaises, véritable îlot de rêverie dans la marée grondante du travail, lui offrait un asile et lui faisait une solitude. Ce fut là, on peut le dire, que naquit, pour l'honneur des lettres, un second Alphonse Daudet, toujours poète, mais plus près de la souffrance et de la vie. L'admirable récit de « Fromont jeune et Risler aîné » inaugura triomphalement cette ère nouvelle. Le roman national, l'art de Balzac, de George Sand et de Flaubert comptait un maître de plus. Le public se plaisait depuis longtemps à marcher derrière son charmeur dans les sentiers de cystes et de lavande; il le suivit, avec plus de ferveur encore,

dans cet âpre chemin de vérité. Le fantaisiste délicieux *des Contes de mon Moulin* et *des Contes du Lundi*, devenu un romancier de la grande race, conserva ses anciens fidèles et gagna des lecteurs par milliers. Il s'adressait à tous à la fois, aux aristocrates de l'esprit et à l'immense foule, aux plus raffinés de ses pairs comme au plus humble des passants.

Dès lors, les œuvres se succédèrent, de plus fortes en plus fortes, de plus en plus hautes, trahissant chaque fois, et chez l'écrivain un affranchissement de la manière et chez l'homme un élargissement de la pensée. On vous ferait injure en vous parlant longuement de ces romans les plus populaires de tous les livres : *Jack*, *le Nabab*, *Numa Roumestan*, *Sapho*, *l'Évangéliste*, que citerai-je encore ? Les types créés par Daudet sont vivants de la vie du génie : nous les coudoyons tous les jours, nous les saluerions par leur nom. Chacun de vous dessinerait de mémoire et l'invincible Delobelle, et la petite Chêbe, et le naïf Jansoulet, et la souffrante Désirée, et cette Ida de Barancy au cerveau de perruche féroce et innocente. Pendant vingt-cinq années, sans que sa verve ait jamais faibli, Daudet a animé des créatures. Il nous a donné des frères et des sœurs, faillibles à notre exemple, imparfaits comme nous, mais familiers à nos yeux et chers à nos cœurs, en ce qu'ils participent de notre douloureuse humanité.

Quant à définir cette œuvre multiple, je laisse la tâche à de plus dignes. Daudet vient à peine de nous quitter et déjà s'est produit pour lui ce recul qui permet les jugements définitifs et les justes sentences. Son vaste poème n'a pas une ride ; j'ose affirmer qu'il n'en aura jamais. D'où lui vient ce secret de jeunesse ? C'est que ce maître, indépendant jusqu'à la sauvagerie, s'était gardé de toute formule, et libéré une fois pour toutes les théories. En vain chercherait-on à l'embrigader dans telle ou telle de ces écoles dont s'engoue le caprice d'un jour. Idéaliste, réaliste, impressionniste, que nous veulent ces mots vides, lorsqu'il s'agit d'un tempérament d'élite et d'une pensée libre ?

Daudet était tout cela à la fois et rien de tout cela : il

n'était quelui-même. « D'après nature ! a-t-il-dit quelque part, je n'eus jamais d'autre méthode. » Ce fut là toute l'esthétique et toute la doctrine de celui que la vérité menait par la main.

Et c'est pour cela qu'on l'aimera toujours ! Il a l'émotion irrésistible, le charme invincible, le don du rire et celui des pleurs, il sait imposer la leçon qui dure. Français avant tout, Français de France, il a le sens exquis de la mesure, il a la force et il a le goût. Il saura railler Tartarin sans l'offenser, en gardant pour lui un fonds de tendresse ; si sévère qu'il soit pour Sapho, il saluera en elle ce qu'il y a de vénérable et de sacré dans sa douleur. Sans rien cacher de nos misères, il n'outrage jamais l'humaine dignité.

Une leçon entre toutes se dégage de son œuvre. Cet ironiste redoutable garde ses traits les plus aigus pour la sottise, l'hypocrisie, la perversité. Il ne trouve rien de plus ridicule ici-bas qu'une âme basse : il estime que les méchants sont stupides. Et quelle chaude tendresse, quelle généreuse amitié pour les humbles, pour tous ceux que le sort torture, pour les blessés, pour les sacrifiés, pour les vaincus ! Ce n'est point cette pitié des professionnels, quelque peu théoricienne et pédante, qui le plus souvent se résoud en phrases ; sa pitié à lui se trahit dans un regard, dans un sourire ; elle demeure pudique comme une aumône :

Mais une larme coule et ne s'y trompe pas.

Alphonse Daudet n'avait pas soixante ans. Après n'avoir servi que les lettres, il touchait à ce beau soir de la vie d'artiste, à l'heure mélancolique et sereine où le travailleur fatigué peut jouir en paix de sa pensée et se résumer dans une œuvre suprême. Ce fut alors que la mort le ravit à l'admiration de tous, à la tendresse de sa compagne, à la piété de ses enfants qu'il avait formés selon son esprit et selon son cœur. Depuis plusieurs années, un mal cruel ne laissait intact en lui que l'intelligence. Nous lisions anxieusement les progrès de la mort sur les lignes ravagées de ce visage qui avait gardé si longtemps la beauté d'un jeune dieu. Il fallut nous séparer de lui. La foule l'a conduit en pleurant au champ du repos ; sur le passage

de son cercueil, les jeunes ouvrières de Paris et les petits écoliers jetaient des fleurs. Le peuple, dans son profond instinct de justice, avec sa sagesse inconsciente, reconnaissait en lui un de ces élus bienfaisants qui enrichissent le trésor de la race et rendent meilleur le songe de la vie.

Vous avez voulu, messieurs, — et c'est une pensée des plus nobles, — revendiquer pour la terre natale un peu de cette renommée qui appartient à tous. Nîmes a demandé à un grand statuaire de lui rendre l'image de son fils. L'illustre voix de Frédéric Mistral va faire entendre l'hymne immortel de la poésie et de l'amitié. Ce jour n'est pas un jour de deuil : votre ville a raison d'être en fête. C'est avec des rameaux, des parfums et des chants qu'il sied de célébrer cette date heureuse.

Le « Petit Chose » entre dans la gloire, au tintement des cloches des Pâques fleuries.

Pour Alphonse DAUDET

Quant tu voudras serrer le faisceau de ta gloire,
O Nîmes, quant tes fils voudront se souvenir
Des illustrations qui peuplent ton histoire,
Pour les faire connaître aux siècles à venir,

Le faisceau sera lourd et la gerbe abondante ;
Car le ciel t'a souri, car ils furent nombreux
Ceux qui, nés dans tes murs, ont rendu triomphante
L'auréole qui ceint ton front victorieux.

J'y retrouve Antonin de pieuse mémoire,
Baduel, Graverol, Ménard, Séguier, Guizot.
Le compositeur Poise et le peintre Natoire,
Le poète Reboul, le poète Bigot.

J'y vois, pour rappeler une figure ancienne,
Domitius Afer ; plus près Jacques Saurin ;
Plus près encore Montcalm et Rabaut Saint-Étienne,
Et j'y vois de nos jours l'auteur de Tartarin.

J'y vois le romancier exquis, le conteur tendre
Dont la mélancolie et la franche gaieté,
Dans ces œuvres qu'il est doux de lire et d'entendre,
Conserveront ce nom à la postérité.

Comme par le talent tout se métamorphose !
Comme ce nimbe d'or jette un brillant reflet !
Au début, humblement, c'était le Petit Chose ;
Maintenant, ce sera pour tous le grand Daudet.

Sans doute, il nous a fait plutôt la parodie
De ce midi qu'on raille.... et qu'on aime pourtant.
Nous savons supporter cette plaisanterie,
Et l'utile leçon, nous l'acceptons gaiement.

Car ce qui nous console en ce malheur extrême,
C'est que les Tartarins sont partout légion ;
En France, en Italie, en Amérique, et même
Ailleurs, nous sommes tous un peu de Tarascon.

Gloire donc à Daudet sans arrière-pensée ;
Que ce nom si nimois vive en notre cité,
Et que jour après jour une foule empressée
Rende à son piédestal l'hommage mérité !

Et quand, se reposant près de l'ombre touffue,
Nos arrière-neveux verront ce front rêveur,
Qu'ils se disent, en contemplant cette statue :
Ce fut un grand esprit et ce fut un grand cœur !

Gustave FABRE.

*Lu à la séance publique de l'Académie de Nîmes,
le 10 Mai 1900.*

**Vers composés pour être lus devant le monument
d'Alphonse Daudet, le jour de l'inauguration**

*O mort ! où donc ton aiguillon ?
O Sépulcre ! où donc ta victoire ?*

Le grain renaît dans le sillon,
Et l'homme renaît dans l'Histoire.
Il est encore parmi nous,
Celui que l'on pleurait naguère,
Il nous est rendu par Falguière,
Le voilà ! Nous l'acclamons tous !

Nimois de cœur et d'origine,
Il aimait sa ville *Antonine*,
D'un amour qu'Elle lui rendait ;
Fière de la métamorphose,
Qui du modeste *Petit Chose*,
Avait formé le Grand Daudet !

Rappelons-nous sa prose aimée,
Si coquette, si parfumée,
Lisons et relisons sans fin,
Ces purs joyaux d'orfèvrerie,
Légendes simples et fleuries,
Qu'il écrivait *de son Moulin*.

Venez dans les sentes ombrées,
Près du chantre des *Amoureuses*,
Oui, venez au déclin du jour,
Sous les peupliers, les charmillas,
Venez apprendre, ô jeunes filles,
A bégayer le chaste amour.

Venons tous faire les offrandes
De l'Esprit, à tant d'Œuvres grandes,
Que Daudet grava sur l'airain ;
Celle-là surtout — et quand même, —
Celle qui nous raille et qu'on aime
Et qui s'appelle : — *Tartarin* !

Sa fine et mordante satire,
Adroitement nous vise et tire
Au cœur, nos défauts mutuels.
Mais le dépit est-il possible ?
On est fier de servir de cible,
A des traits si spirituels.

Oui nous garderons ta mémoire,
Toi, dont le nom couvre de gloire,
Ta ville au ciel pur et vermeil,
Et nos *Félibres* dans leurs rimes,
Tresseront, noble enfant de Nîmes,
Pour toi, des rayons de soleil !

Alexandre Ducros.

A la mémoire d'Alphonse Daudet,
à sa famille, au nom de la Revue du Midi

A. C.

ÉLU DE L'ART !

Labor improbus omnia vincit.

.*.*

Le cèdre du Liban plus haut monte toujours !
A l'éclat du soleil, qui dore les beaux jours,
D'un coup d'aile enflammé l'*Aigle-Royal* s'élève
Dans l'espace d'azur, où, l'artiste de cœur,
Sans jamais se lasser, poursuit avec bonheur,
« Auréolé par son labeur, »
Le sillage éthéré d'un rêve !

Et ce rêve, — divin en sa pure beauté,
Fait courir un frisson d'exquise volupté
Dans les veines de feu de son être extatique ;
Au rythme de son vol, il se berce plus haut
Sur les sommets d'or pur et de pourpre, où le *Beau*
Lui montre un horizon nouveau
D'un geste toujours magnifique.

Sous le charme, il relève un front majestueux,
Qu'éclaire à nos regards l'astre éclatant des Cieux,
Intangible miroir qui reflète son âme,
A laquelle son Dieu, plein de bonté, donna
Tandis que de leur sein s'envolait l'*Hosana*
L'amour de l'Art, qu'illumina
Le rayonnement de sa flamme !

La Gloire ! — de lauriers, fleuris sur son chemin,
 En couronnes tressés par sa divine main
 — Souriante d'orgueil, en ses transports le couvre :
 Sur son sein maternel en l'attirant aussi : —
 Sois heureux désormais ! — lui clame-t-elle ainsi ;
 Pour toi toute grande, voici
 La postérité qui se rouvre !

Vois ton nom, entre tous, devenir immortel !
 Inconscient génie, aux pieds de mon autel
 Tu fis brûler l'encens dans son urne embaumée ;
 Et s'élevant sans cesse en spirales d'azur
 Dans mon temple, où jamais on ne vit rien d'impur,
 Il m'arrivait, tout aussi pur
 Que la brise, des dieux aimée.

* *

— « Va toujours grandissant ! — » C'est ainsi qu'il dit :
 Ces paroles d'amour, Daudet les entendit
 Harmonieusement chanter à ses oreilles :
 Au milieu des combats de la vie il advint
 Qu'il chemina, soumis à leur pouvoir divin ;
 Elles furent le pur levain
 De son courage dans les veilles.

Son labeur obstiné ; ses généreux efforts ;
 L'ont mis parmi les plus vaillants et les plus forts.
Robustesse du chêne et charmes de la Rose !
 Sa devise est pour sur telle au temple de l'Art :
 Tout jeune il s'enrôla sous son noble étendard ;
 Et la belle *Sapho* plus tard
 Berça son divin *Petit Chose*.

Et, fébril, sa main en chassait sûrement
Saphyr ! Rubis ! Opale ! Onyx et diamant
 Sur l'or pur des bijoux aux fines arabesques :
 Le monde, émerveillé, fixa les yeux sur lui ;
 Il fut sacré *Grand Homme* ; — et sa gloire, aujourd'hui
 Dépasse le fait, et reluit
 Sur nos monuments gigantesques.

* *

O Nemausa ! — cité des empereurs romains ! —
Tu peux, en contemplant l'ouvrage de leurs mains,
Teintes du sang si pur des nobles fils des Gaules,
Être frère à bon droit de l'*Antonin* nouveau
Dont tu couvris de fleurs le fragile berceau,
Sûre que le sceptre du Beau
Ruissellerait sur tes épaules.

Oui ! l'éclat de ce sceptre, — ainsi qu'un Empereur,
Apportant la Concorde, où jadis la Terreur
Régnait lugubrement sur les peuples esclaves :
Prédestiné vainqueur, aux sons de l'Olifan,
Dans tes murs rajeunis, à tes yeux triomphant
Le fait briller ton noble enfant
Sur les débris de leurs entraves.

C'est pourquoi, sur le sol des Gaulois nos aïeux,
Sous l'insondable azur irradié des cieux
Où passe, — inspirateur — le souffle de la Grèce,
Nemausa !... Glorieuse et splendide cité,
Dans le marbre éclatant, de *Paros* apporté
Au soleil de la Liberté,
Tu te montres sœur de Lutèce !

Beaucaire, le 27 Mars 1900.

Ant. CHANSROUX.

Sonnet lu au nom du félibrige latin :

A Daudet per l'Inauguracioun de soun mounument

Trente ans as dounat au parla de França
 La coulou dau ciel qu'esclairèt toun bres,
 Lou fum de sa flous, lou van de sa dansa,
 L'oumbra de sous pins e de sous ciprès.

Nîmes e Paris — naissença e mourtança —
 Per avedre aussat lous dous escalîs
 De sa gloria, escrich l'antiqua parlança,
 Metoun sus toun front rosas e lauriès.

Ieu que beve au Lez una aiga ajounida
 Dins mila ans de saupre et de cercaments,
 Ai pres à mous orts sa garba flourida
 Per la traïra aici jout tous iols vesents.

Se toun corp laïat, toun ama alanguida
 D'una obra sans treva en sous pensaments,
 Renaissien chaca an en novela vida
 De travals arduts, de longs escriments,

Es qu'aviès viscut dins nostas devesas,
 Alenat l'oudou de sous pins cantants,
 Begut das rajous las aigas tebesas,
 Embé lou sourel e l'er das salants,

O tus qu'an legit mila iols de Francesas,
 O segound nascut das Lengadouciens,
 O pintre vivent d'amour, de prouesas,
 Pouete enebrit de flous et de cants !

A. ROQUE-FERRIER

A Daudet pour l'Inauguration de son monument

Tu as, trente années durant donné à la langue de France — la couleur du ciel qui éclaira ton berceau, — le parfum de ses fleurs, — l'élan de ses farandoles, — l'ombre de ses pins et de ses cyprès.

Nîmes et Paris (la ville de ta naissance et celle de ta mort) — en remerciement d'avoir élevé davantage les escaliers — de leur gloire et d'avoir écrit l'antique parler d'oc, — couronnent aujourd'hui ton front de lauriers et de roses.

Nous qui buvons à la rivière du Lez une eau redevenue jeune — dans mille années de savoir et de recherches, — nous avons à nos jardins pris leur gerbe fleurie — pour la déposer ici sous tes yeux.

Si ton corps fatigué et ton âme alanguie — par les pensées d'un labeur sans trêve renaissaient — tous les ans dans une nouvelle vie — de longs écrits et de travaux ardu,

C'est que tu avais vécu dans nos forêts, — respiré l'odeur de leurs pins féconds en murmures, — bu les eaux tièdes des sources — en même temps que le soleil et l'air des salines,

O toi que des myriades d'yeux de Françaises ont lu avec délices, — ô second fils des Languedociens de Montpellier, — ô peintre vivant de l'amour et des vaillances, — poète enivré de chants et de fleurs !

QUERELLE DE NYMPHES

Suite ⁽¹⁾

DIALOGUE

ENTRE LA NYMPHE DE LA FONTAINE DE NIMES

ET CELLE DE LA FONTAINE DE MONTPELLIER

(La scène est au château de Marsillargues, en Janvier 1771).

LA FONTAINE DE MONTPELLIER

Nymphe, c'est trop longtemps me faire violence !
De quel droit vous voit-on, en ces heureux climats,
Partout vous arroger le droit de préséance
Et sur moi-même, enfin, oser prendre le pas ?

LA FONTAINE DE NIMES

Eh ! depuis quand, à quel titre vous-même
Oseriez vous ici donner la loi ?
En vérité, ma surprise est extrême.
Ouvrez les yeux... Vous radotez, je crois.
Vous dont le nom depuis six ans à peine
Est, on le sait, connu dans ce canton,
Y pensez-vous ?... Avec une fontaine
Qui, sur ses bords, vit César et Caton,
Voudriez vous faire comparaison ?

(1) Voy. *Revue du Midi* du 1^{er} Mai 1900, p. 400.

LA NYMPHE DE MONTPELLIER

De l'empire, en tous lieux, pour avoir l'avantage,
 Certes quand une nymphe allègue son grand âge,
 C'est fante, assurément, de meilleures raisons ;
 En attraits, à coup sûr, elle est très mal en fonds.
 Gardez vos deux mille ans.... D'un si charmant partage
 Je suis très peu jalouse...., et j'aime mieux l'hommage
 De Brienne (1), Beauvau (2), Becdelièvre (3) et Dillon (4),
 Que l'honneur d'avoir vu jadis, sur mon rivage,
 Pompée, Antoine, Auguste, Emile ou Cicéron.

LA NYMPHE DE NIMES

Si ce vieillard, dont partout tant de belles
 Voudraient en vain couper de près les ailes,
 Eut, de sa faux, moissonné mes appas,
 De mille amants à mes charmes fidèles
 L'essaim toujours ne suivrait point mes pas.
 Il court un bruit..... C'est que votre jeunesse
 Vous fait d'abord nombre d'adorateurs,
 Mais que sentant refroidir leur tendresse
 Bientôt ils vont chercher fortune ailleurs ;
 A tous les miens en tout temps je sais plaire,
 Mes lois (et c'est ce qui vous désespère),
 Malgré l'envie et malgré mes vieux ans,
 Mes douces lois n'ont point fait d'inconstants (A).

(1) Etienne-Charles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse nommé en 1763.

(2) Le maréchal Charles-Juste de Beauvau, commandant du Languedoc depuis 1763.

(3) Alors évêque de Nîmes.

(4) Arthur-Achard Dillon, nommé en 1762 à l'archevêché de Narbonne, siège qui donnait, avec la présidence du Languedoc, l'administration de la province.

(A) Cette promenade, d'une beauté originale en son espèce, a cet avantage distinctif de plaire plus la seconde fois que la première. Les étrangers y accourent, et les habitants de la ville s'y rendent en foule, attirés par la situation à l'abri des vents trop fréquents en Bas-Languedoc. Le défaut contraire fait presque toute l'année désertier la fontaine de Montpellier où, pour se promener, il faut un temps pour ainsi dire fait exprès.

N. B. — Les notes précédées d'un chiffre sont seules de l'éditeur,

Ainsi Ninon, plus que sexagénaire,
 Entre ses bras des plus jeunes beautés
 Par ses attraits aux autels de Cythère
 Fixa souvent les amants enchantés.
 Ainsi....

LA NYMPHE DE MONTPELLIER

Cessez, cessez un discours qui m'offense.
 Nymphé, il fallait répondre et non pas m'outrager.
 Je pourrais rabaisser cet excès de jactance,
 Mais je prétends de vous noblement me venger.
 Venez, venez aux lieux qu'honore ma présence ;
 Tous les arts à l'envi décorant ce séjour
 Y répandent l'éclat et la magnificence ;
 Vous ne me connaîtrez jamais bien qu'à ma Cour.
 La, vous ne verrez point mon onde taciturne
 Sourdre et couler sans bruit dans un humble vallon.
 A l'aide d'un trajet difficile et très long,
 Sur un mont escarpé j'ai transporté mon urne,
 D'où mes flots cristallins au plus fort de l'été
 Portent au loin le frais et la salubrité ;
 C'est de là qu'au moyen d'une triple cascade
 Désaltérant sans cesse une riche cité,
 Sur le sol desséché d'une aride esplanade
 Je dois porter bientôt, par ma limpidité,
 L'ombrage, les plaisirs et la fécondité. (B)
 C'est de là que les mers, les fertiles campagnes,
 Les rochers menaçants et l'azur des montagnes,
 Offrent à l'œil perdu dans le vaste horizon

(B) Le plus grand avantage de la fontaine de Montpellier est celui de pouvoir, du lieu élevé où elle est placée, laver toutes les rues quelconques de la ville, donner de l'eau à toutes les maisons, et veir enfin fertiliser ce vaste terrain nommé l'Esplanade qui sert à la fois et de promenade et de place d'armes : Combien ne serait-il pas facile d'y apporter des eaux, tant plates que jaillissantes, et de faire enfin du lieu le plus aride, le plus triste, le plus brûlant, un lieu des plus agréables et des plus frais ; il ne faut qu'un peu d'argent pour cela, et le vouloir.

Un spectacle sans pair, sûr en toute saison.
 A grands frais élevé, c'est là pour ma demeure
 Qu'un palais élégant, fait par la main des dieux,
 Du Russe et de l'Anglais qu'il attire à toute heure (C)
 Fixe par ses beautés les regards curieux.
 Venez de tant d'objets considérer la pompe,
 Nymphes, vous sentirez alors, ou je me trompe,
 Ce que vous me devez... vous vous connaîtrez mieux...
 Et... ce sont là des faits...

LA FONTAINE DE NIMES

Oui, Nymphes, mais l'emphase,
 Convenez-en, dégrade vos pinceaux.
 Le vrai, le vrai, loin d'en être la base
 Seul est omis dans vos brillants tableaux.
 Sur mon honneur, je crois que la Garonne
 A gros bouillons coule dans vos canaux ;
 Vous abusez du droit d'être gasconne,
 Et je ne vois ici que de grands mots.
 Permettez-moi, ma très modeste émule,
 Non pour flatter, mais pour mettre en son jour
 La vérité... dans le plus grand scrupule
 De prendre aussi la palette à mon tour,
 Car je n'ai point, (je le dis sans détour),
 L'art, comme vous, de dorer la pillule.

LA FONTAINE DE MONTPELLIER

Mais à des faits, enfin, que peut-on objecter ?

LA FONTAINE DE NIMES

Les faits toujours peuvent se discuter.
 Tel argument n'est point inattaquable ;

(C). Quand cette scène se passait, une flotte russe mouillait à l'île Minorque et à Gibraltar, et plusieurs officiers de cette nation et anglais étaient venus, soit pour leur santé, soit pour d'autres affaires, à Montpellier.

Avec des faits, très souvent on a tort...
 Bref... sur les faits... il faut qu'au préalable
 Les disputants entre eux soient bien d'accord.
 Détaillons-les... D'abord, ce rare ouvrage
 Que pour porter superbement vos eaux,
 D'arcs très pesants supporte un double étage
 N'est point exempt, croyez-moi, de défauts.
 Témoin cet angle, hors de place et maussade,
 Qui vers le centre amenant un repos,
 Coupant en deux la suite des arceaux,
 En interrompt gauchement l'enfilade...
 Il est sifflé des savants et des sots ;
 Mal à propos en feriez-vous parade.

En vain aussi des plus riches couleurs
 Me peignez-vous votre nouvel asile.
 J'ai vu de près ce brillant domicile,
 J'en puis parler... D'après les connaisseurs
 J'en vais tenter ici quelques esquisses.
 Si l'on vous croit, ce séjour enchanteur
 Est, mot à mot, le séjour du Bonheur
 Et l'Elysée a bien moins de délices.
 Mais, jugeons mieux... D'un sincère pinceau
 Traçons ici, sans fiel et sans mystère,
 Et le local et le divin château (D)
 Par la Russie et toute l'Angleterre
 Trouvé, dit-on, si superbe et si beau.
 Voici le vrai... Des deux bouts de la terre
 C'est en ces lieux si doux, si fortunés,
 Que chaque jour tous les vents déchainés,

(D). C'est un petit édifice circulaire en forme de temple, vulgairement dit *château d'eau*, copié sur ces petits salons qu'on voit dans quelques jardins des environs de Paris, ou sur les petits temples rayonnants de la gloire que les peintres élèvent pour l'ordinaire sur le sommet du Parnasse, près du cheval Pégase. Aussi quelques plaisants de la ville de Montpellier, choqués de le voir si déplacé, l'ont-ils baptisé *l'écurie du cheval de bronze*, attendu que sur cette même place, il y a une statue équestre de Louis XIV. Cette statue, alignée sur le temple, le masque en entier, et le temple masque la plus belle vue du monde.

Des ouragans souvent et du tonnerre,
 Convenez-en, précurseurs forcenés,
 Viennent par choix pour se livrer la guerre.
 Rien n'y saurait arrêter leurs fureurs
 Et, pour surcroît, le dieu de la lumière,
 Neuf mois de l'an parcourant sa carrière,
 Semble vouloir, par ses vives ardeurs,
 Faire un bûcher de la nature entière.

Dans ces beaux lieux, de Flore et de Zéphyr
 On n'entendit jamais un doux soupir.
 Eh! quel attrait sur ce plateau sauvage
 Pourrait fixer ces deux tendres amants ?
 Pas une fleur, un gazon, un bocage.
 Pour ses ébats l'Amour veut de l'ombrage.
 Aussi ce dieu, pour ses plus doux transports,
 Même à Paphos préfère-t-il mes bords :
 Charmants réduits, verdure, épais feuillages,
 Nymphes, sur vous j'ai tous les avantages.
 Ce sont des faits que je cite à mon tour :
 Détruisez-les... En proie aux noirs orages,
 Le froid Borée, ou l'ardent dieu du jour,
 Dans vos états par leurs cruels ravages
 Donnent des lois... Dans les miens, c'est l'Amour.
 Contre le Nord, obstacle insurmontable,
 Par la nature élevé de tout temps,
 Près de ma source, un rocher favorable
 Semble fixer un éternel printemps.
 J'y vois sans cesse et Cipris et les Graces,
 Diane, Flore, et les jeunes Zéphyr
 Avec Hébé conduire sur mes traces
 Les Ris, les Jeux, les Danses et les Plaisirs.

LA FONTAINE DE MONTPELLIER

Si par l'injuste sort la main de la Nature
 Sur vous, plus que sur moi, répandit ses bienfaits,
 Nymphes, celle de l'art réparant cette injure

M'en dédommage assez.... La noble architecture
Et le ciseau savant brillent en mon palais.

LA FONTAINE DE NIMES

Pour votre honneur, Nymphé, d'un tel ouvrage
Ah ! Gardez-vous de tirer vanité.
De Callimaque en vain l'ordre vanté
Du sot vulgaire y force le suffrage ;
D'un ordre auguste, aussi brillant que sage,
En déplaçant ainsi les ornements
Où l'architecte avait-il le bon sens ?
Pour le palais d'une nymphe aquatique
Fallait-il donc un temple de Vénus ?
Non.... sans chercher des travaux superflus
J'eusse mieux aimé une grotte rustique,
Enfant du goût, où du genre hydraulique
L'art, déployant les secrets peu connus
Du vrai génie, eût, malgré la critique,
Pu faire éclore un phénomène unique.

Ah ! que jadis, voyant un tel abus,
A juste titre Horace, que mon onde
Avec Mécène et les maîtres du monde
Plus d'une fois dans son sein a reçus,
En se raillant de l'inepte Rotonde
Aurait bien dit : *Non erat hic locus !* (E)

Mais à coup sûr, ce censeur équitable
Non loin des bords qu'arrose le Weser
Eut admiré ce monument durable
Qu'aux yeux trompés on croit construit en l'air,
Palais brillant, demeure transparente,
Séjour heureux d'une nymphe touchante
Qu'indignement déshonora Ficher ;

(E). Il ne faut pas être surpris d'entendre parler latin une nymphe qui a vécu avec César, Horace, Virgile, etc... Il est très vraisemblable aussi que sa rivale, fixée dans la Capitale de l'Empire d'Esculape, soit familière avec cette langue.

Par ses beautés, cette grotte immortelle,
Nymphé, aurait dû vous servir de modèle
Et, pour un temps oubliant nos climats,
Pour se former (je vous le dis sans feinte)
Votre architecte eût dû porter ses pas
Droit à Cassel, et non pas à Corinthe (F).

C'est à l'excès méconnaître son art
Que de blesser ainsi la convenance ;
Mais votre asile, à vous parler sans fard,
Offre un défaut, malgré son élégance,
Bien plus choquant et d'une autre importance...
Il s'aperçoit dès le premier regard,
Et je ne puis le passer sous silence.
Ma Muse, ici, va de votre Mansard
Plus sûrement mettre, à l'aide d'un conte,
Dans tout son jour l'ineptie et la honte :
« Illustre auteur d'un superbe tableau,
« Aux curieux jadis un peintre habile
« Pour le montrer allait de ville en ville.
« Accourez tous, messieurs, rien de si beau, —
« S'écriait-il, — ne frappa votre vue ;
« De ces lointains admirez l'étendue ;
« L'illusion qui naît sous mon pinceau,

(F). Ce morceau du genre hydraulique, exécuté sur un lieu tout à fait semblable au Peirou, est connu de tout le monde ; il faut voir le goût, le génie et la magnificence réunis dans cette merveille de la Hesse pour en pouvoir juger. Vous ne voyez là, ni dorique, ni ionique, ni corinthien, et ce n'en est pas moins un ouvrage de génie. Il n'y eut pas un militaire homme de goût, qui n'ait versé des larmes en 1757 sur la dévastation que le rare monument éprouva en trois jours par l'avidité du partisan Ficher qui en enleva jusques aux plombs et au fer qui en faisaient partie. Tout l'ouvrage est surmonté d'une statue d'Hercule en bronze si gigantesque qu'un grenadier se cachait dans une de ses jambes et dans le bas de la massue. Son poids énorme seul la sauva de la rapacité des troupes en question. Au lieu du Panthéon que présente la fontaine de Montpellier, il eut fallu élever un superbe obélisque de la base duquel seraient sorties des trois cascades. Cette idée était susceptible d'ornements pleins de génie, et cet obélisque, par sa flèche aussi élevée qu'aigüe, n'eut point interrompu le magnifique cordon des coteaux lointains que masque le Château d'eau ; l'œil satisfait, enfin, n'eut rien perdu de la belle vue du Peirou.

- « La perspective et toute la magie.
- « Tout sous ma main décèle le génie.
- « Il disait vrai. . . . Mais tout en pérorant,
- « Debout planté, du dos touchant la toile,
- « Son large corps, rien moins que transparent,
- « Sur la peinture interposait un voile
- « Qui du chef-d'œuvre offusquait le devant.
- « Que faites-vous ? — lui dit maint assistant, —
- « On ne voit rien. . . . Démasquez votre ouvrage
- « Si vous voulez avoir notre suffrage.
- « Lors, il se range et chacun à l'instant
- « Sur le tableau promenant sans obstacle
- « Un œil avide, . . . en son ravissement
- « Battit des mains s'écriant au miracle. »

Ce peintre ici vous donne une leçon,
 Profitez-en. . . . C'est un avis sincère.
 Par l'élégant et cruel Belvédère
 N'obstruez point le plus riche horizon
 Dont la Nature ait orné l'hémisphère ;
 Sans nul quartier, en dépit du maçon
 Qui le mit là sans rime ni raison,
 Au dieu du goût si vous prétendez plaire
 Incontinent rasez-le sans façon. (G)

LA FONTAINE DE MONTPELLIER

Nymphe, c'en est assez. . . . Que dois-je enfin conclure
 D'un si sage conseil et de si doux propos ?
 Que tout en moi fournit matière à la censure
 Et qu'à vos propres yeux vous n'avez nuls défauts ?
 Si j'écoutais pourtant une juste satire,
 Sachez qu'à vos dépens, sans être Despréaux,
 On pourrait bien aussi trouver matière à rire :
 Témoin la profondeur de ces larges canaux

(G). Ce parti est dur à prendre, mais c'est le seul si l'on veut
 conserver à cette promenade les plus grandes beautés qui en peu-
 vent faire le prix.

Dont l'étranger d'abord demande où sont les eaux ;
 De ces travaux manqués, dont le public se moque ;
 Témoin l'amas confus, ridicule et baroque,
 Par qui, dès votre source et dès les premiers pas,
 Votre Vitruve annonée assez son embarras (H.)
 De faces et de flancs, témoin cette manie
 Qu'à grands frais (et pour cause) un vieux ingénieur,
 De l'illustre Vauban ignare imitateur,
 En dépit de Lenôtre et de La Quintinie,
 A propos d'un jardin prodigue son génie ;
 Témoin.... Mais voulez-vous terminer nos débats ?
 Je n'y vois qu'un moyen.... c'est de prendre un arbitre.
 Ils roulent (entre nous) sur un certain chapitre
 Sur lequel en mille ans nous ne finirions pas.
 De Vaucluse, à propos, la Nymphé ici s'avance...
 Remettons-lui nos droits : son âge, son grand sens,
 Son amour pour la paix, son savoir, sa prudence,
 Tout fait à son aspect naître la confiance.
 Approuvez-vous le choix ? Répondez.

LA FONTAINE DE NIMES

J'y consens.

LA FONTAINE DE NIMES ET LA FONTAINE DE MONTPELLIER

A LA FONTAINE DE VAUCLUSE, ENSEMBLE

Dans ce grand jour, Nymphé, par vos talents
 Eternisez l'honneur de vos annales.
 En éteignant nos discordes fatales,
 Donnez la paix aux jaloux habitants
 De deux cités voisines et rivales,
 Et de l'envie écrasez les serpents.

(H). Cette critique que fait ici la Nymphé de Montpellier n'est pas sans fondement. Placez-vous sur le premier pallier du perron de la première terrasse élevée sur le rocher, portez vos yeux sur l'endroit où s'échappent les eaux de la source pour couler dans le Nymphée, vous serez un peu choqué de la confusion et de l'irrégularité de ces ouvrages ; mais c'est une tache dans le soleil.

(1) Mareschal (Jacques-Philippe) ingénieur directeur des fortifications de la province de Languedoc.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE AUX DEUX NYMPHES

Pour terminer vos différends,
 Vous demandez une sentence.
 A vos vœux, nymphes, je me rends,
 Mais ce n'est pas sans répugnance :
 Décider en toute équité
 Entre vous qu'elle est la première
 Pour le mérite et la beauté,
 N'est pas une petite affaire....
 Rappelez-vous tous ces combats,
 Ces haines, cet affreux grabuge
 Par qui, jadis, en pareil cas,
 Certain berger choisi pour juge
 Fit le malheur de tant d'Etats.
 La matière est très délicate ;
 Le jugement qui surviendra
 A l'une des deux déplaira,
 Le fait est sûr... Mais je me flatte
 Que bientôt elle en connaîtra
 Et les raisons et la justesse,
 Et que mon arrêt passera
 Pour l'oracle de la Sagesse.

JUGEMENT

A LA FONTAINE DE NIMES

I

Renoncez à la vanité,
 Pour mieux dire à la petitesse
 D'attendre du seul droit d'afnesse
 Votre supériorité.

C'est un hasard, non un mérite,
 (Disons ici la vérité),
 Votre sœur pour la majesté
 Est digne sur vous qu'on la cite.

Un certain air de dignité
Saisit d'abord et frappe en elle ;
Elle n'a pas votre gaîté,
Non, mais avouez qu'elle est belle.

Pour la parer, tous les Césars
Qu'on a vu vous rendre les armes
Auraient épuisé tous les arts,
Si leurs yeux eussent vu leurs charmes.

Par l'éclat de ses ornements
Au premier coup d'œil elle impose.
Elle fera beaucoup d'amants :
Les retenir, c'est autre chose.

A LA FONTAINE DE MONTPELLIER

II

Bien que de maint admirateur
Chaque jour vous fassiez recrue,
Vous êtes en votre faveur,
Jeune Nymphé, trop prévenue.

On vous fuira pour vos grands airs
Vous n'êtes flatteuse, ni douce.
Plus d'un amant brigue vos fers,
Mais votre froideur les repousse.

Ce n'est pas assez d'éblouir
Pour mettre les cœurs dans vos chaînes,
Et pour les y fixer sans peines
C'est le cœur qu'il faut attendrir.

Par un charme qu'on ne peut rendre
Et plus piquant que la beauté,
Votre sœur peut toujours prétendre
Aux grâces de la nouveauté.

Si quelque défaut la dépare,
 Elle sait les effacer tous
 Par un art sans prix et bien rare,
 Celui de plaire à tous les goûts (I).

PRONONCÉ

A LA MÊME

Rendez-lui donc le même hommage
 Que lui rendit l'antiquité,
 Et qu'à l'exemple de notre âge
 Lui rendra la postérité.
 De la nature en apanage
 Si vous recûtes la beauté,
 Ses grâces, son aménité,
 Lui font un bien plus doux partage.
 Cédez... et sans difficulté
 Laissez-lui le juste avantage
 Du pas et de la primauté.

Signé *la fontaine de Vaucluse* avec tous les gens de bon goût, en dépit de nos seigneurs les Etats et de toute la province qui, par une prédilection inique s'épuisent pour embellir la sœur cadette en abandonnant l'ainée à ses propres ressources qui sont infiniment au-dessous de ses mérites.

Dixt.

(I). La fontaine de Nîmes est une promenade charmante à tous les égards par l'aimable diversité de ses beautés naturelles ou des ornements de l'art qu'elle ne découvre que par degré. Dès le premier pas qu'on fait à celle de Montpellier, on a tout vu, et l'intempérie de l'air vif et dévorant qui y règne sans cesse en écarte tous ceux qui chérissent leur santé, surtout les dames.

La première est une personne pleine de pudeur, de grâces, d'honnêteté, qui enflamme de plus en plus son vainqueur par la vue de mille beautés dont une défense faible le laisse jouir tour à tour ; l'autre est une belle courtisane sans adresse, sans sentiment, sans vergogne qui, pour débiter, étale sans aucun voile tous ses charmes : on est un peu plus ébloui d'abord, on en jouit un moment, mais on n'y revient plus.

FIN

*La fontaine de Nîmes à Messrs les Magistrats
de la même ville*

MESSIEURS,

Si je voulais ici vous exprimer dans sa vraie étendue toute la reconnaissance que je dois aux brillants hommages que vous me rendez depuis 25 ou 30 années, je ne finirais point : C'est par vos uniques soins que le siècle de Louis XV m'a rendu toute la splendeur que j'avais dû autrefois au siècle d'Auguste. Mon cœur en est pénétré. Mais, Messieurs, je ne puis vous dissimuler les vives alarmes qui le troublent de plus en plus depuis quelques années.

Eh ! quoi, messieurs, après tous les efforts que vous avez faits pour décorer magnifiquement ma demeure, faudra-t-il chaque jour que j'en voie sous mes yeux mutiler et dépérir tous les ornements ? Au nom de ma tendresse pour vous, au nom de vos plaisirs et de votre gloire, si l'injustice de votre province se refuse à votre amour pour moi, au moins n'abandonnez point à la faulx du temps, ni aux profanations d'une jeunesse effrénée et impie, les autels que vous m'avez élevés. Dans l'impuissance de pouvoir porter à sa perfection le temple que vous m'avez bâti, qu'un entretien assidu au moins le rende digne et de vous et de moi, jusqu'à ces temps plus heureux et prochains où une ville nouvelle s'élevant aux pieds de ma source me rendra la première et la plus fortunée des nymphes, comme vous, Messieurs, le premier et le plus glorieux peuple de l'Univers.

Post scriptum. — Au nom du dieu des goûts, Messieurs, au nom de la déesse Diane qui se joint à moi, otez de devant mes yeux cette hideuse et informe représentation, ouvrage d'une main ignorante et barbare qui a défiguré si odieusement mes traits. Quelle idée voulez-vous qu'un ouvrage aussi grossier donne aux siècles à venir de votre goût et de la nymphe qui fait vos plaisirs : c'est au marbre le plus rare, au ciseau le plus savant, à venger un outrage dont je suis loin d'accuser votre cœur. (1)

(1) Le vœu exprimé n'est pas encore réalisé.

LE MZAB ET LES MOZABITES

QUELQUES MOTS SUR LA PÉNÉTRATION DU SAHARA

Dans la population indigène des villes de l'Algérie, on remarque des hommes vêtus ordinairement d'un sarrau de laine appelé Kechabia à dessins de diverses couleurs, dont la coiffure est garnie d'une cotonnade flottante et qui parlent entre eux un langage qui ressemble au Kabyle ; ils tiennent des boucheries, de petites boutiques d'épicerie, de légumes, de fruits, de charbon de bois (1) ; d'autres sont conducteurs d'ânes et font des transports de matériaux ; tous savent se faire comprendre en français. Ces indigènes sont des mozabites. Ils sont laborieux, paisibles, honnêtes, entreprenants, économes et ils arrivent parfois à la fortune.

Leur pays d'origine, le Mzab, situé dans l'extrême Sud, à 200 kilomètres au delà de Laghouat, est des plus curieux à étudier et je vais y conduire le lecteur, en le faisant partir de cette dernière ville, qui est la base de notre occupation dans le sud de la province d'Alger.

Laghouat est une ville de 5000 âmes, située à 486 kilomètres d'Alger, bâtie au milieu d'une oasis

(1) Ce qu'il y a de particulier c'est que les marchands de bois mozabites d'Alger sont tous de la ville de Bou-Noura dont le nom signifie ville de la lumière.

de palmiers de 200 hectares. Cette oasis est arrosée par les eaux de l'oued Mzi, qui descend du Djebel Amour, se perd dans les sables en arrivant dans la plaine et émerge de nouveau un peu en amont de la ville.

Laghouat est le chef lieu d'une subdivision et on y entretient une colonne mobile toujours prête à partir au premier signal.



Quand on quitte Laghouat pour se diriger vers le sud, on trouve devant soi un immense plateau presque horizontal où la vue s'étend, comme en pleine mer, jusqu'aux limites de l'horizon. Le sol est recouvert d'une carapace calcaire friable sur laquelle il existe une végétation clairsemée où domine une plante ligneuse de 30 à 40 centimètres de hauteur que les arabes appellent *remetz* (*salsola articula*) et qui est employée comme combustible.

Quand on a franchi quelques kilomètres on commence à apercevoir, de loin en loin, des arbres de haute futaie, au feuillage épais, qui croissent dans des dépressions peu sensibles, marquées par des ilots de verdure d'où émergent des touffes vivaces de jujubier sauvage. Ces arbres sont des *betoums* (pistachier de l'atlas), ces dépressions sont des *dayas* et le pays que l'on parcourt est la région des *dayas*, qui s'étend des limites de la Province d'Oran à celles de la province de Constantine, sur une largeur d'une soixantaine de kilomètres.

Sur cet immense plateau où il n'y a presque pas de pentes, les eaux pluviales se réunissent dans des cuvettes en entraînant des débris de terre végétale.

tale et ces limons ont fini, avec le temps, pour former une couche assez épaisse pour nourrir de grands arbres.

Les dayas sont espacées de 2 à 3 kilomètres les unes des autres, de sorte qu'on en a toujours en vue un certain nombre ; elles ne portent, le plus souvent que quelques betoums isolés mais quelques unes présentent de véritables bouquets d'arbres assez serrés. La plus belle daya est celle de Tiltrémt, qu'on trouve sur sa route à 89 kilomètres de Laghouat ; elle a une superficie de 103 hectares et un sous-inspecteur des forêts y a compté, en 1875, environ 2400 betoums (1) grands ou petits, dont quelques uns mesurent jusqu'à 4 et 5 mètres de circonférence.

Comment ces arbres arrivent-ils à naître et à se reproduire dans un pays parcouru en certaines saisons par d'immenses troupeaux, étant donné que le bétail est friand de leur feuillage ? On ne rencontre de jeunes betoums qu'au milieu des touffes épineuses de jujubier sauvage qui couvrent une partie des dayas ; les graines de betoum semées naturellement, qui arrivent à germer dans ces touffes, s'y trouvent défendues contre la dent du bétail. En grandissant les jeunes betoums étouffent le jujubier qui les a protégés ; les animaux peuvent alors brouter leurs branches basses, mais ne peuvent plus arrêter leur croissance. On remarque que le feuillage de ces

(1) Cette daya a subi de grands dommages par suite du passage des troupes, bien que des consignes sévères soient données pour empêcher de prendre du bois de betoum pour la cuisson des aliments et prescrire de n'employer que des plantes ligneuses qu'on trouve en abondance autour de la daya.

arbres est rasé par le bas, en parasol, à la hauteur où peut atteindre le chameau (1).

Si on enlevait le jujubier sauvage des dayas, le betoum ne pourrait plus s'y reproduire ; cet arbuste mérite donc d'être protégé avec une sollicitude toute particulière.

Le betoum est très vivace, mais sa végétation est lente ; les arbres que nous trouvons dans les dayas ont mis des siècles pour atteindre le développement qu'ils ont aujourd'hui.

A partir de l'Oued Settafa, limite de la zone des dayas, on pénètre dans la chebka (2), vaste plateau rocheux incliné du Nord-Ouest au Sud-Est, qui s'étend jusqu'au delà d'El-Golea sur une largeur moyenne de 110 kilomètres. La chebka est un plateau régulier qui était primitivement uni ; c'est l'écoulement des eaux pluviales qui, dans la succession des âges, y a creusé les ravins et les oneds qu'on y trouve ; tous les sommets s'arrêtent dans un même plan comme des témoins de l'état primitif.

Le sol est formé d'un calcaire cristallin très dur, d'un blanc grisâtre à l'intérieur et d'un jaune noirâtre à l'extérieur ; il ne présente pas trace de terre végétale.

La région de la chebka est d'une tristesse mortelle, la vue est renfermée dans un cercle étroit ne dépassant pas les crêtes qui bordent le thalweg que l'on suit et on n'a sous les yeux que des rochers d'une teinte livide qui paraissent calcinés par un soleil torride ; à chaque col que l'on gravit on es-

(1) Tous les essais de culture de betoum qui ont été faits dans les postes du sud ont échoué.

(2) Chebka veut dire filet. Le nom vient probablement de ce que la région porte un réseau inextricable de ravins, qui ressemble à un filet jeté sur le sol.

père que le regard sera délivré de cette espèce d'oppression et pourra s'étendre, mais cet espoir est toujours trompé ; on étouffe moralement.

Dans ces mornes solitudes il n'existe pour ainsi dire pas de végétation, on ne trouve les plantes ligneuses qui servent de combustible et dont se nourrissent les chameaux que dans le lit des ravins et dans les fentes des rochers ; une pluie un peu abondante y fait naître aussitôt une végétation vigoureuse. On ne rencontre pas un être vivant, pas un oiseau, pas même un insecte. Le roc que l'on foule est raboteux, âpre, mordant et ronge en un rien de temps la chaussure de nos soldats.

Jamais on ne se figurerait qu'on va trouver, dans ce pays désolé, des cités populeuses, et pourtant c'est là qu'un petit peuple, qui diffère de langage (1) et de religion avec les populations qui l'entourent et qui compte près de 30.000 âmes, est venu abriter son indépendance et sa foi religieuse ; c'est là qu'est le berceau de ces Mozabites que nous avons vus répandus dans nos villes.

Quand, après avoir marché l'espace de 32 kilomètres dans l'affreux pays dont j'ai essayé de donner une idée, on aperçoit, tout à coup, au fond d'un ravin, qui est l'oued Soudan, les magnifiques palmiers de l'oasis de Berrian, bien verts, serrés les uns contre les autres et qui paraissent chercher à dépasser les berges rocheuses qui les étreignent, on éprouve une sensation de délivrance et on marche plus allègrement.

Après Berrian, il faut encore franchir 47 kilomè-

(1) Le langage des Mozabites a une grande analogie avec celui des Kabyles et celui des Touaregs.

tres dans la Chebka pour arriver à l'oued Mzab, où l'on trouve groupées, sur une longueur de 7 kilomètres, cinq des sept villes de la confédération : El-Ateuf, Beni-Isguen, Ghardaïa sur la rive droite ; Bou-Noura et Melika sur la rive gauche.

Nous connaissons déjà la position de Berrian ; la septième ville du Mzab, qui est Guerara, est située 88 kilomètres au nord-est de Ghardaïa, sur l'oued Segrir, près du bord oriental de la Chebka.

L'oued Mzab prend son origine, je ne dirai pas sa source, puisqu'il n'y coule pas une goutte d'eau, à 35 kilomètres au nord-ouest de Ghardaïa, à hauteur des cinq villes que je viens de nommer ; il forme une vallée à fond sablonneux, d'une largeur qui varie de 800 à 1.800 mètres, creusée dans la Chebka, à une profondeur d'environ 80 mètres, et dont les flancs rocheux et abruptes sont presque inaccessibles. Les oasis occupent le fond de cette vallée ou celui de petits affluents qui y débouchent et les villes sont bâties en amphithéâtre sur des croupes qui se détachent des berges avec des pentes un peu plus douces que dans le reste de la vallée.

Les villes du Mzab ont un aspect uniforme. La mosquée, avec son minaret en forme de pyramide quadrangulaire tronquée, qui ressemble à la cheminée de certaines usines, occupe le point culminant ; au-dessous sont étagées les maisons à terrasses, bâties en pierre ou en pisé, serrées les unes contre les autres. Le tout est enveloppé d'un mur d'enceinte en pierre, de 4 à 5 mètres de hauteur, à pans rectilignes, flanqué, de distance en distance, par des tours ou des bastions crénelés. Les portes d'entrée principales sont surmontées de tours, qui sont de

véritables monuments, où les habitants montent la garde lorsqu'un danger menace. L'ensemble des villes a une teinte jaune terne assez triste, où tranchent agréablement quelques maisons plus riches à arcades blanchies ; on dirait des villes d'argile en train de cuire au soleil.

Les fortifications des villes du Mزاب ne tiendraient pas longtemps devant nos troupes, le canon les aurait promptement jetées par terre ; mais elles peuvent défier tous les efforts des hordes arabes. Les fortifications de la ville des Beni-Isguen, qui ont été refaites en partie, il y a une trentaine d'années, par un Mozabite qui avait été entrepreneur du Génie à Blida, se distinguent par leur bonne construction ; leur aspect, avec leurs tours à deux étages de créneaux, leurs machicoulis, rappelle les enceintes fortifiées du moyen âge.

Les maisons du Mزاب sont assez vastes et bien bâties ; elles n'ont d'autre ouverture sur la rue qu'une porte toujours hermétiquement close et ne reçoivent l'air et la lumière que par une cour intérieure ; elles ont fréquemment un étage.

Melika, qui était la ville sainte du Mزاب, se distingue par la disposition spéciale de ses maisons ; aucune n'a d'ouverture sur la vallée, et leurs terrasses sont invisibles ; l'enceinte est constituée par les maisons du pourtour qui se rejoignent sans solution de continuité. La ville a l'aspect d'une nécropole d'où paraissent bannis le mouvement et la vie.

Les rues sont d'une propreté qui tranche avec la saleté ordinaire des ksour ; certaines maisons offrent aux passants des latrines publiques dissimulées derrière une ouverture de la muraille qu'on prendrait pour une porte d'entrée ; cette prévoyance, bien

qu'intéressée, indique un certain degré de civilisation. Il y a aussi de ces latrines dans les jardins.

On rencontre, particulièrement dans certains quartiers, d'assez nombreuses boutiques qui ressemblent à celles de nos Mozabites d'Alger. On y trouve aujourd'hui toutes sortes de denrées, même des conserves de légumes (1) ; il y a surtout beaucoup de cotonnades. Certaines boutiques sont spécialement affectées au commerce des grains et des dattes, d'autres au commerce des légumes. Elles possèdent souvent de vastes caves servant à emmagasiner les dattes et les céréales pour le commerce en gros. On trouve aussi de petits entrepôts de bois de menuiserie et de charpente et des magasins de fers.

Une police sévère règne dans les villes ; ainsi, il est défendu, même aux étrangers, de fumer dans les rues. Le tabac est absolument pros crit au Mzab sous toutes ses formes : « Lorsque le diable fut chassé du paradis, disent les lettrés pour expliquer leur aversion pour tous les produits de cette plante, il urina à la porte et il en sortit une plante de tabac. » Il va sans dire que toutes les boissons alcooliques sont sévèrement prohibées.

Comme population féminine, on ne rencontre dans les rues que de jeunes fillettes ou des femmes très mûres, si bien enveloppées dans leur épais haïk, qu'elles ne peuvent faire usage que d'un œil et cet œil est tellement dans l'ombre, qu'on ne peut pas le distinguer. Les Mozabites ne plaisantent pas sur la question des mœurs.

Les gens vaquent à leurs affaires avec calme et

(1) Un nommé Bibi a installé une sorte de bazar où on trouve de tout, des articles de quincaillerie et jusqu'à des lanternes de voiture.

une sorte de recueillement ; on se croirait dans un cloître.

Ce n'est que les jours de marché que les rues montrent un peu d'animation. On voit arriver des caravanes d'arabes des tribus avec leurs chameaux de transport, amenant les produits du nord et ceux de l'extrême-sud ; on étale, sur la place du marché des dattes, les grains, les laines, des charges de bois et des denrées qu'on ne rencontre pas sur les marchés du Tell. A côté sont exposés les troupeaux de moutons ; plus loin le delal fait sa vente à la criée ; les boutiquiers ont bondé plus que jamais leurs magasins des marchandises les plus variées. Des débats interminables s'engagent entre vendeurs et acheteurs ; le mouvement et la vie ont succédé au calme habituel des villes.

Dans les réjouissances publiques, les Mozabites oublient tout à fait leur gravité ; ils se grisent à l'odeur de la poudre. Leur fantasia se fait à pied de la manière suivante : Un certain nombre d'individus, équipés comme pour le combat, se mettent sur deux rangs et partent ensemble au petit trot en poussant des cris aigus ; à un moment donné, les deux rangs prennent entre eux un peu de distance, se font face et on tire alors vers le sol d'énormes coups de tromblon, qui font autant de bruit que des décharges d'artillerie. Les Mozabites ne peuvent pas se rassasier de ce jeu, et, dans les grandes occasions, ils consomment, de cette manière, des quintaux de poudre.

..

Les oasis de palmiers occupent le fond des vallées. Pour arroser les cultures, il n'y a, au Mزاب, ni sources, ni eaux courantes quelconques, ni puits arté-

siens ; toute l'eau d'arrosage des jardins est tirée de puits à ciel-ouvert, d'une profondeur de 20 à 40 mètres.

On puise l'eau au moyen de grandes outres en cuir (delou), ayant, à la partie inférieure, une manche de 60 à 80 centimètres de longueur, qui se relève de manière à ne pas laisser échapper l'eau. L'appareil marche sur deux poulies, l'une soulève l'outre elle-même et l'autre, en forme de rouleau, placée plus bas et un peu en avant, reçoit la manche lorsque l'outre arrive au haut de son trajet ; une corde tire alors cette manche et l'eau se déverse dans un réservoir. Un chameau, un mulet ou un âne tire le système des deux cordes, en suivant une rampe qui descend, à partir du puits, et qui a une longueur égale à la profondeur de ce puits ; quand la bête de somme arrive au bout de son trajet et que l'outre s'est vidée, l'homme qui la dirige la fait retourner pour remonter la rampe ; l'outre descend pour s'emplir d'eau en même temps que la manche se relève. Le tirage de l'eau se fait ainsi par un mouvement de va-et-vient continu.

L'eau se déverse dans une auge quadrangulaire appelée asfi accotée à la paroi du puits et construite en dalles (1) pour que la chute de l'eau n'amène pas de dégradations. De l'asfi, l'eau passe dans un réservoir beaucoup plus grand placé en contre-bas, qui a 4 à 5 mètres de côté sur 1 mètre de profondeur, où elle s'accumule. Ce réservoir, appelé majen, est construit en timchent, sorte de plâtre d'une nature particulière qu'on exploite dans le Mzab et qui joue un grand rôle dans les constructions du pays ; le réservoir est fermé par une bonde placée à la partie

(1) Ces dalles se trouvent dans le Mzab.

inférieure, tandis que la communication entre l'asfi et le majen est toujours libre.

Dès que le majen est plein, l'homme qui préside au tirage de l'eau suspend cette opération pour procéder à l'irrigation ; il enlève la bonde du majen et l'eau passe dans un système de canaux dont les pentes sont calculées de manière à la conduire sur tous les points du terrain à arroser. Ces canaux sont rendus étanches au moyen d'un enduit de timchent sur lequel on a passé deux ou trois couches de lait de chaux.

Une grande partie de la population du Mزاب passe sa vie à l'arrosage des jardins ; les puits sont toujours en activité et on n'entend, de tous côtés, que le grincement des poulies. En été, on tire l'eau nuit et jour, tant que les puits ne sont pas taris, ce qui se produit assez rapidement.

Il faut dire que l'évaporation est grande ; dans la saison d'été, le thermomètre ne marque que par exception des températures inférieures à 40 degrés centigrades et, dans les mois les plus chauds, la moyenne est de 46 degrés ; le maximum arrive quelque fois, mais par exception, jusqu'à 52 à 53 degrés à l'ombre. L'air est extrêmement sec, le rayonnement nocturne est considérable, les nuits se rafraîchissent beaucoup et il y a une différence très grande entre le maximum et le minimum dans la température journalière.

On trouve dans la chebka une nappe d'eau peu puissante qui n'est, pour ainsi dire, qu'un suintement, cette nappe se rencontre partout dans un même plan parallèle à la surface primitive du plateau et la profondeur du puits dépend de la cote du point où l'on creuse. On arrive à trouver l'eau même sur les croupes où sont bâties les villes du Mزاب, seu-

lement on est obligé de la chercher à une grande profondeur. Quand on arrive à l'eau on creuse de 4 à 5 mètres dans la couche d'argile bleue ou jaune qui retient la nappe, afin de former un réservoir où vient se réunir le précieux liquide.

La nappe qui alimente les puits doit avoir un écoulement, fort lent il est vrai, suivant la pente des vallées car on remarque que les puits nouveaux qu'on creuse en amont des oasis font baisser et même tarir ceux en aval ; comme c'est toujours en amont qu'on essaie de créer de nouveaux jardins, les oasis ont peu à peu gagné du terrain de ce côté et en ont perdu en aval, de sorte qu'elles ont fini par s'éloigner des villes à côté desquelles les plantations avaient été faites primitivement. C'est ainsi que l'oasis de Ghardaïa ne commence plus qu'à deux kilomètres de cette ville. Les emplacements des anciens jardins sont marqués par des puits en ruine que les indigènes appellent des puits morts et par des palmiers djalis, qui ont résisté au manque de soins et d'arrosage, mais ne végètent plus que misérablement et ne produisent plus rien.

La qualité de l'eau est très variable d'un puits à un autre ; elle est généralement mauvaise. L'eau pour abreuver les animaux se vend aux étrangers qui vont au Mzab à raison de 5 centimes en moyenne pour deux chameaux.

Il pleut fort peu dans le chebka et l'oued Mzab n'arrive à couler que tous les 3 ou 4 ans et même encore plus rarement ; lorsque ce phénomène rare se produit, c'est une grande joie dans le pays car les puits seront alimentés pour plusieurs années. Pour caractériser une année prospère on dit : « La rivière a coulé en telle année. »

Avec une rivière qui reste des années sans eau,

il semblerait superflu de faire des barrages ; il existe pourtant, dans chaque oasis, plusieurs barrages en maçonnerie construits avec beaucoup d'art, seulement leur destination n'est pas la même que celle des barrages ordinaires. Ils ont pour mission de retenir le plus longtemps possible l'eau des crues sur le sol de manière à la forcer à s'enfoncer en terre. Ces barrages sont tantôt en amont, tantôt en aval des oasis ; ils retiennent l'eau, la détournent sur les terrains qu'on veut imbiber et on a établi pour chacun d'eux, tout un système de canaux qui servent à en faire la répartition dans les propriétés.

Une chose à laquelle on ne s'attendrait pas non plus, c'est à trouver la propriété individuelle établie sur les terrains rocheux, absolument stériles, qui bordent les oueds ; elle y est parfaitement constituée au moyen de titres authentiques et les propriétaires tiennent énergiquement à leurs droits. Ces terrains servent à recueillir les eaux pluviales que des rigoles dirigent sur les jardins pour alimenter les puits. Au bas des petits ravins on trouve d'ingénieux répartiteurs qui donnent à chaque copropriétaires une part du précieux liquide proportionnelle à ses droits. On remarque qu'au débouché des ravins les puits sont plus abondants et les palmiers plus verts.

La principale culture du Mzab est, comme on le sait, celle du palmier ; on en compte de 200 à 250 par hectare. Sous l'ombrage des palmiers croissent la plupart des arbres fruitiers de l'Europe : abricotiers, figuiers, grenadiers, cognassiers et quelques orangers et citronniers ; des vignes grimpantes courent d'un palmier à l'autre formant des guirlandes de verdure ; sur le sol même pousse de l'orge, un peu de blé et divers légumes : fèves,

tarottes, navets, oignons, aulx, piments, cucurbitacées et un chou d'une variété particulière qui n'est pas recommandable. On ne cultive pas la pomme de terre, les essais faits pour l'acclimater n'ayant pas réussi. Chaque propriétaire entretient un ou plusieurs carrés de luzerne pour la nourriture des chèvres laitières et des bêtes de somme.

On fait ordinairement deux récoltes par an sur chaque terrain, une de céréales et une de légumes.

Les jardins des oasis sont entourés de murs en pisé, principalement ceux du périmètre. Les oasis sont surveillées et protégées par un certain nombre de tours destinées à abriter les postes chargés de s'opposer aux entreprises des maraudeurs.

C'est un spectacle vraiment pittoresque, surtout au printemps, que ces forêts de palmiers dont les cimes s'élèvent à une vingtaine de mètres de hauteur, avec trois étages de verdure de tons différents et d'une fraîcheur remarquable, ces essaims de travailleurs de race blanche et de race noire et ces chameaux qui font gravement leur promenade de va-et-vient en tirant l'eau accompagnés des cris stridents des poulies.

Il a fallu à la race mozabite une intelligence agricole des plus développées, une tenacité et une énergie extraordinaires et le travail persévérant d'une suite de générations pour arriver à rendre fertile et productif un sol aussi déshérité. Quels résultats n'obtiendrait-on pas si les mêmes efforts étaient faits dans des régions plus favorisées par la nature !

Comme on doit s'y attendre, la propriété a une valeur très grande au Mzab ; le terrain à bâtir se vend dans les villes à raison de 7 francs le mètre ;

c'est à Ghardaïa qu'il atteint les prix les plus élevés. Les palmiers se vendent en moyenne, à raison de 150 francs l'un ; il en est qui atteignent les prix de 1000 et 1200 francs.

A Ghardaïa, à Berrian et à Guerara celui qui cultive comme colon partiaire a droit à la moitié de la récolte ; aux Beni-Isquen, à Melika et à Bou-Noura, où l'eau est peu abondante et l'arrosage pénible, il a pour lui les $\frac{4}{5}$ et même jusqu'aux $\frac{5}{6}$ du produit. La possession de la terre est un luxe plutôt qu'un placement avantageux.

Un recensement des jardins, fait avec le plus grand soin en comptant les palmiers et les puits un à un et en les marquant au fur et à mesure à la chaux, a donné les résultats consignés dans le tableau ci-dessous.

Noms des villes	population	Nombre de palmiers	Nombre de puits		Observations
			en activité	morts	
Ghardaïa	8.309	64.074	1.240	275	L'oasis de Ben-Dahoua, de création récente, dépend de Gardafa ; elle est à 8 km en amont de la ville.
Oasis de Ben-Dahoua		3.754	113	»	Chaque puits arrose en moyenne, selon les oasis, de 45 à 100 palmiers. On arrose tous les deux jours et en été tous les jours.
Melika	2.017	2.865	173	23	On peut estimer la récolte moyenne annuelle des dattes à 63.000 quintaux.
Beni Isquen	5.205	25.875	417	124	Ces dattes sont de très bonne qualité ; celles de Berrian sont les plus estimées.
Bou Noura	1.010	9.954	248	»	
El Ateuf	2.346	16.483	343	90	
Berrian	3.040	27.855	374	»	
Guerara	3.322	28.728	1.016	39	
Totaux	25.549	179.588	3.088	512	Un bon palmier produit 10 régimes de dattes valant 4 francs l'un. Les chiffres de la population sont ceux du recensement de 1896.

Les mozabites n'ont presque pas de troupeaux, ce qui s'explique par l'absence de pacages, ils n'ont que des chèvres laitières ; leurs bêtes de somme, chameaux, mulets, ânes sont presque uniquement employées au tirage de l'eau.

Il n'y a pour ainsi dire pas de chasse dans le Mzab ; c'est à peine si, de loin en loin, on rencontre quelques gazelles et quelques mouflons égarés dans les oueds de la chebka ; on trouve pourtant dans ces oueds des perdrix rouges, des outardes et des lièvres, mais en petit nombre. Les perdrix se tiennent dans la chebka pendant le jour et, à la tombée de la nuit, elles descendent dans les oasis pour y boire et se remiser. Les tourterelles sont assez nombreuses dans les jardins, on trouve aussi quelques pies-grièches. Il n'y a pas d'autres oiseaux, en dehors de ceux que j'ai nommés, qu'une variété particulière de passereaux qui sont très familiers.

On ne trouve ni puces ni moustiques, mais en revanche les mouches foisonnent ; chose curieuse, ces mouches disparaissent complètement pendant les grandes chaleurs en juillet et en août.

Au Mzab, personne n'est oisif ; pendant que la population masculine travaille dans les jardins, la population féminine est occupée dans les maisons au tissage des burnous, des haïks, des tapis et des couvertures. Ces tissus sont généralement grossiers, mais ils sont à bon marché et se vendent très bien. L'industrie du tissage produit annuellement une valeur estimée à 700.000 francs.

On trouve au Mzab des menuisiers, des forgerons, des armuriers, des bijoutiers, des cordonniers, des ouvriers en filali, des fabricants de poterie. Autrefois on y fabriquait beaucoup de poudre, mais cette

industrie a été supprimée. Les maçons du Mزاب sont très estimés, mais ils se font payer grassement ; ils exigent 10 à 12 francs par jour avec la nourriture en sus, laquelle vaut bien 1 fr. 50. Ils emploient avec beaucoup d'adresse dans les constructions le timchent, dont j'ai déjà parlé ; on leur a vu faire très rapidement une coupole de plus de 6 mètres de diamètre sans employer aucun cintre et le travail était très régulier.

Les puisatiers se font payer 6 à 7 francs par jour et nourris. La main d'œuvre est donc très chère au Mزاب, mais il faut dire que la vie matérielle y est aussi très couteuse ; le blé et l'orge s'y vendent plus du double de ce qu'ils valent à Alger ; la viande de mouton revient à 2 fr. 50 le kil. Il n'y a de bon marché que les dattes.

Il n'y a pas d'autre fourrage que le drin (*aristida pungens*) qu'on trouve dans les endroits sablonneux ; la paille qu'on récolte dans le pays se vend à raison de 10 francs le quintal. La nourriture de nos chevaux de troupe est donc très onéreuse ; l'Intendance fait entrer dans leur alimentation, dans la saison où on en récolte, une certaine quantité de carottes qu'elle paie à raison de 5 fr. 50 le quintal.

Il n'y a pas non plus de bois dans ce pays (1) ; le seul combustible est le retem (*genista saharæ*), sorte de genêt à fleurs blanches, qu'on est obligé d'aller chercher fort loin et qui revient à 8 fr. le quintal vert. On brûle aussi l'ouguid, fiente de chameau desséchée qui se vend de 30 à 40 centimes le double décalitre.

(1) On a essayé l'emploi de l'appareil mouchot pour cuire les aliments. C'est une calotte sphérique en métal qui concentre les rayons solaires en un foyer où on place l'objet à cuire. Cet appareil fonctionne très bien lorsqu'il y a ni nuages ni vent, mais il n'est pas entré dans l'usage courant.

La superficie du Mzab n'atteint pas un millier d'hectares cultivés en tout ; aussi, malgré la perfection donnée aux cultures, les produits qu'on en tire ne pourraient pas faire vivre une population aussi nombreuse, même avec l'appoint que donne l'industrie ; c'est le commerce qui fournit aux Mozabites le plus beau de leurs revenus.

Le Mzab est le grand marché de l'extrême sud, c'est là que vont s'échanger les produits du Tell et ceux de l'industrie européenne contre les produits du Sahara. Je vais donner quelques détails sur la façon dont les Mozabites se procurent les grains et les dattes qui sont les principales denrées de leur commerce.

Pour les achats des grains, les commerçants mozabites se servent parfois de l'intermédiaire de leurs compatriotes établis dans le Tell et ils font faire les transports au moyen de chameaux loués dans les tribus des Larba et des Oulad Nayls, des cercles de Laghouat et de Djelfa. Les mêmes convois leur rapportent les marchandises européennes : cotonnades, épicerie, sucre et café, bougie, savon, fers et aciers, outils, quincaillerie, poterie, vaisselle, etc.

Le plus souvent, ils opèrent d'une autre façon. Ils font des avances d'argent à des indigènes des tribus nomades qui vont estiver aux abords du Tell (1) et ceux-ci organisent, au moment de retourner dans le sud, des caravanes qui vont acheter les grains sur les marchés où les prix sont les plus avantageux, ces marchés fussent-ils très éloignés

(1) Autrefois les tribus nomades de la province d'Alger venaient en estivage jusqu'au Chélif et jusqu'à Aumale et c'est à ce moment qu'ils achetaient leurs grains et vendaient leurs moutons et leur laine ; c'était un droit d'usage. Depuis quelques années les colons propriétaires de terrains où les troupeaux venaient pacager ont fait tant de difficultés que les nomades ne s'avancent plus jusqu'à la zone de colonisation.

de leurs campements. L'opération se fait aux risques et périls des nomades, ils portent les grains au Mزاب au retour de l'estivage et livrent alors la majeure partie de leurs chargements pour rembourser les avances qui leur ont été faites et pour se procurer les dattes nécessaires à leur consommation.

Les Mozabites emmagasinent les grains en grande quantité, certains de leurs négociants ont de quoi suffire à la vente pendant trois ou quatre ans. Ils préfèrent avoir leur fortune en grains qu'en numéraire; ils sont, pour cette denrée, les grands pourvoyeurs de l'extrême sud.

Pour leur commerce de dattes, les Mozabites ont d'abord celles que produisent leurs palmiers et qui ne sont pas consommés dans le pays; ils en achètent encore au Gourara et à Métlili, mais leur grand centre d'approvisionnement c'est Ouargla qui produit cinq fois plus de dattes que le Mزاب.

Les Mozabites se sont rendus acquéreurs d'un assez grand nombre de palmiers dans les oasis d'Ouargla et ils les font cultiver par des Khammès. D'un autre côté ils font des avances, soit en argent soit en denrées, aux Ksouriens et aux Nomades possesseurs de palmiers, pour leur permettre de vivre d'une récolte à l'autre et ces avances sont remboursées en nature, au moment de la récolte des dattes, à des prix fixés à l'avance et qui sont naturellement très avantageux pour les prêteurs. Une bonne partie du produit des palmiers passe donc immédiatement entre les mains des Mozabites.

Des marchés de même nature se font avec les Arabes et le remboursement a lieu en moutons ou chameaux.

On comprend que les Ksouriens besoigneux et les Arabes imprévoyants soient généralement endettés

vis à-vis des Mozabites ; ceux-ci ne cherchent pas à ruiner leurs débiteurs, ils ne leur retirent pas le crédit lors même qu'ils n'auraient pu remplir tous leurs engagements. Ils trouvent plus avantageux de les faire travailler à leur profit en les aidant à vivre, que de les faire exproprier et réduire à la misère. Il y a des familles des tribus nomades qui sont ainsi clientes de père en fils de familles Mozabites.

Ces deux populations, les arabes du sud et les mozabites, sont intimement liés d'intérêts et elles ne pourraient vivre l'une sans l'autre. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elles professent l'une pour l'autre un souverain mépris, à cause de la différence de leurs cultes et aussi à cause de la différence de leurs mœurs et de leurs sentiments.

Au moment de notre conquête de l'Algérie, le Mzab avait à peu près le monopole du commerce du Soudan et du Sahara ; c'est là qu'arrivaient toutes les caravanes d'Insalah et la plupart de celles de Ghadamès et du Gourara ; l'abolition de l'esclavage proclamée en 1848 a eu pour conséquence de ruiner à peu près ce commerce extérieur, au fur et à mesure que nous arrivions à faire respecter cette prohibition. Comme on le sait, les caravanes qui sillonnent le grand désert font surtout le commerce des noirs, elles ne peuvent aller que sur les marchés où on leur achète leur marchandise humaine. Elles ont désappris le chemin du Mzab pour se porter vers la Tripolitaine et vers le Maroc et c'est à peine s'il vient quelques caravanes chaque année ; celles qui arrivent encore apportent du henné, de l'alun, des dépouilles d'autruche, des peaux de bêtes fauves, des cuirs ouvragés, des cordes en fibres de palmier très estimées, de l'ivoire et même un peu de poudre d'or ; elles amènent aussi des chameaux de

course et des convois de ces ânes sauvages à poil rosé, si beaux et si vigoureux, que l'on capture dans le Hoggar (1).

Comme nous le savons, les Mozabites ne se contentent pas du commerce qu'ils font dans leur pays, ils vont s'établir dans nos villes de l'Algérie et dans les Ksour arabes un peu importants. Environ un tiers de la population du Mزاب émigre ainsi temporairement. Beaucoup font fortune dans les villes du littoral, mais c'est toujours vers leur pays d'origine que leurs regards sont dirigés, c'est là qu'ils aspirent à aller finir leurs jours. Le sol natal a de bien puissantes attractions !

D'après les lois du Mزاب, les mozabites qui quittent le pays ne peuvent pas emmener leurs femmes ; s'ils épousent des femmes étrangères, il leur est interdit de les conduire dans leur ville d'origine, ce n'est qu'au Mزاب que peut se fonder régulièrement la famille. Cette coutume a conservé la pureté de la race.

Il existe d'assez grandes fortunes au Mزاب, mais l'ostentation n'est pas admise ; les gens riches conservent leur simplicité primitive dans leurs vêtements et dans leur manière de vivre. Ce qu'ils recherchent, c'est une clientèle politique nombreuse, c'est l'influence.

(A suivre)

Colonel ROBIN.

(1) Pour fixer les idées, je vais indiquer l'apport d'une caravane qui est arrivée aux Beni-Isguen, venant d'Insalah : 80 quintaux de lienné à 70 fr. le quintal ; 25 quintaux de salpêtre à 150 et 200 fr. 8 dépouilles d'autruche à 275 fr. l'une ; 3 défenses d'éléphant à 42 fr. le kilogramme ; 8 peaux de panthères du Soudan vendues de 40 à 70 fr. l'une ; 10 peaux de guépard à 12 fr. ; 48 grammes de poudre d'or à 2 fr. 90 le gramme.

Une autre caravane a amené un convoi de 99 ânes du Hoggar.

Depuis que nous nous sommes établis à El-Golea, les rares caravanes du sud qui viennent encore ne vont pas plus loin ; elles y trouvent, pour leurs transactions, des commerçants européens, mozabites, israélites et même arabes.

DOCUMENTS INÉDITS SUR QUISSAC

LES BIENS DU PRIEURÉ DE CANNES, DE LA MANSE DE
MONTMIRAT ET DE SAINT-SATURNIN-DE-CLAIRAN SON
ANNEXE AU DIOCÈSE D'UZÈS, EN BAS LANGUEDOC, EN
1789.

En exécution du décret de l'Assemblée nationale, le Roi rendit un édit, le 18 novembre 1789, prescrivant un inventaire de tous les biens réels et personnels des bénéfices des prieurs du Royaume.

Nous trouvons, dans les archives de Quissac, la déclaration faite à ce sujet par M. Bonniol, prieur de Cannes et Clairan, qui font aujourd'hui partie du canton de Quissac.

Ce document inédit est très complet, son auteur ne dissimule rien, mais il semble appeler l'attention de qui de droit sur l'exagération des évaluations desdits biens.

Cependant il reconnaît que ces biens lui rapportaient annuellement 200 livres, quittes des frais de culture et d'exploitation et la dîme 2.050 livres.
Total..... 2.250 liv.

Il payait pour la taille. 34 liv. 11 den.

Et pour la dîme 267 » de déc.

Total..... 301 liv. 11 den. 301

Il lui restait..... 1.949 liv.

Son successeur est aujourd'hui loin d'être aussi largement rénuméré.

Mais hâtons-nous de donner la parole à M. le Prieur Bonniol, docteur en droit canon, prêtre, curé de Notre-Dame-de-Cannes, de la manse de Montmirat et de Saint-Saturnin-de-Clairan, diocèse d'Uzès, en bas Languedoc.

Déclaration de Taille.

Les biens dépendans du bénéfice de Cannes, de la manche de Montmirat et de Saint-Saturnin-de-Clairan, son annexe au diocèse d'Uzès, en bas Languedoc, consistent en mobiliers et immobiliers sçavoir : pour le mobilier :

- 1° Un calice avec sa patenne d'argent ;
- 2° Un soleil et un ciboire d'argent ayant un seul pied commun pour les deux ;
- 3° Une boîte d'argent pour porter le Saint-Viatique à la campagne ;
- 4° Trois ampoules d'argent pour les saintes huiles ;
- 5° Tous les ornemens, linges, livres et objets nécessaires pour le service divin mentionnés dans le dernier procès-verbal de visite de Mgr l'Évêque d'Uzès ;
- 6° Un extrait de la recherche générale des biens nobles du diocèse d'Uzès faite l'année 1548, où les biens actuellement dépendans du bénéfice et église de Cannes et Clairan se trouvent compris et dénombrés comme dépendans du dit bénéfice et jous par le prieur-curé pour lors titulaire ;
- 7° Un extrait du compoix du dit lieu de l'année 1668, dans lequel les dits biens se trouvent compris comme nobles et jous par le prieur-curé pour lors titulaire ;
- 8° Aveu et dénombrement des biens de l'église de notre dame de Cannes et de son annex de Clairan fait le 30^{me} aoust 1687 aux commissaires du Roi, par M. François Costadont, prêtre-curé du dit Cannes et Clairan son annexe et duquel contenu le titulaire actuel est en possession et jouissance, ledit contenu au dénombrement formant la totalité des immeubles du bénéfice de Cannes et Cairan consiste sçavoir : pour l'église de Cannes :

1° Le sol de l'ancienne maison claustrale ruinée de fond en comble, confrontant du levant M. Jacques Massip, avocat en la cour royale de Sommières, du couchant Jean Massip jeune, du midy l'église, le cimetière et le dit Jacques Massip, du vent droit la rue, contenant environ une quarte :

2° Une vigne au terroir appelé de la *Fesque*, confrontant du levant Pierre Dumas, du couchant Louis Germain, du midy Jen Durand, du vent droit le valat contenant deux cesterées, une quarte, deux boisseaux ;

3° Une terre au terroir appelé au *Pradan*, confrontant du levant Louis Germain, du couchant Guillaume Perrier et du midy, aussi du vent droit François Massip et le chemin d'Anduze contenant trois cesterées :

4° Une terre au terroir appelé *Aquo d'olivier*, confrontant du levant le chemin de Crespian, du couchant Jean Massip jeune, du midy le chemin de Sérignac et Louis Germain, du vent droit le dit chemin de Crespian contenant une cesterée ;

5° Une terre au terroir appelé *La Roque*, complanté d'oliviers, confrontant du levant M. Jacques Massip, du couchant le chemin de la Pignède, du midy Jean Massip, fils de Daniel, du vent droit Jean Massip jeune, contenant une cesterée et trois quartes ;

6° Une terre appelée *le Clos de la Clastre*, confrontant du levant le valat de Courmet, du couchant Jean Massip fils de Daniel et Guillaume Malachane, du midy le chemin Tristan prat et le dit Malachane, du vent droit le valat de Cantarel, contenant quatre cesterées, une quarte et demi-boisseau ;

7° La maison claustrale dont la communauté a fait l'acquisition depuis le sus dit aveu de dénombrement, laquelle maison consiste en logements pour le titulaire et ses domestiques en grenier à foin, écurie, basses-cours et un très petit terrain, la rue au milieu qui joint au clos de la Clastre ci-dessus énoncé sert de jardin au titulaire.

Immobiliés de Clairan

1° Un tènement de terroir à l'entour des ruines de l'église

de Clairan, confrontant du levant le valat de Courmet et le grand chemin d'Alais à Sommières, du couchant les hoirs de François Dide. Pierre Boissier et Etienne Prade et le chemin des pins de canelles, du midy Jean Prade et les hermes des mouillures, valat au milieu venant des pins de canelles, allant au valat de Courmet, du vent droit, ledit valat de Courmet, le seigneur de Clairan, et Jean Prade, valat au milieu venant des devois des costes, contenant le sus dit tènement trois salmées dont la 1/2 est inculte et de nul rapport.

2° Un bois au terroir appelé de *Montvouloux* confrontant du levant les bois des mouillères et les Rezins, chemin au milieu descendant au long du creneau du bois jusqu'au chemin venant du mas de Costignargues à la dite Eglise du couchant, les costes, du vent droit, aussi le chemin du mas de Costignargues, valat au milieu entre les dits costes et prieur allant au valat du Courzet, du midy, les devois des costes contenant dans le sus dit dénombrement 58 cesterées 3 quarts 10 dextres, *mais de l'aveu des connaisseurs, il y a beaucoup moins de contenance.*

3° Une terre au terroir appelé de *Rouveyrolle*, confrontant du levant et du vent droit le valat de Courmet, du couchant le seigneur de Clairan et Jean Prade, chemin de l'église au milieu et du midy le seigneur de Clairan, contenant une salmée en culture et demi salmée inculte ;

Les experts y ont trouvé 8 quarts de plus que dans le dénombrement fait au roi énoncé ci-dessus.

4° Une terre appelée *Terre Longue*, confrontant du levant Etienne Prade, fossé au milieu, du couchant, soi-même, le grand chemin de Sommières au milieu, du midy le valat de Courmet et du vent droit le Seigneur de Clairan, contenant une cesterée inculte.

5° Une autre terre au terroir de *Courmet* confrontant du levant soi-même, le grand chemin de Sommières, au milieu du couchant et du midy le valat de Courmet, du vent droit le Seigneur de Clairan, contenant une émine.

6° Autre terre, fossé au milieu le tout joignant ensemble au terroir appelé le *fenadou* où il y a une petite fontaine, confrontant du levant Etienne Valette et le grand chemin d'Alais à Sommières, du couchant et marin, les hermes et

la rivière de Courme du vent droit les dits hermes des Moulières, contenant deux salmées en culture.

Dans la manche de Montmirat, de la dimerie de Cannes il n'y a point de terres appartenant au prieur curé du dit Cannes.

Les quels biens du dit Cannes et Clairan, ci-dessus énoncés, produisent annuellement deux cents livres quittes des frais de culture et d'exploitation.

Selon l'alivrement des compois de Cannes et Clairan ces biens ci-dessus énoncés doivent payer pour les six derniers mois de l'année 1789, 1/ livres 5 sols 7 deniers, sçavois : 8 livres 4 sols 6 deniers pour canne et 9 livres 1 sol 4 denier pour Clairan.

Ainsi la totalité des biens du bénéfice de Cannes et Clairan énoncés ci-dessus, devraient payer annuellement, selon le taux actuel 34 livres 11 sols 2 deniers de Taille, laquelle somme est à déduire des 200 livres du revenu des dits biens.

Les biens dépendans de la partie de Cannes, ne sont grevés d'aucun *obit* ni fondation à la connaissance du titulaire actuel.

Ceux dépendans de Clairan sont grevés d'un *obit* ou fondation d'une messe par an, en forme d'anniversaire à laquelle messe doivent assister trois prêtres.

Le titre de fondation n'est pas en mon pouvoir il est dans les archives de M^e Assenat de Clairan, ainsi qu'il m'en a assuré lui-même.

Le prieur curé de Cannes et Clairan son annexe jouit et a joui de même que ses prédécesseurs des biens énoncés ci-dessus et de la dixme de Cannes, manche de Montmirat indépendante et de Clairan annexe de Cannes, lesquelles dixmes réunies sont actuellement affermées deux mille cinquante livres.

Sur lesquels revenus réunis sçavoir : 200 livres du revenu du bien fond et 2050 livres de la dixme il est obligé de payer 267 livres 4 sols de décimes et de plus pour les six derniers mois de l'année dernière environ 17 livres 5 sols 7 deniers de taille ; il est de plus tenu et obligé de fournir et entretenir tout ce qui est nécessaire pour le service divin, le soulagement des pauvres et nécessiteux n'y ayant

dans la paroisse aucune fondation ni bureau de charité, il est aussi obligé de faire les réparations d'entretien au sanctuaire, à la sacristie et à la maison claustrale.

Je, soussigné prêtre, prieur curé de la paroisse de Notre-Dame de Cannes de la manche de Montmirat et de Saint-Saturnin de Clairan son annexe, diocèse d'Uzès en bas Languedoc, docteur en droit canon, certifie avoir dressé avec toute l'exactitude possible l'état des meubles et immeubles dépendans du dit prieuré-cure.

Je déclare avec vérité n'avoir aucune connaissance qu'il y ait été fait directement ou indirectement aucune soustraction.

En foi de quoi j'ai signé la présente déclaration en deux originaux, dont l'un vient d'être remis à M. Massip maire dudit Cannes et Clairan et l'autre, lu et affiché à la porte de l'église, le tout a été fait conformément au décret de l'assemblée nationale et en exécution des lettres patentes du roi en date du 18 novembre 1789.

A Cannes le 17 février 1790.

Bonniol, prieur curé de Cannes et Clairan.

Tous ces différents objets en dessus énoncés se portent à 500 livres ou environ laquelle somme jointe à 267 livres 4 sols de décimes et 34 livres 11 sols 2 deniers de taille, sont les charges annuelles du sus dit bénéfice.

J'approuve le renvoi de la quatrième dernière ligne de la troisième page de ma déclaration l'an et jour que dessus.

Bonniol, prieur curé.

II

L'APOTHIKAIRE DE QUISSAC AU XVII^e SIÈCLE

Les comptes des apothicaires sont toujours réjouissants pour ceux qui ont la bonne fortune d'en rencontrer dans les archives anciennes.

La naïveté de la rédaction ainsi que les détails intimes qui fourmillent dans ces mémoires nous donnent une idée des aptitudes de ces braves gens qui se révèlent à nous par une sûreté de mémoire qui n'a d'égale que leur apreté au gain.

En 1680, Audemar était apothicaire à Quissac, il avait donné des soins et fait des fournitures à la famille de Bonnefont, premier consul du lieu.

Le règlement de ce compte avait dû soulever des difficultés, il apparaît au moins que Bonnefont avait versé des provisions à Audemar.

Que ces à-comptes couvraient et au-delà la créance de l'apothicaire.

Nous conjecturons ce fait, d'un fragment de lettre de Bonnefont à Audemar où par suite de son état de destruction nous ne pouvons déchiffrer que ces mots :

« Vous réitère me bailhé mon mémoire » ;

La lettre devait être pressante car Audemar réponse d'une manière onctueuse et avec une politesse exagérée à Bonnefont :

De Quissac, le 6 mai 1683.

« Juse souété avec plaisir de trouver ceste quittance
» que vous me demandé, de cela est si vieux que je ne
» suis pas bien moratif d'avoir rien ouict dire touchant
» cela.

» J'ai cherché avec exactitude tout mon papier que j'ai
» et je n'ai rien trouvé, je lusse désiré avec plaisir pour
» votre satisfaction.
» Et suis tout à vous.

» AUDEMAR. »

Le règlement de cette affaire traina encore au moins deux ans, si nous en jugeons par la déclaration suivante de la main d'Audemar :

« Je sousigné confesse estre comptant et satisfait de
» tous les services, drogues et médicamant que je puis
» avoir fait à sieur Bonnefont et à sa famille de quoi le
» quitte, jusqu'au jour presant, fait à Quissac le qua-
» trième juillet 1684.

« Audemar. »

Cette déclaration ne suppléait pas au mémoire que réclamait Bonnefont et pour cause, il avait fourni 18 livres à Audemar, et il en demandait l'emploi mais un événement parait avoir mis fin à ces demandes, c'est le décès de Bonnefont qui n'avait sans doute pas résisté aux services, drogues et médicaments d'Audemar.

Nous trouvons en effet une autre déclaration de ce dernier, elle est ainsi conçue :

« Je sousigné confesse estre comptant et satisfait de
» tous les services, drogues et médicamants que je puis
» avoir fait à la vefve de M. Bonnefont dont la quitte jus-
» qu'au jour presant, fait à Quissac, le 21 octobre mil six
» cent huictante cinq.

« Audemar. »

Audeimar devait posséder son compte, car nous avons sous les yeux la pièce suivante :

Pour Bonnefont.

1 ^o Du 3 mars 1682, j'ai saigné sa femme du pied.....	10 s.
Plus du 4, je lui ai donné un lavement.....	10 s.
Plus du 4, réitère son lavement.....	10 s.
Plus du 5, réitère son lavement.....	10 s.
Plus du 5, un phiolle de lait d'amande fort composé avec autres.....	15 s.
Plus le soin un julep et somnifere	15 s.
Plus du 20, pour son petit d'huile rosat.....	2 s. 6 d.
Plus du 22, d'huile rosat.....	5 s.
Plus du 24, d'huile rosat.....	5 s.
	4 l. 2 s. 6 d.

Il m'a fourni 18 livres.

» Je soubsigné confesse estre comptant du sungd compte
• faict à Quissac, ce seizième mai 1683.

« Signé : AUDEMAR. »

PANNET.

LA TOUR SANS PAIN

(NOUVELLE)

A l'extrême bord du plateau des Calanques, se dresse, en l'extension sans fin d'un horizon monotone, un étrange vestige du temps passé. Sur le vague piédestal de quelques pans de muraille, se profile la forme mince et carrée d'une tour sarrasine. Une sorte de superstition la défend des curiosités comme du vandalisme. On se signe, le soir, à l'apparition de son squelette bruni. On est saisi, le matin, par son aspect troublant de tour-fantôme. Car, du mystère de son passé, une légende est restée et un nom surgit : cette ruine s'appelle : la *Tour sans pain*. La légende vaut qu'on la conte.

La Tour sans pain avait eu, assurément, dans le passé, un nom moins sinistre. Elle avait abrité, sous la protection de ses créneaux démolis et de ses meurtrières aujourd'hui aveuglées, un manoir rustique dont elle était le donjon.

La lignée des barons de Bray s'y était d'abord perpétuée, dans une abondance de toutes choses utiles à leur vie provinciale, et le long dévouement des vilains attachés à la culture de leur vaste domaine. Puis, la nostalgie de la cour avait attiré les seigneurs à Versailles, où ils avaient pris du service et brigué les offices royaux. Point exigeants à l'égard de leurs gens, ils leurs avaient abandonné leur terre en métayage. En vertu de ce genre de contrats, chacun des tenanciers gardait pour lui la moitié de ses récoltes et livrait le reste au régisseur de M. le Baron. Suivant l'usage, le régisseur se contentait des céréales de sorte inférieure : froment de dernière catégorie, appelé,

de ce fait, blé de « rendage », sarrasin à peine recevable. Suivant l'usage encore, le régisseur avait fait remise du vingtième du blé, prenant ainsi à sa charge le salaire que prélevait, sur chaque mouture, le meunier banal. A mesure que l'absence des maîtres se prolongeait, d'autres allègements étaient consentis. Les usagers en venaient à se considérer comme véritables et seuls propriétaires. Ils se prétendaient libres, eux et leurs terres, de toute servitude, exempts de toute redevance. Plutôt que de les voir émigrer, désertier le domaine inculte, les maîtres les avaient laissés se succéder entre eux, de père en fils, d'oncle à neveu, comme de plein droit. D'autant que les signes avant-coureurs de la Révolution donnaient au dernier baron de Bray d'autrement graves préoccupations.

On n'entendait parler, autour du château de Versailles, puis à Paris, dans les clubs, enfin, après la ruine du régime, dans les assemblées, que de la déchéance des privilégiés féodaux, de l'abolition des droits terriens, de la confiscation et de la vente des domaines nobles. Arrivait tout à coup le moment où l'émigration seule pouvait soustraire les seigneurs à la prise de corps et à la mort sur l'échafaud, préférable peut-être, en sa sommaire brutalité, à la longue misère de l'exil et à l'amertume d'une mort à l'étranger.

Perrottet, le régisseur, déchu de ses fonctions, par suite de l'émancipation des tenanciers, en était réduit, en attendant le retour plus que problématique de ses maîtres, à n'être que le gardien du château qu'il avait sauvé de la ruine en l'habitant, en même temps qu'il cultivait comme siennes les terres environnantes. Les autres parties du domaine étaient aux mains des gens de Servais, des Auriolles et des Bordes. La métairie de Fromental, renommée pour l'abondance de ses récoltes en blé, était devenue la proie de l'avisé Cadoul, surnommé l'Enfourneur.

Entre le ravisseur de Fromental et les autres détenteurs des terres de Bray, une jalousie s'était éveillée qui était devenue peu à peu de l'animosité, presque de la haine. L'Enfourneur, farouche d'aspect, de tempérament taciturne, l'air triste en son collier de barbe grisonnante, se montrait rarement au dehors des murs lépreux de son

logis ou au delà des bornes de ses guérets. Jaloux de sa terre, avide de ses céréales, fier de l'abondance que chaque récolte mettait en ses greniers, il prétendait se suffire à lui-même et que chacun se passât de lui. On le disait chagrin de n'avoir point d'enfants. On le croyait brutal, irascible, vindicatif. On le fuyait comme un voisin point sociable, mais on le respectait, comme une sorte de roi des montagnes, qu'il eût été téméraire d'offenser.

Perrottet, en sa qualité de plus proche voisin, plus que tous le redoutait. D'anciens démêlés avaient séparé les deux hommes. Au moment où la rapacité paysanne s'acharnait au pillage des biens seigneuriaux, l'Enfourneur avait profité de certaines nuits de tempêtes pour venir, jusqu'au pied du manoir, arracher les matériaux dont il se proposait d'accroître les clôtures de Fromental. Se tenant pour offensé des justes reproches dont l'avait accablé Perrottet, jamais plus, de ce jour, l'Enfourneur ne lui avait adressé la parole.

Il semblait qu'à ce vain grief s'en fût ajouté un second, aussi peu justifié, s'il est possible. Parmi les ruines du manoir de Bray, Perrottet élevait une famille de sept enfants. Et, bien que la terre de Calanques ne fût pas de la même qualité supérieure que celle de Fromental, un bien-être modeste n'y épanouissait pas moins tous ces jeunes visages, y entretenant la joie avec la santé. Les enfants sont une des bénédictions des foyers. Tandis que les aînés de ses fils secondaient Perrottet en de faciles travaux, les plus jeunes suivaient chacune des occupations du ménage, cramponnés à la jupe maternelle. Pour tous, dans la huche, il y avait toujours de bon pain de méteil, parfois de la galette de blé. Si ce n'était point là de quoi les gâter, c'était du moins de quoi les rassasier à plaisir.

Tout ce qu'on pouvait regretter, c'était la distribution fréquente, que faisait autrefois M. le Baron, d'une miche à chacun de ses serviteurs, car, outre qu'il y avait, au château, un habile fournier, l'usage exigeait que la miche fût assez longue pour aller du genou au menton de celui qui la recevait. On aimait à se rappeler ces jours d'abondance dont la munificence des seigneurs avait fait des

époques de prodigalité. Devant la porte s'allongeait le banc de pierre sur lequel s'étaient assis tant de passants, pèlerins ou mendiants, à qui l'on avait présenté une écuelle de petit-lait, un morceau de miche et une cuiller de bois, tandis qu'on versait, dans leur besace, une large poignée d'orge ou de blé noir. Ces champs des Calanques avaient fourni d'innombrables glanes à tous gens vieux ou estropiés, aux veuves et aux petits enfants, pour qui le glanage est un droit. Il n'y avait pas jusqu'aux oiseaux des bois et aux lapins des garennes qui n'eussent eu leur part de sarrasin et d'orge, que l'on semait, dans les chasses du baron, uniquement pour leur nourriture.

La besogne, sans doute, ne chômaît guère, dans le domaine de Bray. Chaque année, le régisseur désignait les terres qui devaient porter une récolte de blé et celles qui devaient rester en jachère, suivant la méthode alternée des grecs, vantée par Xénophon. L'on amenait alors la charrue, l'antique charrue sans roues, conservée des Romains. L'on traçait, sur ce sol, engraisé peut-être de la poussière des soldats sarrasins, de beaux sillons, bien profonds et impeccablement droits. On répandait ensuite, avec respect, le grain sacré, que le ciel féconde et mène à bien, dont la culture seule nourrit ses hommes depuis une continuité immémoriale d'années. Quant aux champs de moindre qualité, terres ensemencées de cailloux, ou terres anémiées, appauvries, fourbues par l'effort des récoltes antérieures, on les retournait tant bien que mal à l'aide de l'antique araire virgilien, au soc en fer de lance, et on les ensemait d'orge, de seigle ou d'avoine, pour les animaux de la ferme.

Rares étaient, dans le domaine de Bray, les terres trop maigres pour donner l'une ou l'autre de ces récoltes : terres maudites et frappées de stérilité, landes « vaines et vagues, » domaine exclusif du troupeau, qui y trouvait à peine son compte. C'étaient les champs de vaine pâture, véritables steppes, sorte de prés sans herbes, ou de bois sans arbres. Si cette partie du domaine rapportait peu, du moins elle ne coûtait rien. La terre fertile coûtait, au contraire, beaucoup de peine et causait au régisseur de continuel soucis. Son inquiétude ne cessait qu'à la ré-

colte, en constatant le rendement. Sa responsabilité n'était à couvert qu'autant que le grain, vanné, mesuré, était serré dans les greniers du château.

De mémoire de Perrottet, une récolte toujours avait permis d'attendre la récolte suivante. Jamais de manque; encore moins de crainte de disette.

Dans le temps que tous travaillaient pour le maître, à compte à demi, c'était une constante abondance. Depuis que « l'absentéisme » du seigneur avait laissé chacun des métayers livré à sa propre initiative, c'était encore, pour tous, une suffisante aisance.

L'on ne manquait point, toutefois, de sérieuses craintes d'avenir. La terre restait, mais M. le Baron n'était plus là. Le blé continuait à pousser, mais l'on savait que le roi n'était plus maître de son royaume. La dernière moisson avait rempli les greniers, mais le bruit s'était répandu d'une révolution sanglante et impie dont il était impossible d'augurer autre chose que d'épouvantables malheurs. Un proverbe disait que les intrigues de Versailles empêchaient le blé de pousser. Or, les proverbes ont toujours raison : la révolution de Paris ruinait, dans les esprits, l'espoir des récoltes prochaines.

A une récolte plutôt modeste succéda l'horreur inattendue d'une année sans récolte. Et voici comment ce malheur advint. A l'automne, chacun des tenanciers de l'ancien domaine de Bray avait repris sa charrue et retourné sa terre dans une habituelle résignation. Jamais le paysan ne blasphème contre le sol : il ne lui retire jamais son absolue confiance. Passivement, tenacement, il recommence, à chaque saison, ses travaux usuels. Or, quand vint le temps des semailles, les greniers se trouvèrent incomplètement remplis. Une fois mise à part la provision de l'année, il resta trop peu de grain pour couvrir tous les guérets. Et l'on ne savait guère, en ce temps-là, acheter au dehors ce qui manquait. L'exportation de village à village était non seulement mal vue, mais prohibée par un état d'esprit séculaire. Tant qu'il resta, dans le tènement de Bray, un boisseau de grain disponible, il fut mis, par son détenteur, à la disposition des voisins moins heureux. Somme toute, les semailles demeurèrent incomplètes.

Tout l'espoir des paysans était dans un rendement exceptionnel.

L'hiver ne présenta d'abord aucun symptôme défavorable. Le blé germa normalement, monta en herbe. Il résista aux froids de janvier. L'œil inquisiteur des paysans ne découvrait nulle part l'indice d'un péril imminent. Ce fut la rareté des pluies, en mars, qui compromit tout à la fois les blés déjà poussés et les avoines de printemps. Celles-ci ne trouvèrent pas, dans le sol, l'humidité nécessaire à leur germination. Une fois sortie, d'ailleurs, la plante était saisie par la sécheresse, imparfaitement abreuvée d'eau et arrêtée en sa croissance. Quand la pluie tomba, en juin, il était trop tard. La récolte fut décidément nulle, toute en paille et en bale. C'était la disette à brève échéance : la famine atroce, sans l'adoucissement des réserves, qui étaient épuisées, ou des achats de grains que l'absence de numéraire, autant que leur générale rareté, rendaient impossibles.

Seul, le détenteur des terres les plus fertiles, l'Enfourneur aurait pu disposer de quelques boisseaux de froment qu'il aurait plutôt prêtés, non vendus. Mais nul ne se fût hasardé à aller les lui demander. Plus que jamais, Fromental était fermé, soigneusement clos, inabordable aux importuns, inaccessible aux quémendeurs.

Dans la région tout entière, des signes de détresse apparurent. Sur la sente muletière qui conduisait au moulin, rares étaient les bêtes de somme qui circulaient encore, avec, en travers de leur dos, un sac de blé ou un sac de farine, sans compter les jambes ballantes du conducteur. Aux pauvres qui tendaient la main, l'on était contraint de refuser l'aumône. Pour épargner la taxe du fournier banal, — six deniers par pain de treize livres, — l'on mangeait la farine cuite à l'eau claire. Encore fallait-il, au lieu d'en prendre à sa faim, que l'on se rationnât avec la dernière parcimonie.

Parmi les ruines du donjon de Bray, la faim bientôt apparut, plus hideuse que partout ailleurs, à cause du grand nombre des bouches à nourrir. Aussi dépourvus de grain et chargés de famille que le bûcheron et la bûcheronne du *Petit-Poucet*, Perrottet et sa femme Françoïse ne

savaient plus comment sortir d'affaire. Industriels au possible, ils tirèrent parti des moindres réserves, ménagèrent toutes les ressources, et ne purent toutefois s'empêcher de voir, comme on dit, la fin de leurs provisions. A travers leurs faces livides, le voisinage lisait leur détresse, et, de ce fait, fut attribué à leur pauvre logis le nom, qui lui est resté, de *Tour sans pain*. En vain s'imposaient-ils les plus invraisemblables privations ; ils n'avaient pu faire que leurs enfants n'eussent point ressenti les tiraillements cruels de la faim.

Un jour que, prématurément couchés, les pauvres petits oubliaient, dans un apaisant sommeil, l'insuffisance de la pitance du soir, souriant aux anges, leurs parents, tout bas, tristement devisaient, au coin de l'âtre. Leur faudrait-il mourir de faim, eux et leurs enfants ? Nul secours ne leur restait-il à espérer ? A qui d'entre les voisins adresser un appel ? Dans chacune des maisons d'alentour sévissait la même détresse. Peut-être restait-il encore un peu d'aïssance à Fromental ? L'Enfourneur ne devait point être à court, comme les autres. Plus riche en récoltes, plus âpre à l'épargne, point chargé de famille, seul il pouvait posséder encore quelques ressources. Mais, qui oserait se présenter chez lui, l'importuner d'une prière ? Perrottet ne se sent pas ce courage. Françoise, autant que lui, redoute cette démarche : elle la fera cependant. Pour sauver ses enfants, une mère sait supporter toutes les humiliations, affronter toutes les colères.

Sans retard, elle s'élance dans le gris du crépuscule, à travers la campagne morne. En dépit de la bise glaciale et de l'onglée, elle précipite son allure. Elle descend le sentier scabreux qui dévale du flanc arrondi et pelé du plateau. Elle s'engage parmi les champs de semence, nus et calcinés par cette même sécheresse qui les a tous affamés. Elle suit le thalweg du vallon, autrefois si riche de végétation luxuriante, maintenant mal égayé par le squelette mélancolique de quelques aunes effeuillés. Elle franchit enfin la clôture de Fromental. Sa face, hâve et douloureuse, s'encadre dans la porte d'entrée.

Seule, la femme de l'Enfourneur hâtait les préparatifs du repas du soir. Egédie valait mieux que sa réputation.

Sous le masque d'une froideur calculée, une âme vibrait, très sensible et universellement bonne. Elle vit Françoise, qu'une honte de mendicité empêchait de prononcer une parole et de lever même les yeux. Cette attitude, mieux que le plus éloquent discours, révélait une détresse extrême. Un embarras lui vint de ce qu'une soupe de pain bis fumait sur la table, tandis qu'une moitié de miche s'étalait tout à côté. — « Françoise, dit-elle, l'Enfournneur n'est point ici. Je ne sais si je dois... Voici cependant une boisselée de farine pour faire manger vos petits. Mais, pour Dieu, Françoise, partez vite et surtout gardez-moi le secret. »

Emue et reconnaissante, Françoise reçoit la blanche farine à même son tablier et reprend sa course avec un nouveau courage. N'a-t-elle pas de quoi préparer aux siens une réconfortante pâtée ? Combien Perrottet va-t-il être heureux ; combien les enfants joyeux, à leur réveil ? Ses sabots à peine effleurant le sentier. Rompue aux durs travaux des champs, elle ne sent pas la fatigue.

Soudain, une crainte lui vient de la colère de l'Enfournneur. A son retour à Fromental, n'aura-t-il rien soupçonné ? Et s'il a pu arracher à Egédie un aveu, ne va-t-il pas se lancer à sa poursuite ?

Mais quoi ? sur le sentier durci, un pas d'homme n'a-t-il pas résonné ? Plus de doute : l'Enfournneur vient lui redemander sa farine.

Françoise se livre à une course folle ; mais, derrière elle, retentit toujours la même marche rapide. Bientôt, elle s'entend héler par la voix de l'Enfournneur, et, au lieu de s'arrêter, elle redouble, au contraire, de vitesse. Elle aperçoit, dans l'ombre, le profil de la tour. Elle s'efforce, se précipite, enfila la porte ouverte.

Non moins prompt, l'Enfournneur se trouve, en même temps qu'elle, dans le pauvre logis. Son regard fait le tour de la salle, sur les murs de laquelle un air de disette horrible semble répandu. Puis, comme enhardi par cet excès de misère, il dépose sur la table une moitié de miche, celle-là même que Françoise se souvient d'avoir vue, à Fromental, à côté de la soupière fumante. S'approchant du foyer, il s'assied sans façon auprès de la passive indifférence de Perrotet. Alors seulement, il se décide à parler.

« Vous n'avez plus, paraît-il, de farine. Pourquoi n'être pas venus plus tôt m'en demander ? Quand Françoise a été, ce soir à Fromental, je m'attardais à casser du bois mort, dans la forêt. J'ai appris, à mon retour, qu'Egédie lui avait remis une boisselée de farine : c'était bien dans mes intentions. Mais je lui ai reproché de n'y avoir point ajouté un peu de miche, que vous auriez mangée, en attendant d'avoir pu cuire du pain. Je me suis hâté à la suite de Françoise, mais il faut croire que je suis moins agile qu'elle, car je n'ai pu l'atteindre. Il m'a donc fallu venir jusqu'ici. J'en profite pour vous dire un de mes projets, depuis longtemps caressé.

• Tu as, Perrottet, une famille dont je suis jaloux. Te plairait-il de me céder un de tes garçons, pour tenir, dans ma maison, entre Egédie et moi, la place des enfants que j'aurais voulu avoir ? En d'autres temps, je n'aurais pas osé te faire cette proposition. Excuse-moi de profiter de ton actuel embarras. L'hiver sera dur, cette année. Je puis prendre à ma charge un de tes fils et t'aider à nourrir les autres. Naturellement, celui de tes enfants que tu me confieras sera mon héritier et si, quelque jour, nos maîtres revenaient, il pourrait leur restituer Fromental, comme tu leur rendrais, je n'en doute pas, ce vieux château. »

Perrottet, réveillé de sa torpeur, et Françoise, remise de sa frayeur, par l'attitude de l'Enfourneur et son discours inattendu, ne pouvaient être en reste de concessions vis-à-vis de ce voisin si longtemps méconnu. Jamais, certes, ils n'avaient songé à se séparer d'aucun de leurs enfants. Mais, dans l'intérêt même de leur avenir, ils ne pouvaient refuser la proposition de l'Enfourneur. D'ailleurs, la fidélité envers leurs maîtres émigrés ne leur traçait-elle pas leur devoir ?

Une fois l'accord conclu, l'on remit au lendemain les arrangements à prendre. Et tandis que l'Enfourneur, revenu à Fromental, réjouissait le cœur de la bonne Egédie par le récit du marché qu'il venait de conclure, Perrottet et Françoise bénissaient ensemble le Dieu bon qui fait vivre les oiseaux du ciel et les petits de l'homme.

Et, au sein de la *Tour sans pain*, des visions d'abondance et des assurances de bonheur hantèrent le bienfaisant sommeil de ces humbles.

E. BOUISSON.

LA CONTREBANDE

SOUS LOUIS XV

La contrebande est aussi ancienne que les octrois et les douanes. Elle date, en effet, du jour où l'État prohiba l'importation ou l'exportation de telles ou telles marchandises, dans l'intérêt de l'industrie intérieure, ou préleva un impôt sur ces mêmes marchandises, pour créer des ressources au Trésor ou bien aux villes.

La contrebande, dit Linguet, est une suite malheureuse de l'attrait qu'ont toutes les choses défendues, quand la fortune est le prix de la hardiesse qui viole la défense. C'est la ressource d'un misérable qui, n'ayant pas de pain, se laisse aller à la tentation d'en gagner à travers mille dangers, et qui, dans cet espoir, procure à bas prix, à ses compatriotes, des agréments et des nécessités dont une avidité ruineuse accroît la valeur jusqu'à l'exagération.

La contrebande portant atteinte à la richesse publique et aux ressources de l'État, la loi la réprima toujours par des peines sévères ou de fortes amendes. On condamnait autrefois les contrebandiers aux galères ; aujourd'hui on les punit de l'emprisonnement et de la confiscation des objets saisis, avec une amende qui peut aller jusqu'au double de la valeur des objets confisqués.

Une ordonnance du marquis de La Fare, commandant en chef du Languedoc, nous montre le soin que le gouvernement de Louis XV apportait à la répression de la contrebande (1). Elle est adressée à M. Lavondès, capitaine à Villeneuve-lès-Avignon. Cette ville étant ville frontière, et le Rhône qui la sépare du Comtat-Venaissin permettant facilement aux Comtadins et aux Languedociens de communiquer, la surveillance la plus active s'imposait.

Comme cette pièce est locale et, de plus, ne manque pas d'originalité, il m'a paru intéressant de la publier dans son texte, son style et son orthographe, telle, en un mot, que le hasard, qui l'a conservée jusqu'à ce jour, l'a mise dans mes mains. La voici :

Philippe-Charles Marquis De La Fare, Chevalier de la Toison d'Or, Gouverneur des Ville et Château d'Alais, et du Pais des Sévènes, Maréchal des Camps et Armées du Roy, son Lieutenant Général, Commandant en Chef en la Province de Languedoc.

Il est ordonné au Capitaine qui commande les deux compagnies qui sont à Villeneuve les Avignon et à ceux qui commanderont dans la suite de prendre des arrange-

(1) Philippe-Charles de la Fare était le fils aîné de Charles-Auguste de la Fare et de Louise-Jeanne de Lux. Il naquit en 1685, et fut nommé successivement, lieutenant dans le régiment du roi, en 1693, colonel du régiment de Gâtinois en 1704, capitaine des Gardes-du-corps de Philippe, duc d'Orléans, depuis régent du royaume, en 1712, brigadier d'Infanterie, en 1716, lieutenant-général au gouvernement de Languedoc, dans le département et étendue du Vivarais, du Valais et du diocèse d'Uzès, et gouverneur des ville et château d'Alais et du pays des Cévennes, en 1718, maréchal de camp, en 1720, chevalier de la Toison-d'Or en 1722 et commandant en chef en Languedoc, en 1724 ; Nommé lieutenant-général des Armées du roi en 1734, il se démit de la lieutenance du Languedoc en faveur du duc de Richelieu et reçut la lieutenance de la Haute-Bretagne et du comté Nantois en 1738, commanda dans la ville de Strasbourg, en l'absence du maréchal de Coigny et fut enfin nommé maréchal de France en 1746. M. le marquis de la Fare avait épousé, en 1713, Françoise Paparel, fille du seigneur de Vitry-sur-Seine, dont il n'eut que Françoise-Mélanie, mariée, en 1735, à Claude-Louis de Bouthillier de Chavigny. M. de la Fare mourut de la petite vérole, le 4 octobre 1752.

ments pour contenir les soldats dans le devoir afin qu'ils ne puissent être soupçonnés de faire la contrebande ou de la favoriser, et pour cet effet il faudra faire l'appel deux fois par jour, ceux qui manqueront de s'y trouver seront mis en prison pour la première fois, et pour la seconde. si le cas arrive, on les y remettra où ils resteront jusqu'à ce qu'on m'en ait informé.

On établira à Villeneuve les Avignon un corps de Garde de huit hommes y compris le sergent et l'on placera une guérite dans un endroit où la sentinelle pendant la nuit puisse decouvrir les signaux qu'on fera sur la montagne de Sauveterre entre Villeneuve et Roquemaure et sur le plateau au dessus du village des Angles, et dès qu'il les apercevra, il crierà à l'herte.

Le sergent du corps de Garde apres avoir aussy remarqué ces signaux (quon doit faire avec des javelles goudronnées, ou les employés de la compagnie des Indes doivent mettre le feu) il en donnera sur le champ avis au Capitaine commandant qui fera un détachement de vingt cinq hommes par compagnie commandéz par un officier, pour marcher du costé des signaux à la poursuite des contrebandiers.

Il faut observer que les signaux ne se fairont point tous à la fois sur la montagne de Sauveterre ou sur le plateau des Angles, ce doit être seulement dans l'un de ces deux endroits pour denottér que les fraudeurs ont passé par là.

S'il arrivait que les Brouillards empechassent quon ne peut decouvrir les signaux, et que le Capitaine commandant fut averty par un employé que les fraudeurs ont passé dans un tel endroit, et en nombre en ce cas les deux compagnies doivent marcher à leur poursuite et tous les officiers.

La Compagnie des Indes fera fournir au corps de Garde de Villeneuve les Avignon soixante quinze livres pesant de Bois, et demy livre de chandelles tous les vingt quatre heures, et moyenant ce on ne peut rien exiger des habitants de la Communauté pour la fourniture du d. corps de Garde.

L'officier aura aussy attention aux Gens de la Religion de cette Province qui passeront à son poste allant en pays

étrangers, et s'informeront s'ils ont obtenu des passeports conformément à la dernière ordonnance du Roy, et les arrêtera quand ils n'en auront point, en m'en donnant avis.

Il en usera de même pour les armes, la poudre et les livres dont l'entrée est pareillement défendue par des ordonnances particulières du Roy pour cette province.

La présente Instruction lorsque les troupes partiront sera remise à l'officier qui viendra les relever, ou si elles partoient avant que d'être relevées aux consuls de Villeneuve les Avignon qui la remettront à l'officier qui commandera les nouvelles troupes lors de son arrivée. Fait à Nîmes le 14 décembre 1729.

LA FARE, lieut. gén.

Par Monseigneur : DELILLE.

Cette ordonnance est sur une double feuille in-quarto. Les armes de France sont en tête de la pièce et celles des de La Fare au bas, après la signature. Le papier assez fort commence à s'user et l'encre noire à jaunir. L'en-tête est imprimé en gros caractère. La signature du marquis est d'une écriture différente de celle du texte qui est visiblement du secrétaire Delille. L'écriture du temps est régulière et bien lisible. Les majuscules des alinéas visent à la fioriture. Les V ont la forme de l'U et les S quelquefois celle du F. Cette pièce intéressante à plusieurs points de vue fera connaître davantage le rôle de Villeneuve comme ville frontière, les moyens de répression employés à cette époque et sera aussi un document de plus pour la biographie de Philippe Charles de La Fare.

Henri BRUN.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Générale, rue de la Madeleine, 21.

LE THÉÂTRE ESPAGNOL

A PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT ⁽¹⁾

Un auteur dramatique, peu connu encore en province, mais dont les œuvres furent, plusieurs fois, applaudies par le public choisi de l'Odéon, vient de publier sur le *Théâtre Espagnol*, une importante étude, qui ramène l'attention vers l'histoire littéraire, trop négligée, de nos voisins des Pyrénées.

Son livre mérite de ne point passer inaperçu, en cette ville de Nîmes, qu'on appela, quelquefois, *Nîmes l'Espagnole*, qui eut jadis, sa *porte d'Espagne* et fut sarrasine, un peu comme Grenade, mauresque.

C'est un travail de profonde érudition et de haut style, l'étude contemporaine la mieux documentée sur la littérature dramatique la plus riche du monde. Paris, embrumé d'*ibsenisme*, oubliait, aux spectacles venus du Nord, que l'art scénique est essentiellement du Midi, que Racine le reçut de Grèce, et Hugo, en partie d'Espagne. Le combat taurin des Reverte et des Guerrita masquait le drame théâtral des Lope et des Calderon, dans la pensée des lettrés français. Les Espagnols eux-mêmes, passionnés de *toros* et de *zarzuelas*, ne se souvenaient point

(1) *Le Théâtre espagnol* par M. Alfred Gassier. — in-8° de 517 pages. Paris-Ollendorf, 1899.

assez de leurs illustres tragiques d'antan. Ce fut une noble entreprise de remettre en lumière, et cela, au moment même où nos voisins voyaient s'éclipser la vieille gloire de leurs armes, une de leurs autres gloires, celle de leur incomparable théâtre. Incomparable en effet, car sa richesse est, à elle seule, aussi grande que celle de tous les autres théâtres réunis et les poèmes y sont aussi nombreux que les étoiles au ciel d'Andalousie.



L'art dramatique est l'art vivant par excellence, la manifestation la plus active de cet instinct de l'*imitation*, qui se trahit, déjà, chez l'enfant, par la reproduction de ce qu'il voit ou entend autour de lui, à qui, par une longue série de transformations, l'humanité doit les jouissances esthétiques de la beauté sculptée ou peinte ou chantée. A côté des milliers d'esprits qui cherchèrent à traduire la forme, ou la couleur, ou le son, d'autres milliers d'hommes tendirent par un effort plus ambitieux, à donner la sensation de la vie tout entière, concentrée, dans le cadre d'une scène, en des actes habilement préparés, à faire mouvoir des artistes exercés à la représentation intensive des légendes, des passions, des morts héroïques, des joies et des douleurs de l'humanité. Le théâtre est à la fois, forme, couleur et son, statue et tableau s'animant, faisant jaillir la parole et la pensée.

L'idée religieuse donna les premiers spectacles comme les premières figures de pierre, de bois ou de marbre. Les peuples aimèrent à voir se matérialiser sous leurs yeux, en des représentations animées,

leurs conceptions d'êtres surnaturels. De même que le théâtre grec avait à l'origine, institué le drame sacré, de même les races nouvelles, nées de la décomposition romaine, s'essayèrent d'abord, à reproduire les scènes de leurs croyances chrétiennes. Dès les ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, les Visigoths d'Espagne, convertis à la religion du Christ, mettent en action, dans leurs églises, la crèche de Bethléem, l'adoration des Mages, la tragédie du Calvaire. Cependant les spectacles païens persistaient encore, tenaces vestiges de la civilisation antique, et le roi Sisebuth déposait Eusèbe, évêque de Barcelone, pour les avoir tolérés dans son diocèse.

Les arabes envahissent la péninsule au ^{viii}^e siècle. Des luttes séculaires s'engagent entre le Koran et l'Évangile. L'art et la foi subissent les mêmes atteintes : Mahomet triomphe du Christ. L'Islam brise les icônes, et dans les arabesques de ses palais, dans les cérémonies de ses fêtes, supprime la reproduction de la figure humaine, la représentation des actes humains, Ni statue, ni tableau, ni théâtre.

A l'abri des montagnes inaccessibles, sur les sommets des *Sierras*, au fond des vallées du Nord d'où le froid refoule les envahisseurs africains, les peuplades chrétiennes se défendent puis attaquent. Lentement, à travers les batailles, les massacres, les combats pour la terre et la religion des ancêtres se prépare l'âme espagnole. Un peuple se forme, de sang violent, de foi exaltée, dont le cœur est exaspéré par des centaines d'années inquiètes et troublées, chez qui survivent, en de féroces haines religieuses, en de sanguinaires jalousies, les douleurs de longues générations d'hommes dont les conquérants blessèrent le Dieu et les amours ; peuple,

prompt aux armes, hardi aux aventures, qui traversera les mers quand il aura fini par y jeter les maures, chérissant les soldats et les prêtres, gardant de son immense effort contre l'infidèle le culte farouche de l'honneur et de la foi, de l'épée et de l'Église.

L'année 1492 est, pour ce peuple, « l'année capitale. » Gonzalve de Cordoue achève la délivrance nationale. Christophe Colomb découvre l'Amérique ; et comme si le théâtre espagnol devait naître avec la patrie reconquise et glorieuse, Juan de la Encina fait représenter en Castille ses premières pièces : *la Naissance du Sauveur, la Résurrection*.

..

Moins d'un siècle après, en 1562, naissait à Madrid Lope de Vega, un des plus prodigieux génies dramatiques de tous les temps. Ses biographes racontent que, dès sa cinquième année, il parlait déjà latin, et faisait des vers qu'il dictait, ne sachant pas encore écrire. A onze ans, il composait ses premières pièces. Ayant vécu soixante-treize ans, il en produisit, d'ailleurs, deux mille deux cents : comédies de mœurs, d'intrigue et d'amour, héroïques et philosophiques, tragédies, pastorales, drames religieux ou mythologiques. Son vers est souple, rapide, s'élance en traits lyriques ; l'intérêt est palpitant ; le mouvement des caractères fièrement dessiné. Moins profond que Shakespeare, Lope est plus brillant. Comme son illustre contemporain anglais, il dédaignait les fameuses « unités scéniques » d'Aristote que les tragiques français devaient remettre en honneur ; il les déclarait « mortifères, » et avant d'écrire, disait-il, « il les enfermait sous six clefs. »

Tirso de Molina (frère Gabriel Tellez, 1585 à 1648), professe le même dédain pour les normes aristotéliques. Dans ses « *Vergers de Tolède*, » il établit sa théorie du théâtre qui consiste à supprimer toute règle. Il ajoute 300 pièces à la riche floraison de cette renaissance. — Alarçon, Guillen de Castro, l'auteur de la *Jeunesse du Cid*, vingt autres moins connus entourent Lope et forment un cycle dramatique merveilleux. Cervantès lui-même, l'immortel créateur de don Quichotte, compose aussi des pièces : *Numance*, le *Vaillant espagnol*, le *Bagne d'Alger*, le *Juge des divorces*, l'*Election des alcades*, la *Fleur de mai*, le *Bois amoureux*.

Au regne de Lope succède celui de Calderon : 1600 à 1681. Comme son illustre devancier, c'est un un enfant prodige : à treize ans, il écrit « *le Char du Ciel* » qui est représenté et applaudi. Nature puissante, aussi alerte de corps que d'esprit, il fait des armes en même temps que des drames. Il est écuyer du duc d'Albe. Il se bat, dix ans, en Italie et en Flandre, prend ensuite l'habit des chevaliers de Saint-Jacques, puis, en pleine vigueur, s'isole dans la sérénité de la prêtrise, produisant néanmoins encore, au fond de sa tour d'ivoire : le *Gardien de soi même* », « *Aimer après la mort*, » donnant un dernier *auto* aux fêtes du *Corpus*, et même, à 80 ans, la veille de sa mort, comme un suprême adieu à la lointaine jeunesse : « *Léonide et Marphise*. »

Calderon moins fécond que Lope, — 700 pièces, cependant, — car ces géants ne comptent que par centaines, — est plus parfait. A la fois tragique et comique, il réunit en lui les âmes de Sophocle et d'Euripide, de Plaute et de Térence. Il élève le théâtre espagnol à la hauteur des plus sublimes

créations de l'antiquité, sans rien leur devoir, ne puisant sa force originale que dans le génie même de la terre espagnole.

Il possède des dons très souvent opposés : la facilité et l'art de la composition, l'abondance et l'harmonie, l'éclat des images et la philosophie, l'esprit chevaleresque, la science du cœur, la grandeur et la grâce. Ces contrastes sont un des signes du génie qui assemble en lui toutes les excellences.

Notre théâtre moderne est en germe dans ses ouvrages, depuis le drame romantique de Hugo et de Dumas père jusqu'au mélodrame de d'Ennery, au vaudeville de Scribe, aux folies de nos amuseurs contemporains. Le coup de théâtre foudroyant comme l'imbroglia le plus enchevêtré, le quiproquo le plus comique sont traités par cet étonnant esprit avec la même aisance. Nos pièces françaises les mieux machinées ont leurs modèles dans l'œuvre immense de Calderon et aussi les actes légers et et fleuris d'un Musset, d'un Banville ou d'un Coppée. Des émotions intenses font haleter le spectateur dans ses drames comme : « *Le Médecin de son honneur*, » « *la Vie est un songe*, » « *le Tétrarque de Jérusalem* ; » les charmes gracieux emplissent de joie d'autres poèmes : « *le Ruban et la fleur*, » « *Matinées d'Avril et de Mai*, » « *les Mains blanches n'offensent pas*. » Ailleurs, dans le drame religieux, Calderon se hausse aux plus pures cimes de l'idéalité. Son « *Exaltation de la croix* fait penser au *Parsifal* de Wagner (1). »

(1) Voir dans la *Nouvelle Revue* du 15 mars 1900, *Montsalvat* (Montsegur Haute-Ariège, drame de P. B. Gheusi — musique de Paul Vidal. — Sans doute, quelque jour, un compositeur de génie associera l'art musical de Wagner à la poésie tragique de Calderon,

Le célèbre critique allemand Schlegel, qui avait cependant une admiration profonde pour Shakespeare, n'hésite pas à lui préférer le grand dramaturge espagnol. D'après lui, « Calderon est le premier de tous les auteurs dramatiques qui aient écrit dans les langues modernes. »

Autour de Calderon, d'innombrable poètes, d'écoles madrilène, valencienne ou andalouse, s'adonnent au dialogue scénique. Le *Laurier d'Apollon* fameux poème paru en 1630 célèbre les noms de 273 d'entre eux. Le flot est intarissable. L'Espagne plus féconde en sève dramatique qu'aucune autre nation du monde produit, en cent ans, six grands maîtres : Lope, Tirso, Alarçon, Rojas, Moreto, Calderon. L'Angleterre ne peut leur en opposer qu'un seul : Shakespeare ; la France, trois : Corneille, Molière, Racine ; l'Allemagne, deux : Goethe et Schiller. Avec le règne de Philippe IV, « l'esprit », nous atteignons l'apogée du théâtre espagnol.

Parmi les poètes qui, le plus glorieusement, se distinguent à côté de Calderon : Moreto, dont le « *Dédain pour dédain* » est le type parfait de la comédie espagnole, auteur d'un superbe drame religieux : « *San Gil de Portugal* » ; Rojas, qui écrit un chef-d'œuvre capital, ce « *García del Castañar* », où Hugo trouva quelques-unes des inspirations d'*Hernani*, une des sources où puisèrent les rénovateurs de notre scène. García le laboureur y fait au roi la leçon sur les félicités tranquilles des champs. Le monologue de la forêt, le tableau des châtaigniers y sont d'une perfection achevée, et les jeunes écoliers d'Espagne les apprennent encore par cœur.



National avant tout, le théâtre espagnol n'emprunte rien à l'antiquité. « *Espanol sobre todo.* » Pas un de ses poètes n'ira mendier des sujets chez les Grecs ou les Romains. L'Espagne seule, et c'est assez ! Les dramatises exaltent leur pays avec ses croyances, ses cultes, ses fiertés, ses passions. Deux grands ressorts mouvementent leurs œuvres : *la foi*, car la religion fut le lien de toutes les fractions du pays dans la lutte avec l'envahisseur mahométan ; *l'honneur*, « religion du foyer », par qui fut jalousement gardée la pureté de la race contre l'étranger. « *Pas de vie qui vaille l'honneur* » c'est le titre d'un des drames de Montalvan. C'est aussi la devise du farouche *caballero*. Le sang coule pour l'honneur comme pour la foi et la patrie. Amour, vengeance et mort. Les scènes de Calderon en sont ensanglantées.

Et ce n'est point seulement par la plume que ces tragiques espagnols font couler le sang. Presque tous manient à la fois le verbe et l'épée, font sonner l'éperon autant que le mot. Calderon, soldat d'Italie et de Flandre, n'est pas une exception. Comme Eschyle, héros de Marathon et de Salamine, ces poètes sont aussi des guerriers, portent le double panache du courage et de l'art. Le grand Lope s'embarque sur la flotte de « *l'invincible armada* » et en attendant la bataille, y compose « *la Beauté d'Angélique.* » Tirso est lui aussi soldat, puis *frère de la Merci* pour le rachat des captifs, faisant à la fois et vivant des drames de cape et d'épée et de pitié. L'immortel Cervantès ne se contente pas d'écrire « *le Vaillant espagnol* » il l'est. Il suit avec don Juan,

filz de Charles Quint, l'expédition navale envoyée contre les Turcs. Héroïquement blessé à Lépante, il ne lui reste qu'une main quand il trace les pages prestigieuses du don Quichotte.



Cependant au-dessous des floraisons exubérantes du génie dramatique espagnol, des éléments de décadence se préparent. Luis de Gongora, 1561-1627, gentilhomme cordouan, esprit inquiet, tempérament blasé, cherche des jouissances intellectuelles non encore éprouvées, subtilise et raffine. Ses poèmes : *les Solitudes*, *Polyphème*, *Pyrame et Thisbé*, annoncent un art nouveau, obscur à dessein, demandant son effet à des mots inconnus du vulgaire, à des vocables altérés, transposés avec bizarrerie du grec ou du latin. Gongora, aïeul de nos décadents, archétype des Moréas et des Mallarmé, fait école, empoisonne de *Gongorisme*, l'atmosphère du théâtre espagnol. On retrouvera sa trace, au-delà des Pyrénées, aux salons de nos *précieuses* que Molière châtiéra.



L'empire de Charles-Quint enserre la France de toutes parts. Les princesses de Médicis disparaissent. La Castille détrône la Toscane. Louis XIII porte les modes de l'Escorial : le pourpoint noir et la fraise espagnole. La cour emprunte aux *caballeros* les bottes à entonnoir, les dagues de Tolède et les moustaches en poignard.

Les emprunts littéraires suivent. Scarron et Thomas Corneille les poussent jusqu'à l'indiscrétion.

Le *Venceslas* de Rotrou imite Rojas. Le grand Corneille s'inspire du *Cid* de Guillen de Castro, et pour le *Menteur* de la *Vérité suspecte* d'Alarçon. (1) Cette même pièce influence l'*Etourdi* de Molière. De 1659 à 1670, la troupe espagnole de Sébastian Prado joue à Paris.

Mais à partir du siècle suivant, l'art dramatique français prend sa revanche à Madrid. Plus de Pyrénées ! Les Bourbons amènent avec eux Racine et Corneille. On traduit : *Britannicus*, *Andromaque*, *Athalie*, *Cinna*. Désolation ! on traduit même le *Cid* français, oubliant le vrai, l'espagnol. C'est la fin du règne tout puissant et sans partage de l'art national. Une école littéraire *Galliciste* se fonde, dont Ignace de Luzan écrit la *poétique*, se fait le « Boileau castillan. »

Par la brèche ainsi ouverte aux murs jusqu'alors inviolés du théâtre espagnol, l'étranger a continué sa trouée. L'Espagne put repousser les soldats mais non les auteurs français. Nos pièces ont pris possession des scènes de la Péninsule.

Quelques vigoureux génies nationaux luttent cependant toujours pour l'honneur de l'ancienne gloire dramatique espagnole, tiennent d'une main ferme un drapeau qu'ils font flotter très haut encore. Parmi les plus vaillants : Zorrilla, l'auteur de ce *don Juan Tenorio* que tous les théâtres d'Espagne jouent, chaque année, aux fêtes de Toussaint ; Tamayo, Gaspar, Echegaray, Féliu y Codina, dont la *Dolorès* datant de 1892 est palpitante de passion et de couleur aragonaise.

Mais Dumas fils, Hugo, Sardou, Augier, Meilhac,

(1) Voir sur les sources espagnoles d'*Horace* et d'*Héraclius* une savante communication de M. Martinenche, du Lycée de Nîmes, au congrès des Langues romanes. (Montpellier, mai 1900).

leur font une victorieuse concurrence, charment les madrilènes, les andalous, les catalans. Les théories naturalistes à leur tour ont traversé la frontière et promené leurs spectacles. Enfin *l'ibsenisme* lui-même n'a pas craint d'explorer la patrie de Lope et de Calderon. On y a édité *El enemigo del pueblo* et *los Aparecidos* (1). Il est vrai que ce « théâtre cérébral et nébuleux » a paru sans attrait pour un public épris de formes vivantes et colorées, d'action et de pleine lumière.

*
* *

C'est d'une réaction contre *l'ibsenisme* qu'est née l'œuvre dont nous venons de résumer les principales lignes. M. Alfred Gassier a écrit son « *Théâtre espagnol* » étude qu'il dédia à Francisque Sarcey, à la suite d'une vigoureuse campagne faite par l'illustre critique, peu de temps avant sa mort, contre l'engouement de certains esthètes parisiens, pour les littératures du Nord. La Scandinavie débordait sur nous avec ses brumes et ses ténèbres. Il fallait revenir à la tradition latine, ramener nos âmes aux pays de soleil et de clarté. C'est à l'Espagne qu'il convenait de redemander, comme l'avaient fait Corneille et Hugo, la chaleur d'un influx vivifiant.

Il se rencontra quelques hommes de bonne volonté, lettrés, poètes, critiques, directeurs de théâtre, qui se mirent à la tête d'une sorte de croisade en faveur de l'art dramatique espagnol. M. Henry Lyonnet en décrivit les formes modernes dans son *Théâtre en Espagne*. (2) Il nous révéla l'illustre actrice madi-

(1) L'ennemi du peuple. — Les Revenants.

(2) Voir encore dans la *Revue des Revues* du 1^{er} avril 1899. *Le drame espagnol actuel*.

lène, Maria Guerrero, qui vers la fin de 1898 vint, jouer à Paris, dans la salle de la Renaissance au milieu d'ovations répétées, quelques-uns des anciens chefs-d'œuvre castillans. L'effort de M. Alfred Gassier fut plus considérable. Les immensités oubliées de l'histoire plusieurs fois séculaire du théâtre espagnol tentèrent son ambition de *conquistador* littéraire. Il les parcourut dans tous les sens, s'en rendit maître et livra à notre curiosité reconnaissante le résultat de ses explorations. Son livre est remarquable de vérité, de science, de documentation. Ecrit par un littérateur initié aux secrets de l'art, il donne la sensation pénétrante des œuvres scéniques espagnoles. Il est comme un musée, où, en des tableaux aux couleurs saisissantes, revivent les figures et les créations des maîtres tragiques de la péninsule.

M. Alfred Gassier fit plus encore pour la noble cause à laquelle il avait voué son concours. Poète et auteur dramatique il se souvint qu'il avait adapté, au profit du second théâtre français, *l'Alceste* d'Euripide ; il voulut transporter sur cette même scène une des œuvres maîtresses du théâtre espagnol. M. Ginisty, le directeur de l'Odéon secondait sa tentative. Puissamment soutenue par l'autorité de Francisque Sarcey, elle eut un complet succès. Le « *San Gil* » de Moreto recueillit d'unanimes applaudissements (1). De l'Odéon la pièce passa au *Théâtre des Arts* à Bordeaux, où, comme à Paris, elle fut précédée d'une conférence littéraire, et où elle fut également l'occasion d'un triomphe pour l'auteur, pour l'adaptateur, et pour la cause espagnole. Les

(1) L'Odéon a, récemment aussi, représenté une traduction en vers de la « *Double méprise* » de Calderon, par M. Victor Margueritte. (Voir la *Revue Hebdomadaire* du 26 Mars 1898.)

aficionados sont nombreux à Bordeaux. Moreto fut acclamé comme une *prima spada*.

L'action de « *San Gil* » est d'une intensité dramatique prodigieuse. Comme cette *Déjanire* qu'on joua aux arènes de Béziers, elle mériterait d'être représentée, spectacle espagnol rénové, en cet amphithéâtre de Nîmes qui va peut-être se fermer à tout jamais, aux *matadors*. Au sommet des antiques gradins, on y verrait, comme à un calvaire, monter la sublime Inès, portant sa croix, extatique en sa longue robe rouge, puis crucifiée, ayant pour auréole, à son visage adorable, les derniers rayons du soleil couchant, transfigurée, symbole de la rédemption par la souffrance et l'amour, entrant dans la paix radieuse de la mort, au milieu des musiques célestes. Mieux qu'en aucun autre endroit, sous ce ciel de Provence, bleu comme un ciel d'Espagne, en face de ces cercles immenses de spectateurs, en ce monument où dorment dix-neuf siècles, on comprendrait la définition du poète : « le théâtre est la confrontation du rêve à la foule. » (1)

*
* *

Les sympathies intellectuelles que la représentation du drame de Moreto fit éclater, rappellent en ce pays de langue d'Oc, le souvenir d'autres manifestations franco-espagnoles. Il y a un peu plus de trente ans, (2) notre immortel Frédéric Mistral, au pied des *antiques* de Saint-Remy, présida une fête poétique, où, dans une enthousiaste communion des deux idiômes provençal et catalan, s'unirent la France et

(1) Stéphane Mallarmé.

(2) En Septembre 1868. Voir l'*Armana prouvençau* de 1869.

l'Espagne. A la tête des poètes venus de Barcelone pour boire à la coupe symbolique des félibres était un auteur dramatique, l'ancien ministre libéral Victor Balaguer.

Mais les fraternels témoignages du nouveau rapprochement littéraire ont été d'autant plus chauds et plus vibrants que l'Espagne était devenue plus malheureuse. Ces manifestations d'un culte servent pour les génies dramatiques que donna à l'humanité notre sœur latine, furent comme une protestation, au moment où s'accomplissaient contre elle en ses colonies les derniers attentats anglo-saxons, comme le salut respectueux de ceux qui souffrirent, eux aussi, pour le droit, aux victimes de la force, un *Gloria victis*.

L'académie française n'est pas restée étrangère au mouvement qui a remis en honneur le cycle dramatique de Lope et de Calderon. Elle a marqué le vif intérêt qu'elle y prenait en couronnant l'ouvrage de M. Alfred Gassier sur le *Théâtre espagnol*.

MICHEL JOUVE.

LE MZAB ET LES MOZABITES

QUELQUES MOTS SUR LA PÉNÉTRATION DU SAHARA

(suite)

*
* *

D'où est venu ce petit peuple perdu dans un coin du Sahara, si différent de tout ce que nous connaissons, qui n'a avec les populations qui l'entourent que des relations purement commerciales et qui forme une société à part ? Quelle est l'origine de la secte religieuse à laquelle il appartient ? C'est ce que l'histoire des Berbères d'Ibn-Khaldoun et la chronique du mozabite Bou-Zakaria ont permis de préciser.

Les mozabites sont musulmans, leur loi religieuse et civile est le Koran ; mais ils n'appartiennent à aucun des quatre rites orthodoxes de l'Islamisme, on les regarde comme des Kharedjites, des dissidents. Il est bien entendu que, de leur côté, les mozabites prétendent avoir conservé la religion du prophète Mohamed dans toute sa pureté primitive et, si on en juge par les fruits, ils pourraient bien être dans le vrai, car ils ont sur les arabes une supériorité morale incontestable.

La scission n'est pas récente, elle remonte, en effet, à l'an 660 de l'ère chrétienne et elle a eu lieu à propos de la nomination d'un Khalife. Un parti de l'op-

position ayant pour chef Abd-Allah-ben-Ouhab, (d'où est venu le nom d'Ouhabite qui lui a été donné), voulait que le chef suprême de la religion pût être pris en dehors de la tribu des Koreïcha qui était celle de Mohamed et qu'il fût nommé à l'élection, contrairement à ce qui avait été fait. Les dissidents furent écrasés à Nahrouan, mais il en resta dix qui échappèrent au massacre et qui répandirent la doctrine dans tout l'ancien monde. Les Ouhabites se partagèrent bientôt en deux branches, les sofrites et les abadites.

L'abadisme, secte à laquelle appartiennent les mozabites, ne pénétra dans les pays barbaresques que vers le milieu du VIII^e siècle de notre ère ; il s'étendit par Tripoli, Keirouan et le sud de nos possessions algériennes actuelles jusqu'au Maroc, en ralliant les tribus berbères de la race des Zenata qui occupaient cette région. Adopter ces doctrines c'était, pour les tribus berbères, une manière de protester contre la tyrannie des lieutenants du Khalife qui les gouvernaient et contre les excès dont ils étaient victimes. La nouvelle secte se donna des Imams dont Abd-er-Rahman-ben-Roustam, d'origine persane, fonda la ville de Tiaret, en 761, et y établit le siège de son empire. Cet empire abadite dura 150 ans.

En 908 de notre ère, le dernier imam abadite Yakoub-ben-Afelah, descendant de Ben-Roustam, fut complètement battu et chassé de Tiaret par les fatimides. Traqué par le vainqueur, il alla chercher un refuge à Ouargla qui fut longtemps le boulevard de l'abadisme et l'asile de cette secte persécutée. Cet asile n'étant pas encore suffisamment sûr les abadites allèrent fonder, en l'an 1042, dans l'oued Mzab, leur premier établissement à El Ateuf.

Cette région n'était pas déserte, elle était occupée par la tribu zénatienne des Beni-Mzab. Cette tribu adopta les croyances abadites, et, en revanche, elle donna son nom aux populations émigrées qui se fondirent avec elle. Trente - cinq ans plus tard, Bou-Noura fut fondé, puis Ghardaïa, puis ensuite les autres villes du Mzab. Berrian et Guerara ne furent bâties qu'au ^{xii}^e siècle.

Les abadites ne se sont pas fixés du premier coup sur l'emplacement actuel de leurs villes; on trouve encore les ruines de dix villes mortes qui ont été abandonnées, et les chroniques en signalent encore quinze autres dont il ne reste plus trace.

Les abadites d'Ouargla et de l'oued Mya se trouvèrent complètement submergés après la deuxième grande invasion arabe de 1048, et ils n'eurent plus comme dernier refuge que la Chebka (1). Au milieu de ce pays rude, dont les abords sont dépourvus d'eau, les abadites restèrent inexpugnables, et ils surent maintenir leur indépendance et leur religion au milieu de toutes les révolutions qui ont bouleversé le pays.

Nos Mozabites ne sont pas absolument isolés dans le monde au point de vue de la religion; il y a encore des abadites dans l'île tunisienne de Djerba, dans le Djebel-Nefous au sud de la Tripolitaine, dans l'Oman sur le bord occidental du golfe persique et enfin sur la côte de Zanzibar (2). Il existe des relations entre ces différents groupes; les Mozabites, qui font le pèlerinage de la Mecque, poussent quelquefois jus-

(1) Il y a encore 181 familles abadites à Ouargla.

(2) Il vient d'arriver en Algérie, de la côte de Zanzibar, un gros personnage abadite nommé Sliman-ben-Naceur, qui est gouverneur d'un petit état; il s'est rendu au Mzab.

qu'à l'Oman ; le Djebel Nefous envoie des étudiants aux Beni-Isguen pour s'initier aux doctrines qu'on y enseigne ; les livres de théologie qui sont au Mزاب ont été écrits, pour la plupart, dans l'Oman et dans le Djebel Nefous.

Les points sur lesquels les abadites sont en désaccord avec les rites dits orthodoxes n'ont pas grande importance, maintenant qu'il n'est plus question de de nommer des khalifes. Les abadites sont puritains, ils s'en tiennent à la lettre du Koran et ils n'acceptent pas les interprétations qu'on a voulu donner à certains passages, sous prétexte qu'il y est employé un langage figuré (1) ; ils ne veulent pas qu'on invoque l'intercession du prophète Mohamed et qu'on aille prier sur le tombeau de personnages qui se sont signalés par leur piété. Les autres divergences se rapportent à des points de jurisprudence en matière civile. Il serait peut-être possible d'arriver à un accord, mais personne ne s'en soucie.

*
* *

Les sept villes du Mزاب formaient, avant leur annexion à nos possessions algériennes, autant de petites républiques théocratiques. Avant d'entrer dans le détail de leur mode de gouvernement, il est nécessaire de faire connaître l'organisation de leur clergé, car il y a au Mزاب un véritable clergé qui se recrute, comme le nôtre, dans toutes les classes de la société.

(1) Ainsi par exemple, le Koran parle souvent du trône sur lequel Dieu est assis ; les orthodoxes le prennent au sens figuré, Dieu, qui remplit tout l'univers, ne pouvant être assis en un lieu déterminé ; les abadites prétendent qu'on doit croire qu'il est réellement assis sur un trône, puisqu'il l'a dit.

On ne reconnaît au Mzab ni cheurfa descendants du prophète, ni familles maraboutiques auxquelles soient réservées, par privilège d'hérédité, les fonctions religieuses ; pour être admis dans la classe des tolba ou des clercs, il faut seulement avoir donné des preuves de savoir et de piété. Tout le monde peut y aspirer, et les descendants des clercs rentrent dans la classe des aouames ou laïques s'ils ne travaillent pas à s'instruire et ne se distinguent pas, par leur zèle pour les intérêts de la religion.

L'instruction est très répandue dans le Mzab, presque tous les jeunes gens y apprennent à lire et à écrire en arabe.

Les élèves des écoles primaires sont appelés ime-sorda ou aspirants ; ils apprennent la lecture, l'écriture et le Koran.

Les aspirants qui savent par cœur tout le Koran, qui font preuve d'intelligence et d'assiduité et se font remarquer en même temps par leur austérité et leur piété, sont admis sur leur demande parmi les irouanes ou disciples, qui forment le 2^e degré de la hiérarchie des clercs. On leur apprend la grammaire, la théologie et la jurisprudence.

C'est parmi les disciples que se recrute le clergé investi de fonctions religieuses, lequel se compose, dans chaque ville, d'un chikh de mosquée et de sa halka ou chapitre, comprenant douze iazzaben ou membres du chapitre.

Pour pouvoir être admis dans le chapitre, les disciples doivent, d'après la règle du chikh Abou-el-Kassem-Ben-Yahia, remplir quatre conditions : 1^o être polis et sages ; 2^o s'attacher avec ardeur à la recherche de la science, 3^o éviter le contact de la foule, paraître peu dans les marchés ou les réunions publi-

ques ; 4° avoir purifié leurs corps de toute souillure et leur âme de toute passion mondaine.

Lorsqu'un disciple paraît remplir ces conditions, il est mis en observation pendant un an au moins et un membre du chapitre est délégué pour surveiller attentivement sa conduite et étudier ses principes. Si le rapport est favorable et si une vacance existe, le chapitre fait tous ses efforts pour décider le candidat à prendre place dans son sein ; mais nul ne peut-être admis que du consentement unanime de de tous les membres du chapitre. De même, l'exclusion temporaire ou définitive et la réadmission sont prononcées à l'unanimité.

Celui qui révèle les secrets du chapitre en est immédiatement expulsé et il ne peut plus y rentrer.

Les quatre membres les plus anciens forment, dans le chapitre, un conseil supérieur chargé de surveiller la doctrine enseignée ; c'est à ces quatre membres qu'appartient le choix du chikh de la mosquée qui est dans chaque ville, le chef de la religion, celui qui a la décision en toute matière. Ils le prennent parmi eux d'un commun accord et leur choix doit être accepté par les autres membres du chapitre sous peine d'exclusion.

Il est convenable que celui qui a été choisi pour chikh se fasse faire violence pour accepter la mission dont on veut le charger et dont il doit se reconnaître indigne. Le jour de l'investiture, cérémonie à laquelle assistent les clercs de toutes les villes et les laïques qui veulent s'y rendre, on doit l'arracher de force de sa maison, malgré ses pleurs et ses supplications, pour le conduire à la mosquée. Là, le plus ancien des membres du chapitre proclame l'élection et on récite la fateha. Un repas termine la fête et le nouveau chikh entre immédiatement en fonctions.

Lorsque le conseil supérieur ne peut arriver à s'entendre sur le choix du chikh de la mosquée, la présidence du chapitre appartient au plus ancien, au Kébir iazzaben. Il a les mêmes pouvoirs religieux que le chikh.

Le chikh de la mosquée répartit les fonctions religieuses entre les membres du chapitre ; il désigne le moudden qui appelle à la prière, un iman qui dirige les prières à la mosquée, quatre laveurs des morts, trois professeurs pour l'enseignement, deux oukils et un huissier du chapitre.

Par suite du défaut d'entente il n'y a, le plus souvent, pas de chikhs de mosquée titulaires.

La caste des clercs ou tolba comprend, en outre des membres du chapitre et des disciples, les aspirants qui consentent à assister régulièrement aux cérémonies religieuses à la mosquée ou au cimetière ; ils ont une part dans la distribution des dons religieux et du produit des habous ordinairement fournis en nature et qui sont très importants au Mzab. Ceux des aspirants qui ne veulent pas s'astreindre à ces obligations, rentrent dans la classe des aoumes ou laïques. On peut donc être lettré sans faire partie de la classe des tolba ; c'est le cas d'un grand nombre de mozabites qui préfèrent s'occuper du temporel plutôt que du spirituel.

Les tolba se distinguent des laïques par leur attitude recueillie ; ils ne portent ni armes, ni cordes de tête (brima) ; ce sont des hommes de paix, ils ne doivent ni se battre ni même se livrer à l'exercice de la chasse.

Les tolba ont droit au respect des laïques ; lorsqu'un de ceux-ci se présente devant un membre du chapitre, il doit se dépouiller de ses armes, de ses

éperons, de sa brima et prendre une attitude d'infériorité.

Pour la rédaction des actes authentiques, les parties intéressées s'adressaient à un membre quelconque du chapitre ou à un disciple; en cas de procès elles choisissaient de même un arbitre dans leur ville ou dans une autre ville du Mزاب. Il n'y avait pas de cadi désigné on prenait pour juge un clerc inspirant confiance. Les juges abadites ont une certaine réputation d'intégrité, car les arabes du rite malekite ne craignent pas de porter devant eux leurs différends.

On pouvait faire appel des jugements devant un medjelès composé d'un certain nombre de membres des chapitres de toutes les villes et qui se réunissait tous les jeudis à Ghardaïa, sous la présidence d'un chikh de mosquée.

Chaque ville du Mزاب était autrefois gouvernée par le chikh de la mosquée avec l'assistance de son clergé et d'une djemaa laïque composée d'un ou de plusieurs délégués choisis par chaque fraction. Pour faire partie de la djemaa, il fallait être marié, père de famille et jouir d'une certaine fortune.

Un ou plusieurs mokoddems choisis dans la djemaa étaient chargés de la police et de l'exécution des décisions prises ou approuvées par le chikh de la mosquée.

Ce dernier réglait, avec le concours du chapitre et de la djemaa, toutes les questions administratives et de police, faisait la répartition des charges communales et punissait, d'après le Kanoun, les crimes et les délits ainsi que les fautes contre la loi religieuse. Les peines prononcées étaient : l'amende, la bastonnade, la prison, le bannissement et même la mort,

En matière religieuse il y avait aussi la peine de la tebria, excommunication, qui était prononcée par le chapitre. L'individu excommunié était exclu de la société, le concours du clergé lui était complètement refusé; ainsi, il n'aurait pas pu se marier; personne ne devait traiter d'affaire avec lui et le dellal devait même refuser de vendre pour lui à la criée. On était relevé de l'excommunication en se conformant à un certain cérémonial et en se soumettant à l'expiation exigée par le chapitre.

Dans les temps primitifs, le chikh de la mosquée réunissait, comme nous venons de le voir, tous les pouvoirs religieux et civils; mais l'élément laïque avait fini par se fatiguer de la tutelle d'une autorité animée d'un fanatisme aveugle, intolérant et inquisiteur, qui pesait sur les actes de sa vie privée aussi bien que sur ceux de la vie publique. Peu à peu les djemaas s'étaient plus ou moins dégagés de cette tutelle pour les affaires civiles et, dans les villes de Guerara, Berrian et Ghardaïa, elles avaient même secoué tout à fait le joug des clercs.

Les affaires intéressant toute la confédération étaient traitées à la djemaa Ammi-Saïd, entre Ghardaïa et Mélika, dans des assemblées générales; les réunions de cette nature étaient fort rares.

J'ai dit que toutes les peines en matière criminelle ou religieuse étaient prononcées d'après un kanoun ou code; chaque ville avait le sien. Voici quelques articles extraits des kanouns et qui paraissent caractéristiques.

Kanoun de Ghardaïa. — Tout individu qui sera convaincu d'avoir adressé la parole, dans la rue, à une femme, sera puni d'une amende de 62 fr. 50 et sera exilé pendant deux ans,

Celui qui sera convaincu d'avoir bu des liqueurs fermentées paiera 62 fr. 50 et recevra, dans sa fraction, 80 coups de bâton (1),

La femme reconnue coupable d'adultère sera condamnée à la bastonnade, qui lui sera donnée par son père, son frère ou son plus proche parent. Ses parents pourront l'enfermer pour un laps de temps laissé à leur appréciation.

Kanoun d'el Ateuf. — Celui qui se rendra coupable de pillage, de vol ou d'adultère, qui fera usage de boissons fermentées, mangera de la viande ou du sang d'un animal non égorgé, de la chair de porc, de la chair humaine ou des choses immondes, recevra la bastonnade et le nombre de coups, déterminé par la djemaa, pourra être porté à 500.

Celui qui résistera à la loi ou portera atteinte à la religion, sera puni de mort. S'il n'est pas possible de le tuer, il sera bâtonné indéfiniment.

L'individu convaincu d'homicide volontaire sera remis au plus proche parent de la victime, qui sera libre de le tuer, d'accepter la dia (prix du sang) ou de faire grâce au coupable. Dans ce dernier cas la djemaa pourra incarcérer le coupable pendant plusieurs années et il sera bâtonné indéfiniment.

Tous les instruments de musique sont interdits, celui qui s'en servira sera puni de la bastonnade jusqu'à un maximum de 25 coups.

Kanoun de Melika. — Tout individu qui, par paroles, propos, calomnies ou voies de fait, aura outragé les membres du Chapitre ou les disciples, sera puni d'une amende 4 fr. 20 et sera exilé pendant deux ans à Alger ou à Tunis.

(1) Les israélites de Ghardaïa fabriquent de l'anisette ; quelques mozabites se laissent aller à en faire usage.

Comme on le voit, la législation du Mzab était draconienne pour tout ce qui touchait aux mœurs et à l'usage des aliments proscrits par le Koran. Les mœurs des mozabites sont relativement très pures, mais il ne faudrait pourtant pas se faire des idées exagérées à ce sujet ; en dépit de toutes les législations le diable ne perd jamais complètement ses droits. Ainsi, il arrive quelquefois que des femmes mozabites donnent des enfants à leur mari absent depuis plusieurs années ; on explique le fait en disant que les enfants ont dormi dans le sein de leurs mères et les nouveaux nés sont aussi bien accueillis que si leur naissance n'avait rien eu d'anormal.

Lorsque nous avons occupé le Mzab nous avons trouvé des femmes publiques en assez grand nombre installées auprès des principales villes ; il est vrai que toutes étaient arabes, des Oulad Nayls ou du Djebel-Amour.

Les Kanouns proscrivent sévèrement la musique, mais dans les villes où l'élément laïque s'était dégagé de la tutelle du clergé on ne tenait plus compte de cette prohibition.

Le Mzab a su, comme je l'ai dit, conserver jusqu'à ces derniers temps son indépendance ; mais ce n'est pas toujours par les armes qu'il s'est défendu contre les aventuriers, tels que le chérif Mohamed-ben-Abd-Allah et le chérif Bou-Choucha, qui surgissent de temps en temps dans le Sahara. Dans ces occasions, les Mozabites aiment mieux se laisser rançonner que de combattre. Ils ont payé des contributions aux deux chérifs que je viens de nommer, ils en ont payé aussi en plusieurs circonstances aux Oulad-Sidi-Chikh révoltés. Ils payaient autrefois un

droit de protection aux Mekhalif-el-Djorb, aux Larba, aux Oulad-Nayls pour obtenir la libre circulation de leurs caravanes.

Il ne faut pas trop s'étonner de voir des villes aussi peuplées, défendues par des murailles imprenables pour les arabes, faire aussi bon marché de leur amour-propre et subir les exigences du premier venu ; obligés pour les besoins de leur négoce à envoyer des caravanes au loin, les Mozabites sont dans la nécessité de vivre en paix avec tout le monde, une petite troupe de bandits suffirait pour ruiner leur commerce. D'un autre côté, ils pourraient bien, derrière les murailles de leurs villes, braver toutes les attaques des arabes, mais ils ne pourraient défendre efficacement leurs jardins et ils perdraient davantage rien qu'en laissant leurs cultures privées d'arrosage pendant plusieurs jours, qu'en donnant ce qu'on exige d'eux. Les Mozabites sont calculateurs et ils préfèrent capituler plutôt que de recourir aux armes.

Il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient dépourvus de tout courage ; ils savent se battre, mais seulement entre eux. Ils se vengent alors les uns sur les autres des humiliations qu'ils ont subies de la part des arabes et ils montrent un acharnement qui va, parfois, jusqu'à la férocité.

Les villes du Mzab les plus exposées aux incursions ennemies ont pris autrefois à leur solde pour les défendre des fractions arabes qui ont fini par s'y implanter ; à Ghardaïa, il y a les Medabih, à Berrian les Oulad-Yahia et à Guerara les Atatcha. Ces arabes comptent de 500 à 700 âmes dans chacune de ces villes ; ils habitent encore sous la tente, mais ils se sont rendus propriétaires de maisons et de jardins

et ils font aujourd'hui partie intégrante de la confédération. Ces fractions agrégées sont appelées Zaouïa, bien qu'elles n'aient aucun caractère religieux.

Pris d'abord comme une aide contre les ennemis de l'extérieur, les arabes agrégés n'ont pas tardé à se mêler aux luttes politiques intérieures des villes au sort desquelles ils s'étaient attachés ; chacun des partis qui se disputaient le pouvoir cherchant à les avoir de son côté, ils ont fini quelquefois, malgré leur petit nombre, par jouer un rôle prépondérant. Les Mozabites voudraient bien s'en débarrasser maintenant qu'ils n'ont plus besoin d'eux, mais ils ne le peuvent plus.

Il y a aussi à Ghardaïa une population Israélite qu'on y a accueillie, paraît-il, dans les premiers temps de la fondation de la ville ; elle serait originaire de l'île de Djerba et aurait été amenée par un certain Ammi-Saïd. Ces Israélites comptent environ 880 âmes, ils habitent un quartier séparé de la ville, ils ont un puits à eux et il leur est interdit de prendre l'eau ailleurs, ils ont leur synagogue (1) et un cimetière séparé. Il leur est interdit de porter la brima et de chausser des bottes et ils ne peuvent assister au marché qu'à certaines heures. Il leur était permis de voyager au dehors, mais sans emmener leurs familles. Beaucoup de ces Israélites sont bijoutiers. Longtemps opprimée et maintenue dans une situation humiliante, cette population est dégradée et malpropre. Bien que les Mozabites aient quelques traits de caractère communs avec les Israélites ils les méprisent tout autant que le font les arabes.

(1) Depuis l'annexion, un Commandant supérieur a fait construire à leurs frais une nouvelle synagogue.

Il faut encore tenir compte comme élément de la population du Mزاب des nègres qui se trouvent dans toutes les villes; au moment de l'annexion, il y avait 327 esclaves et 961 nègres affranchis.

*
* *

Nous n'avons commencé à nous préoccuper du Mزاب qu'après la prise de Laghouat, qui a eu lieu le 4 décembre 1852 et l'occupation de cette ville, qui est devenue un chef-lieu de cercle le 26 janvier 1853. La population pacifique de commerçants de cette confédération qui n'avait aucune attache dans les tribus arabes et mettait entre nos mains, dans nos villes, un grand nombre des siens, ne pouvait inspirer aucune crainte sérieuse ; aussi le général Randon, Gouverneur Général de l'Algérie, fit-il savoir aux djemaas qu'il était disposé à laisser aux Beni-Mزاب la faculté de voyager et de commercer librement, dans toutes nos possessions algériennes, aux conditions suivantes : ils fermentaient leurs villes et leurs marchés à nos ennemis et les repousseraient par la force et de plus ils paieraient à la France un tribut annuel. Le général promettait en même temps, dans la lettre qu'il leur écrivait, que l'autorité française ne s'occuperait pas de leurs actes, tant qu'ils n'intéresseraient pas la tranquillité générale et les droits de nos nationaux ou de nos tribus soumises.

Une convention établie sur ces bases (1), datée du 24 janvier 1853 et qu'on a plus tard décorée du nom de traité du Mزاب, fut acceptée par les Djemaas et, pendant trente ans, elle a réglé nos relations avec

(1) Elle avait été préparée par le commandant du Barail, le premier commandant supérieur de Laghouat.

ce pays. Le tribut annuel, fixé d'abord à 45,000 fr., a été porté plus tard, par suite de l'addition des centimes additionnels et des centimes spéciaux à 49,837 fr. 66.

Les Mozabites jouissaient donc, dans leurs villes, d'une indépendance complète, s'administrant, faisant leur police intérieure et rendant la justice civile et criminelle comme ils l'entendaient ; s'ils avaient fait un bon usage de leur liberté, nous n'aurions peut-être jamais songé à la leur reprendre, mais il n'en a pas été ainsi. Le Mzab devint un foyer de désordres et d'anarchie, les partis s'y livraient à des luttes féroces, il y eut des tueries accompagnées de véritables atrocités et, non contents de se battre entre eux, ils attiraient à eux nos tribus soumises pour les mêler à leurs guerres civiles. Nos ennemis trouvaient chez eux des vivres, des armes, de la poudre et même des subsides et les criminels un asile. La convention de 1853 ne paraissait plus engager que nous ; si les tolba Mozabites avaient été assez puissants pour interdire l'usage du tabac et des boissons fermentées, ils n'avaient pas aussi bien réussi à inspirer l'horreur du meurtre et du pillage.

Notre patience avait été mise à bout ; malgré nos observations réitérées les Mozabites n'avaient cessé de fournir de grandes quantités d'armes et de poudre aux insurgés de la province d'Oran, la contrebande de guerre était devenue une des branches les plus lucratives de leur commerce ; l'annexion du Mzab fut donc résolue et, dans le courant d'octobre 1882, toutes les mesures furent préparées pour la prise de possession de ce pays et pour la création, auprès de Ghardaïa, d'un poste militaire destiné à assurer

le fonctionnement régulier de l'administration et à maintenir dans le devoir tout le sud de la division d'Alger. Les événements de la province d'Oran nous avaient d'ailleurs montré la nécessité de reporter plus au sud nos points d'occupation.

Le 10 novembre 1882, une petite colonne d'environ 1200 hommes, emmenant tout ce qu'on avait pu réunir de maçons, carriers, forgerons, charpentiers dans les troupes de la division d'Alger, partit de Laghouat pour le Mزاب sous les ordres du général de la Tour d'Auvergne commandant la subdivision de Médéa et elle arrivait à Ghardia le 17 novembre.

La proclamation solennelle de l'annexion du Mزاب à la France eut lieu le 30 novembre et on donna en même temps l'investiture aux nouveaux chefs indigènes. Le même jour on posa la première pierre du bordj qui fut assis sur une croupe rocheuse en face de Ghardaïa dans une position qui met sous son canon toute cette ville, celles de Mélika, des Beni-Isguen et d'El-Ateuf et même, par le tir indirect, celle de Bou-Noura.

Comme on l'avait prévu, l'annexion se fit sans la moindre velléité de résistance; seuls, les tolba, qui voyaient dans l'annexion la fin de leur règne, firent de vaines protestations. Tous les gens sensés avaient désiré cette prise de possession qui, en échange de quelques charges, devait assurer l'ordre, la sécurité et une administration régulière.

Des amendes collectives, qui avaient été imposées par le Gouvernement général et qui s'élevaient à 20.000 francs pour Berrian et à 60.000 francs pour Ghardaïa, en punition de faits récents, furent recouvrées sans difficulté en quelques jours. Ce sont les

israélites de Ghardaïa qui ont fourni la somme en numéraire. Cet argent devait être affecté à des travaux d'utilité publique profitables au pays.

Les travaux de construction du bordj, qui devait pouvoir loger 13 officiers, 155 hommes, 55 chevaux et renfermer les magasins, le bureau arabe, la recette des contributions diverses et les services auxiliaires, furent poussés avec toute l'activité possible, mais les difficultés étaient grandes. La pierre ne manquait pas, non plus que le sable, mais il fallut payer la chaux à raison de 60 francs le mètre et l'eau, rendue à pied d'œuvre, à raison de 4 fr. 25 cent. le mètre cube. Pour cuire la chaux, on dut faire couper tout le retem du pays dans un rayon de 30 kilomètres et réquisitionner jusqu'aux Chamba de Metlili et aux tribus d'Ouargla pour l'apporter à raison de 4 francs le quintal vert.

Afin d'éviter le transport de lourdes charpentes et de donner plus de fraîcheur aux locaux, on avait décidé que tous seraient voûtés et on n'eut besoin, comme bois d'œuvre, que des cintres destinés à soutenir les voûtes pendant leur construction.

Un puits creusé dans le bordj donna l'eau à 42^m50; son débit n'est que de 100 litres par jour et l'eau est de médiocre qualité.

Un cercle fut créé à Ghardaïa, dans lequel on fit entrer, en outre du Mzab, les Chamba de Metlili et d'El-Golea et les tribus de l'Aghalik d'Ouargla ; le commandement en fut donné au commandant Didier, du service des affaires indigènes. Un bureau arabe de 1^{re} classe fut également créé, et son premier chef fut le lieutenant Massoutier (1). Le nouveau service

(1) Il est aujourd'hui chef de bataillon au 40^{me} d'infanterie, à Nîmes.

commença à fonctionner dès le 30 novembre. Chaque ville du Mzab eut à sa tête un chef proposé par la population et auquel on donna le nom de raïs el Djemaa (1). Ses pouvoirs ne durèrent que trois ans, mais ils peuvent être renouvelés à l'expiration de son mandat. Une mehakema abadite fut constituée dans chaque ville pour l'administration de la justice, le chikh de la mosquée fut nommé président de la mehakema et on lui donna pour assesseurs deux des membres de son chapitre. Un medjelès composé d'un azzabi par ville, avec Ghardaïa comme siège, fut institué pour servir de tribunal d'appel, avec recours devant les tribunaux français.

La force publique, mise à la disposition du bureau arabe, fut composée, en outre d'un détachement de spahis, de 10 cavaliers à mehari, de 10 cavaliers à cheval et de 20 fantassins.

Les israélites du Mzab n'ont pas été admis à jouir des droits du citoyen français ; le décret du 24 décembre 1870, qui a naturalisé en masse les israélites indigènes de l'Algérie, n'était pas applicable au Mzab, qui, à l'époque où il a été rendu, ne faisait pas partie de nos possessions. Ils sont soumis au même régime que les étrangers d'origine européenne et ne relèvent que des tribunaux civils ; le commandant supérieur du cercle a été investi, à leur intention, des fonctions de juge de paix.

On avait craint que l'abolition de l'esclavage, qui était la conséquence de l'annexion, n'amenât une crise économique, à cause des services que rendaient les nègres pour l'arrosage des jardins. Quelques-uns de ces esclaves se sont présentés au com-

(1) Le titre de caïd a fini par prévaloir et a remplacé celui de Raïs el Djemaa.

mandant de la colonne en demandant leur liberté ; mais quand ils eurent compris qu'ils seraient obligés de chercher du travail pour vivre, ils se sont décidés à retourner chez leurs anciens maîtres. Les esclaves du Mzab se sont transformés en domestiques à gages sans aucune secousse ; ce fait prouve qu'ils n'étaient pas bien maltraités et qu'ils n'avaient pas trop à se plaindre de leur condition.

La ligne télégraphique de Laghouat à Ghardaïa (1), commencée le 17 novembre fut livrée à l'exploitation le 5 mars 1883 et elle devenait immédiatement une des plus occupées de l'Algérie. Le service des postes et télégraphes fut d'abord établi dans une tour de l'enceinte de Ghardaïa ; mais, plus tard, on dut lui construire un immeuble spécial, qui est situé en dehors du bordj.

Un des premiers soins du commandement fut d'ouvrir une route carrossable entre Laghouat et Ghardaïa. Dans la région des dayas, il n'y avait qu'une piste à tracer ; mais de l'Oued Settafa à l'Oued Mzab, il fallut ouvrir la route dans le roc. Ce travail fut exécuté par la main d'œuvre militaire et au moyen de prestations en nature fournies par les Mozabites ; la route put être livrée à la circulation le 20 mars 1883. Quelques jours après elle était utilisée par le général Saussier, commandant le XIX^e corps d'armée et par le général Loysel, commandant la division d'Alger, qui purent se rendre en voiture jusqu'à Ghardaïa en marchant aux allures vives.

La grosse difficulté à vaincre pour rendre la circulation facile sur la route du Mzab, était de la doter

(1) On a étudié l'installation d'une télégraphie optique, mais on n'a pas trouvé de points dominants remplissant les conditions nécessaires.

de points d'eau. Au moment de l'annexion, on ne trouvait d'eau sur cette route, d'une manière assurée, qu'à Berrian ; des citernes en maçonnerie construites antérieurement dans les dayas de Nili et de Tiltr'emt pour recueillir les eaux pluviales, étaient souvent à sec une partie de l'année. A Tiltr'emt il y avait bien, à côté de la citerne un puits d'une profondeur de 77 mètres, mais il ne fournissait qu'une faible quantité d'eau. Il y avait par suite, dans les meilleures conditions, trois étapes sans eau, ce qui obligeait à emmener des équipages d'eau.

Les Mozabites avaient creusé à l'Oued-Our'irlou, entre Berrian et Ghardaïa, un puits qu'ils avaient poussé jusqu'à 30 mètres sans rencontrer l'eau ; le commandant Didier fit reprendre les travaux et on atteignit à 73 mètres la nappe aquifère. A l'Oued Settafa un puits creusé dans le roc avec de grandes difficultés a donné, à 50 mètres de profondeur, une eau d'excellente qualité fournie par trois sources d'un débit de 25 litres par minute. On y a construit une maison d'étape de quatre pièces et une cuisine (1).

De son côté, la commune indigène de Laghouat a fait construire, en 1893, à l'Oued-bou-Trekfine, à 25 kilomètres de Laghouat, une citerne de 660 mètres cubes pour recueillir les eaux de la daya. Un puits ordinaire creusé à Nili à 120 mètres de profondeur, n'a rien donné et on a dû se résoudre à y construire une deuxième citerne ; à Tiltr'emt on a creusé un nouveau puits qui est plus abondant que le premier, de plus la commune indigène y a fait

(1) Une pépinière créée sur ce point en 1883 avait d'abord réussi, mais elle a été délaissée à partir de 1890 à cause des travaux entrepris vers El-Golea et elle a périclité.

bâtir un caravansérail comprenant huit locaux bien aménagés, avec boulangerie, écurie, le tout entouré d'un mur d'enceinte bastionné de 4 mètres de hauteur. On y a installé des caisses à eau en métal qu'on remplit au moment favorable pour former une réserve.

Aujourd'hui il existe un service de voitures, subventionné par la poste, pour le transport du courrier, qui permet aux voyageurs de faire le trajet de Laghouat à Ghardaïa en deux jours.

Une route carrossable partant des Beni-Isguen pour aller à Ouargla a été entreprise en 1883 sous la direction des officiers du bureau arabe ; elle a exigé des efforts considérables dans la première partie de son parcours. Il a fallu, en effet, l'entailler dans le roc sur une longueur de 18 kilomètres pour lui faire gravir les pentes qui conduisent des Beni-Isguen au plateau de Noumerat. Cette route a pu être utilisée dès le mois de janvier 1884 pour le passage de longues lourdement chargées transportant à Ouargla un matériel considérable pour les sondages artésiens. Des points d'eau existaient déjà à Oglâ-Noumerat et à Zelfana des puits furent creusés pour en doter les autres gîtes d'étape.

Une bifurcation de la route d'Ouargla partant du plateau de Noumerat a été dirigée sur Metlili ; c'était l'amorce de la route d'El Golea.

On a fait un essai de forage artésien à Ghardaïa, mais on a été obligé de l'abandonner faute d'avoir trouvé une nappe ascendante. Il a été poussé jusqu'à 319 mètres de profondeur (1).

(1) A 280 mètres on avait rencontré la nappe aquifère qu'on a trouvée plus tard à El Golea à une profondeur de 60 mètres. A Ghardaïa l'eau n'a pas pu s'élever suffisamment pour que le puits fût utilisable.

Une école française a été installée près du bordj ; dans les premiers temps elle a compté jusqu'à 110 élèves mozabites ou arabes agrégés, plus tard les enfants israélites l'ont aussi fréquentée ; elle est aujourd'hui un peu délaissée.

Les Pères Blancs ont construit aussi une école sur un éperon rocheux à l'est de Ghardaïa, ils ont un peu plus d'élèves que l'autre école.

La commune indigène a fait en outre construire à Ghardaïa une école des arts et métiers pour ouvriers en fer et en bois et qui est bien installée ; elle n'a pas eu tout le succès qu'on était en droit d'en attendre.

Des Sœurs de Kouba ont fondé un petit hôpital près de Ghardaïa, du côté opposé à l'installation des Pères Blancs ; 4 ou 5 sœurs y donnent des soins aux malades. Elles vont surtout soigner les malades à domicile et elles ont pu pénétrer dans les intérieurs mozabites, si hermétiquement clos.

Une pépinière d'une superficie de 3 h. 80 a. renfermant 7 puits et complantée de 75 palmiers a été achetée au prix de 10915 fr. par la commune indigène. On y a planté des arbres fruitiers et on y cultive des plantes qu'il y aurait intérêt à acclimater au Mزاب. Les premiers essais ont donné de très bons résultats.

Les mozabites ont bien vite pris leur parti du nouvel état de choses ; s'ils ont perdu leur indépendance et si leur impôt, qui était très faible relativement à leurs revenus, a été triplé, ils y ont gagné de jouir d'une tranquillité parfaite et de rencontrer aujourd'hui des facilités de toute nature pour leur commerce.

(A suivre)

Colonel ROBIN.



SOUVENIRS DE 1870

.....
J'entrai le 25 septembre 1870, comme sergent de tir, dans le bataillon des francs-tireurs de Paris, commandé par le comte de Lipowski. De la fin du mois de septembre au 7 octobre, notre bataillon fut engagé en Beauce et aux environs d'Orléans dans une série de petits combats d'avant-garde et de surprise, qui inquiétaient singulièrement les troupes allemandes disséminées entre Paris et Orléans. Cette guerre d'escarmouches et de guérillas n'était pas sans charmes, car nos cibles étaient presque toujours des groupes de cavaliers venus pour fourrager dans cette riche contrée. Nous leur faisions souvent abandonner leur butin, qui se composait généralement de bestiaux, de charrettes de foin et de paille, de sacs de grains et quelquefois il tombait entre nos mains quelques prisonniers, cavaliers s'attardant à boire dans des cabarets ou cuirassiers blancs polonais, qui étaient bien aise de se reposer des fatigues d'une dure campagne.

Cependant le 7 Octobre nous eûmes une affaire assez importante, relatée dans l'ouvrage du grand état-major allemand. A cette date, M. de Lipowski, renseigné par des paysans sur l'arrivée à Ablis de l'avant-garde du major-général Von Schmidt, avant garde qui se composait d'un escadron de hussards bleus du Schleswig-Holstein n° 16 et d'une compagnie bavaroise, prenait les dispositions nécessaires pour faire un coup de main nocturne contre cette force ennemie. Il dirigea notre bataillon sur Denonville où se trouve un château appartenant au marquis de Puysegur. La sixième compagnie, dont je faisais partie, fut chargée de mettre en état de défense ce château, tandis que la première et la septième étaient transportées en voiture

sur Ablis, et que d'autres compagnies étaient chargées d'aller couper la retraite à l'ennemi. La nuit était noire ; un léger brouillard s'abattait sur le sol.

Les francs-tireurs arrivèrent par la route de Rambouillet, devant Ablis, dont les premières maisons étaient fortifiées au moyen de barricades mal gardées. Six hommes furent détachés pour aller les examiner de plus près, car il faisait encore nuit. Ils s'en approchèrent en rampant dans un fossé et surprirent la sentinelle qui veillait à leur garde, et qui fut tuée à coups de baïonnettes. Les francs-tireurs avancèrent jusqu'à la seconde barricade où ils furent accueillis par quelques coups de feu isolés. Les officiers commandèrent alors l'assaut. Il y eut un moment d'hésitation de la part des francs-tireurs, soldats improvisés, qui n'avaient pas encore vu le feu d'aussi près, mais cette hésitation ne pouvait être de longue durée chez de braves gens, animés de l'esprit patriotique. Lipowski et le capitaine La Cécilia, se mettant au premier rang, le revolver au poing surent entraîner leurs hommes au cri de : « Vive la France ! En avant. » La barricade fut emportée, laissant entre nos mains quatre bavares prisonniers. Nous n'avions eu que deux hommes légèrement blessés. Non loin de là, une compagnie de francs-tireurs entra à l'improviste dans une bergerie, qui renfermait en guise de moutons, soixante-huit hussards bleus, lesquels se rendirent sans aucune résistance. Ce coup de main nous valait en outre de nombreux chevaux, des charrettes remplies d'effets militaires, d'armes, de casques, de mousquetons et un fourgon rempli d'étoffes, de châles, de pendules, de chenêts, de robes mêmes, sans doute destinés à être vendus aux marchands juifs, qui suivaient les armées allemandes. Une compagnie bavaroise parvint cependant à éviter d'être capturée. Quelques francs-tireurs, sans en avoir reçu l'ordre, se mirent à sa poursuite, mais surpris dans une auberge, deux d'entre eux furent impitoyablement massacrés ; les autres purent rejoindre le bataillon et furent punis. Les prisonniers furent dirigés sur Tours et sur l'île d'Oléron par le capitaine adjudant-major La Cécilia, et nous prîmes ensuite la route de Châteaudun, après avoir en vain attendu l'attaque du château de Denonville.

Une affaire plus grave, qui devait avoir le plus grand retentissement, allait bientôt illustrer la ville de Châteaudun et ceux qui étaient appelés à la défendre.

Les Allemands furieux des pertes isolées, mais en réalité sérieuses que leur faisaient subir les franc-tireurs de Paris, avaient préparé à Orléans, qu'ils occupaient depuis la bataille d'Arthenay, perdue par Lamotte-Rouge, une action sur Châteaudun. « Il fallait, disait-on, dans l'entourage de Guillaume, anéantir une fois pour toutes ce repaire de brigands. »

Le 18 Octobre, rien ne faisait supposer l'attaque de cette ville par les troupes allemandes. Cependant quelques jours auparavant, deux villages des environs, Varize et Civry, avaient été incendiés par les ennemis, pour punir la population de sa résistance. Les habitants de ces localités avaient en effet, commis le crime horrible de canarder par les fenêtres de leurs maisons, un groupe de hulans venus pour réquisitionner des grains et du fourrage; et ils avaient apportés à Châteaudun, dans des tombereaux, une dizaine de cadavres d'ennemis.

Dans la matinée du 18 octobre nos guetteurs placés au sommet de la grosse tour du château de Luynes et du clocher de la Cathédrale de Châteaudun, signalèrent la présence sur la route d'Orléans de grandes masses ennemies. C'étaient la 22^{me} division d'infanterie hessoise (général von Witich) et la 4^{me} division de cavalerie (prince Albrecht de Prusse). Cette nouvelle vint me surprendre à table, à l'hôtel du Bon Laboureur, qui est situé sur la place principale de la ville. Je sortis; et de tous côtés je vis les francs-tireurs, au son du clairon d'alarme et de la marche du bataillon, se concentrer compagnie par compagnies devant l'Hôtel de Ville. Les cloches sonnaient à toute volée; des femmes et des enfants pleuraient, d'autres excitaient les bons citoyens à prendre les armes et à défendre le sol natal. Au bout d'un quart d'heure environ, chaque compagnie, allait prendre ses positions de combat aux différentes barricades qui leur avaient été, au préalable, assignées, en cas d'attaque. Ma compagnie fut désignée pour aller en dehors de la ville tirer contre la cavalerie qui s'avavançait sur trois ailes. La garde

nationale, les pompiers, les francs-tireurs de Cannes, ceux de Nantes, étaient venus de leur côté, renforcer nos lignes. Nous étions en tout 11 à 1200 hommes contre 12 à 14000 ! Je me disais : « Pas un de nous ne sortira vivant de cette aventure et je me confiai à Dieu, faisant d'avance le sacrifice de mon existence pour la Patrie. » Et entre temps mon esprit errait entre Léonidas et don Quichotte, mais sans Thermopyles et sans les plateaux arides de la Manche espagnole.

J'espérais aussi qu'on nous enverrait quelques secours, pendant la lutte, au moins ces mobiles du Gers, ce régiment de hussards, qui étaient cantonnés dans le voisinage, et qui, l'avant-veille étaient venus nous visiter à Châteaudun. J'avais rencontré parmi ces hussards deux de mes amis, MM. de Janzé, un condisciple et Jules Arnaud (de Nîmes).

Le commandant de Lipowski était bien décidé à défendre Châteaudun jusqu'à la dernière extrémité, qu'on lui envoyât ou non du secours ; et il avait raison. Dans toute la France on aurait dû agir de même.

Quoiqu'il en soit, Châteaudun présentait l'aspect d'une ville de guerre. Les barricades défendaient l'entrée des principales rues : rue de Chartres, rue d'Orléans, deux dans la rue du Bel-Air, rue de la Madeleine et de Luynes route de Vendôme à côté du quartier de Cavalerie, puis vingt autres improvisées ou à moitié achevées. Ah ! si nous avions eu un peu d'artillerie ! En revanche, nous étions largement pourvus de courage et de munitions.

De 10 h. du matin à 2 h., ce fut un combat de tirailleurs le long de la voie ferrée et dans les vignes, d'abord contre la cavalerie, ensuite contre l'artillerie et l'infanterie, qui ne tardèrent pas à se découvrir. Les routes étaient noires de troupes ennemies. Dans ces engagements, nous perdîmes quelques hommes dont le lieutenant Roussel. Vers deux heures, il fallut, devant le nombre et les obus qui pleuvaient dans les vignes, se réfugier derrière les barricades.

Les rues commençaient à être battues par l'artillerie bavaroise ; les maisons souffraient beaucoup ; quelques-unes brûlaient même ; mais nos jeunes soldats recevaient

avec le sang froid de vieilles troupes cette averse de projectiles. Un jeune franc-tireur nommé Seillade, élève de l'Ecole des Beaux-Arts et dont le sort rappelle celui d'Henri Regnault tombait non loin de moi, à côté du capitaine La Cécilia et frappé mortellement s'écriait : « Que c'est dur de mourir sans avoir pu en tuer un. » Le bruit des armes à feu de diverses sortes, chassepots, remingtons, fusils à tabatière, carabines Migné dont était pourvue la garde nationale, celui du canon, les crépitements de l'incendie, les écroulements de toitures, les cris divers, emplissaient l'air d'une de ces cacophonies à la fois sombres et grandioses que devait jadis rêver le Dante écrivant son *Enfer*.

De 2 heures à 6 heures du soir, toutes les tentatives d'assaut de la part des Allemands furent repoussées. Un spahis attaché au commandant, la cantinière du bataillon Mme Jarrethout, une jeune fille de dix-sept ans, Mlle Laurentine Proust, circulaient au milieu d'une grêle de balles et venaient aux barricades approvisionner de cartouches les défenseurs de l'héroïque cité.

A la barricade de la route de Vendôme où je me trouvais, nous avions perdu trois hommes et le capitaine Le Guall, des francs-tireurs de Nantes, qui reçut deux blessures mortelles au cou et à l'épaule, et que l'on porta dans une maison voisine. Je pris aussitôt le commandement de la barricade. Vers la tombée de la nuit, une compagnie hessoise essaya d'en faire l'assaut, en marchant comme à la parade et en s'arrêtant de temps à autre pour tirer. J'ordonnai à mes vingt-sept hommes de tirer à volonté, et la compagnie fut vite décimée. Elle renonça à cette opération périlleuse et ce qui en restait gagna une colline voisine, d'où elle ne cessa de nous inquiéter jusqu'à la nuit. A ce moment, avec l'obscurité, le spectacle devint effrayant ; un grand nombre de maisons étaient en flammes ; on n'entendait que chûtes de matériaux, cris, sifflement de balles, éclats d'obus. Nous étions fous de rage et enivrés par l'odeur de la poudre. Nos fusils étaient tellement chauds, qu'il fallut défoncer une barrique de vin pour les y tremper et les faire refroidir, en même temps que nous étanchions notre soif dans ce liquide souillé par nos armes et par toutes sortes

de débris. Étions-nous vainqueurs ou les Allemands étaient-ils maîtres de la ville ? Je ne savais quel parti prendre, lorsqu'un gamin vint nous avertir que l'ennemi avait forcé les barricades des rues de Chartres et d'Orléans ; en même temps j'entendis résonner la marche du bataillon. Craignant d'être pris entre deux feux, je n'hésitai pas un instant à ordonner la retraite du côté du pont du Loir, afin de pouvoir gagner, si c'était possible, le Perche. Mais avant d'abandonner la barricade, je fis transporter le capitaine Le Gual, mourant, dans une écurie du quartier de cavalerie, où il mourut, dit-on, le lendemain. Il ne fallait pas songer à battre en retraite sur Courtalain, car les Allemands s'étaient fortement retranchés dans le couvent des Dames Blanches, situé sur la route qui conduit à cette localité, et avaient déjà forcé plusieurs groupes de francs-tireurs à rebrousser chemin. Nous prîmes donc la route de Brou, en longeant les maisons, qui recevaient pour nous les décharges de mousqueterie des ennemis, toujours postés dans le parc des Dames Blanches, tandis qu'à vingt mètres à peine de nous, nous entendions des officiers crier en français à des habitants armés : « Rendez-vous. » Nous ne songions pas à nous retourner ; nous marchions droit devant nous, comme nus par des ressorts, l'estomac oppressé et vide. Une sorte de fièvre avait envahi tout notre être. Tout le long de la route c'étaient de longues théories de charrettes, remplies de fuyards, vieillards, femmes et enfants pleurant ou maudissant l'ennemi. De temps à autre nous nous retournions pour contempler l'immense brasier qui éclairait la ville et sur laquelle, au milieu des flammes, se détachaient les belles tours du château de Luynes. Nous arrivâmes à Brou, au milieu de la nuit ; et là, nous apprîmes qu'après l'entrée des Allemands à Châteaudun, deux compagnies de francs-tireurs avaient fait deux fois reculer l'ennemi dans les rues par une brillante charge à la baïonnette, tandis que des fenêtres pleuvaient sur les envahisseurs une grêle de projectiles (1). Nous ne nous reposâmes que quelques

(1) A Châteaudun les Allemands perdirent environ 300 hommes, dont un aumônier de division, le pasteur Schwab, qui s'était aventuré non loin d'une barricade. Avant d'être aumônier dans l'armée Allemande, M. Schwab, avait été pasteur à Anduze, quelques temps avant la guerre.

heures à Brou, et au lever du jour, nous nous dirigeâmes en voitures réquisitionnées sur Nogent-le-Rotrou. Le maire de Brou nous avait refusé des charrettes, pour nous permettre de nous transporter sans fatigue à Nogent. Nous les primes de force. Il fallait à tout prix nous soustraire rapidement aux Prussiens qui pouvaient nous poursuivre, et qui, disait-on, ne faisaient pas de quartier aux francs-tireurs.

La défense de Châteaudun avait causé la mort d'un grand nombre d'habitants brûlés ou asphyxiés parmi lesquels plusieurs femmes. Les pertes de notre propre bataillon s'élevèrent à environ soixante hommes. Nous nous reposâmes huit à dix jours à Nogent-le-Rotrou, puis nous reprîmes notre guerre de surprise et d'escarmouche au Sud-Est de Châteaudun, vers Marchenoir. J'eus la bonne fortune de coucher dans un beau château appartenant au duc de Dondeauville. Nous étions chargés de fouiller toute la contrée et de harceler sans cesse l'ennemi. J'appris, dans la suite, que nous faisions partie du XVI^e Corps, composé de trois divisions sous les ordres des généraux de brigade Chanzy et Barry. Le général Pourcet commandait ce XVI^e Corps.

C'est ainsi que nous arrivâmes au 7 Novembre, époque à laquelle nous fîmes une reconnaissance sur Châteaudun, de concert avec les mobiles du Gers et un peloton du XI^e chasseurs à cheval. Deux cents cuirassés blancs qui fourrageaient à Thiville, surpris dans cette marche, avaient eu vingt-cinq hommes tués ou blessés et laissaient entre nos mains des armes et des chevaux. Ces cuirassiers blancs étaient par la plupart d'origine polonaise ; leurs gourdes étaient remplies de liqueurs ou d'eau-de-vie.

Le 8 Novembre, marche en avant. Nous étions à droite, formant un mouvement tournant du côté de Coulmiers et de Tournois, où nous arrivâmes le soir, sans avoir eu l'occasion de voir l'ennemi. Par une pluie fine et glaciale, nous poursuivîmes notre route sur Patay, entendant au loin une forte canonnade. Nous avons ainsi, sans nous en douter, contribué à la victoire de Coulmiers. Nous pûmes deux jours plus tard constater combien l'action avait été chaude sur plusieurs points, à en juger par les effets et les

armes qui jonchaient le sol, en certains endroits. La victoire de Coulmiers aurait pu devenir décisive, si le général Reyau, avec sa cavalerie, avait coupé la retraite à l'ennemi.

On aurait pu alors faire prisonnière toute l'armée bavaroise. A la suite de cette affaire, M. de Lipowski fut nommé colonel. Nous couchâmes à Patay, le 10 Novembre. Je fus là, témoin d'un épisode bien dramatique et fort émouvant. Ma compagnie avait été désignée pour fusiller un franc-tireur qui dans un état d'ivresse avait fortement bousculé un officier. La cour martiale avait été inflexible et malgré sa belle conduite à Ablis et à Châteaudun M.... est condamné à mort et doit être fusillé le lendemain, au petit jour. Ses camarades désolés envoient une députation au général Chanzy pour le supplier de faire grâce. Le général ne peut la recevoir, impossible de faire grâce, la cour martiale est souveraine. Le prisonnier était enfermé à Patay, dans le cachot attenant au corps de garde de l'hôtel de Ville. A un moment, il voit la porte s'ouvrir pour livrer passage à un officier supérieur qu'il connaît bien (c'était de la Cécilia). Ils sont seuls.

— Tu dois être fusillé à la première heure, lui dit La Cécilia, as-tu de la famille ?

— Je n'ai plus que ma mère qui est à Paris... lorsqu'elle ne me verra pas revenir, elle pensera que j'ai été tué en combattant.

— Ecoute, je sais que tu es brave. Tu n'as pas peur de mourir, mais à Ablis tu m'a sauvé la vie. Je ne veux pas que tu sois fusillé ! Tu te sauveras cette nuit... un homme sûr t'apportera à manger et de quoi desceller tes barreaux. Il t'y aidera même. Il n'y aura pas de sentinelle sous ta fenêtre. Pars et file aussi loin que possible. Tiens, voilà de l'argent...

M... serra la main de son sauveur, l'embrassa et la couvrit de larmes...

Le lendemain, lorsque l'aumônier vint pour assister le condamné à ses derniers moments, le cachot était vide. Le colonel Lipowski prévenu, fit partir des hussards dans toutes les directions, mais sans succès. On ne sut plus jamais ce qu'était devenu le franc-tireur M... Quant à moi, je ne fus pas fâché de l'issue de cette affaire.

Après deux jours de repos à Patay, nous reprîmes notre

rôle « d'hirondelles de nuit » suivant l'expression des Allemands.

A Viabon nous surprimes l'escorte du prince Albrecht, qui faillit lui-même rester notre prisonnier. Il n'eut que juste le temps de déguerpir, laissant sur sa table des papiers importants. A Voves, nouvelle surprise, nous tombâmes à l'improviste sur un détachement de dragons verts de Wurtemberg ; à Santilly, le capitaine Chabrilat — rédacteur au *Figaro* — enlevait un poste du 6^{me} hussards de Poméranie. Et comme récompense de tous ces faits d'armes, passés inaperçus, nous ne recevions de Tours aucun encouragement, aucune récompense militaire, tandis que le prince roumain Grégoire Ghika, sergent dans notre corps obtenait la médaille militaire, devenait rapidement sous-lieutenant et officier d'ordonnance du colonel de Lipowski. En 1897, ledit prince était ministre de Roumanie à Paris.

A notre tour, nous devions être surpris. Le 29 novembre une de nos compagnies — la troisième je crois — avait pour mission de concert avec des francs-tireurs de la Gironde, de défendre le pont de Varize, pour empêcher l'ennemi de passer la Conie. Malheureusement ces forces n'étaient pas suffisantes et furent presque entièrement détruites, après une résistance héroïque. Notre bataillon était revenu à Châteaudun, qui faisait peine à voir avec ses maisons incendiées.

Entre temps, nous avions appris la capitulation de Metz et la marche rapide de l'armée du prince Frédéric-Charles sur la Loire. C'était cette perspective là qui avait été seule cause de notre arrêt, après la victoire de Coulmiers. Il est évident que si Bazaine avait pu tenir encore une quinzaine de jours dans Metz on avait fait une sortie en masse, nous aurions pu en profiter pour marcher sur Paris et interrompre le siège de la capitale. Hélas ! il était écrit que cette guerre ne devait-être pour la France, qu'une longue suite de malchances et de déceptions !

Nous ne prîmes qu'une part très faible à la bataille d'Orléans, du 2 au 4 Décembre. Lorsque le prince Frédéric Charles essaya de tourner la droite de Chanzy, en envoyant un corps de vingt mille hommes sur la rive gauche de la Loire, pour s'emparer du pont de Blois, nous nous

trouvions dans le parc de Chambord, dont les entrées n'étaient pas gardées. Nous nous trouvâmes bientôt entourés, dans une ancienne orangerie, et mis en joue par plusieurs compagnies allemandes. Je parlentai en allemand avec un officier, qui fut très courtois. Il me demanda où j'avais appris cette langue, je lui répondis que ce n'était certainement pas au lycée, mais à Berlin, où j'avais suivi, pendant un an, les cours de l'Université. Cette conversation avec l'officier prussien suffit pour nous préserver de bien des brutalités. Nous fûmes dirigés sur Orléans par une escorte de cavaliers; mais, comme pendant la nuit deux prisonniers étaient parvenus à s'échapper par les toits d'une maison où l'on nous avait cantonnés, on nous attacha. le lendemain, deux par deux, avec des cordes, et c'est ainsi qu'au bout de trois jours de marche, nous fîmes notre entrée à Orléans. La ville était pleine de troupes. Des recrues bavaraises s'exerçaient sur les places et les avenues. Je passai, le regard voilé de tristesse, retenant mes larmes, devant la Cathédrale et la statue de Jeanne d'Arc, au pouvoir d'un ennemi implacable, subissant les lazzis et même les insultes de quelques cadets bavares et d'officiers d'administration, qui n'avaient vu en fait de feu, que celui des foudres de campagne. Je me contentai de regarder fièrement, même avec mépris ces hommes assez lâches pour insulter des prisonniers. Il fallait cependant savoir se contenir, devant ces provocations. Toute explosion du cœur c'était : la mort. Nous fûmes enfermés dans la maison d'arrêt où nous couchâmes et où nous eûmes la visite d'un comité de secours de messieurs et de dames d'Orléans, parmi lesquels se trouvait un M. Jalaguier, originaire de Nîmes. Les personnes charitables nous apportèrent, en même temps que des paroles de consolation et d'espérance, du bouillon, de la viande et du vin.

Le lendemain, départ de la colonne des prisonniers dans la direction de Corbeil, sous la conduite de soldats d'infanterie et de cuirassiers. Après avoir dépassé le village de Tourry, un paysan emmené comme prisonnier — nous n'avons jamais su pourquoi — dont nous ne pouvions calmer la surexcitation, se laissa aller jusqu'à frapper à coups de poing la botte de l'officier de cuirassier, commandant le détachement. Cet officier cria : halte ! Le malheureux

paysan fut alors conduit dans un enclos des dernières maisons de Tourry, non pas fusillé, mais tué à coups de baïonnettes. Nous repartîmes, la mort dans l'âme. Nous atteignîmes ainsi Corbeil, où l'on nous fit coucher dans une église. Des sœurs de charité vinrent nous visiter ; elles contribuèrent à la fugue de huit de nos camarades, en leur apportant des blouses de paysans et des pantalons dissimulés sous leurs robes. A Corbeil, nous n'étions plus surveillés que par des soldats de la landwehr. Nous trouvâmes la Seine sur un pont en bois, celui en pierre ayant été détruit ; puis nous nous engageâmes dans la forêt de Sénart, tandis que dans le lointain on entendait le canon de Paris. Et c'est ainsi que nous arrivâmes, après huit jours de marche pénible sur la neige glacée, jusques à Nogent l'Artaud, où l'on nous jeta pêle mêle dans des wagons à bestiaux, pour être dirigés sur l'Allemagne. Plus nous avançons vers l'Est, plus le froid était vif ; les arbres étaient couverts de givre et nos vêtements en loques ne pouvaient nous garantir de la froidure. Nous nous serrions les uns contre les autres pour en atténuer, autant que possible, la rigueur. Enfin, nous arrivâmes à Coblenz, où l'on nous cantonnât dans des baraquements, sous un fort.

Le lendemain on nous embarqua toujours dans des wagons à bestiaux mais cette fois avec un peu de paille en guise de matelas, pour Colberg, petit port de mer de Poméranie. Nous traversâmes ainsi toute l'Allemagne. A Schœnhäusen, un sujet danois nous distribua des cigares et des petits pains. Nous passâmes indifférents devant le château de Wilhemshöhe qui servait de prison à Napoléon III, et enfin le train s'arrêta à Berlin où nous fûmes l'objet de la curiosité publique. Nous changeâmes de train dans cette ville, et nous fûmes transbordés de la gare du Sud à celle de Stettin, par une voie qui longe le Thiergarten. Les enfants des écoles nous demandaient de leur jeter les boutons de nos uniformes, dont ils paraissaient être très avides. A la gare de Stettin, on nous servit du café au lait avec du pain, et le train s'ébranla de nouveau vers le Nord, à travers les marécages et les plaines glacées de la Poméranie. A ce moment là, le thermomètre marquait 23 degrés Réaumur au-dessous de zéro.

Enfin, nous arrivâmes à Colberg. Nous fûmes reçus sur le quai de la gare par le général commandant la place, M. le comte de la Chévalerie, descendant d'une vieille famille française, originaire du Rouergue, dont une partie s'était réfugiée en Prusse, après la révocation de l'édit de Nantes. Le vieux général nous fit mettre sur deux rangs et ne tarda pas à nous adresser en français un petit discours bien senti : « Ce ne sont pas, dit-il, les Allemands qui ont battu la France, c'est Dieu qui s'est servi de l'Allemagne pour la châtier, parce que la France le méritait par son orgueil, par sa scandaleuse conduite, par l'oubli de son Dieu, etc. etc. » De sourdes protestations se firent entendre parmi lesquelles un : « As-tu fini ? » aussitôt réprimées par des sous-officiers allemands.

Ce brave général, qui était emmaillotté dans ses fourrures, des pieds à la tête n'avait pas du tout l'air de s'apercevoir que nous gelions littéralement. Un pauvre turco kabyle, qui n'avait qu'une pélerine et un cache-nez pour se garantir du froid me disait, les mains dans les poches : « Bien froid, pas fini encore prusso. » Et après l'allocution du général, nous fûmes conduits dans des casemates qui avaient le mérite de ne pas être glaciales, mais où l'on ne pouvait y voir qu'au moyen de chandelles fumeuses, qui en rendaient le séjour des plus désagréables.

Au bout de dix jours, notre section fut informée qu'elle allait être transportée à Thorn, dans la Pologne orientale. Nous fûmes, en effet, conduits à la gare et dirigés vers cette dernière ville, située à la frontière même de Russie, sur les bords de la Vistule. Nous y arrivâmes de bon matin, par un froid inouï. Là, heureusement pas de discours à avaler. Je fus logé dans une caserne, mais après quelques jours j'obtins la permission de loger en ville et même de me promener aux environs, à la condition d'aller répondre à deux appels par jour. Ayant reçu quelque argent de ma famille, je profitai d'un jour de marché, pour passer le pont de la Vistule assez mal gardé par des dragons de la lanosturm, au milieu de marchands russes et polonais, et bien entendu déguisé en paysan.

J'arrivai ainsi jusqu'à Alexandrowo, où je me fis connaître à des officiers russes, qui rirent bien de mon aventure

et me donnèrent toutes les indications nécessaires pour me rendre à Varsovie. Comme à cette époque là, il n'y avait pas de ligne ferrée d'Alexandrowo à Varsovie, je me procurai un traîneau pour Plock et dans cette ville un autre traîneau pour la capitale de la Pologne. Je songeai à peine à visiter cette grande et belle ville, tant j'étais pressé de rentrer en France.

Et je revins ainsi à Nîmes, après avoir traversé l'Autriche et le Nord de l'Italie, trouvant une différence de température entre Varsovie et Nîmes de plus de vingt-deux degrés, quoique à ce moment là, on se plaignait fort du froid, qui avait éprouvé les oliviers et les orangers dans le Midi de la France. Après quelques jours de repos, je partis pour l'Ouest, à la recherche du bataillon des francs-tireurs de Paris, que je rencontrai à Bonnetable, vers le 8 janvier. A ma grande surprise, je trouvai Lipowski à la tête de deux mille hommes ; mais la paix ne tarda pas bientôt à nous rendre à nos familles.

.....

ADOLPHE PIEYRE.

LA COLOMBE

Oiseau de l'espérance, ô douce messagère,
Toi qui parais sortir du palais du Seigneur,
Dans le bosquet fleuri du vallon solitaire,
Viens, colombe d'argent, répandre le bonheur.

Viens dans les frais lilas poser ton corps d'hermine,
Fais dans les genêts d'or resplendir ta blancheur
Et dans le vert sentier, qu'étoile l'églatine,
Viens te mettre à l'abri du cruel oiseleur.

Voici le mois de Mai, mille fleurs sont écloses ;
Leurs calices vermeils ont des reflets tentants,
Sur la neige des lys, sur la pourpre des roses,
Viens vivre et t'enivrer des parfums du Printemps.

Viens mirer ta beauté dans l'onde transparente,
Sur les souples roseaux qui voilent ses contours ;
Balance-toi sans crainte, ô colombe innocente ;
Sur ses bords ombragés viens chanter tes amours.

Viens près de l'âme en deuil adoucir sa souffrance,
De l'exilé plaintif améliorer le sort ;
Apporte au cœur brisé la divine espérance
Qui soutient le croyant à l'heure de la mort.

Quand le manteau des nuits recouvre la nature,
Quand brillent au zénith tous ces essaims de feu,
Dans ton nid délicat qu'abrite la verdure
Viens t'endormir en paix sous le regard de Dieu.

HENRIETTE EMIN.

SAINT-MARTIN-DE-VIDOLÈS

PRIEURÉ DES

HOSPITALIERS DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM

L'Ordre des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem a joué un rôle considérable dans l'histoire de l'Europe durant plusieurs siècles. Avec lui, en effet, et sous le drapeau du Grand-Maitre, l'élite des nations chrétiennes se faisait un honneur de concourir à la défense de la foi aussi bien que de la civilisation.

Vertot, L. de Boissgelin, Raybaud, M. de Grasset, d'autres encore, certes, nous ont admirablement renseigné, dans leurs livres et leurs manuscrits, sur la puissance desdits Chevaliers, tout en nous informant de leur discipline et de leur noblesse, de leur vaillance et de leur charité. Ce que nous savons moins, et ce qui nous intéresserait, c'est l'histoire particulière de chaque commanderie, de ses membres ou dépendances. N'est-ce point par l'agrégation des monographies locales, qu'on parvient, comme on l'a démontré excellemment en Allemagne et en Belgique, à constituer une histoire générale complète ?

Continuant donc la trouée de lumière historique, ouverte dans notre val de l'Arc supérieur, nous voulons essayer, aujourd'hui, de faire connaître un modeste prieuré dudit Ordre de Saint-Jean.

Ce sera la cinquième étude de la série.

Saint-Martin-de-Vidols est donc un *hospicium* de la Langue de Provence, et de la commanderie de Saint-Jean, d'Aix. Très nombreux sont ceux qui ignorent son existence et son nom; nul des érudits provinciaux n'a songé à dépouiller les archives qui le concernent.

Son nom latin *de Vidolis* fait penser à *de Vitulis*, et le quartier des *Vaux*, mentionné, sur le cadastre et à l'ancienne carte de Trets, aux environs de l'emplacement qui nous occupe, semblerait confirmer cette hypothèse.

Établi sur l'ancienne route de Marseille à Brignoles, à un kilomètre de Trets en tirant vers Peynier, il montre encore son abside circulaire adossée à l'orient de la ferme contemporaine. Auprès des murs de l'*hospicium* sont des jardins et de vieilles murailles en grande quantité; gisent des tuiles et des sépultures romaines; et pour peu que l'on remue le sol, on exhume des ossements de tous les âges mêlés aux débris des siècles disparus.

L'édifice monacal a, sans aucun doute, ici, comme ailleurs, remplacé un établissement romain, de même que le cimetière païen a eu pour successeur le cimetière chrétien.

Les Hospitaliers, dont la Provence était, en quelque sorte le berceau, possédèrent de bonne heure de riches propriétés parmi nous.

Les archives de la commanderie d'Aix se composent de près de 500 chartes dont les plus anciennes

portent les dates de 1189, 1197, 1206, 1216; et consistent, pour la plupart, en fondations de messes, donations, reconnaissances...

Saint-Martin-de-Vidols suit de près, car en 1232, Bertrand Pélagal vend une terre du val de Saint-Martin au commandeur de Saint-Jean, d'Aix (1).

Aussitôt après se dilate la maison religieuse de Saint-Martin dans laquelle on donnait un gîte, et on procurait les soins de l'hospitalité aux pèlerins, aux pauvres et aux voyageurs.

Caprit de Trets, le valeureux descendant de la famille vicomtale de Marseille, maitresse depuis Arlulfe de la vallée de l'Arc, passe un acte de vente avec le commandeur d'Aix, en 1257. Sont cédées pour le prix de 20 livres deux ferrages franches avec toutes leurs appartenances, situées à Saint-Martin, proche la maison de l'Hôpital, confrontant, l'une, avec la maison de l'Hôpital et avec le chemin qui va de Trets au Puy-Noir (Peynier) et le chemin qui va dudit Trets à Saint-Martin; et l'autre, avec le chemin qui va au Puy-Noir, et le chemin allant de Saint-Maximin à Trets.

L'an 1270, Charles I, roi de Sicile, comte de Provence, mande à Philippe du Val, châtelain de Trets, de remettre une partie des meubles de son château au prieuré des Hospitaliers de Saint-Martin; et l'an 1285, noble Pierre Hugolen leur donne une cense de cinq *gros* sur un jardin qu'il avait dans Trets (2).

Voilà bien, à la fin du ^{xiii}^e siècle, les Chevaliers de Saint-Jean parfaitement implantés dans le terroir de Trets, et en relations intimes avec les seigneurs des environs.

(1) Fonds de Malte d'Aix, liasse 185 bis. Parchemin. (Archives de la Préfecture des Bouches-du-Rhône).

(2) Fonds de Malte, liasse 185 bis. Parchemin,

N'en soyons point surpris. Toute la noblesse d'alors sentait une attraction singulière pour un Ordre qui devait tant la grandir.

Ne soyons pas davantage étonnés de leur progrès au xiv^e siècle. La mode était aux pèlerinages et aux guerres de tours et de forteresses dont le haut pays était hérissé. Or le génie des Hospitaliers concentrait merveilleusement ce courant protecteur, dévôt, batailleur.

Pour comble de bonne fortune, les Templiers dans l'impénétrable procès du Concile de Vienne, tenu en 1312, venaient d'être supprimés, et leurs biens abandonnés à leurs frères concurrents.

Aussitôt les commandeurs, les décorés au combat contre les infidèles, visitent soigneusement leurs domaines et y joignent les riches dépouilles dont ils sont les héritiers, faisant lâcher prise, quelquefois très difficilement, aux administrateurs provisoires imposés par l'autorité civile.

Dans la plaine de Trets une immense vague de donations passa. Voici les libéralités qu'elle déposa au prieuré de Saint-Martin en 1319.

C'est Laurent d'Amphoux de Trets qui, le 19 février, reconnaît en faveur du commandeur de Saint-Jean, d'Aix, une certaine ferrage située à Trets, vers le mont d'Arnaud, confrontant la ferrage Fauchier Salvin, et la ferrage des hoirs de Guillaume Alfin, sous la *tasque* de tous les fruits.

C'est Raymonde, femme de Pierre, qui, le même jour, reconnaît trois éminées de terre, proche Saint-Martin-de-Vidoles, confrontant Jean Capellan et le chemin public qui va vers le Puy-Noir, sous la *tasque* de tous les fruits.

C'est Hugo, de Trets, qui le 22 février, reconnaît au commandeur une terre, aire et gravier, situés

audit terroir, proche Saint-Martin, confrontant avec jardin du commandeur, le ruisseau, le chemin public et la terre de Bertrand, sous la cense d'un sétier de blé.

Au surplus, une vigne et une terre contiguës situées audit lieu, au clos de Tapy, confrontant avec une vigne de Raymond d'Agout, seigneur de Trets, et une ferrage d'Aicard Guis, sont concédées, sous la cense d'un sétier de blé (1).

Le 2 mars, Aycard Guis reconnaît au commandeur de Saint-Jean : 1° une terre et une vigne contiguës, dans le pays de Trets, quartier du mont d'Arnaud, et confrontant les propriétés de Pierre Guis, de Guillaume Nouvel et de Hugon Nouvel, sous la cense d'un sétier d'avoine ; 2° une panal de terre touchant la maison de Vidoles, sous la cense d'une *tasque* de vin ; 3° un *casal* tout rapproché de Saint-Martin, sous la cense de la troisième partie de deux deniers, annuellement.

Le 19 mars, Bernard Teston, de Trets, reconnaît une certaine ferrage, au quartier de Pierre-Longue, confrontant avec le chemin de Fourmignes, la ferrage d'Etienne Blanc et d'Etienne Rouard, sous la cense annuelle de quatre deniers (2).

Au même mois de mars, Guis de Saint-Martin reconnaît : 1° une vigne et une terre contiguës situées dans le terroir de Trets, vers le mont d'Arnaud, confrontant terre et vigne de Pierre Guis et de Guillaume Nouvel, sous la cense d'une panal de blé ; 2° deux éminées de ferrage, à Pierre-Longue, confrontant la ferrage de Bertrand Teyssier et de Ray-

(1) Actes de Castellan, notaire. Coté n° 1.

(2) Acte de P. Castellan, notaire. Coté n° 2.

monde Carbonnière, sous la cense d'une panal de blé ; 3° une petite terre audjt endroit proche Saint-Martin, confrontant une pièce du commandeur, d'une part, et d'autre part, une pièce de Pierre Guis, sous la cense de la *tasque* de tous fruits ; 4° une partie du casal par indivis touchant la maison de Saint-Martin, sous la cense de la troisième partie de deux deniers ; 5° un jardin, près dudit lieu, sous la cense d'une obole ; 6° une aire et grenier ; 7° une maison, « *placée dans ledit bourg de Saint-Martin* », confrontant avec la maison de Jacques Alcien et le casal de Pierre Guis, sous la cense, tant pour la maison que pour l'aire et grenier, de dix deniers (1).

Autre reconnaissance passée le 4 mars par Jacques Nouvel, qui donne : 1° deux sétiers de blé pour des terres situées au Puy-d'Aix et à Péire-Goussan, près le prieuré de Saint-Martin ; 2° six deniers pour un grenier, deux deniers pour un casal, au chemin du Grouliet ; 3° la *tasque* de tous les fruits pour un jardin : le tout confrontant avec les terres du commandeur, à Saint-Martin.

Enfin, le 10 mars, Hugo Nouvel, du lieu de Treys, reconnaît au commandeur : 1° une terre située au Pas-de-Roussel, confrontant les domaines de Raymond Rougier et de Pierre Nicolay ; 2° deux autres terres près de Saint-Martin ; 3° grenier et jardin, voisin de Pierre Nicolay et dû commandeur, sous la cense, pour les susdites pièces, de trois *quartaux* de blé ; 4° une maison bâtie au bourg de Saint-Martin, confrontant, d'une part, avec le casal de Pierre Verdier, et de deux parts, avec les maisons de Pierre Nicolay, sous la cense de six deniers (2).

(1) Acte reçu par P. Castellan, notaire, et coté sous le n° 2.

(2) Acte reçu par Castellan, notaire, et coté sous le n° 3.

L'année 1335 nous offre, d'abord, une diminution de *tasques* en faveur des frères Bertrand et Raymond Engrasse. Au lieu de donner tous les fruits pour leur défends du Botric, ils ne payent plus qu'une émine de blé au commandeur.

Ensuite un magnifique rouleau de parchemin nous détaille soixante-huit reconnaissances de biens, terres et vignes situés à Trets et appartenant à Saint-Martin-de-Vidoles.

Ce rouleau, avec sa belle écriture du xiv^e siècle, très lisible, mesure 5 mètres 75 cent. de longueur et 27 centimètres de large. On le déplie et on l'allonge avec une grande curiosité, mais on s'informe de son contenu avec un intérêt plus profond. Le recteur et administrateur de Saint - Martin s'appelait Jacques de Élerio (1). Il était aussi prieur et recteur de Saint-Jean, d'Aix.

Dans ce document de premier ordre, pour notre prieuré, apparaît une nomenclature très riche de censes ou rentes annuelles obtenues de plein gré, par l'attraction irrésistible de la mode d'alors, ou par la contrainte des conjonctures. Il serait, évidemment, fastidieux de reproduire ici soixante-huit noms de quartiers, disséminés dans notre plaine, et quelques centaines de noms de famille. Citons, parmi les principaux personnages de Trets, dévots à Saint-Martin : Icarden, Bertrand, Guillaume, Castellan, d'Agout. Ce dernier était seigneur de Trets, et plusieurs membres de sa maison s'étaient voués aux Hospitaliers de Saint - Jean - de - Jérusalem. Un Reforciat d'Agout fut même nommé grand prieur de Saint-Gilles (2).

(1) Jacques de Elerio, ou de Clerio selon une autre lecture, avait été chapelain du Grand-Maitre Hélión de Villeneuve. Il fut nommé à Aix par ce prince, et mourut en 1347.

(2) *Galerie des seigneurs de Trets*, par l'abbé Chaïllan,

Un autre document de vingt pages, en papier, renferme le dénombrement des biens, domaines, censes dépendant du prieuré de Saint-Martin-de-Vidoles. Dans la liasse 485 bis du fonds de Malté, d'Aix, il est inscrit en l'année 1469. Or, c'est là une erreur certaine, car l'écriture de ce petit cahier est, sans aucun doute, de la seconde moitié du *xiv*^e siècle.

MM. Blancard et Reynaud, les savants archivistes des Bouches-du-Rhône, sont d'avis qu'il n'y a, dans ladite pièce, que les dernières lignes et la date elle-même se référant à 1469.

Donc, au *xiv*^e siècle, d'après le présent dénombrement, le prieuré de Saint-Martin-de-Vidoles possédait, en divers lieux, près de l'Arc, à la Croix du Prieur, etc., six ferrages importantes, trois prairies, treize terres et vignobles.

Il y avait cinquante et quelques propriétaires qui apportaient chaque année à Saint-Martin, le jour de Noël, un total de vingt-trois sétiers et trente panaux de blé environ, sans compter cinq ou six *tasques* de fruits.

Enfin, comme redevances et impôts exigibles à Noël, se trouvaient quatre - vingt - douze deniers, coronats, et une obole, répartis sur vingt-trois noms dont les plus connus étaient Icarden et noble Hugo.

Cet ensemble d'informations, en y joignant les deux terres données, le 20 août 1339, par Hugues Albin, dans le terroir de Puyloubier, vers Saint-Pons, prouve bien que le prieuré de Saint-Martin continuait à exercer une influence générale dans toute la vallée.

Il n'était pas aussi important que le prieuré de la Trinité de Trets, alors habité par les moines de Saint - Victor, décimateurs de la plaine de l'Arc

supérieur; mais s'il avait moins d'exemptions et de décimes, il jouissait d'autant de sympathies.

Aux Bénédictins de la ville de Trets les *Studium*, les chapellenies, l'église gallo-romaine, les charges d'âme; aux Hospitaliers de Saint-Martin, le prieur spirituel, tiré de la commanderie d'Aix, les quelques novices et frères servants, les fermiers et leur légion de valets pour les troupeaux et la culture.

A Trets, ses remparts toujours fermés, toujours réparés; à Saint-Martin l'air libre et les grandes surfaces, sa safranière et ses immenses jardins ensoleillés.

L'attachement sympathique des vivants pour Saint-Martin se continuait jusqu'après la mort. Et, en foule, on y apportait fréquemment les dépouilles des défunts. Cette coutume de se faire enterrer dans les églises des religieux (1) en général et des Hospitaliers en particulier, était alors fort en vogue.

A Saint-Jean-de-Mélessanne (2), près Fuveau, on venait de fort loin inhumér les morts, et à Saint-Jean, d'Aix, il y avait affluence de cérémonies funéraires (3).

Aussi, le mécontentement qui s'était produit à Aix, de la part du clergé séculier, se fit jour à Trets chez les Bénédictins, curés primitifs. A eux étaient dus, nous l'avons dit, les dîmes et les oblations pour les services publics. On le voit déjà bien, en 1264, dans un compromis dont voici l'analyse :

« Le 7 avril 1264, sur les contentions qui étaient

(1) Raymond de Baux, de la famille princière de Baux, avait voulu être enseveli dans la chapelle des Templiers de Bayle, au XIII^e siècle, ainsi que nous l'avons consigné dans nos notes sur le *Cengle*.

(2) Numa Coste, dans le *Sémaphore* du 14 octobre 1899.

(3) Archives du Chapitre d'Aix.

« entre le prieur de Trets et le prieur de l'église
« Saint-Martin-de-Vidoles, au sujet de la dime que
« le prieur de Trets prétendait dans les terres dé-
« pendantes dudit Saint-Martin-de-Vidoles, les par-
« ties ayant arbitré, par sentence du dit jour, il fut
« décidé ceci :

« Les Hospitaliers ne payeront aucune dime de
« leurs terres propres, lorsqu'ils les laboureront
« ou les feront labourer par leurs mains, et au cas
« où ils prendront quelques terres à ferme, ils
« seront, pour lors, tenus à payer la dime. Il y aura
« exemption pour les bestiaux.

- « Mais si les Hospitaliers viennent à donner leurs
« terres à ferme, les fermiers seront obligés de payer
« la dime desdites terres.

« Le décimateur de Trets et l'exacteur de la dime
« des Hospitaliers de Saint-Martin feront la levée
« chacun une année.

« Les dimes seront ramassées également, sans
« excepter les chevaux et les agneaux (1). »

Il fallut passer un autre accord, en 1336, au sujet du cimetière de Saint-Martin-de-Vidoles. Le casuel, question toujours misérable, étant trop avantageux pour les Hospitaliers, on en céda une portion aux Bénédictins. A cette condition, le prieur de Trets ne fit plus aucune difficulté de reconnaître, au commandeur de Saint-Jean, d'Aix, et au prieur de Saint-Martin, le droit de sépulture (2):

Un acte pareil explique aisément pourquoi au midi et à l'ouest de l'établissement de Saint-Martin-de-Vidoles, gisent une si grande abondance d'ossements humains. Religieux, servants, jeunes chevaliers, no-

(1) Acte reçu par Raymond, notaire, Coté n° 2.

(2) Liasse 185 bis.

vices envoyés par le commandeur, fermiers, innombrables fidèles, tous étaient confondus dans la fosse commune, comme tous communiaient aux mêmes mérites, aux mêmes prières.

Le bourg de Saint-Martin, d'une prospérité particulièrement signalée au xiv^e siècle, s'amoindrit au xv^e siècle.

Toutefois, outre les donations qui vont suivre, l'historien doit surtout mentionner les deux chemins de Marseille et d'Aix, réparés alors et garnis de maisons amies. L'un, délicieux, glisse discrètement dans des bosquets de chênes blancs et traverse le quartier de Saint-Victor, avant d'arriver sous le village de Peynier ; l'autre, descend en droite ligne dans la nouvelle route, aujourd'hui dite de Desfarges. Tous les deux passent au nord de l'édifice de Saint-Martin et montrent encore, sur leurs bords, des amoncellements de pierres et des restes de bâtisses. Ces ruines de maisons, qu'on remarque très nombreuses autour du prieuré, à côté de la double voie, et sur les petites élévations voisines, toutes pittoresques, confirment parfaitement les textes des notaires, cités plus haut, accusant l'existence formelle d'un bourg à Saint-Martin-de-Vidoles.

Ne nous étonnons point de sa déchéance et de sa progressive et totale disparition.

Malheureusement, en effet, un long sillon de désordres envahit, en ces temps, presque toute la hiérarchie ecclésiastique, depuis le haut jusqu'en bas. Le Concile de Constance, convoqué en 1414, met un terme à ces iniquités, et du même coup l'Ordre des-Hospitaliers-de-Jérusalem, dits maintenant de Rhodes, s'améliore et se purifie.

Les Chevaliers sont toujours au premier rang dans

la garde du Pape, mais ils deviennent courtisans. Déjà le Chapitre général, tenu à Aix, en Provence, en 1410, avait insisté sur les devoirs de la vie régulière, et Philebert de Naillac, Grand-Maitre, demanda aux commandeurs, aussi bien qu'aux prieurs, le paiement exact des responsions, la résidence dans les églises assignées....

Guillaume Rostan, prieur de Saint-Martin-de-Vidoles, étant souvent absent de son prieuré, avait mis un procureur à sa place (1).

Le 13 juillet 1400, il reçoit, de Jacquette Roussel, une terre dans le terroir de Trets, de la contenance d'environ neuf éminées, au moulin de la Tégulisse, confrontant avec la terre des hoirs de Laurent, de Trets, et celle d'Antoine Alrey.

L'an 1432, et le pénultième de décembre, le frère François Ténuti, de l'Ordre de Saint-Jean, prieur de Saint-Martin-de-Vidoles, passe un nouveau bail avec Isnard Blanc, du lieu de Trets, au sujet d'un champ d'une étendue de soixante éminées.

Ce champ se trouvait encore, là bas, à l'extrémité-nord du terroir de Trets, sur le chemin de Saint-Maximin, près de Tégulata (Tegulisse, Tuilisse) (2), et la Peigéire. Il avait pour confronts supplémentaires le chemin de Trets à Puylombier et le domaine du prieuré des Bénédictins de Trets.

L'an 1434, et le 14 août, André de Mayorque, en qualité de tuteur des enfants des héritiers de Jacques Boyssset de Trets abandonne au commandeur de Saint-Jean-d'Aix, et au prieur de Saint-Martin-de-Vidoles les propriétés suivantes :

(1) Liasse 185 ter. Fonds de Malte.

(2) Tégulata est la station romaine qui était entre Aix et Tourves.

Une terre de dix éminées confrontant le domaine Saint-Martin-de-Vidoles et celui de Monet Blanc ;
 Une terre de dix éminées proche le moulin Brenche, confrontant le chemin d'Aix, le fossé domaine de Raymond Rouger.

Un juif de Trets (1), appelé Geoffroy Dozal, nous avons déjà rencontré plusieurs fois dans la publication sur le *Studium* d'Urbain V, fait un échange avec Douce Arnaude le 15 mai 1445. Il donna à ladite femme une terre de quatre éminées, située au quartier de Puy-Ague (Puy-d'Aix), contenant, d'une part, le prieuré de Vidoles, et la seigneurie de Bertrand Savard (2), d'autre part. Il resta une terre équivalente. Une cense de blé, payable à Notre-Dame d'Août, et six deniers, payables à Noël, rattachent ce fait à la directe de Saint-Martin.

Cet acte d'échange fut reçu par maître Jean Gervais, notaire. Il y est mentionné que le fermier des censes du prieuré donna l'investiture.

Nous lisons, dans un parchemin de 1455, que le fief de Saint-Martin-de-Vidoles fut conféré au Balthazar Amiel, prêtre de l'Eglise Saint-Jean, de l'Ordre des Hospitaliers.

Qu'il y a d'intéressant dans cette pièce ce n'est pas tant la mise en possession dudit prieuré entre les mains du religieux précité, que les mots suivants : « Saint-Martin-de-Vidoles appartient au dio-

ce qui avait à Trets, au moyen-âge, une colonie juive assez nombreuse qui possédait une synagogue dans un quartier réservé encore aujourd'hui quartier des juifs. Aussi, l'observateur attentif sera surpris de lire tant de noms sémites dans les actes du Val de Trets. Voir notre *Trets*, notre *Studium*, le *Statut*, etc.

Cette appellation nous rappelle le torrent de Savard qui coule de l'ermitage de Saint-Jean, de Trets, et se dirige vers le sud-est.

cèse de Marseille, quoique situé dans la vallée de Trets. »

Sans doute nous connaissions depuis longtemps la délimitation contenue dans le *Thesaurus Aquensis* qui, en 1255, concédait à Marseille « *ecclesiam sancti Martini de Vidolis* » ; mais nous n'avions nulle part rencontré un texte confirmant les droits de cette possession marseillaise au xv^e siècle.

A Balthazar Amiel, prieur de Saint-Martin, de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, Bermonde Autrice, veuve du lieu de Trets, lègue une maison située dans la ville de Trets avec tous les meubles et effets qui s'y trouveront après sa mort (1). La collation du prieuré de Vidoles au frère Balthazar n'étant que « *pro tempore* » nous avons un autre titre de collation en 1464, en faveur du même religieux Hospitalier.

C'est Amédée Clary, notaire, qui nous a conservé l'acte. Il est daté du dernier jour de juillet.

Trois jours après, ledit prieur donne à nouveau bail à Jean Arnaud une terre de quatre éminées située au Puy-Agues, vers Saint-Martin confrontant d'une part, le domaine de Jean Arnaud, et d'autre part, la propriété de Guillaume Lambert.

En 1466, le commandeur de Saint-Jean, d'Aix renouvelle la nomination du même Amiel Balthazar, et à la feuille officielle est jointe la lettre de provision du grand prieur de la Langue de Provence.

L'an 1467, et le 5 octobre, un bail est passé avec Hugues Arnaud et le prieur de Saint-Martin, au sujet d'une terre de douze éminées. Elle joignait le chemin de Saint-Martin, et confrontait du levant, le chemin du prieuré allant à Valet, et par ailleurs,

(1) Codicile de Bermonde Autrice du 11 décembre 1455. Notaire Alban Félicii de Moustiers.

le chemin de Trets à Puy-Vert. Une panal de blé de cense en constituait l'impôt.

Après les traces de frère Balthazar Amiel, pricur qui a laissé à Saint-Martin de précieux souvenirs, nous tenons un instrument du 5 février 1483, dont voici le résumé :

« Hugone Rostan, veuve de Jacques Ripeuille, reconnaît en faveur du commandeur (?) de Vidoles un verger enclos de murailles, jadis appartenant à Jean Roussel, placée à côté de l'église de Saint-Martin. Il confronte, du levant et septentrion, les terres de ladite maison avec la terre de Sibille Guintone, et du couchant, certaine cour appelée la cour du Trevas, possédée par Antoine Reynaud.

La cense est d'un denier, monnaie courante. »

Nous sommes arrivé au moment où les regards de la chrétienté entière se tournent vers l'île de Rhodes, principale forteresse des Hospitaliers.

Tout ce qu'il y avait de servants d'armes, de Chevaliers valides, de commandeurs, s'est enrôlé sous l'étendard du Grand-Maître Pierre d'Aubusson, ou va répondre à son appel désespéré.

Les petits prieurs eux-mêmes quittent leurs humbles églises rurales, confiant à des prêtres mercenaires le service divin et à des fermiers la culture des terres.

Pour avoir de l'argent, pour doubler et tripler les responsions de chaque année, on vend les meubles et on loue les domaines au prix le plus avantageux.

Le triomphe de l'incomparable siège de Rhodes, en 1480 (1), fut le triomphe de la religion elle-même ;

(1) Se distinguèrent dans les luttes mémorables contre les Turcs un chevalier Martin, de la famille seigneuriale de Puylobier, et Gautier de Gérenton, que la Statistique des Bouches-du-Rhône peut être à tort, contre les historiens de Vaucluse, fait naître la ville de Trets

mais sa prise en 1523 par les infidèles de plus en plus menaçants fait perdre quelque peu de son prestige à l'Ordre si valeureux de Saint-Jean-de-Jérusalem.

En fuyant de l'Asie, de Rhodes et des îles environnantes où ils avaient semé tant de gloire et un si grand amour de l'Eglise, ils se réfugient à Malte cédée par Charles-Quint en 1530.

Clément VII, neveu de Léon X, avait été Hospitalier avant d'être élu Pape en 1523. Il a beau combler ses anciens frères d'estime et de faveur. Il n'importe, l'esprit séculier, ou l'esprit militaire, est de plus en plus dominant dans les Chevaliers. Aussi, l'atmosphère et l'influence du protestantisme aidant, se laïcisent, se vendent ou se donnent comme une marchandise ordinaire, d'immenses bénéfices ecclésiastiques et religieux qui avaient une destination sainte à leur origine.

Saint-Martin-de-Vidoles a gardé dans ses archives un *liore des censes*, en papier, qui a servi soixante-douze ans à recevoir cent dix noms d'individus imposés.

Commencé en 1467 il ne se termine qu'en 1539.

Dans ses soixante et quelques pages écrites, se lisent les noms des lieux et des personnes qui, à Peynier, Rousset, Puyloubier, Trets, payaient des redevances au fermier du prieur absent.

La première redevance signalée est celle du Pas de Rousset ; les quartiers les plus souvent cités, sont ceux de Pierre-Longue (1), Puits d'Aix (2) Défends de Botri, Moulin de la Toulisse (3), Malaba-

(1) Placé près de la Burlière, aux environs de la Croix de Mission des quatre chemins, aux portes de Trets.

(2) A côté de Saint-Martin.

(3) Tégulata, ou la Peigeire et Péageire.

1), Hôpital de Saint-Martin, Collet de Saint-Martin, Saint-Victor, la Peigeire, Plan d'Escalle (2), Parat (3), Croix du Prieur....

En 1508 et le 5 juin, le prieur de Saint-Martin a nouveau bail à Monet Aycarden un *mas* et *l'ard* de terre situés près de l'Arc, au lieu dit *Asset*. Leurs confronts du couchant et du midi *l'affard* du prieuré Notre-Dame de Nazareth, d'un côté, la terre de maître Jean Gantelme, notaire, d'autre, la terre des hoirs de Pierre Gervais.

Il avait une cense d'une panal de blé, payable à Notre-Dame d'Août.

Le setier de blé, payable à la même époque, était donné dans l'acte reçu par Pierre de Mary, le 11 juillet 1517. Pons Briant y reconnaît au prieur de Saint-Martin, une terre d'environ vingt éminées situées à la Péageire. Elle confronte, d'un côté, la vicairie de François de Villeneuve, autrefois de Bonfils, d'autre, la propriété d'Antoine Gervais, le vallat Péageire, la rivière de l'Arc.

Sur les bords de l'Arc, bien éloignés, certes de Saint-Martin, se trouvent trois reconnaissances en faveur de notre prieuré, en 1517, 1519, 1533. La communauté de Trets, en effet, par l'office de ses consuls avait concédé, par trois fois, et conformément, devant notaire, la possession d'une moitié de la fuite des eaux du moulin communal le long de l'Arc, près la Peageire.

Sur le chapitre des moulins il y aurait une curieuse étude à faire dans l'histoire de Trets. Il fallait que les Hospitaliers eussent une grande in-

terêt vers l'Antiquaille et le moulin Barlatier, du côté même de la maison de Saint-Martin, aux environs de Courtot, près de l'Arc.

fluence auprès de la communauté pour qu'elle leur passât des reconnaissances pareilles à celle de ci-dessus. Elle était moins libérale pour les gens de la paroisse d'Auriol où elle possédait deux moulins qu'elle louait fort cher (1); elle était moins commode pour les droits de ses deux moulins à vent des quartiers de Sainte-Anne et de la Bonne-Mère, autour même des remparts de la ville.

Les Hospitaliers, appelés religieux de Malte, depuis qu'ils sont possesseurs de cette île méditerranéenne, concourent généreusement à sa fortification.

Chaque commanderie, chaque prieuré y contribue de tous ses moyens. Aussi quand La Valette, Grand-Maitre de l'Ordre, fait un signe, tous accourent à sa défense, tous soutiennent vaillamment le siège de Malte.

Nous n'avons plus de ce seizième siècle qu'un seul document se référant à Saint-Martin-de-Vidols. C'est celui du 20 mai 1536. Marthe Sénéquière, veuve de Jean Guibert, reconnaît au commandeur de Saint-Jean, d'Aix, une vigne et une terre jointes ensemble situées au terroir de Trets, au quartier de Peyre-Longue. Elles confrontent les propriétés de François Blain, des hoirs de Jean Durand et de Jean Dozal.

Et maintenant, dans les actes qui nous restent, il n'est plus question des prieurs de Saint-Martin. Le commandeur de Saint-Jean, d'Aix, traite lui-même les affaires importantes de Vidols, et laisse les minimes aux soins d'un procureur laïque. Il en est, d'ailleurs, ainsi, dans tout l'Ordre ; l'on y donne même les petites commanderies à ferme.

(1) Archives communales de Trets. Liasse des moulins.

qu'il y a de pire c'est que les plus riches landeries sont la proie des favoris, et par là, qui auraient dû défendre l'institution de Gélénque, la démolissent, et peu à peu l'amènent uine.

attendant elle jette encore un bien vif éclat ses très vaillants moines et tous ses Chevaliers meilleures familles de l'Europe qui avaient i les preuves évidentes de leur antique no-e.

commandeur de Saint-Jean, d'Aix, reçoit, alors, peine, les directes de son église de Saint-Martin et avec la cessation du culte public dans cette solitude s'éteint le zèle des redevanciers et ocataires.

la vérité, Pierre Gelfret reconnaît encore une , près de celle de Raymond Salomon, le 29 août Antoine Durand, le 16 janvier 1608, et Bofle rancas le 13 mars 1679 (?) reconnaissent, à leur deux bonnes propriétés, sises près Saint-Martin, à part cela, il ne s'agira plus, dorénavant, de procès entre une foule de débiteurs et la on de Saint-Martin.

esque tous les redevanciers se mettent en retard, faudra la force impérieuse de la justice pour les ger à payer.

est ainsi que le 10 novembre 1707 le procureur Saint-Martin fait quittance à Barthélemy de les de vingt-sept livres, pour arrérages de sa ive.

an 1608, et le 14 janvier, le commandeur de t-Jean fait quittance à Honorade Aycarden, veuveébastien Martin, des arrérages de la cense d'une ie au quartier des Vaux, près le prieuré,

Le 23 décembre 1638 un arrêt du Parlement condamne Antoine de Bosque à passer une reconnaissance audit commandeur pour son vignoble et sa terre du quartier de la Péageire, à Trets, et pour sa bastide du Prignonet, à Vinon.

Un autre arrêt du 21 novembre 1641 oblige Jean Garnier à soumettre son domaine du lieu de Saint-Martin, proche le prieuré, à la directe du commandeur.

Il y a la preuve nouvelle de cet état d'hostilité manifestée par les habitants de Trets vis à vis des Chevaliers de Malte, dans une lettre instructive du Grand-Maitre.

Il écrit spécialement au commandeur d'Aix, en 1686, pour lui donner la faculté de recouvrer tous les biens du prieuré de Saint-Martin (1).

Évidemment ces biens s'en allaient à la dérive, et la directe de Trets ne fournissait plus son contingent habituel dans les 24.516 livres, 14 sols, du revenu de la commanderie d'Aix.

La communauté de Trets invitée, à son tour, à payer ses cens et droits de lods à la religion de Malte, hésite, consulte des canonistes à ce sujet (2) et se soumet enfin en 1690.

(1) Archives de Malte.

(2) A cette époque la science était fort en honneur dans le diocèse d'Aix, et Trets avait toujours été éminemment favorisée sous le rapport de la culture intellectuelle de ses pasteurs.

Mais ce n'était même pas seulement les villes murées comme la nôtre qui toujours avait leurs cures occupées par des gradués ecclésiastiques ; dans la vallée de l'Arc que nous avons spécialement étudiée nous avons rencontré partout, voire à Saint-Antonin, des docteurs en théologie pour vicaires perpétuels....

Ainsi à l'encontre d'autres temps, ces admirables curés de campagne, préparés énergiquement par l'étude la plus profonde de leur profession, exerçaient une influence prépondérante sur la société, donnaient, des conseils les plus sages aux assemblées, luttaient et faisaient lutter volontiers contre toute injustice, d'où qu'elle vint.

Distinction, noblesse de sentiments, courage, fierté, labeur, voilà les qualités que nous avons presque toujours remarquées dans nos prédécesseurs de la vallée de l'Arc.

23 décembre 1777 fut rendu par le Parlement, un dernier arrêt en faveur de la commanderie contre noble Hyacinthe Barnoin, écuyer, et de Jean-Baptiste Julien, prêtre du lieu de Bras, la directe de la Péageire. Ledit arrêt fut signifié par parties les 19 et 27 janvier 1778 (1).

Aus voici à l'époque de la Révolution. Beaucoup de choses qui avaient fait leur temps, demandaient à être réformées ; malheureusement on détruisit au lieu d'améliorer et de rajeunir.

Le décret du 26 septembre 1789 ayant supprimé l'émption des biens privilégiés, et le décret du 10 novembre ayant remis les capitaux religieux à la disposition de la nation, il fallut procéder à l'encaissement commun du domaine de Saint-Martin-Vidols.

Le 28 février, et le 14 mars 1790, la communauté de Trets écrit au commandeur de Saint-Jean, d'Aix. Pas de réponse.

Le 25 mars, Baux, maire de Trets, annonce au conseil municipal qu'il est allé à Peynier voir Mallet, prieur du prieuré de Vidols, afin qu'il fasse parvenir une lettre pressante à l'agent de la commanderie d'Aix.

Constantin, « procureur fondé pour les biens de Saint-Martin, donne enfin avis, le 10 avril suivant, que ladite terre appartenant aux Chevaliers de Malte est affectée à la commanderie (?) de Ginasservi. »

(1) Le savant J. Raybaud, archiviste du prieuré de Saint-Gilles, en l'année 1757, dans son manuscrit sur l'*Etat des prieurés de Langue de Provence* ; « Le membre de Trets est à quatre lieues d'Aix ; on y voit de vieilles masures d'une église, dite de Saint-Martin-de-Vidols, qui n'a aucune obligation de service. Autour de cette église se trouve un tenement de terres, la plupart incultes, et un petit bosquet de jeunes chênes ».
Aix, Bib. Méj. 341 (R. A. 45).

Voici le rapport des experts qui fait foi de son inscription au cadastre :

« Nous soussignés, Joseph Feissat et Joseph Gasquet, négociants de cette ville de Trets, experts nommés par la communauté de Trets, pour procéder à l'encadrement des biens privilégiés, droits et facultés de MM. les Chevaliers de Malte, pour la terre qu'ils possèdent en ce dit lieu sous le titre de Saint-Martin-de-Vidoles, affectée à la commanderie (?) de Ginasservi. Suivant le décret de l'Assemblée nationale du 26 septembre, dernier, après avoir prêté le serment en tel cas requis, nous nous serions portés à l'Hôtel-de-Ville de Trets où nous étant fait représenter le livre terrier de ladite communauté, et après en avoir pris lecture, nous aurions été convaincus que l'éminade de terre est composée de 338 cannes, 1 tiers..... que les maisons sont encadrées par cannes, que la livre cadastrale est composée de 1000 livres ; nous aurions trouvé que la susdite terre et propriété a été encadrée lors du dernier cadastre dont nous avons tiré un extrait.

A cet effet nous nous serions portés au local de cette propriété pour en prendre les véritables confronts ; et nous aurions été convaincus que ladite terre confronte, du levant : Joseph Feissat, Pierre Grougnard, et le chemin de Peynier ; du midi : ledit chemin et le sieur Gastinel ; du couchant, François Michel, François Maneille, M^e Jean, notaire royal, et Joseph Savournin ; du septentrion : Jacques de Château-Gombert, les hoirs de Jean-Baptiste Savournin, et les susdits Feissat et Pierre Grougnard, chemin entre deux, traversé par un chemin voisin.

Nous aurions aussi été convaincu quelle contient

minades un quart, savoir : 24 éminades, terre locre, estimée 396 livres ; 26 éminades, terre e, estimée 234 livres ; le reste, plus faible, es- 18 livres. Total : 648 l.

ous, dits experts, déclarons avoir procédé à adastrement de ladite terre conformément à ce lle se trouve cotée dans le dernier cadastre munal, dont le total actuel, non compris le pré- alivement s'élève à la somme de 295,214 livres. surplus, nous aurions fait la comparaison dudit stre avec le cazarnet et le dernier compte tré- in que nous avons trouvé conforme.

es impositions de cette communauté ont été le- s l'année dernière à raison de 12 deniers pour que livre cadastrale, composée de 1000 livres ; haque deux cents cinquante livres cadastrales ent annuellement une panal de blé pour la pen- n féodale de 116 charges, 4 panaux et 4 picotins, e au seigneur de la ville, annuellement.

el est notre présent rapport auquel nous avons océdé selon nos connaissances et conformément t au décret de l'Assemblée nationale, soit aux tructions de Messieurs les Procureurs du pays, yant rien omis qui soit à notre connaissance, if erreur ou omission.

Pour lesdits Chevaliers et commandeur ils ne se nt donnés aucune diligence à faire procéder à ncadastrement de leur terre.

Nous retenons : 1° pour nos honoraires et vaca- ns 12 livres pour deux jours, tant au local que r le tapis ; 2° 4 livres pour l'adresse et mise au t des trois originaux du présent rapport dont l'un ra remis au commandeur (?) de Ginasservi et les

deux autres au maire de Trets et aux Procureurs du pays ; 3° 15 sous pour le papier marqué.

Trets, 24 avril 1790.

FEISSAT, GASQUET, experts.

L'orage révolutionnaire fit vendre le prieuré de Saint-Martin-de-Vidoles, et nous voyons, par l'inscription « Roux 1812 » posée sur le fronton de la porte d'entrée, qu'il appartenait déjà à la famille Roux au commencement de ce siècle.

Le nouveau propriétaire mit encore quelques chiffres notamment celui de 1840 au puits creusé devant la ferme restaurée.

Nous avons connu, dans notre enfance, un bon M. Roux qui s'amusait à faire des vers provençaux et se plaisait même à en écrire quelques-uns, sous forme de sentence, dans différents endroits de son charmant domaine. Il aimait aussi, le brave homme, à faire des recherches géologiques dans les montagnes de la vallée de l'Arc, et à joindre une collection d'échantillons pierreux à ses monuments médiévaux ou romains. En sorte qu'aujourd'hui encore les piédestaux de croix, les bénitiers, les colonnes, les débris des chapiteaux, etc... sont mêlés à des morceaux de marbre de Sainte-Victoire, à des pièces de stalactites et à de gros amas tufiers.

Ce qui surprend plus désagréablement c'est de voir le lieu saint où, durant des siècles, a été immolée la divine victime, transformé en écurie et en grenier à foin.

Disparaissent aussi chaque jour les ruines de constructions du bourg de Saint-Martin ; et des maisons de maîtres, des villas, des jardins nombreux du moyen-âge, il ne reste plus qu'un amoncellement de pierres couvert de ronces et de bosquets.

ni, dans l'abandon et la mort totale même d'aujourd'hui, penserait à un Saint-Martin-de-Vidols pleuré et très animé autrefois? C'est après l'avoir vu surtout dans les parchemins poudreux du monastère de Malte que nous sommes allés l'étudier sur son sol lui-même. Et nous l'avons vu, dans le silence de ses pans de mur aux contreforts écarbouillés, mélancolique comme un jour d'automne, alors que les arbres pend la gamme infinie de ses tons de pourpre et de bleu. Le mont de Régagnas est en face, en plein ciel, avec les Vaux à ses pieds, et les frais torrents descendent d'Albissy et de Kirbon. Et ce que nous avons appris dans nos recherches d'archives et dans nos fréquentes visites locales nous l'avons brièvement consigné ici pour l'instruction de nos compatriotes et les amis de l'histoire provinciale. Apprendre à connaître son pays, c'est l'aimer, c'est être patriote. Et qu'on le veuille ou non, ainsi que l'a fait le sénateur Taine et le proclame M. Brunetière, notre église, grande ou petite, peu importe, c'est surtout l'église qui l'a faite. En fouillant les fondements de la France, de la Provence, de nos plus humbles vallées, nous y rencontrons toujours la religion et l'évangile.

CHAILLAN.

LA TOUR CARBONNIÈRE

Le touriste visite les monuments anciens pour satisfaire sa curiosité, mais l'historien agissant autrement, aime à connaître l'époque de leur fondation, les événements dont ils ont été le théâtre et les vicissitudes qu'ils ont subies. Après avoir bien fouillé le passé, il écrit leur histoire, pour l'instruction de ses contemporains.

Ce que de grands écrivains ont fait pour les monuments que tout le monde admire, nous allons le tenter pour un edicule, perdu au milieu des marais, en esquisant sa modeste histoire.

I

Lorsqu'on se rend à Aiguesmortes par la route départementale, l'on arrive, après avoir dépassé le gracieux village de Saint-Laurent-d'Aigouze, et les ruines de l'antique abbaye de Psalmodi, devant une longue chaussée, établie sur une série de ponts, sous lesquels passaient, au XVIII^e siècle, les eaux de la petite rivière du Vistre.

Presqu'au bout de cette chaussée, la Tour Carbonnière dresse sa masse imposante, au milieu d'un marais d'une vaste étendue. Fortification avancée de

la place forte d'Aiguesmortes, on est saisi, en la voyant, d'un étonnement soudain. L'imagination aidant, on se reporte à l'époque lointaine où la herse en fermait la porte, où la sentinelle veillait à l'échauguette de la plate-forme et descendait au moucharaby surmontant la porte, pour parlementer avec les passants, et leur faire payer le droit de passage. Aujourd'hui la tour est solitaire, et seuls les oiseaux du ciel en sont les hôtes habituels.

Ce monument, que le temps et surtout le soleil, ont revêtu de cette teinte dorée qui charme les yeux, est percé d'une grande porte ogivale, ouverte à tous les vents, et sous laquelle passait, il y a près de trente ans, la route départementale. L'accès de ce passage était très incommode à la circulation des charrettes ; aussi, en 1872, le service des Ponts-et-Chaussées, fit contourner la tour par deux bras de la route, et supprimer l'ancien passage.

La Tour Carbonnière, de forme carrée, a une hauteur de seize mètres, et son appareil est semblable à celui des remparts d'Aiguesmortes, c'est-à-dire qu'elle est construite avec des pierres taillées en bossage, sur lesquelles l'ont voit encore des marques de tacherons.

On monte dans la tour par l'angle ouest, au moyen d'un escalier en spirale de soixante-six marches, défendu et éclairé par trois meurtrières, et qui aboutit à la salle du premier étage et à la plate-forme. Cette salle assez grande, — sept mètres vingt centimètres, sur six mètres soixante cinq, — a une voûte élevée de quatre mètres, divisée par deux arceaux aboutissant chacun à une rosace, de laquelle partent des nervures ogivales ; une cheminée très large munie d'un four est adossée à la muraille ; deux

fenêtres s'ouvrent au nord et au midi, et sous cette dernière existe une meurtrière, que commandait autrefois un moucharaby, pour protéger l'ouverture de la porte, et le maniement de la herse.

La plate-forme, anciennement munie de créneaux et de mâchicoulis, est entourée d'un parapet, percé de quatre embrasures destinées à l'usage du canon.

Juché au sommet du monument, l'on jouit d'un panorama superbe, l'œil embrassant une série de paysages très variés.

II

La Tour Carbonnière a été construite sur le pont de ce nom, en même temps que les remparts d'Aiguesmortes, par Guillaume Boccanegra, (1271).

Un acte du 4 juin 1270, nous révèle l'existence du *pont de la Carbonnière* (1), sous lequel passait la rivière du Vistre, détournée au XVIII^e siècle. Deux particuliers, Etienne Bonnaud et Bernard Itier, ayant péché sous ce pont, furent condamnés à soixante sols d'amende, par le juge de St-Laurent-d'Aigouze (2), à la réquisition de l'abbé de Psalmodi, propriétaire des eaux du territoire d'Aiguesmortes (3).

La tour Carbonnière était construite depuis quel-

(1) M^{rs} Marius Topin et Charles Martins se sont trompés, en disant que la tour a pris son nom d'un sieur Carbonnier, chargé de lever les droits du péage, au XV^e siècle.

(2) *Pièce justificatives*. N^o 1.

(3) Par une sentence du mois de septembre 1262, Guido Foulc ou Fulcodi, archevêque de Narbonne, plus tard le pape Clément IV, confirma, au nom du roi, l'abbé de Psalmodi dans la possession de toutes les eaux du territoire d'Aiguesmortes, malgré l'échange de 1248. (*Archives du Gard*, G. 1107) Saint-Louis approuva cette sentence par ses lettres-patentes de 1264.

années, lorsqu'en 1313, Pierre abbé de Psal-
i, permit au gouverneur ou chatelain, Guirard
on-Vila, de prendre du jonc et du roseau dans
ylve de son monastère, pour le chauffage du four
tour (1).

et acte nous révèle le nom du premier ou de
des premiers chatelains ou capitaines de la
r Carbonnière : Guirard de Non-Vila, qui est
placé, en 1344, par Guillaume Richard, auquel
ède, en 1359, Jacques de Beaudon (2). Plus tard
7) Jean Etienne est pourvu de l'office de chate-
de la tour (3).

eux ans après (1409) le roi, à la sollicitation des
suls d'Aiguesmortes, établit le *péage* ou *barrage*
a Tour Carbonnière, dont le revenu devait ser-
à l'entretien des chaussées. Une délibération du
seil de ville d'Aiguesmortes, du 10 juin de cette
ée, rendit obligatoire la carte de ce péage que
s donnons ci-après :

Lan susdich (1409) et a 1^{er} de jun, fouc tengut conselli
lo fach del barrezio, so es que pagara careta, una
ia am bast, un home a caval, un home a pé, un bes-
m (5) gros, un menu, et foronc el conselli los bons
ies que après s'en senguïçon.....

Et fouc délibérat per los susdich bons homes consel-
s, que chascuna carreta que y passira pagué 5 d. (1) per-
le jörn ;

Item, un home a caval, 2 d. per tot le jörn ;

Item, tot home et toto femme a pé, 1 de. per tot le jörn ;

Item, bestia am bast, 2 den. per tot le jorne ;

) *Pièces justificatives*, N° 2.

) Bibliothèque Nationale. Manuscrits. *Collection du Langue-*
t. 71, *Chronologie* t. IV.

) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*. EE-5.

) Deniers.

) Pour *bestiari*,

- « Item, a quel qué la menara, l de. per tot le jorn, se va a pe, et se va a caval, 2 den ;
- « Item, bestia boyna et rossatina, que sie bestia ferrada que aie un an, 10 s. par centena ;
- « Item, bestiari menu 3, s. par centena ;
- « Item, pors et trugas, id. per pessa. » (1)

Lorsque la ville d'Aiguesmortes fut livrée aux Bourguignons (1420) par son gouverneur, Jean de Malepue, la Tour Carbonnière tomba aussi en leur possession ; ils y établirent Jean de Castelnau en qualité de chatelain (2).

Après la défaite des Bourguignons, le roi nomma Jean de Jambes (3), seigneur de Montsoreau, au gouvernement d'Aiguesmortes (1421). Ce gouverneur pour accroître ses revenus, s'arrogea le droit exclusif de la chasse dans le territoire de la ville, et s'appropriâ les revenus du péage de la Tour Carbonnière (4), et de la pêche dans les eaux qui l'environnaient.

Les religieux de Psalmodi, lésés dans leur droit de pêche, adressèrent des plaintes à Charles VII qui, par des lettres-patentes du 22 septembre 1433, ajourna le gouverneur et ses adhérents devant le sénéchal de Beaucaire, maintenant toutefois, jusqu'à

(1) *Archives du Gard*, G. 1107, et *Archives d'Aiguesmortes*. Délibérations 1401 à 1410, BB. 1.

(2) Bibliothèque Nationale, loc. cit. t. IV.

(3) Voir sur ce personnage, dont le nom s'est aussi écrit de *Chambes*, les deux intéressantes brochures de notre confrère, M. le comte E. de Balincourt, membre de l'Académie de Nîmes : *Le Budget de la Viguerie d'Aiguesmortes en 1463*, gr. in-8°, Nîmes 1886, et *Jehan le Forestier, Seigneur de Vauvert (1464-91)* gr. in-8°, Nîmes, 1899.

(4) Ces revenus étaient alors unis au domaine royal.

sentence définitive, les religieux dans la pêche exclusive des dites eaux (1).

Après une longue enquête, le sénéchal, par sentence du 14 décembre 1440, confirma l'abbaye de Psalmodi dans la jouissance de la pêche (2).

Les gages du capitaine de la Tour Carbonnière, s'élevaient au xv^e siècle, à 79 livres 16 deniers par an; la quittance suivante en fait foi.

« Jehan de Chambes, chevalier, seigneur de Monsoreau et d'Argenton, conseiller et chambellan du Roy nostre sire, chastellain, viguier d'Aiguesmortes et capitaine de la Tour Carbonnière, près dudit Aiguesmortes, confesse avoir eu et reçu de Jean Menon, trésorier et receveur ordinaire de la senéchaussée de Beaucaire et de Nismes, la somme de soixante dix-neuf livres seize deniers, obtenus pour nos gages de Capitaine de la Charbonnière, et de deux compaignons avec moi, pour servir à la garde de ladite tour, pour un an, à commencer de la feste de saint Jean-Baptiste 1465, et finir au dit jour l'an revolu de mille quatre cent soixante six, de laquelle somme de 79 livres 16 deniers obtenus, me tient content, et en quitte le Roy nostre dict sire, ledict trésorier et tous aultres, par ces présentes signées de ma main et scellées du scel de mes armes, témoins de ce, le 25^e jour de juillet 1466. JAMBES (3). »

Dans un compte, rendu antérieurement à cette quittance, (1460), par le gouverneur, nous voyons que ses gages de capitaine de la Tour Carbonnière, étaient de 79 livres 16 sols 7 deniers (4) et que les

(1 et 2) *Archives du Gard*, G. 762.

3) Bibliothèque Nationale. Manuscrits. *Pièces originales*, Vol. 655. *Dossiers Chambes*, p. 30.

(4) Eodem Castellano turris Carbonerie, pro se duobus famulis sibi adjunctis ad vadia xvii ob. dt. pro quolibet per diem facientium per annum, pro uno quoque xxviⁱ xii^s ii d ob^t et pro omnibus LXXIXⁱ xvi^s vii d ob^t pro eodem hic. LXXIXⁱ xvi^s vii d. (*Le Budget*, loc. cit. p. 27.)

emoluments du barrage ou péage du receveur de la tour, Jean Le Mynris, s'élevaient à 20 livres (1).

Nous ne trouvons plus aucun document, dans le cours du xv^e siècle, concernant la Tour Carbonnière. Au début du xvi^e, les consuls d'Aiguesmortes obtinrent un ordre, pour faire rompre les barrières et combler les fossés, au moyen desquels l'abbé de Psalmodi, avait rendu impraticable le chemin de la tour (2).

(A suivre)

PROSPER FALGAIROLLE.

(1) De emolumento barragii Carbonerie affirmato pro anno presentii Johanni Le Mynris, precio. XX lt. (*Le Budget*, loc. cit. p. 24).

(2) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*. Reg. des délibérations, 1529-1540, coté BB. 2.

RÉDEMPTION

Quand la porte du ciel s'ouvrira toute grande,
Devant les humains éperdus,
Quand ils accourront tous, en apportant l'offrande
De leurs jours au loin répandus,

L'âme humaine craintive, éblouie et tremblante,
Regardera dans son Passé.
Et comparant sa nuit à l'aube éblouissante.
Sentira son rêve insensé !

Insensé son espoir d'essor dans la lumière.
Pauvre être aveugle ayant marché
Dans l'enveloppement du haillon de misère.
De la souffrance et du péché.

Et devant la splendeur d'irradiante gloire.
Conduisant à ce Dieu rêvé.
Elle se souviendra de sa chétive histoire,
De son labeur inachevé.

Mais elle maudira surtout les anciens leurres,
De l'amour, mirage incessant,
Qui dévora sa vie et ses fuyantes heures,
Ne lui laissant que son néant.

Alors, de son éther aux ondes lumineuses,
Descendra le Dieu de bonté.
Ainsi qu'à Nazareth, des mains mystérieuses
Voileront sa divinité.

Il descendra tout près de ces êtres infimes.
Se revêtant d'humanité,
Pour être à leur portée abandonnant les cimes
Où resplendit sa vérité.

Et s'adressant à tous, même aux âmes ingrates.
Aux obscurs, aux désespérés :
• O vous qui dans vos cœurs conservez les stigmates,
Par ma Passion consacrés.

Rouvrez la largement la divine blessure
Par l'amour faite à votre cœur,
Alors qu'il a saigné pour une créature
De l'âpre sang de la douleur,

Alors que vous étiez en une ardente ivresse,
Eperdu vers elle emporté,
C'est qu'en vous tressaillait la suprême tendresse,
Rançon de mon Eternité.

Quand vous avez senti votre âme frémissante
Au contact de l'être béni,
Quand sur vous a passé dans la cruelle attente
Le grand frisson de l'infini.

Alors qu'en un regard était l'âme du monde
Pour vos regards extasiés,
Hors de lui le néant, le froid, la nuit profonde,
C'est mon Ciel que vous gravissiez !

Et quand ainsi que moi, près d'un autre Calvaire,
Dans l'abandon des oliviers
Vous avez pleuré seul dans l'humaine misère
De vos espoirs crucifiés,

Vous vous êtes grandis au niveau de mes cimes,
L'amour vous a divinisés ;
Car son sublime essor a franchi les abîmes,
Où roulèrent vos cœurs brisés.

Venez tous, accourez, martyrs de l'existence
Alors que sur sa nuit planait
Un rêve d'au delà, c'était la prescience
Du Ciel, qui vous environnait.

Et vous tendiez les bras dans un élan suprême
Vers ce but soudain rapproché.
Puis déçus, vous pleuriez.... ces pleurs sont le baptême
Qui vous a lavés du péché !

Et dans la splendeur de l'aube grandissante,
Portique de l'Eternité,
L'âme humaine épurée, en son vol triomphante,
S'élancera dans la clarté !

C. B.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La *Revue du Midi* est heureuse de saluer le succès de son ancien directeur, M. J. Rocafort, dont le beau livre « *L'Éducation morale au Lycée* » vient d'être couronné par l'Académie française. Elle en est d'autant plus fière, qu'elle a publié les premiers feuillets de cette œuvre remarquable. C'est donc pour elle comme une fête de famille, à laquelle s'associeront tous nos lecteurs, qui sont en même temps les amis et les admirateurs de M. J. Rocafort.

*
* *

L'ÉCUEIL, Comédie en un acte par Stéphane, représentée au théâtre de la Bodinière.

Faire une pièce avec une simple étude de psychologie féminine curieusement étudiée, saisir sur le vif et traduire sur la scène une de ces crises morales, ressenties par les femmes les plus modestes et les plus honnêtes, alors qu'aux premières atteintes de l'âge, elles s'aperçoivent qu'elles ont vécu d'une vie conventionnelle et un peu factice ; reprendre, enfin, après Beaumarchais, le type de Chérubin ; c'est là une entreprise difficile que vient de réaliser avec plein succès notre collaborateur Stéphane. Aucune péripétie, peu d'action dans cette comédie de *l'Écueil*, œuvre de bonne compagnie, écrite dans un sobre et élégant langage ; tout l'intérêt réside dans la mise en présence de deux types féminins, deux amies, que sépare un abîme, Sébastienne et Marthe.

La première mondaine, rieuse, coquette, sans la moindre arrière-pensée, flirteuse pour employer l'expression du moment ; elle accepte franchement le rôle de la femme tel que l'imposent le monde et le milieu contemporains et qu'elle le définit elle-même. « Celui d'une poupée moderne pompeusement habillée, fastueusement harnachée. . . Femme je suis « créée pour être le plaisir des yeux. Demande aux hommes « si je ne me suis pas acquittée de ma tâche en tout honneur. » Fort honnête d'ailleurs et se rebiffant à la moindre

allusion malsonnante, mais uniquement occupée du besoin de plaire, Sébastienne ne trouble profondément personne ; elle en serait d'ailleurs désolée ; elle aiguillonne l'attention de tous, et cela suffit pour la rendre parfaitement heureuse. Toute autre est Marthe ; elle souffre cruellement d'avoir traversé la vie sans avoir connu ce quelque chose d'infiniment doux : « L'amour d'un être pour un être... sentir à chaque heure, à chaque minute du jour, présente la pensée de l'aimé, avec ces élans de tout l'être, ces appartenances absolues de l'âme, au point de s'absorber en lui comme en un univers, de ne plus vivre que de sa présence réelle ou évoquée... » C'est bien un peu une sentimentale que Marthe ; mais c'est aussi et surtout une âme délicate et passionnée, froissée, meurtrie par les conditions d'existence de la femme contemporaine. Et voici que l'écueil surgit tout à coup dans l'isolement de la campagne, sous la forme d'un jeune candidat à Saint-Cyr, son cousin Zizi. Chérubin ? Oui ; mais un chérubin singulièrement moderne qui a lu la *vie parisienne* dans l'entrebaillement de son pupitre d'écolier ; naturel cependant avec de petits accès de rage encore enfantine, très drôle et pas tout langoureux, oh ! pas du tout : mais cependant timide dans son affectation même d'audace. Marthe voit d'autant mieux l'écueil qu'elle a été avertie par un ami de son mari, Primerose, très sceptique, très accueilli dans le monde ; très expert en flirtage et qui me paraît avoir quelque parenté avec un personnage bien connu de Gyp ; le célèbre Folleuil.

Une occasion se présente comme à point nommé pour couper court à tout retour offensif de Chérubin. Le mari de Marthe va entreprendre une grande exploitation agricole en Algérie, Marthe l'y suivra, emportant un souvenir, dont elle n'aura pas à rougir. Un mot cependant me gâte le caractère sympathique en somme de l'héroïne. « L'Algérie à brève échéance. » ... Allons ! c'est le salut ! J'aurai tourné l'écueil. » J'avoue humblement que des différentes manières de tourner l'écueil, l'ancienne, celle qui consiste à faire son devoir, parce que c'est le devoir, me paraît encore la meilleure et qui a toutes mes préférences.

Et c'est aussi au fond la pensée de Stéphane, qui a mis en scène d'honnêtes gens et n'est jamais mieux inspirée que dans les répliques où ils laissent parler leurs sentiments. Mais sa psychologie pénétrante et fine, a merveilleusement saisi que l'accomplissement de ce devoir ne va pas toujours sans quelque déchirement de cœur, et sans quelque révolte intime. De cela, nos mœurs modernes, les étranges conditions dans lesquelles se nouent trop souvent les unions conjugales sont responsables pour la plus grande part. Derrière la spirituelle et aimable comédie de Stéphane, nous sentons poindre ce grand problème et nous devons savoir gré à l'auteur d'en avoir éveillé le soupçon, sans avoir posé la thèse trop solennellement.

G. M.

* *

SOUS LES CHATAIGNIERS, poésies par M. l'abbé J. Albran
Alais, imprimerie Brabo et Cie.

Coquettement imprimé illustré de délicates et artistiques photogravures, ce volume se présente sous un aspect séduisant. L'essence qu'il contient ne dément pas le contenant. M. l'abbé Albran est un poète qui trouve des accents d'un charme pénétrant pour chanter les beautés des sites où il vit. Voici par exemple une vue du Gardon, d'une touche très fine :

.....

Dans le fond vaporeux, la montagne voisine
Qu'enveloppe le soir commence à s'assombrir
Mais sur la rive gauche, une vive lumière
Inonde quais, maisons, clochers et monuments.
Un haut barrage fait cascader la rivière
Qui clapote, rieuse, avec des bruits charmants.
Plus haut ce sont les près de Saint-Jean qu'il arrose.
Souvenir de croisade, une église jadis
S'y voyait. L'Orient, son ciel tout bleu, tout rose
Sont chez nous, dans ce coin où sourit Tamaris.

L'auteur trouve des accents émus pour évoquer les souvenirs des ruines du passé et chante les industries locales, en homme qui les a vues de très près. Dans une seconde partie, il aborde des sujets plus intimes : le groupe des *méditations* et celui de *quelques pages de l'Evangile*, contiennent de beaux vers d'une inspiration très élevée et soutenue : nous recommandons la lecture de ce volume à nos lecteurs.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

LA FIN D'UNE LÉGENDE

Tout le monde connaît les vers de notre poète Reboul gravés du reste sur le socle de la statue d'Antonin :

« Le Nimois est à demi Romain :
« Sa ville fut aussi la ville au sept collimes,
« Un beau soleil y luit sur de grandes ruines
« Etc., etc.,....

Ce n'est pas ce dernier passage que je veux contester. Les grandes ruines s'étalent à tous les regards et quant au soleil, chacun de nous est à même d'en apprécier l'éclat et d'en sentir, à certaine époque, tous les ans, les cuisantes ardeurs.

Oyez plutôt les chants de nos félibres et cigaliers sur *lou bèu Soulèu* et *soun Calèu* resplendissant.

Mais que penser de cette assertion reproduite successivement par tous les écrivains qui se sont occupés de l'histoire topographique de notre ville, à savoir que, à l'instar de Rome, Nîmes renfermait sept collines dans son enceinte murale ?

Ces écrivains, semble-t-on dire, s'en référant scrupuleusement aux sources antiques (qu'on n'a jamais citées), ont pris soin de dénommer ces monticules. Sans doute et c'est par là assurément qu'ils ont contribué, pour une bonne part, à maintenir cette légende dans la croyance populaire.

Je dis légende parce que rien n'est moins prouvé

que l'existence desdites *Sept Collines* et de tel nom dont on les a affublées, à moins d'y mettre une puissante bonne volonté (1).

Pour le voyageur qui suit l'antique Voie Celtique et Romaine, aujourd'hui le chemin de *Canneau* reliant, à l'instar de la grande route moderne, *Urgernum* ou Beaucaire avec *Melgueil* et *Sextantion*, c'est-à-dire Montpellier, comme pour le touriste qui venant d'Arles ou de Saint-Gilles (l'ancienne *Héraclée*) descend dans la vallée du Vistre, après avoir franchi la crête de la Costière (2), la ville de Nîmes apparaît au nord-ouest, assise aux pieds d'une petite chaîne dite des Garrigues dont les points culminants de l'est à l'ouest, à partir du Mont-Cavalier actuel jusqu'au Puech-du-Theil, peuvent à la rigueur figurer les six ou sept collines légendaires de l'antique Néméz.

Mais ces tertres élevés sont pour une bonne part en dehors de l'enceinte murale et même d'aucuns relativement éloignés des dépendances immédiates de la Cité.

Rapprochons-nous en effet de la ville, que remarquons-nous ?

A l'ouest de cette vaste échancrure (3) où passe actuellement la route d'Uzès et où s'élèvent depuis

(1) « Les murs anciens de Nîmes, écrit un auteur contemporain, à l'imitation de la ville de Rome, renfermaient sept collines dont les noms suivent : 1° Le Puech Jasiau ou des Juifs ; 2° le Puech Ferrié ; 3° la Puech Crémat ; 4° le Puech de la Lampe ; 5° la Tourmagne ; 6° Cantedu ou le Puech Combret ; 7° Montauray ou du Peyrel. » (*Conducteur de l'étranger dans Nîmes en 1852*. p. 47). Statistique du Gard par Henri Rivoire, 1842, p. 75.

(2) La Costière est cette ligne de collines partant de la rive gauche du Rhône, non loin de Beaucaire à l'est et finissant à Vauvert, à l'ouest, qui sépare la vallée du Vistre du bassin immédiat des étangs et de la mer.

(3) C'est le tènement de Saint-Baudile, l'ancienne Val Sainte.

quelques années l'Hôpital-Général, l'Ecole Normale des garçons et les Casernes d'artillerie, se dresse notre Mont-Duplan, autrefois le Puech Jasiou ou *Podium Judaicum*, ainsi appelé au moyen-âge parceque les Juifs y avaient établi, au pied, leur lieu de sépulture. Le *Podium Judaicum* est la première crête à l'orient où se dressait le mur romain, montant de la Porte-d'Auguste.

Après lui et séparé de lui par l'ancien chemin d'Uzès — aujourd'hui chemin de Russan, descente de la Croix-de-Fer — par corruption de Croix d'Auferre — s'élève le coteau désigné par les anciens compois sous les noms divers de *Puech-Ferrier*, *Tresfons*, *Montmarte*, *Moulins-à-Vent* et par les écrivains modernes successivement *Podium Crematum* ou *Puech Crémat* (1).

Il serait intéressant de préciser la date et de connaître le nom de celui qui le premier a employé ce vocable de *Puech Crémat*.

Cette date n'est certainement pas très reculée. Je n'ai trouvé nulle trace de ce nom dans les compois des xvii^e et xviii^e siècles et j'ajoute qu'aucune des nombreuses références invoquées par les auteurs qui ont abordé ce point précis d'histoire locale, ne m'est apparue justifiée (2).

Le nom commun de Crémat, qui se comprend

(1) Voir le *Conducteur de l'étranger dans Nîmes, dans Arles, etc.* Nîmes, Waton, libr. éditeur, 1852; le *Dictionnaire topographique du Gard*, 1868; *Promenades d'un curieux dans Nîmes*, 1871; *Guide dans Nîmes et les environs*, L. Boucoiran, 1889.

(2) Consulter Ménard, *Histoire de Nîmes* t. VII, preuves p. 719... *la taula del possessor in* mém. de l'Acad. (1896, p. 439). — Compois de Nîmes 1380 et 1671. — *Courrier du Gard* du 16 juillet 1857. — Archives des Hospices, B. (1225 à 1695).

Par suite des déplacements opérés dans ces vingt-cinq dernières années, ces archives sont moins que faciles à consulter. Il y a là des carences regrettables.

bien vite, s'applique à divers tènements incendiés à une date et pour une cause quelconque, relatés dans l'ancien plan cadastral et comprenant des hermes, vignes, olivettes (champs d'oliviers), etc. ; les uns avoisinant le Tresfonds et les Jeux de mail et de boules y attenant ; les autres la porte de la Bouquerie ; d'autres, encore, je ne sais quel point précis, près de la Font Magaille (1).

Mais nulle part, je le répète, ni dans le Compois de 1380, ni ailleurs, je n'ai rencontré une seule fois le mot « de Puech Crémat » ou *Podium Crematum*. D'autres chercheurs seront peut-être plus heureux.

Jusqu'à nouvel ordre, je maintiens donc fermement que cette appellation de « Puech Crémat » n'a jamais existé.

Mais le Puech lui-même est indéniable. Son tènement, dans les différents textes qui en font mention, s'étend de la Croix-de-Fer à l'est, jusqu'à la jonction, à l'ouest des rues actuelles de la Porte Cancière (2)

(1) Voir compois de 1671 et suiv.. q. q. 38 et q. q. 39, folio 21, verso, — folio 206, olivette dite *la Garenne*, au Crémat, — ... folio 217, olivette confrontant du levant le chemin de *las tresfonds*, du couchant le chemin de La Calmette, — folio 247, autre au Crémat ou tresfonds, — q. q. 39, folio 412, olivette au Pourtalet ou Puech Ferrer, sive, Crémat, confrontant du couchant et midi le chemin de La Calmette, du vent droit, la muraille vieille ; autres au Crémat sive Jeu-de-mail et Crémat ou Jeu-de-boules, p. 1935.

Compois q. q. 40, folio 42, verso : *Mausum situm extra Portale-Bocarie al Crémat*. Font Magaille, d'après les notes de M. Achille Bardon.

(2) Je ne sais si, comme d'aucuns l'affirment, la Porte Cancière (*Porta Canseria* et *Porta Cancellaria*), a été dénommée *Porta Andusienensis*, mais ce que je sais mieux, c'est que très anciennement, un certain Louis Rivet, dont un frère avait, disait-on, fait fortune en Amérique, à la mort de ce dernier (voir Compois désigné à la première page par le n° 5, allant du n° 1929 au n° 2452, folio 2234), possédait : 1° Une propriété ou métairie appelée le Mas de Mollery, au quartier de Chanteduc, confrontant du couchant le Cadereau, du levant, des terres et la jasse de la métairie, — le chemin entre deux, — du vent droit, un autre chemin allant de la Fontaine au Cadereau, ou chemin d'Anduze, du midi, hoirs divers ; 2° Autre terre de 4 salmées, confrontant du midi, la jasse de la métairie, du

et de La Lampèze et plus loin encore. Dans le voisinage de ces dernières, il a porté successivement les noms de *Podium Ferrarium* ou Puech Ferrier dans le cours du XII^e siècle, *Podium Ferre* en 1380, *Podium Buzanquet* en 1360.

Il semble même qu'à l'origine, l'appellation de Puech Ferrier désignant l'ensemble des Garrigues au nord de la cité a été appliquée à une étendue de terrain bien plus considérable, comprise entre les cadereaux d'Uzès et d'Alais, si on s'en rapporte aux textes des accords de privilèges consentis aux habitants de Nîmes, en 1145, par le vicomte Bernard-Aton V, confirmés par Raymond VI, comte de Toulouse, en 1195, et par Louis XI, en 1403.

Si j'ai bien lu mes auteurs, à cette époque reculée, le Puech Ferrier était considéré comme avoisinant le Bois des Espès (*devesium de Espeissis*) et Mittau (*Podium Mitaldum*), non loin de Roque Maillère (*Rocam Maleriam*) et s'étendait jusqu'à Ventabren. (1).

vent droit, les patus, le chemin d'Anduze entre deux ; 3^e Autre, c'est-à-dire la jasse confrontant du vent droit, le chemin d'Anduze, etc., etc. .

Cet antique chemin, actuellement un sentier, existe encore. Il sort de la Fontaine, près de l'ancienne guinguette du Mont d'Haussez, passe devant la guérite d'octroi dite du Mas Rouge, descend au couchant vers le Cadereau, en longeant à gauche Mollery et traversant la grande route d'Alais, en amont du Cimetière Protestant, continue vers le Mas de Ponge, en conservant ici son nom d'ancien chemin d'Anduze.

Au sujet de la fortune laissée par le Rivet sorti de Saint-Hippolyte-du-Fort et mort dans l'Amérique méridionale, à la fin du XVIII^e siècle, je me suis laissé dire que les acquéreurs de Mollery, au commencement du siècle actuel, avaient entrepris des recherches pour découvrir un prétendu trésor caché dans cette métairie. Ces recherches auraient été sans résultat.

(1) Ménard, I, preuve., p. 32, 40, 41. Ménard III, preuve. p. 311. Podium Busanquet dans un acte en 1360. — Podium Ferre en 1380. — Mons Ferrarium en 1145. — Mons Ferratum en 1163. — Puech Ferrier, sive Rampan (Compois q. q. 38, folio 275). Compois q. q. 39, folio 133, au Puech Ferrier une olivette confrontant au

En tous cas, un peu plus tard, le Puech Ferrier ou des Moulins-à-Vent (1) est bien circonscrit dans les limites que nous lui avons assignées.

Ainsi s'explique la confusion relevée par différents auteurs et signalée justement par M. François Germer-Durand (2) entre le Puech Ferrier et le Puech des Trois Fontaines ou des Moulins à vent qui ne constituent en réalité qu'un seul et même tertre (3).

Notons aussi en passant, que la désignation de colline des moulins à vent est commune aux Puech Ferrier, des Tresfonds et Jasiau.

Maintenant si poursuivant notre promenade dans la direction du couchant après avoir franchi l'ancien chemin d'Alais (4), devant l'octroi actuel de la Porte Cancière, nous nous engageons dans le sentier dit *du gazon* qui n'est autre que le pied de la muraille vieille servant de draye appelée « Grédeline » au xvii^e siècle, nous atteignons le chemin actuel de la Planette (5).

levant et midi, le chemin allant au Rampan ou Ventabren. — Autre (Compois q. q. 39, folio 309 en 1678), combe du Puech Ferrier confrontant du vent droit, les Garrigues. — Autre, vigne-olivette confrontant du levant le chemin; du couchant le chemin de las tres fonds; du vent droit la muraille vieille et les Moulins-à-Vent; du midi, propriétés et chemin. — Autre, confrontant du vent droit les pâtus et la perrière, au midi, moulins et propriétés.

(1) Compois q. q. 39, folio 309. — Compois q. q. 41, folio 117.

(2) Promenade d'un curieux dans Nîmes, p. 22 et 24.

(3) Compois q. q. 39 folio 112.

(4) Appelé dans les vieux textes « chemin de la Calmette. »

Compois q. q. 38, folio 21, verso 90 : une propriété à la Croix d'Aufèrre, confrontant au couchant le chemin de la Calmette, au midi le chemin, au levant le chemin de Mitaud.

(5) Compois q. q. 38, folio 319 et 268, à l'Porte Cancière une olivette confrontant au nord la muraille vieille, servant de chemin appelé de *Grédeline*.

Id. id. folio 24, autre olivette confrontant au levant le chemin appelé *Mâle Carrière*...

La muraille vieille, c'est-à-dire l'enceinte murale Romaine, dont on voit ça et là les restes, courait sur la crête des collines du Mont Duplan à la Tour-Magne et au Mont Auri, pour descendre en ville par le cours Neuf actuel et la rue Mail, jusqu'à la porte de France,

Nous cotoyons ainsi l'antique *Mansus de lampade* ou mas de la Lampèze, mal délimité du reste, dont je ne sais pourquoi quelques auteurs contemporains ont voulu faire un puech ou *podium*, distinct du Puech Ferrier appellation qui n'est justifiée une fois encore par les anciens textes consultés (1).

Arrivés à ce point, nous sommes en droit de demander où sont désormais les fameuses sept collines de la Rome méridionale des Gaules. Car après les deux monticules prénommés des Moulins-à-Vent, c'est-à-dire le Puech Jasiau et les Trois-Fontaines, si nous supputons le point culminant (*mons excelsior*) que désigne la Tour-Magne, son voisin plus modeste Canteduc (*Podium de Cumbreto*), qui n'en est à vrai dire qu'une dépendance (2), et plus loin, vers le sud-ouest, le Mont Auri (*Podium Aurium*), qui porte encore à cette heure comme une sorte de diadème, une haute ligne de murs romains, nous sommes loin de compte avec nos poètes et nos prosateurs (3).

Tant il est vrai que l'opinion courante, les croyan-

(1) Je ne sais pas d'avantage ce qu'il y a de fondé dans cette très ancienne tradition qui veut que ce quartier ait été assujéti autrefois, à un cens qui se payait en huile — destinée, disent quelques écrivains, à alimenter les lampes du sanctuaire, dans les principales églises.

Mais ce qui ressort invinciblement de la lecture des anciens Compois c'est que ce quartier comprenait un assez vaste périmètre partant de la gare au levant, coupé par un chemin appelé mâle Carrière dont je crois avoir retrouvé les restes à l'ouest de l'Oratoire actuel des Trois Fontaines, s'étendait au nord jusqu'au chemin de la Calmette, et au midi et au couchant était limité par la rue de la Planette jusqu'à la voute du chemin de fer (voir q. q. 38, folio 2, 24, 177, 113. voir n° 5 folio 1937, 1912. 1967, 2070).

(2) Voir la carte cadastrale et le Compois q. q. 38. Tour-Magne sive tire quieu, xx ; Tourmagne sive Chanteduc, n c. xvi, p. 902, etc...

(3) Il ne viendra, je pense, à l'esprit de personne, de réclamer, pour les besoins de la cause, le Puech du Teil trop distant de l'antique Cité Némozienne, pas plus que le coteau dit Dauprieu ou Puech de Pissevin, son voisin. — Compois q. q. 38, folio 144,

ces générales, en fait d'histoire locale, ne sont pas toujours en harmonie avec la rigoureuse exactitude des faits observés et définitivement acquis.

En parlant ainsi, je suis aux regrets d'avoir à contredire la plupart de ceux qui ont écrit sur l'histoire de notre ville de Nîmes, et parmi eux je pourrais citer les noms les plus recommandables.

En résumé, les noms de *Podium* ou Puech Ferrier, des Moulins-à-Vent, de Tresfontès et Montmartre désignent une seule et même colline.

C'est à tort que les auteurs modernes y ont ajouté une annexe sous le vocable de Puech Crémat.

Il nous reste donc, pour nous en tenir aux noms modernes, le Mont Duplan, la colline de St-Baudile ou les Trois-Fontaines, le coteau de la Tour-Magne, Canteduc son voisin et le Mont Auri.

Même en y ajoutant, avec un peu de bonne volonté, le quartier de La Lampèze, primitivement compris dans le ténement du *Puech Ferrier*, nous n'arriverons jamais à justifier la légende des sept collines et surtout du Puech Crémat.

Un mot, ou plus exactement un vœu avant de finir : Je ne sais plus le nom de celui qui a dit : *Habent sua fata libelli*. Mais ce que vous constaterez avec moi, c'est que ces collines, et avec elles bien d'autres choses encore, ont aussi leur destinée fatidique.

Comment se fait-il, en effet, que le nom de Puech ou Puy Ferrier, désignant la plus grande étendue de nos coteaux, soit totalement effacé de la mémoire des Nîmois, quand celui de Puech Crémat se trouve sous toutes les plumes ?

Aussi, faut-il savoir quelque gré, ce me semble, à ceux qui prennent soin de rappeler aux générations

actuelles de lointains souvenirs, d'antiques appellations territoriales, familières à nos ancêtres et injustement tombées dans l'oubli.

C'est le cas d'un de nos concitoyens, M. Georges Des Guerrois, propriétaire d'un mazel situé au point culminant du quartier actuel dit du Réservoir supérieur, mazel qui porte désormais, grâce à lui, le nom de Puy-Ferrier.

J'ajoute qu'il serait à souhaiter que ce nom de Mont ou Puech Ferrier fût attribué à ce réservoir et au boulevard qui doit le desservir, boulevard projeté depuis longtemps entre le Mont-Duplan et la Tour-Magne, et dont l'établissement, au double point de vue esthétique et hygiénique, sans parler du reste, s'impose (1) !

Avis à nos administrations municipales.

É. MAZEL.

(1) A ce propos un bon Nimois me disait naguère : « Avec ce grand boulevard supérieur, notre ville n'aurait rien à envier à Marseille. Elle aussi posséderait son chemin de la Corniche — sans la mer par exemple ! — Oh ! la mer. Elle est là-bas tout au bout de la plaine et chacun du haut de la Tour-Magne peut l'apercevoir... En revanche, nous avons mieux que le *Roucas-Blanc*. La perspective de la garrigue au Nord, constellée de villas, celle de la vallée du Vistre, au Sud, au pied de la Costière que décorent Manduel, Bouillargues, Garons et Beauvoisin, avec, comme fond de tableau les Alpilles, le Lubéron et le Ventoux au levant et l'*Oppidum* de Nages, sans compter le Pic Saint-Loup, au couchant, ces perspectives, dis-je, sont d'un charme saisissant »... Notre Nimois avait raison.

COMMENT MARCHENT NOS TRAMWAYS ÉLECTRIQUES (1)

Il n'y a pas, j'imagine, dans notre ville ; il ne saurait, en tout cas, y avoir dans cet auditoire, si justement épris de progrès, si légitimement curieux des nouveautés intéressantes, une seule personne qui ne se soit posé la question. Le plus simplement possible, en tout cas fort brièvement, je vais essayer d'y répondre. Heureux m'estimerai-je, si je parviens à le faire clairement : ce sera ma seule excuse d'avoir abordé un sujet aussi technique, dans une réunion aussi littéraire, où l'art, semble-t-il, devrait régner en maître.

Pour faire avec fruit, à l'usine électrique et le long des voies qui sillonnent notre ville, la promenade au cours de laquelle nous déterminerons le rôle des divers organes, que nous aurons l'occasion d'y voir, il me paraît utile de définir en quelques mots le principe du système.

. Une machine à vapeur fait tourner une dynamo : vous avez tous vu quelque machine de ce genre, destinée à fournir industriellement le courant électrique, aujourd'hui utilisé de tant de manières. Le jeu fort simple en est fondé sur ce fait que, si dans le voisinage d'un électro-aimant, appelé *inducteur*, tourne une bobine, appelée *induit*, autour de laquelle sont enroulées, tout en restant convenablement isolées les unes des autres, les spires d'un fil de cuivre, ce fil devient le siège d'un courant électrique. Le courant est amené par le fil de ligne et la longue perche,

(1) Lecture faite à la séance publique annuelle de l'Académie de Nîmes, le 10 mai 1900.

que porte chaque voiture, aux moteurs électriques montés sur les essieux, fait tourner ces moteurs, qui entraînent à leur tour les essieux et les roues calées sur ces essieux.

Ayant assuré la propulsion de la voiture, le courant, par les roues métalliques, les rails et un câble qui relie ces derniers à la dynamo de l'usine, retourne au pôle négatif de cette dynamo, après avoir parcouru son cycle bienfaisant.

Et vous aurez compris tout le jeu de l'ensemble, quand vous saurez en quoi consiste ce moteur électrique, qui discrètement se cache sous la caisse de la voiture et si moelleusement en assure la propulsion.

Or ce moteur, vous le connaissez déjà : il n'est autre qu'une dynamo inversée. Plus sûre que la machine du Marseillais, qui à volonté transforme un lapin en chapeau ou d'un chapeau refait un lapin, la dynamo est bien authentiquement, une machine à deux fins également précieuses. Fournissez lui la force nécessaire à la rotation de son induit, elle vous donne de l'électricité. Inversement, faites passer dans son induit un courant électrique, cet induit se met à tourner rendant sous forme de travail disponible, l'énergie que vous lui avez fournie sous forme d'électricité. Nos tramways utilisent ces deux qualités éminentes de la machine électrique : génératrice de courant à l'usine, elle devient productrice de travail sous la voiture.

Et, sans être mécaniciens, vous comprendrez vite les avantages que le moteur électrique présente pour la traction. Comme il est fort souple, il se prête très-bien à la propulsion de véhicules de marche intermittente. Comme il tourne de façon continue, sans va-et-vient de bielles alternatives, il donne un mouvement fort doux pour les voyageurs et les voies. Comme son élasticité est extrême, il peut proportionner ses efforts au travail qu'on lui demande, gravir des rampes très dures, remorquer des voitures supplémentaires : il permet ainsi de multiplier, certains jours de fête ou même à certaines heures de la journée, les places offertes aux voyageurs, et de faire face à des à-coups de faible durée, pour lesquels il serait ruineux d'entretenir toute l'année une cavalerie de réserve.

Maintenant que nous voilà documentés sur la matière, nous pouvons sans fausse honte nous présenter à l'usine de la rue des Marronniers. Nous y serons reçus de façon charmante par M. André, l'ingénieur qui l'a si bien installée, et qui nous donnera, avec autant de courtoisie que de compétence, tous les renseignements qui pourront nous intéresser.

Voici la chaufferie. Elle comprend trois chaudières, dont une seule est ordinairement en feu : les dimanches et jeudis, on en allume deux, qui suffisent amplement aux nécessités du trafic.

Une grande porte donne accès dans la salle des machines, luxueusement installée. Trois machines, chacune d'environ 200 chevaux, y contiennent à l'aise. C'est un jour ordinaire : une seule tourne ; son volant effectue majestueusement 100 tours à la minute.

Chaque machine à vapeur actionne, par courroie, une dynamo à laquelle elle imprime 400 tours par minute. C'est l'une des génératrices chargées de produire le courant continu, qui, sorti de la dynamo par son pôle positif, est conduit au tableau de distribution.

On trouve un tableau de ce genre dans toutes les installations électriques, et les ingénieurs s'évertuent à lui donner une disposition flatteuse pour l'œil. Cette coquetterie s'explique : synthèse vivante de l'installation, le tableau est formé par le groupement des appareils, qui permettent à chaque instant de mesurer le courant, de l'envoyer dans tout le réseau, de le couper automatiquement, quand la sûreté d'un organe de l'ensemble l'exige.

Sur ce tableau, un voltmètre nous montre que la tension du courant est de 500 à 550 volts : un ampèremètre nous indique que son intensité, variable de 0 à 250 ampères avec le travail qui lui est demandé, est en moyenne de 180 ampères. Nous y trouvons aussi un disjoncteur automatique, dont nous verrons l'utilité, quand nous parlerons des ruptures du fil de ligne ; des parafoudres destinés à établir, dans le cas de décharges atmosphériques sur la ligne, une dérivation temporaire vers la terre ; le commutateur, par lequel s'établit normalement la communication de la dynamo génératrice avec la ligne.

Si le fluide était porté sur tout le réseau par le fil que vous voyez courir au-dessus des voies, ce fil, à cause de son faible diamètre, offrirait au passage de l'électricité, que vous pouvez comparer à celui d'un liquide dans un tuyau, une résistance. Aussi l'habitude est-elle de relier la dynamo de l'usine aux divers tronçons du réseau, à l'aide de gros câbles de fils de cuivre ou *feeders*. Comme à Nîmes ces *feeders* sont souterrains, ils ont été recouverts de multiples enveloppes de papier isolant, de jute, de de plomb, de feuillards d'acier, destinées à en protéger l'âme contre tout contact avec le sol.

Un *feeder* chemine ainsi, à 60 centimètres au-dessous de la voie, de l'usine à la place des Carmes. Il émerge verticalement au-dessus du sol, en suivant les axes de colonnes creuses, sur trois points : au bout de l'avenue Feuchères (côté Esplanade), pour donner le courant à la ligne des boulevards ; à la place de la Couronne, pour alimenter celle du chemin de Montpellier au Mas Mathieu ; à la place des Carmes, pour fournir l'énergie nécessaire à la ligne de la Fontaine au Châlet des Trois-Ponts. En ces points, vous pourrez remarquer l'existence des boîtes, chargées justement de relier le *feeder* au fil de ligne ; vous y verrez aussi, comme en quelques autres endroits, au Théâtre, à l'entrée de la Cité-Foulc, des interrupteurs destinés à isoler du circuit général une section momentanément immobilisées par un accident survenu à son fils. La ligne Gare-Fontaine est directement alimentée par un *feeder* aérien, qui prend fin dès sa sortie de l'usine.

En quittant le *feeder*, le courant prend donc le fil de ligne, supporté au-dessus de l'axe de chaque voie par les fils transversaux que maintiennent les colonnes. Ces fils transversaux soutiennent le fil de ligne au moyen de petits appareils (en matière non conductrice, pour empêcher le fluide de se perdre dans le réseau de sustentation), et de façon telle que le passage reste libre, au-dessous d'eux, pour le roulement d'un galet.

De distance en distance, aux points où le fil de ligne passe au-dessous des fils téléphoniques, télégraphiques ou d'éclairage, vous apercevez, recouvrant le fil, une baguette de bois, destinée à empêcher le contact entre le fil de

tramway et ces conducteurs étrangers, au cas où ceux-ci tomberaient sur lui : pour que le contact ne se fasse pas en-dessous, par un enroulement intempestif du conducteur autour du fil, des fils de garde courent le long de ce dernier. On n'a donc pas à craindre que les 500 volts du tramway fassent irruption dans les autres lignes que parcourent des courants de tension beaucoup moindre et y produisent des accidents.

Sur le fil de ligne roule un galet ou trolley ; par ce trolley, par un conducteur métallique, qui suit la perche surmontant la voiture, enfin, par un circuit disposé sur cette dernière, le courant arrive aux moteurs électriques. Avant d'y parvenir, il traverse une prise d'éclairage (qui peut, le soir venu, alimenter les cinq lampes électriques disposées sur chaque tramway), des interrupteurs, des parafoudres, enfin, les *combineurs* chargés de le distribuer aux moteurs électriques pour leur faire produire la mise en marche, les diverses vitesses, l'arrêt.

Le courant arrive ainsi dans chaque induit et le fait tourner ; si cet induit faisait corps avec l'essieu, celui-ci prendrait une vitesse exagérée. On réduit cette vitesse à un taux convenable, en disposant sur l'arbre de l'induit une petite roue dentée, engrenant avec une autre de diamètre plus grand montée sur l'essieu : il faut, à la petite roue, plusieurs tours pour imprimer une rotation complète à la grande.

Chaque essieu, et dès lors les roues qui sont calées sur lui, sont ainsi actionnés par un moteur : chaque moteur a une force de 35 chevaux-vapeur ; à eux deux, ils pourraient exercer sur la voiture un effort comparable à celui de 70 chevaux ordinaires. Évidemment, cette puissance n'est jamais utilisée : la Compagnie a donné la préférence à des moteurs aussi forts, parce qu'ils ne coûtent pas beaucoup plus cher que d'autres plus faibles et que leur fatigue et leur entretien sont beaucoup moindres.

Les roues entraînées par les essieux font avancer le truck, qu'elles supportent par huit ressorts à boudin ; ce truck soutient lui-même la caisse par huit autres ressorts à boudin et par quatre ressorts à lames. Ce luxe de ressorts explique la douceur de la suspension et le confort de la voiture.

Il ne nous reste qu'à y prendre place et à voir comment la conduit le *wattmann*. Ce vocable, à l'âcre parfum tudesque, tire son origine du mot *watt*, qui désigne l'unité de puissance électrique, et du mot allemand *mann*, homme.

Donc le *wattmann*, l'homme qui commande à la puissance électrique, est à son poste, sur l'avant de la voiture, la main droite à la manivelle du frein, la gauche à la manette du combinateur. Il veut partir : pour desserrer le frein, il pousse du pied la dent de loup, engagée dans une petite roue dentée, située à la base de la tige du frein ; aussitôt des ressorts éloignent des roues les quatre sabots.

La manette du combinateur est sur sa position 1, pour laquelle le courant s'arrête à cet appareil ; il suffit d'amener la manette sur sa position 2 pour donner au fluide passage jusqu'aux moteurs, qui se mettent à tourner entraînant la voiture. Celle-ci démarre. Pour augmenter sa vitesse, il n'y a qu'à amener successivement la manette sur les divisions 3, 4, 5 : on supprime ainsi progressivement des résistances jusque là placées sur le passage du courant, et qui atténuaient sa force. Quand la manette est sur la division 5, toute résistance est supprimée : en palier, la voiture prendrait la vitesse de 25 kilomètres à l'heure..., si elle pouvait filer longtemps sans arrêt.

Mais ce ne sont pas les arrêts qui manquent : chaque fois qu'il s'en présente un, le *wattmann* doit ramener la manette à la position pour couper le courant 1, et serrer le frein mécanique pour arrêter l'élan de la voiture. Entre temps, il frappe du talon sur le levier de la cloche placée au-dessous du plancher. Près de ce levier, vous remarquerez une petite plaque, que peut actionner avec le pied le *wattmann*, quand il veut faire tomber sur les rails, devant les roues, un peu du sable contenu dans des boîtes dissimulées sous les banquettes de la voiture ; c'est, vous le devinez, pour augmenter l'adhérence, quand les rails sont humides.

Nous voici au point terminus de la ligne : le *wattmann* stoppe, dispose la perche pour la course de retour, et, à l'aide d'une clef, agit sur le combinateur d'arrière, qui va devenir combinateur d'avant, pour que cet appareil inverse l'entrée du courant dans les moteurs et que la marche soit assurée en sens contraire.

Notre promenade est finie sans encombre.

Elle aurait pu être interrompue, notamment par la rupture d'un fil de ligne ; le courant se serait arrêté, et, avec lui, toutes les voitures alimentées par le fil. Pour hâter, dans un cas semblable, la reprise de la circulation, le mieux serait de courir au téléphone le plus voisin pour avertir l'usine de ce qui se passe : elle enverrait aussitôt un employé ouvrir les interrupteurs, pour limiter le chômage à la station intéressée, et dépêcherait sur le lieu de l'accident la grande voiture de secours : l'équipe aurait tôt fait de raccorder les deux brins coupés.

En attendant qu'elle arrive, un promeneur devrait bien, non pas avec sa main, mais du bout de sa canne, amener l'une des extrémités du fil rompu au contact de l'un des rails : il produirait de la sorte un court circuit, qui ferait jouer, sur le tableau de distribution de l'usine, le disjoncteur automatique ; celui-ci couperait le courant, qui cesserait d'arriver aux fils rompus ; leur contact ne pourrait plus devenir la cause du moindre ennui.

Je dis ennui, et non danger : un courant de 500 volts, tel que celui de nos tramways, ne saurait effectivement être bien nocif. Il ne l'est absolument pas pour qui touche le fil, sans avoir de communication avec le sol. C'est pour cela que vous voyez les ouvriers montés sur la voiture de secours tripoter sans crainte le fil : tant que le plancher de la voiture est sec, ils ne sentent rien ; s'il n'est rien à être mouillé, ils éprouvent un picotement ; dès que celui-ci devient désagréable, ils cessent le travail.

Vous, piétons, isolés par vos semelles de cuir, par le pavé de la rue, pourriez probablement toucher le fil sans inconvénient sérieux. Abstenez-vous pourtant de le faire, surtout si vos pieds sont appuyés sur les rails. Abstenez-vous ; vous tenteriez le court circuit ; et il ne faut jamais tenter personne.

Ce court circuit, suivant le trajet de votre nerf pneumogastrique, pourrait produire l'arrêt de la respiration... si le courant était beaucoup plus fort que celui de nos tramways. Comme pourtant vous êtes, en qualité de citoyens du ^{xx}^e siècle, appelés à coudoyer des conducteurs, sièges de courants à haute tension, il vaut autant que vous ayez été prévenus.

Du même coup, vous avez compris qu'un électrisé devait être traité comme un asphyxié, par la méthode de la traction rythmée de la langue et de la respiration artificielle. Elle est assez facile à appliquer : cependant, pour la bien mettre en œuvre, une certaine pratique n'est pas inutile. Pour un peu, je vous en conseillerais l'apprentissage en pleine santé. Essayez en les jours de spleen : c'est très drôle... tout au moins pour ceux qui ne simulent pas le patient.

J'ai fini. Je veux pourtant vous mettre en garde contre la frayeur que certainement vous causerait la vue d'un accident possible. Si devant vous un fil venait à tomber sur un cheval, celui-ci pourrait tomber à vos pieds foudroyé. Pourquoi ? Parce que les fers de ses sabots lui assurent avec le sol une communication de choix, et aussi parce que son organisme est beaucoup plus impressionnable que le nôtre au fluide électrique. Que voulez-vous ? Le cheval ne peut avoir la diphtérie ; il est fort sensible à l'électricité ; c'est une compensation.

Je ne crois pas, en tout cas, qu'il faille voir dans sa mort facile l'effet d'un parti-pris contre un mode de locomotion, qui, en somme, lui retire un de ses meilleurs gagne-pain. Un calcul aussi machiavélique pourrait tout au plus entrer dans l'âme d'un cocher de fiacre. Même s'il en était jamais un de foudroyé, j'y verrais plutôt les conséquences de l'alcool qu'il a du absorber. L'usage de l'alcool rend, vous le savez, les nerfs plus facilement excitables.

L'électrocution par l'alcool ! Je signale, pour ce qu'il vaut, l'argument aux membres de la Ligue antialcoolique, qui se trouvent dans l'assistance.

GÉRARD LAVERGNE.

LE MZAB ET LES MOZABITES

QUELQUES MOTS SUR LA PÉNÉTRATION DU SAHARA

(suite et fin)

..*

Le massacre de la mission Flatters à Bir el Kémara, le 16 février 1881, avait, pour un moment, arrêté nos projets de prise de possession du Sahara par la construction d'un chemin de fer transsaharien ; mais l'attraction qui entraîne le monde civilisé vers ces régions mystérieuses n'a pas cessé d'agir sur nous, seulement, au lieu de vouloir arriver au but d'emblée, on résolut de procéder par étapes successives, de manière à être bien sûrs de nous trouver sur un terrain solide avant que de continuer notre marche en avant. L'annexion du Mzab et la création, en 1882, d'un poste à Mecheria dans la province d'Oran ont marqué notre première étape, en portant en avant à 200 kilomètres d'une part et à 150 kilomètres d'autre part, nos postes militaires du sud.

Quelques mots de géographie sont nécessaires pour bien montrer le plan de pénétration qui a été suivi.

Comme on le sait, l'Algérie présente plusieurs

zones successives parallèles à la mer. C'est d'abord le tell formé des bassins côtiers et qui est propre à toutes les cultures; puis la région des hauts plateaux propre surtout à l'élevage des troupeaux et qui est comprise entre deux bourrelets montagneux qui limitent une vaste dépression où les eaux, n'ayant pas d'écoulement vers la mer, se réunissent dans une ligne de lacs ou chotts ; vient ensuite la région saharienne où la principale culture est le palmier.

Cette dernière région est partagée en deux immenses bassins juxtaposés et dirigés en sens inverse ayant leur pente l'un, l'Oued Igharghar, vers la méditerranée, l'autre, l'Oued Messaoud, vers l'océan atlantique.

Ces deux rivières n'ont d'écoulement à l'air libre que dans la partie supérieure de leur bassin ; sur la plus grande partie de leur trajet leur écoulement n'est plus que souterrain.

L'Igharghar a sa source dans le Djebel Hoggar, massif montagneux qui s'élève au milieu du Sahara et qui atteint une altitude de 2500 mètres. Il coule du sud au nord en descendant plusieurs plateaux rocheux étagés et disparaît dans les sables à partir d'El-Kheneg, au nord d'Amguid, dans le pays des Touaregs Hoggar. A partir de Timassinin (cote 375) on ne distingue plus guères la vallée que par les témoins géologiques restés des anciennes berges. La vallée de l'Igharghar passe à Tougourt, à El Oued, puis tourne à l'est et forme, au-dessous du niveau de la mer, plusieurs chotts dont on avait voulu faire il y a quelques années une mer intérieure, et arrive souterrainement au golfe de Gabès.

La pente est très faible puisque, à partir de Ti-

massinin, à l'altitude de 375 mètres, l'Igharghar a encore 1000 kilomètres à parcourir.

Un de ses affluents principaux est l'oued Mya qui descend du plateau de Tadmait, au nord-est d'Insalah, passe à Ouargla et rejoint à Tougourt la vallée principale. Il ne court à l'air libre, au moment des crues, que jusqu'à Hassi-Inifel, qui est à 450 kilomètres en amont d'Ouargla.

La partie inférieure du bassin de l'Igharghar reçoit les eaux de nombreux oueds qui descendent du Djebel Amour, du Bou Kahl et de l'Aurès, où le régime pluvial est celui de l'Algérie, tandis que la partie supérieure ne profite que des pluies fort rares du Sahara central. Aussi la nappe souterraine est-elle bien plus puissante dans le bas que dans le haut de la vallée.

L'Oued-Messaoud, qui porte dans la partie supérieure de son cours le nom d'Oued Saoura, est formé par la réunion, près du Ksar d'Igli, de l'oued Guir et de l'Oued Zousfana, qui descendent de l'Atlas marocain dans une direction générale Nord-Sud. L'oued Saoura disparaît dans le sable avant d'arriver au Touat et s'appelle alors Oued Massaoud ; puis, après avoir alimenté la nappe souterraine de cette confédération et de celle du Tidikelt, il va probablement rejoindre souterrainement un affluent de gauche du Niger en aval de Tinbouktou.

Les bassins de l'Igharghar et de l'Oued Messaoud sont traversés par un gigantesque banc de sable qui s'étend, parallèlement à la mer, de la Tripolitaine à l'Océan Atlantique et qui forme la région des Areg (au singulier Erg). C'est cette mer de sable, qui a une largeur de 200 à 900 kilomètres, qui forme le principal obstacle aux communications entre l'Algérie et le grand Sahara.

Dans le bassin de l'Oued Mesaoud, dont je n'ai indiqué que l'artère principale, il y a d'autres rivières assez importantes qui descendent de la ligne de montagnes, fermant le bassin au nord, ligne qui s'étend d'Aïn Sfissifa au Djebel Amour, en passant un peu au sud de Geryville ; ce sont l'oued Namous, l'Oued el R'arbi, l'Oued Seggeur et l'oued Zergoun.

Ces rivières se perdent dans les aregs et donnent naissance, de l'autre côté, à 200 kilomètres plus loin, à la Sebkhia (1) du Gourara située à 80 kilomètres à l'est de l'oued-Saoura et autour de laquelle sont groupées les oasis de la confédération de même nom. Les eaux souterraines rejoignent au Touat celles de l'oued Messaoud et contribuent à alimenter une nappe aquifère très puissante qui vivifie les nombreuses oasis du Touat et, plus au sud, celles du Tidikelt. Au delà du Tidikelt, le cours souterrain de l'oued Messaoud n'est plus marqué que par une ligne de points d'eau. La pente de la vallée est encore plus faible que celle de l'Igharghar puisque, à 900 kilomètres en amont du Niger, l'altitude n'est déjà plus que de cent mètres.

Les bassins de l'Oued Igharghar et de l'oued Mesaoud qui ont, comme je l'ai dit, leurs pentes en sens inverse, se raccordent au plateau de Tadmaït par des falaises à pic qui ont, sur certains points, plusieurs centaines de mètres de hauteur et bordent ce plateau à l'ouest et vers le sud, puis, plus au sud-est, par le plateau du Mouydir et le Djebel Hoggar.

J'ai dit que l'immense banc de sable parallèle à la mer qui traverse l'Algérie est le principal obstacle

(1) La Sebkhia est un lac salé, un bas fond humide et salé.

à nos relations avec le grand Sahara ; cette barrière présente plusieurs interruptions principalement à l'endroit des vallées, circonstance heureuse car elle permet de trouver plus facilement des points d'eau sur les voies à suivre.

En allant de l'est à l'ouest, les principaux passages à travers les dunes sont : 1° la vallée de l'Igharghar. A Hassi-el-Hiran, point où nous avons construit, comme nous verrons plus loin, le fort Lallemand, il faut s'écarter du lit de l'Oued pour suivre un long couloir, appelé Gassi (1). Meknensa, passant au milieu de l'Erg, impraticable sur la plupart des autres points et qui est parallèle à ce lit. Ce couloir a été signalé par la mission Flatters comme pouvant servir au passage du transsaharien ; il conduit à Timassinine.

2° La vallée de l'Oued Mya qui ouvre un chemin d'Ouargla au plateau de Tamaït et à Insalah ;

3° La chebka du Mزاب et le plateau de Tadmaït ;

4° La vallée de l'Oued-Saoura jalonnée par 30 Ksour, autrefois indépendants et où les Doui-Menia marocains se sont aujourd'hui implantés. Cette vallée se prolonge par l'Oued Messaoud à l'est duquel on trouve les oasis du Touat et du Tidikelt.

Le banc de sables qui traverse la province d'Oran n'est pas absolument infranchissable ; dans la saison des pluies, des caravanes annuelles qui comptent ordinairement 2 à 3000 chameaux de charge et qui vont au Gourara échanger contre des dattes les céréales et divers autres produits du Tell, le traversent bien que péniblement. Les hautes dunes n'exis-

(1) Le gassi est une grande bande de sol ferme au milieu de la région des dunes.

tent d'ailleurs que sur un parcours de 90 kilomètres. Les Hamiam et les Trafis suivent la vallée de l'Oued Namous ; les Harar et les Larba suivent celle de l'Oued Seggeur.

En dehors de la saison favorable, les bergers, les chasseurs et les coureurs d'aventures se hasar-dent seuls dans les sables. Il n'y a de véritable chemin que celui de l'Oued Saoura déblayé des sables par les crues périodiques de la rivière.

Je vais maintenant étudier les efforts qui ont été faits dans les trois provinces de l'Algérie pour gagner du terrain vers le sud (1).

Dans la province de Constantine on a créé, en 1892, de nouveaux postes défensifs à Bir-ès-Sof à 150 kilomètres au sud-est d'El-Oued, sur la route des caravanes d'El-Oued à Radamès et à El-Mey, à 150 kilomètres au sud d'El-Oued, au centre du territoire des Chamba-el-Oued, sur la route des caravanes d'Ouargla à Gabès. Ces deux postes n'ont qu'un but de police vers la frontière de la Tripolitaine.

En 1894 on a édifié à Hassi-el-Hiran dans la vallée de l'Igharghar, à 220 kilomètres au sud de Tougourt, un vaste ouvrage défensif destiné à recevoir une garnison régulière et auquel on a donné le nom de Fort-Lallemand. Il doit garder ce point très fréquenté par les rezzous de l'extrême sud et qui est le passage obligé des caravanes d'Ouargla à Radamès ; il se trouve sur la route de Timassinine, point d'eau et lieu d'estivage des Touareg-Azgars.

(1) J'ai puisé les renseignements qui vont suivre dans une très intéressante conférence de garnison qui a été faite à Nîmes par M. le commandant Massoutier et que cet officier supérieur, qui a été chef du bureau arabe de Ghardaïa et a longtemps séjourné dans le sud, a bien voulu me communiquer.

Quatre puits ont déjà été creusés pour jalonner en avant cette voie importante et ils conduisent à une distance de 120 kilomètres ; de nouveaux puits seront encore creusés, pour la doter de points d'eau sur tout son parcours qui est de 550 kilomètres. Tout a déjà été préparé pour la construction à Timassinine, d'un bordj destiné à jouer plus tard un rôle important (1). La route de Timassinine sera suivie par le transsaharien allant au lac de Tchad si ce projet doit jamais être repris. Le chemin de fer de pénétration arrive , pour le moment, jusqu'à Biskra.

Les nouveaux postes de la province Constantine ont été construits avec la main d'œuvre indigène sous la direction d'officiers des affaires arabes ; ils sont occupés par des officiers de ce service avec des cavaliers indigènes ; des postes de surveillance variant d'effectif suivant que les rézzous sont plus ou moins à craindre, sont chargés de les soutenir au besoin.

C'est dans la province d'Alger qu'ont été faits les efforts les plus considérables pour la pénétration du Sahara.

Le premier objectif a été El-Goléa, Ksar en partie ruiné appartenant aux Chamba-Mouadi, situé à 283 kilomètres au sud de Ghardaïa. Ce point a une grande importance stratégique ; il est placé sur le chemin d'Insalah, dont il est encore distant de 395 kilomètres et de plus il se trouve dans le bassin de l'Oued-Messaoud à l'entrée d'un couloir de 2 à 6 kilomètres de largeur, bien dégagé des sables, qui conduit par une route facile au Gourara et au Touat. Ce couloir est placé entre les falaises du plateau Tadmaït

(1) La mission Fourreau-Lamy y a fait ébaucher un fortin provisoire en novembre 1898.

et les dunes Oranaïses et suit l'Oued-Méguiden qui est le prolongement, après sa sortie des sables, de l'Oued-Seggeur. Timimoun, le Ksar le plus important de la confédération du Gourara et qui en est comme le chef-lieu est distant d'El-Goléa de 300 kilomètres.

Le Ksar d'El-Goléa a été occupé pour la première fois d'une manière permanente, en 1887, par le capitaine Cauwet du bureau arabe de Ghardaïa, qui s'y est installé avec quelques spahis et quelques cavaliers. Un poste y a été officiellement créé en février 1891 et son premier chef a été le lieutenant Drogue.

Le premier soin du lieutenant-colonel Didier (1), commandant supérieur de Ghardaïa, en installant la garnison du poste, composée de 20 tirailleurs, de 20 spahis et de 10 cavaliers, fut d'entreprendre le forage de puits artésiens.

Il avait remarqué lors de son premier voyage à El-Goléa des vestiges d'anciens puits artésiens qui laissaient encore écouler par moment un peu d'eau boueuse; celui de Bel-Aïd situé au fond d'une cuvette circulaire avait particulièrement attiré son attention, ce fut là qu'il fit commencer son premier forage avec un atelier de 30 hommes du 2^me Bataillon d'Afrique dirigé par un maître sondeur. L'opération réussit à merveille; après 20 jours de travail l'eau se mit à jaillir avec un débit de 1 mètre cube 600 par minute (2); elle ne tarda pas à remplir la cuvette et

(1) Il avait été nommé lieutenant-colonel, le 12 septembre 1889.

(2) Le colonel Didier avait l'intention, pour fixer les Chamba au sol, de les encourager à faire de plantations de palmiers et, au moment où il avait commencé le forage de Bel-Aïd, il les avait prévenus qu'il leur fournirait l'eau nécessaire moyennant une faible redevance à payer à la commune indigène et que ceux qui désire-

elle y créa un petit lac d'une superficie de 25 hectares. Le voyageur qui arrive de Laghouat après avoir parcouru 500 kilomètres de terrains privés d'eau, est surpris et charmé en apercevant le petit lac d'eau vive de Bel-Aïd. Le colonel Didier y a mis en 1892, à l'état d'alevin, des tanches qu'il avait rapportées de Bourbonne-les-Bains et elles y ont très bien réussi.

Sept autres puits artésiens ont encore été forés de sorte que le poste est pourvu en abondance d'une eau qui est d'excellente qualité (1). La région est également dotée de riches pâturages ligneux.

L'importance de la position d'El-Goléa nous a décidés à en faire une place relativement considé-

raient en profiter n'auraient qu'à s'inscrire au bureau arabe. Personne en se présenta. Surpris de cette abstention, le colonel confessa les notables des Chamba et, après quelques tergiversations, il en obtint l'explication suivante : « Le grand marabout Sidi-bou-hafs, l'ancêtre des Ouled-Sidi-Chikh, à qui Dieu accordait tout ce qu'il lui demandait, a creusé il y a bien longtemps un puits dont les restes existent encore et qui n'a donné que très peu d'eau ; comment toi, qui n'es pas marabout, espères-tu réussir là où il a échoué ! Le travail que tu as entrepris sera vain. »

A 50 mètres au nord de Bel-Aïd il y avait, en effet, les restes d'un ancien puits artésien portant le nom d'Ain-bou-hafs qui ne donnait plus rien. Lorsque, quelques jours plus tard, l'eau jaillit en bouillonnant au forage de Bel-Aïd, la stupéfaction fut grande et on accourut de tous côtés pour voir cette merveille. Le colonel Didier vit même arriver des gens du Gourara qui prétendirent que la région d'El-Goléa avait appartenu à leurs ancêtres et ils présentèrent de vieux actes pour justifier de leurs droits de propriété. Il furent éconduits en vertu de ce principe du droit musulman que la terre inculte appartient à celui qui la vivifie.

(1) Toutes les eaux qui s'écoulent des puits artésiens et le trop plein du lac ont été conduits, au moyen de tranchées, dans une dépression très étroite qui se développe au pied de la chebka, avec une faible pente du nord au sud et qu'on appelle le Khendek, jusqu'à la sortie de l'oasis ; puis, au delà du Khendek, on a creusé un petit canal de 2 mètres de largeur sur 2 mètres de profondeur dont on a fixé les berges par des plantations de roseaux et d'osiers. Actuellement ce canal arrive à 6 kilomètres au sud d'El Goléa et il se prolongera de lui-même au fur et à mesure que le débit augmentera et que les berges se consolideront par la végétation spontanée.

nable ; on y a construit des baraques pour la troupe, des logements pour les officiers, des locaux pour tous les services nécessaires à une colonne expéditionnaire, de vastes magasins pour les approvisionnements, une manutention. Toutes ces constructions édifiées au pied du Ksar sont entourées d'une muraille bastionnée.

Les services administratifs de la place sont dirigés par un sous-intendant militaire ; il y a un service sanitaire ayant à sa tête un médecin-major de 1^{re} classe, un service des subsistances, un service de Trésorerie, un service de postes et télégraphes. El Golea est relié à Ghardaïa, non seulement par le télégraphe électrique, mais encore par un téléphone.

La garnison normale se compose aujourd'hui d'une compagnie du 1^{er} Tirailleurs, de 60 Spahis Algériens, d'une dizaine d'artilleurs pour le service de 4 pièces d'artillerie et de détachements des services accessoires, infirmiers et ouvriers d'administration.

Le poste d'El-Goléa a d'abord été érigé, le 14 novembre 1892, en annexe relevant de Ghardaïa ; puis, en 1897, le chef-lieu du cercle a été transporté de Ghardaïa à El-Goléa et Ghardaïa n'a plus été qu'une annexe. L'ancien Aghalik d'Ouargla, constitué en poste par décision du 24 mars 1893, (1) est subordonné au commandant supérieur d'El-Goléa.

Aujourd'hui il s'est créé auprès de l'établissement militaire un village qui compte plus de cent maisons bâties à l'européenne, mais en taubes (briques séchées au soleil) ; une trentaine de commerçants

(1) Ce poste a été érigé en annexe au mois de mai 1900.

européens, mozabites, arabes et israélites qui débient toutes sortes de denrées à l'usage des européens et des indigènes, y sont établis.

Le bureau arabe a créé une pépinière communale d'une étendue de 4 hectares irriguée par deux puits artésiens, où l'on fait des essais de culture de toute sorte ; ces essais ont parfaitement réussi bien que le sol ne soit que du sable pur renfermant, il est vrai un peu de nitrates.

Le 1^{er} Tirailleurs a également créé à côté de son casernement un jardin potager qui lui fournit des légumes toute l'année ; ce jardin est arrosé par un puits artésien appelé Badrian que la commune indigène a fait forer à cette intention.

La route de Ghardaïa à El-Golea compte dix étapes ; à chaque gîte d'étape on a creusé un puits ordinaire lorsqu'il n'y en avait pas déjà et on a construit un bordj (1) qui sert à abriter les détachements de passage et leurs convois contre la chaleur et contre les entreprises des rezzous. Il y a de l'eau partout sauf à un des gîtes d'étape.

Une fois notre établissement d'El-Goléa consolidé on a repris la marche en avant et, en 1892, on a construit le fort d'Hassi Inifel sur l'Oued-Mya, en 1893-94 le fort Mac-Mahon dans l'Oued-Meguiden et en 1895 le fort Miribel sur la route d'Insalah.

Le fort d'Hassi-Inifel est sur la route d'Ouargla à Insalah, à 450 kilomètres d'Ouargla ; il avait été construit principalement pour arrêter la marche des rezzous et en vue de la sécurité ; après avoir été

(1) On a donné le nom de fort Beauprêtre à celui construit sur l'Oued-el-Abiod.

longtemps occupé par une garnison, il n'abrite plus qu'un poste de cavaliers irréguliers.

Le fort Mac-Mahon a été édifié sur l'Oued-Meguiden près d'Hassi-el-Hameur, à 160 kilomètres d'El-Goléa ; c'est une vaste construction en pierre qui renferme un casernement pour 250 hommes et de nombreux locaux, tous voûtés, pour logements d'officiers et pour l'installation des différents services. L'eau y est abondante et de très bonne qualité et les environs sont suffisamment pourvus de pâturages.

Le fort Mac-Mahon n'est plus qu'à 90 kilomètres de Tabelkouza, le Ksar du Gourara le plus rapproché et à 140 kilomètres de Timimoun. Il permet de déboucher facilement dans le Gourara et dans le Touat et de fermer, au besoin, ce passage à l'ennemi.

Le fort Miribel a été construit à Hassi Chebaba, à 135 kilomètres d'El-Goléa, sur la route d'Insalah; il n'est pas aussi favorisé que le précédent, l'eau y est assez rare et elle est de mauvaise qualité :

Des puits ont été creusés pour jalonner les routes entre El-Goléa et les trois forts que je viens de nommer et, pour empêcher qu'ils ne soient comblés par les ouragans de sable, on a construit au-dessus des lanternaux absolument fermés ; une ouverture placée du côté opposé à la direction habituelle des vents et fermée par une porte en bois permet de puiser l'eau.

Au début de l'occupation d'El-Goléa par un officier des affaires indigènes, on a essayé d'y organiser une compagnie de méharistes en dressant à ce service des Tirailleurs de toute origine et la plupart Kabyles. Les essais, qui ont duré trois ans, n'ont

pas bien réussi et on s'est décidé à créer, le 9 décembre 1894, une compagnie de Tirailleurs Sahariens de 250 hommes et un escadron de Spahis Sahariens de 120 hommes montés à méhari ; les cadres seuls de ces corps sont français. Ces troupes sont recrutées dans le pays ; le recrutement, d'abord laborieux, se fait normalement aujourd'hui grâce aux primes accordées et à la solde élevée qui est allouée ; les troupes sahariennes ont acquis maintenant une cohésion, un entrain et une mobilité remarquables. Les Tirailleurs constituent la garnison des forts Mac-Mahon et Miribel et les Spahis assurent la police du pays en rayonnant autour de ces points. Par suite de la nécessité de conduire les mehara sur des pâturages variés pour les entretenir en bon état, les Spahis Sahariens mènent, ainsi que leurs officiers, une vie nomade, en se tenant toujours à portée des postes auxquels ils sont attachés.

L'œuvre accompli dans la province d'Alger est réellement immense et on se demande comment, avec des moyens bien limités, il a pu être réalisé, quand on songe aux difficultés que présente la construction dans un pareil pays. L'honneur en revient en très grande partie au colonel Didier qui a commandé à deux reprises et pendant onze ans à Ghardaïa (1). Il a montré une activité merveilleuse et un savoir faire qu'aucune difficulté n'a pu rebuter. Il aurait mérité de planter lui-même le drapeau de

(1) Il convient de ne pas oublier ses collaborateurs dont les principaux ont été le lieutenant Massoutier, chef du bureau arabe, dont j'ai déjà parlé, les lieutenants Crochard, Monot et Duchoquet, adjoints et l'interprète Motylinski qui a fait paraître des études remarquables sur le Mzab.

la France à Insalah, dont il avait si bien préparé la prise de possession. (1)

Dans la province d'Oran, les efforts pour la pénétration du Sahara ont été dirigés vers l'Oued-Saoura ; je ne citerai que pour mémoire la création à El-Abiod-Sidi-Chikh, à 130 kilomètres au sud de Geryville, d'un poste occupé par un officier des affaires indigènes avec 5 spahis et 50 cavaliers arabes et qui n'a qu'une mission de surveillance et de police.

On a été mieux avisé dans cette province que dans les deux autres, car dans chaque bond que nous avons fait en avant, la création d'un nouveau poste militaire a été suivie immédiatement par la construction d'un nouveau tronçon de voie ferrée. On s'est d'abord avancé en 1882, pour la répression de l'insurrection soulevée par le chérif Bou-Amama, jusqu'à Mecheria ; puis la voie ferrée a été ouverte en 1887 jusqu'à Aïn Sefra, notre nouveau point d'occupation vers le sud ; enfin un nouveau poste ayant été établi en 1895 à Djenian-bou-Rezg, à 84 kilomètres plus loin, un nouveau tronçon du chemin de fer vient d'y être inauguré solennellement, le 1^{er} février dernier, par le Gouverneur Général. Cette ligne qui est à voie étroite créée dans le principe pour l'exploitation de l'alfa, à son point de départ au port d'Arzew ; elle a une longueur de 538 kilomètres et coupe à Perregaux la grande ligne d'Alger à Oran.

On vient de créer un nouveau point d'occupation militaire à Zoubia, au confluent de l'Oued-Dermel et

(1) Il a été retiré en 1897.

de l'Oued-Douïs, auquel on a donné le nom de Duveyrier (1).

On sera là à une vingtaine de kilomètres de Figuig et à 230 kilomètres d'Igli, Ksar situé au confluent de l'Oued Guir et de l'Oued Zousfana, dans une position stratégique très importante.

*
**

Le 28 décembre dernier il s'est produit un événement qui aura sans doute des conséquences considérables pour notre expansion dans le sud : une mission géologique dirigée par M. Flamand, professeur à l'École des Sciences d'Alger, a été attaquée près d'Insalah par les gens de cette fraction et par ceux du Tidikelt. Les assaillants ont été mis en déroute et des échelons de renforts étant arrivés immédiatement, Insalah a été occupé par nos troupes.

Cet incident nous a amenés à entreprendre l'annexion, non seulement d'Insalah et du Tidikelt, mais encore du Touat et du Gourara, qui était depuis longtemps projetée. Nous connaissons déjà la situation géographique de ces trois confédérations ; je vais dire quelques mots sur le pays qu'elles occupent et sur ses productions, sur l'importance et l'esprit de la population et sur l'intérêt de l'annexion au point de vue politique et au point de vue économique.

Comme nous l'avons vu plus haut, la vallée de l'Oued Messaoud est admirablement pourvue d'eaux

(1) Dans la composition des garnisons des postes avancés, on a fait entrer des compagnies du 1^{er} Régiment Etranger pourvues de mulets ; c'est de l'infanterie montée.

souterraines ; les indigènes de la région emploient un moyen très ingénieux pour l'amener à la surface du sol, c'est le système des foggaras, qui mérite quelques explications.

La foggara est établie sur un terrain plus élevé que ceux qu'elle doit arroser ; elle se compose d'une longue galerie ouverte dans le sens de l'écoulement qu'on veut obtenir et d'une série de puits creusés de chaque côté. Ces puits atteignent à une faible profondeur une nappe ascendante en perçant une couche rocheuse d'environ 1^m 50 d'épaisseur qui la retient ; des tranchées ouvertes à une profondeur suffisante pour obtenir l'écoulement de l'eau des puits conduisent cette eau dans la galerie centrale. Il sort alors de cette galerie un véritable ruisseau qu'on n'a plus qu'à diriger sur les terrains à irriguer. Les galeries sont quelquefois construites en maçonnerie ; elles sont couvertes au moyen de dalles en ménageant des regards de distance en distance ; elles ont parfois plusieurs kilomètres de longueur. Suivant des renseignements indigènes la foggara de Timimoun, dans le Gourara, n'aurait pas moins de 9 kilomètres de développement (1).

Cette abondance d'eau a permis de faire des plantations considérables de palmiers, qui ont une végétation très vigoureuse ; les dattes que ces palmiers produisent sont moins estimées que celles de la vallée de l'Igharghar.

Sous les palmiers, on cultive les mêmes arbres fruitiers et les mêmes légumes qu'au Mzab ; on y

(1) Près d'El Golea on a trouvé les restes de deux foggara de plusieurs kilomètres, partant l'une du nord, l'autre de l'Ouest ; cette dernière est bien conservée. Ce fait semble prouver qu'autrefois El Golea et le Gourara étaient occupés par une même population.

plante en outre du coton, du tabac, du henné, de l'anis et de la garance. On y trouve aussi des champs d'orge, de blé et de sorgho, mais la récolte qu'on en tire est loin de suffire à la consommation des habitants, qui échangent leurs dattes contre les céréales du tell à l'époque des caravanes annuelles.

Comme troupeau ces régions ont des chameaux, des moutons de l'espèce soudanienne sans laine, des chèvres ; elles possèdent quelques chevaux et de nombreux ânes qu'on nourrit en partie avec des dattes.

La population, à quelques exceptions près, est sédentaire ; elle habite des ksour assez mal bâtis en briques sèches, à proximité des oasis ; les ksour les plus importants sont entourés d'une enceinte défensive ; quelques-uns possèdent, à leur intérieur des Kasbas qui sont des réduits pour la défense.

La population se compose de Zenata, qui sont des berbères autochtones, d'harratines ou mulâtres, d'arabes et de nègres esclaves ou affranchis. Les Zenata, les harratines et les nègres qui forment la partie paisible et laborieuse de ces peuplades, dominent comme nombre au Gourara et au Touat ; au Tidikelt, c'est l'élément arabe qui constitue la majorité de la population.

Une grande misère règne dans la classe des prolétaires qui sont obligés, au Touat et au Gourara, d'émigrer périodiquement pour aller chercher du travail au dehors où ils s'emploient comme jardiniers ou journaliers. Ils se répandent particulièrement dans la province d'Oran, mais on en rencontre dans les autres provinces et même en Tunisie. Ces travailleurs sont connus sous le nom de Gourariens ; ils ont un aspect misérable et paraissent minés par

la fièvre. Il y en a toujours 3 à 400 au Mzab et à El-Goléa ; ils se contentent de gagner 15 à 20 sous par jour (1) et ils rentrent chez eux dès qu'ils ont amassé un petit pécule ; c'est un renouvellement perpétuel.

Au Tidikelt ce sont, comme je l'ai dit, les arabes qui forment la majorité de la population ; ils constituent trois tribus, les Oulad-ba Hammou, les Oulad-Mokhtar et les Zoua. Les Oulad-ba-Hammou, qui sont en grande partie nomades, forment l'élément turbulent et belliqueux et ils sont prépondérants non pas tant par leur nombre que par leur courage, l'audace de leurs coureurs et l'étendue de leurs relations ; ils sont dominés par la famille des Oulad-Badjouda.

Les Oulad-Mokhtar sont pour la plupart sédentaires ; ils s'occupent de négoce et de culture ; ils ont acquis par le commerce une certaine richesse qui oblige les Oulad-ba-Hammou à compter avec eux. Ils forment le sof opposé à celui de ces derniers.

Les Zoua sont d'origine religieuse et ils se tiennent au dehors des sofs, recevant les offrandes des uns et des autres. On en trouve aussi au Touat et au Gourara.

Les gens du Tidikelt ont des relations suivies avec les Touaregs Hoggar ; un certain nombre de ces derniers sont établis dans divers ksour.

La confrérie religieuse des Senoussia, qui a son centre dans la Tripolitaine et dont les agissements préparent un grand danger pour l'avenir, a de nom-

(1) Les Gourariens affirment qu'ils ne gagnent chez eux que 3 sous par jour. D'après Gerard Rohlfs, le seul européen qui ait séjourné dans les Ksour, avec un double décalitre d'orge et quelques poignées de dattes, une famille vit une semaine ; aussi, suivant son expression, « la faim parle par leurs yeux. »

breux affiliés non seulement dans le Tidikelt, mais aussi dans le Gourara et le Touat.

Les Oulad-Sidi-Chikh ont beaucoup de serviteurs religieux dans tout le pays et ils y jouissent d'une certaine influence mais cette influence ne serait pas reconnaître leur autorité si nous commettions la suffisante pour faire faute de les investir du commandement de ces régions.

Le Tidikelt se partage en agglomérations de ksour échelonnées du Nord-Est au Sud-Ouest le long de l'Oued Djaret, affluent sec de l'Oued Messaoud qui a son origine au plateau de Tadmait ; ces groupes de ksour sont ceux d'Insalah, d'Inrar, de Tit, de l'Oualef et d'Akabli. Le groupe d'Insalah comprend 6 ksour principaux qui se suivent du Nord au Sud à l'est d'une sebkha ; le plus important est le Ksar-el-Arab.

Dans le Touat, les centres principaux sont Adrar et Timmi ; dans le Gourara c'est Timimoun qui l'emporte comme importance.

Ces pays ne nous étaient connus jusqu'à ces derniers temps que par la relation du voyage du commandant Colonieu et du lieutenant Burin, qui ont pu aller au Gourara en 1861 en se joignant à une caravane, mais qui n'ont pas été autorisés à pénétrer dans les Ksour, par celle de l'explorateur allemand Gerard Rohlfs qui a visité le Touat et le Tidikelt en 1864 en se faisant passer pour musulman, et par les renseignements patiemment recueillis par les officiers des affaires indigènes des postes voisins de ces pays.

Les renseignements que l'on possède sur l'importance de la population sont loin de concorder entre eux ; M. Sabatier, ancien député d'Oran, dans

une brochure datée de 1881, ayant pour titre « la question du Sud Oranais » donnait en bloc le chiffre de 400.000 âmes pour les trois confédérations et estimait à plus de 10 millions le nombre de leurs dattiers ; le commandant Deporter, ancien commandant supérieur de Ghardaïa, qui a fait un travail statistique extrêmement détaillée dans son ouvrage intitulé « Extrême sud de l'Algérie, » publié en 1890, conclut aux chiffres de 203.000 âmes et 7 millions de palmiers ; quant au commandant Massoutier il ne croit pas que la population totale des trois confédérations dépasse le chiffre de 40.000 âmes avec 3 millions de palmiers et je suis porté à croire que cette dernière évaluation se rapproche le plus de la vérité.

Le nombre des ksour des 3 confédérations s'élève à 328 ; chaque ksar s'administre à sa guise sans reconnaître aucune autorité supérieure et sans payer d'impôts, les ksour n'ont entre eux aucun lien politique permanent, ils vivent le plus souvent dans l'anarchie.

Les populations de l'Oued-Messaoud n'ont jamais commis d'agression directe contre nous ni contre nos tribus soumises ; elles se sont toujours tenues systématiquement à l'écart, se retranchant derrière cette assertion mensongère que leur pays appartenait au Sultan du Maroc ; elles savaient bien que celui-ci ne serait jamais pour elles qu'un souverain *in partibus*. Elles ont toujours refusé à nos explorateurs l'accès de leur territoire dans la crainte de nous donner une occasion d'intervenir chez elles et de nous y implanter.

Le 14 mars 1845, à la suite de la bataille d'Isly, il a été établi une convention pour fixer la frontière

entre nos possessions algériennes et le Maroc ; mais la délimitation a laissé en dehors la région de l'Oued Messaoud, qui était indépendante et n'avait jamais appartenu ni aux Sultans du Maroc ni aux Pachastures d'Alger auxquels nous avons succédé.

Si les peuplades de l'Oued Messaoud ne nous ont jamais combattus directement, elles ont donné constamment asile à tous les ennemis de notre domination, à tous les malfaiteurs poursuivis par la justice qui s'établissaient au milieu d'elles pour guetter l'occasion de commettre chez nous de nouvelles agressions, de nouveaux méfaits. C'est par leur intermédiaire que nos tribus insurgées s'approvisionnaient de poudre et d'armes. Leur pays a été, depuis 1864 jusqu'à leur soumission, la grande place d'armes des Oulad-Sidi-Chikh, c'est de là qu'ils sortaient pour nous attaquer, c'est là qu'ils se réfugiaient pour se refaire lorsqu'ils se voyaient serrés de trop près. De même l'agitateur Bou-Amama, l'auteur de l'insurrection de 1881 dans la province d'Oran, chassé par nos colonnes, y a trouvé pendant de longues années un refuge (1) où tous les dissidents allaient se grouper autour de lui.

Gérard Rohlfs, l'explorateur Allemand dont j'ai déjà parlé, qui avait servi dans la Légion Etrangère et qui avait été à même de juger la situation, écrivait en 1864, dans un recueil géographique : « Avant
« tout, les Français devraient transporter leurs
« frontières jusqu'à l'Oued Messaoud ; c'est de là
« en effet, que partent toutes les difficultés, tous les
« désordres et tant qu'ils n'occuperont pas ces fron-

(1) Il a campé longtemps à Deldoul dans le Touat, puis il est allé dans le Maroc près de notre frontière ; il a fait sa soumission le 16 octobre 1899,

« tières naturelles, il n'y aura aucun calme durable
« dans le Sud-Oranais. »

C'est à Insalah qu'a été décidée, en 1881, le massacre de la mission Flatters dans une réunion à laquelle ont assisté les plus hautes personnalités des Touaregs-Hoggar (1). C'est du campement de Bon-Amama à Deldoul que sont partis les coupeurs de routes qui ont assassiné, en 1886, le lieutenant Palat qui, après avoir visité le Gourara et le Touat, s'avancait vers Insalah. Ce sont les gens du Tidikelt qui ont assassiné, en 1889, l'explorateur Camille Dous qui était arrivé près des ksour d'Akabli. C'est du Touat enfin que sont sortis, en 1896, les trois dissidents algériens, faisant partie des bandes de Bou-Amama, qui ont assassiné le lieutenant Collot en mission topographique au Sud d'El-Goléa et c'est là qu'ils ont vendu le produit du pillage.

Il y a longtemps qu'on a reconnu la nécessité d'occuper Insalah pour nettoyer ce foyer de dangereuses intrigues et donner la sécurité à nos tribus du sud, mais on avait toujours reculé par crainte de complications diplomatiques.

En 1887, les Touaregs-Hoggar ont subi à Hassi-Inifel un grave échec de la part des Chamba d'El-Goléa à qui ils avaient enlevé des chameaux ; ils y ont perdu 18 des leurs et 8 d'entre eux, faits prisonniers, ont été emmenés à Alger. Comme on pouvait craindre des représailles de la part des Touaregs, un officier avait été envoyé à El-Goléa avec des spahis et des cavaliers pour organiser la résistance et on avait armé les gens du ksar. Les habitants d'Insalah crurent que les préparatifs étaient dirigés

(1) On a même dit que les Quled-Sidi-Chikh avaient fait partie du conseil.

contre eux et ils s'empressèrent, de concert avec les gens du Touat et du Gourara, d'envoyer une députation avec de riches présents au sultan du Maroc pour lui offrir la soumission de leur pays. Le sultan ne demanda pas mieux que d'accepter cette offre, mais il n'osa pas le faire trop ouvertement ; il nomma caïds les hommes marquants que les habitants avaient eux-mêmes choisis et il leur envoya des chevaux, des burnous d'investiture et des cachets, mais ces cachets portaient simplement : « District de... un tel chef de la Djemaa, » il n'y était fait mention ni du Sultan ni du Maroc.

Le commandant supérieur de Gardhaïa ayant pu se procurer la copie d'une des lettres que le sultan Mouley Hassen avait écrites aux djemaas, elle fut envoyée au Ministre des Affaires étrangères qui la transmit à Tanger à notre consul, Monsieur Féraud, avec mission de faire des représentations au gouvernement Marocain. La lettre fut déclarée apocryphe par le Sultan et l'affaire en resta là.

Se croyant soutenu, El-hadj-el-Mahdi Badjouda, chef du Tidikelt eut l'audace de sommer, en 1892, l'officier du Génie qui dirigeait la construction du poste d'Hassi-Inifel, d'avoir à se retirer d'un territoire qui lui appartenait.

Nous avions espéré réussir à nous implanter pacifiquement à Insalah en mettant dans nos intérêts la famille des Ouled-Badjouda, la plus influente de la région, mais nos avances étaient restées sans succès ; on s'est alors tourné vers les Ouled-Mokhtar du sof opposé et l'un des notables El-hadj-Mahomed-Gaga, ancien négrier qui, après s'être enrichi s'était ruiné et ne demandait qu'à refaire sa fortune, fut attiré à Tougourt par le commandant supérieur du

cercle. Il promet de constituer un parti français qui ferait appel à notre intervention dès qu'il se sentirait assez fort ; on lui donna le titre d'Amel du Tidikelt avec un traitement de 6.000 francs et un cachet fabriqué à Constantine.

Ce cachet, qu'il se garda bien de montrer aux siens, ne lui servit que pour les relations assez suivies qu'il entretenait avec Tougourt. Il est mort en 1897 sans avoir réalisé ses promesses et on ne l'a pas remplacé.

Pendant ce temps, le gouvernement marocain (1) profitait de nos hésitations pour envoyer, en 1894, un pacha à Timimoun ; en 1896, il envoya un autre à Timmi. Ce dernier est allé plusieurs fois à Insalah, y a prélevé quelques impôts et y a indiqué l'emplacement d'un bordj qu'il voulait faire construire. Nous avons protesté en temps utile contre ces velléités de prise de possession, par la voie diplomatique.

Dans les conventions anglo-françaises du 5 août 1890 et du 21 mars 1899 qui ont réglé les zones d'influence respectives des deux états en Afrique, le Touat et ses annexes ont été placés dans la zone d'influence de la France. L'incident du 28 décembre a décidé notre gouvernement à mettre ces conventions à profit. L'Angleterre n'aura donc rien à objecter à notre prise de possession ; quant à l'Espagne et à l'Allemagne qui pourraient intervenir dans la question, leurs intérêts ne les attirent nullement du côté de l'Oued-Massaoud et elles ne soulèveront vraisemblablement aucune difficulté si nous nous

(1) Mouley Hessen mort le 6 juin 1894 avait été remplacé comme Sultan du Maroc par son fils Mouley Abd-el-Aziz.

bornons à prendre nos limites naturelles sans empiéter sur le territoire appartenant réellement au Maroc. Il en serait sans doute autrement si nous faisons mine de dépasser l'Oued-Messaoud, les autres puissances voudraient aussi avoir leur part.

Notre colonne d'Insalah, après avoir infligé aux indigènes des pertes terrifiantes à Inrar, le 19 mars, et fait prisonnier le pacha de Timmi Ed-Dris-ben-Naïmi, a pu occuper tout le Tidikelt, pendant qu'une autre colonne partie de Duveyrier, le 25 Mars, est entrée à Igli le 5 avril sans coup férir. Les principaux ksour du Gourara ont été occupés dans le courant du mois de Mai.

Un commencement d'organisation a été donné à nos nouvelles possessions ; des bureaux arabes annexes ont été créés à Insalah et à Igli.

Les Oulad Badjouda, les chefs de la résistance au Tidikelt et dont l'influence se faisait sentir dans les autres confédérations, ont trouvé la mort dans les premiers combats et il est probable que les populations de l'Oued Messaoud n'oseront plus se mesurer avec nous ; mais les hostilités ont été ouvertes dans une saison défavorable, les chaleurs vont arriver et nous allons nous trouver aux prises avec des difficultés sérieuses.

Si nous pénétrons au Touat par Igli, nous offrons notre flanc et notre ligne de communications à de puissantes tribus marocaines qui ont des droits sur les oasis de l'Oued Saoura que nous devons occuper et elles ne renonceront peut-être pas à les faire valoir ; il sera infiniment plus avantageux d'aborder les confédérations à soumettre par El-Golea et le fort Mac-Mahon, ligne par laquelle les ravitaillements et les mouvements de troupe pour-

ront s'effectuer en toute sécurité. Malheureusement le chemin de fer de pénétration du sud, dans la province d'Alger, n'arrive encore qu'à Berrouaguia, à 135 kilomètres d'Alger et, de là à El-Golea, il y a encore 29 étapes à parcourir.

La section à voie étroite d'Alger à Berrouaguia, ouverte par l'Ouest-Algérien, a été inaugurée en 1892; depuis lors, la plate-forme du chemin de fer a été construite par l'Etat (qui doit continuer la ligne), de Boghari à Laghouat et il n'y aurait plus que les rails à poser; mais il existe une lacune de 45 kilomètres de Berrouaguia à Boghari sur laquelle on n'est pas encore parvenu à s'entendre. On a discuté pendant 20 ans pour savoir si la ligne de Médéa suivrait les gorges de la Chiffa ou contournerait le Nador et voilà 8 ans que l'on discute sur le petit tronçon de Berrouaguia à Boghari! Pendant ce temps la plate-forme déjà achevée se détériore faute d'entretien.

Quand nous aurons des renforts à envoyer à Insalah, en supposant qu'on les transporte par les voies ferrées jusqu'à Berrouaguia, il leur faudra marcher séjours compris, pendant deux mois entiers, par des chaleurs torrides, pour arriver à destination; les troupes seront à bout de forces et mal préparées pour résister aux fièvres dangereuses qui règnent dans les ksour pendant la saison d'été, par suite du voisinage d'eaux stagnantes provenant des irrigations qui n'ont pas été absorbées par les cultures.

A partir de Fort-Miribel, l'escorte des convois de ravitaillement devra avoir des forces suffisantes pour n'avoir rien à redouter des coups de main des dissidents et on devra employer beaucoup de monde à ce service. L'entretien des troupes à de pareilles

distances coûtera des sommes énormes ; on s'en fera une idée en sachant que, d'après les calculs des contrôleurs de l'armée, l'entretien d'un spahis saharien et de sa monture ne coûte pas moins de 18 fr. par jour.

Force sera sans doute de sortir de l'inexplicable torpeur à laquelle on s'est laissé aller et d'exécuter d'urgence la ligne de Lagouhat, qui pourra être facilement prolongée plus tard jusqu'au Mزاب ; la voie ferrée qu'on va ouvrir le long de l'Oued-Saoura et de l'Oued-Messaoud ne remédierait à rien pour le moment.

.

Les avantages de notre occupation d'Insalah et des ksour de l'Oued-Massaoud seront surtout d'ordre politique ; notre sud arrivera à jouir d'une sécurité complète qui permettra le développement de ses éléments de prospérité. Les quatre tribus de Chambas d'El-Goléa, de Metlili, d'Ouargla et d'El-Oued, trouvant dans nos nouveaux postes des points d'appui solides, suffiront en effet, pour contenir leurs ennemis traditionnels, les Touaregs, qui n'oseront plus s'aventurer au delà de notre ligne d'occupation. Mais, selon toute apparence, on se ferait illusion si on croyait que la prise de possession des grands marchés des caravanes d'Insalah et d'Akakli va donner un essor considérable à notre commerce.

Les principales lignes commerciales du Tidikelt sont : celle du Maroc, en grande partie par l'Oued Messaoud, celle de Tinbouktou et celle de Radamès. Les produits du Soudan arrivent par Tinbouktou et

ils sont dirigés partie vers Radamès partie vers le Maroc ; les esclaves noirs constituant la principale valeur d'échange des caravanes de Tinbouktou, celles-ci éviteront désormais les marchés intermédiaires d'Insalah ou d'Akabli qui perdront de leur importance actuelle.

Les marchandises anglaises, allemandes ou italiennes, consistant principalement en cotonnades, thés, cafés, sucre, verroteries, poudre, armes de guerre, arrivent dans le Sahara central un peu par le Maroc et beaucoup par Tripoli et Radamès et leur bon marché relatif leur fait donner la préférence sur les produits de notre commerce. On a cherché à réagir contre cette défaveur en créant, au sud des trois provinces, des marchés francs où les denrées d'exportation jouissent d'une détaxe complète des droits payés à l'entrée en Algérie ; le succès de cette mesure, qui est malheureusement accompagnée de formalités tracassières, n'est pas encore bien apparent. Les transports à bon marché par les chemins de fer auront sans doute une action plus efficace.

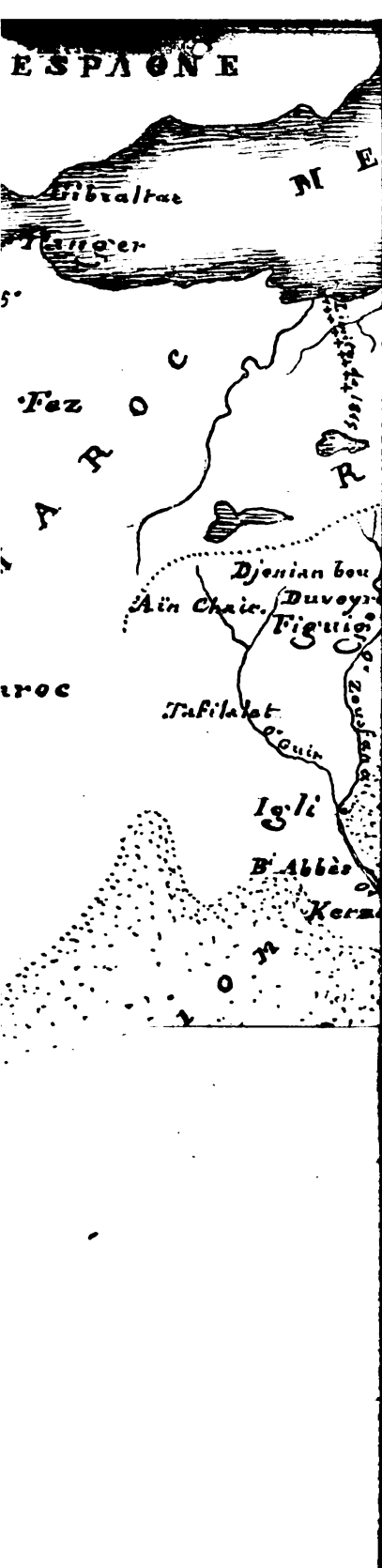
Il est certain que lorsque nous aurons annexé le Gourara et le Touat et que nous aurons conduit la voie ferrée de Djenian-bou-Rezg au milieu des ksour, la production agricole y recevra un tel encouragement qu'elle ne pourra manquer de se développer d'une manière remarquable, grâce à l'abondance des moyens d'irrigation, et qu'il s'établira de ce côté un mouvement commercial important.

La voie ferrée devra-t-elle être prolongée jusqu'à Tinbouktou ? Les travaux d'exécution ne présenteraient peut-être pas de trop grandes difficultés

malgré l'invasion des sables et le manque d'eau dans la partie la plus méridionale, mais le profit à en tirer serait bien aléatoire car les frais de transport seraient infiniment plus élevés par cette voie que par celle de St-Louis du Sénégal.

Si on revient à la conception un peu chimérique du transsaharien, c'est sur le lac Tchad que devra être dirigée cette voie de pénétration et c'est par Tougourt-Timassinin qu'elle devra passer. La mission Foureau-Lamy qui exécute en ce moment une exploration de reconnaissance dans les pays à desservir, nous éclairera sans doute sur la possibilité de réaliser cette entreprise gigantesque et sur les avantages que la France pourrait en tirer.

Colonel ROBIN.



LES AMANTS D'ARLÈS

DE M. H. MAZEL ⁽¹⁾

Nous ne parvenons à secouer certaines patriotiques tristesses, lorsqu'elles pèsent sur nous trop lourdement, qu'en appelant à notre aide le souvenir des gloires d'autrefois. Il nous apporte toujours, sinon l'encouragement d'un espoir possible, du moins la douceur d'un peu de rêve et le réconfort d'un moment de répit.

Je ne sais si, quand il écrivait, en 1894, le volume qu'il vient de publier, M. H. Mazel pressentait que quelques uns d'entre nous éprouveraient un jour le besoin de s'évader ainsi du présent pour se réfugier dans le passé. Mais ce qu'il a décrit, c'est bien cette hantise des grandeurs perdues dont se sent à la fois obsédée et consolée l'âme des peuples en décadence à l'approche des crises décisives ; c'est bien autour de cette obsession qu'évolue la large et forte étude de psychologie sociale qu'il nous présente et qui emprunte à des rapprochements parfois difficiles à éluder une poignante actualité.

Le livre de notre confrère nous reporte à une époque qu'il laisse à dessein quelque peu indécise. Supposons que, par un audacieux raccourci de la perspective historique, il nous fût possible de res-

(1) Rapport présenté à l'Académie de Nîmes dans sa séance du 19 mai 1900.

serrer, de synthétiser en un point idéal de temps l'espace compris entre la prise de Rome par Alaric et les premières menaces de conquête musulmane. Nous aurions ainsi sous les yeux toute une des périodes les plus tourmentées, mais aussi les plus fécondes, de l'histoire de l'humanité. Nous assisterions à l'agonie de l'Empire d'Occident, à l'effondrement de l'antique civilisation grecque et romaine sous le choc répété des invasions germaniques, à la disparition d'un monde révolu, prélude nécessaire de la formation d'un monde nouveau. Avec un serrement de cœur filial, nous mesurerions l'étendue des désastres, des dévastations et des ruines accumulées sur la terre des Gaules, et plus particulièrement sur le coin que nous en habitons et qui forme, dans la grande patrie française, notre petite patrie provinciale.

Comment les contemporains de ces événements les ont-ils envisagés ? Agents mus par une force inconnue ou victimes foulées, écrasées par elle, ont-ils pu en discerner l'impulsion, la marche et le but ? Ont-ils même tenté de comprendre et soupçonné dans ce qu'ils voyaient autre chose qu'un fortuit et douloureux chaos ? Quels furent leurs sentiments et leurs pensées, leur état d'âme, pour employer un mot fort à la mode ces dernières années ? C'est ce qu'il a paru intéressant à M. Mazel de rechercher. Il s'est donc enquis de la situation morale de nos aïeux gallo-romains durant ces deux siècles de sang et de feu. Tenant compte de la diversité des rangs, des conditions, des âges et des sexes, il a démêlé les émotions qui, tour à tour, ont secoué leurs fibres les plus intimes. Il a noté leurs étonnements, leurs colères, leurs alternatives de fierté

confiante et d'anxiété humiliée, leur entêtement à des causes perdues, la persistance de leur foi dans la vertu de leurs origines et de leur histoire, puis leur désolation, leur impuissance à se résigner, à accepter leur déchéance, à se reprendre à la vie. Avec beaucoup de pénétration, il a saisi cette physionomie intérieure d'une société expirante et en a retracé, dans ses *Amants d'Arles*, les traits les plus saillants.

Ici encore, M. Mazel a eu recours à son procédé habituel. On sait que la forme de l'action scénique a depuis longtemps ses préférences, parce que, mieux qu'aucune autre, elle lui permet d'étudier sur le vif l'être humain dans l'instant même où ses passions et ses idées naissent, s'agitent, se transforment, au contact et sous la pression des faits représentés ou narrés. Sa plume, aiguë comme un scapel, se délecte à ce qu'on appellerait assez justement une vivisection de la pensée.

La scène, puisque scène il y a, se passe donc à Arles, soit aux Alycamps, la nécropole déjà fameuse, soit dans le palais de Constantin, jadis rempli par la cour impériale, aujourd'hui presque désert et habité seulement par la patrice qui se drape encore dans sa toge laticlave et dans son titre de Préfet des Gaules.

Elle offre un décor bien approprié au sujet, cette ville des morts, plus vaste, plus ornée et plus peuplée que celle des vivants. On s'y sent, en effet, de toutes parts enveloppé de deuil, dans le sol pétri de cendres humaines, dans la splendeur funèbre des monuments et jusque dans l'air où « rôdent au crépuscule les âmes dolentes des trépassés ».

Délivrée une première fois par Tonnantius Ferréolus, l'ancien compagnon d'armes de Julien, le

soldat à qui ses services ont valu d'être associé à l'Empire, la Rome gauloise n'en a pas moins connu plus tard toutes les horreurs de l'invasion. Épuisée d'hommes, elle ne renferme plus dans ses murs démantelés que des enfants et des vieillards incapable de la défendre. Elle se trouve à la merci de la première horde franque ou visigothe que les hasards du pillage pousseront de son côté. On dirait même que la nature, autrefois soumise par l'intelligence et le travail de l'homme, se soit affranchie et prenne sa revanche. Le désert regagne sur les cultures le terrain qu'il avait perdu. La mer s'est retirée, le port ensablé, les digues rompues. Les étangs, à grand peine refoulés, s'étalent de nouveau. Depuis que les fermes sont abandonnées, les manades de taureaux sont maîtresses du delta. Arles n'est plus qu'une « cité de marécages. » La fièvre ravage la contrée plus cruellement que ne ferait la guerre. « Les fleurs mêmes sont malades » et ne laisseraient aux mains tentées de les cueillir que des bouquets flétris et sans parfum.

L'illustre famille des Ferréols, si haut placée qu'elle soit, n'a pas été épargnée. De tant de grands dignitaires, de généraux, d'évêques, qu'elle comptait, il ne reste plus que deux vieillards, Tonnantius, maintenant plus que centenaire, et son fils Majorien, que les circonstances ont obligé, malgré ses quarante-vingts ans, à revêtir encore les insignes de consul et de préfet. Quant à Tonnantius, seul survivant de son siècle, dépaycé dans celui où il s'attarde, resté païen, seul de tous les siens, en souvenir de son maître Julien et par fidélité à l'Empire, il passe son temps, dans une retraite dont nul depuis des années ne l'a vu sortir, à compulsier les annales de

Rome et à refaire toutes les campagnes des grands généraux de la République. Par un pieux mensonge analogue à celui dont on entoure le colonel Jouve du *Siège de Berlin* dans les *Lettres à un absent*, on lui a soigneusement caché la honte des aigles romains, et il croit toujours que les légions victorieuses gardent, comme au temps de Probus, les frontières du Rhin.

Tout l'avenir des Ferréols repose sur la tête des trois arrières-petites-filles de Majorien, adolescentes bientôt en âge d'être mariées, mais à qui leur grâce trop frêle et leur sang appauvri semblent devoir interdire les joies de la maternité. L'une d'elles accepte sans résistance cette condamnation; elle demande elle-même à son aïeul de rompre ses fiançailles et de l'autoriser à passer dans la solitude et le repos le peu de jours que lui laisseront la fièvre qui la mine et la douleur qui l'accable. Une autre, quoique plus vaillante, recule devant la pensée de donner naissance à des êtres forcément voués au malheur; elle est dégoûtée du monde parce qu'elle en connaît; elle lui préfère la paix du cloître. L'aînée il est vrai, Félicie, est amante: elle désirerait devenir épouse et mère, si seulement elle pouvait désirer vivre. Mais la pensée de la mort, dont elle a eu si souvent le spectacle, à un âge où les empreintes reçues demeurent indélébiles, s'est emparée d'elle et la domine. Un mal mystérieux caractérise cette époque: l'absence de la volonté de vivre. Il a frappé la jeune fille, comme tant d'autres natures d'élite. Ce qu'elle souhaiterait, c'est une union mystique, ardente et brève, dans laquelle son âme déverserait dans une autre âme ses tristesses et ses aspirations vers l'au delà, pour s'envoler ensuite avec elle loin

des réalités terrestres. En cela elle est bien de son temps ; mais là où on la convaincrait aisément de modernité, c'est quand elle s'étudie et s'analyse elle-même, qu'elle dissèque ses propres angoisses et raffine sur « l'âcre volupté qu'on éprouve à se sentir en mourant supérieur de toute la gloire et de tout le génie de ses ancêtres aux mains brutales par lesquelles on est égorgé et qu'on méprise moins qu'on ne les dédaigne » ! Ceci pourrait bien être du plus récent dilettantisme et très voisin de cette idée, trop répandue à l'heure actuelle et très fausse d'ailleurs, que les nations sur le déclin sont les plus heureuses.

Le fiancé de Félicie, Césaire, montre des dispositions toutes différentes. Esprit plus ferme, non seulement il est résolu à supporter le fardeau de l'existence ; mais encore il veut, dans son double patriotisme, « ramener la vigueur dans Arles et l'éclat des armes dans l'Empire. » Il aime sans doute, il a vingt ans ; mais son devoir de citoyen et de soldat tient la première place dans son cœur. Aussi bien Félicie ne s'y trompe-t-elle pas : « c'est Rome que tu aimes ce n'est pas Félicie » lui dit-elle.

Or, tandis que les deux amants promènent leur mélancolie sentimentale au milieu des tombeaux, survient, entouré d'une escorte de cavaliers, Gondoald, un chef burgonde, leude du roi des Francks et chargé par lui d'une mission pour Majorien. Le barbare est immédiatement séduit par la beauté de la jeune patricienne, par le prestige de sa race et par la fierté méprisante avec laquelle elle repousse ses hommages et irrite son désir. La main de l'orgueilleuse fille lui est refusée ; il jure alors de faire d'elle sa concubine et de revenir avec une armée mettre la ville à sac. En face de ce danger, les Arlésiens n'ont

d'autre ressource que d'envoyer Césaire à Rome implorer le secours de quelque hypothétique Augustule. Enhardi par le départ de son rival, Gondovald pénètre dans le palais d'où gardes et serviteurs se sont momentanément éloignés. Il y trouve Félicie seule. Il va l'enlever, l'entraîner de force. Tout à coup l'apparition d'un spectre effrayant met en déroute le burgonde superstitieux déjà ébranlé par l'imposante dignité de celle qui l'a comme ensorcelé et dans les veines de laquelle il a cru reconnaître le sang bleu des divinités. C'est Tonnantius accouru aux cris de sa descendante. Dans une scène de fière allure, le vieux César, ranimé par l'outrage fait à son nom, foudroie le lèze rebelle et l'écrase de toute la hauteur des souvenirs qu'il évoque et de la majesté impériale qu'il incarne. Félicie pardonne en chrétienne, sinon en romaine. Le Germain s'enfuit en proie au même trouble religieux dont mille ans auparavant avaient été saisis les ancêtres gaulois de Ferreolus à la vue du consulaire Papirius assis au pied du Capitole sur sa chaise curule, son baton d'ivoire à la main.

Après ce dernier effort, Tonnantius descend dans la tombe avec la sérénité d'un Socrate, bientôt suivi par Majorien. Pour Félicie, elle n'ose plus aspirer qu'à vivre assez pour voir le retour de Césaire. Il revient en effet, mais sans un navire, sans un soldat. Il n'a trouvé en Italie qu'un fantôme d'Empire, un simulacre de Sénat, des décombres à la place de Rome. Il revient pour recevoir le dernier soupir de sa fiancée et assister à la chute de sa chère et malheureuse cité. Le dernier, il quitte les remparts et se retire avec une poignée de braves dans les solitudes qui s'étendent vers la mer. Il y meurt de cha-

grin, d'espoir déçu et un peu aussi de la *malaria*. Tandis que dans le délire de ses derniers moments il s'imagine entendre arriver la flotte vainement attendue, de quelque felouque passant au large une voix s'élève dans la nuit, qui proclame la victoire prochaine de l'Islam, prophétie heureusement moins véridique que celle qui sortit, dit-on, du sein des vagues pour annoncer à l'univers païen la mort du grand Pan.

On voit, par cette munitieuse analyse, qu'à l'inverse des *Amants de Vercne*, ce poème du printemps, de la jeunesse et de l'amour, les *Amants d'Arles* sont le drame de la décrépitude, de la tristesse et de la mort.

Un drame? D'aucuns le contesteront, n'y trouvant pas à un degré suffisant le développement des caractères, le lien passionnel, l'intrigue et l'action. Mais remarquons tout de suite que l'auteur se garde de qualifier ainsi son œuvre ; et son dessein se dégage assez net pour prévenir toute méprise. Il a voulu, je l'ai déjà dit, faire de l'histoire et de l'histoire intellectuelle ; non pas telle par conséquent que la comprendrait un simple érudit exact à consulter l'*Art de vérifier les dates*, mais telle que le concevra un penseur, un psychologue doublé d'un poète et d'un artiste. Ne cherchons donc pas le véritable sujet et le véritable intérêt des *Amants d'Arles* ailleurs que dans le duel de la culture antique et de la barbarie, duel que nous suivons dans ses péripéties extérieures bien moins que dans le retentissement qu'il a eu sur le for intérieur des témoins. En réalité, les divers personnages se fondent, s'absorbent et disparaissent dans les deux figures qui accaparent le théâtre ; Rome et son vainqueur germain. A tra-

vers les masques symboliques des Tonnantius, des Majorien, des Césaire, des Félicie, quelque chose transparait, et c'est Rome sous ses divers aspects : Rome, qui déjà n'est plus, mais qui fut si grande par la puissance de son organisation politique, la force de ses traditions, la gloire de ses armes, le courage et le dévouement de ses citoyens, la gravité de ses matrones.

De même pour Gondovald. Il se manifeste comme le barbare en soi, comme une pure abstraction, une sorte de schéma. Son rôle consiste à figurer les instincts primitifs et aussi les impressions très complexes du sauvage lâché en pleine vie civilisée. Rien ne l'individualise, ne le distingue du premier venu parmi ces rustes à cheveux roux dont l'odeur rance et les cris gutturaux incommodaient si fort Sidoine Apollinaire.

La ville de Romulus et d'Auguste succombe sous les coups de ses indignes adversaires. Mais, bien que, suivant le mot de saint Jérôme, l'univers entier eût croûlé par la chute d'une seule cité, il semble que les populations des provinces aient refusé de croire à cette chute, tant une habitude de cinq siècles leur avait persuadé que le *pax romana* à laquelle se liait leur existence était assurée de l'éternité. M. Mazel nous les montre continuant dans leur détresse à tourner leurs regards du côté de Rome. Aussi, dès que pour celle-ci l'histoire fut close, la légende s'ouvrit et la vengea magnifiquement de sa défaite. Le nom de Rome s'auréola dans les esprits du moyen-âge. Les imaginations se plurent à l'entourer de tout le merveilleux qu'elles étaient capables d'enfanter, et il arriva ainsi à résumer ce que l'antiquité avait possédé et ce qu'on lui prêtait d'é-

clat réel ou fabuleux. Tant il est vrai que le recul dans le passé comme dans l'espace accentue les proportions des objets, effaçant complètement les petits et grandissant encore ceux qui sont vraiment grands. De sorte que la ruine de l'*Urbs*, de la capitale colossale, mais limitée pourtant, de l'univers ancien n'est en somme pour les *Amants d'Arles* qu'un dénouement provisoire ; le dénouement définitif, on l'entrevoit déjà dans le triomphe de *Rome la Grand'*, la ville idéale peuplée pour nos pères de l'époque médiévale de toutes les chimères et rayonnante de toutes les splendeurs. Mais si la mort précède toujours l'apothéose, elle n'en est pas toujours suivie. Quel autre peuple que le peuple romain se promettait avec certitude un pareil avenir posthume ?

A grouper ainsi les faits par grandes masses, à n'en mettre en relief que le caractère général, à créer des êtres pour ainsi dire impersonnels, ne courait-on pas le risque d'aboutir à une espèce de thèse philosophique froide, inerte et décolorée ? Heureusement il n'en a rien été. L'œuvre est sauvée par la grandeur et l'acuité du spectacle qu'elle déroule, plus encore par les ressources de vigueur et de souplesse qu'y déploie le talent de l'auteur, et surtout enfin par le don très particulier qu'il a d'unir à l'observation abstraite un sens pénétrant du réel significatif. La vie afflue en des personnages qu'on inclinait à croire introduits seulement à titre d'exemples et de preuves. Le cadre lui-même s'anime et prend une valeur expressive, grâce aux indications fournies par le dialogue sur les circonstances ambiantes et sur une foule de détails tirés de la nature des choses et qui donnent aux événements le mouvement et la couleur.

Félicitons donc notre confrère d'avoir ajouté un nouveau titre littéraire à ceux que nous lui connaissions déjà. Mais ce n'est point assez. Il faut encore le remercier d'avoir, par une inspiration des plus heureuses, choisi comme fond au tableau qu'il a tracé une terre qui fut aussi romaine et le resta plus tard que Rome même, et qui, de plus, est nôtre. Il nous a procuré ainsi le plaisir de retrouver, sous l'évocation de son pinceau, en des traits épars ça et là, mais brillants de pure clarté et de teintes subtiles, des paysages qui nous sont familiers ; il a ravivé et doré d'un rayon de poésie des souvenirs locaux, qui plus que jamais nous sont salutaires et doux, qui plus que jamais ont droit à notre amour et à notre respect. De cela nous devons lui être reconnaissants.

F. DAUDET.

LA TOUR CARBONNIÈRE ⁽¹⁾

III

Lors de l'introduction de la Réforme, et pendant les guerres religieuses qui suivirent, la Tour Carbonnière a joué un certain rôle dans notre histoire locale.

Privée de ses châtelains particuliers, depuis la nomination de Tanneguy du Châtel au gouvernement d'Aiguesmortes (1421), elle était placée sous l'autorité des commandants de cette ville, qui ne manquaient pas d'y entretenir une petite garnison, surtout aux époques troublées.

Après la célèbre bataille de Saint - Gilles, dans laquelle les capitaines Grille et Bouillargues avaient battu les troupes catholiques, le baron de Crussol, chef des religionnaires, voulant s'emparer de la place d'Aiguesmortes, pourvue d'une forte garnison sous les ordres du capitaine de Saint-André, enjoignit à Grille et au chevalier Daïsse, ancien gouverneur, d'en faire le siège. La Tour Carbonnière les arrêtait au passage, mais ils la canonnèrent si vivement, que ses défenseurs se retirèrent dans Aigues-

(1) A la page 573 de la *Revue*, ligne 12, supprimer le mot *ogivale*.

mortes, poursuivis par les troupes réformées (1). Grille s'empessa de cerner la ville, mais il n'en commença pas le siège, le baron des Adrets, dont la position était critique aux environs du Pont-Saint-Esprit, l'ayant appelé à son secours. Avant de partir, il mit quelques soldats dans la Tour Carbonnière pour la défendre.

Gaches nous dit (2) que cette petite garnison, dirigée par de Retz, guidon de la compagnie du capitaine Bouillargues (3), et par le chevalier Daïsse, ne cessait de harceler celle d'Aiguesmortes, qui lui était bien supérieure. Aussi, le gouverneur Saint-André résolut-il de s'en défaire, et dans une embuscade qu'il tendit à Retz et à Daïsse, ces derniers furent tués, avec plusieurs de leurs compagnons (12 mai) (4).

L'édit de pacification d'Amboise (19 mars 1563), fut apporté à Aiguesmortes par le sieur de Caylus ; les réformés des environs décidèrent d'entrer dans la ville avec leurs armes pour le publier à son de trompe. Le gouverneur et les consuls s'y opposèrent, jusqu'à ce que la Tour Carbonnière ait été remise entre leurs mains (5).

(1) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, Reg. BB, 6. — D. VAISSETE, *Histoire générale de Languedoc*, édit. Privat, t. XI, p. 421. — L. MÉNARD, *Histoire de la ville de Nîmes*, t. IV, Preuves. *Journal anonyme*, p. 5, col. 1. — *Mémoires de Jean Philippi touchant les choses advenues pour le fait de la religion...* Montpellier, Martel, 1880, in-8°, p. 102. — DI PIETRO, *Histoire d'Aiguesmortes*, p. 225.

(2) *Mémoires de Jacques Gaches sur les guerres de religion à Castres et dans le Languedoc*, Paris, Sandoz, 1879, p. 33.

(3) Pierre Suau, dit le capitaine Bouillargues, avait épousé Sufrenete de Vallays ; il mourut dans le courant de l'année 1581, laissant un fils : Jacques de Suau de Bouillargues, écuyer, capitaine d'une compagnie de gens à pied pour le service du roi, en garnison à Aiguesmortes, en 1582. (Pons Bisac, notaire à Aiguesmortes, Reg. de 1581, p. 361).

(4) Gaches doit se tromper sur l'époque de ce petit fait d'armes, car la paix était déjà signée en mars 1563.

(5) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, Reg. BB, 6.

D'un autre côté, les *mortes-payes*, soldats qui formaient la garnison de la ville, à l'époque où le chevalier Daïsse en était gouverneur, désiraient aussi y rentrer, mais le gouverneur ne le leur permit qu'à la condition de livrer leurs armes.

Cependant, le vicomte de Joyeuse, gouverneur du Languedoc, jaloux d'assurer la conservation de la place d'Aiguesmortes aux partisans du roi, envoya à la cour le sieur de Convertis, pour demander l'augmentation de la garnison et le prélèvement du surcroît de solde sur les revenus de la gabelle (1).

Les religionnaires maîtres de la Tour Carbonnière, nous disent les *Archives de la ville*, « fermaient les passages, même en pleine paix, et faisaient main basse sur les femmes et sur les enfants (2) ; » les consuls s'en plainquirent vivement au vicomte de Joyeuse.

Après des alternatives de guerre et de paix, le roi fit publier, le 30 septembre 1567, une déclaration confirmant les édits précédents en faveur des réformés. Cela ne les empêcha pas de prendre les armes à Nîmes, et de s'emparer de la Tour Carbonnière (3), dans laquelle ils mirent une garnison sous le commandement du capitaine Page, originaire de Lunel. Pour rendre libre l'accès de la ville, les catholiques reprirent la Tour, vers le milieu du mois de décembre suivant (4). Page, accusé de trahison, eut la tête tranchée à Montpellier.

Les soldats catholiques, placés dans la Tour Carbonnière, rançonnaient et pillaient les passants,

(1) D. VAISSETE, *op. cit.*, t. XII, Preuves, col. 674.

(2) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, Reg. BB, 7.

(3) PHILIPPI, *op. cit.*, p. 140. — D. VAISSETE, *op. cit.*, t. XI, p. 488.

(4) D. VAISSETE, *op. cit.*, t. XI, p. 497. — PHILIPPI, *op. cit.*, p. 158.
— D'AIGREFEUILLE, *Histoire de la ville de Montpellier*, nouv. édit. Montpellier, G. Coulet, t. I, p. 464.

comme l'avaient déjà fait les religionnaires. Les consuls adressèrent un placet au vicomte de Joyeuse pour se plaindre de ces exactions (1571) (1). Ils députèrent même à la cour, le sieur Jacques Bonot pour faire résoudre la question du passage de la Tour, et plusieurs autres intéressant la ville (2).

Henri III, après son avènement au trône, publia un nouvel édit de pacification. Le maréchal de Montmorency, mécontent de la cour, n'en tint aucun compte et s'unit aux réformés, qui le nommèrent leur chef dans le Languedoc (1574). Il tenta de reprendre aux catholiques les places qu'ils possédaient, notamment celle d'Aiguesmortes. Ses lieutenants, Barthélemy de Corsac, seigneur de Grémian, et Jean de Saint-Romain, ayant reçu l'ordre de s'emparer de cette ville, traversèrent, avec plusieurs compagnies, les marais qui l'entouraient, et, à la suite d'un stratagème, que les historiens rapportent avec beaucoup de détails, la ville tomba entre leurs mains (12 janvier 1575). Deux jours après ils s'emparèrent de la Tour Carbonnière (3).

La paix de Bergerac, qui accorda aux réformés des places de sûreté, parmi lesquelles étaient la ville d'Aiguesmortes et la Tour Carbonnière, déplut à Montmorency-Damville (1577). Ce gouverneur envoya au roi le sieur Marion, son secrétaire, pour lui représenter, entre autres choses, que la cession de

(1) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, EE, 2.

(2) *Ibid.*, Reg. BB, 7.

(3) LOUIS DE PERUSSIS, *Discours des guerres de la Comté-Venaisien et de la Provence*, Paris, 1759, in-4^o, p. 17. — D. VAISSETE, *op. cit.*, t. XI, p. 604. — D'AIOREFEUILLE, *op. cit.*, t. II, p. 51. — MÉNARD, *op. cit.*, t. V, p. 127.

la Tour était une grande faute, parce qu'elle pouvait entraver l'accès d'Aiguesmortes (1).

Quelques années après (1585), le capitaine Bon, commandant de la Tour, faisant payer aux passants des droits excessifs, les consuls s'en plaignirent (2) au sieur de Lèques, qui fixa les droits de péage, pour les étrangers passant en bateau, à 6 deniers par personne et par bête, et passant à gué à 1 denier, et pour les habitants d'Aiguesmortes passant en bateau à 3 deniers, le passage à gué gratuit (1587) (3).

Après les exactions du capitaine Bon, heureusement réprimées, viennent celles d'un nommé Bourassol qui, à la tête d'une troupe de voleurs, rôdait dans les environs de la Tour et rançonnait tous les voyageurs par eau et par terre. Les consuls adressèrent des plaintes au duc de Montmorency, et le prièrent de mettre dans la Tour une quinzaine d'arquebusiers pour se débarrasser de ces brigands (1586) (4).

Les *Archives départementales du Gard* contiennent un document, qui nous renseigne sur la garnison de la Tour Carbonnière, alors commandée par le sieur de Grémian. C'est une ordonnance du duc de Montmorency, enjoignant aux députés de l'assiette du diocèse de Nîmes, de voter les fonds nécessaires au paiement des garnisons du fort de Peccaix et de la Tour Carbonnière, le trésorier provincial des guerres n'ayant pu recouvrer l'argent destiné à ce paiement (23 mars 1591).

(1) D. VAISSETE, *op. cit.*, t. XII, Preuves, col. 1253.

(2) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, Reg. BB. 7.

(3) *Ibid.*, Liassse DD, 22.

(4) *Ibid.* Reg. BB. 7.

Nous détachons de ce document la déclaration qui le complète :

Je, Pierre Portalès, commis à la Trésorerie de l'extraordinaire de la guerre en Languedoc, certifie estre encore deub, à faulte de fonds en la recepte du dict extraordinaire, aux troys hommes de guerre. tenant garnison, pour le service du Roy, dans la Tour Carbonnière, la somme de vingt-trois escuz vingt solz, pour l'entier paiement de leurs estat, appointemens, solde et entretenement, de deux moys dix jours, commencez le 9^e d'octobre, et finy le dernier decembre de l'année dernière 90, a trente cinq jours par moys, suivant l'estat general, en tesmoing de ce ay signé la présente, à Beziers le 23^e jour de mars 1591.

PORTALES (1).

L'avènement au trône du roi Henri IV, avait amené, après la pacification des troubles de la Ligue, une grande détente entre les partis religieux, qui se combattaient depuis l'établissement de la Réforme. Le roi en profita pour promulguer l'Édit de Nantes (1598), qui, outre l'exercice public de la religion réformée, donnait à ses partisans des villes de sûreté, parmi lesquelles nous citerons Aiguesmortes avec une garnison de cent vingt soldats, le fort de Peccaix avec dix-huit et la Tour Carbonnière avec trois (2).

Dans le cours du xvi^e siècle, diverses réparations furent exécutées aux chaussées et à la Tour elle-même. En 1555, une requête, adressée par les consuls au roi, à Joyeuse et à Montmorency, demandait l'autorisation de procéder à des travaux (3) ; en 1571,

(1) *Archives départementales du Gard*, C., 841.

(2) D. VAISSETTE, op. cit. t. XI, p. 179.

(3) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, Liasse DD, 22,

nouvelles réparations aux ponts et aux chaussées(1); en 1590, adjudication de travaux à faire à la Tour pour 90 écus (2); en 1596, autres réparations aux chemins (3).

En réponse au cahier de doléances qui lui fut présenté par les consuls, après la répression de la révolte du gouverneur Bertichères, Henri IV leur accorda le produit du péage de la Tour Carbonnière, pour l'employer aux réparations des chemins et des chaussées, et promit de fournir le surplus s'il y avait insuffisance de revenus (4). Le sieur Taignon (5), d'Aiguesmortes, fut alors nommé receveur de ce péage (1601) (6), mais en 1610, on décida de mettre cette charge aux enchères (7).

A cette époque, la communauté d'Aiguesmortes réclamait la somme de 1478 livres, qu'elle avait dépensée aux réparations du chemin allant de la Tour Carbonnière à Saint-Laurent-d'Aigouze (8).

IV

Cependant, la guerre civile, que l'Édit de Nantes semblait avoir éteinte, reprit, quelques années après l'assassinat d'Henri IV. M. de Châtillon, gouverneur d'Aiguesmortes était tout désigné pour être le chef des religionnaires. Voyant l'hos-

(1) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, Reg. BB, 7.

(2 et 3) *Ibid.* Reg. BB, 8.

(4) DOM PACOTTE, *Histoire d'Aiguesmortes*, in-4^o, p. 38.

(5) Plusieurs personnages de ce nom existaient alors : Bernardin Taignon, garde pour le roi aux salins de Peccaix, Antoine T. bourgeois, Jean T. marchand (*Notariat d'Aiguesmortes*).

(6 et 7) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, Reg. BB, 9.

(8) *Ibid.* Liasse DD, 22.

tilité de la cour contre lui, ce personnage se retira dans la place d'Aiguesmortes, après s'être assuré de la Tour Carbonnière, qui en rendait les approches plus difficiles (1621) (1).

La tièdèur de Châtillon le fit remplacer bientôt par le duc de Rohan dans la direction du parti réformé. Le nouveau chef déclara ouvertement la guerre au roi, et il entra en campagne, dans les environs de Nîmes, avec 4.000 hommes de pied et une nombreuse cavalerie. Divisant ses troupes, il en envoya une partie du côté de Beaucaire, et avec l'autre il entreprit le siège de la Tour Carbonnière, que Châtillon avait fait fortifier, et qui devait assurer aux réformés l'accès des salines de Peccaix. Pour réussir dans cette dernière entreprise, Rohan avait fait appel au concours de toutes les communautés voisines qui suivaient son parti ; c'est ce que nous apprend la lettre suivante qu'il adressa aux consuls de Vauvert :

Messieurs,

Jay recommandé au capitaine Solier de vous voir de ma part sur quelque affaire de conséquence ; je vous prie de vouloir adjouxtèr foy à ce qu'il vous dira, et d'y contribuer vostre pouvoir, estant chose qui regarde l'intérêt public. Auquel me remettant, je prieray Dieu quil vous ayt en sa garde.

De Lunel, ce 14 mars 1622.

Votre tres-affectionné amy

Henry de ROHAN (2).

Les troupes religionnaires étant prêtes, le capitaine Solier, avec d'autres capitaines, se présente,

(1) D'AIGREFEUILLE, *op. cit.* t. II, p. 51.

(2) Voir nos *Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Vauvert*, in-12, p. 100.

le 18 mars 1622, devant la Tour Carbonnière, défendue par Mathieu d'Engarran et la canonne très fortement. D'Engarran est tué au début de l'action, mais Chatillon ayant entendu le bruit du canon, sort d'Aiguesmortes avec trois compagnies et vient au secours de la place. Rohan, qui retourne en ce moment de Beaucaire, voyant que la prise de la Tour est impossible, se retire avec ses troupes (1).

Pendant la durée de cette guerre civile, la Tour Carbonnière appartient toujours aux troupes royales, ce qui est prouvé par les deux ordonnances suivantes :

1. Le duc de Montmorency et de Dampville, pair de France. Gouverneur et Lieutenant général pour le Roy en Languedoc,

Il est mandé à M^r le Marquis de Varennes de mettre dans la Tour Carbonnière douze hommes commandés par ung sergent, à l'entretènement desquels nous ordonnons que les consuls et habitans des lieux de Saint-Laurens, le Caylar et Vauvert pourvoyront durant trois mois, à raison de dix livres par mois, pour chascun soldat, et vingt livres pour le dict sergent, à quoi les reffusans seront constraintz comme pour les propres deniers et affaires de Sa Majesté.

Faict à Montpellier le 19^e doctobre 1628.

MONTMORENCY.

Par mon d. seigneur: PEYRAT.

2. Il est mandé au Marquis de Varennes, de tenir encore dans la Tour de Carbonnière pendant ung mois les doutze soldatz et ung sergent que nous y avons cy devant establis, et à l'entretènement desquels nous ordonnons que les consuls et habitans des lieux de Saint-Laurens, le

(1) *Mémoires du duc de Rohan*, Paris, 1665, in-12, p. 107 et 108. — A. GERMAIN. *Chronique de Mauguio*, 1876, in-4^o, p. 21. — D. VAISSETE, *op. cit.* t. XI, p. 963. — D'AIGREFEUILLE, *op. cit.*, t. II, p. 59. — DI PIETRO, *op. cit.*, p. 264, 265.

Caylar et Vauvert pourvoyront pendant le dict temps, à raison de dix livres par mois pour chascun soldat, et vingt livres pour le dict sergent, à quoy les reffusans seront constraintz comme pour les propres deniers et affaires de Sa Majesté.

Faict à Viviers le 11^e jour de febvrier 1629.

MONTMORENCY.

Par Monseigneur: HUREAU (1).

V

Avec l'ère des guerres civiles, celle des combats et des sièges est désormais close pour la tour Carbonnière, mais une petite garnison l'occupait toujours, et la ville d'Aiguesmortes était tenue de fournir aux soldats le bois, l'huile ou la chandelle (2).

Dans le cours de ce siècle, nous relevons seulement, parmi les nombreuses réparations faites aux chaussées et aux ponts, par les consuls et les Etats de Languedoc, la construction de ponts-levis des deux côtés de la tour (1651) (3), ce qui permit aux consuls, lorsque la peste se déclara dans les environs, de défendre l'accès du passage, et de préserver ainsi la ville du redoutable fléau (4).

Vers la même époque le marquis de Vardes gouverneur de la ville, le duc et la duchesse de Rohan, son gendre et sa fille, avec leur suite, se rendant à Aiguesmortes, passèrent, le 15 novembre 1681, et à sept heures du soir, sous la porte de la Carbonnière, et les consuls firent éclairer le cortège avec des

(1) *Archives de la ville de Vauvert*, Liasse E E, 12.

(2) *Archives de la ville d'Aiguesmortes*, Reg. B B, 19.

(3) *Ibid.* Reg. B B, 11.

(4) *Ibid.* Reg. B B, 14.

torches en cire depuis la tour jusqu'à Aiguesmortes (1).

Nous ne pouvons nous étendre longuement sur les vicissitudes du péage de la tour Carbonnière ; mais pour compléter cette notice nous rapporterons divers faits qui s'y rattachent.

Le 1^{er} février 1684, ce péage fut affermé au sieur Alexandre Croiset. Les religieux de Psalmodi, alors chanoines de la collégiale d'Aiguesmortes, eurent des difficultés avec ce fermier, pour le passage des bestiaux de leurs tenanciers. Comme les habitants d'Aiguesmortes ne payaient aucun droit de passage, ni leurs familles, ni leurs domestiques, les chanoines prétendaient faire exempter leurs fermiers avec leurs bestiaux. Un long procès s'en suivit ; de nombreux mémoires furent produits de part et d'autre, et, quoique nous n'ayons pas retrouvé l'arrêt qui mit fin à ce débat, nous croyons, après la lecture des pièces de l'instance, que le fermier du péage dut avoir gain de cause (2).

Dans les premières années du XVIII^e siècle, le roi vendit le péage de la tour, à Charles-Maurice de Monlezun de Busca, enseigne de ses gardes du corps, viguier et gouverneur de la ville et viguerie d'Aiguesmortes ; cette vente eut lieu moyennant le prix de 1600 livres (15 décembre 1718).

Un arrêt du conseil d'état du roi (27 juillet 1727), confirma le sieur de Busca dans la possession du péage, *sa vie durant*, et fixa le droit de passage à quatre deniers par personne, cheval ou bête à cornes, et à deux deniers par mouton et brebis, les habi-

(1) *Archives de la Ville d'Aiguesmortes*, Reg. B B. 46.

(2) *Archives départementales du Gard*, G. 768 et 1107,

tants d'Aiguesmortes exempts, ainsi que leurs bestiaux (1).

Le produit du péage étant perçu par le propriétaire, les consuls n'eurent plus le droit de l'affecter aux réparations des chaussées et des ponts de la tour, qui peu à peu se détériorèrent. Aussi, une grande réparation ayant été reconnue urgente, le syndic du diocèse de Nîmes, cédant aux nombreuses réclamations qui lui parvenaient, fit dresser un devis des réparations par le sieur Dardaillon, sous-inspecteur des ponts et chaussées du diocèse ; ce devis s'élevait à la somme de 18100 livres, et comportait la reconstruction des ponts et des chaussées de la tour ; l'adjudication eut lieu le 17 février 1756 (2).

D'aussi nombreuses réclamations s'élevaient, d'un autre côté, contre le fermier du péage qui rançonnait les passants, en les forçant à payer des droits très élevés (3). L'intendant de la province nomma des commissaires pour vérifier le bien fondé de ces plaintes, et, à la suite de leur rapport le Conseil d'état du roi, rendit un arrêt par lequel la recette du péage était enlevée au sieur de Busca, et confiée au syndic du diocèse de Nîmes. L'arrêt fixait les droits de passage comme suit :

1. Par personne étrangère, pour chaque jour un denier tournois ;
2. Par personne à cheval, deux deniers ;
3. Par bête de somme avec bât, chargée ou non chargée, quatre deniers ;
4. Par chaque carosse, chaise, ou autre voiture semblable, compris le cocher et le valet, cinq deniers ;

(1) *Imprimé in-4º, de 1727.*

(2) *Archives départementales du Gard, C. 1136.*

(3) *Archives de la ville d'Aiguesmortes, Reg. B B, 26.*

5. Par chaque chariot, ou charette, chargée ou non chargée, dix deniers ;

6. Par bœuf, vache, veau ou porc, menés vendre, un denier ;

7. Par cent de moutons ou brebis, menés de même, cinq sols, et du plus au moins à proportion.

Les habitants de la ville d'Aiguesmortes et leur famille, les officiers du roy, les personnes nobles, les ecclésiastiques et les médecins seront exempts des droits cy dessus. (1)

Tels sont tous les événements que nous avons pu recueillir sur le passé de la Tour Carbonnière, et dont le récit paraîtra, peut-être, fastidieux à plusieurs de nos lecteurs, mais ne sera probablement pas sans intérêt pour d'autres, plus soucieux des souvenirs de notre histoire locale (2).

PROSPER FALGAIROLLE.

(1) ALEX ESPARRON. *Recueil manuscrit des titres contenus dans les archives d'Aiguesmortes*. Cf. *Archives du Gard*, C. 616.

(2) Dans notre siècle, la Tour Carbonnière, qui appartenait d'abord à l'État, fut cédée par lui à la ville d'Aiguesmortes, puis au génie, ensuite à la ville, et enfin au ministère des Beaux-Arts. Ce monument dont la restauration fut commencée en 1859, a été sur le point d'être démoli en 1870, le passage de la tour étant trop étroit ; mais, en 1872, les Ponts-et-chaussées firent construire la double route qui l'entoure aujourd'hui, et c'est ainsi que la tour a été conservée, et pourra faire longtemps l'admiration des archéologues et des touristes. (Cf. CHARLES LENTHERIC. *Procès-verbaux de l'Académie du Gard*, an 1869-1870; p. 47 et 48).

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Sentence de condamnation contre des particuliers qui avaient péché sous le pont de la Carbonnière.

4 Juin 1270

Anno domini millesimo ducentesimo septuagesimo, die quarta mensis junii, præsentibus Stephano Bonaudiet Bernardo Iterii etsententiam ferre petentibus, ego Petrus Burbantii iudex curiæ Sancti Laurentii et cognitor inquisitionis factæ contradictum Stephanum Bonnaudi et Bernardum Iterii supere eo quod denunciatum fuit prædictæ curiæ ipsos piscatores in aquis monasterii Psalmodiensis et sub ponte Carboneriæ dominis ipsius monasterii insciis et invititis in damnum et prævidicium ipsius monasterii in visa dicta inquisitione et responsione prædictorum Stephani et Bernardi et multis totius inquisitionis diligenter inspectis; id circo diligenti consilio super ea et tractatu, positis coram me sacro sanctis Dei evangeliis, præsentem vicario Gaufrido Gaillardii in nomine patris et filii, per ea quæ vidi et intellexi in dicta inquisitione prædictum Stephanum Bonaudi et Bernardum Iterii præsentem in scriptis et extraordinariæ unum quemque ipsorum in sexaginta solidos turonenses, condemno dandis et solvendis (sic) curiæ sancti Laurentii, pro prædicto excessu lata fuit hæc sententia in præsentia et testimonio Petri Calcadelli, Pontii Legunii de Lunello et magistri Granerii Avenionis, Joannetti Joannis Blantii et mei Petri Stephani, publici notarii domini abbatis Psalmodii, qui mandato prædictorum hæc omnia in formam publice redegei et meum signum apposui. Petrus Stephanus.

Collationné... le 1^{er} aoust 1687., Coturié nor^e (1).

(1) *Archives départementales du Gard*, G, 1107. (Copie.)

II

Permission de prendre du jonc dans la Sylve de l'abbaye de Psalmodi, donnée au châtelain de la Tour Carbonnière par l'abbé de ce monastère.

6 Des ides de mars 1312 (1313)

Anno Dominice incarnationis millesimo trecentesimo duodecimo et sexto idus martii, domino Philippo Dei gratia Francorum Rege regnante, Novériut universi et singuli quod Guirardus de Non Vila, castellanus pontis Carbonerie, rogavit et requisivit reverendum in Christo, patrem dominum Petrum, Dei gratia monasterii sancti Petri Psalmodiensis abbatem quod de gratia speciali, concederet sibi quod posset in silva et paludibus dicti monasterii colligere juncum et bozam (1) ad calefaciendum furnum, qui est iufra *turrim dicti pontis Carbonerie*, quantum cumque coquere voluerit panem sibi et familie sue in dicta turri necessarium ; et dictus dominus abbas de gratia speciali, inspecta paupertate et necessità dicti Guirardi, concessit, de gratia speciali, dicto Guirardo, quod passit colligere juncum et bozam in silva et paludibus dicti monasterii, ad coquendum panem in furno qui nunc est in dicta turri pontis Carbonerie, quantum sibi et sue familie erit necessarium in dicta turri et approbavit castellanus dicte turris, retinentes sibi potestatem plenarium dictam gratiam cum sibi placuerit ante dictum tempus revocandi.

Actum apud Sanctum Laurentium in camera dicti domini abbatis, presentibus testibus domino Guillelmo de Roca Fichs, monacho dicti monasterii, et Merengario de Textis de Caslario, Rostanno Catalani de Lunello domicellis, magistro Petro Fulci Biésterico de Galasanicis, Ber-

(1) *Bozam* ; c'est la plante des marais nommée en languedocien *Bora*. Mistral dit : *Bosa*, *bouaso*, *bouoso*, masse d'eau ou massette d'eau, plante qui sert à rempailler les chaises.

F, MISTRAL. *Le Trésor du Félibrige*, t. I, p. 308, col. 3).

nardo Alizario, et me Petro de Albasio notario publico dicti domini abbatis, qui de mandato dicti domini abbatis ad requisitionem ejusdem et dicti Guirardi hec scripsi et signo meo signavi. P. (1).

III

Commission de lieutenant de Viguiier d'Aiguesmortes et de la Tour Carbonnière pour Jean de Jambes.

1^{er} Décembre 1424

Tanegui du Chatel chevalier, conseiller et chambrelenc du Roy nostre seigneur, et son chastelain et viguiier de la ville de Aygues Mortes; à tous ceulx qui ces présentes verront, salut.

Sçavoir faisons que Nous bien acertifié des sens, prodomie, leaulté et bonne dilligence de la personne de Jehan de Jambes escuier, panetier du Roy nostre Seigneur, yceluy avons atjourd'hui commis, ordonné et estably, et par ces présentes commettons, ordonnons et établissons, pour et au nom de Nous, nostre lieutenant aux garde et gouvernement des ville et grosse tour de Aygues Mortes, et de la Charbonnière, pour y estre et demurer pour nous, tant qu'il nous plaira.

Et luy avons donné et donnons plainière puissance et auctorité de gouverner et exercer nos dictes offices de chastelanie et viguerie, et aultres à nous appartenans, et de faire toutes les choses où il verra estre nécessaires et expediens, pour le bien et fortiffement des dictes places, et tous les prouffictz quy en yssiront nous voulons quil les ait et prengue, et quil en joyse pleinement et paysiblement, et tout ainsi et par la fourme et manière que nous ferions se en nostre propre personne y estions, et aussi voulons que au dict Jehan de Jambes nostre lieutenant, soit obéy et entendut dillégamment comme à nous mesme, de tous ceulx qu'il appartiendra, es choses touchant et regardans le fait de sa dicte lieutenance.

(1) *Archives dép. du Gard*, G, 761 (Original.)

Si mandons à tous les justiciers, officiers et subgiès du Roy nostre dict Seigneur, prions et requérons de par nous au dict Jehan de Jambes, nostre lieutenant, ils donnent conseil, confort et ayde se mestier est et requis en sont de par luy, et duquel Jehan de Jambes avons prins le serment en nostre main, en tel cas accoustumé, de bien et lealment garder les dictes place et ville de Aygues Mortes, pour et ou nom de nous. En tesmoing des choses dessus dictes nous avons seylé les présentes de nostre propre scel.

Donné au lieu de Brieu de le premier jour du mois de décembre lan mil quatre cens vingt quatre (1).

(1) *Archives départementales du Gard, Reg. H. 151, f^{os} 26 v^o à 27, et f^{os} 40 v^o à 41 Copie.*

POÉSIES

A Félix Jeantet.

AU LYCÉE

Après avoir longtemps, triste, l'âme lassée,
Erré seul par les cours, sans frère, sans ami,
Le petit, dans son lit de fer, bien endormi,
A rêvé cette nuit qu'il quittait le lycée.

O le grand parc, où court sous les chênes nerveux
La petite cousine avec ses longues tresses !
O le trouble infini des premières tendresses,
Le frôlement des mains, le parfum des cheveux !

Au réveil du matin dans le grand dortoir sombre,
Très machinalement, le petit s'est levé,
Il continue encor son rêve inachevé,
Et parfois se retourne ainsi que vers une ombre.

Et tout le long du jour, étrange, insoucieux,
Il regarde sans voir, écoute sans entendre,
Et frissonnant toujours du même frisson tendre
Il garde jusqu'au soir du rêve dans les yeux.

PREMIERS TRESSAILLEMENTS

O le premier tressaillement !
Trouble confus, éveil charmant
De la tendresse !
Matins clairs, soirs mystérieux,
Où le moindre regard des yeux
A sa caresse !

Emoi de la première ardeur !
L'espérance encor, par pudeur,
Reste indécise,
Mais l'on aime à pleurer un peu,
Puisqu'une larme est un aveu
Qui se précise.

Espoirs discrets ! Beaux rêves d'or !
Désir flottant, trop frêle encor
Pour qu'il se pose !
Premiers mots murmurés tout bas !
Baisers qu'on n'osait d'abord pas,
Puis que l'on ose !

O jours vécus en plein azur !
Le cœur respire un air si pur,
Si frais, si tendre....
Tout lui semble beau désormais,
Pourquoi faut-il de ces sommets
Si tôt descendre ?

A quoi bon vous avoir connus,
Charmes exquis, frissons ingénus,
Douceur secrète,
Vous qui nous donnez le désir
D'un bonheur qu'on ne peut saisir
Et qu'on regrette ?

Pourquoi passer et fuir ainsi ?
Pourquoi tourmenter sans merci
Un cœur paisible ?
Nous savons bien que vous mentez,
L'ivresse que vous promettez
Est impossible.

Mais votre mensonge est si doux,
Que l'âme soupire après vous
Inconsolée,
Et qu'elle regrette toujours
L'émoi des premières amours
Qui l'ont troublée.

LA RÉVERIE

Elle rêve au balcon dans sa robe de faille,
Déjà sur le parc clos la nuit lente s'étend,
Cette heure a tant de paix que son cœur las défaille,
Et parfois, tressaillante, elle écoute, et n'entend
Que le frémissement de sa robe de faille.

Triste, elle songe à la faiblesse de son cœur,
Et parce qu'aux cieux clairs les premières étoiles
S'ouvrent comme des yeux humides de langueur,
Toute sa chair émue a tremblé sous ses voiles,
Triste, elle songe à la faiblesse de son cœur.

Et le parc bleu s'endort dans l'oubli de la vie,
Des murmures de brise et des chants de crapauds
S'éteignent, tout s'apaise, et la rêveuse envie
Le calme inconscient et le pesant repos
Du parc bleu qui s'endort dans l'oubli de la vie.

Oh ! mourir, songe-t-elle, et renaître demain !
Retomber chaque soir dans le néant des choses,
Et dans la paix divine après l'effort humain
Se refaire un cœur pur comme de jeunes roses !
Oh ! mourir, songe-t-elle et renaître demain !

N'est-il point de repos pour son âme lassée ?
Faut-il donc toujours vivre et palpiter toujours ?
Ne peut-elle, endormant un instant sa pensée,
Renaître demain vierge à de nouveaux amours ?
N'est-il point de repos pour son âme lassée ?

Sous les tilleuls un peu de lune transparait,
Les rosiers carressés se pâment sous la brise,
Parfois un soupir monte en la nuit. On dirait
Qu'une corde là-bas de guitare se brise...
Sous les tilleuls un peu de lune transparait.

Et, pâle, attendant l'heure où l'âme enfin s'oublie
Elle rêve de fuir au fond du jardin noir
Sous les rameaux épais qu'un souffle léger plie,
Et s'abandonnant toute à la tiédeur du soir
Elle attend l'heure douce où l'âme enfin s'oublie.

ANDRÉ DUMAS.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

PIERRE TAILLANT

DÉFENSEUR DE STRASBOURG EN 1870

Si un homme du siècle qui finit revivait quelques heures parmi nous combien changée lui paraîtrait sa province. Dans le village comme au chef-lieu du département non-seulement la lutte pour la vie a modifié l'existence au grand air, mais, chose plus regrettable encore, l'esprit d'abnégation, de dévouement, de solidarité que chacun semblait apporter en naissant est aujourd'hui condamné comme préjudiciable à une sage entente des intérêts privés.

Ces raccourcis de banlieue ou de boulevard parisiens ne laissent plus place à la maison ancestrale que les générations se transmettaient religieusement. Tout à la location, à l'échange incessant.

Dans le milieu disparu, oublié, discrédité même une existence plantureuse et insouciance, en apparence, était l'apanage d'une société de bon ton, qui, tenue au respect d'elle-même, entretenait, sans y prendre garde, le traditionnel savoir vivre. C'était l'école obligée où les jeunes générations, libérales ou autoritaires, croyantes ou voltairiennes, devaient apprendre avec les manières policées, les rudiments du vrai patriotisme. L'ambition de l'enfant se réduisait à vouloir tenir dans le pays natal le rang de

son père, quand celui-ci y avait vécu des jours tranquilles et honorés ; à vouloir, comme lui, y retourner pour mourir entouré du respect de tous, si la nécessité, des goûts d'aventures ou du métier des armes l'avaient retenu, loin de son clocher, au-delà de l'âge mûr.

La petite place de guerre que fut « la ville du Pont Saint-Esprit », du commencement du ^{xiv}^e siècle au milieu du ^{xix}^e, offrait plus particulièrement ce type de la vie familiale pendant la période qui suivit la grande épopée napoléonienne. Une pléiade de chevaliers de St-Louis échappés aux hécatombes révolutionnaires s'y mêlaient, avec quelque hésitation sans doute, aux légionnaires glorieux des campagnes d'Egypte, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne et de Russie. Mais ils finirent par faire bon ménage ensemble, tous ces vieux débris de guerres commencées avec Lafayette et finies à Navarin avec l'amiral de Rigny. Leurs humoristiques causeries, toutes vibrantes d'esprit de sacrifice et d'héroïsme, formèrent une nouvelle génération de soldats, dignes de leurs aînés. Parmi ceux-ci la gloire avait nimbé les noms de Bompard, Pépin, Boisset, Madier de Lamartine, Labaume. Leurs pupilles se rangèrent, semble-t-il, autour de deux patrons également appelés à vivre dans les fastes de la cité : Paris de Bollardièrre et Belgaric du Cluzel, dont l'un mourrait, intendant général, tandis que l'autre, dans l'Etat-Major, recevait les étoiles.

Toutes ces auréoles furent faites de succès, et le succès, même le plus noble (celui assis sur le patriotisme) s'oublie vite au contact d'une démocratie déchirant, le lendemain, les brevets de civisme qu'elle délivra, la veille. Toutefois, une figure doit survivre,

quel que soit l'effondrement dont on nous menace, parce quelle reflète l'âme populaire.

• Sans le siège de Phalsbourg, a écrit le général Ambert, le nom du Lieutenant-Colonel Taillant fut demeuré dans l'obscurité, car sa carrière semblait terminée... Nous avons, pour les déshérités, pour les oubliés, de singulières tendresses. Ils nous rappellent ces braves officiers, capitaines et lieutenants du premier Empire dont le général Foy dessinait ainsi le portrait : « Nos officiers des régiments resplendissaient de pureté et de gloire. Vaillants comme Dunois et Lahire, sobres et durs à la fatigue parce qu'ils étaient fils du laboureur et de l'artisan, ils marchaient à pied à la tête des compagnies et couraient les premiers au combat et sur la brèche. Leur existence était tissée de privations, car l'administration ne pouvait pas toujours fournir à leurs besoins, et ils eussent cru s'avilir en prenant part au pillage, tant ils avaient le cœur haut placé. Etrangers aux jouissances d'amour-propre de l'officier général, exempts de l'ivresse du soldat, ces martyrs du patriotisme vivaient de cette vie morale qui se consume dans la résignation du devoir (1). Nous avons revu ces hommes dans la dernière guerre. Modestes, silencieux, sans folles ambitions, ils quittèrent leurs femmes et leurs enfants et s'éloignèrent de la garnison. Aux premiers combats, ils tombèrent par vingtaine à la tête des compagnies, donnant au soldat l'exemple du devoir. Ils n'eurent pas sur les lèvres les éclatantes paroles des gentilhommes de Fontenoy, car ils ne connaissaient pas les prouesses et ne savaient que le devoir. Un jeune

(1) Le lieutenant colonel Taillant défenseur de Phalsbourg. — Paris, Blou et Barral.

officier, sorti la veille de l'école, plein d'enthousiasme, tout feu, tout flamme se révoltait de la froideur des vieux capitaines du bataillon qui ne bondissaient pas, comme lui, d'une joie folle en marchant sur Wissembourg; le lendemain, ce jeune sous-lieutenant assistait aux funérailles de six des capitaines sur dix-huit. Il les avait vu entraîner leurs compagnies en retrouvant à l'heure suprême tous les élans de la jeunesse ; et lorsque, lui, enfant, ébloui par le feu, aveuglé par la fumée, enivré par le parfum de la poudre, se lançait en avant, au hasard et courait vers la mort, une main puissante l'avait rejeté par côté et un homme s'était dressé entre lui et vingt fusils prêts à tirer. Le nuage de poussière se dissipa et le jeune officier vit étendu, sur le dos, son vieux capitaine mort en lui sauvant la vie. »

Une si belle page, écrite à l'occasion de notre héros, sur le dévouement des obscurs dont il était, avait sa place marquée dans l'article que nous consacrons à ce cher disparu. Le lecteur nous pardonnera de l'avoir reproduite.

Pierre André Taillant naquit à Pont St-Esprit, le 17 août 1816, de François Joseph Taillant et de Marie Masse. Le père exerçait le métier de taillandier, entouré dans cette profession modeste de la considération de tous ses concitoyens ; c'est à cette double école du travail et des vertus familiales que grandit le jeune Pierre dont l'instruction primaire fut acquise dans l'école mutuelle de sa ville natale, la seule que connurent beaucoup de ses contemporains ; De ceux-là furent le célèbre professeur de chimie végétale, Georges Ville, et le nabab égyptien, François Bravay. Quelle dissemblance dans les

tempéraments de ces camarades d'enfance. Daudet a bien justement analysé le troisième; certainement, le second tentera la plume de quelque autre psychologue de génie. Le général Ambert, dans la page ci-dessus a parfaitement défini le premier. L'absence d'ambition fut sa caractéristique d'autant plus remarquée, à toutes les époques de son existence, que la modestie s'alliait chez lui au désir le plus pur des laborieux, être utile à son pays.

A 18 ans, Taillant s'inscrit au 13^{me} de ligne. L'avancement n'était point rapide sous la monarchie de Juillet, mais le régiment était une famille où l'on choyait plus particulièrement les engagés décidés à faire carrière dans les armes. Taillant reste donc au 13^{me} et y conquiert tous les grades jusqu'à celui de capitaine qu'il y exerça, deux années seulement. Le 5 juillet 1854, une décision ministérielle l'appelait à commander une compagnie du 1^{er} grenadier de la Garde Impériale; cinq mois après, il était nommé capitaine adjudant-major de ce régiment d'élite. En décembre 1861, Taillant reçut les épaulettes de chef de bataillon et passa au 53^{me} de ligne. Vingt-sept ans s'étaient écoulés depuis son entrée dans l'armée; ses états de service portent toutes les campagnes de son époque: Afrique, Rome, Crimée. A Ponte-Mole, simple lieutenant, sa bravoure lui avait mérité la croix de la Légion d'honneur et la citation à l'ordre du jour du corps d'occupation; capitaine adjudant-major, il avait été fait officier de la Légion d'honneur.

Désireux de rester le plus longtemps possible dans la famille militaire, (car il ne s'était pas créé de famille personnelle et cet homme aussi bon, aussi affectueux que brave reportait toute ses affections inti-

mes sur sa sœur et les enfants et petits enfants de celle-ci) Taillant ébaucha sa première ambition. Il exprima la pensée d'entrer dans l'Etat-Major des places. D'abord le 15 août 1868, Mont-Dauphin lui est confié ; quinze mois après, il reçoit le commandement de Phalsbourg.

Cette petite forteresse, située au débouché des défilés des Vosges en avait subie dans tous les temps les destinées. De l'empereur d'Allemagne, on la voit passer à l'électeur palatin, de celui-ci au duc de Lorraine qui la céda au roi de France. Aux anciennes défenses, sur l'ordre de Louis XIV, Vauban substitua les fortifications qui existaient dans toute leur intégrité, le jour où les débris de nos régiments vinrent se reposer un moment, sur ces glacis, après les sanglantes journées de Wissembourg et de Wœrth.

« Ils se ravitaillent à Phalsbourg et repartent sur Sarrebourg, où ils se réorganiseront : quelques-uns traversent les Vosges en suivant la voie ferrée de Saverne à Sarrebourg (1) »

Le 8 août, à 9 heures du soir, Taillant déclare la ville en état de siège. Le génie fait palissader les places d'armes, du chemin couvert, en face des portes de France et d'Allemagne, l'artillerie s'empresse de compléter l'armement ; 1682 hommes appartenant au 4^{me} bataillon du 63^{me}, au 1^{er} bataillon de la garde mobile de la Meurthe, à la 1^{re} batterie principale du 9^{me} d'artillerie et 330 isolés, débris de nos défaites, composent toute la garnison avec cent hommes environ de garde nationale sédentaire. Cet effectif sans cohésion, incomplètement exercé, suffit à Taillant pour disposer sa défense. Quatre fois en un

(1) *Hollender* : le siège de Phalsbourg en 1870, d'où nous tirons le résumé qui va suivre.

jour, le commandant repousse la sommation qui lui est faite de rendre la place, tandis que trois corps d'armée ennemis étendent au loin leurs colonnes.

Le 10 août, à 8 heures du matin, la citadelle fut totalement investie ; à 7 heures du soir, dix batteries qui s'avançaient de 1800 mètres jusqu'à 1200 mètres de la ville, la couvrent de projectiles. L'arsenal, l'hôpital, les poudrières, l'église et soixante-dix-sept maisons sont criblés d'obus (1). Les bastions riposent et ne cessent le feu qu'après celui de l'artillerie prussienne.

A quatre jours de là, une nouvelle sommation faite à Taillant reste sans effet. Soixante-douze pièces criblent d'obus l'église catholique, le bureau de poste et cinquante-sept maisons ; le bombardement avait duré dix heures et demie. Le major Reese se présente en parlementaire au commandant, qui refuse la sortie libre avec armes et bagages et les honneurs de la guerre. « Continuez à tirer, dit Taillant ; vous incendierez la ville, mais vous n'incendierez pas nos remparts et nos canons, derrière lesquels vous nous trouverez, si jamais vous vous emparez de Phalsbourg. »

Une canonade qui précéda une dernière sommation reste sans effet sur l'énergique volonté du commandant et de la vaillante population qui le secondait. Phalsbourg couronne à cette heure, sa renommée.

Le lendemain, le VI^e corps allemand accentuait sa marche vers l'Est, avant de quitter un village voisin, les officiers du 38^m Régiment chargeaient le curé d'écrire à Taillant :

(1) Au moment de la guerre, Phalsbourg avait une population de 1854 habitants, non compris la garnison. Tous y étaient ascendants ou descendants de soldats.

« M. le Commandant et l'Etat-Major du 38^e prussien qui a logé chez moi, pendant deux jours, m'a prié de vous dire combien ils vous estiment à cause de votre bravoure. »

De leur côté, les habitants de Phalsbourg se réunissent et envoient au comité de défense l'adresse suivante :

« Il reste au fond du cœur de chaque habitant, même de ceux qui ont eu leurs maisons en cendres et se trouvent aujourd'hui sans asile, la satisfaction de savoir que la forteresse est intacte, que l'ennemi n'a pas gagné sur elle un centimètre de terrain et que Phalsbourg, la pépinière des braves comme l'appelait Napoléon I^{er}, demeure rivée au sol français. La ville vous remercie de votre énergie et de votre bravoure, messieurs les membres du conseil de défense ; dans les journées des 10 et 14 août, vous avez été plus que des soldats, vous avez été des héros. » Le 20 août, nouvelle offre de capitulation nouvelle menace de bombardement ; les 24 et 25, deux sorties, dans lesquelles la garnison bouscule les prussiens, procurent à la ville le ravitaillement d'un troupeau de bœufs et de chevaux.

Le lendemain, un parlementaire, porteur d'une capitulation proposée par le prince héritier de Prusse, commandant en chef de la III^e armée, reçoit de Taillant cette simple réplique :

« C'est par erreur qu'il a été dit au prince royal de Prusse que le commandant de Phalsbourg demandait à parlementer. »

Le 3 septembre, c'est le tour du commandant du blocus d'envoyer cette dépêche :

« L'empereur Napoléon s'est rendu, hier, à merci, avec 80.000 hommes, près de Sedan, au roi. »

Le brave qu'était Taillant riposte :

« Le commandant de la place de Phalsbourg a l'honneur de répondre qu'il est bien décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. »

C'est au milieu des nouvelles contradictoires sur les revers et les triomphes de nos armes que se poursuit la vie du siège ; sorties et bombardement se succèdent. La chute de Strasbourg, la capitulation de Metz n'émeuvent pas Taillant ; et cependant ce cœur de soldat avait les attentions les plus délicates pour les femmes, les enfants et les vieillards soumis à ce dur régime. Je me rappelle lui avoir entendu raconter quels soins, chaque jour, il faisait donner aux vaches, destinées à venir en aide aux mères que les privations ou les alertes mettaient dans l'impossibilité d'allaiter leurs nourrissons.

Quelques approvisionnements que rapporta la sortie du 4 décembre ne purent prolonger plus d'une semaine la subsistance des assiégés. Le 9 décembre, le conseil de défense décide qu'il y a lieu de procéder à la destruction du matériel de guerre.

« De loin, nous dit l'auteur du livre qui parut naguère sous le titre de « siège de Phalsbourg en 1870(1), » livre que nous voudrions voir dans toutes les bibliothèques de notre région ; de loin, les allemands considèrent cette scène navrante ; leurs sombres silhouettes se profilent sur la blancheur de la neige. Tels des corbeaux guettant les derniers spasmes de l'aigle mourant, pour se jeter sur son cadavre !

Les cartouches sont démolies et noyées ; les canons encloués, après avoir été chargés ; les affûts sciés,

(1) Commandant breveté *Hollender*, Paris, H. Charles Lavauzelles, éditeur, 118, Boulevard Saint-Germain.

de manière à se briser au moindre effort tenté pour les déplacer ; les fusils brisés et mis hors de service. »

Le 12 décembre, à midi, Taillant écrit au major de Gièse :

« M. le Major, le trop grand éloignement de l'armée française et la famine qui torture les habitants, les blessés et les prisonniers de guerre, mais qui ne saurait nous dompter si nous étions seuls ici, ne nous permettent pas de continuer la lutte, parce qu'il est de notre devoir d'être humains avant tout. C'est aussi pour obéir aux lois de l'humanité que j'ai dû ne pas céder aux vœux de mes compagnons d'armes qui ont demandé à s'ensevelir avec leur chef sous les ruines de la forteresse qu'ils défendent depuis quatre mois.

« Les portes de Phalsbourg sont ouvertes ; vous nous trouverez désarmés, mais non vaincus.

« Recevez, Monsieur le Major, mes sentiments d'estime et de haute considération.

« TAILLANT. »

Sorti le dernier de Phalsbourg, le brave commandant suivit ses soldats en Allemagne. Coblenz lui fut assigné comme résidence.

A la paix et conformément aux règlements militaires, Taillant comparut devant un conseil d'enquête, réuni sous la présidence du maréchal Baraguey-d'Hilliers, pour rendre compte de sa conduite. Le rapport dit : « Considérant que dans le commandement de la place qui lui avait été confiée, le commandant Taillant a rempli tous ses devoirs ; que par sa fermeté, son énergie, il a su maintenir la discipline

« dans la garnison ; que par une bonne et judicieuse
« organisation il a suppléé à l'insuffisance du per-
« sonnel d'artillerie : est d'avis que le commandant
« Taillant et son conseil de défense méritent des
« éloges. »

Taillant fut promu lieutenant-colonel et commandeur de la Légion d'honneur, nommé gouverneur de Maubeuge ; de cette place, il passa plus tard à celle de Saint-Denis.

La plaquette du général Ambert (1) et la brochure du commandant Hollender (2) s'étendent sur tous ces faits et d'autres non moins intéressants dont le récit allongerait cet article au delà des limites permises. Le plus récent des deux biographes, citoyen de Phalsbourg et fils de l'un des collaborateurs de la défense, en 1870, témoigne éloquemment du patriotisme des populations de l'Est. « Je dédie mon livre, dit-il, aux femmes de Lorraine et d'Alsace qui conservent jalousement, au fond de leur cœur, l'amour sacré de la vieille patrie française, pour le transmettre, avec le premier souffle de vie, à chaque nouvelle génération et perpétuer ainsi le souvenir des heureux jours d'autrefois ; à ces femmes qui, mères, font le sacrifice de leurs plus chères affections en préférant se séparer de leur fils, souvent pour toujours, plutôt que de les voir assis au foyer sous l'uniforme allemand ; à ces femmes qui, jeunes filles, font le sacrifice de leur cœur en s'imposant le célibat plutôt que d'épouser un vainqueur. Je le dédie, aussi, aux jeunes gens de Lorraine et d'Alsace qui, chaque année pour ne pas être enrôlés sous les éten-

(1) Le lieutenant-colonel Taillant, défenseur de Phalsbourg, Paris, Blou et Barral, in-8° de 16 pages.

(2) Le siège de Phalsbourg en 1870, Paris, Charles Lavauzelle, in-8° de 139 pages.

dards ennemis, disent adieu à leurs familles, à leurs foyers, abandonnent leurs biens confisqués par l'administration allemande ; doublement français, issus du sang le plus pur, le plus noble de France, ils n'ont pas même le droit de servir dans un régiment français, car ils sont sujets allemands ; mais ils vont grossir les rangs de notre héroïque légion étrangère. Là, du moins, ils pourront combattre et mourir pour la France, à l'ombre de son drapeau, jusqu'au jour où il flottera de nouveau, glorieux, sur les tours de Metz et sur la vicille cathédrale de Strasbourg. »

Le 5 mai 1872, sa ville natale avait offert à Taillant une épée d'honneur aux armes de Phalsbourg et de Pont-Saint-Esprit (la ville des braves, et l'ancienne clef du Languedoc), deux villes sœurs dans les fastes nationaux. Ce fut une fête de famille qui réunit toutes les opinions, dans un même élan de patriotisme. Le même concert d'affectueuse admiration entoura le cercueil du héros, mort à l'ombre du clocher de ses pères, le 14 mai 1883.

Taillant repose au milieu des siens qu'il aima d'un amour si tendre ; sa tombe ne sera jamais oubliée de ses compatriotes. Mais il ne suffit pas que la ville de Pont-Saint-Esprit ait donné le nom de Pierre-Taillant à la rue qui borde la modeste demeure où naquit le défenseur de Phalsbourg ; sa figure devra revivre sur l'une de nos places publiques ; il le faut, non pour ajouter à sa gloire, mais pour conserver l'esprit des générations à venir le respect d'une chose bien supérieure à la force du nombre, la défaite sans reproche.

L. BRUGUIER-ROURE,

CROQUIS ALGÉRIENS

26 septembre.

..... Aujourd'hui nous devons coucher à Beni-Mansour, à 18 kilomètres des Portes de fer. Départ : 4 heures ; arrivée, 8 1/2. Pendant la première partie de la route, nous ne voyons rien. C'est dommage, car nous sommes dans une des plus belles parties de notre itinéraire.

Nous commençons à apercevoir quelque chose au moment de déboucher dans la plaine. Le pays est encore pas mal raviné, moins cependant qu'avant les portes de fer. On y trouve quelques arbres verts (pins et tamarins) et une grande quantité de buissons (genièvres et autres). C'est la contrée des lièvres.

Beni-Mansour est un simple bordj, On n'y trouve aucune ressource. Heureusement l'eau est bonne et abondante. En face de nous sont les montagnes de la Kabylie dont l'arête principale est celle du Djurjura dominée par Lalla-Khedidja (2308^m) le deuxième sommet de l'Algérie. Je me propose d'en faire l'ascension demain. C'est peut-être un peu téméraire de ma part, mais j'estime qu'un ancien alpin ne doit jamais reculer devant un haut sommet.

A la tombée de la nuit, le temps est orageux et menaçant. Il tombe même quelques gouttes de pluie. Mon Dieu, faites que le temps soit beau demain. Ainsi soit-il.

27 septembre.

Nous avons tout de même fait cette ascension pour laquelle j'avais tant de craintes hier au soir, et de fait, au moment de notre départ il faisait un brouillard intense, et l'on n'y voyait pas à 10 mètres devant soi. La veille, fort heureusement, j'avais reconnu le point de départ jusqu'à l'Oued-Sahel ; sans cela, nous ne nous en serions jamais tirés.

Pour s'engager sur la voie de Lala-Rana, il faut en effet longer au sortir de Beni-Mansour le bord sud de la voie ferrée pendant environ un kilomètre, traverser le passage à niveau et prendre à main droite un chemin plein de rochers et de cailloux roulants qui conduit au Sahel. Après avoir franchi cette rivière et l'avoir longée pendant deux ou trois cents mètres en obliquant vers le Nord-Est, on pique droit sur un gourbis, près duquel on passe une séguia, puis on traverse de jolis bois de tamarins et d'eucalyptus, et, finalement on s'engage sur une allée genre « bois de Boulogne » qui vous conduit à la grimpette terminale aboutissant à Maillot. Cette dernière localité est un joli chef-lieu de canton construit à l'Européenne. Deux compagnies de tirailleurs y sont campées. Mais nous n'avons guère le loisir de nous y arrêter. Le temps nous presse et il faut nous remettre en route.

A une descente d'environ un kilomètre succède un chemin en plaine ayant environ la même longueur ;

puis nous commençons à nous élever rapidement. Le chemin est relativement bon, très ombragé et très pittoresque. La comparaison à une allée du bois de Boulogne faite plus haut, est applicable en plusieurs endroits. A droite et à gauche sont des villages kabyles perchés sur des pitons et d'aspect fort curieux. Somme toute, c'est une Algérie qu'on ne soupçonne pas, et la route seule de Maillot à Lala-Rana vaut la peine de faire le voyage.

Nous nous attendions à ne trouver en ce dernier point que quelques malheureux gourbis ararbes, et nous hésitions à venir y coucher hier au soir. Nous avons bien tort, ma foi. Lala-Rana se compose en effet de trois maisons européennes très confortables ; deux appartiennent aux forêts, la troisième sert de résidence d'été à l'administrateur de Maillot. Il y a de l'eau excellente, et, à côté même de Lala-Rana commence une forêt de cèdres comme on a rarement l'occasion d'en voir.

L'administrateur n'y est pas, mais nous trouvons son secrétaire qui nous procure un guide et deux porteurs, nous offre un tasse d'excellent chocolat, et finalement, nous propose de nous accompagner, ce que nous acceptons avec plaisir.

Après trois quarts de halte, nous nous remettons en route à pied. Dès le début, commence pour nous une montée très raide. Notre guide, un vieux kabyle qui trotte comme un cerf, et montre tout le temps une fort joyeuse humeur, nous fait longer sous bois l'extrémité Est de la forêt dont j'ai parlé plus haut. Au bout d'un quart d'heure, nous entrons dans une sorte de pelouse ; puis, après avoir pataugé pendant quarante-cinq minutes dans d'insupportables cailloux, nous atteignons une source d'eau très

fraîche, ce dont nous profitons pour remplir nos peaux de bouc ; car, jusqu'au sommet il ne faudra pas songer à trouver de l'eau.

Près de la fontaine, nous croisons deux camarades que l'excursion de Lalla-Khédidja a séduits également. Plus malins que nous, ils sont venus coucher hier au pied de la montagne, ont opéré leur escalade à la fraîcheur, et redescendent au moment où nous commençons à « trimer » comme des malheureux.

J'ai employé le mot « trimer » à dessein. Il peint d'autant mieux ma pensée, qu'à partir de la fontaine, nous nous engageons dans des cailloux pointus et glissants. Jusqu'au sommet de la montagne ils nous tiendront compagnie, et nos pieds s'en ressentiront cruellement demain. Nos poumons ont beaucoup à travailler ; du commencement à la fin, la pente ne cesse d'être roide. Il n'y a pas ici comme dans les Alpes, des paliers nous permettant de temps à autre de reprendre haleine et de nous reposer un peu.

Au pied même du sommet, sur la face Est, se trouve un tombeau que notre guide, dans sa naïveté, croit être celui de Mahomet. D'ailleurs, il se prosterne et fait une fervente prière. Puis il nous explique en arabe, que la montagne à laquelle nous rendons visite est un lieu de pèlerinage renommé. Un musulman qui en fait l'ascension sept jeudis de suite devient un saint et va tout droit en paradis. Son nom de Lalla-Khédidja vient d'une femme, marabout vénéré des arabes, qui fit l'ascension quatre-vingt-dix-neuf fois par la neige et le mauvais temps. Ni mon camarade, ni moi, n'entendons l'arabe, mais nous avons dans la personne du secrétaire de l'administrateur un bon et obligeant interprète.

Cependant le dernier coup de collier a été donné : nous voilà parvenus au sommet de la montagne. C'est une plate-forme de dix mètres de large sur quinze de long. Quelques gourbis construits par les arabes servent de refuge aux nombreux pèlerins.

Il faut avouer que nous sommes bien récompensés de notre peine et que nous ne regrettons rien des fatigues de la montée. Le brouillard qui nous avait tant ennuyés au début s'est dissipé et nous avons des vues très étendues sur la vallée du Sahel.

Le Bordj des Beni-Mansour, les villages kabyles qui l'entourent. El-Adjiba, Bonisa, tout cela nous apparaît avec une netteté merveilleuse. Du côté du nord, le spectacle est grandiose. En face de nous est la Kabylie avec ses soulèvements bizarres, ses manelons qui tous sont couronnés par un village, ses forêts où se retrouvent le singe, la panthère et le lion. Nous voyons plus de quinze villages. Fort National, Tiziouzu et la route qui relie ces deux points forment le milieu du décor. Enfin nous avons comme fin de tableau la mer que nous apercevons très nettement, bien qu'elle soit à cinquante kilomètres de nous à vol d'oiseau.

Par les temps clairs, on voit, paraît-il Bougie au Nord-Est et Alger au Nord-Ouest. Par malheur, l'horizon est un peu brumeux. Notre vue du côté de Bougie est limitée par le village de Michellet. Dans la direction d'Alger, nous ne voyons rien au delà des sommets découpés à pic qui entourent Lalla-Khedidja.

Mais il est une heure et demie : il nous faut songer à la retraite. Nous redescendons en une heure cinq la dure montée de toute à l'heure, traversant en plein milieu la belle forêt de cèdres dont j'ai déjà

parlé. Les gardes forestiers ne doivent pas y venir souvent, car elle est tant soit peu pillée et saccagée par les arabes. Il y a cependant des forestiers à Lala-Rana ; mais voilà il faut monter et ces messieurs trouvent probablement cela trop dur.

En repassant au logement de l'administrateur, nous faisons une visite à sa femme, personne de vingt-huit ans, blonde, assez bien quoiqu'un peu forte et fort aimable ; puis après avoir pris une absinthe avec le secrétaire, nous reprenons gaiement le chemin des Beni-Mansour.

La descente est plutôt pénible. Nos pauvres chevaux ont peine à se tenir au milieu des cailloux roulants. Nous mêmes sommes obligés d'ouvrir l'œil à chaque instant pour éviter une chute à nous et à nos malheureuses bêtes.

A Maillot, nous buvons encore un verre avec nos amis les tirailleurs, et nous regagnons Beni-Mansour à sept heures du soir, non sans nous être trompés de chemin au passage du Sahel.

Pour une journée de repos, c'est une dure journée de repos. Nous en sommes enchantés, mais nous avons bien besoin de notre lit.

12 octobre.

Il est fâcheux que la nuit tombe déjà : car le trajet de Maison-Carrée à Alger est loir d'être ordinaire.

La voie resserrée entre une série de villas et de jardins sur la gauche et la Méditerranée sur la droite, décrit une sorte de demi-circonférence et le paysage change à tout moment. Tantôt on est à quelques mètres à peine du rivage et on est assourdi par le bruit des flots venant déferler avec rage, au

milieu d'un océan d'écume, tantôt on est au milieu des bois d'orangers dont le calme et le silence forment un contraste frappant avec le rugissement de la mer. Et là bas, en avant, à l'extrémité Nord-Ouest du demi-cercle, la ville d'Alger, toute resplendissante de lumière, semble au milieu d'un vaste feu d'artifice ! J'ai vu, depuis quelques années, bien des grandes villes et je crois pouvoir affirmer qu'aucune ne m'a fait autant d'impression que la capitale de l'Algérie.

Bâtie en amphithéâtre sur les flancs d'un vaste cirque, elle comprend une série de terrasses dont la plus basse vient baigner dans la Méditerranée, tandis que la plus haute semble menacer le ciel.

Dans les gradins inférieurs, c'est la grande ville européenne, avec des rues à arcades, larges, bien alignées et propres, avec des magasins resplendissants et des cafés somptueux, avec des tramways et des voitures, avec une animation comparable à celle de Paris, Marseille ou Bordeaux. Dans les gradins supérieurs, c'est encore la vieille ville arabe avec ses rues en escaliers ses boutiques en plein vent et ses cafés maures. Au milieu même de la ville sont plusieurs jardins publics : le théâtre est une miniature de l'Opéra de Paris et le cercle militaire un curieux spécimen de maison orientale.

Du boulevard de la République, bordé par un quai superbe et dominant de près de 100 mètres le niveau de la mer, l'œil embrasse d'un seul regard et le port et l'immensité bleue jusqu'à l'extrême horizon. En ce moment, la lune venant scintiller sur les flots, leur donne une teinte argentée, tandis que, dans le lointain, les feux rouges et verts indiquant l'entrée de la rade forment au milieu du miroir une

tache resplendissante et éclairent de lueurs bizarres les nombreux navires à l'ancre dans le port.

Après un diner fait en joyeuse compagnie nous nous dirigeons vers l'intérieur de la ville pour en voir les principales curiosités. Les énumérer toutes m'entraînerait trop loin et la description faite plus haut suffit, je crois, à en donner une idée approximative.

La partie la plus curieuse de la ville est assurément la Kasbah, quartier arabe où l'on accède en montant une série interminable d'escalier et où l'on ne peut circuler sans une gymnastique effrénée des poumons et des jarrets, tant les pentes sont raides. Là, on voit la vie arabe dans ce qu'elle a de plus curieux et aussi dans ce qu'elle a de plus répugnant : bains maures, débits de tabac, « Kaouadjis », restaurants arabes, marchands ambulants.

Ici les divers métiers rangés ensemble par catégories : les cordonniers tous ensemble, dans un coin, les forgerons dans un autre et ainsi de suite. (Ailleurs, des rues tout entières consacrées à la prostitution arabe. Des filles vêtues en manosques nous interpellent de leur fenêtre ou même du seuil de leur porte, vous demandant de venir leur payer le café. La plupart de ces malheureuses proviennent des Ouled-Nayl, tribu du sud, dont les filles émigrent à l'âge de 14 ans, viennent dans les villes du Tell, s'y livrent pendant quelques années à la prostitution, et, après s'être amassé une dot, rentrent dans leur pays où elles font, paraît-il des mariages convenables. De pareilles mœurs sont assez répugnantes et, si j'en parle, c'est pour montrer à quel degré d'abjection sont tombées quelques tribus arabes qui, je dois le dire, forment une infinie minorité.

On m'avait beaucoup parlé de la Kasbah d'Alger. Moi je la trouve bien inférieure à la rue de l'Echelle et au quartier arabe de Constantine. A Alger, on a voulu trop approprier, trop régulariser, trop moderniser le quartier arabe ; tandis que, dans l'ancienne capitale d'Ahmed-Bey, on est dans un dédale complet de rues irrégulières, étroites, tortueuses, de maisons dont aucune ne ressemble à la voisine et dont chacune a son architecture propre : à chaque instant on est obligé de passer sous une arcade ou sous un ponceau tendu d'un bord de la rue à l'autre ; à chaque instant aussi on est obligé de regarder où pose votre pied, tant le pavé est irrégulier et glissant.

Quoi qu'il en soit, il est plus de minuit quand nous nous retrouvons sur le boulevard de la République et nous nous hâtons d'aller mettre à profit les quatre heures de sommeil qui nous restent avant le départ du premier train.

A. DE SAINT-EDME.

MONT SALVAT ⁽¹⁾

(PAR P.-B. GHEUSI)

Nous sommes en l'an de grâce 1213, en pleine croisade des Albigeois. Sur la terrasse du manoir de Penne, trois vieux guerriers s'entretiennent des attaques de Simon de Montfort qui vient d'être repoussé, mais dont on pressent un retour offensif. Le seigneur de Penne, Ramon-Jordan parait, au bras du Templier Ratbert, un traître vendu à Montfort, et qui se dispose à livrer le manoir. C'est ce que nous apprenons par un entretien de Ratbert avec son écuyer Pagan. Survient Aladaïs, l'épouse de Ramon, qui sous l'outrage des poursuites galantes de Ratbert, le chasse ainsi que son valet. Et nous assistons alors à une touchante scène de tendresse conjugale entre Ramon et Aladaïs :

Les jours passés, la fuite impassible des ans
n'ont rien mêlé d'amer à nos cultes présents.

Scène troublée par l'entrée de l'écuyer Pibrac et le son des trompes lointaines, annonçant le ralliement des troupes albigeoises pour la bataille de Muret. Aussitôt, la vaillante Aladaïs fait hisser l'oriflamme à la tour de Penne et ceint elle-même le

(1) Roman historique, sous forme de drame en trois actes, en vers, publié chez l'éditeur Flammarion, 26, rue Racine, Paris,

hcaume à son seigneur qui part à la tête des fidèles,
lui fiant la défense du castel :

Colombe, garde-nous l'aire de l'épervier.

Aladaïs restée en prière au pied de l'autel s'émeut
soudain à la vue de la veilleuse qui s'éteint, et qui,
ranimée par ses soins, s'évanouit encore par deux
fois. Triste présage, en effet, puisque, au milieu du
tumulte et des torches, l'écuyer Hypallas blessé
vient apprendre à Aladaïs la mort de Ramon, frappé
par le traître Ratbert.

Ratbert

a transpercé deux cœurs sous le même haubert,
s'écrie Aladaïs,

L'avenir... que m'importe !

La veuve d'un tel mort est une femme morte.

Et elle jure de s'ensevelir aussitôt à l'abbaye de
Montségur (Montsalvat) pour s'y vouer, ainsi que
son fils Olivier, au culte cathare, laissant la garde
du manoir de Penne à Hypallas qu'elle fait che-
valier :

Au nom de l'Esprit-Saint, au nom du Dieu vainqueur,
je rehausse ta caste au niveau de ton cœur,
et t'anoblis, devant Ramon qui nous regarde,
par ce glaive rougi dont je baise la garde.

.....

Moi, chevalier, je pars

abritant Olivier dans mes cheveux épars.

Et sans escorte, elle fuit avec son fils. On entend
dans le lointain le son d'un cor. Hypallas à demi
évanoui se ranime ; il a cru reconnaître l'olifant de
son maître. Le son se rapproche, et au pied des
murailles, la voix expirante de Ramon appelle :

A moi !

Hypallas ! Hypallas !

La toile tombe sur ce premier acte d'action serrée, touffue presque.

Au deuxième acte, dix ans après, nous sommes à Montségur (Montsalvat). Ramon et son fidèle Hypallas nous apprennent qu'ils n'ont pu retrouver la trace d'Aladaïs dont le nom même s'est perdu. Eux s'en viennent suspendre pieusement leurs lances qui ont combattu le bon combat à l'autel johannite de Montsalvat où règne.

..... La sublime Aurimonde
grande diaconesse, âme de Montségur
dont les yeux ont, dit-on, la couleur de l'azur.

Soudain apparaît, dans la clairière, un jeune couple que Ramon et Hypallas, brusquement dissimulés derrière les arbres, reconnaissent vite pour Olivier et sa fiancée Na Hélis. Ils se disent leur amour :

Et nos cœurs, oublieux des rouges représailles,
chantent à l'unisson l'hymne des fiançailles,

Mais Na Hélis frémit :

J'ai peur.

L'ombre est épaisse et les enchantements
tressent aux amoureux qui s'attardent ensemble
des liens qu'on ne rompt plus... On s'endort. Il vous semble
que l'on entre vivants dans les hauts Paradis...
On ne s'éveille plus qu'en des antres maudits
où les amants, unis avant l'heure permise
par les pontifes saints, sont perdus sans remise.
Marchons... J'ai peur.

Le chant d'un soldat éclate, refrain de la Croisade.
C'est Pagan, l'écuyer de Ratbert qui, reconnu par
Ramon et Hypallas, et tombé en leurs mains, se
fait une joie coupable de leur annoncer que son

maître va surprendre Montsalvat et l'abbesse Aurimonde qui n'est autre qu'Aladaïs de Penne. Pour prix de sa trahison Pagan sera pendu. A ce moment, s'empresse la foule du peuple johannite venant ouïr à l'autel la prédication de sa prêtresse Aurimonde. Mais, au cours de la cérémonie, Olivier surgit, et leur montre l'autel profané par la présence d'un cadavre.

..... Déjà froid comme marbre
Et que le vent balance aux rameaux du pin noir ?

On reconnaît le corps de Pagan. Aurimonde adjure le meurtrier de se nommer, et Ramon se présente en justicier. A sa vue Aurimonde-Aladaïs défaille, et Olivier bouleversé demande :

Quel est ton nom, vieillard, qui fais trembler ma mère ?

Ramon se nomme, et sa femme et son fils s'abattent dans ses bras. — Voilà pour le deuxième acte.

Au troisième, nous assistons au siège de Montségur (Montsalvat) la citadelle albigeoise. Dans le camp des croisés, sous la tente de Ratbert endormi, apparaissent furtivement Ramon et Olivier. Le fils incite au meurtre son père hésitant :

Tuez l'homme !

Il serait trop tard dans un instant
et que Dieu, dans le sang cruel qui nous opprime, *
extermine par vous le parjure et le crime.

Ramon va se décider à frapper lorsque le nom vénéré d'Aladaïs, prononcé en songe par Ratbert arrête le poignard déjà levé. A ce nom, Ramon fait grâce et sort de la tente, tandis que Ratbert éveillé appelle ses gardes. On lui ramène en otage Olivier, et sur le refus de celui-ci de dire qui il est, Rat-

bert le condamne à être pendu. Entre Na Hélis qui vient, suivie d'une femme voilée implorer la délivrance d'Olivier. Ratbert lui promet la liberté de son fiancé, si elle se livre en rançon. Na Hélis s'indigne, mais le Templier ironique lui rappelle les principes de la foi johannite :

Vous proclamez partout, sans cesse ni mystère,
que le corps périssable est inutile et vain,
que l'âme seule a droit à l'univers divin ;
et lorsque sur la foi de ce mépris mystique,
Je t'offre :

— Livre-moi ce corps paralytique,
cette loque de chair, cette chose sans nom,
et je te rends l'élu de ton cœur..... tu dis nom !

Alors intervient la femme voilée, en qui Ratbert éperdu reconnaît Aladaïs-Aurimonde qui offre de se livrer pour le salut de son fils.

Et tu m'appartiendras ?....

s'écrie Ratbert hors de lui. A quoi Aurimonde répond :

Non pas moi, — ma chair seule,
une chose sans nom, infâme, sourde et veule,
l'impureté, la honte et la prison des sens
méprisés, contre l'âme éternelle impuissants,
mon corps, pétri de boue et de sang, fange impure,
tout l'infirmité de l'humaine nature.

Contre cet abandon d'Aurimonde, Olivier et Na Hélis sont mis en liberté. — Un changement de tableau nous transporte à l'entrée de la citadelle de Montségur où Ramon veille, inquiet de l'absence d'Aurimonde. Ayant réussi à s'évader, elle arrive lui raconter ce qui s'est passé. Ratbert, à la poursuite de la fugitive, se jette sur Ramon qui lui barre

la route, tandis qu'Aurimonde s'élançe transfigurée
vers les hauteurs de Monsalvat :

Mon âme libérée, à fini de descendre
les degrés de la terre, et libre éperdument
gagne l'immensité pure du firmament !

.....
.....
.....

Car voici resplendir la joie et l'espérance
et commencer un temps qui ne doit plus finir !
Meurent les mauvais soirs de haine et de souffrance !
Un soleil radieux se lève sur la « France »
et la « France » flamboie au seuil de l'avenir...

Sur cette prophétie, elle se jette dans l'abîme. Et
la toile tombe.

Tel est le drame mouvementé que M. P.-B. Gheusi, le jeune et distingué directeur de la *Nouvelle Revue*, nous expose dans *Montsalvat*. — M. Gheusi n'en est pas à ses débuts, il a collaboré à *Kermaria*, *La cloche du Ithin*, *le Juif Polonais*, et tout récemment encore au *Comte Roger*, ce mélodrame en quatre actes qui fut, à l'Athénée, traduit en espagnol et enlevé avec un si juste ensemble par l'intéressante troupe de la vraie artiste qu'est Maria Guerrero. C'est assez dire qu'à part son active et intelligente direction de jadis au *Gaulois du Dimanche*, à part diverses autres publications, et des articles toujours pleins de curiosité ou d'érudition, sans parler de sa direction actuelle à la *Nouvelle Revue* qui fait de lui une personnalité bien connue du monde des lettres parisien, M. Gheusi n'est pas sans précédent dans la littérature autant que dans le théâtre, — ce qui explique qu'il ait aussi bien pu intituler *roman historique* le drame en vers qu'il nous présente dans *Montsalvat*.

On peut dire que M. Gheusi possède l'optique de la scène, et en connaît les effets. Il a le sens très juste de ce qui doit porter, et une intuition parfaite de ce qui plaît au public. Il sait que le théâtre veut de l'action, de l'émotion, des situations corsées et sensationnelles, et les scènes de violence, de tendresse, de passion alternent dans son drame. Il a le don de charpenter une pièce ; il a l'art d'intéresser, de manier un public, ce même public facile, bon enfant lorsqu'on connaît ses goûts et qu'on les flatte, — rebelle et défiant dès qu'on tente d'ouvrir à son hésitation paresseuse une voie non frayée. Le grand reproche que je ferai à mon auteur, c'est d'être tombé peut-être dans l'excès même : de ses qualités de l'action, il en a mis à profusion, à outrance dans son drame ; de l'action serrée, dense, précipitée qui n'embarasse ni n'alourdit certes la marche toujours alerte de son sujet, mais qui peut prêter à certaines invraisemblances et à quelques critiques. En maints passages, le versessore d'un bel élan auquel on regrette qu'il ne se maintienne pas toujours.

Après ça, le vrai mérite de M. Gheusi est de nous avoir restitué toute une époque : cette curieuse période moyen-âgeuse où l'amour de Dieu et du panache, l'Eglise et la Chevalerie se partageaient le monde. *Montsalvat* est une réminiscence intéressante de cet âge. Et nous devons savoir gré à l'auteur de nous en avoir retracé les moindres traits avec autant de soin et de vérité que d'amour, car il est aisé de reconnaître en lui plus qu'un dilettante, un passionné de ces temps passés qu'il a si heureusement évoqués. Le prologue, en effet, nous place en pleine époque, nous fait pénétrer les mœurs, l'esprit de ce moyen-âge batailleur, essoré et mystique, et

nous donne la clé de tout *ce merveilleux* où, dans *Montsalvat*, viendra s'adapter comme à un cadre naturel la physionomie prophétique d'Aurimonde.

On sent que M. Gheusi grandi à l'ombre des remparts albigeois, imprégné des souvenirs de ce milieu, garde en plein cœur l'évocation du rêve et des splendeurs de ces vieilles cités cathares où furent bercées son enfance et sa jeunesse par les légendes magiques qui, sous leur influence mystérieuse, le prédestinaient à devenir un disciple de la gnose, — cette science qui mêle à la grandeur de la religion chrétienne la poésie des croyances de l'Orient.

Pour nous, nous n'en voulons dégager qu'une chose, par l'esprit d'indépendance, d'impartialité, et de sincérité qui anime toute l'œuvre, à travers un sujet gros d'orages et de contestations pour nos fanatismes méridionaux : c'est la grande leçon d'apaisement que l'art nous donne, et le bel élan de véritable amour et de large fraternité humaine que la Croisade féministe devrait s'ingénier à prêcher, au-dessus des vaines et passagères querelles des hommes, de leurs haines séculaires ou de leurs futures inimitiés. Qu'au nom de l'Histoire ou de la Religion, ils continuent à s'arracher des mains l'étendard où l'aigle et le lion flamboient. Pour nous, femmes, plus haut, vers les régions de *Montsalvat*, faisons flotter l'oriflamme où la colombe mystique s'éploie.

STÉPHANE.

QUELQUES OBSERVATIONS

SUR L'ORIGINE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Il est généralement admis dans le monde littéraire que la langue française est un dérivé du grec et surtout du latin ; cette opinion repose sur le fait incontestable que la grande majorité des mots qui composent notre langue sont d'origine grecque ou latine.

Si l'ensemble des mots d'une langue quelconque devait suffire pour en déterminer l'origine, on devrait ajouter, ce nous semble, que la langue française est un dérivé, non seulement du grec et du latin, mais encore de toutes les langues de l'Europe, anciennes ou modernes. La langue française, en effet, renfermant un grand nombre de mots empruntés aux langues européennes, dériverait de chacune d'elles au même titre que du grec et du latin.

Persuadé que notre idiome national ne doit son existence qu'au génie particulier du peuple qui lui donna naissance, nous pensons que les mots des langues étrangères qui en font partie, ne sauraient être pris comme base pour en déterminer le point de départ ; nous pensons, en outre, que la langue française n'est que la continuation de la langue gauloise dont elle a conservé, sinon les mots anciens, du moins l'ordre logique dans la construction de la phrase.

Bien que les comparaisons ne soient jamais d'une rigoureuse exactitude, nous n'hésitons pas cependant à y avoir recours, alors surtout qu'à défaut d'érudition, nous devons nous contenter d'un modeste savoir.

Si le comité qui va élever une statue à A. Daudet sur

l'une des places de la ville de Nîmes, avait en son pouvoir de n'édifier ce monument qu'avec des pierres provenant de la Maison-Carrée ou des Arènes, ce monument, quoique entièrement exécuté avec des matériaux antiques, n'en serait pas moins un monument moderne, qui n'aurait d'antique que les pierres dont on se serait servi pour le construire.

Il en serait de même pour la langue française, en supposant que les mots dont elle se compose fussent tous grecs ou latins : elle n'en conserverait pas moins son originalité.

Ce qui distingue la langue française des langues anciennes et même des langues modernes jusqu'à la fin du siècle dernier, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct : le sujet du discours d'abord, le verbe exprimant l'action ensuite, et enfin l'objet de cette action.

Toutes les langues de l'Europe étant jusqu'à la fin du siècle dernier des langues à invasion, la langue française ne saurait donc être un dérivé d'aucune d'elles : C'est ce que nous sommes proposé de démontrer. (1)

Les langues à invasion sont audacieuses et se prêtent facilement aux conceptions poétiques et littéraires, mais elles manquent souvent de clarté, et font naître parfois l'indécision dans l'esprit de celui qui écoute.

La langue française est moins poétique, sans doute, mais elle a le précieux avantage d'être claire et précise, et ces deux qualités maîtresses lui ont valu la première place dans le concert des langues européennes surtout quand il s'agit de rédiger les termes d'un contrat à intervenir entre nations.

Ce qui n'est pas clair n'est pas français ; ce qui n'est pas clair peut être italien, anglais, allemand ou latin.

Comme tout ce qui existe a eu un commencement, nous allons essayer de démontrer que la langue française n'est que la continuation de la langue parlée par les Gaulois

(1) Cette tendance des langues modernes à se transformer en langue à construction directe, est surtout due, croyons nous, aux nombreuses transactions commerciales de notre époque, qui nécessitent une grande précision dans les accords à intervenir entre vendeurs et acheteurs de toute nationalité.

avant la conquête de leur pays par J. César, langue dans laquelle sont venus ensuite s'encadrer des mots d'origine étrangère, conséquence des besoins nouveaux qu'entraîne toute civilisation en voie de progrès.

En observant avec soin les faits qui se passent de nos jours, nous voyons qu'en dehors de la langue française, il existe dans chacune de nos anciennes provinces un idiome local couramment parlé par les habitants des campagnes et par la presque totalité des ouvriers qui vivent dans les villes ; nous voyons aussi que la langue française est enseignée dans de grands établissements publics et privés, et, qu'à cette heure, le plus modeste de nos hameaux est doté d'une école communale.

Pour les idiomes qui nous occupent, à aucune époque de notre histoire, ils ne furent jamais enseignés ; et cependant ils sont parvenus jusqu'à nous. C'est bien certainement parce que le nouveau-né, bercé sur le genoux de sa mère apprenait et apprend encore aujourd'hui la langue parlée par les auteurs de ses jours.

Ainsi apprise une langue ne s'oublie jamais.

Il n'est pas d'exemple, en effet, que savants, poètes, artistes ou littérateurs, quoiqu'ayant passé la presque totalité de leur vie loin du toit paternel, aient oublié la langue apprise dans leur plus tendre enfance.

J-B. Dumas discourait volontier en patois alaisien de 1814, et J. Cazot est tout heureux de parler celui de 1830.

Etudiés dans leur ensemble, les dialectes français se composent, comme notre langue nationale, d'un grand nombre de mots empruntés à toutes les langues de l'Europe.

Le dialecte breton, dans une certaine mesure, semble faire exception. La Bretagne, en effet, par sa position géographique, se trouvant presque à l'abri des invasions étrangères, a conservé en partie son langage primitif, dans lequel se trouvent encore un grand nombre de mots d'origine gauloise parvenus jusqu'à nous.

Toutefois, cette langue, comme celles de nos anciennes provinces, suit l'ordre logique dans la construction de la phrase, et les verbes de tous ces idiomes se conjuguent comme les verbes français.

Si les dialectes de notre pays, sans l'exception, sont des langues à construction directe, et si leurs verbes se conjuguent comme les verbes français, tout permet de croire qu'ils ont une commune origine, et que cette origine ne saurait exister en dehors de la langue parlée en Gaule qui leur donna naissance.

Remontant le cours des âges, on voit qu'à la fin du siècle dernier, la langue française n'était guère parlée et surtout écrite que par les privilégiés de l'instruction, que les populations rurales ne faisaient usage que de leurs dialectes locaux, et, dans les villes elles-mêmes, c'est à peine si la classe ouvrière savait assez de français pour comprendre ceux qui avaient mission de la diriger.

Dans les agglomérations de peu d'importance, villages ou hameaux, curés et pasteurs étaient les secrétaires-nés de la grande majorité de leurs paroissiens ; ils rédigeaient leur correspondance et leur traduisaient ensuite la réponse en langue vulgaire.

Dans les villes importantes, pasteurs et curés étaient remplacés par des écrivains publics auxquels on avait recours en cas de besoin.

Comme conséquence, à l'époque dont nous parlons, employés de l'Etat, magistrats, notaires, en un mot quiconque exerçait une profession libérale, était tenu de parler ou tout au moins de comprendre la langue locale sous peine des'exposer à commettre des erreurs souvent irréparables.

Les prêtres devaient également avoir recours à la langue populaire pour être sûrs d'être bien compris de leurs paroissiens ; et de nos jours, dans les montagnes du plateau central, dans les plaines de la Provence, voire même dans la banlieue de Marseille, cet usage n'a pas disparu.

Racine parlant de son séjour à Uzès (Gard), racontait qu'il fut tout surpris de ne rien comprendre à la langue parlée par les habitants de cette ville ; il aurait même pu ajouter que ces mêmes habitants d'Uzès ne l'eussent certainement pas compris s'il leur avait adressé la parole en français.

Sous Louis XIV, si le peuple proprement dit était incapable de comprendre et d'apprécier les œuvres des immor-

tels génies de cette époque, on est amené à conclure que la langue des Corneille et des Bossuet, n'était réellement en usage que dans un monde spécial, et qu'elle n'était en réalité qu'une unité dans laquelle les sciences, les lettres et les arts avait introduit un très grand nombre de mots répondant à l'état de civilisation de ce siècle ; alors que les dialectes parlés par les travailleurs du sol, avaient conservé la simplicité des temps passés, ne répondant qu'aux besoins ordinaires de la vie des champs.

Après avoir sommairement exposé les faits généraux se rattachant à la langue française et aux idiomes de nos anciennes provinces à l'époque présente, nous allons étudier comment les mots empruntés aux langues étrangères vinrent successivement s'encadrer dans la langue gauloise sans pour cela en modifier l'ordre et la construction.

Les vainqueurs firent dans la Gaule devenu romaine, ce que nous faisons nous mêmes dans nos colonies ; ils imposèrent leur langue, divisèrent ce vaste pays en quatre grandes provinces, et chacune d'elles fut ensuite subdivisée en districts ou cités.

Le gouverneur de chaque province rendait la justice, percevait les impôts, régissait les domaines de l'Etat ; enfin le commandement des troupes était confié à un général.

A cette organisation sommaire succéda bientôt le système judiciaire et administratif en vigueur dans le reste de l'empire romain.

De ce que la langue latine avait été imposée aux vaincus comme langue officielle, on ne saurait en conclure, croyons-nous, que les Gaulois fussent tenus de parler latin dans la vie ordinaire.

Ce n'est donc que dans le cas où ils avaient à faire parvenir leurs doléances aux représentants des pouvoirs publics, qu'ils devaient employer la langue latine ; et pour cela ils avaient recours à des intermédiaires qui jouaient à cette époque le rôle des écrivains publics au XVIII^{me} siècle.

Les Romains n'ayant pas conçu la pensée de créer des écoles communales pour enseigner la langue latine, ce n'est qu'exceptionnellement que certains mots de cette langue auraient franchi l'enceinte des villes où résidaient

les administrateurs romains ; et il en eût été ainsi pendant bien longtemps, sans les circonstances que nous allons indiquer.

La Gaule pacifiée devint l'objet de tous les soins de César et d'Auguste ; aussi voyons-nous cette vaste contrée se peupler en moins d'un siècle, d'un grand nombre de villes superbes reliées entre elles par des routes désignées de nos jours sous la dénomination de voies romaines.

Cinquante au moins de ces villes sont connues, et les monuments que l'on voit encore debout, suffisent à eux seuls pour en déterminer l'importance et la date de leur création.

Cinquante villes prenant naissance presque en même temps, nous devons admettre qu'un grand nombre d'ouvriers durent être employés pour mener à bien de si gigantesques travaux.

Or, nous pensons que ces ouvriers n'auraient pu être amenés en Gaule, sans provoquer une véritable perturbation dans le reste de l'empire romain.

Les Romains, en effet, firent ce qui se fait actuellement, alors qu'un peuple civilisé s'empare d'une contrée dont les habitants n'ont des sciences et des arts que des données rudimentaires.

Ils amenèrent en Gaule des ingénieurs, des architectes, des ouvriers de tout corps d'état, et firent appel ensuite aux indigènes, esclaves ou non, pour la main-d'œuvre courante ; complétant ainsi le personnel nécessaire pour de si vastes entreprises.

Cela étant, Gaulois et Romains devaient, par cela même, vivre régulièrement en commun au moins une grande partie de la journée ; et c'est par le fait de ces relations quotidiennes et obligées que pénétrèrent tout d'abord dans la langue gauloise un certain nombre de mots latins, voire même quelques phrases usuelles de cette langue.

Ce phénomène ne se produit-il pas de nos jours en Algérie et à Madagascar ? La langue de ces peuples ne s'enrichit-elle pas de mots français importés par nos soldats et nos colons, pour exprimer des besoins nouveaux sans pour cela changer l'ordre et la construction de la phrase ? on ne saurait le mettre en doute.

Si modeste que fut le rôle des Gaulois, terrassiers ou manœuvres, aucun travail ne pouvant être exécuté que sous leurs yeux, il cessait, par cela même, d'être un secret pour eux ; intelligents et désireux de s'instruire, certains de ces manœuvres durent être choisis à un moment donné pour exécuter des menus ouvrages d'abord, et prendre ensuite une part plus active dans les travaux imprévus dont on ne pouvait retarder l'exécution : Ainsi se créent de nos jours les ouvriers dans chaque corps d'état.

Dès lors, tout porte à croire qu'au moment où les grands travaux dont nous venons de parler touchaient à leur fin, la majorité des ouvriers romains avaient été successivement remplacés par des ouvriers indigènes.

Suffisamment instruits dans l'art de bâtir, ils construisirent eux-mêmes les premières villes françaises qui prirent naissance dès le premier siècle, et plus tard nos églises romanes dont l'exécution est irréprochable.

Vitruve qui accompagna César comme ingénieur et architecte, nous apprend, en effet, qu'il n'existait en Gaule ni ville ni monument dans le sens moderne de ces mots ; Marseille même, dit-il, quoique d'origine grecque ne comprenait à cette époque, que des maisons de bois recouvertes de chaume pour abriter ses habitants.

En dehors des agglomérations ou villes dont César nous donne les noms, et que Vitruve passe volontairement sous silence, par la raison, sans doute, qu'elles ne rappelaient à son esprit aucune des grandes cités italiennes, les Gaulois qui peuplaient la campagne, vivaient dans de modestes huttes grossièrement bâties à pierre sèche ou en bois, n'ayant qu'une seule porte pour toute ouverture.

Les villes gallo-romaines une fois terminées, que va devenir cette masse ouvrière qui s'était créée en moins d'un siècle ?

Le petit nombre de ces ouvriers resta dans les villes, d'autres portèrent ailleurs leur industrie, et enfin la majorité d'entre-eux retournèrent dans leur famille.

Les ouvriers gaulois à quelque corps d'état qu'ils appartenissent, avaient vécu d'une vie bien différente de celle de leurs pères et de leur primitive enfance ; de plus ils avaient contracté les habitudes d'une civilisation jusqu'alors in-

connu, et, comme conséquence, de retour dans leur foyer, la modeste hutte dans laquelle ils avaient pris naissance dut leur paraître bien insuffisante pour satisfaire à leurs nouveaux besoins.

Ayant toutes les connaissances nécessaires pour se construire des habitations répondant à leurs désirs, ils n'eurent plus qu'à se mettre à l'œuvre.

De même que les ouvriers romains, leurs élèves devenus maîtres, durent se pouvoir d'un nombre suffisant de manœuvres pour créer le personnel qui leur était nécessaire.

Ces aides ne parlant que la langue du pays, on dut donc, tout d'abord, les initier aux termes usités dans l'art de bâtir.

Ayant besoin d'un poinçon, par exemple, si cet outil était inconnu en Gaule, le tailleur de pierre ne pouvait le désigner à son manœuvre que par le nom qu'il avait lui-même appris des Romains.

Ce mot latin incorporé dans la langue gauloise à la même place qu'il eût occupée dans la phrase s'il avait été connu, ne pouvait en aucune manière en modifier la construction ; et il en fut de même pour tous les mots latins appelés à dénommer les outils inconnus en Gaule dans chaque corps d'état.

De ce simple fait la langue gauloise se trouvait enrichie d'une série de mots nouveaux sans avoir rien perdu de son originalité.

Les villes gallo-romaines récemment créées étant disséminées dans le pays entier, c'est donc en même temps et par les mêmes raisons que ci-dessus, qu'un certain nombre de mots latins acquirent droit de cité dans les divers idiomes gaulois.

A ces noms de chose, ajoutons que les ouvriers gaulois, ceux de la première heure, comme ceux qui les suivirent jusqu'à l'achèvement des travaux dont nous venons de parler, avaient contracté des habitudes dont ils ne pouvaient que bien difficilement se séparer ; leurs nouveaux besoins ne pouvant être traduits que par des mots latins, ceux-ci comme les précédents prirent place dans la langue gauloise.

La Gaule pays essentiellement riche par ses produits

agricoles, ses gisements miniers et métallurgiques, ses eaux minérales abondantes, son climat tempéré et sain, ses nouvelles routes et fleuves navigables permettant de parcourir cette heureuse contrée sans courir aucun risque, ne pouvait qu'exciter les peuples de l'Europe à venir y tenter la fortune.

C'est ce qui arriva en effet, les villes gallo-romaines devinrent rapidement des centres industriels et commerciaux où se trouvèrent réunis par intervalles marchands et acheteurs de toute nationalité.

Les monuments romains, théâtres ou arènes qui existent encore, suffisent à eux seuls pour en fournir une preuve certaine, si nous savons les interroger et les comprendre.

Les arènes de Nîmes, par exemple, dont tout le monde connaît la destination à l'époque romaine, pouvaient contenir 25.000 spectateurs commodément assis. Comme on ne saurait admettre qu'un monument de cette importance ait été créé uniquement pour le plaisir des yeux, on doit logiquement conclure que la population de cette ville était dès la seconde moitié du premier siècle, de beaucoup supérieure à sa population actuelle ; étant donné les restes connus de l'emplacement du vieux Nîmes, cette supposition est assez probable.

La population normale de cette cité ne fut donc pas la cause principale de la construction des Arènes dans d'aussi vastes proportions.

C'est que Nîmes, à la fin du règne d'Auguste, était déjà une ville importante où se réunissaient à certaines époques de l'année, marchands et acheteurs de tous les points de l'Europe, et comme cette population flottante était une source de revenus pour les habitants, les arènes furent construites, non pas pour satisfaire uniquement aux besoins des indigènes, mais bien pour retenir le plus longtemps possible par des distractions variées, les étrangers tout d'abord venus en Gaule pour y traiter des affaires commerciales.

La foire de Beaucaire avant la création des chemins de fer, rendez-vous annuel des négociants de toute nationalité nous donnent une idée assez exacte de ce qui devait se passer à Nîmes pendant la période gallo-romaine.

Comme à Nîmes, on retrouve à Arles, Orange, Vienne, etc. des théâtres et surtout des arènes ; et l'importance de ces monuments ne peut s'expliquer que par la présence d'un grand nombre d'étrangers venus se joindre accidentellement à la population de ces vieilles cités romaines.

Ce phénomène ne se produit-il pas de nos jours dans nos villes d'eaux et nos stations balnéaires ? leurs établissements publics, théâtres ou casinos, sont-ils en rapport avec les besoins de la population locale ? Evidemment. Non.

Si les peuples de toute nationalité apportaient en Gaule les produits de leur civilisation qu'ils vendaient ou qu'ils échangeaient contre les nôtres, il faut admettre que vendeurs et acheteurs ne pouvaient conclure leurs marchés qu'à la condition de se mettre directement en contact, et comme conséquence de leurs pourparlers, qu'un certain nombre de mots nouveaux et plus particulièrement les noms des marchandises importées prirent place dans les dialectes gaulois.

La langue parlée par le peuple de nos grandes villes maritimes, Marseille, Bordeaux, Le Havre, etc., n'est-elle pas un mélange de mots empruntés à toutes les langues de l'Europe ? Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter, ne fût-ce que pendant quelques instants, les ouvriers du port causant entre eux.

Les Gaulois n'étant en réalité qu'un peuple d'agriculteurs, surtout depuis qu'ils n'avaient plus d'ennemis à combattre, on comprend pourquoi les sciences, les lettres et les arts, n'ont laissé dans leurs idiomes que des traces insignifiantes.

La langue latine avait si peu pénétré dans la Gaule et surtout dans les provinces du nord, éloignées de l'action directe des vainqueurs, que la loi romaine fut obligée de tolérer au ⁱⁱⁱ^e siècle, la rédaction de certains actes privés en langue gauloise ; et plus tard, à la fin du ^v^e siècle, Sidoine Apollinaire, alors évêque de Clermont, nous apprend que dans son diocèse la population ne parlait que l'idiome de cette contrée.

Si le latin n'était qu'accidentellement parlé dans les campagnes, il n'en était pas de même dans les villes ;

celles-ci étant le siège de toutes les administrations romaines, les employés de tout ordre et leurs subordonnés devaient nécessairement parler latin; mais de ce que le nombreux personnel de l'Etat parler latin, que les actes publics et privés étaient rédigés en latin, que les évêques, les abbés, les savants, la haute bourgeoisie et bien d'autres personnages de distinction parlaient latin, on ne saurait en conclure, croyons-nous, qu'il en était de même pour l'ensemble de la population des villes.

Dans le courant des III^{me} IV^{me} siècles, en effet, les campagnes sont délaissées et les villes s'encombrent; (signe précurseur de la décadence d'un peuple) ces masses envahissantes, sans aucune instruction, ne pouvaient parler que la langue de leurs provinces, et c'est à peine si elles savaient assez de latin pour comprendre et être comprises.

Du reste la langue latine pendant la période gallo-romaine était ce que fut la langue française, de la Renaissance à la fin du XVIII^{me} siècle, c'est-à-dire qu'elle n'était parlée et surtout écrite que par les privilégiés de la naissance ou de l'instruction.

N'ayant jamais été enseignée au peuple autrement que par l'usage, il en résulta que les habitants des villes se créèrent une langue pour leurs besoins quotidiens, composée à la fois de phrases gauloises et latines avec des mots enchevêtrés de chacune de ces deux langues.

N'est-ce pas à cet état de chose qu'est due l'origine de la langue romane? tout semble le faire supposer.

Au V^{me} siècle, les barbares du nord envahissent la Gaule, non pas avec une armée régulière comme les Romains, mais simplement comme un peuple qui émigre pour aller se fixer sur un autre territoire.

Vaincus par le nombre bien plus que par l'habileté et le courage, la Gaule, dès cette époque, cesse d'être une province romaine; et de cette riche contrée, pillée, dévastée, les villes incendiées, il ne resta plus que les débris d'une civilisation passée.

Semblables à un torrent qui entraîne tout sur son passage, les envahisseurs ne laissent après eux que la ruine et la misère.

Ils s'emparent de la moitié des terres, du tiers des

esclaves, et s'établissent ensuite dans le pays où ils fondent de nouvelles familles.

Au milieu de ces désastres, les sciences, les lettres et les arts n'ayant qu'une faible raison d'être chez un peuple complètement ignorant des conceptions de l'esprit, la langue latine ne continua à être parlée que dans les monastères et les abbayes.

L'aristocratie gauloise s'éteignant de jour en jour, il ne resta plus que les idiomes gaulois qui survécurent en vertu de la loi du nombre : les vainqueurs n'étant qu'une faible minorité dans l'ensemble de la population entière.

D'autre part, les envahisseurs ignorant l'art d'écrire, s'ils restèrent germanis par les mœurs, ils devinrent gaulois par l'adoption de la langue des vaincus.

Vivant côte à côte avec les indigènes, travaillant les champs dont ils s'étaient emparés, la période des hostilités ayant pris fin, il s'ensuivit des unions entre Germains et Gaulois, et dans ces unions, il faut bien le dire, la race gauloise déjà abâtardie par l'influence romaine, retrouva de nouvelles forces pour remplir le rôle qu'elle devait jouer plus tard dans le monde.

En outre, ces unions eurent pour conséquence l'incorporation dans les idiomes parlés dans les dix-sept provinces dont se composait la Gaule à cette époque, d'une série de mots germanis, soit qu'ils exprimassent des besoins nouveaux, soit qu'ils fissent double emploi avec ceux déjà existants.

Ajoutons que les Germains ne parlaient pas tous la même langue, que les dialectes gaulois différaient entre eux par les mots employés désignant le même objet, et nous comprendrons pourquoi nos dialectes français qui ne sont la continuation de ceux parlés en Gaule, diffèrent si souvent entre eux pour dénommer le même objet ou exprimer la même pensée.

Ce que nous disions des Germains, peut et doit s'appliquer aux peuples de toute nationalité qui vinrent par groupe se fixer en Gaule, et pour les Grecs surtout, qui vivaient depuis des siècles sur les bords de la Méditerranée.

De même que nous voyons actuellement des mots anglais,

allemands ou autres, couramment employés dans la langue française sans pour cela que sa forme soit altérée ; de même les mots empruntés à une langue étrangère quelconque, ne pouvaient altérer la phrase gauloise au point de vue de sa construction.

Si les mots germain introduit dans les idiomes gaulois n'ont laissé que peu de traces dans nos dialectes français comme dans notre langue nationale, c'est sans doute parce qu'ils furent remplacés par d'autres plus harmonieux, traduisant mieux la pensée.

Le dictionnaire de l'Académie ne fait-il pas suivre certains mots anciens de la mention : vieux mot, peu usité ? encore quelques siècles et ces mots auront disparu de notre littérature.

La langue latine parlée au ^v^{me} siècle par l'élite de la société gauloise, tomba promptement en décadence dès que les Germains furent définitivement les maîtres du pays. Un latin nouveau se forma alors à l'image du peuple qui lui donna naissance : rude, irrégulier, court tendant à formuler nettement la pensée.

Quoique sans art, cet idiome se généralisa rapidement en France.

Au ^x^{ime} siècle, il devint la langue des affaires et servit à fixer par écrit les actes officiels, et les compositions littéraires. Toutefois, le latin ne fut pas complètement abandonné, et certains actes importants étaient à la fois rédigés en latin et en langue romane.

On aurait pu croire à cette époque que cette langue à laquelle il ne manquait que d'être polie par l'usage, à prendre de l'harmonie et de régularité sous la plume des littérateurs et des poètes, allait devenir un puissant instrument appelé à succéder au grec et au latin.

Il n'en fut pas ainsi ; ce latin dégénéré dont la phrase commençait à suivre l'ordre direct, ne fut en réalité que l'avant coureur de la langue française.

Nous avons déjà dit qu'une langue apprise dès la plus tendre enfance ne s'oublie jamais ; les preuves abondent, et c'est avec un profond sentiment de tristesse que nous citons ce qui s'est passé en Alsace.

Si française que soit cette province, le peuple propre-

ment dit ne cessa jamais de parler son vieil idiome allemand d'il y a deux siècles ; et cependant la langue française y était enseignée dans les collèges et les lycées, comme aussi dans toutes les écoles communales.

S'il en est ainsi de nos jours, alors que l'instruction est gratuite et obligatoire, à plus forte raison pouvons nous admettre que les divers idiomes gaulois, parlés par un peuple ignorant soient parvenus jusqu'à nous, si non avec leurs mots anciens, du moins dans la forme primitive de la phrase.

La langue romane, quoique parlée dans toute la France, n'en fut pas moins la langue d'une classe de privilégiés : le peuple en comprenait le sens, mais il n'employait jamais la langue des Troubadours et des Trouvères pour les besoins ordinaires de la vie ; pas plus qu'en Provence, les habitants de cette région ne parlent la langue de Mistral et de ses disciples.

Au ^{xiii}^e siècle la langue romane se transforme presque d'elle-même, et de cette transformation naquit la langue française qui devint au ^{xv}^e siècle la langue officielle de l'Etat.

Lasse d'une cruelle immobilité, la pensée s'enhardit et tend à se dépouiller de la forme des langues étrangères ; l'humanité se réveille, prend courage et entrevoit des horizons nouveaux.

Savants et lettrés, poètes ou artistes, vont faire revivre la langue de leur primitive enfance en l'enrichissant de mots nouveaux, lui permettant de traduire tous les sentiments du cœur et les conceptions de l'esprit ; et bientôt nous verrons notre idiome national prendre rang à côté du grec et du latin.

François 1^{er}, ami des lettres et des arts, favorise de tout son pouvoir artistes, savants et poètes ; sa haute protection attire les uns et les autres dans sa capitale ; et Paris, dès cette heure, devint le foyer intellectuel non seulement de la France, mais encore de l'Europe entière.

L'Ile de France, comme toutes les autres provinces, avait un dialecte particulier ; pour se faire comprendre des masses, savants et lettrés devaient donc parler la langue des Parisiens.

Sans doute cette langue était pauvre de mots scientifiques et littéraires, mais ces mots existaient déjà en grec ou en latin ; on n'ent donc qu'à les introduire dans l'idiome de Paris qui n'était autre que celui de l'Ile-de-France.

Cet idiome étant une langue à construction directe, la langue française qui n'est que la continuation de ce dialecte enrichi d'un grand nombre de mots scientifiques et littéraires ne pouvait être elle-même qu'une langue à construction directe, comme l'idiome qui lui donna naissance.

De plus, et par les mêmes raisons si notre langue nationale n'est que la continuation du dialecte de l'Ile-de-France, et que celui-ci ne soit qu'un dérivé de la langue gauloise comme conséquence, la langue française ne peut-être qu'un dérivé de cette langue.

Ainsi créée par les savants et les lettrés, la langue française n'avait plus qu'à être polie par l'usage.

Les alliances royales avec des princesses étrangères y apportèrent des mots nouveaux, et le langage de la cour lui donna de la souplesse et de l'élégance.

La nouvelle reine, espagnole ou italienne, toujours suivie en France par un brillant entourage de nobles princesses et de grands seigneurs ; comme tout soleil levant, la reine et sa suite eurent des admirateurs.

Un mot prononcé par elle, qu'il fut italien ou espagnol, fut le bienvenu, et, pour plaire à la reine on ne manqua pas de le lui rappeler; le temps aidant, il s'incorpora dans la langue française ainsi qu'une foule d'autres cueillis au pied du trône.

Comme la langue italienne et la langue espagnole se composent l'une et l'autre d'un grand nombre de mots d'origine grecque et surtout latine, certains d'entre eux devenus français semblent nous avoir été légués par la Rome antique, alors qu'il ne nous sont parvenus qu'indirectement en passant par l'Espagne et l'Italie,

Le but que nous nous sommes proposé d'atteindre n'a pas été de rechercher l'origine des mots qui composent notre langue nationale, nous avons voulu simplement indiquer comment certains mots étrangers se sont successivement introduits dans la langue gauloise d'abord, et ensuite, comment par droit de succession, ils font aujourd'hui

de la langue française sans pour cela en avoir altéré la construction.

Si toutes les langues anciennes de l'Europe étaient des langues à inversion et que l'idiome gaulois seul fût une langue à construction directe ; comme un fait de cette nature ne saurait être attribué au hasard, une cause lui donna donc naissance, et cette cause nous allons essayer de la mettre en lumière.

Les historiens de l'antiquité et César lui-même, reconnaissent que les Gaulois étaient braves et courageux ; qu'ils combattaient demi-nus contre des ennemis bardés de fer, et que le mépris du danger les rendaient toujours redoutables sur le champ de bataille.

Les soldats croyaient à un seul Dieu créateur de toutes choses et à l'immortalité de l'âme. Cet article de leur foi religieuse avait fait naître dans leur esprit la croyance à l'existence d'un autre monde dans lequel ils allaient revivre après leur décès, source probable de leur courage parfois surhumain.

Ne connaissant pas l'enfer des chrétiens, la crainte de la mort, dont le mot seul fait secrètement trembler les athées, leur était inconnue.

Souvent ils se prêtaient de l'argent à la seule condition que le débiteur se libérerait dans l'autre monde ; de même qu'il n'était pas rare après le décès d'un ami, de voir le survivant se donner volontairement la mort pour ne pas être séparé de lui.

Considérés au point de vue physique et de leurs penchants naturels, les Gaulois étaient grands, forts et robustes quoique vivant de peu ; le sang généreux qui coulait dans leurs veines les rendait présomptueux et fiers.

S'ils étaient capables de toutes les folies, ils étaient aussi capables de tous les dévouements.

Les plus jeunes et les plus beaux sollicitaient l'honneur d'être placés au premier rang quand sonnait l'heure des combats.

En outre de ces sentiments chevaleresques qui enfantèrent une race de téméraires et souvent des héros, les Gaulois avaient deux passions : « manier fortement l'épée et finement la parole. » (Caton.)

Non seulement les chefs gaulois prononçaient de grands discours patriotiques capables d'entraîner les masses alors que la patrie était en danger ; mais encore, le peuple lui-même aimait à pérorer en public, racontant le plus souvent des histoires d'une vérité douteuse, et auxquelles il finissait par croire après les avoir débitées un certain nombre de fois.

Semblables aux discoureurs de notre époque, et ils sont légion, leur faconde intarissable les portait naturellement à exagérer leurs récits.

Ajoutons que hommes et femmes avaient un goût très prononcé pour le brillant et la parure, et nous aurons une idée assez exacte des tendances naturelles et du caractère de nos ancêtres avant la conquête des Gaules.

Comme le présent rappelle toujours un peu le passé, en disant qu'en France tout le monde est un peu de Tarascon, A. Daudet aurait pu ajouter que les Tartarins du présent, ne sont que les dignes descendants des Tartarins du passé.

De l'exposé ci-dessus, comme aussi et surtout de l'appréciation de César après la conquête des Gaules : « La République n'a maintenant rien à craindre ; il n'y a plus de Gaulois. » On a bien le droit d'affirmer que les Gaulois étaient braves et courageux, et que ces qualités parfois surhumaines les préservèrent pendant bien des siècles des horreurs de la servitude.

Les Gaulois, dit encore César « sont des hommes francs, loyaux, peu forts à dresser des ambuscades ; ils combattent avec le courage, non avec la ruse. » et les historiens grecs et latins ajoutent qu'ils allaient droit à l'ennemi briguant toujours le premier rang.

Comme une langue ne saurait être que la fidèle image du peuple qui la créa, la langue gauloise ne pouvait donc que rappeler par l'ordre et la construction de la phrase, le caractère, les croyances et le tempérament de ceux qui lui donnèrent naissance.

Si les Gaulois aimaient à briller au premier rang, alors qu'il s'agissait d'un ennemi à combattre, tout porte à croire qu'ils n'hésitaient pas non plus à se mettre en avant quand ils racontaient les faits d'armes auxquels ils avaient pris part ou dont ils avaient été les héros.

Tout fait présumer aussi qu'à ce moment, malgré leur faconde accoutumée, ils allaient droit au but sans ruse et sans détour pour exprimer loyalement leur pensée.

Chefs et soldats avaient donc une tendance naturelle à suivre l'ordre logique dans la construction de la phrase : J'ai dit, j'ai fait ; le sujet dans leur esprit étant inséparable du verbe, unique moyen pour être réellement clair et précis.

Pour les orateurs populaires dont parle Daudet, à défaut de courage et de la bravoure militaire, leur prétention et leur vanité les faisaient toujours se mettre en évidence ; et s'ils n'avaient rien fait, ils avaient au moins tout vu, tout prédit.

N'est-ce pas ce qui se passe actuellement dans nos réunions plus ou moins politiques où le *Moi* est toujours le premier mot de la harangue ?

Au point de vue de la construction de la phrase, le résultat est absolument le même que ce soit un militaire ou un orateur populaire qui parle.

C'est donc au courage des Gaulois, au caractère et au tempérament de ce peuple, à ses croyances religieuses, comme aussi à sa droiture et à sa loyauté qu'est dû, croyons-nous, l'ordre logique dans la construction de la phrase gauloise, dont la phrase française est l'unique héritière en Europe.

Descendants des Gaulois ! pourquoi chercherions-nous les racines de notre idiome national à Athènes ou à Rome.

Les mots dont se compose la langue française, quoique le plus grand nombre en soit d'origine grecque ou latine ne sont en réalité que des bijoux dont elle se pare.

A défaut de preuves certaines, les Gaulois ignorant l'art d'écrire, j'ai l'honneur, Messieurs, de soumettre à votre bienveillante appréciation cette modeste étude sur l'origine de la langue française.

Gros, Architecte.

Alais, le 29 novembre 1898.

ALPHONSE DAUDET ET NIMÈS

A l'heure où la France perdait ce maître du roman des êtres et des choses dont le nom est une gloire de notre patrie et de notre vieille cité : Alphonse Daudet ; tous ceux qui ont un nom dans les lettres, ont tenu à honneur de lui payer le juste tribut d'éloges que son œuvre méritait : Biographies, souvenirs, anecdotes ont rempli les colonnes de tous les quotidiens et les publications périodiques les plus graves ont salué respectueusement celui qui emportait avec lui le charme de l'exquise pensée toute enveloppée dans la grâce d'une langue personnelle, gaie, capiteuse même parfois. Une souscription publique ouverte dans sa ville natale a permis de lui élever un monument, auquel un des maîtres de la sculpture moderne a consacré son génie et son cœur.

Cependant tout n'a pas été dit encore sur l'œuvre si considérable que Daudet a légué à la postérité. Le sujet est si vaste et parfois si complexe. Il n'est certes pas dans notre intention de présenter ici une étude approfondie des œuvres de Daudet : ce serait une trop lourde charge pour nos forces et trop souvent notre admiration nuirait à notre critique. D'ailleurs le thème d'un semblable travail est posé dans les comptes-rendus littéraires publiés depuis un

demi-siècle et de plus compétents que nous accompliront cette étude pour le plus grand éloge du maître regretté.

Nous nous bornons ici à signaler les liens qui le rattachent au sol natal.

A ne considérer que sa vie, écoulée toute entière loin de Nîmes, il semblerait que notre compatriote ait oublié son pays d'origine : certaines de ses œuvres toutes empreintes qu'elles soient des vives couleurs du midi sont plutôt inspirées par la terre de Provence que par nos garigues. Cependant en certains de ses romans nous retrouvons aisément les paysages, les monuments, les caractères que nous pouvons considérer ou apprécier autour de nous.

En cette ville même, quelques-unes des productions de notre compatriote, ont été près de soulever des tempêtes : on lui reprochait d'avoir non seulement copié sur nature mais encore d'avoir déformé, et d'excellents esprits ont craint un instant qu'au lieu de faire œuvre d'observation générale, il se soit laissé entraîner en une satire trop vive et quasiment acerbe. S'il ne nous appartient pas de rechercher quelle était la pensée intime de Daudet. Nous pouvons dire hardiment que c'est une erreur de chercher toujours à mettre un nom au-dessous de celui du héros d'un roman. On est, il est vrai, frappé tout d'abord, par certaines analogies superficielles ; similitudes de noms ou de situations, les rapprochements sont alors faciles. Mais si l'on creuse un peu plus, on s'aperçoit aussitôt que si tel trait se rapporte à tel personnage connu, mille autres démontrent que c'est faire fausse route que poursuivre la comparaison.

Le personnage principal d'un roman, surtout dans

les œuvres de Daudet, est toujours formé de mille traits observés sur plusieurs individus, de même que l'artiste voulant représenter un être absolument beau devra recourir à plusieurs modèles.

Si les nécessités d'une vie laborieuse n'ont pas permis à Daudet de venir fréquemment, suivant une expression populaire, se retremper au sein de son pays natal ; du moins on ne saurait nier que sa naissance et son origine n'aient eu une influence sur son esprit.

Où retrouve-t-on cette influence ? c'est là ce que nous nous proposons de rechercher.

Le sang bouillant du nimois frémit à chacune de ses pages et l'outrance de sa raillerie n'est autre chose que la verve méridionale qui vibre, flagelle et... exagère : quand ses couleurs sont trop vives, ses caractères excessifs, quand il nous apparaît décevant ou saisi d'enthousiasme, n'est-ce pas le midi qui l'enveloppe en entier ?

Certes oui ! Daudet est bien nôtre : sa gloire procède et de notre ciel si bleu et de notre soleil si chaud. Et c'est bien en son œuvre que l'on peut lire notre pensée triste comme nos garigues, ou joyeuse comme nos amandiers fleuris, mais embaumée toujours de tendresse comme nos collines émaillées de thym, de genièvre et de romarin.

*
* *

Les chants qui ont bercé notre enfance, les impressions premières, qui ont ému notre âme, restent gravés en caractères indélébiles dans notre souvenir ; les épreuves mêmes que nous avons traversées se représentent à notre esprit, non plus poignan-

tes, mais en quelque sorte comme une vision doucement attendrie. N'est-ce pas bien là, le sentiment qu'éprouve celui qui lisant « le Petit Chose » s'efforce de pénétrer la pensée intime de l'auteur ? Dans cette œuvre en effet, à travers la fiction nous percevons souvent les battements du cœur de Daudet. Le paysage d'abord est bien nimois. Cette grande fabrique précédée d'une cour ombragée par des platanes et s'ouvrant sur une rue poussiéreuse mais ruisseyante de lumière ; ce jardin quasiment abandonné, aux massifs pittoresquement enchevêtrés, qui permet au petit Eyssette de jouer au Robinson, ne voyons nous pas tout cela dans tel ou tel de nos faubourgs ? Et lorsque le père Eyssette, dépossédé de sa fabrique, émigre avec les siens vers le nord, après la joie enfantine qu'éprouve un instant le « Petit Chose » à la pensée du voyage, ne le voyons-nous pas s'attendrir tout à coup ; se retourner vers ce premier logis qu'il ne reverra plus, et, tout accablé de tristesse, courir dans ce grand jardin pour cueillir la fleur écarlate d'un grenadier favori, comme pour emporter un éternel souvenir du pays natal !

Cette fleur aux couleurs éclatantes peut se faner, elle a reposé une instant sur son cœur, et il s'en est trouvé presque consolé. Viennent les angoisses ou la misère ; viennent les labeurs austères ou rebutants ; en son âme toujours brillera le reflet du soleil intense du midi.

L'arrivée à Lyon, par un brouillard glacé, nous impressionne surtout par comparaison : le « Petit Chose » y sera toujours malheureux : il semble même que sous ce ciel brumeux il ne puisse y avoir place pour le bonheur. Cette sensibilité qui associe pour

ainsi dire l'ambiance à notre état d'esprit, est bien la caractéristique de nos concitoyens, dont la joie ne saurait être complète un jour de mauvais temps. Après de dures années d'épreuves et de misères, Paris est là qui l'attire, Paris ville promise à ses ambitions, et la splendeur de la capitale effacera la tristesse que de longs hivers pourraient lui causer. A Paris le « Petit Chose » rencontrera un frère tendrement aimé et deux yeux noirs captiveront son cœur. Qu'importe si ces drames sont mauvais ! et s'il est réduit à vendre de la porcelaine, il aura du moins trouvé le bonheur. N'aura-t-il pas suivi l'exemple de bien de ses compatriotes qui tout en s'adonnant aux affaires, ont su garder en leur esprit assez de poésie pour enrichir notre patrimoine d'exquises productions.

Mais de ces pages attachantes il se dégage une sorte de vague mélancolie qui enveloppe tout le roman. Nous pouvons sourire, parfois, sans perdre un instant le sentiment d'intérêt attendri avec lequel nous suivons le héros dans son existence. Aussi toute autre est l'impression que nous cause la lecture de Numa Roumestan.

Ici, l'intérêt est peut-être plus vif : l'intrigue plus captivante ; mais aussi combien les sentiments sont-ils plus violents !

Ce remueur d'hommes qu'est Roumestan est-il des bords du Rhône ; ou bien est-il un descendant d'un de ses cadets de Gascogne à la verve intarrissable à l'esprit aventureux ? Il serait malaisé de le déterminer ; Daudet ayant su réunir dans ce même personnage les traits caractéristiques de ces deux races voisines et pourtant si différentes. Assurément Numa est plus menteur qu'on ne s'aurait l'être en notre

ville ; et certains de ces mensonges à la fois audacieux et naïfs paraissent appartenir aux pays de M. de Crac, si l'on en croit la légende, plutôt qu'au nôtre. Gardons-nous, cependant, de croire que Daudet ait voulu stigmatiser toute une race dans le caractère bouillant et vaniteux de son héros. Souvenons-nous que si la nationalité, l'origine, ont une influence sur le caractère d'un homme ; l'éducation, la profession contribuent puissamment à imprimer à son esprit sa tournure définitive.

L'auteur nous fait comprendre combien la lutte pour la vie, les débuts difficiles, l'ambition enfin ont modifié Roumestan. Bon et généreux il l'est certes, désireux de plaire il voudrait être aimé, compatissant aux souffrances, il voudrait soulager toutes les misères. Mais sa vie est toute en surface ; il n'a ni le temps de suivre ses bonnes inspirations, ni la curiosité de s'enquérir des pensées de ceux qui l'entourent. La politique l'a entraîné dans son tourbillon, et la vie fiévreuse qu'elle lui fait mener ne lui permet pas d'interroger sa conscience. Il est des hommes sobres d'ailleurs qui se grisent en parlant, Numa Roumestan est de ceux-là. Bien plus il est naïvement surpris parfois qu'une intention, non suivie d'effet d'ailleurs, ne lui attire pas de reconnaissance. Je n'oserais dire que cela est nimois, mais en tout cas c'est bien méridional. Enfin devenu le grand homme d'un parti, il est entouré de quémandeurs acharnés qu'il faut satisfaire par des paroles au moins si des actes sont impossibles ; de là les mensonges quotidiens qui ont déformé sa nature et creuseront un abîme infranchissable entre sa femme et lui.

Ce qui précède indique bien que Daudet n'a point

voulu dépeindre un nimois dans le caractère complexe de Numa Roumestan. Le vrai nimois de vieille race nous le retrouverons plus loin et certes celui-là est sympathique au plus haut point. Toutefois notre compatriote s'est bien souvenu de Nîmes quand il décrit les Arènes. Lorsque le vieil amphithéâtre est envahi par une foule joyeuse, conviée à un spectacle en l'honneur de son grand homme. Tout un peuple bravant le soleil pour savourer ce plaisir toujours nouveau de se retrouver dans les Arènes. Ces cris, ces interpellations qui s'entrecroisent ; ne les entendons nous pas chaque fois qu'un spectacle ouvre les grilles à la population avide de se répandre dans les galeries ou de se presser sur les gradins du cirque ? Et lequel d'entre nous n'a pas souri ; quand Roumestan se souvient mélancoliquement de l'époque déjà lointaine, où léger d'argent mais mince et svelte il se glissait entre deux barreaux pour goûter la joie de pénétrer dans ses vieilles Arènes. Aujourd'hui encore quel nimois ne peut voir au prix de quelles ruses nos gamins s'efforcent de franchir cette barrière si sévèrement gardée.

Dans cette œuvre il est un personnage qui bien qu'au second plan, mérite notre attention, c'est Méjean, le secrétaire de Roumestan « méridional aussi mais du midi cévenol, le midi des pierres qui tient plus de l'Espagne que de l'Italie. » N'est-ce pas le nôtre.

Méjean est ambitieux : il a un cœur ardent, mais il est plus froid d'apparence. Intelligent et avisé il se débarrasse de son goût de terroir, si l'on peut dire. Il s'assimile vite les usages et les manières de la capitale et saura réprimer toutes les exubérances dont son patron émaillera ses paroles et ses gestes.

C'est bien le descendant de ces populations rudes et laborieuses des Cévennes qui n'ont aucune parenté avec la race provençale.

Il est aisé de le voir, dans les deux œuvres que nous venons de rappeler, Daudet s'est bien souvenu de sa ville natale ; mais dans les Rois en exil, il précise. C'est un quartier de Nîmes qu'il décrit : et de tous les personnages du roman un des plus sympathiques sera un Nimois.

Un roi sans volonté, esclave de ses passions et paraissant avoir perdu toute dignité morale en même temps qu'il perdait sa couronne ; une reine grande et noble au cœur vraiment royal mais cruellement déçue dans ses espérances de reine, d'épouse et de mère. Enfin la perfidie, la trahison, la sottise environnant le couple royal. Ce serait une trop douloureuse histoire si l'œuvre n'était en quelque sorte illuminé par la sympathique figure d'Elysée Mèrault.

Si sa taille est médiocre, ses traits irréguliers, son teint pâli par le travail et la souffrance, son cœur est ardent et pur, son âme vraiment forte. Il se dévoue corps et âme à la tâche qu'il a entreprise, et sera, quoi qu'il advienne, toujours fidèle à sa foi comme à ses convictions. Il n'oubliera jamais ni la maison de son père, ni les sentiments qui ont ému son enfance.

Ici Daudet est bien Nimois : sa description de l'enclos Rey en fait foi ; et quoiqu'elle soit bien connue de tous, elle est trop exacte et trop pittoresquement écrite pour que nous hésitions à la transcrire ici :

« Lorsqu'Elysée Mèrault pensait à son enfance, et il y pensait souvent, car toutes les impressions fortes de sa vie étaient là ; voici régulièrement ce qu'il

voyait : une grande chambre à trois fenêtres, inondées de jour et remplies chacune d'un métier Jacquart à tisser la soie, tendant comme un store actif ses hauts montants, ses mailles entrecroisées sur la lumière et la perspective du dehors, un fouillis de toits de maisons en escalade, toutes les fenêtres également garnies de métiers où travaillaient assis deux hommes en bras de chemise, alternant leurs gestes sur la trame comme des pianistes devant un morceau à quatre mains. Entre ces maisons, de petits jardins en ruelle grimpant la côte, jardinets du Midi, brûlés et pâles, arides et privés d'air, pleins de plantes grasses, de cougourdières montants, et que de grands tournesols, larges épanouis vers le couchant, avec l'attitude penchée des corolles cherchant le soleil remplissaient de l'odeur fade de leurs graines mûrissantes, odeur qu'après plus de trente ans, Elysée croyait sentir encore quand il pensait à son faubourg. Ce qui dominait cette vue du quartier bourdonnant comme une ruche, c'était la butte pierreuse sur laquelle on l'avait bâtie, et quelques vieux moulins à vent abandonnés, anciens nourriciers de la ville, que l'on conservait pour leurs longs services, dressant là-haut le squelette de leurs ailes, comme de gigantesques antennes brisées, et laissant se détacher et fuir leurs pierres dans le vent, le soleil et l'âtre poussière du midi. Sous la protection de ces moulins ancêtres, s'étaient gardés là des mœurs et des traditions d'un autre temps. Toute la bourgade, on appelle aussi ce coin de faubourg l'Enclos Rey était, elle est encore ardemment royaliste. »

Cette âme de Mèrault toujours égale à elle-même est certes une des plus fortes et aussi une des plus

exquises créations de Daudet. Il a fallu peu de temps pour que le roi lui apparut ce qu'il était en effet ; « un fantoche. » N'importe il se dévouera. Nulle ambition pour lui-même. Aucun désir de grandeur, il ignore la soif de l'or, et, semblable à ce ministre de l'antiquité qui avait gardé en un lieu secret les pauvres habits qui le couvraient avant sa fortune, logé dans l'hôtel du roi, il gardera sa modeste mansarde.

Maïs sa pensée est grande, son cœur tendre et un instant il s'émeut devant la beauté, mais surtout devant la grandeur morale de la reine. C'est peut-être de l'amour, mais c'est un amour bien pur, psychique, si j'ose dire.

Cependant un accident terrible frappe son royal élève. Il en est l'auteur involontaire. Lui, Méraut, qui aurait donné sa vie pour ce pauvre petit prince, et cette reine si grande, qu'il voudrait voir sur un trône... qu'il désirerait heureuse... l'a chassé.

C'en est fait. Il ne peut survivre à son désespoir — et son pauvre corps, usé par toutes les souffrances de sa vie ne peut supporter l'horrible détresse qui brise son cœur..... Terrassé par le mal qui depuis longtemps le minait : il est à son dernier soupir. Résigné, aucune plainte contre cette famille royale qui cause sa mort. Et, lorsque son élève vient lui donner son pardon, après un regard vers celle qu'il révère entre toutes ; il meurt en poussant ce cri, raison d'être de son existence : Vive le Roi !

*
**

Dans les trois œuvres que nous venons de rappeler au lecteur, nous avons sans peine retrouvé la fidèle mémoire que Daudet avait gardé de sa ville

natale. Dans Sapho et aussi dans Jack, l'on peut voir encore avec quelle complaisance le maître évoque les traits caractéristiques du nimois de vieille race. (La description du mazet par exemple). Mais nous ne voulons abuser ni de la bienveillance du lecteur ni de la gracieuse hospitalité qui nous est accordée par la *Revue* ; d'autant plus que nous pensons avoir suffisamment démontré, en admettant que cela fut nécessaire, que Daudet n'est pas seulement nimois par la naissance, mais qu'il l'est encore par le souvenir, l'esprit et le cœur.

MAURICE DE GROLIER.

L'accueil sympathique, la large hospitalité qu'Alphonse Daudet réserve toujours à ses compatriotes même et surtout les plus humbles et les moins connus témoignent assez de la bonté de son cœur et de l'absence de tout fiel dans cette âme si impressionnable. Nous devons faire cependant nos réserves sur l'abus qu'il a fait inconsciemment sans aucun doute de certains noms et de certaines caractéristiques. La réserve s'impose à ceux qui écrivent pour l'avenir immortel. On cherche encore les clefs de Rabelais et de la Bruyère. On cherchera sans doute celles d'Alphonse Daudet ; mais il est fâcheux qu'il ait trop facilement autorisé des assimilations, que nous savons, nous ses compatriotes, inexactes et fausses, mais que la postérité sera tentée de faire trop aisément « Tartarin », « Le Nabab », d'autres encore sont bien des êtres tout d'imagination ; leur immortel créateur, en soulignant leurs figures de noms ou prénoms particuliers, a obligé les érudits futurs à le démontrer. Ce fut un tort, et la *Revue*, fidèle gardienne des renommées du midi, se doit de le signaler. Cela n'enlève rien à la profonde et sincère admiration que l'on professe ici pour le grand écrivain dont Nîmes est si justement fière. (*N. de la R.*)

LE CLOS CASCAVÈU

A M. Ch. Formentin.

Le joli petit clos, Monsieur, le joli petit clos au pied de Sainte-Victoire, avec sa maisonnette lézardée, sa haie d'aubépine et sa terre maigre, où le roc affleure, qui lui fait une robe rouge. Il a bien cinquante mètres de long ; un petit sentier le traverse, serpente entre les fraises rouges et les grappes sanglantes étalées sur l'habit vert des groseillers. Au fond, entre deux pommiers nains, autour d'une carcasse de pavillon s'enroulent les liserons et leurs clochettes délicates, et ça et là, plantés sur le roc capricieusement comme des chèvres, quelques oliviers vêtus d'argent, qui tremblent sans cesse, abritent en tout temps les cigales. Près de la maison, il y a une treille donnant un peu d'ombre et un figuier aux larges feuilles qui nourrit les oiseaux du ciel ; devant elle, quelques roses pourpres, des œillets blancs, des violiers de velours jaune au milieu des touffes de thym font un minuscule parterre agreste. Et tout autour, sous l'azur, dans la lumière, le paysage semble dormir.

Cascavèu... c'est le domaine du capitaine Bontant. Le capitaine a la moustache en croc, la barbiche raide, de petits yeux brillants derrière des lunettes, des milliers de rides sur son front et ses joues roses.

J'aime le voir courbé en deux, une main sur sa canne et l'autre sur sa hanche, avec son chapeau de paille pointu, sa redingote tachée d'huile. Dans Cascavèu, où les mots résonnent et carillonnent, il se redresse parfois, pour crier de sa voix chevrottante comme il faisait jadis aux jours de commandement : « En avant. »

Et au-dessous de lui dans la coupe où viennent mourrir les vallonnées, l'écho reveillé, vibrant comme le cristal, chante trois fois sur un mode qui semble ironique, tant les mots sonnent lointains et grêles : « En avant... en avant... en avant... » Et tandis que la musique des sauterelles crépite, le capitaine ébloui à des visions de chevauchées et de batailles, devant la masse grise de Sainte-Victoire qui découpe ses fines arêtes dans l'azur.

Aujourd'hui, 4 mai, en sortant du petit pavillon où sur une table de marbre, entre deux verres, il a placé une bouteille de vin cuit, une assiette de « croquants » et un bouquet rustique, le capitaine a crié : « Vive Madame Monique Bontant. »

— « Vive Madame Monique Bontant » a crié le capitaine et l'écho a paru s'étonner, les sauterelles ont cessé un instant de bruire, les clochettes du pavillon se sont penchées vers lui curieusement. Alors il s'est élancé vers la maisonnette ; s'inclinant jusqu'à terre, il a offert le bras à la petite vieille, qui glissait comme une souris par l'entrebaillement de la porte. Et ils trottaient tous deux, par le jardin, suivant la haie, le chapeau de paille pointu incliné vers la coiffe blanche, un petit sourire errant sur leurs lèvres fanées, de petites larmes perlant au coin de leurs yeux.

Arrivé au pavillon, le capitaine installe Madame

dans un vieux fauteuil de jardin. Et pendant qu'elle ramène la longue traîne de sa robe luisante d'usage, il prend le bouquet d'une main tremblante... Il l'a posé sur son cœur, il est devenu tout rose, ses lèvres tremblotent et il commence :

— Madame... Chère Monique...

Oh ! alors comme tout est silencieux ! Les clochettes, s'inclinant les unes vers les autres, pressent leurs corolles pour mieux comprendre, le feuillage frissonne, et Monsieur Bontant croit entendre derrière lui : « Chère Monique... nique... nique... »

Il en perd le fil de ses phrases et se retournant, il voit un rossignol, qui pousse des zezaiments moqueurs, piqué sur ses jambes fines, le bec pointu tendu en avant, la queue en l'air tachant de safran sa robe noire. Et Monsieur Bontant s'écrie : Petit polisson... petit polisson... »

Mais le rossignol n'a pas peur et se campe pour la lutte. Alors Madame froissée, se lève et s'enfuit, suivie par son mari implorant : « Monique... Voyons Monique... » et se retournant pour crier à l'oisillon qui les poursuit de fleurs en fleurs : « Petit polisson... petit polisson... »

Le capitaine ne souhaitera pas cette année la fête à sa femme, s'il ne l'a pas vengée du rossignol. Il a décroché son vieux fusil et sa poire à poudre, et il s'est assis sous le pavillon l'arme en arrêt. Ses yeux clignotent malgré lui, une buée lumineuse monte de la terre, le ciel est de feu, le soleil brûlant et la brise qui chante dans le feuillage berce son chagrin.

Tout doucement, tout doucement, le capitaine se verse deux doigts de vin cuit. Le vin rit en tombant dans le verre, et les gouttes semblent des rubis. Une douce chaleur envahit sa poitrine, monte à sa

gorge et ferme ses yeux. De ses narines qui palpitent, s'échappe par moment, un murmure sonore, et tout honteux, alors, il ouvre de grands yeux. Mais la vertu du vin généreux est grande ; il sent mourir malgré lui sa colère, un alourdissement délicieux saisit ses membres et il s'endort, le pardon sur les lèvres.

Ah ! qu'il dort bien jusqu'à ce que le soleil fut bas à l'horizon et qu'un rayon d'or vint jouer avec sa moustache. Et la voix aigrette des grillels montait dans l'air, quand Monsieur Bontant ayant étiré ses bras, se mit à bailler et à demander doucement : « Monique . Monique où est-tu donc ? »

Un rire discret lui répond, un oiseau bondit sur la table, sautille sur le bord des verres, sur les fleurs du bouquet. Et un petit « oh ! » de stupéfaction échappe aux lèvres arrondies du capitaine. Subitement il revoit toute sa journée, sa femme assise dans le fauteuil, lui-même faisant la révérence, l'insolence du rossignol interrompant son discours et les mettant en fuite, ses projets de vengeance et son lâche sommeil. La rougeur envahit son front de vieux militaire, des larmes de désespoir gonflent ses paupières pendant qu'il cherche d'une main fébrile, le fusil laissé dans un coin.

Le rossignol se retirant de quelques pas se pose sur un groseiller, sa fine silhouette se découpe sur le bleu pâle du jour mourant, sa gorgerette se gonfle, les petites lames de son bec grêle palpitent et divinement tandis que tout se tait, que le soleil semble hésiter à disparaître, il s'écrie : « Aimes-tu le vin cuit, capitaine, aimes-tu le vin cuit. »

Blême de colère, le capitaine a mis ses besicles et ajuste l'insolent. Un jet de fumée blanche, un coup

de feu roulant dans les vallons comme le tonnerre, et une voix éteinte dit : « Il m'a tué. »

Le capitaine court au groseiller dont il écarte les branches et dans un nid d'argile et de brindilles sèches, il trouve le cadavre tiède sur trois œufs blancs tachetés de marron. L'œil de l'oiseau est terne, sa robe déchirée et son bec clos laisse passer une gouttelette vermeille. Monsieur Bontant enlève le nid et fait couler sur les fleurs du bouquet la roséesanglante. Puis il s'écrie devant Sainte Victoire, qui semble endeuillée dans sa robe de violette : « Madame Monique Bontant. »

« Vive Madame Monique Bontant » a crié le capitaine et le soleil est tombé à l'horizon, les clochettes se sont fermées et c'est d'une voix lugubre que l'écho chante trois fois : « Nique Bontant... Nique Bontant... Nique Bontant... »

Monsieur Bontant se sent tout à coup triste et quelque chose murmure en lui : « C'est mal, capitaine. »

D'un air contraint sous les pommiers, il dit à sa femme arrivée seule.

— « Madame, chère Monique, je vous souhaite de longs jours et beaucoup de prospérité. »

Et en baissant les yeux, il tend le nid où dort le rossignol. Puis, sans un baiser, il lui offre le bras pour rentrer à la maisonnette et comme la brise secoue sur eux les pétales des pommiers nains, neige odorante et rose, le capitaine croit voir du sang souiller ses cheveux blancs.

Ils arrivaient sous la treille, quand une voix lamentable jaillit au fond du clos, entrecoupée de sanglots et de larmes felles. Et ils s'arrêtent et aussitôt des pleurs coulent de leurs paupières. Alors elle tendit le nid au capitaine sans dire un mot. Ils re-

vinrent tous deux devant le groseiller vide, et quand Monsieur Bontant, eut replacé le nid sous les feuilles vertes, devant la montagne que les reflets du ciel teintaient maintenant de rose, les deux vieillards s'embrassèrent en sanglotant.

JEAN D'OLIVETTE.

UNE NOTE INÉDITE

SUR L'INTÉRIEUR DE LA MAISON CARRÉE

AU XVII^{me} SIÈCLE

Nous recevons l'intéressante lettre ci-dessous au sujet d'un article de M. Labande, paru le 1^{er} Avril dernier dans la *Revue*. Les documents dont elle révèle l'existence sont du plus haut intérêt pour notre histoire locale ; ils contredisent quelques unes des idées reçues et des dessins qui nous ont été livrés sur la Maison Carrée par nos devanciers. Aussi espérons-nous que la question n'en restera pas là, et que notre excellent collaborateur, M. E. Ballivet satisfera bientôt la curiosité qu'il a fait naître, parmi tous ceux qui s'occupent de notre archéologie locale.

Je viens de lire, Monsieur le Directeur, dans le numéro du 1^{er} Avril 1900, de la *Revue du Midi*, l'intéressant article, écrit par M. L. H. Labande sous ce titre : *Notice sur les dessins des Antiquités de la France Méridionale*, etc.

Cette lecture me remet en mémoire une étude que je me proposais de publier dans la *Revue*, projet que les circonstances ne m'ont pas permis de réaliser. Je prend la liberté de résumer en quelques pages le travail que je comptais faire au profit de l'archéologie Nimoise.

Il existe, à Nîmes, dans une bibliothèque privée, un curieux ouvrage *in-folio* écrit sur les ordres de M. le Gouverneur du Languedoc dans les dernières années du xvii^e siècle. N'étant pas actuellement sur

les lieux, je ne me crois pas autorisé à nommer l'heureux détenteur de cette pièce aussi curieuse que rare. Le volume dont je parle était destiné au Roi Louis XIV, auquel il n'a jamais été remis. Parmi les pièces qui le composent se trouvent des documents, tous inédits, sur l'état des monuments Romains vers 1690. Des plans et des lavis fort bien dessinés accompagnent le texte.

Le dessin le plus intéressant de cette collection est, à mon avis, celui qui donne la coupe longitudinale de l'intérieur de la Maison Carrée qui servait, à cette époque, de chapelle à je ne sais plus qu'elle congrégation religieuse, les Augustins peut-être.

Je vais essayer à l'aide de mes seuls souvenirs de vous esquisser une description de cette coupe, faite dans le sens de la plus grande longueur du petit édifice.

La Chapelle affectait le style de la Renaissance comme l'ancienne chapelle du Collège des Jésuites (ancien Lycée de Nîmes) ; l'ornementation générale était de la plus grande sobriété. La longueur totale, d'une façade à l'autre, se divisait en quatre parties, ou travées. La première, adossée à la porte d'entrée, sous le vestibule auquel on n'avait point touché, contenait de chaque côté un petit escalier conduisant à une tribune d'orgue (?). Cette tribune occupait à peu près toute la largeur du monument romain. Je dis *à peu près*, car celui qui avait construit la chapelle s'était soigneusement gardé de faire porter sa construction directement sur les murs antiques. De la sorte, la Maison Carrée, telle que nous la connaissons, servait pour ainsi parler, d'enveloppe à la petite église.

Aucune fenêtre sur aucune façade, n'avait été pratiquée dans les entrecolonnements. Le jour venait du

plafond et de la toiture. Tout le monde, à Nîmes, sait que le stylobate ou soubassement, l'escalier et la charpente datent de la Restauration, ainsi que le constate l'inscription placée sur le côté qui regarde le Théâtre : REGIS MUNIFICENTIA, etc,

Le constructeur du xvii^e siècle avait donc respecté l'édifice primitif, soit par déférence pour son antiquité, soit par défiance de sa solidité. Après la tribune venaient deux travées plus larges et pareilles, en forme d'arc plein cintre, séparées par un pilastre d'ordre toscan. Ces arcatures semblent destinées à des chapelles latérales peu profondes. La 4^{me} travée formait le chœur ou plus exactement le sanctuaire. L'autel rétable dans le goût italien était accolé à la façade postérieure, celle qui se trouve dans l'axe de la rue de la *Maison-Carrée*.

A quelle époque, depuis 1790 ou 91, ces constructions ont-elles disparu ?

Ne reste-t-il dans les archives départementales aucun document relatif, soit à la démolition de cette chapelle, soit aux modifications, que les architectes, vers 1820, firent subir à la *Maison Carrée* ?

D'autres pourront le chercher.

Il me suffit de prendre date pour ma petite découverte, et de remercier la *Revue du Midi* qui m'a donné l'occasion d'en parler. C'est une question d'archéologie nimoise sur laquelle on pourra revenir et s'étendre avec toutes les preuves nécessaires.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mon profond respect.

J. BALLIVET.

Basse-Terre (Guadeloupe),
le 30 Avril 1900,

MON MASET

La mesure est bien petite.
Mais des fleurs de clématite
En tapissent le contour.
Et lorsque les giboulées
Ont déserté nos vallées,
Quand l'été règne à son tour,
Lilas blancs et giroflées,
Azerolles étoilées
Y déversent à volées
La foi, l'espoir et l'humour.

La toiture vermoulue
Penche sur les cerisiers,
Puis à l'entour des rosiers
Font une masse touffue ;
Sur les murs où les oiseaux
Font entendre leur voix pure,
La vigne de sa guipure
Découpe les verts réseaux.
A côté d'un banc rustique,
S'élève un cyprès antique
Dont l'odeur aromatique
Vous pénètre jusqu'aux os.

Là, pas de maisons voisines.
Pas de plantes assassines,
Beautés cachant un poison.
Volubilis et glycines
S'y déroulent à foison,
Tressant de vertes guirlandes
A des pins que ceux des Landes
Enviraient avec raison.

Etrange et doux phénomène !
Pourvu que je me promène
Au milieu de mon domaine,
Mon cœur est réconforté.
La soif de vivre m'enflamme,
Je sens rentrer dans mon âme,
Comme en voyant l'oriflamme,
L'espérance et la gaité.
J'aime avec idolâtrie
Cette petite patrie
Où me voilà transplanté ;
J'en savoure l'atmosphère
Suave et soporifère,
Avec un divin frison.
Là je suis dans ma maison ;
Le bonheur est dans sa sphère,
C'est elle que je préfère,
Avec elle on ne peut faire
Aucune comparaison.

J. RÉDIER.

Au pied de la montagne
de Saint-Jean, Pompignan
le 31 Mai 1900.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Abbé E. Bouisson, **Sermons et allocutions de circonstance**. — 4 vol. in-18 jésus, 408 pages. Paris, librairie catholique internationale de l'œuvre de Saint-Paul, 1900.

A la lecture des discours de M. l'abbé E. Bouisson, je pensais à ces mots de La Bruyère : « Jusqu'à ce qu'il revienne un homme qui, avec un style nourri des saintes Écritures, explique au peuple la parole divine uniment et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis. » Les conditions que l'auteur des *Caractères* souhaitait, chez le prédicateur, me semblent briller dans les *Sermons et allocutions de circonstance* du directeur du collège de l'Immaculée-Conception : sûreté de la doctrine, connaissance sérieuse des Livres Saints, naturel dans la forme, absence de recherche et de prétention.

Comme chacun sait, le discours de circonstance, c'est toute prédication qui, par son objet, n'entre pas rigoureusement dans le cycle de la liturgie. Prise de possession d'une église restaurée, bénédiction ou dédicace d'un temple catholique, bénédiction d'une cloche, visite à un cimetière, première messe d'un nouveau prêtre, noces d'argent d'un chanoine, d'un supérieur, d'un curé, pèlerinage à un sanctuaire de Marie, fête de l'adoration perpétuelle, adieux à une paroisse, première communion, confirmation, bénédiction d'un mariage, vêtue et profession religieuses, telles sont la plupart des circonstances où M. l'abbé Bouisson a été appelé à porter la parole de Dieu. Faut-il, dans ces divers cas, s'inspirer uniquement du fait contingent et faire de la chaire de vérité une tribune d'universelle congratulation ? Le sympathique collaborateur de la *Revue* ne l'a pas pensé. Après avoir payé la juste tribut d'éloges que peuvent exiger les bienséances oratoires, l'orateur saura s'élever aussitôt à la vérité éternelle : il instruira son auditoire, soit en développant une idée dogmatique, soit en lui donnant une leçon de morale. De la circonstance particulière, il dégagera l'enseignement général qu'elle contient. Cette méthode donne aux *Sermons et Allocutions* une portée plus haute que l'intérêt du moment et une

utilité qui permettra à nos confrères de les consulter avec fruit.

Cette utilité est d'autant plus grande que le fond de ces divers sermons est toujours emprunté à la Sainte Ecriture. Familiarisé avec nos Livres Saints, l'auteur sait en faire l'application la plus heureuse et présenter, sous une forme nouvelle et saisissante, les idées traditionnelles. *Non nova, sed nove*. Par exemple, y a-t-il quelque chose de plus connu que *l'intrate toti, manete soli, exite alii*, pour l'ouverture d'une retraite ? Que de fois nous avons entendu et prêché nous-mêmes cette pensée de St Bernard ! Mais M. Bouisson saura rajeunir les développements : quelques textes de prophètes, les paroles de Booz à Ruth lui fourniront l'occasion d'offrir à ses lecteurs d'ingénieux aperçus et d'attachantes réflexions.

Parce qu'elle est éternelle et universelle, la vérité catholique a une flexibilité qui lui permet de s'adapter aux besoins de tous les temps. De nos jours, nous avons vu les multitudes se précipiter, avec la foi du moyen-âge, vers les sanctuaires vénérés. Les pèlerinages peuvent se poser comme une énigme devant le philosophe qui veut nous apprendre *comment les dogmes finissent*, ou devant le matérialiste qui en dépit de la méthode scientifique, prétend à l'honneur d'être un singe perfectionné. Pour le penseur, les pèlerinages témoignent, chez l'homme, de la croyance indéracinable, au surnaturel. M. l'abbé Bouisson a plusieurs fois prêché à Lourdes, avec succès, devant des foules innombrables : il leur a dit la parole qui convenait. Il a préparé ses paroissiens à un pèlerinage à N.-D. de Prime-Combe : évitant la sévérité janséniste, il autorise une sainte et légitime curiosité, différente de la curiosité de l'artiste et du mondain.

Cette pondération nous fait entrevoir que l'auteur des *Sermons et Allocutions de circonstance* ne doit pas appartenir à l'école romantique. Ce n'est pas lui qui, suppléera par l'éclat de l'imagination à la force de la pensée ou qui cherchera à déguiser la pauvreté de la doctrine par la vivacité du coloris. Non, M. Bouisson se rattache à l'école traditionnelle et classique. Nous le soupçonnons d'avoir, pour auteurs de prédilection, Bourdaloue et le cardinal Pie. Un fin lettré

nous écrivait au sujet de son recueil : « J'en goûte fort l'élégance et l'onction et j'apprécie fort la clarté de la langue qu'écrit le cher collaborateur de la *Revue du Midi*. » Langue fort saine, en effet, sobre, pure, d'une lumineuse limpidité ; le dessin de la phrase est toujours correct, la période toujours harmonieuse. Oui, ces sermons exhalent ce parfum de piété, appelé onction, charme subtil et pénétrant qui touche le cœur et lui inspire l'amour de Dieu.

Est-ce là un mince mérite, dans un temps surtout où la vérité prend trop souvent un air pédantesque et rébarbatif, où la tribune oublie les traditions d'éloquence, de bon goût et d'urbanité qui furent sa gloire, et où les polyglottes seuls sont capables de lire, sans vocabulaire certains romanciers de renom ?

Des recueils, comme celui de M. l'abbé Bouisson, font honneur à la chaire catholique et à l'Eglise de France : ils montrent à une critique dédaigneuse que le clergé français possède des prêtres modestes, instruits, qui ont de la valeur et du talent.

ALBERT DURAND.

Appel aux Collectionneurs et aux Bibliophiles

Notre collaborateur, M. François Rouvière, prépare un relevé bibliographique des journaux et publications périodiques (politiques, artistiques, religieux, littéraires et autres), imprimés dans le Gard, depuis 1789 jusqu'à 1881.

Il serait heureux qu'on voulut bien lui signaler les collections complètes ou non, même les numéros isolés, des journaux entrant dans le cadre de ses recherches.

Il recevra, avec la plus vive gratitude, les communications qu'on lui fera à ce sujet.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21.

LES MINES DU HAUT TONKIN

Les richesses minières du haut Tonkin ont été beaucoup vantées au début de la conquête. On fondait sur elles de grandes espérances et il est certain que le désir d'en s'emparer, ainsi que le besoin de s'ouvrir une voie de pénétration au Yunnan et dans l'intérieur de la Chine, ont poussé la France à faire acte d'occupation dans ce pays. Les explorations et les recherches devenues plus faciles depuis la pacification ont un peu calmé la *fièvre de l'or* : si les gisements miniers sont nombreux dans le haut Tonkin, s'ils sont connus depuis longtemps, leur exploitation est parfois fort difficile et peu rémunératrice.

Nous devons à un jeune officier, que son service appelle à parcourir fréquemment la contrée et à en faire le levé topographique, des renseignements particuliers sur les mines du 2^me territoire militaire, qui a pour chef-lieu Cao-Bang, sur le Song-Bang-Giang, affluent de droite de la rivière de Canton, à environ 130 kilomètres au Nord-Ouest de Lang-Son et à 40 kilomètres de la frontière chinoise du Quang-Si.

Le haut Tonkin est formé par le prolongement des montagnes, qui ont leur nœud orographique dans le Yun-Nan et se dirigent parallèlement vers le sud.

Ces montagnes forment ligne de partage, d'une part, entre la rivière de Canton et le Song-Koi (fleuve Rouge); d'autre part, entre celui-ci et le Mé-Kong, qui arrose la Cochinchine. Leurs sommets rocheux et dentelés atteignent jusqu'à 1500 et 1800 mètres. Parfois retrécis en une espèce d'arête, couronnée par un sentier qui n'a pas plus de 0^m40 de largeur, bordée de profonds et dangereux précipices, ces sommets s'étalent le plus souvent en plateaux dont l'altitude varie de 1000 à 1200 mètres.

Les plateaux rocheux sont ondulés et parsemés de cirques plus ou moins vastes, affectant la forme de cratères de volcans, mais dus en réalité à l'effondrement des couches sous-jacentes. Les eaux se sont frayé passage à travers ces masses calcaires et y ont créé de profonds défilés, souvent obstrués par d'énormes débris amoncelés. Ce sont alors des cluses, qui, dans les parties plus larges de la vallée donnent naissance à des lacs et, dans les parties plus resserrées, à des cascades, à des rapides, qui gênent la navigation. Les plateaux rocheux et dénudés sont raccordés à la vallée par des mamelons terreux couverts d'une luxuriante végétation : c'est la forêt ou la brousse à travers laquelle nos colonnes ont dû si souvent se frayer un passage le coupe-coupe en main. Sur les plateaux surgissent fréquemment des buttes rocheuses dont le sommet est couvert de végétation. Cette structure particulière du sol rend fort difficiles les communications d'une vallée à l'autre et on comprend que les forêts, les rochers, le dédale des cirques, l'absence totale de routes aient offert longtemps des refuges impénétrables aux bandes pirates, qui rançonnaient les populations des marches chinoises, les tenaient courbées

sous la terreur et le plus souvent, avec la complicité de celles-ci, échappaient à nos poursuites.

Les eaux pluviales très abondantes à l'époque de la mousson du Sud-Est, trouvent dans le sol calcaire de nombreuses fissures, de grandes failles dans lesquelles elles s'engouffrent, forment des rivières souterraines et reparaissent plus bas, sur les flancs des mamelons terreux. Elles lavent ainsi l'intérieur des masses rocheuses, le fond des cirques et forment de grandes alluvions, des dépôts puissants de sable qui contiennent de nombreuses parcelles de métal : or, argent, fer, étain, cuivre, plomb et molybdène.

La montagne la plus élevée de la région, le Cao-Vac, à environ 50 kilomètres au Sud-Ouest de Cao-Bang, est celle qui paraît renfermer dans son sein le plus de gisements miniers. Apre, difficile, aux sommets escarpés, elle laisse échapper de ses pentes autrefois boisées de nombreux cours d'eau, d'impétueux torrents, qui vont dans les directions les plus opposées, former dans les vallées des dépôts chargés de paillettes d'or et de fragments de quartz, de mica, de molybdène. On y trouve fréquemment des pépites d'or de la grosseur d'un grain de blé. C'est la région minière par excellence. Ces gisements connus depuis longtemps ont été exploités, puis abandonnés à différentes reprises en raison de l'insécurité du pays ou du régime politique auquel il était soumis.

Les exploitations les plus importantes, et les plus anciennes à en juger par les nombreuses scories qui en couvrent les abords, sont d'abord celles de Ngan-Son (*montagne d'argent*), au Sud-Ouest de Cao-Bang, entre les sources du Song-Hiem et le haut Song-Gam, puis celles de Nguyen Binh, plus au Nord, et

enfin celles de Yen-Tinh, plus au Sud-Ouest. Gérées par des Chinois pour le compte des Mandarins de la Province, elles ont été très prospères avant la conquête. De nombreuses colonies de Célestes s'y étaient installées pour travailler aux mines et y faire travailler les indigènes. Par leur mélange et leur croisement avec les Annamites, les Chinois n'amenant nulle part leurs femmes, elles formaient une population assez dense, mais ces colonies ont disparu avec leurs grands patrons, qui, la plupart du temps, n'étant autres que des fonctionnaires ou des chefs militaires ont dû se retirer devant l'invasion. D'autres mines ont été abandonnées avant la conquête, soit parce que la recherche du métal devenait difficile avec les moyens primitifs dont disposent les indigènes, soit parce qu'elles étaient détruites par accident ou envahies par les eaux, soit enfin parce que le combustible faisait défaut.

C'est en effet avec le charbon de bois qu'on traite le minerai et bien que les forêts soient nombreuses et étendues, les environs des mines ont été dénudés peu à peu et l'absence de routes n'a pas permis de se procurer le combustible nécessaire. D'autres fois les mines ont été bouleversées ou détruites par les bandes de pirates chinois ou par l'invasion des Meos de Bao-Lac, qui, vers 1860, ravagèrent toute la contrée.

Mais ce qui prouve que l'argent était abondant et qu'il l'est encore sur certains points, c'est que les Mans-Cocs, habitant les montagnes, parent leurs femmes de bijoux qu'ils fabriquent eux-mêmes avec le métal extrait du pays. Même dans les *canhas* les plus modestes, les femmes et les filles sont ornées de colliers, de bracelets et de boucles, depuis les

chevilles jusqu'aux oreilles. Elles portent ainsi une bonne partie de la fortune de la maison. Les bijoux servent aussi à des échanges et naguère encore, à défaut de piastres, les indigènes payaient l'impôt avec des fragments de bracelets.

Les gisements sont plus importants encore en Chine, surtout au Yun-Nan, qui importe au Tonkin une grande quantité de lingots d'argent convertis en piastres ou en bijoux ; les anciens lingots d'argent qui, à l'époque de la conquête, servaient de monnaie courante dans le Tonkin méridional, ont à peu près disparu.

Outre les mines d'argent citées plus haut, il existe encore nombre de gisements moins importants dans les massifs de Cao-Vac et de Tap-Na.

La mine de Ngan-Son a été concédée en 1889 à MM. Saint-Mathurin et Bédot et baptisée du nom de Lucie. Les premiers essais ont fourni un rendement de 3 kilogrammes et demi d'argent par tonne de minerai brut.

L'or est plus rare. On le trouve néanmoins à Tinh-Tuë, à Tong-Tinh, à Nam-Kep et surtout à Lung-Kim, qui porte le nom caractéristique de *cirque d'or*. Il y a dans l'alluvion du sable des ruisseaux des quantités de paillettes d'or. Cette montagne de Cao-Vac paraît être le creuset d'où s'échappent toutes ces richesses.

Les bijoux en or sont assez rares. Ceux que portent les femmes annamites viennent du Delta. Les personnes riches portent des bagues analogues à nos larges alliances. L'or indigène est mat, assez pur, mais contient parfois une grande proportion de cuivre. Il était généralement exporté en Chine.

Les terrains stannifères sont des plus riches. L'é-

tain se trouve presque toujours dans les mêmes terrains qui renferment l'or. Il est d'excellente qualité, presque pur. Certains centres devaient leur prospérité à l'exploitation de l'étain, et l'or, qu'on pouvait y recueillir en petite quantité, n'était considéré que comme un appoint aux bénéfices fournis par l'étain. Celui se trouve à l'état de paillettes presque pures dans la proportion de un pour cent. La terre traitée par le feu, sans lavage, en fournit une grande quantité. Il vaut 2 fr. 50 le kilo et est bien supérieur à celui que les Chinois importent du Yun-Nan.

En maints endroits, le fer s'affleure à la surface du sol. Des quartiers de rochers sont tapissés de paillettes en si grande quantité que la boussole en est affolée. Dans la haute vallée du Song-Bang-Giang, Mo-Xat, en Thaï Bo-Lec, (*mine de fer*) est le centre d'une exploitation. C'est une mine très riche et autrefois très prospère. Les déboisements dus aux besoins de la mine et aussi aux incendies périodiques allumés dans les environs pour éloigner les bêtes féroces ou pour ajouter des terres au domaine de la culture, lui ont fait perdre de son importance.

Les Mans, habiles forgerons, fabriquent tous leurs outils avec le fer qu'ils extraient eux-mêmes. De l'autre côté de la frontière, les Chinois en recueillent aussi de grandes quantités qu'ils vendent sur nos marchés, sous forme de morceaux bruts obtenus par fusion et qui ont l'aspect de masses de coke. Il sert à fabriquer quantité d'ustensiles de ménage et des fers de chevaux. Les Chinois qui font leurs transports avec des chevaux de bât, protègent la corne de ces animaux, vite usée

dans les terrains rocheux, avec des fers spéciaux, minces, légers et creusés à la surface externe d'une rigole au fond de laquelle se trouvent les étampures des clous. La terre s'encastre dans ces rigoles et empêche les glissades du cheval sur les rochers, les larges dalles qui garnissent les routes ou les escaliers qui sont sur les pentes.

Mais l'industrie qui consomme le plus de fer est celle de la fabrication des marmites qu'on trouve partout, même chez les ménagères les plus pauvres. Ces marmites en forme de cuvettes très évasées sont de dimensions très variables : quelques-unes ont jusqu'à un mètre de diamètre. Elles sont en fer battu, mal préparé, mince et résonnant comme une cloche. Elles servent à la préparation des divers condiments qui assaisonnent le riz. On y fait cuire aussi les herbes, les patates, les troncs de bananiers formant le fond de la nourriture des porcs, qui jouent un grand rôle dans l'alimentation des indigènes. Elles sont employées à la cuisson du maïs qu'on distille pour fabriquer l'alcool du pays appelé *choum-choum*. Elles servent enfin à une foule d'usages et on les voit pleines jusqu'aux bords, bouillir du matin au soir sur les fourneaux.

Chez les Mans, le maïs cuit dans des marmites en fer semblables pour la forme à notre pot au feu, tandis que la marmite à riz est en cuivre de forme spéciale rappelant celle d'un vase de nuit, plus aplati et à larges bords.

Mo-Xat, du Song-Bang-Giang, était le centre de fabrication de toutes les marmites qui bouillaient dans la région. La mine est actuellement abandonnée et les marmites se fabriquent maintenant à Binh-Mang, en Chine, en face de Soc-Giang.

Les mines de cuivre sont moins nombreuses ; il y en a quelques-unes de cuivre argentifère. Les indigènes portent aux doigts des bagues de cuivre fabriquées dans le pays.

Les terrains houillers sont extrêmement nombreux. Depuis plusieurs années, les mines de charbon de Kébao, au bord de la mer, dans la baie d'Along, concédées à Jean Dupuis, l'un des compagnons de Francis Garnier, — et qui, par ses audacieux voyages et son action incessante, a le plus contribué à l'occupation du Tonkin, — sont en pleine exploitation. Tout près de là se trouvent les mines de Hong-Haï, concédées à M. Bavier-Chauffour. Le charbon de ces mines se trouve à quelques mètres seulement de profondeur, et les bateaux peuvent venir s'approvisionner directement aux warfs des compagnies. Le charbon de Hong-Haï peut être assimilé à celui de Cardiff ; il ne donne pas de fumée, l'allumage seulement demande un feu bien entretenu. Ces charbons sont expédiés dans plusieurs grands ports de l'Extrême-Orient, où ils sont très appréciés.

Les terrains houillers sont extrêmement nombreux dans la région montagneuse, et il semble que les couches de Kébao et de Hong-Haï s'étendent jusqu'au Yunnan. Vers Ngan-Son, il y a de véritables filons de charbon à fleur de terre, et la route circule pendant plus d'un kilomètre entre des déblais charbonneux. Il y en a aussi vers Cao-Bang, à l'embouchure du Song-Hiem et à deux kilomètres plus haut, dans la vallée de Song-Bang-Giang, où la berge est constituée par une faille de charbon. Des gisements se trouvent aussi dans la vallée du fleuve Rouge et de ses principaux affluents. M. Fuchs,

ingénieur en chef des mines, chargé d'une mission, a publié, en 1882, un intéressant travail sur toutes ces mines. Il estime la superficie du bassin houiller du Tonkin à 1.000 kilomètres carrés, et la quantité au-dessus de la mer à 1.000.000 de tonnes.

Malheureusement, le charbon des couches supérieures est presque inutilisable : il renferme du soufre en trop forte proportion, il brûle difficilement avec une flamme verdâtre et donne peu de calorique. On a voulu l'employer pour la forge de la maréchalerie, il a fallu y renoncer.

Mais le même défaut ne se retrouve pas dans le charbon des couches plus profondes, et, lorsqu'on voudra descendre, on trouvera, sans doute, de la houille de même qualité qu'à Kébao et Hong-Haï.

Le cinabre est très commun dans certaines contrées. Entre Cao Bang et Nguyen-Binh, on trouve fréquemment une sorte de terre dure, d'un brun rougeâtre, scintillant au soleil ; c'est du cinabre. Mais on ne voit pas de mercure chez les indigènes, ils n'en connaissent pas l'usage comme médicament.

Enfin, on rencontre, çà et là, des traces de cobalt, de nickel, d'antimoine. Dans la haute vallée du Song-Gam, on trouve aussi ce que l'on a appelé le *bois fossile*. Ce sont des blocs parfois énormes d'une matière végétale agglomérée, ayant l'aspect de troncs d'arbres. Ces blocs sont tendres, faciles à travailler et sont peut-être de la houille en voie de formation.

Mais l'exploitation de toutes ces richesses minières a été jusqu'ici, en raison de la situation politique du pays, de l'insécurité qui y a régné, des dévastations des forêts, des incendies allumés par les montagnards pour se procurer des pâturages, enfin, de l'absence de routes et de moyens de trans-

port, rendue, sinon impossible, du moins fort difficile. N'a-t-on pas vu, ces jours-ci, M. François, consul français à Yunnan-Sen, obligé de se replier sur le Tonkin, avec tous ses agents et les missionnaires répandus dans la contrée, devant l'agression furieuse des populations chinoises fanatisées ? Le vice-consul de Mong-Tsé et les employés des mines ont dû, pour sauver leurs têtes, opérer la même retraite.

Les environs des anciennes mines, par suite d'une longue exploitation, ont été entièrement déboisés, et le charbon de bois faisant défaut, il a fallu cesser l'extraction du minerai, car il ne faut pas songer à faire venir le combustible dans un pays sans routes et sans moyens de communication. Les alluvions et les sables seuls, pouvant être traités par le lavage, donnent quelques maigres résultats : on n'y a employé, d'ailleurs jusqu'à présent, que des moyens tout à fait rudimentaires.

Quelques tentatives isolées ont été faites pour reprendre l'exploitation des mines abandonnées ou en ouvrir de nouvelles. Mais que de difficultés rencontrent ces hardis pionniers et souvent quelle existence misérable que la leur ! Un Chinois de Cao-Bang a voulu exploiter, l'an dernier, la mine de Pac-Giai. Il a trouvé de l'or, mais au bout de peu de temps, sa mine a été envahie par les eaux, et le pauvre diable ne pouvant, malgré l'appui de ses compatriotes, trouver les 700 ou 800 piastres nécessaires pour installer une pompe, a dû abandonner son travail et perdre le fruit de ses efforts. D'autres fois, ce sont les éboulements qui viennent interrompre les travaux et ensevelir même les mineurs. Avant l'occupation, les mandarins, qui usaient lar-

gement de la corvée indigène, pouvaient, jusqu'à un certain point, surmonter toutes ces difficultés et réaliser quelques bénéfices. De pareils moyens sont impossibles aujourd'hui.

Un décret du 16 octobre 1888 définit les conditions dans lesquelles sont autorisées les recherches en périmètre réservé suivies plus tard de concessions. Mais la plupart du temps, les demandes de cette nature sont faites par des aventuriers sans sou ni maille, parfois de moralité douteuse, qui ne cherchent qu'à lancer une affaire et se hâtent ensuite de rentrer en France. L'un d'eux, par exemple, un de ces ratés comme il y en a trop aux colonies, sans ressources, pourvu d'un conseil judiciaire, s'engage à la Légion, fait un assez mauvais soldat, est libéré au Tonkin et devient représentant de commerce. Il obtient deux périmètres de recherche, parvient à trouver quelques beaux échantillons de minerai et se hâte de prendre le paquebot pour aller chercher des commanditaires en France. Pendant une période de trois ans, sa mine dormira et nul autre que lui ne pourra s'en occuper.

Un autre, brave garçon celui-là, ouvrier horloger, Suisse naturalisé à la Légion, se trouve libéré à Cao-Bang, par ce que le service de santé renvoie ses infirmiers auxiliaires parmi lesquels il était employé. Obligé de rester au Tonkin, car on ne peut le rapatrier gratuitement, il demande et obtient un périmètre. Laborieux, économe, il inspire de l'intérêt, on lui prête quelque argent et le voilà, vivant misérablement dans la brousse, passant sa vie à sonder la montagne et à chercher le précieux filon. Il trouve de beaux métaux, sa famille va lui procurer un petit capital et il remue ciel et terre pour lancer sa mine : or, étain et molybdène. Mais quelle

existence que celle de ce chercheur d'or sur son périmètre ! Il fouille, sonde, gratte, lave, creuse et explore constamment. Il vit seul avec son boy et sa congâï au milieu des *nhaques*. On lui envoie tous les deux jours gratuitement du pain du poste voisin. Il part en exploration avec une corde de 50 mètres de longueur et une lanterne. Il scrute toutes les grottes des environs et comme Thésée se guide dans le dédale des souterrains avec une pelotte de fil qu'il déroule, descend dans les gouffres à l'aide de sa corde et frappe sans cesse les parois de la roche avec son marteau de prospecteur. Retiré la nuit dans sa case, il est parfois obligé de monter la garde dans son mirador pour se défendre contre le tigre. Pour être différente de la vie du chercheur d'or du Klondyke, celle-ci n'est pas plus enviable !

Les mines d'étain pourraient donner quelques bénéfices, mais en raison de l'insuffisance du matériel, de l'absence de routes, des difficultés de communications, le transport à la mer devient très onéreux et on a calculé qu'un Européen ne pourrait guère y gagner plus de 10 francs par jour, somme à peine suffisante pour vivre là bas.

Quelques mines abandonnées contiennent encore beaucoup de minerai, mais le bois fait défaut, les forêts environnantes ont été ruinées et à défaut de charbon, il faudra attendre, pour en reprendre l'exploitation, qu'on ait opéré des reboisements ou que de bonnes routes facilitent les transports.

Le sol du Tonkin contient donc d'abondantes richesses, mais, pour les en faire surgir, il faut des routes, des moyens de communication faciles, peu coûteux ; il faut aussi que les capitaux, jusqu'ici trop timides, ne craignent pas de s'engager dans ces entreprises lointaines pour les faire prospérer.

En ce qui concerne les moyens de communication, l'idéal serait de pouvoir utiliser les rivières, fleuves et canaux qui sillonnent ce pays, pour amener facilement et économiquement le minerai à la mer. C'est à cette tâche ardue et pénible que se vouent plusieurs officiers, qui passent de longues journées dans la brousse ou la montagne, au milieu d'indigènes presque sauvages n'ayant jamais vu d'Européens, parcourent le pays dans tous les sens, en étudient la topographie, tracent des routes et les font ouvrir sous leurs yeux pour relier les mines aux grands centres et aux fleuves. Et, lorsque après plusieurs semaines de cette vie rude, mais saine, ils rentrent à leur poste pour mettre au net leurs travaux et établir leurs rapports, ils ont la conscience d'avoir travaillé pour la grandeur de la France et d'avoir ouvert la voie aux exploitations minières, aux entreprises agricoles et commerciales.

« Dans l'œuvre de la colonisation, a dit le prince Henri d'Orléans, dans la relation qu'il a publiée après son voyage en extrême Orient, « le Tonkin a marché à pas de géant. »

Depuis cette époque, il a encore grandement prospéré. Des routes ont été ouvertes, de nombreux postes créés, un chemin de fer a été établi, les villes se sont assainies et agrandies, Hanoï est aujourd'hui une des plus belles villes de l'extrême Orient, Haï-phong, qui n'était qu'un marécage, devient un port très fréquenté. Mais il reste encore bien des progrès à réaliser.

Le Tonkin ne peut pas être une colonie de peuplement : l'Européen ne s'y acclimate pas, s'il y passe plus de deux étés de suite, ses forces et son énergie décroissent. Les enfants européens nés dans le pays

y réussissent mal, les métis seuls peuvent y prospérer. Mais ce pays doit être une riche colonie d'exploitation et les Français, surtout dans la haute région, peuvent être très utilement employés à la tête d'entreprises agricoles, commerciales et industrielles.

Ils réussiront peut-être difficilement dans le commerce, qui est entièrement entre les mains des Célestes, race envahissante, habile, insinuante, formant une vaste association très unie et soutenue par de puissants commanditaires. Ils vendent toutes sortes de marchandises, parfois à des prix très bas défiant toute concurrence de la part des Européens.

Mais quel bel avenir offrent à nos concitoyens un peu aventureux et pourvus de quelques capitaux les plantations, les exploitations agricoles ou les entreprises industrielles ! Le thé, le coton, le tabac, la canne à sucre, la badiane s'y développent à merveille et déjà on cite en exemple quelques planteurs qui ont réussi dans la rivière de Hué et au Tonkin.

Ce sont surtout les mines, un peu favorablement escomptées au début, puis trop décriées, qui pourront nous offrir de grandes, d'inépuisables ressources, lorsque par l'ouverture des routes, des fleuves, et des canaux, elles seront rendues facilement exploitables. Avec le charbon si abondant dans le pays, on verra surgir du sol toutes sortes d'usines industrielles ou agricoles, traitant sur place les matières premières et les produits de la terre. Le frêt deviendra abondant pour notre marine, le commerce sera florissant et le Tonkin nous dédomagera alors de l'argent dépensé et du sang versé. Il ne faut pour cela que quelques capitaux placés dans les entreprises, de l'audace et de l'esprit d'aventure : on n'en a jamais manqué en France !

Général BERTRAND.

INVENTAIRE

DU GRAND PRIEURÉ DE SAINT-GILLES
DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

En 1889, M. le docteur Puech, de regrettée mémoire, publia, dans la *Revue du Midi*, n° de février, un article très intéressant sur le Grand Prieuré de Saint-Gilles, de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, d'après un inventaire dressé par Antoine Giraud, notaire de Saint-Gilles, dont les minutes se trouvent dans les archives départementales E. 470, f. 218.

L'auteur ne donne in-extenso que l'inventaire de l'église Saint-Jean-Baptiste, et se contente de faire un simple résumé de l'inventaire de la maison prieurale, en renvoyant à l'original « les rares lecteurs « qui désireraient connaître en entier cet inventaire » (1).

C'est pour leur éviter cette peine que je publie, dans la même *Revue du Midi*, la copie complète de cet inventaire prise sur l'original.

Je la fais précéder d'une courte notice sur le Grand Prieuré de Saint-Gilles.

L'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem fut établi en

(1) *Revue du Midi*, 3^{me} année, février 1889, p. 91.

Terre-Sainte, après la conquête de la Palestine, par les Croisés, en 1099 ; il avait pour but de recevoir les pèlerins, de pourvoir à leurs besoins, de les soigner dans leurs maladies. Un français, Gérard Tenque ou Tunc, avait trouvé cette généreuse pensée et déployait, à sa réalisation, la constance d'un apôtre, servie par l'ardeur d'un méridional (1). Il en fut le premier chef ou maître, ainsi que le prouve une bulle du pape Pascal II, de l'an 1133, qui reconnut l'ordre et en approuva les statuts. Gérard administra l'Hôpital jusqu'en 1120, date de sa mort.

A cette époque, l'ordre s'était déjà établi en Provence. Ce fut Bertrand, fils de Raymond, comte de Toulouse, qui, en 1111, fonda, dans Saint-Gilles, la maison du Grand Prieuré de Saint-Jean-de-Jérusalem, la première de l'ordre en deçà de la mer, la plus considérable de la langue de Provence ; elle était bien placée pour recevoir les pauvres pèlerins que la dévotion attirait à Jérusalem par le port de Saint-Gilles.

Il serait très intéressant de faire l'histoire complète de ce Grand Prieuré de Saint-Gilles, depuis ses origines jusqu'à la Révolution, d'après les registres et papiers du fonds de l'Ordre de Malte déposé aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône, malheureusement non encore vérifiés, ni inventoriés. Si Dieu nous en donnait le temps, nous entreprendrions un pareil labeur, qui rentre naturellement dans notre histoire de Saint-Gilles en préparation.

(1) « On s'accorde à reconnaître Gérard Tenque comme natif des « Martigues, en Provence : l'existence, aux Martigues, des familles « du nom de Tenque, semble confirmer cette opinion. » (Grasset, *Essai du Grand Prieuré de Saint-Gilles*, p. 40).

La maison prieurale de Saint-Gilles, une des plus anciennes et des plus importantes de l'ordre, avait sous sa dépendance 54 commanderies. Ses possessions étaient très considérables ; elles consistaient en plusieurs seigneuries, domaines et immeubles dont voici l'énumération :

1° La maison et l'église prieurale avec son domaine, la moitié du port et la quatrième partie du péage de *Saint-Gilles* ; — 2° Les domaines de *La Fosse*, d'*Argence* ou *Sainte - Anne*, *Venderelle*, *Claire-Farine*, *Canavère*, *La Pinède*, le mas de *Lanac le-Viel*, l'herbage de la *Selve-Godesque*, le pâturage de *Listel*, les terres de *Courtel* et *Aladel*, le château et la seigneurie de *Générac*, et le fief du *Frigolet* ; — 3° Une maison à *Aiguesmortes* ; — 4° Les monastères de *Saint-Antoine-de-Beaulieu* et de *Fieux* en Quercy ; — 5° La suzeraineté de la baronie de *Vitrolles* ; — 6° L'hôtel prieural à *Arles*.

Le revenu net du Grand Prieuré était estimé, en 1777, à 33.321 livres 10 sols (1).

Six grands prieurs de Saint-Gilles furent élus grands maîtres de l'Ordre de Malte. Ce furent : 1° Guillaume de Villaret, élu grand maître en 1308 ; 3° Hellion de Villeneuve, en 1323 ; 3° Dieudonné de Gozon, en 1346 ; 4° Pierre de Cornillon, en 1354 ; 5° Jean de la Valette, en 1557, qui, quelques mois avant, s'était immortalisé par la glorieuse défense de l'île de Malte ; 6° Antoine de Paule de Calmont, en 1623. En 1793, le sequestre fut mis sur les biens de l'Ordre de Malte.

« Le 4 fructidor an III (21 août 1795), la maison collégiale de Saint-Jean-de-Malte (hors la ville),

(1) Grasset, *Essai sur le Grand Prieuré de Saint-Gilles*, p. 16.

2.571 toises, 7 pans, dont 840 en parterre et cour, 1.190 en deux jardins clos, 122 en église et cimetière et ses dépendances, savoir cour Saint-Jean (dans la ville), 41 cannes en bâtiments et 92 en cour, deux terres, une de 4.868 toises, 3 pieds, une de 508 toises, et quatre autres terres, le tout fut vendu 501.000 livres à Isaac Defferre, fabricant d'eau-de-vie, Fabrègue Jean - Louis fils, Jalaguier Jacques, Marignan Firmin, Marignan Étienne, Brun Jean, Brun-Granaude Antoine, Aurillon, Marguerite, Marignan (veuve), Granaud Jean, Gautier Jean, notaire, Héraud Adrien, Brun Jacques, droguiste, Chrestien André - Aimé, Brun - Meirargues Antoine, Mestre Robert, Clavel Jacques, Allier Pierre, Faucher Antoine, Portier-Méjanelle Jean, Portier-Cadière Jean, Guinard Pierre, Chauvet Antoine, Villaret Pierre, Peyron Étienne, Meirargues Antoine, Hitier Augustin, Portal Pierre, Blanc Antoine, Ventujol David, Delpuech Pierre, Goirand André, neveu, Michel Jean, Lazare Pierre fils (d'Uchaud), Vally Jacques, Coumoul Jean, Brun Jacques, tailleur d'habits, Gay Antoine-Pierre, épicier (de Nîmes), Fourmaud Daniel, Caillot Pierre et Pailloux Joseph, habitants de Saint-Gilles (1). »

Le Grand Prieuré de Saint-Gilles valait alors 13.000 livres de rente. La maison prieurale et l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Gilles furent démolies en 1796.

Cette maison était située à la rue qui porte le nom de Saint-Jean, aux environs de la gare actuelle du chemin de fer ; on en a trouvé des traces dans un jardin placé à quatre cents mètres environ de la ville et ayant appartenu à la famille Brignan ; c'est de ce

(1) François Rouvière, *L'Aliénation des biens nationaux dans le Gard*, p. 269. Nîmes, Gervais-Bedot, libraire-éditeur, 1900.

jardin qu'on a extrait la grande pierre qui servait de seuil à la maison et que l'on conserve dans le musée de l'ancien chœur, au-devant de la colonne surmontée du buste du pape Clément IV.

L'église Saint-Jean-Baptiste, qui en dépendait, se trouvait à cent mètres du prieuré, et par suite, un peu plus rapprochée des remparts ; quelques traces en ont été trouvées dans une terre située derrière le magasin de M. Defau, tout près du premier contre-canal aujourd'hui comblé.

L'inventaire suivant, dressé par Antoine Giraud, notaire de Saint - Gilles, qui y a mis onze jours pleins, nous donnera la description exacte des bâtiments et du mobilier de cette maison priorale ; il ne compte pas moins de vingt-quatre feuillets ; on en conserve la minute dans les archives départementales du Gard, E. 470, f. 218.

*Inventoyre des biens meubles de la maison priorale
de saint Jehan de Jérusalem les Saint Gilles.*

Lan mil cinq cens cinquante six et le dix septième jour doctobre a St Gilles en la maison prioralle de Saint Jehan les Saint Gilles a este fait inventoyre des meubles trouvés en lad. maison prioralle après le décès de feu R. F. Grand prieur de Saint Gilles frère Philippe du Broc lequel décéda le huictiesme jour du moys de septembre dernier passé dans la maison et commanderie de Ste Eulalie en présence de frère Balthazar de Colans, commandeur de Caignac, recepveur pour la région de Saint Jehan de Jérusalem aud. prieuré de Saint Gilles pour Reven-
dissime monsieur le grand maître de l'ordre present et assistant frères Antoine de Ruomis, commandeur de Nismes, André de Ruomis, infirmier de la d. maison et Anthoine Chazaulx, vîguier de Thosque.

En premier lieu Monsieur le recepveur a faict prier le d. frère Anthoine Chazaulx maître d'hôtel de lad. maison pour le d. feu frère grand prieur de luy monstrier et manifester franchement tout le bien et aultre utensille et biens meubles de la d. maison ensemble celle quest dehors et le betail, lequel Chazaulx moyennant son serment sur la croix de son habit la ainsi promis et promet faire quest cy après sensuit.

Et premièrement à la grande salle de lad. maison a esté trouvé un Jésus en croix figuré en toile pendu à la muraille de la d. salle. Item une grande table de sapin avec deux trateaux.

Item ung grand banc tourné, de sapin avec sa barre *sive* porte spaule et marchepied.

Item ung aultre banc non tourné de lad. table de sapin.

Item ung aultre banc de noguier vieul.

Item ung aultre banc tourné vieul sans barre.

Item aultres deux bancs non tournés noguier.

Item ung dressoir noguier aux armes de feu Monsieur Cellion de Mandolx faict en ménusarie avec deux armoires fermées à clefs et aultres deux tiroirs.

Item ung seau sapin.

Item deux landiers de fère.

Item une caysse fermant à clefs.

Item une aultre moyenne table avec ses trateauts.

A la chambre grande proche à la d. salle.

Deux landiers de fer à la chaminée dicelle chambre et une palle et tenailles de fer.

Item une table de noguier avec ses tréteaux de mesmes.

Item ung tapis vert de peu de valeur.

Item une cadière garnie de veloux rouge cremoy-sin (sic).

Item un lict de camp de noguier avec pavilion de toille blanche garni autour de paremens de fil de soye noyre et une couverture de damas rouge, une couverture blanche, troys matellas deux de toille et ung de fustaine blanche dung cousté et daultre cousté de toille et un traversin de plume.

Item ung aultre petit lict de camp garni avec des courtines en pandans de toille garni de coustès, ung traversin en plume et une couverture en fasson de vanne trespointé et au milyeu y a carreau de taffetas jaulne et autour de toille rouge.

Item ung dressoir de noguier faict en menuiserie avec une armoire fermant à clef et ung tiroir.

Item deux chaises de bois de noguier garni de cuir noir.

Item huict piesses de tapisseries ou est contenue l'histoire de David laquelle est tendue dans lad. chambre.

Item sur la cheminée de lad. chambre une ymage de Nostre-Dame couverte de verre.

A lad. chambre touchant la chambre précédente :

Primo ung lict de camp noguier avec un coistre (1) de plumes sans traversin ni couverte.

Item le bois d'ung lict de camp fréchis (2) avec ses barres de fer.

Item troys coffres à bahut vieuls dans lesquels a esté trouvé ce que sensuit :

Primo ung pavelhon de lict de camp toille blanche ornée tout au tour de fil de soie noire.

(1) Matelas ou oreiller.

(2) Non ouvragé.

Item une pièce de toille fyne en ouvrage de Turquie pour faire une nappe ou servietes.

Item sept grandes nappes primes (1) pour servir aux grandes tables du chapitre.

Item une moitié de nappe fyne.

Item huict nappes primes moyennes.

Item dix-neuf servietes.

Item huict linceuls primes.

Item ung coffre double fermant à cleph dans lequel a esté trouvé un grand plat, huict aultres grands plats, sept plats moyens, trois aultres plats moyens, quatre petits plats et seize assietes le tout estain.

Item quatorze tant pièce, tant plats escuelles à oreilles, le tout en estaing.

Item dans une boîte estaing dans les coffres a esté trouvé une douzaine de monnaie de bion composant la somme de cinq livres dix-sept sols tournois, frère Anthoine Chazaulx a dit estre de l'argent qui provient de la chapelle de F. monsieur de Monas de son vivant grand prieur de Saint-Gilles (2).

Item a esté trouvé dans un petit sac de toille sept

(1) *Prim-primo* adjectif languedocien qui signifie mince, fin.

(2) Par acte du 14 janvier 1535, le grand prieur, Jacques de Manas, constitua une rente annuelle de soixante-dix livres tournois pour la fondation d'une messe à célébrer tous les jours dans la chapelle qu'il avait fait construire dans l'église Saint-Jean. Auparavant il avait été commandeur d'Argenteuil de 1521 à 1535 et de 1533 à 1535. Cette dernière commanderie était comme une annexe grand prieur de Saint-Gilles, car de 1426 à 1571, on compte douze prieurs qui l'ont possédée. C'était sans doute leur résidence d'été, car le climat de Saint-Gilles, qui avait alors mauvaise réputation n'a pas cessé d'être très chaud en été.

Jacques de Manas, qui était également commandeur de Montfrin, fut remplacé, avant le 23 novembre 1535, par Robert Albe dit de Roquemartine, commandeur de Trenquetaille et de Sainte-Luce, receveur du trésor commun, (Archives du Gard, E. 442, notariat de Saint-Gilles, Louis Giraud, notaire, année 1535 f. 107).

cedulles de frère M^e Ruomis de son vivant infirmier (1).

Item un aultre cédulle de frère Gilles Combe renfermant l'argent du au trésor de lad. chapelle.

Item droits de fondaon de lad. chapelle faite au F. monsieur de Manas.

Item une petite presse de laiton dauré faicte en fasson de croix servant à lad. chapelle.

Item deux grands coffres de bois fermant à clefs, l'un en marquetterie et l'autre sans bordure dans lesquels rien n'a esté trouvé.

Item des piesses de tapisserie de cuir faictes à ouvrage de Flandre.

Des piesses de tapisserie en partie dequelles sont les armes de frère R. prieur Monsieur de Manas et aultres non faictes à ouvrage de Flandre.

Item une garde robbe à quatre estages dans laquelle a esté trouvé le garniment de deux lits de camp estant ung en damas rouge avec des franges de soie rouge en trois pendants.

Item un aultre garniment de lict de taphetas tanné de soie garni de franges avec trois pendants et sa couverture dud. taphetas trespointée, doublée de fustaine tannée.

Item deux manteaux à bec, au-dessus une grande croix blanche et avec une ceinture sur fond d'orsive courdon et en l'autre noir.

(1) Il avait eu pour prédécesseur J. Rouvier. Il mourut avant le 6 septembre 1557 et eut pour successeur son frère Anthoine de Ruomis. Les autres prêtres de la collégiale étaient Gilles Robert, Jacques Rimbault et Loïs Alesty. Quant au cabiscol, Pierre Théron, il avait été commis, quelques jours auparavant, pour régir la commanderie de Montpellier, vacante par décès. Cette commanderie dépendait alors du grand prieuré de Saint-Gilles (Archives du Gard. E. 470, not. de Saint-Gilles. L. Giraud, notaire, année 1556, folio 179.)

Item une pere de bottines ferrées.

Item trois couvertes de lits de camp.

Item quatre grands tapis de Turquie (1).

Item un aultre grand tapis de Turquie avec mosquete.

Item trois vieilles mosquetes fort usées.

Item un tapis barré qu'ay ouvrage de Turquie.

Item un aultre vieux barré qu'ay de peu de valeur.

Item un grand barré qnay assez bon.

Item une piessse de grosse toile de ménage quet de dix huict cannes.

Item une chèvre qui sert, de bois de sapin.

Au contour touchant à la cour, chambre servant principalement d'archives pour garder les escriptures dud. prieuré.

Et premièrement ung grand armoire de bois de pin fermant avec serrures à clefs, vide.

Idem certains sacs pleins d'escriptures servant aux affaires du d. prieuré pour raison des légats d'icelle.

Item deux coffres moyens de noguier fermant à clef dans ung desquels sont au commencement les joyaux de leglise du d. prieuré et l'autre vide.

Item une petite caisse sur pupitre ou y a avec quelques lettres adressées au frère prieur certains petits mémoriaux de peu de conséquence.

A la chambre proche la cuisine.

A la chambre deux landiers de fer et une petite palle de fer.

Item une table de sapin avec deux tréteaux, avec un petit banc noguier.

(1) Ils ont été sans doute rapportés par les grands prieurs de leurs caravanes.

Item deux lits de camp lung garni de franges sans aulcung pendant avec un mathelas couvert de toile. Une coistre avec son traversin, deux couvertes laine l'une rouge et l'autre blanche, et à l'autre ung mathelas couvert de toile avec sa coistre et ung traversin et une couvertè de laine blanche.

Item ung dressoir faict à ouvrage avec deux armoires et une serrure fermant à clefs et deux tiroirs.

Item deux grands tapis de Turquie pandus à la muraille de la d. chambre.

Item ung aultre vieille tapisserie de peu de valeur tandue contre la cheminée de la d. chambre.

A la petite chambre touchant la précédente.

Primo un liet de bois de pin garni dung mathelas avec coistre et traversin de plumes deux couvertes de laine une blanche et l'autre grise.

Item deux vieux coffres à bahut lung sans serrure et l'autre avec serrure fermant à clef.

Item un archibanc lung fermant à clefs avec sa serrure.

Item une barre à tenir les oiseaux.

A la chambre de Saint-Pierre.

Primo deux landiers de fer.

Item une table de sapin avec son treteaux.

Item ung banc tourné.

Item une chaire de noguier garnie de noir.

Item le bois d'une aultre chaire rompue.

Item ung grand liet de noguier garni d'ung mate las coistre et traversin de plumes avec une couverture toute blanche et une frange de couleur toile blanche.

Item ung petit lict de noguier avec une frange sans aultre chose.

En la chambre blanche sive du Rosier.

Deux laudiers de fer soulz la cheminée.

Item une table de noguier avec deux tréteaux et un petit banc de noguier.

Item ung alambic pour distiller l'eau.

Item ung grand lict avec ses courtines et quatre pendants ung matelas couvert de toille avec ung cloistre et un traversin de plumes.

Item deux couvertes laines une blanche et l'aultre rouge.

Item un petit lict pin avec une frange de couleur sans pandants garni de matelas couvert de toille, cloistre traversin de plumes avec une couverture rouge.

Item ung grand tapis de Turquie.

A la chambre du Saulvaige.

Ung trépied de fer.

Item une table ronde de pin avec ses deux tréteaux et ung grand banc.

Item une aultre table ronde sur une chaire fermant à clef.

Item un dressoir vieulx avec armoires fermant à clef.

Item un grand lict de pin avec une vieille couverture de toille sans aucuns pendants, une croistre et son traversin de plume avec une couverture de laine blanche.

Item ung aultre petit lict de sapin et avec ses franges de toille blanche garni de coistre et traversin avec une vieille couverture peu de valeur de tapisserie.

Item une vieille chaire de bois.

Item le boigt dung petit lict de sapin.

A la chambre du bout du courridor.

Item ung tablas garni de deux matelas de toille avec un traversin plein de laine, deux couvertures de laine blanche une fourniture sans pendants.

Item ung coffre long de bois de pin fermant à clef.

Item une table noguier avec son pourtoir du d. bois.

Item ung bang une escabelle de noguier et une chaire dud. bois.

A la chambre de la visite touchant aux greniers.

Deux laudiers de fer avec une palle de fer au dessoubs la cheminée.

Item une table de sapins avec deux treteaux, ung tapis de Turquie velouté.

Item ung banc tourné de boys de noguier.

Item une aultre table de pin avec deux tréteaux.

Item ung tablas sur deux petits bancs servant de lict avec ung matelas couvert de toille une coistre et un traversin de plumes deux couvertes de laine lune rouge et lautre grise avec ung pavillon toile blanche peu de valeur.

Item ung petit lict de boys de noguier garni de franges et deux pendants avec deux coistres et un traversin et deux courtines de laine l'une blanche et l'autre rouge.

Item quatre escabelles de noguier.

Item un grand coffre de sapin dans lequel sont les habits du d. frère Anthoine Chazaulx (1).

(1) Il eut pour successeur Jean de Chaumes, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Item ung coffre sapin fermant à clef.

Item ung aultre coffre de sapin fermant à clef, vide.

Item ung aultre coffre de pin fermant à clef dans lequel sont les chandelliers pour l'usage de la maison.

Item ung coffre a banc ou les d. frères tiennent leurs habits.

Item sur les cabinets de la d. chambre douze vitres de verre pour mestre aux fenêtres qui n'en ont pas.

Item un petit chaudron cuivre et une escumadoire (1), ung cuilher et ung coquemart (2) lethon.

Item une bassine de cuivre.

Item deux lanternes faites en falot et ung petit chandelier de lethon en ungcaleil (3).

Item dans une garde robe estant a la d. chambre a esté trouvé plusieurs ferremantes fauls, sonailhes, ferremantes de charrettes.

Item une palle de fer traversière sans manche.

Item ung orgel (4) moyen.

Dans le cabinet de la d. chambre.

Item une table avec ses treteaux.

Item ung coffre noguier fermant à clef dans lequel y a plusieurs papiers.

Item une escabelle (5) noguier.

Item ung petit coffre fermant à clef et deux sacs dans lesquels y a des clous de trois au milieu en l'aultre de quatre au milieu.

Item une grande destrau (6) de rosier ensemble une en sole.

(1) Écumoire.

(2) Chaudron.

(3) Ancienne lampe à queue ou à croc.

(4) Cruche.

(5) Escabeau, petit banc.

(6) Cognée.

Item un ferras de noullier et un cadenat et une lanterne de fer blanc.

Item un mortier de bronze et un aultre petit mortier pour les arcabrousses.

Item une vieille arcabrousse, et trois cayreaux dassier et certaines cordes.

A la petite salle.

Ung laudier fer.

Item une table de sapin avec ses treteaux et deux bancs vieux.

Item une aultre table, trois tréteaux servant à la d. table et deux bancs.

Item un dressoir de noguier avec deux armoires vieux ou rompu.

A la boutelarie touchant la petite salle.

Et primo ung lict garni dung matelas couvert de toille avec un coistre et son traversin garni de plume et une couverte laine blanche.

Item une table avec deux tréteaux.

Item ung armoire vieux en fasson de dressoir avec deux armoires fermant à clef.

Item ung aultre petit armoire touchant à la muraille pour tenir huit tenalhes.

Item une caisse pour mestre le pain.

Item ung coffre fermant à clef aussi pour tenir des tenalhes.

Item une sémeau fermant à clef.

Item ung grand banc de bois sur lequel on pause les pintes.

Item ung banc de noguier.

Item une petite table avec ses deux treteaux.

Item une romane grande vielhe et une petite.

Item une tablas avec ses tabliers.

Item une grande sèmeau (1) de lethon.

Item trois dorques (2) sive aycruches de cuivre pour pourter eau.

Item une grande pinte, quatre aiguières et un grand broch, le tout estaing.

Item une ulyère de cuyvre.

Item une vinégraire de cuyvre.

Item une lanterne de ferblanc vielhe.

Item seize feuilletes sive barreauls fer blanc

Item deux lanternes sive fallots.

Item quatre sallières estaing.

A la cuisine.

Deux grands landiers de fer et deux astières de fer (3).

Item deux cremaulz (4) fer estant pândus à la cheminée.

Item trois astes sive broches une palle fer.

Item deux trépieds ung grand et ung moyen.

Item ung coquomard (5) de cuivre.

Item deux oles sive potz de fer de fonte dure en y a une rompue.

Item deux grasilhes (6) une grande et une petite.

Item deux poilles sive sartans une bonne et une rompue.

Item deux cuillers fer et une girardoyre (7) et croc de fer pour tirer la chair.

(1) Cornue.

(2) Cruche.

(3) Grands chenets à crans ou à crochets.

(4) Crémaillière.

(5) Coquemar, chaudron.

(6) Gril.

(7) Écumoire.

Item ung mortier de motarde avec son trisson (1) de fer.

Item ung aultre mortier de poivre avec son trisson de bois.

Item ung aultre mortier de poivre faict en fasson de molin pour faire mostarde.

Item deux grands cosses (2) de lethon une grande et une moyenne avec leur ense de fer.

Item une grande bassine cuivre.

Item une table pin avec ses deux tréteaux.

Item un grand dresseoir avec cinq armoires et trois fermant à clef et les aultres non.

Item une gratusse (3) et une gratusse à fromage.

Item un petit chapladour (4) de boys.

Item une grande pille de pierre pour fere la la bugade (5).

A la chambre des fames

Item ung lict de pin garni dung matelas couvert de toille avec sa coistre et traversin de plumes, une couverte de laine blanche.

Item une petite table à trois pieds.

Item ung petit banc pour laver bugades.

Item ung coffre de bahut.

Item une grande caisse de bois fermant à clef pour tenir linge.

Item plats destaing tant grands que petits, vingt trois entiers.

Item dix presses destaing rompus tant grands

(1) Pilon.

(2) Chaudron.

(3) Râpe.

(4) Tronc d'arbre sur lequel on coupe et hache la viande.

(5) Lessive.

que petits lesquels ont esté mis dans le coffre avec aultres estant rompus.

Item dix-sept assiettes entières estant.

Item deux assiettes rompues.

Item chandeliers ou tubes huit.

Item deux rompus mis dans le sus d. coffre.

Item une gourde sive caisse destaing.

Item deux certaines caisses rompues mises dans le susd. coffre.

Item une escuelle sans aurrelle.

Item deux eschelles a ouvrage.

A la chambre sur le fourt

Ung grand lict garni de coistre pleine de plumes sans couverture de nulle valeur.

Item le bois de trois lits à bahut et le bois de deux lits de camp à bahut.

Item ung tablas avec deux petits bancs à bahut.

Item une table fréchisse (1) avec son pourtoir.

Item une boute (2) vieilhe dans laquelle y a environ une quarte de miel et une tiercerole (3) vieilhe.

Item ung coffre de bois de sapin dans lequel y a cinq napes et deux linseuls peu de valeur.

Item une grande bassine cuivre, deux grands peirols, deux moyens et une peyrole cuivre.

Item deux aysades (4) de jardin et ung descoussadour (5).

Item ayssades a travailler les vinhes pré.

Item ung coutel grand faict de bois

(1) Non ouvragé.

(2) Tonneau.

(3) Petit tonneau de 200 litres environ.

(4) Houe, outil de jardinier.

(5) Outil pour déchausser la vigne.

Item une grasilhe et une petite peyrolle de cuivre peu de valeur.

Item une vieilhe sartan et un pot de fer rompu.

Item une caisse cuivre peu de valeur avec manche de fer.

Item ungne cremailhère de fer et ung cremail fer.

Item ung lucher (1) peu de valeur.

Item ung rateau.

Item six asades et une couverte de fer pour couvrir les ruches.

Item une palle de fer.

Item une molle pierre avec les rouleaux avec ses garniments.

A la farinière

Quatre caisses assises à la murailhe.

Item une trompe assise à la murailhe pour descendre la farine.

Item dix huit sacs toille pour pourter la farine.

Au four

Ung gros peyrol assis à la murailhe plus deux coquomards de cuivre ung grand et ung petit.

Item ung palle de fer de peu de valeur.

Item quatre palle de boys.

Item une grande pastière (2) avec sa couverture et deux rascles de fer.

Item une pastière servant à repauser le pain quand on le sort du four.

Item une petite pastière couverte de boys pour mestre le pain de bouche du Reverand Monsieur.

Item sept grandes tables à mestre le pain brun et

(1) Louchet, espèce de noyau.

(2) Pétrin.

une petite pour mestre le pain de Monsieur le prieur.

Item trois couvertes de fustaine pour couvrir le pain.

Item une semeau à pourter leau et une seilhe (1).

Item une barutélière (2) avec son couvercle pour passer la farine.

Item deux montans de boys pour presser la farine, fixés à la muraille.

Item trois armoyres les deux de hault fermant à clef et laultre non et servant à fermer le pain.

Item ung lict boys de pin avec sa couverte de dessus du d. boys garni de traversin le tout layne et

Item une couverte layne blanche.

Item une pinte et tasse estangs.

A la chambre du portier

Le lict du portier garni de deux matelas et un traversin de peu de valeur et une couverte de layne blanche.

Item trois aultres lits garnis et lung dung matelas de toile avec son traversin le tout layne et sa couverte layne blanche laultre deux matelas couverts de toile sans traversin et une flassade layne blanche et laultre ung matelas couvert de toile avec son traversin et une couverte blanche peu de valeur le tout usé.

Item une cappe blanche servant au garde-terre.

A la chambre du jardinier quest au prés de lantrée de la d. maison.

Item ung lict de boys de pin garni dung matelas sans traversin avec une couverte blanche assez bonne.

(1) Seille, sceau en bois.

(2) Blutoir.

Item troys vielhes couvertes pour se capper rom-pues de peu de vateur.

Item ung coffre de sapin fermant à clef et une salière lethon et le quel coffre sert à tenir les graines du d. jardin.

A la fératarie où les fustiers besogent (1).

Et primo ung chalictole pin vuide.

Item ung bang à ouvrir les rodes (2) par les fustiers.

Item une resse (3) sive loube.

Item un aultre-petit banc servant aux susd. fustiers.

Item les pieds droits ou mouton qui sert à picquer les boys aux levades.

Item certaine quantité de fustailhes de noyer ou aultres bois.

Item une petite boutte dung barrau ou environ.

A la panatarie touchant au four :

Ung grand tablas avec quatre tableaux pour mes-tre le pain.

*Au magasin ou solait estre lestable à présent
servant à la botigue du rodier :*

Un grand serre servant à couvrir les rodes de charette et une petite resse à une main.

Item ung malhet de fer ung resson avec son arc de fer.

Item une serre à usage de rodier appellé rong.

(1) Travaillent.

(2) Roues.

(3) Scie.

Item ung petit brenard (1), un aultre dict trancayre et un aultre dict rongrumier.

Item ung compas et ung reseau tout fer.

Item ung agusaire (2) servant à usage de rodier.

Item une celle (3) avec son entonoyr de fer.

Item certaines quantités de cercles pour ferer rodes et deux vieilhes rodes servant pour le molin.

Item deux eschelles de charrete.

Item une piece d'home (4) pour faire bout de charrete.

Item quatre cledes pour charrier pailhe.

Item quatre bats pour mullets.

Item certaine quantité de tuiles pour couvrir maison.

Lestable du charretier

Ung chalict de pin garni d'un matelats sans traversin et une couverture de layne grise de peu de valeur.

Item une vieilhe caisse fermant à clefs pour tenir lavoyne dans laquelle a esté trouvé quatre destraux (5).

Item troys mulets de charretes garnis de leur arneis.

Item troys chevaux de charretes garnis de leurs arnais.

Item deux mulets vieulx pour servir au bast.

Item ung cheval crestat (6) servant de monture au viguier.

(1) Virebrequin.

(2) Pierre servant à aiguiser.

(3) Seau de bois.

(4) Ormeau.

(5) Hache.

(6) Chairé.

Item deux barrenques (1) à porter la pasture du bestail estant aud. estable.

Item ung cheval crestat pour servir à la monture du garde terre.

Item ung aultre cheval poil gris servant de monture à monsieur le commandcur de Nismes.

Item led. estable garni de rastelhiers et mangeoires...

A lestable grande des chevaux à selle.

Ung chalict de boys ou y a une couverte de gros drap mistat blanc.

Item led. estable garni de rastelhiers et mangeoires.

Item deux poteaux fixer à la murailhe pour tenir les colliers des chevaux.

En troys magasins au dessouls la chambre des religieux.

En lung y a des deux coustés rastelhiers et mangeoires pour chevaux.

Item ung cheval poil blanc servant de monture au veneur.

Item deux aultres grands magasins touchant au précédent une quantité de posz de noguier et aultres boys.

A la forge.

Item certaines pesses fixées à la murailhe servant de chalict.

Item une bougie.

Item une grande tenailhe à serrer rodes, un grand marteau appelé mal.

(1) Drap de grosse toile.

Item ung marteau appelé destraou et quatre aultres marteaux appelés cloutadours.

Item quatre aultres petits marteaux.

Item ung père de tenalhes grandes et moyennes.

Item deux broches de fer servant à tirer le fer de la forge.

Item une tenalhe, un marteau forcadour et ung bu-tavant.

Item ung pan de fer.

Item ung fer servant à faire clous de charrettes avec son marteau de fer.

Item deux fers à faire couches et deux fers appelés mandriers.

Item six portes de charretes.

Item sept barres de fer à faire rodes.

Item ung croc avec deux aquiraus pour monter les rodes de charretes.

Item environ deux charges de charbon.

Item certaine quantité feramente peu de valeur.

Item troys broches servant à lict de camp.

A lestable des mules.

Item ung chalict de bois de peu de valeur.

Item ung rastelhier et mangeoire du cousté dud. estable.

Item ung petit mulet poil bais avec son bast servant à charrier le bois du four.

Item ung aultre bast pour un cheval.

A la fromagerie où se font les fromages.

Primo la sémau à tenir le laict.

Item cinq selhes à tirer le laict.

Item deux maits pour ajouter les fromages.

Item de faisselles à fere le fromage en y a cinquante sept.

Item deux grands barraulx et un petit pour le laict.

Item une douzaine de potz touchant aux murailhes pour essuyer les fromages.

Item ung enbut fer blanc pour emboutelier le laict.

Item deux barraulx vieux.

Au magasin touchant lestable des mules.

Item certaine quantité de clèdes de parc.

Au grand celier.

Et primo un grand tinal à quatre enquastres et gabie par dessus un tinon dessous et degrés de boys pour monter la vandage.

Item ung grand trolhadoire.

Item ung enbut.

Item ung tumbarel de vandage.

Item la fuste de quatre grands vaisseaux chacun tenant environ troys vaisseaux vinaires.

Item de demi-vaisseaux en y a quatorze.

Item la fuste de deux vaisseaux trempères (1).

Item la fuste de douze vaisseaux tant vinaire que trempères.

Item la fuste de cinquante demi-vaisseaux.

Item la fuste de dix tiercerolles et quartiercerolles et aultres petites boutes.

Item une boutte à tenir malvesie.

Item une pille de pierre pour ung greffon.

Item six semautx.

Item des fers pour marquer les bérigasses (2) ou aultre bestail menu en y a dix neufs.

Item dix fers marquiers pour marquer les juments et vaches.

(1) De piquette.

(2) Agneaux d'un an.

Item de banastons en y a trente.

Item ung engin à cinq barres garni de çrots pour tenir la chair avec deux talholes et une pierre pour faire le contrepoids.

Item ung enbut de fer blanc pour remplir barraulx.

Item ung chapladour de boys avec ses quatre pieds avec un coteau dung chapladour.

Item quatre barraulx à pourter le vin.

Au petit Sellier.

Ny a bouttes ny a vins, mais solliveaux pour servir de siège aux bouttes.

Item six forques et quatre rastels.

Item aultres cinq rasteaulx neufs.

Item neuf aultres fourques neusves.

A la Fromagerie.

Item 23 posses sur banc pour essuyer les fromages et sur les d. posses y a trente six fromages de Lauzère faicts du bestail de la maison.

Item ung pastierre à tenir le sel blanc.

Item cinq Sayns tandus sur une cled de boys.

Item palles de boys cinq.

A la Carnassarié touchant à la fromagerie.

Un grand chapladour de boys avec quatre pieds.

Item ung grand tablas sur bancs pour faire la sel-ladière.

Item ung petit tynal de boys pour mestre le sel dans lequel y a environ deux quintaux sel.

Item une petite pielle pour picquer sel et une aultre pille pour mestre le sel quand est picqué.

Item ung aultre grande pielle pour mestre sandous laquelle est moytié pleine de sandous,

Item une grande puelle et troys petites pour tenir huile dans deux desquelles y a environ six cannes d'huile.

Item deux grands barraux à porter huile.

Item ung enbut et ung ferat pour prandre l'huile fer blanc.

Item troys lards, deux entiers.

Item environ demy vache sallée.

Item dix-neuf barrillets sardes.

Item la d. carnassarié est garnie de cloux et restallal'yérés.

Au molin a bled estant dans la d. maison.

Un molin garni de ses moles, rodes et rodettes (1).

A la basse cour de la d. maison à l'entrée de la grande porte quatre arcabouses à crochet de bronze avec leur pied de fer et les troys garnies de cavalets de boys et laultre non.

Item deux bancs de boys.

Item deux charretes garnies et une à bahut avec leurs roues ferrées.

Item ung tombereau tempestre garni de roues ferrées tout garni.

Item certaine quantité de cledes de parc et une molle pour mestre au moulin vieulx de pierre.

Item certaine quantité de baragne (2) pour la cheminée.

Item une table de pierre avec ses deux tréteaux de pin.

Item certaine quantité de boys pour servir au feu.

(1) Au fronton de la porte d'entrée, M. le chanoine Teissonnier a relevé un écusson écartelé d'une étoile et d'un bois, timbré de casque de chevalier. Le lambrequin porte la devise : *Vitam pro laude pacisi* (sic).

(2) Vieux bois,

Linges pour se servir de la maison estant à la charge de M^e Michel Boyer Chambonas.

Item linceulx de troys toille huict et présentement usés.

Item linceulx pointés de R. 8, six rompus et présentement usés.

Item linceulx bons pour meynage quarante quatre.

Item à la chambre de monsieur de Nismes six linceuls (1).

Item linceuls vieux et rompus en partie en y a quatorze.

Item une longura fyne.

Item dix-sept trouailles primes pour la grande table en partie usés.

Item six trouailles moyennes aussi usées.

Item six trouailles de meynage.

Item quatre trouailles usées.

Item cinq trouailles de quatorze palmes.

Item onze longueur de grosse toille.

Item quatre trouailles décousues usées.

Item de serviettes cinq douzaines et sept fort usées.

Item le florus de toille, et lequel lui a este montré, a esté trouvé dans un grand coffre de sapin et ung aultre moyen coffre daulbe et une grande caisse de sapin le tout avec leurs serrures fermant à clefs estant au corridor de la d. maison.

Suit l'inventaire des biens-meubles qui ont été trouvés dans le château de Générac, à la maison de

(1) Il est parlé du commandeur de Nîmes. Cette commanderie, dont le regretté Germer-Durand a déterminé l'emplacement (*Diction. topograph.*, p. 211), donnait un revenu si maigre, que le titulaire résidait au Grand Prieuré. On voit, du moins, par cet inventaire, qu'il avait six draps de lit affectés à son service particulier. Il était en même temps commandeur de Paulhac, au diocèse de Nîmes.

la Pinède, de Cavalès, de St-Pierre, de Bellegarde, et l'inventaire de l'église de Saint-Jean de Saint-Gilles.

D'après cet inventaire, il est facile de reconstituer le Grand Prieuré de Saint-Gilles.

Située à l'emplacement de la rue Saint-Jean, non loin de la gare actuelle, cette maison prieurale était complètement close de murs ; elle formait un carré allongé, orienté au Sud-Est dans le sens de sa longueur et contenait trois corps de logis tout à fait indépendants et reliés l'un à l'autre par une vaste basse-cour.

La porte d'entrée était flanquée de quatre arquebuses à crochet de bronze, avec leurs pieds de fer et cavalets de bois.

A droite, et tout près de la porte d'entrée, se trouvait l'habitation du jardinier ; à gauche celle du portier.

Au fond de la basse-cour était le principal corps de logis qui se composait d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un grenier.

Le rez-de-chaussée comprenait dix-neuf pièces, savoir :

- 1° Le moulin à blé ;
- 2° La pièce dite *Farinière* pour tenir le blé et la farine ;
- 3° La pièce qui renfermait le blutoir, le pétrin et le four ;
- 4° La pièce dite *Panatarie* pour tenir le pain ;
- 5° L'atelier du charron ;
- 6° La forge ;

- 7° L'atelier des charpentiers dit *Feratarie* ;
- 8° Un magasin pour tenir le bois de noyer ;
- 9° Un second magasin pour tenir les autres bois ;
- 10° Un troisième magasin avec des rateliers de chaque côté.

Ces trois magasins sont au-dessous des chambres des religieux ;

- 11° Un quatrième pour enfermer les claies de parc à brebis ;
- 12° Le magasin pour faire le fromage ;
- 13° Un autre pour le conserver ;
- 14° Le charnier dit *Cárnassarié* pour débiter la viande et conserver le salé ;
- 15° Le grand cellier ;
- 16° Le petit cellier ;
- 17° L'écurie du charretier ;
- 18° L'écurie des chevaux à selle ;
- 19° L'écurie des mules.

Deux escaliers desservaient le premier étage : l'un conduisait à la grande salle et de là à l'appartement particulier du grand prieur ; l'autre à la cuisine et à ses dépendances, qui comprenaient :

- 1° La petite salle ou réfectoire ;
- 2° L'office dit *Boutelarie* ;
- 3° La cuisine ;
- 4° La chambre des cuisinières.

Au milieu, et rendues indépendantes par un corridor, se trouvaient les chambres affectées aux religieux et aux hôtes de distinction. Elles sont au nombre de dix :

- 1° Celle du grand prieur attenante à la grande salle du chapitre ;
- 2° Chambre de Saint-Pierre ;
- 3° Chambre blanche ou du rosier ;

4° Chambre du saulvaige. Ces trois chambres étaient réservées aux hôtes de distinction ;

5° Six autres chambres affectées aux six profès de la collégiale des hospitaliers de Saint-Jean.

Que reste-t-il maintenant à St-Gilles de ce grand Prieuré autrefois si puissant ?

Il ne reste que le nom seul donné à la rue St-Jean, où se trouvait autrefois la maison prieuriale. Les vestiges matériels en ont disparu, aussi bien que le souvenir moral : *Etiam periere ruinæ* ! — (Lucaïn-Pharsale, IX, v. 969).

C. NICOLAS.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE

CONGRÈS DE MACON

(1899)

I

SÉANCE D'OUVERTURE — VISITE AUX MONUMENTS DE LA
CITÉ — NOTICE HISTORIQUE SUR LA VILLE DE MACON

Mercredi 14 Juin.

La ville de Mâcon est aujourd'hui en liesse !!! Je veux parler du monde savant, attendu que la plupart des archéologues de la Bourgogne se sont donnés rendez-vous dans *Mastico*, ancienne capitale du Mâconnais, ville célèbre par ses bons vins et par ses Conciles.

A défaut de Concile, nos aimables collègues viennent assister à nos joûtes scientifiques et quelques-uns apportent cette bonne humeur particulière aux Bourguignons. Je dois tout d'abord féliciter le Comité d'organisation, ayant mis tout en œuvre pour la réussite du Congrès, puis j'adresse des sincères remerciements à M. Lacroix, trésorier, qui s'était multiplié afin de pouvoir loger confortablement tous les Congressistes français et étrangers.

La séance d'ouverture a lieu à deux heures dans le

grand salon de l'Hôtel de Ville, sous la présidence de M. le comte de Marsy. La salle est envahie par les notables de l'endroit et les dames sont en grand nombre.

L'estrade est occupée par les autorités de la ville et par les délégués de haute marque. Je cite au premier rang, M. Héron de Villefosse, représentant le ministre de l'Instruction publique, M. Buchalet, maire de Mâcon, Le comte de Ghellinck, de l'Académie royale de Belgique, Camille Fabre, lieutenant général de l'armée fédérale suisse, Léonce Lex, archiviste de Saône-et-Loire, Duréault, secrétaire perpétuel de l'Académie de Senecé, Vingtrénier, bibliothécaire de la ville de Lyon, Lacroix, trésorier du Congrès, etc., etc...

M. Arcelin prend la parole et énumère, dans un savant rapport, les études qui ont été faites depuis cinquante ans dans le département de Saône-et-Loire et sur les découvertes faites dans cette partie de la Bourgogne, au point de vue archéologique. Dans les environs de Solutré, conclut l'orateur, plusieurs objets intéressants, remontant aux temps préhistoriques ont été trouvés à Vergisson, Bersières, Germalez et Reilly. MM. de Ferry, l'abbé Ducrost, Virey, ont été les promoteurs de ces études et ont été continuées par M. Arcelin.

Avant de lever la séance, M. le Président, adresse quelques mots aimables à M. Bulliot, résidant à Autun, président de la société Eduenne « surnommé dans le monde savant le druide chrétien. »

Le cortège des archéologues se rend tout d'abord à l'hôtel Senecé, siège de l'Académie de Mâcon, local dans lequel un vin d'honneur a été servi. M. Duréault, adresse une charmante allocution aux

étrangers qui seront pendant plusieurs jours les hôtes de la ville de Macon et qui seront les bienvenus à l'hôtel Sénecé, puis il termine par un mot heureux en disant que le vin de Bourgogne conserve en soi, le goût de cette pierre à feu ou ce silex qui fut sa nourriture.

Les vins blancs provenant des crus les plus fameux de la province sont versés à flots. Je citerai le Pouilly, récolté non loin de Mâcon, jouissant d'une juste renommée, puis plusieurs spécimens de la Champagne pétillant dans les coupes des invités.

Depuis quelques années, l'Académie de Mâcon, a acquis l'hôtel de Marnay, devenu plus tard la propriété de la famille de Sénecé. L'extérieur dénote le style du commencement du XVIII^e siècle. A l'intérieur, beaux salons de la même époque. Superbe bibliothèque comportant un grand nombre de volumes. Dans une petite pièce, on remarque une galerie de tableaux, donnant sans doute les portraits des personnages illustres de la cité et des environs.

La première visite des monuments de la ville a été pour les restes de l'ancienne église Saint-Vincent. Cette cathédrale a été démolie en 1799 (1) et quelques débris subsistent encore. Les tours construites du XI^e au XIV^e siècles, sont carrées à la base, puis octogones. Leur sommet est dans un état lamentable ; l'une est privée de son dôme et l'autre est dépourvue de la pointe de sa flèche. Cependant ces deux tours atteignent encore une grande élévation. Le porche servant de Chapelle depuis 1855, date du XII^e siècle. Magnifique tympan sculpté, malheureusement détérioré, divisé en cinq parties. La première montre le paradis à droite et l'en-

(1) *Guide Indicateur*, par M. Léon Lex.

fer à gauche, la seconde la Résurrection, la troisième les Prophètes, la quatrième le Christ, avec la Vierge, les Apôtres et une multitude d'anges, enfin la cinquième des esprits célestes et des petits anges. Le tympan repose sur des chapiteaux, sur lesquels on voit à droite Satan tâchant de se glisser dans l'église, tandis qu'un ange, armé du bouclier et de l'épée, le repousse ; à gauche, la scène de la tentation sur la montagne. Peintures murales datant du XII^e siècle dans la travée située entre les deux tours.

Il y a lieu de faire mention dans un petit square, attenant à Saint-Vincent, d'un tombeau épiscopal du XIII^e siècle, puis des fragments de colonnes sculptées, une jolie porte romane et les traces d'un vieux cloître, retrouvées par suite de fouilles faites, il y a quelques années.

La Maison de bois une des principales curiosités de Macon, se trouve située au centre de la ville. Il est probable qu'elle a été construite au commencement du XVI^e siècle. Cette maison sert actuellement de boutique. Le premier étage est décoré de colonnettes dont la partie se trouvant entre la base et le chapiteau est relié par des moulures du plus gracieux effet, représentant des branches et des feuillages. Des personnages, des animaux et des *goules* (1) sont sculptés sur les chapiteaux des colonnettes, dans des attitudes qui ne sauraient être admises par la plus vulgaire pudeur.

Les organisateurs du Congrès nous mènent dans la partie N. E. de la ville, en passant par la rue de Strasbourg. Nous remarquons en passant la Préfec-

(1) Tête de monstre.

ture restaurée en 1866 et servant avant la Révolution de Palais épiscopal. Il fut bâti en 1618, par Gaspard Dinet, évêque de Macon, sur l'emplacement de l'ancienne citadelle. Non loin de la place du Gardon, — je crois que c'est dans une rue parallèle au cours Moreau — on nous mène dans la cour d'une maison, pour voir quelques traces des anciennes fortifications de la ville (1); puis nous arrivons sur la place d'Armes, plantée de beaux arbres. En face se trouve l'Hôtel-Dieu. Cet édifice commencé en 1758, fut achevé en 1770 sur les plans du célèbre Soufflot. Au rez-de-chaussée se trouve une pharmacie meublée à l'antique, c'est-à-dire pourvue de tout le matériel du siècle dernier. L'ensemble des vases en faïence, servant à renfermer les médicaments est remarquable.

L'église —ou nouveau Saint-Vincent —a été commencée en 1810, par décret de Napoléon 1^{er}. Avant la Révolution, la ville de Macon comptait douze églises qui furent démolies à la suite des événements de 1793. A l'époque du Concordat, les Maconnais qui étaient en majeure partie theophilantrophes ne suivaient plus le culte catholique. Quand le pape Pie VII se rendit à Paris, afin de célébrer le mariage de l'Empereur il fut obligé de célébrer la messe dans ses appartements. Napoléon ayant rompu avec la secte fondée par Chemin, Janes, Moreau, Mandar

(1) D'après M. Lex les remparts étaient démolis à la fin du xiii^e siècle et au commencement du xix^e les fortifications consistaient en bastions ainsi dénommés : Saint-Antoine, Saint-Jean et Saint-Pierre. Les cinq portes étaient celles du Pont, de Bourg-neuf, de la Barre, de l'Héritan et de Charolles. Les anciennes chroniques relatent les noms des tours ci-après : des Dames, des Halles, de la Porcherie, des Sergents, Crèvecœur, Marandon, Marmite et Paradis. (*Grande Encyclopédie*, Ladamirault, tome xxii, p. 894).

et Valentin Haüy, afin de se réconcilier avec les catholiques, leur abandonna les biens nationaux, non vendus dans le département, à la condition de bâtir une église — qui prit le nom de Nouveau-Saint-Vincent. — Elle fut consacrée en 1816.

Quelques obligeants collègues me conduisent à la maison d'Alphonse Prat de Lamartine. Une inscription laconique annonce que l'auteur des *Méditations* et autres délicieux poèmes est né le 21 octobre 1790. La dite maison est de chétive apparence située dans une ruelle étroite et tortueuse. En face, se trouve une ancienne chapelle, probablement désaffectée sous la Révolution ; elle sert actuellement de magasin.

Je dois dire quelques mots sur la nouvelle église Saint-Pierre, bel édifice de style roman-bourguignon (1859-64), remplaçant le vieux Saint-Pierre hors les murs, démolie à la Révolution. L'ensemble de cet édifice est un peu lourd. Il consiste en trois nefs avec transept déambulatoire, chapelles latérales et tribunes. La longueur est de 100 mètres environ. M. Berthier, a été l'architecte de cette église.

La visite des monuments étant terminée, je me dirige vers les quais, baignés par la Saône, principal affluent du Rhône. Un pont de pierres, composé de douze arches, réunit la ville de Mâcon avec la commune de Saint-Laurent, faisant partie du département de l'Ain. Ce pont très ancien a été remanié à différentes époques. En 1843, il a été élargi et on ne voit plus au milieu, la colonne qui limitait les deux départements. Le premier constructeur de ce passage, fut, dit-on, Othon, comte de Macon et d'Auxonne, qui vivait au ^x^e siècle. Les eaux de la Saône sont grisâtres et n'ont presque pas de courant.

En descendant la rivière, je remarque au milieu d'un square, non loin de l'Hôtel de Ville, la statue en bronze de Lamartine, œuvre de Falguière (1878).

La population de Mâcon peut être évaluée à 20.000 habitants. Son principal commerce consiste en vins, dits du Mâconnais, exportés en quantité considérable dans toute l'Europe. Les armes de cette cité, sont *de gueules à trois annelets d'argent posés deux et un*.

II

EXCURSION A CLUNY ET A PARAY-LE-MONIAL

Judi, 15 Juin.

A 7 heures 25, les membres du Congrès, partent de la gare de Mâcon, afin de visiter les villes de Cluny et de Paray-le-Monial. La journée sera bien remplie car nous ne pourrons rentrer pour dîner qu'après neuf heures du soir.

La voie ferrée, au sortir de la gare, décrit une forte courbe, puis on cotoie quelques instants la Grosne, modeste rivière qui va mêler ses eaux à la Saône au sud de Mâcon. Le paysage est assez riant, parce que l'on traverse des prairies à l'aspect plantureux puis des collines plantées de vignes. A l'horizon, on distingue des mamelons dépourvus de toute espèce de végétation. Plus loin, la vallée se resserre ; le village de Saint-Sorbier est perché sur un coteau. Le chemin de fer traverse un pays boisé, très pittoresque, au milieu de montagnes atteignant une certaine altitude. Cette partie de la Bourgogne, ou plutôt du Mâconnais est ravissante. A la suite d'une longue tranchée, nous entrons dans un tunnel mesurant 1600 mètres, puis nous jouissons d'une

vue superbe sur la campagne de Cluny, arrosée par la Grande Grosne, prenant sa source dans le massif de Saint-Rigaud (Rhône).

La locomotive siffle et nous entrons en gare de Cluny. Cette petite ville est gracieusement située sur la rive gauche de la Grosne, entre deux montagnes, couvertes de bois. Il faut traverser la dite rivière, avant de faire notre entrée dans la cité, jadis célèbre par son abbaye.

Je n'ai point l'intention de retracer l'histoire de ce monastère, parce qu'il me faudrait composer un gros volume. Je me contenterai de rappeler que le territoire sur lequel s'élève Cluny, n'était au ^x^e siècle, qu'un modeste rendez-vous de chasse, appartenant à Guillaume le Pieux duc d'Aquitaine. En 910, ce puissant seigneur, jeta les fondements d'une abbaye, qui devint chef d'ordre en 930. Les moines qui observaient la règle de Saint-Benoît, eurent dans la suite, plus de six cents maisons religieuses (1). Le père abbé au ^{xii}^e siècle, avait le titre d'*abbé des abbés* ou d'*archi-abbé*, puis avait sous sa dépendance 2.000 maisons de moines. Ceux qui demeuraient à Cluny étaient au nombre de cinq cents. Parmi les abbés qui furent appelés à diriger Cluny, furent Saint Odilon, Saint Hugues, Pierre le Vénérable, etc., etc...

Les écoles de cette retraite de pénitents, partageant leur temps entre la prière et l'étude, eurent une grande renommée dans toute la chrétienté. M. Violet-Leduc a dit avec juste raison que Cluny était le berceau de la civilisation moderne. Plusieurs

(1) Le premier abbé fut Saint Bernon, qui fonda le célèbre monastère en 910, avec six moines de Beaume et six moines de Gigny.

papes vinrent suivre les cours de théologie dans cette pieuse maison, parmi lesquels je citerai : Grégoire VII, Urbain II et son successeur Pascal II. Les logements de l'abbaye étaient si spacieux et les revenus si considérables que trois têtes couronnées — je veux dire, le pape Innocent IV, Louis IX et l'Empereur d'Orient — purent y séjourner avec tous les prélats et seigneurs de leur suite (1). Jean de Bourbon, évêque du Puy, fut abbé de 1456 à 1485. Il fit bâtir la chapelle, dite de Bourbon et l'hôtel de Cluny, situé à Paris. Je ne me souviens plus à la suite de quelles circonstances, Louis XI, se brouilla avec Jean de Bourbon, mais il est certain que le roi de France, envoya une armée en Bourgogne qui entourâ les murailles de la ville et l'emporta d'assaut (1471). Cette armée fut commandée par le Dauphin qui fut plus tard Charles VIII.

Au xvi^e siècle, cette abbaye déchuë d'une grande grande partie de son influence morale, ne fut plus qu'un riche bénéfice, donné par l'autorité royale aux princes du sang. Quatre abbés de la famille des Guises, se succédèrent de 1529 à 1621. Les cardinaux de Richelieu, Mazarin et de Bouillon, ainsi que le prince de Conti, furent abbés commandataires. Avant 1789, Cluny passait pour avoir 300,000 livres de revenus. Le dernier abbé fut Dominique de la Rochefoucauld, archevêque de Rouen, qui présida l'Assemblée Constituante (4 août 1789).

La première visite commence par l'abbaye, convertie depuis 1865, en école professionnelle, destinée à former des professeurs pour les sciences et pour les arts industriels. Un collège a été aussi établi

(1) Dictionnaire de Vivien Saint-Martin, t. I^{er}, p. 756.

dans les bâtiments conventuels. A l'extrémité d'un vaste jardin, agrémenté d'une importante pièce d'eau se trouve la partie qui a été refaite au XVIII^e siècle. Du côté du Nord, le clocher de l'*Eau bénite*, a été conservé. Il consiste dans une tour octogone, haute de 62 mètres ; c'est la seule qui subsiste des cinq qui surmontaient autrefois l'ancienne église abbatiale. Un autre petit clocher se montre tout auprès ; c'est celui de l'horloge.

La façade érigée vers 1750, représente un vaste corps de bâtiment, composé d'une longue suite d'ouvertures formant deux étages. Chaque extrémité forme un avant-corps avec une porte spacieuse. Au-dessus se trouve une large fenêtre placée entre deux petites ouvertures, puis la partie masquant la toiture se termine par une autre fenêtre surmontée d'un fronton triangulaire, dont les lignes collatérales se raccordent à un motif de sculpture, simulant un pot de fleurs, caractère absolu de l'architecture des Jésuites. Le centre, même style ; il y a trois portes, supportant le même nombre d'ouvertures, garnies d'un balcon en fer forgé, œuvre du Frère Placide.

L'Hôtel-Dieu se trouve dans la partie gauche de l'Ecole, je veux dire en entrant du côté du jardin. Ma première impression a été bonne en entrant dans cet asile de paix et de charité. Les galeries du rez-de-chaussée sont spacieuses et sont voûtées. Je traverse rapidement une salle dans laquelle sont alités quelques malades, soignés par des religieuses à coiffes blanches et vêtues de robes bleues de ciel, puis je me rends dans la chapelle contenant une partie du mausolée de la famille de Bouillon. Théodore de la Tour d'Auvergne, connu sous le nom

de Bouillon, abbé de Cluny (1713-47) avait formé le projet d'ériger un magnifique monument, à la mémoire de son père (Frédéric-Maurice) et de sa mère, Eléonore de Bergh (1), mais Louis XIV ne permit pas l'exécution de ce tombeau. Les statues qui sont aujourd'hui à Cluny et destinées au dit mausolée, ont été faites à Rome. Dans une vitrine, on a conservé les fragments de la crosse de Saint Hugues, abbé (1044-1109). Un petit tableau de l'école flamande fixe notre attention.

Nous sommes appelés à visiter le bâtiment, dit, « du moulin » construit au XIII^e siècle par Yves I^{er} (de Poyson). Cette construction est la seule qui ait été épargnée par le vandalisme des moines. Divisé en trois parties ; le sous-sol servait de cellier, le rez-de-chaussée était affecté à la boulangerie tandis que l'étage au-dessus renfermait les farines. J'ai remarqué qu'un aspirant contre-maitre travaillait avec ardeur à la façon d'une superbe cheminée, destinée au cabinet du Directeur. C'était un véritable chef-d'œuvre d'ébénisterie. La salle comporte une double voûte ogivale. Les piliers qui divisaient le rez-de-chaussée en deux parties, sont enfouis dans la maçonnerie. Un escalier à double rampe conduit au premier étage, servant actuellement de salle de gymnastique, éclairée par des fenêtres à meneaux. Bancs de pierre dans les embrasures. La charpente en berceau s'élève à une grande hauteur, construite au moyen d'énormes piliers de bois. Il y a lieu de signaler, une sorte de canal en pierre, servant jadis à conduire le grain dans la tour du Moulin (2).

La principale entrée, ornée d'un campanile, don-

(1) A. Penjon, notice sur Cluny, 3^e édition, p. 18.

(2) A. Penjon, Cluny, p. 112.

ne accès à un vaste vestibule, appelée la galerie des Cours. Les murs sont garnis de cinq grandes cartes exécutées en relief, par un professeur de l'Ecole. L'une donne les anciennes propriétés de l'abbaye, puis les autres sont destinées à la France et au département de Saône-et-Loire. Je remarque la superbe rampe d'escalier, en fer forgé, fabriquée par le frère Placide, dont j'ai eu occasion de parler.

L'église en partie démolie de 1811 à 1823, n'a conservé que le bras méridional du grand transept, le clocher octogone de l'Eau bénite, la tour de l'Horloge, les chapelles de Saint-Etienne (xⁱ^e et xⁱⁱ^e siècles), de Saint-Marcel (xiv^e siècle) et celle du cardinal de Bourbon remontant à la fin xv^e siècle (1). Ce monument — je veux parler de l'église — fut construit dans le style roman de 1089 à 1131. Cet édifice qui mesurait à cette époque 171 mètres de longueur, était le plus vaste de la chrétienté, après Saint-Pierre de Rome (183 mètres). Les chapelles du grand transept subsistent encore. La première dédiée à Saint-Etienne, voûtée en cul de four est éclairée par trois fenêtres romanes. La dépouille mortelle du supérieur du prieuré, Jean de Châteauvillain, décédé en 1329, fut déposée entre cette chapelle et la porte du cloître. Malgré ses mutilations, la chapelle de Saint-Martial, offre un beau spécimen de l'art gothique de la première moitié du xvi^e siècle. La statue de Pierre de Chastelat, fondateur de la dite chapelle, abbé de 1322 à 1343, a été détruite. Ayant payé en grande partie, les dettes de la Communauté, ce généreux prieur, donna à l'église, une horloge à personnages et deux grosses cloches destinées aux tours

(1) L. Lex, Guide indicateur 1899.

des Barabans (1). La partie de la vaste église, qui subsiste actuellement, sert de chapelle aux élèves de l'école de Cluny.

Le petit transept qui contenait autrefois la chapelle Saint-Denis, a été convertie en salle de dessin, puis on arrive à la chapelle du cardinal de Bourbon (1456-1480) (2). Cette chapelle — monument historique — véritable bijou d'architecture du *xv^e* siècle, a été malheureusement bien détériorée. Cependant les peintures et les sculptures qui subsistent encore sont admirables. La longueur de cette chapelle est de 16 mètres 50, sur une largeur de 4 mètres 50. Délicieuse voûte ornée d'un angle saillant et se prolongeant jusqu'au sanctuaire, avec arcs également en saillie formant des culs de lampe sculptés d'une façon admirable. Je note trois écussons, parfaitement conservés ; les armes de l'abbaye, de Jean de Bourbon et de l'évêché du Puy en Velais, attendu que le fondateur de ce lieu de dévotion était en même temps, abbé de Cluny et évêque du Puy.

Le pourtour de la chapelle est décoré d'une assise de pierre saillante sous laquelle on admire quinze figures de patriarches et de prophètes, peints à l'époque du *xv^e* siècle. Quelques-unes sont encore distinctes, mais celle d'Isaïe a beaucoup souffert. Ces consoles servaient d'appui à quinze statues de pierre, représentant les douze Apôtres, Saint Paul, la Vierge et Saint Jean-Baptiste. Il est probable que ces statues ont été la proie des énergumènes de la Révolution, attendu qu'il est établi, que les magnifiques vitraux qui ornaient les cinq fenêtres ont été brisés

(1) A. Penjon, p. 90.

(2) Fils naturel de Jean I^{er}, de Bourbon. Ses armes étaient d'azur à trois fleurs de lys et bordé d'or. A. Penjon, p. 91.

au mois de janvier 1794. Chaque niche était pourvue d'un dais ajouré, orné de sept clefs pendantes. La crédence qui était aussi surmontée d'un dais, donnait parfaitement l'idée de la richesse de ce petit édifice consacré à la prière.

Une minuscule salle voûtée, construite à la même époque, ayant une cheminée portant les armes du cardinal de Bourbon et pourvue d'une lucarne disposée de manière à voir le maître-autel, servait de retraite au père abbé qui y venait pour assister aux offices. Je me souviens que j'ai visité à la sainte chapelle de Riom (1), un petit réduit contiguë à la dite chapelle, destiné à Jean de Berry, quand celui-ci voulait entendre la messe. Je me demande si ces grands personnages se cachaient par humilité ou était-ce par crainte d'hostilité ? Je crois que la première hypothèse est plutôt vraisemblable.

La dépouille mortelle du cardinal de Bourbon, décédé en 1485, fut déposé dans cette chapelle. D'après M. A. Penjon, ouvrage que j'ai cité plusieurs fois, le corps de Jean de Bourbon repose devant l'autel, du côté de l'Evangile ; son tombeau était marqué d'une simple fleur de lys.

La place de la Genette qui était autrefois une cour de l'abbaye, est dotée d'une jolie façade, servant de principale entrée à l'école professionnelle. Cette façade, dite du palais du pape Gélase, a été reconstruite il y a une douzaine d'années dans son état primitif, (xiv^e siècle). Le second étage consiste en dix-neuf fenêtres ogivales, faisant le meilleur effet. C'est grâce à la Révolution que cette partie de l'abbaye a été conservée, attendu que les moines avaient

(1) Congrès archéologique de 1895.

formé le projet de détruire cette splendide arcature afin de rebâtir la cour des Hôtes.

Avant de se rendre au musée, on passe sous la porte d'entrée de l'Abbaye, qui mérite une mention particulière. Cette magnifique entrée, rappelant tant de souvenirs, parce que plusieurs papes, rois de France et nombre de grands seigneurs ont franchi dans les siècles passés cette ouverture donnant accès dans ce monastère. Aujourd'hui elle livre passage à un modeste cortège d'archéologues.

Cette double porte, consistant en deux arceaux de style roman, a été érigée au ^x^e siècle. Chaque arceau est orné de colonnes cannelées, pourvues de chapiteaux sculptés. L'épaisseur des piliers qui se trouvent de l'autre côté, démontrent que cette entrée a été fortifiée et devait supporter autrefois un tour quadrangulaire, existant au ^{xv}^e siècle (1). Quoique bien délabrée, l'entrée principale de l'abbaye est encore bien remarquable. De l'enceinte fortifiée, comptant dans le principe, huit portes, il n'y en a plus que trois. Saint-Odile (^{xii}^e siècle) Saint-Mayeul et celle de la Chanaise.

L'ancien palais abbatial, forme deux parties distinctes parce qu'il a été bâti à deux époques. Commencé par Jean de Bourbon, il a été terminé au commencement du ^{xvi}^e siècle, par Jacques d'Amboise. Depuis une quarantaine d'années, ce palais est devenu propriété communale, par suite d'un don fait par Madame Ochier, à la condition expresse que le dit palais, serait converti en musée et en bibliothèque publique (2). Le musée occupe deux salles

(1) A. Penjon.

(2) Acte du 17 août 1864.

pourvues de leur antique cheminée, portant sur leur manteau, les armoiries du seigneur du lieu — Jean de Bourbon — et celles de l'abbaye — de gueules aux deux clés d'or traversée par une épée à poignée d'or et à lame d'argent.

Je ferai sommairement l'analyse des objets curieux renfermés dans ce musée, parce que la liste en serait trop longue. Au rez-de-chaussée, quelques pierres tombales entr'autres celle de l'abbé Aimard (x^e siècle). Dans la muraille est encastrée celle de Saint Hugues (xii^e siècle). Un coffre-fort tout cerclé de fer, paraissant remonter à l'époque de Jean de Bourbon — peut-être sa propriété personnelle — était destiné à conserver les *rouleaux de Cluny*. Mais je me perds au milieu de ces belles tapisseries, tableaux, bahuts sculptés, etc., etc.... J'ai remarqué dans une des salles du premier étage, le cadran de l'ancienne horloge de l'abbaye. Dans la galerie destinée aux gravures, lithographies et aux estampes, il y a lieu de noter une vue d'ensemble de l'abbaye et de la ville de Cluny (1650). Dans la salle des tableaux, j'ai remarqué le portrait de Prud'hon, peint par lui-même et une délicieuse esquisse de ce peintre célèbre — Femme nue écrivant sur un arbre. — Prud'hon est né à Cluny le 4 avril 1758. Il fut élevé par le curé Jacques Besson, qui lui donna les premières leçons de latin, puis dans la suite, le baron de Joursanvault fut son bienfaiteur et l'envoya compléter ses études classiques à Dijon. Le buste de M. Ochier, fondateur du Musée, mérite aussi d'être signalé.

L'Hôtel-de-Ville, qui fut la demeure de Jacques d'Ambroise, successeur de Jean de Bourbon, quoique déchu de son ancienne splendeur, a conservé

encore quelques restes de sa magnificence d'autrefois. L'ancien logis du frère du ministre de Louis XII, montre deux pavillons carrés, reliés par une terrasse munie d'un délicieux balcon. L'escalier est orné d'une rampe, style Renaissance. Les deux pavillons comportent des pilastres et des lys sans fin, en albâtre, quelque peu noircis par le temps et l'humidité. L'ensemble de ce palais, rappelle l'époque de la Renaissance italienne.

Un plantureux déjeuner a été servi à l'hôtel de Bourgogne. Malgré le grand nombre d'excursionnistes — quatre-vingts environ — le service a été fait avec célérité et il n'y a que des éloges à adresser à Messire le maître-queux, parce que le menu était exquis.

Profitant des quelques instants qui nous restent pour visiter la ville, je profite de ce laps de temps pour aller voir les églises de la localité. Notre-Dame est un édifice du ^{xiii}^e siècle, mais la façade a été horriblement mutilée. L'intérieur est composé de trois nefs : l'ensemble appartient au style bourguignon du ^{xiii}^e siècle. Les chapiteaux ont une certaine valeur archéologique. La place, devant laquelle est située l'église, possède une fontaine érigée en 1772.

L'église Saint-Marcel date du ^{xii}^e siècle. Elle fut bâtie en 1159 par Dom Léger, prieur Claustral de l'abbaye. Beau clocher de 42 mètres, formant une tour octogonale, possédant deux rangs de fenêtres divisées par une colonnette. Rien de bien remarquable dans l'intérieur de cette église. Quelques stalles, datant du ^{xv}^e siècle, ont été respectées par les révolutionnaires, parce que l'église fut pillée le 29 novembre 1793. Près de la porte d'entrée se trou-

ve un baptistère du ^{xiii}^e siècle servant actuellement de bénitier et qui provient de l'abbaye. La frise délicatement sculptée consiste dans un feuillage de lierre. Aux quatre angles se trouvent des colonnettes surmontées de figures humaines au profil délicieux.

Plusieurs maisons romanes se trouvent dans les rues de Cluny. Devant l'église Notre-Dame, j'ai assisté à un colloque entre un de mes honorables confrères, habitant la Dordogne et des maçons occupés à restaurer une habitation de la dite époque, parce que ces vandales ne prenaient aucune précaution et effritaient les pierres.

Les fortifications ayant été rasées, l'archéologue peut néanmoins se rendre compte de l'enceinte qui protégeait Cluny contre les incursions des aventuriers. J'ai dit plus haut qu'il n'existait que deux tours, quelques pans de murs et trois portes. Je crois que les murs d'enceinte ont été démolis sous la Restauration. La promenade du Fouettin est magnifique, à cause de ses beaux arbres. Vue admirable sur la vallée de la Grosne.

Le départ pour Paray-le-Monial a lieu à 2 h. 30. On laisse au nord, la ligne de Châlon, puis on suit quelques minutes celle de Mâcon. La voie ferrée côtoie la Grosne, jusqu'à la station de Ste Cécile-la-Valouze. Cette localité est située non loin du château de Saint-Point, propriété de Lamartine, dans laquelle cet illustre académicien est décédé le 1^{er} mars 1869 (1).

Après la station de Clermain, point de bifurcation pour Roanne, on passe celle de la Chapelle-Moulin,

(1) Lamartine est décédé à Boulogne près Paris, et fut inhumé à Saint-Point, le 4 mars 1869.

Trivy-Dompierre et celle des Terreaux, méritant d'être signalée, car c'est sur le territoire de cette paroisse que la bienheureuse Marie Alacoque est née le 5 juillet 1647. La ville de Charolles est bâtie sur un petit monticule baigné par l'Armonce et la Semence. De la gare, on aperçoit les restes de l'ancien château, consistant en deux tours rondes (xiv^e siècle) (1). Je rappelle pour mémoire que deux écrivains sont nés dans cette ville. Guillaume des Autelz, poète bien oublié, contemporain de Rabelais et auteur de *Fanfreluche et Gaudichon*, puis de Jean Bayard (1796-1852), neveu d'Eugène Scribe. En 1836, ce fécond auteur dramatique, fit représenter le *Gamin de Paris*, pièce qui est encore au répertoire du théâtre des Variétés.

L'aspect du paysage change subitement, car la ligne ferrée passe sur les confins de la forêt de Charolles. Le terrain est très uni, puis les arbres composés de petits chênes et de frênes minuscules forment un fouillis indescriptible. Nous arrivons à Paray-le-Monial, après un parcours de 55 kilomètres après la station de Cluny.

Le temps que nous avons à rester à Paray est limité : trois heures environ. A la sortie de la gare, on traverse le canal du Centre cotoyant la Bourbonce, prenant sa source à l'étang de Montchanin et devient sous affluent de la Loire. Quelques instants après, on traverse cette délicieuse rivière, pour se rendre à l'église, monument justement renommé dans le monde des archéologues.

La basilique du Sacré-Cœur a été bâtie à plusieurs reprises. Elle fut fondée au commencement

(1) Le château fort des comtes de Charolais comptait dans l'origine neuf tours.

du xi^e siècle par les moines de Cluny, qui avaient établi un prieuré. La façade, le narthex et le clocher du Sud datent de cette époque (1) tandis que le clocher du Nord a été construit vraisemblablement près d'un siècle plus tard. Vers le milieu du xii^e, on peut classer la nef, les bas-côtés, le chœur, le transept et l'abside. La longueur totale de l'édifice est de 49 mètres ; sa hauteur sous voûte de 27. L'élévation se divise en trois parties : les arcades communiquant de la grande nef avec les bas-côtés sont pourvues de pilastres cannelés du plus gracieux effet, décoration qui caractérise le roman-bourguignon. Chaque arcade est surmontée d'un triforium aveugle composé de trois ouvertures, avec pilastre de même style, puis au-dessus un cléristory, également percé de trois ouvertures cintrées. L'arc retombe sur une colonnette à double fût, dont le chapiteau est heureusement sculpté. Le tombeau de Jean de Damas, bienfaiteur de l'église, décédé en 1476, se voit dans la chapelle de la Vierge, située à droite du transept. Une vasque du jet d'eau du cloître, sert de bénitier, portant les armes de Jacques d'Amboise, abbé de Cluny.

Notre cicérone nous conduit à la chapelle de la Visitation, actuellement occupée par un grand nombre de pèlerins. Le couvent des Visitandines se trouve à proximité. Ce fut dans cette retraite de religieuses que Marie Alacoque, eut des apparitions célestes, fit des miracles et préconisa la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. La bienheureuse succomba le 17 octobre 1690. D'après la tradition, elle mourut à la date qu'elle avait désignée, puis

(1) L. Lex, *Guide Indicateur*, 1899.

Tome XXVIII, 1^{er} Octobre 1900.

elle fut béatifiée solennellement à Rome le 24 juin 1864. Les murs de la chapelle sont garnis de nombreux ex-voto. La statue en cire de la pieuse religieuse repose dans une châsse dorée.

Le Musée Eucharistique désigné sous le mot grec « Hérion » est fort curieux. J'ajouterai que c'est une collection d'objets religieux, unique au monde. Mobilier liturgique, plusieurs autels datant du moyen-âge. Nombreuses cartes de tous les pays de l'univers, marquant le lieu et la date des miracles, etc., etc... M. le baron de Sarachaga, ayant largement contribué à augmenter la collection des objets sacrés renfermés dans le Musée, est très heureux de nous en faire les honneurs. Avant de nous congédier, cet illustre savant, nous offre des rafraîchissements dans la grande salle du Conseil.

L'Hôtel-de-Ville bâti de 1525 à 1528, possède aussi un petit Musée, que je n'ai pu visiter, faute de temps. Je me suis contenté d'admirer la façade de cette maison, décorée de fort jolies sculptures et de charmants médaillons. D'après la chronique, il paraîtrait que deux frères nommés Jaillet, fabricants de serge, se prirent en haine pour divergence de religion, et se ruinèrent en construction. Le protestant éleva à grands frais cette demeure princière, tandis que le catholique, afin de lui masquer la vue, fit construire à une distance de dix mètres, une église spacieuse qui sert maintenant de justice de paix. Le clocher ^{xvi}^e siècle est assez remarquable.

Le temps presse pour se rendre à la gare ; cependant nous arrivons à temps pour prendre le train pour Mâcon où nous arrivons à une heure assez avancée de la soirée.

III

SÉANCE. — VISITE AUX MUSÉES DE PEINTURE
ET ARCHÉOLOGIQUE DE MACON. —
RÉCEPTION DES CONGRESSISTES A L'HOTEL-DE-VILLE. —
SÉANCE.

Vendredi 16 Juin.

Deux séances ont eu lieu aujourd'hui l'une dans la matinée, l'autre à 9 heures du soir. J'ose dire qu'à la première, le public était peu nombreux. Dans le vestibule — quoique notre société ne s'occupe pas de politique — plusieurs collègues forment de petits groupes dans lesquels on chuchote et on prononce à mi-voix le nom du commandant Marchand. Dimanche prochain, la ville de Thoissey, située à proximité de Mâcon, doit faire une brillante réception au héros de Fashoda.

Cependant à la séance du matin, j'ai écouté avec plaisir M. Loiseau, conservateur du Musée de Bourg, faisant la description d'un triptique très curieux faisant partie du Musée de la dite ville et que la société sera appelée à visiter dans quelques jours. Un volumineux et très intéressant rapport, lu par M. Noël, de Courseaux sous Vevey, nous met au courant des merveilles archéologiques découvertes en Suisse. Je passe sous silence, quoique à regret, de nombreuses publications faites par des érudits Mâconnais et par des savants délégués par des sociétés circonvoisines.

L'Hôtel-de-Ville, commencé en 1765, par le comte de la Baume-Montravel, est une belle construction du siècle dernier. Quand la ville fit l'acquisition de

ce vaste immeuble, elle le divisa en plusieurs parties. Quelques pièces sont affectées au service public et administratif, d'autres sont occupées par les Musées et la Bibliothèque, puis le reste a été converti en salle de spectacle. Nous commençons par le Musée archéologique contenant nombre de pièces intéressantes en partie fournies par M. Arcelin (1870-1891). Plus loin on remarque des armes et des vases en bronze, ainsi qu'un four à potier remontant à l'époque gallo-romaine. Je ne puis faire la nomenclature détaillée de toutes les curiosités contenues dans les vitrines des trois Musées de Mâcon ! archéologique, beaux-arts et histoire naturelle — celui-ci a été fondé en 1824 par M. P. Batillat, — parce cela m'entraînerait dans de trop grands développements. Ma conclusion est que ces trois musées sont parfaitement agencés et font honneur aux vigilants conservateurs préposés à leur garde. La bibliothèque municipale contient vingt mille volumes et une centaine de manuscrits. Quelques-uns ont une grande valeur.

Vers quatre heures, une surprise nous attend dans la salle des Mariages, M. le Maire entouré de ses adjoints, nous offre un vin d'honneur, au nom de la ville de Mâcon, très heureux de recevoir dans ses murs la société française d'Archéologie. M. Lanneurie, adjoint au maire, nous souhaite la bienvenue en excellents termes. Plusieurs membres regrettent profondément de n'avoir pu goûter l'éloquence du premier magistrat municipal. MM. de Marsy et de Villesfosse ont porté des toasts qui ont été applaudis par l'assistance.

A la séance du soir, M. de Marsy a vivement remercié M. Arnaud, propriétaire du château des Moines

et Madame la Comtesse de Milly, propriétaire du château de Berzé-le-châtel, pour avoir donné l'autorisation aux membres du Congrès de laisser visiter demain leurs domaines. Plusieurs rapports aussi savants qu'instructifs ont été lus pendant le cours de la réunion.

IV

EXCURSION A SOLUTRÉ, AU CHATEAU DES MOINES.
DÉJEUNER A LA CROIX BLANCHE. — VISITE AU CHATEAU
DE BERZÉ-LE-CHATEL

Samedi, 17 Juin.

A six heures et demie, une longue file de voitures est rangé devant l'hôtel de Senecé. Chacun prend place, soit dans un landeau, soit dans un breack, soit dans une victoria, soit dans tout autre véhicule fourni par le comité d'organisation. Quant à moi, je m'installe dans une sorte de tapissière, en compagnie de cinq collègues, parmi lesquels se trouvent : M. Quarré-Reybourbon (1), doyen des Congressistes, le docteur Chevallier, de Compiègne, alliant la plus grande amabilité à la plus parfaite bonne humeur. Je qualifierai ce joyeux collègue, de congressiste intermittent, parce qu'à notre grand regret, ses occupations ne lui permettent pas de se joindre à nous chaque année.

En route pour Solutré!!! Le cortège de véhicules s'ébranle et traverse les faubourgs de Mâcon, en suivant un chemin vicinal jusqu'à notre destina-

(1) Auteur d'une brochure sur le Congrès de Mâcon extraite du bulletin de la Société de géographie de Lille.

tion — je veux dire Solutré. — Après avoir traversé la petite Grosne, le paysage est ravissant, parce que la route tracée à travers une chaîne de collines, fait des lacets voués au caprice des accidents de terrain. Plusieurs monticules sont couverts de vignes luxuriantes. Nous passons non loin de Pouilly, produisant des vins blancs justement estimés. Les voitures s'arrêtent, car nous sommes rendus à Solutré.

Cette commune, ayant une population de près de 600 habitants, possède une église du ^{xii}^e siècle et fut bâtie sans doute par les moines de Cluny, parce que le clocher porte les armoiries de la puissante communauté, étendant ses pouvoirs sur la plus grande partie du Mâconnais.

Le bourg de Solutré se trouve situé à la base d'un monticule, sur les flancs duquel MM. Arcelin et de Fleury, ont commencé des fouilles en 1865 et qui, ont mis en émoi le monde savant. Après une pénible ascension, on arrive au *Clos du Charnier*. M. Arcelin, infatigable archéologue, ayant entrepris, comme je l'ai dit plus haut, depuis trente-cinq ans, des recherches, du reste couronnées de succès, nous fait une savante dissertation sur ses découvertes. Il paraîtrait que dans les temps préhistoriques, c'est-à-dire quand le renne habitait ces parages, une peuplade, ayant quelque ressemblance avec les Lapons (1) se livrait à la chasse du cheval, puis les enterrait dans un terrain qui dans la suite, a formé une sorte de muraille longue de cent mètres, haute de trois et épaisse de quatre. On estime que 40.000 chevaux ont été enfouis dans cet endroit. Il y a lieu aussi de signaler que plusieurs ossements de

(1) Rapport du docteur Pruner-Bey (Guide Joanne) Bourgogne et Morvan, p. 341.

renne, d'ours de caverne, de mammoth, de lion et de tigre ont été retrouvés dans un rayon de 3.800 mètres carrés.

La petite montagne, dont je viens de parler, est surmontée d'un rocher abrupt — 495 mètres — d'où l'on jouit d'une belle vue sur les environs. Sur la crête de cette élévation se trouvait un camp romain, qui fit place à une forteresse du moyen-âge, construite par Raoul, roi de France en 923, afin de se mettre à l'abri des convoitises des hauts barons féodaux, ses voisins. Au ^{xv}^e siècle, ce château-fort fut souvent témoin des querelles de Charles VII et de Philippe le Bon, devenu duc de Bourgogne, par *la grâce de Dieu*. En 1475, le puissant seigneur suzerain ordonna la démolition de cet imposant château féodal réputé imprenable. On voit encore quelques pans de murailles et des fossés creusés dans le roc.

Le cor — non celui de Roland — mais celui du non moins brave Chevallier, se fait entendre et chaque excursionniste regagne sa voiture. Pendant plusieurs kilomètres on contourne le rocher de Solutré, dont les rayons grisâtres formés par l'écoulement des eaux donnent l'aspect à cette roche d'une tour de style dorique. Plusieurs collègues font un rapprochement avec la Tour Magne, se trouvant à Nîmes. Après avoir parcouru un pays splendide, coupé par des vallons superbes et des collines tapissées de bois taillis, on arrive à Milly, berceau de l'enfance de Lamartine. Un buste en bronze, reposant sur un support en pierre blanche, se montre devant la maison, jadis habitée par le grand poète. Ce fut en souvenir de Milly qu'il composa la *Terre natale*, pendant un séjour à Florence. La demeure

de l'illustre écrivain est une maison sans apparence et n'offre rien de remarquable.

Les voitures s'arrêtent en vue du château des Moines, perché sur le sommet d'un monticule très escarpé. La chaleur est intense et on avance guère. Enfin, après une marche pénible de quelques minutes, nous arrivons à la chapelle des moines de Cluny bâtie à peu près à la même époque que celle de Solutré (XII^e siècle). La chapelle est entourée de bâtiments renfermant des pressoirs et tout le matériel destiné à la viticulture. Il est probable que cette partie du domaine des religieux a été divisé à l'époque de la Révolution. Maintenant la chapelle sert de salle à manger à un propriétaire des environs venant surveiller sa récolte à l'époque des vendanges, appelée par le joyeux curé de Meudon : *la pûrée septembrale*.

M. l'abbé Jolivet, curé de Berzé eut l'heureuse inspiration en 1887, de faire tomber quelques fragments de platras dans l'abside de la chapelle. Quelle fut sa surprise de retrouver sous l'épais badigeon, des peintures murales très bien conservées, remontant à l'époque romane ! M. Léonce Lex, nous explique avec beaucoup de talent les figures qui se trouvent dans la nef, le chœur et l'abside. Dans la première partie, on voit les têtes de saint Abdon, Sennen, Dorothee, Gorgon, Sébastien, Serge, autre Sébastien, Denis et Quintien. La seconde portion donne les figures de deux saints abbés bénédictins ; d'un côté, la légende et la mort de saint Blaise ; de l'autre le martyre de saint Laurent. Le troisième rayon, porte six têtes de saintes parmi lesquelles on reconnaît Agathe, Laurence et Consorce. Au sommet se trouve Dieu le Père, bé-

nissant le Christ de gloire, entouré de deux saints évêques, de deux diacres saint Vincent et saint Laurent, puis de douze évêques. Dans le chœur, on remarque sous un oculus, Dieu le Fils, sous la forme d'un agneau auréolé, portant la croix nimbée et accosté d'anges (1).

L'hôtellerie de la Croix Blanche étant située non loin du château des Moines, on se rend à pied à ce bienfaisant lieu de restauration, que l'on me pardonne ce rapprochement bizarre de synonymes, parce que nos estomacs commencent à battre la chamade.

Le maître de céans en habit noir, dont la coupe est passablement réussie, nous fait les honneurs de son local et nous installe dans une salle de danse, dans laquelle on a mis quatre-vingts couverts. La cuisine est parfaite et je me souviens d'un certain saumon à chair écarlate qui a conquis les suffrages unanimes de l'assemblée. Le petit vin du crû a été aussi très apprécié, — mais d'une manière discrète.

La journée se termine par l'ascension de Berzé-le-Châtel, appelé *Berziacum*, dans les anciennes chroniques. Situé à proximité de la voie ferrée, ce château féodal repose sur un mamelon à pic, défiant toute surprise avant l'invention de l'artillerie. Cette seigneurie a appartenu dans l'origine à la famille de Brezé (xii^e et xiii^e siècles). Les Frolois et les Sires de Beaujeu la possédèrent au siècle suivant, puis elle passa aux mains des ducs de Savoie (xv^e siècle).

En 1419, cette forteresse est mentionnée lors du traité de Pouilly (2). Les Rochebarau (xv^e et xvi^e) les

(1) L. Lex, *Guide indicateur*, 1899.

(2) Entre Charles VII le Dauphin et le duc de Bourgogne.

d'Aumont (xvii^e et xviii^e) et les Michon (xviii^e) se succèdent comme seigneurs de Berzé (1).

Guy de Saint-Cuvier s'empara de cette forteresse en 1346. L'armée de Jean IV, duc d'Armagnac, alors en guerre avec le duc de Bourgogne, se rendit maître de cette place en 1421. Les Ligueurs la prirent en 1591. Cette baronnie fut érigée en comté par Henri IV.

M. L. Iex, prétend dans son guide-indicateur, que le poète Hugues de Berzé est né dans ce château. Je crois que cette assertion est discutable, attendu que le nom de ce trouvère du xiii^e siècle est souvent écrit Berzy. Quelques érudits (2) ont pensé que ce chevalier était originaire de Berzy-le-Sec (Aisne). Un certain nombre de chansons amoureuses de cet auteur, n'ont pas été encore publiées, mais on connaît une pièce de vers, écrite en provençal et adressée au troubadour Falguet de Romans, pour l'engager à prendre part à la quatrième croisade.

Un sentier assez étroit contourne les murs en terrasse de ce chastel, encore imposant, malgré sa décadence des siècles passés. On laisse à droite une petite église, située à proximité d'un cimetière accrochée aux flancs de la montagne et laissant voir des tombes blanches à travers les cyprès. La commune ne renferme que 170 habitants.

La porte d'entrée du Château de Berzé, est encore garnie de machicoulis. On peut se rendre compte des différentes enceintes qui entouraient ce château-fort qui a été à cause de sa position inexpugnable, l'objet de bien de convoitises à l'époque du moyen-

(1) Guide indicateur.

(2) Antoine Thomas, Encyclopédie Ladamirault. T. VI, p. 479.

• âge. Les tours ont été en partie respectées puis elles ont conservé leurs belles voûtes, mais l'ancien logis féodal a été approprié à la moderne.

Le jardin, admirablement entretenu domine la vallée de la Grosne, puis l'horizon est borné au Nord par un massif de collines en partie boisées, ce qui offre un aspect des plus pittoresques.

M^{me} la comtesse de Milly, secondée par sa petite-fille, nous fait avec une grâce charmante, les honneurs de son domaine. Un lunch nous est offert dans la grande salle à manger. Le vestibule est garni de belles tapisseries flamandes fabriquées à Aude-narde. Je renonce à faire la liste des objets artistiques, consistant en bahuts et autres meubles antiques renfermés dans cet ermitage, habité par deux dames pieuses, appelées avec juste raison dans le voisinage : la Providence des pauvres.

Dans le grand salon, j'ai noté le portrait de la vénérable douairière, peint par A. Salles-Wagner. Quelques tableaux modernes, puis il y a lieu de signaler une belle collection de dessins provenant des grands maîtres italiens.

Le rappel sonne !!! Chacun de nous regagne son trainage, pour retourner à Mâcon. Nous suivons la grande route nationale de Cluny au chef-lieu du département de Saône-et-Loire. Le chemin ne m'a pas paru long parce que j'ai été agréablement distrait par des compagnons de route, mais j'avoue que le sujet de conversation avait un rapport fort éloigné avec l'archéologie.

V

SÉANCE. — BANQUET.

Dimanche 18 Juin.

Je n'ai pu assister à la séance, j'ai appris que la plupart des congressistes étaient partis pour Thoissey, afin d'assister à la réception patriotique organisée en l'honneur de Marchand. La salle était à peu près vide.

Le soir à 7 heures et demie le banquet a eu lieu dans le grand salon de l'Hôtel-de-Ville. Je ne puis analyser les toasts qui ont été prononcés, parce que je suis allé rejoindre à Lyon, un de mes bons amis et collègue. Il y avait vingt deux ans que je n'avais pas revu la seconde ville de France.

ED. DU TRÉMOND.

A suivre.

GRANDE RÉCEPTION A UZÈS

DU DUC ET DE LA DUCHESSE D'UZÈS NÉE D'ANTIN
1763

L'arrivée du duc et de la duchesse d'Uzès née d'Antin dans leur ville ducale avait été fixé au 6 juin 1763.

Dès la veille une députation de conseillers politiques au nombre de 12 se rendit à Pont Saint-Esprit pour aller complimenter le duc et la duchesse.

En même temps M. de Dampmartin, commandant à Uzès pour le roi, et 30 gentilhommes ou notables bourgeois prirent aussi la même route et allèrent les attendre à l'entrée du Pont Saint-Esprit.

Le duc et la duchesse prirent pied à terre, et se rendirent avec toute cette cour Uzétienne et au bruit du canon, à la citadelle où M. de St-Etienne lieutenant du roi, commandant la place, leur avait préparé un logement. La troupe de la garnison forma la haie et les tambours battirent au champ.

A peine arrivés dans l'appartement qui leur était réservé le duc et la duchesse reçurent la visite de M. de Boisset, maire d'Uzès et des membres de la députation qui furent retenus à dîner pour le soir même ainsi que tous les officiers de la garnison.

Le lendemain on reprit vers midi la route d'Uzès

et on trouva à Connaux, le syndic des marchands de notre ville à la tête d'une compagnie de maitres, pour saluer le duc et la duchesse. Ils étaient en uniforme, habit, culotte rouges, gilet de soie, biche et chapeau bordé d'or. L'un d'eux portait un étendard aux armes des Crussol d'Uzès et des d'Antin et cette petite troupe était précédée de timballiers et de trompettes.

Le duc et la duchesse leur firent un gracieux accueil et on se remit en marche avec une escorte de la maréchaussée de Remoulins qui venait d'arriver.

A l'approche d'Uzès on vit une foule innombrable sur la route saluant de ses acclamations fort vives le duc et la duchesse.

Le cortège s'arrêta devant la porte de la Barrière et là le maire et les consuls en robe offrirent au duc les clefs de la ville.

Durant ce temps la cavalerie prit les devant et l'infanterie composée des fabricants de basse plaça de chaque côté du carosse. C'est dans cet ordre, au son de la cloche de la ville et au bruit des boîtes et des acclamations joyeuses que ce cortège longeant le boulevard, arriva à la porte Saint-Etienne. Elle était décorée de buis et de lauriers et surmontée des armoiries du duc et de la duchesse.

Dans la rue sur deux rangs attendaient les autres fabricants de bas au nombre de 120, en uniforme : habit gris, revers et parements rouge, bonnet d'étoffe de soie rouge et bleu (couleurs de la maison d'Uzès). Au passage du duc ils présentèrent les armes et les tambours battirent au champ.

Suivaient ensuite les divers corps de métier portant tous une cocarde rouge et bleu.

Chaque corps avait son drapeau, sa marche et sa

symphonie particulière et un sixième de la troupe avait des bonnets de grenadiers, ce qui produisait un très bel effet. A la suite de ces différents corps venait la garnison qui faisait la haie jusqu'à la cour du château ducal. Là se trouvaient 50 soldats avec un officier portant un drapeau pour saluer les augustes personnages.

Sur tout le parcours avait été dressés des arcs de triomphe avec des devises. L'une d'elles portait ces mots : *virtuti et gloria*.

Plus de 1000 étrangers étaient arrivés et la joie était générale.

Dans leur vaste salon le duc et la duchesse trouvèrent une cour composée de plus de 60 dames presque toutes jeunes, la plupart fort jolies et toutes richement vêtues.

Après les présentations d'usage la cour du Sénéchal, ayant à sa tête M. Goiraud juge mage, vint complimenter le duc et la duchesse puis ce fut le tour des officiers, de l'évêque et des membres du clergé.

Les harangues finies on se rendit au balcon faisant face à la porte d'entrée et quelques personnes se placèrent aux fenêtres du château pour voir manœuvrer dans la cour les divers corps de métier qui avaient pris les armes et firent trois décharges de mousqueterie entremêlées de fanfares bruyantes.

Vint ensuite le défilé sous le balcon et on sortit pour faire place à la cavalerie qui vint faire des évolutions avec beaucoup d'ordre et d'habileté.

Cela dura jusqu'à la nuit dont on ne s'aperçut guère tant étaient vives et éclatantes les illuminations de la ville entière.

Le soir même le commandant de Dampmartin eût à souper le duc et la duchesse dans sa maison dont

la façade brillamment illuminée laissait lire en gros caractères : *Vive d'Uzès, Vive d'Antin*, et la porte surmontée des armoiries de ces deux personnages. Une table de 36 couverts était dressée dans le grand salon resplendissant de lumières.

Au dessert une dame qui avait une fort belle voix chanta une romance en six couplets dont voici le premier :

A mes accents que tout réponde
Qu'on chante et qu'on boive à la ronde.
Quel bien plus doux peut flatter notre espoir.
Quel plus beau jour pouvons-nous voir
C'est la gaité qui nous rassemble
C'est l'amour qui dans ce festin
Nous invite à chanter ensemble
Vive Crussol, vive d'Antin.

Après le banquet eut lieu le bal qui dura jusqu'à deux heures du matin, heure choisie à cause de l'aurore matinale en cette saison pour se rendre devant la cour du duché où fut tiré un superbe feu d'artifice.

Ce lendemain un déjeuner fut offert au château ducal aux principaux habitants.

Le soir, le maire et les consuls vinrent prendre le duc pour aller allumer le feu de joie qu'on avait préparé sur la place publique.

Le duc partit avec eux suivi de 200 personnes ayant chacune un flambeau allumé qui palissait devant l'illumination générale.

En arrivant le duc trouva tous les corps de métier sous les armes. Autour du bucher coulaient deux fontaines de vin pour désaltérer les gosiers desséchés par les cris de : vive Crussol ! vive d'Antin !

Puis on fit pompeusement trois fois le tour du bucher avant de l'allumer et à ce moment 50 douzaines de fusées volantes s'élancèrent dans les airs aux acclamations joyeuses et réitérées de tous les assistants mêlées au bruit des tambours, des fifres, des hautbois, des basses et des violons, sans compter le bruit continuel des boîtes et de la mousqueterie.

De là le duc suivi du même cortège se rendit à l'hôtel de ville pour assister au festin qui lui avait été offert.

La porte d'entrée était surmontée d'un superbe arc de triomphe servant de couronnement à de nouvelles fontaines de vin.

Le festin de 100 couverts avait été préparé sur une table en fer-à-cheval dans la cour de l'hôtel de ville, dont les murs étaient cachés par de superbes tapisseries et de belles glaces.

L'éclairage était éblouissant. Les dames et les messieurs prirent place à table et au dessert on porta les santés du duc et de la duchesse d'Uzès, du comte de Crussol, de la comtesse de Toulouse, de la duchesse de Rohan et de la duchesse de la Vallières.

Le repas fini on passa dans une autre salle pour attendre qu'on eut levé le couvert dans la cour qui devint ainsi une salle de bal.

Trois contredanses eurent lieu à la fois. On dansa toute la nuit. En se retirant on félicita M. de Boisset, maire, qui avait organisé une si belle fête.

Le lendemain à midi le duc d'Uzès fit appeler dans la cour de son château tous les syndics de corps de métier pour les remercier de leur bon ac-

cueil et en même temps il leur fit remettre une forte somme pour boire à sa santé.

Sur le champ le capitaine des fabricants de bas demanda la permission de dîner dans la cour du châteaur ; les autres syndics en firent autant. Le duc accorda la permission et le soir même, trois tables de 200 couverts chacune furent dressées dans la cour du château.

Chaque corps de métier précédé par sa symphonie particulière, après s'être promené en armes dans la salle, vint se placer à la table qui lui était destinée.

Le duc avait fait éclairer sa cour par cent pots à feu et distribuer autour des tables 300 flambeaux de poix-résine, qui produisirent une très vive illumination. Alors on vit un spectacle grandiose. Au dessert, 600 verres sont en l'air pour porter la santé du duc, qui est au balcon avec sa famille, tandis que toutes les fenêtres du château sont garnies de dames et de demoiselles.

Puis, dans l'enthousiasme qui avait gagné tous les cœurs, les verres sont brisés, les cruches, les bouteilles ont le même sort, les farandoles se forment avec un entrain tout méridional autour des tables et l'air retentit de mille cris.

Durant ce temps, les boulangers, pour mieux signaler leur zèle, sortent en corps, vont chercher une prodigieuse quantité de fagots, dressent un immense bûcher devant la porte du château ducal et y mettent le feu.

Ce fut le signal des danses et des farandoles échelonnées par toute la ville, avec des chants mêlés de coups de fusil et de pistolet en signe de joie.

Le lendemain, les fêtes furent clôturées par un grand festin au château ducal, qui surpassa toutes les autres fêtes en somptuosité et en magnificence.

Hélas, tristes vicissitudes humaines, à quelques années de là, le duc et la duchesse d'Uzès furent obligés de fuir devant la Révolution qui confisqua leurs biens. Ils vendirent, pour vivre, les parures apportées en exil, souvenir des temps heureux.

La duchesse, devenue malade et aveugle, supporta son infortune avec résignation et mourut à Londres, dans l'obscurité, presque dans la misère, le 18 septembre 1799.

Le duc rentra en France deux ans plus tard et mourut à Paris, en 1802, dans un modeste appartement de la rue du Bac, son hôtel de la rue Montmartre ayant été mis sous le sequestre.

Aujourd'hui, le duc et la duchesse née d'Antin reposent dans le caveau du château ducal et la maison d'Uzès a repris son ancien éclat, grâce, surtout, à la duchesse douairière née Mortemart-Rochouart ; qui par ses grandes qualités et par les événements auxquels elle a été mêlée, a fait connaître le nom d'Uzès dans le monde entier.

L. D'ALBIOUSSE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

RENÉ DES POMEYS : *Rafales d'Automne*, Lyon ; Librairie A. Cote, Effantin successeur, 1900.

Nous avons plaisir à annoncer, comme nous avons eu plaisir à le lire, ce recueil de notre collaborateur. Délicatement pensé, finement écrit, ce recueil d'essais a le charme de la sincérité et de la jeunesse. Ils sont d'un poète, de bonne et saine race française, élevé dans les robustes traditions de nos vieilles familles Vivaraises et qui ne croit pas déchoir en demeurant naturel. Quelles jolies ouvertures sur un intérieur familial de haute valeur morale que ces petits cadres intitulés : « *Ma vieille horloge ; Noël ! ; une crèche.* » Et combien ce style élégant, clair et doucement émue repose des tensions cérébrales imposées par la lecture des ibséniennes imitations. Coquettement imprimé et orné de charmantes illustrations dues à E. Gairol, ce livre devra plaire à tous les gens de goût, qui interrogent curieusement l'état d'âme des jeunes générations, et qui le jugeront un des plus sympathiques témoignages qu'elles nous aient donnés dans ces dernières années.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

MAURICE BARRÈS ET L'APPEL AU SOLDAT

INTERPRÉTÉ PAR LES FEMMES

On a tant et si bien écrit sur Maurice Barrès et, *l'Appel au Soldat* que, sans parler de l'étude entre toutes profonde que vient de lui consacrer M. Jules Lemaitre à l'*Echo de Paris*, il semble téméraire de s'engager sur ce sujet à la suite de tant de plumes compétentes et autorisées. J'ai pour moi, et comme excuse, le mot de M. Charles Maurras dans son article au *Journal* du 19 avril dernier : « *On se demande ce que penseront les femmes du roman caché dans l'Appel au Soldat.* »

Les hommes, en effet, ont donné leur appréciation sur ces pages brûlantes de crânerie martiale où, à travers la bonne comme la mauvaise fortune de l'épopée boulangiste, sonne d'un mâle et juvénile éclat de clairon l'âme vibrante de l'auteur, soit qu'il se grise du contact des foules ou de l'esthétique des idées. Il ne m'appartient pas de rien disputer de cet amour du panache et de la gloire, de cette ardeur à la lutte et au bruit qui, sous le masque de l'écrivain avisé ou du politique impassible, trahissent l'impatience du héros épris d'action, ivre de poudre sur un champ de bataille. Qu'il me suffise de prendre en attestation le titre même de cet ad-

mirable premier chapitre de l'*Appel au Soldat*, qui résume à lui seul toute la formule de notre tempérament national : *la fièvre est en France et dans chaque Français*.

Oui, l'élan, voilà le secret en même temps, que le ressort de l'âme française. L'intellectualité latine, par opposition à la mentalité germanique, est beaucoup plus d'impulsion que de réflexion. Nous sommes *la nation* française encore plus que *le peuple* français, — j'entends par là que nos qualités natives, s'il en fallait déterminer l'essence, se rapprocheraient davantage du pôle féminin, car l'enthousiasme la spontanéité, le dévouement à la cause, à l'idée participent, en effet, plutôt de ce domaine. La raison française est toute de sentiment : que le rationalisme allemand l'emporte en méthode sur le système philosophique de notre esprit universitaire, — nous sommes *le cœur* encore plus que *le cerveau* de l'Europe.

Or, le bonheur, nous enseigne Barrès, est d'employer avec le plus d'intensité possible ses facultés. Et l'histoire des peuples est, en somme, celle des individus : on n'est heureux, comme on n'est grand, qu'en restant *soi*. Devenir *quelqu'un*, c'est se cultiver dans la mesure de ses penchants, se développer dans le sens de ses facultés. Et cet ensemble qui, chez les individus, constitue le caractère ou le tempérament, chez les peuples s'appelle *la nationalité*. Barrès nous démontre merveilleusement en quoi la *nationalité* germanique diffère de la *nationalité* française, et comment ce qui fait la grandeur de l'une ne saurait faire la supériorité de l'autre. Il n'en faudrait pas conclure que tout ce qui est étranger soit fatalement nuisible ou mortel à notre organisme

social. Non, assimilons-nous au contraire, dans la limite du possible, ce qui nous vient du dehors, mais sans renier pour cela nos origines et surtout sans perdre de vue notre nature. Par exemple, appliquons à la forte éducation rationaliste allemande l'esprit de nos universités, mais sans nous leurrer de l'utopie que le levier de notre nation devienne jamais la *raison* au lieu de l'*élan*. Car en ceci, que nous soyons à louer ou à blâmer, nous n'avons pas le choix, nous ne pouvons être que nous-mêmes : or, nous ne sommes nous-mêmes que dans la fièvre.

« *Moi, j'aime Boulanger comme un stimulant !* » nous dit le Sturel de Barrès.

Tout le boulangisme est sorti de là. Voilà bien d'un mot le propre de la vieille race française telle qu'elle est issue de son Histoire et de ses traditions.

« *L'homme de qui la foule française s'est éprise à toutes les époques est fait sur un certain type théâtral, odéonesque.* » (Maurice Barrès, *l'Appel au Soldat*).

C'est donc le tempérament national qui a créé Boulanger :

« *Ces personnages, que, de temps à autre, au cours de l'histoire, le milieu met en valeur, ne sont qu'un instant du devenir de la nation, luttant contre tous les obstacles pour réaliser son type.* » (*Appel au Soldat*).

Pour marquer l'apogée boulangiste :

« *Ce qui caractérise et actionne les héros populaires, c'est bien plus que leur volonté propre l'image que se fait d'eux le peuple.* » (*Appel au Soldat*).

Et voici la chute :

« Ils (les partisans de Boulanger) ne comprirent pas qu'il s'agissait pour eux de durer jusqu'à ce que la France produisit en pleine terre les sentiments qu'ils avaient cultivés un peu prématurément. Ils méconnurent cette grande vérité, si consolante pour des précurseurs, que « la patience est ce qui, chez l'homme, ressemble le plus au procédé que la nature emploie dans ses créations. » Ces magnifiques impatients s'étaient constitués pour enlever le pouvoir et non pour semer des principes. »

Enfin :

« Il (Boulanger) tombe sur les genoux quand se dispersent les foules desquelles il participait. »

Donc, la leçon du boulangisme et sa morale se résument en ceci : que le peuple français, à défaut d'idoles, a besoin, par tempérament, d'un idéal et d'une foi, en politique comme en religion. Car la France est femme, il lui faut, comme telle, s'appuyer à un bras, — ce bras est son gouvernement, et il doit être fort.

« Connaitre vraiment, rendre compréhensible un groupe de hameaux, à condition de le situer sur un fond et de garder une vue générale de la France, quel bénéfice incalculable, quelle éducation en profondeur, autrement féconde que notre éparpillement de touche-à-tout et notre verbiage sur les civilisations mondiales. » (Appel au Soldat).

Que si je reviens maintenant à la question plus simple qui a été le point de départ de cet article où je me suis laissé entraîner : « On se demande ce que penseront les femmes du roman caché dans l'*Appel au Soldat*, » il me suffise de m'en rapporter aux

quelques citations suivantes qui marquent l'état d'âme, non pas seulement d'un Sturel, être d'exception, mais de beaucoup d'hommes de nos temps modernes.

« Et dans un éclair, il pensait que pour la vêtir, elle si frivole et pleine de vie, on avait fait un carnage des oiseaux de paradis, que les modestes vers-à-soie s'étaient exténués, et que les ouvriers deminus avaient extrait des minéraux, un jour, se disait-il, elle mettra sa tête sur l'oreiller, cette fois pour mourir, mais indéfiniment je garderai le souvenir de ces portes qui s'ouvrent et de ses pas vers mon amour. Ainsi s'émouvait-il, non sur Thérèse, mais confusément sur tous les êtres, car ces belles et tristes impressions entraînent l'individu hors du particulier, sur les vagues de la vie universelle. »

Ou encore :

« Même s'il souffre à l'idée de perdre Mme de Nelles, il ne peut en elle absorber sa vie. — Et dans la minute où, agenouillé contre les genoux de cette belle maîtresse, il la remercie tendrement, son imagination se compose ailleurs des plaisirs et des inquiétudes. »

Recueillons-nous, mes sœurs, et méditons ces aveux qui sont des avertissements... La fièvre de l'amour n'est plus une fièvre suffisante aux Sturels des temps présents. Sur le vieil idéal passé, dans le secret de notre âme, versons, nous aussi, si vous le voulez bien, ainsi que Thérèse de Nelles, ces pleurs chauds comme *« la goutte de sang qu'à St-James, ils avaient vu perler au col d'une colombe assassinée. »* Mais n'oublions pas non plus que celle *« qui pleure ainsi est une nerveuse et une romanes-*

que. » Retenons, mes sœurs, ces sanglots qui voudraient « *briser nos seins délicats* », et laissons percer « *la bonne petite lorraine* » que chacune de nous, à son insu peut-être, tient en réserve au fond d'elle-même. Comme Thérèse à Sturel, au vain idéal passé qu'il faut quitter puisqu'il nous quitte, proposons les premières, mélancoliquement sans doute, mais courageusement :

— Mon pauvre ami, disons-nous adieu !

Pourquoi, par un vain et coupable égoïsme, viendrons-nous stériliser, en le voulant restreindre à nous-mêmes, un effort que l'évolution des temps porte ailleurs ? Je veux dire pourquoi tenter d'emprisonner en l'étroit horizon de nos impuissantes étreintes l'amour qui s'en échappe ? Ouvrons les bras au contraire, élargissons nos âmes, regardons en dehors et au-delà de nous-mêmes, et au lieu de nous absorber en la contemplation monotone de notre propre cœur, songeons avec l'ami « *aux oiseaux de paradis dont il a fallu faire un carnage pour nous vêtir.* » Et comme lui, laissons-nous aller à « *ces belles et tristes impressions qui entraînent l'individu hors du particulier, sur les vagues de la vie universelle.* »

Rassurez-vous, mes sœurs, les Sturels futurs aimeront encore à venir, las des sublimes batailles, poser leurs fronts meurtris à « *vos seins délicats.* » Et si « *à genoux, ils vous remercient tendrement, en songeant à d'autres inquiétudes* » — pourquoi ne vous faire point vous-mêmes l'écho de ces fièvres et de ces inquiétudes ? La question *du monstre*, dont s'indigne si plaisamment M. Maurras, pourquoi, très naturellement, lisant au cœur de l'ami et partageant son angoisse, ne la préviendriez-vous pas, en la po-

sant vous-mêmes avec sollicitude : « *Le cou du général va-t-il se cicatriser ?* »

Car il est dans votre destinée, ô femmes, de vous élever à la mission de collaboratrices fécondes et zélées dans l'histoire du devenir de l'Humanité. Et lorsque « *des cimetières monte l'odeur du néant,* » c'est à vous qu'il appartient d'opposer à la fameuse phrase de *la fresque* dont s'enivre si fort le même M. Charles Maurras, la non moins sublime promesse du *cimetière*, et en votre sagesse de *petites lorraines* pleines de bon sens, de jeter comme St Phlin aux Sturels de l'avenir :

« *Pour moi, sachant que rien n'arrive sans la volonté de la Providence, je suis un optimiste décidé, et certain de ne pas collaborer à une œuvre qui manque de sens, je porte toujours mes regards sur les étapes à venir. Je n'ai jamais senti dans les cimetières cette odeur du néant où tu t'abîmes. J'y vois l'arbre de la vie, et ses racines y soulèvent le sol.* »

Quand l'amour s'en va, qu'importe ! s'il nous reste l'idéal et la foi...

STÉPHANE.

Ch. de La Benêche, 1900.

LA MUSE PARLEMENTAIRE

On pourrait supposer que la politique et la poésie sont deux choses tout à fait inconciliables. Eh ! bien non ! Un chercheur, M. Charvay, a eu la patience de collectionner les vers, les bouts-rimés ou les épigrammes de nos législateurs passés et présents. Le recueil est assez curieux à lire et, quand on l'a fermé, on se demande vraiment à quel sentiment obéit le corps électoral en envoyant tant de poètes au Parlement. L'électeur aime évidemment à être trompé ! Platon, qui connaissait bien les poètes, nous apprend en effet dans sa *République*, qu'il les comblait de louanges, les couronnait de roses, mais qu'il s'empressait aussi de les reconduire à la frontière, et de leur interdire le territoire, car il les considérait comme des artisans de mensonges. L'électeur au contraire, leur ouvre les portes toutes grandes des assemblées politiques. Nous remarquons volontiers les professionnels de la littérature qui s'adonnent à la politique ; ils sont certes nombreux aujourd'hui, mais on s'occupe moins ordinairement des politiques qui se piquent de littérature. En France, tout le monde n'est-il pas plus ou moins poète à vingt ans ? Sainte-Beuve a dit quelque part : « Il existe chez les trois quarts des hommes un poète mort jeune à qui l'homme survit. » Chez les

sénateurs ou les députés, le poète survit à tout, même à l'homme. Pendant les séances houleuses et de boucan, le poète reste calme (sauf Paul Déroulède) et comme le sous-préfet d'Alphonse Daudet, s'égare dans les bois, redit le passé et fait des vers. Ah ! combien il se moque des interpellations, de la question préalable, des ordres du jour, de l'urgence ou des ajournements, lorsque sous les ombrages d'une fraîche Tempé, il garde, comme Florian, ses moutons au bord d'un ruisseau. Combien il s'émeut peu du bruit des coupe-papiers battant en cadence, les jours où la chambre sort de ses gonds ! Il rêve alors au bonheur d'être jeune, aux promenades à deux dans les bois ; il chante les baisers, les serments, les soupirs, les buissons et les regrets ; il exalte le printemps et les roses, les oiseaux qui appartiennent à la volière poétique, l'alouette ou le rossignol, la mésange ou la fauvette. Oh ! qu'il est loin des amendements, le poète ! Et c'est souvent au moment où les cabinets vont faire la culbute, qu'il chante le plus gaiement le désir de vivre. Tout au chant de son chardonneret intérieur, le poète vote à tort et à travers, protège l'agriculture, règle le travail des femmes et des enfants, attaque les bouilleurs de crû, grève le cultivateur, vote des crédits supplémentaires, fait mille folies que l'on ne pardonnerait pas à un homme ayant sa pleine raison. Platon savait parfaitement que ces gens là sont dangereux pour l'Etat.

C'est sans doute par tradition que la politique et la poésie ont vécu depuis les temps les plus reculés en bonne intelligence ? Sans remonter jusqu'à Tyrtée dont les vers enflammaient le courage des Lacédémoniens, on trouverait de nombreux exemples de poè-

tes que la politique a séduits, non toujours sans leur apporter de cruelles désillusions, à commencer par ce pauvre Clément Marot qui faillit être brûlé pour avoir voulu, en un temps où le poète semblait devoir être confiné dans la galanterie, s'occuper des affaires de l'Etat et donner son avis sur les puissances du jour.

Pendant la Fronde, on peut dire que la meilleure politique, la plus militante en tous cas, fut faite par les poètes chansonniers, comme du reste au temps de la Ligue. Sous la Révolution (1), voici Joseph et André Chenier, dont le second paya de sa vie la verve et le courage de ses convictions, voici Fabre d'Eglantine — qui avait été directeur du théâtre de Nîmes — qui donna beaucoup de comédies en vers, et qui fut l'auteur de : *Il pleut, il pleut bergère*, chantée encore aujourd'hui. Plus récemment, ce sont les deux grandes figures de Lamartine et de Victor Hugo, chacune s'essayant dans le rôle d'homme politique, avec son caractère et son tempérament propres. Et à côté d'eux, il convient de citer Auguste Barbier avec ses *lambes* enflammées, Hégésippe Moreau avec ses satires républicaines, Dupont et ses poèmes socialistes, Béranger et les chansons napoléoniennes.

Nos anciennes assemblées abritèrent toujours la muse parlementaire, comme elle l'abritent encore aujourd'hui au Palais-Bourbon et au Luxembourg.

(1) Mon arrière grand-père, député de Nîmes, à l'Assemblée législative de 1791 se contenta de faire un discours en vers sur la peine de mort, dont-il demandait la suppression. On lui répondit par l'invention de la guillotine et la Terreur.

Son frère est l'auteur d'un jeu de cartes, sur chacune desquelles se trouvent des vers manuscrits sur les personnages les plus en vue de l'époque. J'espère pouvoir publier, un jour, dans la Revue ces vers inédits des plus curieux.

Et dans l'énumération que je vais faire, je remarque que c'est encore et toujours le Midi qui tient la corde.

La muse parlementaire, au point de vue de l'envolée, est loin d'être supérieure chez ces poètes politiques ; il y a souvent dans les vers autant d'incohérence que dans la politique. Mais ne sont-ils pas un peu excusables, si leurs chants sont aussi alternés que leurs discours ? Le doux Virgile, mettant en scène dans une de ses églogues deux bergers qui chantent tour à tour la beauté et les mérites divers de leurs bergères n'a-t-il pas dit : « Les muses aiment les chants alternés » dont beaucoup ont la honte ridicule d'en être les auteurs. Voilà pourquoi une fois éclos à la vie politique nos honorables se cachent d'avoir taquiné la muse, se montrent honteux de ce qu'ils appellent le péché de jeunesse, de ces vers de potache qui ont trop lu Musset. Le député semble avoir hérité de l'esprit romantique ; le sénateur conserve en général la note classique de Dellille. M^r Charvay nous apprend que feu M. Garisson, qui fut sénateur du Tarn-et-Garonne (je crois) est le fameux auteur des *Voix du matin*. Dans une de ses poésies ou il est question de l'enlèvement d'Europe, M. Garisson décrit ainsi le taureau :

La queue aux crins dorés semblait darder des flammes ;
Il ne recula point à l'aspect de ces femmes,
Mais, il vint à leurs pieds s'étendre avec lenteur,
Exhalant dans les airs une douce senteur...

La douce senteur du taureau fait vraiment rêver !
On se croirait aux Arènes ! Toujours dans le même recueil. J'en distille le suc, le nanan, comme on dit à Montmartre ;

Aujourd'hui, compagnons de mes grandes batailles,
Une affreuse douleur déchire mes entrailles !!!

Si le bismuth n'existait pas, il faudrait l'inventer,
mais savourez ce vers idyllique :

Les roses de son front pleuraient sur la prairie !

Et cette comparaison :

Son corps frêle pliait comme ces fleurs des murs
Qui dans un sol fécond ne puisent pas leur force
Et dont un chaud soleil n'a pas durci l'écorce...

L'écorce d'une fleur... C'est d'une fantaisie un peu
risquée.

Il nous apprend encore que M. Leconte (de l'Indre) pharmacien de son état, est l'auteur du célèbre ballet de l'*Espiègle puni*.

M. Alfred Leconte, a publié en 1897 un gentil livre de vers : les « Mystères de Flore » On sait que M. Alfred Leconte est un des porte-lyres les plus féconds du Parlement. Il a publié des poèmes de quatre à cinq cents vers et un nombre incalculable de chansons parmi lesquelles plusieurs légèrement folichonnes. Je cueille au hasard ces quatre alexandrins :

Pour parler de la mort il faut avoir vécu
La crainte du néant ne m'a jamais vaincu,
Et quand je vois sonder les secrets de la vie
Je cherche les secrets de l'Hétérogénie.

Lucrèce n'a qu'à bien se tenir.

M. Leconte, que j'ai beaucoup connu à la Chambre, était un homme fort aimable, qui dans ses œuvres poétiques boit beaucoup à Vénus, à sa reine (quoique républicain très avancé) à sa riche parure, à ses splendeurs, à ses atours et à sa ceinture, ce qui ne l'empêchait pas aussi de boire très conscien-

cieusement à la buvette. Je ferai grâce au lecteur de ces vers dont quelques-uns ne peuvent décemment être transcrits ici. M. le sénateur Thézard lui, se contente d'adresser des sonnets à Ste Radegonde.

J'allais oublier à mon grand regret de mentionner que le bon Léopold Thézard (de la Vienne) avait eu la fantaisie d'écrire au dos d'un projet de la loi relatif à la réforme du régime des boissons, sous la rubrique *Postiche*, les vers suivants qu'il dédia à un de ses collègues :

Un froid vif emplit l'air ; l'aube commence à poindre ;
Les astres fatigués dont l'éclat devient moindre,
Dans la pâleur du ciel s'effacent tour à tour ;
Là bas comme un contour des collines lointaines,
La brume violette environne les plaines,
Et la nature écoute en attendant le jour.

Eh ! bien vrai ! voilà qui est tout à fait champêtre, mais qui est bien loin du régime des boissons.

Notre compatriote Louis Jourdan, député de la Lozère décrit en vers sonores les beautés des gorges du Tarn. Il aime aussi à effeuiller le madrigal : « Que dit la fleur au feuillage ? A l'aube que dit l'oiseau ? Que disent les bois touffus ? etc. » Réponse : « Tous... ne disent qu'un mot : amour. »

Est-ce assez gentillet pour un représentant de la sauvage Lozère ? Quant à M. Gustave Rivet, qui a fait de fort jolies poésies, on se répétait, il n'y a pas longtemps encore à la Chambre, les plaisants vers qu'il fit lors d'une crise présidentielle, alors que l'on cherchait un président du conseil, introuvable. Quel sera cet oiseau rare ? et M. Gustave Rivet répondait ainsi :

Comme ils parlaient, voici qu'une porte s'entrouvre
Et fier, comme jadis le Roi sortant du Louvre,

Jules Grévy se montre à la Chambre aux abois.
 Les députés béats ne purent que se taire.
 Car ces deux bras levés, pour chef du ministère,
 Présentaient... l'invalidé à la tête de bois.

Gustave Rivet est l'auteur d'une comédie en vers:
 Juana; d'un drame en vers : Marie. etc. etc.

M. Jules Cazot, ancien ministre de la justice, est presque un moraliste dans ses élucubrations poétiques. M. Cazot n'est pas seulement remarquable par son éloquence un peu emphatique et son geste rappelant Maubant, de la Comédie Française. Dans le cœur de tout homme concurremment avec le sanglier domestique dont parle un vers fameux, il y a un poète qui sommeille : lisez plutôt ; Espoir en Dieu.

O femme n'est-ce pas qu'il est des jours bien sombres,
 Où le deuil gagne l'âme, où l'œil se remplit d'ombres,
 Et n'aperçoit plus son chemin,
 Des jours où l'on s'épuise à compter ses souffrances
 Où nos illusions, menteuses espérances,
 S'en vont en se donnant la main ?

Oh ! quand tu m'apparus dans ce désert du monde,
 Belle comme la fleur et pure comme l'onde,
 Douce comme un rayon du ciel,
 Tes pieds s'étaient meurtris aux pierres de la route
 Et le malheur t'avait distillé goutte à goutte
 Des jours d'amertume et de fiel.

Ah ! c'est qu'il ne faut pas dans cette vie amère
 Caresser mollement la brillante chimère
 Des tristes choses d'ici-bas !
 Hélas ! chastes pensers, rêves d'or tout s'effeuille
 Et nos songes d'amour s'en vont comme la feuille
 Qu'un passant traîne sous ses pas.

.....
 Mais ton espoir en Dieu qui console et pardonne,
 En Dieu dont la bonté nous protège et qui donne
 La douce paix aux cœurs pieux ;

Détache tes pensers de toute impure fange
 En attendant qu'un jour, rouvrant tes ailes d'anges
 Tes pensers remontent aux cieux.

1843 Alais.

JULES CAZOT.

Ancien Ministre,

Ex 1^{er} Président de la Cour de Cassation,
 Questeur du Sénat.

Les anciens ministres vont bien. Voici une chanson de M. Bardoux, qui est la perle du recueil de M. Charvay :

Ta bouche a la douceur du miel ;
 Qu'importe si bientôt le ciel
 Nous enlève ses sombres voiles ?
 Comme le lait, tes bras sont blancs,
 Et tes deux seins étincelants ;
 Qu'importe s'il n'est plus d'étoiles ?

Serais-tu lasse de m'aimer ?
 Ne pourrais-je plus ranimer,
 Mignonne, tes tremblantes lèvres ?
 Alors, adieu ; mais si tu pars,
 Sache bien qu'un de tes regards
 Emporte mon cœur et tes lèvres.

Pas mal pour un sénateur du groupe Béranger !
 Cela date de 1857, mais depuis le chef du centre gauche est devenu plus sérieux.

Un de nos plus spirituels collègues de 1882 ,
 était sans contredit M. Viette, ancien ministre, mort
 il y a quelques années, qui a toujours dédaigné de
 faire imprimer ses œuvres fugitives, dont il ne reste
 plus que des souvenirs.

M. Pradal, avant d'être sénateur de l'Ardèche ,
 était député poète. Ses anciens collègues fredonnent
 encore les stances d'une chronique rimée qu'il

composait chaque jour et où se trouvaient des indis-
crétions dans le genre de celle-ci :

Monsieur Bizarelli
Député de la Drôme
Loge quai de Billy
Tout près de l'Hippodrome.

Monsieur Adolphe Pieyre
Représentant du Gard
N'est jamais en arrière
Pour faire du pétard.

J'ai vivement félicité cet excellent collègue et je
lui ai promis de ne plus faire de pétard.

Citons encore M. Deluns-Montaud, un gascon,
devenu lui aussi ministre, qui affirme que ses bai-
sers sont amoureux et qui invite une jeune dame à
aller fêter le printemps et à enlacer les susdits bai-
sers d'une *aile frissonnante*. Il y a vraiment de quoi
en avoir le frisson.

Dionys Ordinaire, ce normalien égaré au Palais-
Bourbon, avait la douce aisance de parler en vers à
ses collègues, surtout en vers latins d'Horace et de
Virgile.

La muse de M. Maurice Faure (d'Alais), député
de la Drôme, n'est pas aussi ordinaire ; il chante
ordinairement les cigales, le Rhône et le Ventoux,
mais il railla cependant jadis son collègue Madier
de Montjau, natif de Nîmes, mais comme lui député
de la Drôme, à propos des précautions défensives,
prises par ce questeur pour préserver le Palais-
Bourbon d'une émeute :

La chambre grâce à lui devient place de guerre ;
Il crenelle ses murs comme des bastions ;
Des lilas parfumés la verdure printanière
Tombe dans les platras des démolitions.

Et M. Clovis Hugues ! Qui n'applaudirait à ces quatre vers où il laisse apercevoir le dégoût que lui inspire la politique :

Le poète amant de la lune
Perdu dans le ciel frémissant
Ne monte pas à la tribune
Il y descend !

En attendant Clovis Hugues, monte de Marseille à Paris pour se faire élire député. Il trouve que la politique peut marcher bras dessus bras dessous avec Erato.

Mon ami Georges Berry, le plantureux honorable qui ne serait pas déplacé à la présidence des cent kilogs, se borne à chanter les violettes :

Petite violette aimée
Ma gentille et modeste fleur
Toi qu'une brise parfumée
Révèle seule au ravisseur.

Çà, c'est gentil !

M. Georges Leygues, avant d'être ministre, pinçait de la lyre d'airain, et a publié, il y a quelques années, un volume de poésies. On n'est pas du pays de Clémence Isaure, pour rien !

Et M. Couyba, député de la Haute-Saône, en poésie Maurice Boukay, un des habitués de l'ancien *Chat noir* a écrit ces vers :

• L'automne pleure au fond des bois,
Les feuilles d'or et les vents froids.

Encore des vers, des vers de ministres ! Feu M. Devès, qui fut député de l'Hérault, ministre de l'Agriculture et... de la Justice, puis sénateur du Cantal, a lui aussi cultivé les muses. Il a pondu un

petit recueil intensif dont le titre : *Viens dans les bois* est tout un poème.

Viens dans le bois, le doux soleil d'automne
 De pourpre et d'or teint les vapeurs du soir ;
 Aux baisers chauds du vent l'herbe frissonne,
 Et de l'étang, pâlit le clair miroir,
 Jeunesse, amour, dans mon sein qui bouillonne,
 Au cri des sens mêlent leur grande voix :
 Viens dans les bois

Je vous ferai grâce du reste. Dans les couplets suivants la chaleur des sentiments augmente d'une façon inquiétante. Il y a de quoi fondre tout le plomb du Cantal.

M. Ducos, un ancien député de Vaucluse est l'auteur des *Poèmes romanesques*, signés A. Gypsaïde. Il a produit cette œuvre chaude, très chaude en son château de la Nerthe, doré par un soleil de feu.

M. Hémon (du Finistère) élevé gratuitement au séminaire de Pont-Croix, y édifiait ses camarades par sa piété ; il y composa alors une *Ode à la Vierge*, qui ne le cède en rien à celle d'Henri Rochefort. Cette ode lui valut les compliments de ses éducateurs, mais le discours qu'il prononça il y a quelques années contre la politique cléricale, dont la chambre ordonna l'affichage n'a pas dû lui valoir les compliments de ses anciens maîtres.

M. Joseph Fabre, sénateur, fils d'un concierge de l'évêché de Rodez, élevé comme M. Hémon gratuitement par le clergé, chante Jeanne d'Arc et combat en même temps tout ce qui a fait la force de la vaillante française : la foi en Dieu et en la patrie française.

Nous voyons encore M. Emmanuel Arène écrire des nouvelles pleines de poésie et de couleur locale,

Lockroy qui s'essaya dans le roman et le vaudeville auteur de : « Le zouave est en bas. » Loustalot (des Landes) auteur de petits poèmes , parfaitement ignorés. Edouard Delpuech, qui aimait à nous lire des alexandrins au temps déjà lointain de notre vie d'étudiant. M. Bourgeois, député royaliste de Vendée, qui nous chanta un jour au banquet de Challans, chez Baudry-d'Asson, des chansons vendéennes. Poètes aussi, M. Brunet, député de la Réunion, et M. Paul Deschanel lui-même, qui écrit et parle cependant mieux en prose qu'en vers.

M. Jules Guesde, le farouche ex-député socialiste n'a pas dédaigné un jour, piqué par je ne sais quelle tarentule, de dédier des vers à *Vénus victrix*. Ils sont un peu longs ; cependant à titre d'échantillon en voici quelques-uns :

C'est elle l'immortelle Aphrodite Vénus,
Fille du chaud soleil et de la mer profonde,
Qui flambe dans l'azur, vermeil et sur le monde,
Dans leur splendeur nacrée, étale ses seins nus.

L'amour a, pour son arc, élu sa bouche rose,
Pour flèche choisi son regard diamanté ;
Et, vierge encor, son flanc, où le désir se pose,
L'alpète dans la foi de sa fécondité.

C'est vers elle, c'est vers son impudeur sublime,
Que de sève gonflé, monte le flot en rut ;
Et c'est pour la baiser que le ciel éperdu
Descend le soir, jusqu'à se fondre avec l'abîme.

Pendant qu'au feu divin qui tombe de ses yeux
La terre ivre à son tour, éclate en épousées,
Dans l'herbe, sous la feuille, au vent dans les rosées,
Sortent du jour qui meurt, des demains radieux.

C'est elle, c'est Vénus, qui le cœur plein de fièvres,
 Nous pousse dans tes bras chargés d'humanité
 Femme, et nous fait trouver dans le miel de tes lèvres.
 Le secret de la vie et de l'éternité.

Elle a tué la Mort par l'amour, la déesse
 Triomphante du temps qui pour tout transformer
 Ne peut plus rien détruire et veut multiplier
 Autre chose sous l'infini de la caresse.

Un bon point à M. Julien Goujon (1) député de la
 Seine-Inférieure, qui adresse des vers à une certaine
 Mariaquita, quelque andalouse qu'il a rencontré aux
 Batignolles. J'en détache ces passages suggestifs :

J'aurais pu, n'est-ce pas pour l'amour de vos lèvres
 Comme vos beaux messieurs escroquer les orlévres,
 Et solder mon Vatel avec des compliments,
 Mon Dieu ! que voulez-vous, je sors de ma province
 Et je n'ai pas encore les ruses des Normands,
 Ni le toupet d'un prince.

Et il y en a ainsi pas mal sur cet air-là. C'est égal,
 qui se serait douté que M. Goujon péchât si genti-
 ment... à la ligne.

M. Alcide Dusolier, encore un sénateur que j'ai
 beaucoup connu, alors qu'il était député de la Dordo-
 gne, en dehors d'études critiques fort intéressantes,
 donna autrefois à la *République Française*, une série
 de poèmes rustiques qui mériteraient d'être ras-
 semblés. Je transcris au hasard deux strophes :

En Dordogne au bas d'un côtéau,
 Et sur le bord d'une rivière,
 J'habite un semblant de château,
 A peine une gentilhommière.

(1) M. Julien Goujon s'occupe dans les loisirs que lui laisse la
 politique, d'œuvres excellentes de décentralisation intellectuelle.
 Il a fait jouer plusieurs pièces au théâtre des arts de Rouen, et à
 Nîmes l'opéra de *Calendal*, traduit en français d'après F. Mistral.

Rien n'est paisible et retiré
Comme cette chère demeure
Où mes aïeux ont expiré.
Mon destin veuille que j'y meure !

L'excellent sénateur nous fait connaître son portrait en vers... et contre tous.

Mon portrait :

Je chasse, je pêche, je vais,
Tout le jour parmi la verdure,
Ivre de bien être et de paix,
Me livrant tout à la nature,
Et las, mais content à la nuit,
J'arrose ma chasse et ma pêche
D'un vin de mes vignes qui luit
A travers la carafe fraîche.
Puis, après diner m'abimant
Dans un haut fauteuil à ramages,
Fumant ma pipe lentement,
Comme doivent faire les sages,
Je rêve... Enfin, le hobereau
Monte en son lit à la Duchesse,
Où sont peintes, sur le rideau,
Les amours de quelque déesse.

Et vos électeurs ? Il me semble que vous les traitez un peu à la bonne franquette !

Je trouve encore dans le recueil de M. Charvay les trois quatrains florianesques de l'abbé Gayraud, député de Brest, qui ont fait tant de bruit ; et ce brin de myrthe à sa soutane a scandalisé beaucoup de gens qui ne reprochent point à Fénelon d'avoir écrit pour l'instruction du duc de Bourgogne, l'histoire des amours d'Eucharis. Pourtant les vers de l'abbé Gayraud réconciliant deux agnelets boudeurs sont d'une naïveté touchante.

Tony Révillon, aimait aussi à courtiser la muse. Ami de Ponsard, il madrigalisait volontiers.

L'austère Brisson, lui, avait jadis trouvé des sentiments de père en admirant une jeune mendicante égyptienne, à laquelle il remit deux piastres, dans un voyage au bord du Nil qu'il a décrit en vers.

Antide Boyer occupe encore ses loisirs à écrire de longs poèmes voire même des tragédies en langue provençale. Quelques-unes de ses productions littéraires de jeunesse, parurent autrefois dans un journal dont il était le rédacteur en chef : Le Troun de l'Er !

Saint-Martin, ex-député de Vaucluse, reste poète malgré vents et marées électoraux, mais il écrit ses poèmes en français. Ses œuvres légères et galantes sont pour la plupart, dédiées à des dames. M. Saint-Martin fut, en effet, l'un des fervents des cours d'amour félibréennes de Sceaux et de Provence.

Voici un échantillon de son talent poétique :

Je n'aurai pas beaucoup osé,
L'ambition n'est pas la voile
Que sur mon grand mât j'ai posé,
Elle n'est pas haut mon étoile !

Il semble surtout se complaire dans les réminiscences de jeunesse :

Alors Barbette était sage
Moi, j'étais jeune écolier
Et j'osai trop familier
La retenir au passage.

Soudain le rouge au visage
Lui monta comme un brasier,
Je n'avais fait qu'appuyer
La main sur son fin corsage.

Elle s'en fut en courant
Dans le chemin du torrent
Cacher sa pudeur farouche.

Depuis tristes changements !
Les baisers de vingt amants,
Ont ricoché sur sa bouche.

Lucien Hubert, ex-député de je ne sais plus où, a taquiné aussi Erato. On lui doit quelques redoutables à peu près, qui firent naguère sa célébrité au quartier latin. Tel celui-ci :

Un mien oncle de Bretagne,
En buvait (*du vin*) tellement qu'il se rougit la trogne
Depuis, tel un rubis splendidement éclate,
Sur sa face bouffie un piton écarlate.

MORALITÉ

Rubis sur l'oncle.

C'est affreux ! Mais Hubert ne s'est pas seulement exercé aux calembredaines. On lui doit des vers d'un certain souffle :

Qui donc a proclamé que la droite était morte ?
Quel rustre a cru saper notre intime idéal ?
Comme si fleur d'hiver que la rafale emporte
Nos lauriers n'avaient plus l'éternel Floréal !

Et dire qu'Hubert a écrit quelques beaux vers sur les religieuses et sur le manteau bleu du roi, de N.-D. des Victoires !

Lepère, député de l'Yonne, tout en rédigeant des projets de loi, cherchait des rimes fugitives. Il était devenu célèbre par sa chanson d'antan : « Ah ! rendez-moi mon vieux quartier latin ! »

Gambetta lui même était tant soit peu poète, voici deux strophes de lui à une inconnue :

Nous nous aimons ; aimons-nous bien,
 Et puis laisse faire l'envie ;
 Garde toujours l'âme ravie
 Et ton cher doux sourire ancien.

Je ne veux plus que tu t'émeuves ;
 Je t'aime bien et pour toujours,
 Sans caprices et sans détours,
 Et je ne veux plus que tu pleures...
 A ce soir, Dimanche à dix heures.

Ce n'est pas d'un lyrisme surnaturel et tout cela ne peut pas prétendre à signifier grand chose.

Au moment des petites émeutes qui signalèrent la fin de l'Empire, il composa ces vers :

Si jamais j'étais un margrave,
 J'aurais un antique castel
 Où logeraient Spuller le brave,
 Castagnary, Floquet, Cladel
 Rrrranc !!

Enfin, je termine cette énumération fantaisiste par ces vers de Paul Bert qui sont aujourd'hui plus de saison que jamais.

Ce que l'on aime en France
 Ce qu'on veut, qu'on attend avec anxiété.
 C'est un gouvernement à mâle volonté,
 Qui marche le front haut, parle avec assurance,
 Et fasse à tous sentir sa ferme autorité.

Après la lecture de l'opuscule de M. Charvay, on dirait que rien ne vaut la vie parlementaire pour vous donner le goût de la solitude et l'amour des décors agrestes. Mais, je ne crois pas que les œuvres poétiques de nos honorables passent jamais à la postérité. Elles seront aussi oubliées que leurs discours,

ADOLPHE PIEYRE.

LA TROISIÈME SALLE

DU MUSÉE ÉPIGRAPHIQUE DE NIMES

Cette partie du musée doit porter le nom de « *salle des viri clarissimi*. » C'était le titre des personnages d'ordre sénatorial, aussi bien des hommes que de leurs femmes et de leurs enfants. On lit dans les inscriptions, qui les concernent : *vir clarissimus* (V. C.) *clarissimus puer* (C. P.), *clarissimus juvenis* (C. I.), *clarissima femina* (C. F.), *clarissima puella* (C. q.) (1).

Les heureux possesseurs de ces titres ne sont pas représentés à Nîmes par de très nombreux (2) monuments. Il n'était pas facile, en effet de parvenir à ces hauts degrés de l'échelle sociale. La carrière sénatoriale était réservée, comme l'indique son nom, aux sénateurs, à ceux que la naissance plaçait au rang sénatorial ou aux fils de chevaliers ayant le cens sénatorial. Elle comprenait les anciennes magistratures républicaines. Mais pour arriver au consulat, la plus élevée de ces dignités, il fallait franchir quatre degrés, avec l'âge fixé par la loi ; et entre

(1) Le P est retourné pour indiquer le féminin.

(2) Nous lisons cependant les noms de 13 questeurs, 9 édiles, 3 tribuns de la plèbe, 5 préteurs et 3 consuls.

deux honneurs successifs, il devait s'écouler au moins un an d'intervalle.

La questure était le premier de ces quatre degrés. Or avant de l'obtenir, avant de franchir cette porte d'entrée de la carrière sénatoriale, il fallait : 1° remplir une des charges du *vigintivirat* (réunion de vingt membres); 2° faire un an de service militaire comme tribun des soldats, dans une légion (1), *tribunus militum laticlavius*.

Le *vigintivirat* comptait quatre collèges. On pouvait passer par les *decemviri stlitibus judicandis*, ou les *triumviri kapitales*, ou les *triumviri auro argento aere flando feriundo* (2), ou enfin les *quattuorviri viarum curandarum*.

La *questure* exigeait vingt-cinq ans d'âge, elle était de diverse nature, mais permettait d'arriver à l'*édilité*. Puis venait la *préture*, avec au moins trente ans d'âge, elle durait un an. Enfin à trente-trois ans, après deux ans de repos depuis la fin de la *préture*, on pouvait devenir *consul*.

L'ordre sénatorial était aussi appelé à remplir certains sacerdoces, dont la mention se trouve dans le *cursus honorum* de chaque titulaire. D'ordinaire ces dernières fonctions, ne sont pas inscrites par ordre chronologique parmi les autres fonctions, elles sont énumérées en tête de l'inscription ; il en a été souvent de même pour le consulat, mentionné soit avant soit après les titres sacerdotaux.

Dans chacune des classes indiquées, une hiérarchie existait entre les différentes fonctions, suivant

(1) Ce service n'était pas toujours effectif, de tout temps il y a eu avec le ciel des accommodements ; on obtenait de passer cette année dans une administration (Cf. Mommsen, Pline le jeune).

(2) On les appelait aussi : *triumviri monetales*,

leur nature et l'importance des provinces où elles étaient exercées.

Avant d'étudier des inscriptions, en particulier, il est bon de se souvenir, que les lois ont été souvent modifiées et les exceptions, qui dit-on confirment les règles, n'ont pas manqué, suivant les temps et les lieux. Il faudrait renoncer à toute étude et surtout aux recherches historiques, si l'on voulait n'admettre comme authentiques, que les cas rigoureusement conformes aux principes directeurs. Le monde des honneurs plus que tout autre, n'est-il pas un perpétuel devenir ? Nous en verrons l'expérience dans les pages qui vont suivre (1).

En entrant dans la troisième salle du musée épigraphique à droite, nous trouvons sous le numéro 402, un cippe avec base et couronnement, qui fut découvert en 1868, à l'extrémité du quai Roussy (aujourd'hui, avenue Carnot) près du viaduc. On y lit : « *aux dieux mânes de Caius, Vireius, Virilis, fils* » — « *Caius de la tribu Voltinia, quattuorvir-juge.* — « *Maria Chresime à son excellent mari.* » — *D. M. C. Virei C. Fili, Vol (tinia tribu), Virilis, IIIIvir, jur(e) dic(undo), Maria Chresime, marito optimo.* Ce juge était l'un des fonctionnaires municipaux du plus haut degré, ils étaient au nombre de quatre (*quattuorviri*) les deux premiers rendaient la justice, les deux autres étaient trésoriers.

Le numéro 410, appartient aussi à un quattuorvir

(1) En résumé les quatre degrés du *cursus honorum* sénatorial sont :

- 1^o la questure ;
- 2^o l'édilité ou le tribunat du peuple ;
- 3^o la préture ;
- 4^o le consulat.

juge qui éleva son tombeau lui-même : « *vivos* (1) (sibi) *posuit*, »

Au-dessus, le numero 412, nous offre le fragment d'une inscription concernant un édile nimois : *aed* (ilis) *col* (oniae). L'édilité constituait le degré immédiatement au-dessous du *quatuorvirat*. Nous verrons plus tard, au n° 512, des sculptures indiquant une partie des attributions conférées aux édiles.

A l'angle, du côté de la rue, sous le numéro 416, voici le souvenir d'un soldat d'une cohorte prétorienne. Trouvée en 1807, au-delà du mont Duplan, dans les ruines du monastère de Saint-Baudile, cette inscription a été dédiée par un père à son fils : « *aux* « *dieux mânes de Titus Julius Priscus, Priscus Fir-* « *mius, Gallicanus soldat de la huitième cohorte pré-* « *torienne à son fils.* » (*miles cohortis VIII prætoriac, filio*) Il ne faut pas confondre la garde prétorienne avec la garde du corps des Empereurs romains ; la garde prétorienne remonte au temps de la République. Elle fut d'abord chargée de veiller à la sûreté du quartier général à Rome, puis elle fut augmentée et répartie dans les villes d'Italie. Les cohortes prétoriennes devinrent à certains moments si puissantes, qu'elles purent disposer du pouvoir impérial. Septime Sévère, opéra un changement radical (2), après avoir licencié les cohortes prétoriennes, composées en majeure partie d'Italiens, il les reforma avec l'élite des légions, et les pays les plus barbares fournirent la plus forte partie des contingents nouveaux.

Priscus Firmius, semble avoir regagné Nîmes sa

(1) Pour *vivos*, comme ci-dessus : *dicundo* pour *dicendo*.

(2) Allmer, Rev. épigr.. 2^e vol., p. 247.

patrie ; à titre de retraité, après seize ans de service. Son surnom de Gallicanus et son prénom de Priscus étaient très usités à Nîmes, on les trouve nombreux dans les inscriptions de cette ville.

Les deux cippes qui sont placés sous la première fenêtre (n^{os} 422, 424) appartiennent à deux édiles, d'origine gauloise. Leurs noms romanisés ne laissent aucun doute à ce sujet. *Helvius Ecimarus* a pour femme *Togiacia Erucina*, le second se nommait *Verus Indamus*. On ne saurait mieux rencontrer comme types de Gallo-romains. La première de ces pierres a été découverte, en 1774 sur l'emplacement du palais de justice, et la seconde dans la démolition d'une maison, rue Curaterie en 1860.

Sous le numéro 432, nous rencontrons un monument des plus intéressants. Ce bloc quadrangulaire a fait probablement partie du piédestal d'une statue. Il fut trouvé à Nîmes dans les ruines de l'église rurale de Sainte Perpétue, près de l'orphelinat des sœurs de Besançon. On y lit : *Lucio Aemilio, M. filio, Voltinia, Honorato provinciae Ponti et Bithyniae, legato ejusdem provinciae, aedili plebis, praetori, praefecto frumenti dandi exsenatus consulto, sacerdoti fetiali, proconsuli provinciae Cretae et Cyrenarum. — Hic, hos honores beneficio optimi principis, maturius quam per annos permitti solet, gessit. —*

A *Lucius Aemilius Honoratus*, fils de *Marcus*, (de la tribu) *Voltinia*, triumvir capital, questeur propréteur de la province de Pont et de Bithynie, légat (du proconsul) de la même province, édile de la plèbe, préteur, préfet des distributions de blé par décision du sénat, prêtre fécial, proconsul de la province de Crète et de Cyrénaïque, — il parvint à tous ces hon-

neurs, par la faveur de notre excellent prince, avant l'âge prescrit par la coutume.

Ce *cursus honorum* n'est point banal, la carrière sénatoriale est ici exposée dans l'*ordre direct*, l'inscription commence par la fonction la plus basse et se termine par la plus élevée.

Le *triumvir capital* (une des fonctions du vigintivirat) était chargé de la surveillance des prisons et de l'exécution des condamnés à mort. — Le *questeur propréteur* d'une province était receveur des impôts de guerre, munitionnaire des vivres, payeur de l'armée et quelquefois remplaçait accidentellement le gouverneur de la province, dans l'administration de la justice. — Le *légal de la province*, commandait un corps d'armée sous les ordres du gouverneur. — L'*édile de la plèbe* surveillait les édifices sacrés et les maisons des particuliers, s'occupait des approvisionnements, de la police des marchés, du prix des denrées et des jeux publics. — Le *préteur* rendait la justice. — Le *préfet des distributions de blé par décision du Sénat*, était le chef d'une administration importante, qui faisait arriver à Rome des provisions de blé des colonies et en assurait la vente ou la répartition gratuite suivant les circonstances. — Le *prêtre fécial* connaissait des injures faites aux ambassadeurs, jugeait le cas de trêve, de paix ou de guerre examinait les traités et les difficultés sans cesse renaissantes dans leur observation. — L. Aemilius, termina sa carrière par le *proconsulat*. Il fut gouverneur de la province de Crète, conquise en 67 de notre ère par Metellus Creticus (du nom de sa conquête) et de Cyrénaïque, léguée au peuple romain en 96. Le même proconsul, gouvernait ces deux provinces, réunies sous une seule administration.

La qualification d'*optumus* sans autre adjectif et l'orthographe archaïque, permettent de reconnaître Trajan (98 à 117) dans ce prince excellent qui favorisa si avantageusement la carrière de L. Aemilius Honoratus.

L'inscription ne nous dit pas pour quel motif une statue avait été élevée à Nîmes, sur ce piédestal. Peut-être L. Aemilius était-il sorti de notre ville ?

Sous le numéro 426, immédiatement au-dessus du monument précédent, voici un bloc quadrangulaire, ayant aussi servi de piédestal à une statue. On y lit aisément :.... *Q. Solonio, Quinti filio, Voltinia, Severino, ex quinque decuriis, equo publico, luperco, quattuorviro ab aerario, pontifici, flamini provinciae Narbonensis, tribuno militum legioni VIII Augustae ; civitas Forojuliensium patrono.*

— « A Quintus Solonius Severimus, fils de quintus de la tribu Voltinia, membre des cinq décuries chevalier romain avec un cheval fourni par l'Etat, prêtre luperque, quattuorvir-trésorier, pontife, flamine de la province Narbonnaise, tribun de la légion VIII^e *augusta* ; la cité de Fréjus à son patron. »

La carrière de Q. Solonius est loin d'égaler celle du précédent, elle compte cependant des titres intéressants.

Nous ne parlons pas de la tribu *Voltinia*, dans laquelle Solonius était inscrit, pour exercer son droit de vote, à Rome. Magistrat des cinq décuries dont quatre fondées par Auguste et la cinquième par Caligula, il était chevalier romain (*equo publico*). — Le collège des prêtres *luperques* était regardé comme le plus ancien, dans Rome ; leur temple était la grotte dans laquelle la tradition rapporte que Romulus et Rémus furent allaités par la louve. Les fêtes

auxquelles ils prenaient une part active étaient les *lupercales*, célébrées le 15 de février. Elles ne furent abolies qu'à la fin du cinquième siècle par le pape saint Gélase (m. 496). On se livrait à l'occasion des *lupercales* à toutes sortes de réjouissances, une partie de ces amusements a survécu dans les jours consacrés au *Carnaval*.

Saluons en passant (n° 448) *Servillius Excingomarus*:

SERVILLIO (ex) CINGOMARO.

Q. COL.

Le nom est bien celtique, et déjà rencontré à Nîmes. Sur toutes les inscriptions nimoises rappelant un questeur de la colonie, le titre est exprimé par un Q surmonté d'une barre, comme on le voit ici. C'est le treizième questeur de Nîmes connu par les inscriptions.

Le numéro 460 nous offre un piédestal avec base et couronnement, trouvé en 1875 près de la Fontaine : Q. Soillio, T(*iti*) fil(*io*), Vol(*tinia*) Valeriano, equum, p(*ublicum*) habenti, omnib(*us*), honorib(*us*), domi et provinc(*iae*) flamon(*io*) functo, curatori Cabel-l(*iensium*) Avenniens(*ium*) Forojuliens(*inm*). Aptenses Patrono. — *A quintus Soillius, fils de Titus, de la tribu Voltinia, chevalier romain, parvenu à tous les honneurs de sa cité et au flamonium de la province, curateur des cités de Cavaillon, d'Avignon et de Fréjus ; la cité d'Apt à son patron.*

La dignité de *flamine provincial* (functo provinciale flamonio) donnait au titulaire, le droit de présider l'assemblée réunie pour célébrer les sacrifices qui avaient lieu au nom de la province, en l'honneur de l'Empereur. — Le curateur de cité était nommé par l'Empereur. Ils avaient pour mission de surveiller les finances et d'empêcher les dépenses inconsi-

dérées qui avaient amené la ruine de plusieurs villes. C'était ordinairement un chevalier, un sénateur, un ancien préteur ou même un ancien consul (1).

A remarquer au n° 466, l'inscription du même Soillius Valerianus, la statue que supportait ce piédestal avait été élevée à la demande du peuple : (*ex. post*) VLA(*tione*), (*populi*), par décret des décurions ; D. D. (*decreto*) (*decurionum*).

N° 468. — Voici Julius Niger, un membre de la plus haute aristocratie, à en juger par tous ses noms, prénoms et surnoms et par ses succès auprès du peuple : Lucius Julius Niger Aurelius Servatus a obtenu tous les honneurs municipaux dans sa colonie (de Nîmes), patron de la corporation des sévirs. ceux-ci lui ont élevé une statue, à la demande du peuple ; l'emplacement a été donné par décret des décurions.

« *L. Julio Q. filio, Voltinia, Nigro Aurelio Servato. omnibus honoribus in colonia sua functo ; seviri corporati Nemausensis patrono, ex postulatione populi. Locus datus de creto decurionum.* »

N° 476. — Sous ce numéro, nous rencontrons le plus riche monument funéraire. C'est un grand cippe de marbre, aux décorations nombreuses et symboliques. Il fut trouvé en janvier 1758, non loin du village de Clarensac sur le côté Nord du chemin de Nîmes. Un encadrement de sculptures entoure l'inscription ; sur la face latérale gauche est sculpté un *guttus* (2), auquel répond sur le côté opposé, une *patère*.

Les sculptures représentent, en haut un aigle

(1) Allmer. *Rev. épigr.*, vol. 2 (p. 53).

(2) Aiguère à col long et étroit ; le liquide ne pouvait couler qu'en petite quantité, quand on le versait dans la patère, pour faire les libations, soit sur la tête de la victime, soit sur l'autel,

rappelant le séjour des mânes dans les régions éthérées ; le serpent qui s'élance, nous rappelle les régions inférieures, les enfers. Les griffons gardiens d'un trésor, signifient l'inviolabilité de la tombe. Les guirlandes, les feuillages, les ceps couvert de pampres et chargés de raisins, les oiseaux gazouillant, les lévriers chasseurs courant dans les broussailles, sont autant de symboles qui retraçent les délices des Champs Elysées.

Le défunt, objet de tant de richesses artistiques, est mort dans le cours de sa vingt-cinquième année ; à peine eût-il le temps de connaître les honneurs. Son titre de chevalier appelé *equo publico* (au cheval entretenu par l'Etat) lui promettait une belle carrière, il mourut décurion titulaire de la colonie de Riez et décurion honoraire de celle de Nîmes (*decurio ornamentarius*). Ce fut sa mère qui éleva ce tombeau, elle s'appelait Coelia Paterna, fille de Sextus (*Coelius*).

On lit très clairement : « *Memoriae M. Atti M. fil. vol. Paterni equo publico honorato item decurioni col. Apollinare Reiorum. decurioni ornamentario col. aug. Nemausi an XXV agenti Coelia sex. filia Paterna filio piissimo.* — A la mémoire de Marcus Attius Paternus fils de Marcus (Attius) ; de la tribu Voltinia, chevalier romain *equo publico* ; décurion de la colonie *Apollinaris* de Riez ; décurion *ornamentarius* de la colonie *Augusta* de Nîmes, mort dans le cours de sa 25^me année ; Coelia Paterna, fille de Sextus (*Coelius*), à son excellent fils. »

Sous le n° 482, nous trouvons l'épithaphe d'un Nimois, admis par Vespasien dans l'ordre sénatorial, avec rang d'ancien préteur.

C. FVLVIO. C. FIL. VOL(T)
LVPO. SERVILIAN(O)

ADLECTO. INTER. PRAETOR(10S)
 AB. IMP. CAESARE. AVG. VESPAS(IANO)
 PRAEFECTO. ALAE. LONGINIAN(AE)
 IIIIVIR. AD. AERARIVM
 PONTIFICI. PRAEFECTO. VIGI(LVM)
 IVLIA. D. F. CONCESS(A)
 VIRO

« A Caius Fulvius Lupus Servilianus, fils de Caius Fulvius) ; de la tribu Voltinia, admis par l'empereur César Auguste Vespasien, au rang des anciens préteurs, préfet de l'*ala Longiniana*, quattuorvir trésorier, pontife, préfet des vigiles ; Julia Concesa fille de Decimus (Julius), à son mari. » (1)

Après avoir remarqué que l'ordre du *cursus honorum* est dans l'ordre inverse c'est à dire qu'il va du titre le plus élevé au moins élevé en remontant le cours de la vie du dignitaire, nous pouvons affirmer que Fulvius Lupus est nimois ; ses fonctions municipales le prouvent, mais surtout le quattuorvirat pour le trésor et la préfecture des veilleurs de nuit et des armes (*vigilum et armorum*) fonctions propres à la ville de Nimes. On ne sait pas les détails de cette dernière institution. Il est probable que les vétérans grecs d'Egypte, colons envoyés à Nimes par Auguste, importèrent d'Alexandrie (2) l'usage d'une milice municipale, qui fut chargée, sous le commandement d'un *præfectus*, de la police ou de la garde de la ville pendant la nuit ; quoiqu'il en soit, après les honneurs municipaux, Fulvius Lupus devint un personnage

(1) Allmer. — Rev. épigr., t. I, p. 281 ; n° 313.

(2) Alexandrie et diverses villes de l'Asie Mineure, possédaient une institution absolument semblable dont le chef était appelé νυκτοστρατηγός et στρατηγός ἐπὶ τῶν ὀπλων.

militaire, par son titre de chef d'une brigade appelée *longiana*. On la dénommait par le mot *ala* (aile) parce que ces corps, fournis par des alliés, étaient placés sur les flancs de l'armée, pour couvrir les légions composées de citoyens romains, qui occupaient le centre de l'ordre de bataille.

Au n° 488 se présente une grande table de pierre sans ornements, qui a dû appartenir à un piédestal de statue. Elle mesure 1^m05 de hauteur sur 1^m de largeur. Voici les onze lignes qui composent cette inscription :

C. AEMILIO. BERE (*ni*)
 CIANO. MAXIM (*o*)
 COS. VII^{VI}RO. EPVLON. PROC(*os*)
 SPLENDIDISSIMAE. PROVINCIA(*e*)
 NARBONENSIS. LEG. PRO. PR. PROVIN(*e*)
 ASIAE. PRAETORI. SUPREMAR. ALLECTO
 INTER. TRIBVNIC. A. DIVO. MAGN. ANTO
 NINO. Q. VRBANO. TRIBVN. LATICLAVIO
 LEG. IIII. SCYTHICAE. ITEM. VII. GEMINAE
 ITERATO. TRIBVNATV. XVIRO. STILIBVS
 IV (di) CANDIS

.....

C. Aemilio Bereniciano Maximo, consuli, septemviro epuloni, proconsuli splendidissimae provinciae Narbonensis, legato propraetore provinciae Asiae, praetori supremarum, allecto inter tribunicios à divo magno Antonino, quaestori urbano laticlavio legionis quartae Scythicae, item septimae Geminiae iterato tribunatu, decemviro stilitibus judicandis (*Nemausen-
 ses patrono ? ?*)

« A Caius Amelius Bereniciamus Maximus, consul, septemvir épulon, proconsul de la splendi-

« dissime province Narbonnaise, légat propréteur
« du proconsul de la province. d'Asie, préteur des
« dernières volontés, admis par le dieu Antonin le
« Grand, au rang d'ancien tribun laticlave de la légion
« quatrième Scythica, et de la septième Gemina
« avec réitération de grade, decemvir *stlitibus judi-*
« *candis* (les Nimois reconnaissants ont élevé cette
« statue à leur patron ?)

Le *cursus honorum* est ici comme au n° 482, dans l'ordre inverse, c'est-à-dire commençant par la dignité la plus élevée et finissant par la plus ordinaire (du consulat au *decemvirat*).

Le *decemvir stlitibus judicandis*, est assez bien représenté par nos juges de paix. Elle est sonore cette onomatopée, qui en vieux latin désigne les dissensions « *stlitibus* ». Vous croiriez entendre les *quesi-que-non* du fabuliste, vrai cliquetis des armes oratoires dans les discussions de tous les âges.

Le grade de tribun légionnaire (*tribuno legionis*) ne conférait pas l'autorisation de porter le laticlave. Cette décoration était fort en honneur elle consistait en une bande, ou large raie de couleur pourpre, courant le long de la tunique dans une direction verticale. Le droit de la porter était exclusivement réservé aux personnages d'ordre sénatorial et à quelques privilégiés, qui l'obtenaient par faveur très spéciale. Notre Aemilius Berenicianus était donc fils de sénateur. Si une permission spéciale du prince lui eût donné le laticlave, l'inscription en ferait une mention spéciale (*tribuno laticlavio*.)

Berenicianus eût la bonne fortune d'exercer la questure à Rome (*quæstori urbano*, questeur de la Ville).

L'Empereur dont il est question (*magnus Antoni-*

nus) ne peut être que Caracalla mort, et par conséquent passé au rang des dieux (*divus*) quand le graveur traça l'inscription, qui nous occupe. Le titre de *prætor supremarum (voluntatum)* est le seul exemple connu. Il semble devoir se confondre avec celui de *prætor fidei commissarius*, qui conférerait la charge de juge en matière de fidéicommiss.

La province d'Asie, était la plus importante des provinces consulaires attribués au Sénat, le proconsul avait trois assesseurs, Bereniciamus prit place parmi eux, *legatus pro prætore provinciae Asiae*. Bientôt il devint lui-même proconsul de la Narbonnaise, qualifiée ici de splendidissime, épithète élogieuse, peut-être sans autre exemple.

Bereniciamus fut enfin reçu dans le collège des *septemvirs épulons*, l'une des quatre grandes corporations religieuses de Rome. Les sept membres avaient comme principale fonction de préparer un banquet somptueux pour Jupiter et les douze dieux, à l'occasion d'une réjouissance ou d'une calamité publique. On plaçait les statues des divinités, sur des lits devant des tables à la mode romaine. Les épulons (de *epulæ*, *festin*) avaient le devoir de manger ce que les dieux ne pouvaient s'attribuer, c'est-à-dire, tout le repas.

Après ce grand honneur du pontificat des épulons il ne restait plus à Bereniciamus qu'à devenir consul. Il le fut en effet, probablement comme *suffectus* puisque son nom ne se trouve pas dans les tables des fastes consulaires.

La mutilation du bas du piédestal, nous empêche de savoir par qui la statue a été élevée. L'hypothèse la plus probable est que Bereniciamus, fut patron de la colonie de Nîmes Ce titre convenait parfaitement

à un homme puissant aussi bien dans la Narbonnaise qu'à Rome.

Notons en terminant que le lapicide n'a omis aucun accent, se montrant en cela retardataire sur les habitudes de ses collègues romains, qui depuis un siècle environ avaient abandonné cette pratique.

Au n° 492 nous rencontrons un monument fort intéressant ; c'est une pierre quadrangulaire, trouvée en 1823 près des Arènes au nord. Une niche creusée en forme de coquille contient entre deux faisceaux, les bustes en haut relief d'un mari et de sa femme. Celle-ci se nommait Licinia Flavilla, elle était fille de Lucius (Licinius) et portait le titre de flaminique augustale : « *Diis manibus Liciniae, Lucii filiae, Flavillae, flaminicae augustali.* » La place qu'occupe Licinia, à la droite d'Adgennius, prouve qu'elle était sa femme (1). Licinia ne porte pas le costume de son sacerdoce, sa chevelure nous offre le spécimen d'un arrangement savant, comme aimaient à le porter les dames romaines.

Sextus Adgennius Macrinus tribun de la légion sixième (*victrix*) puis juge (*quatuorvir juredicundo*) et enfin pontife et préfet des ouvriers, est bien le type du gallo-romain, avec sa cuirasse de tribun, entouré des faisceaux de sa judicature, composés de trois baguettes terminées par trois feuilles de laurier.

Chevalier romain, à titre d'ancien tribun, Adgennius, après une seule année de service très probablement, revint à Nîmes où il parcourut les fonctions de la carrière municipale, dont il atteignit les plus hauts degrés comme juge, pontife et préfet des ouvriers appliqués aux travaux publics. Ces titres divers

(1) Voir le n° 390, p. 26.

lui donnaient droit à des places avantageuses et aux arènes et au théâtre dont un fragment de *podium*, porte l'inscription : « PONTIFICES (1). »

A chacun des écoinçons que laisse la niche cintrée un dauphin a été sculpté. Il rappelle ici la traversée des âmes, vers les îles bienheureuses, pendant laquelle le dauphin était d'un grand secours, aux yeux des païens. Ceux-ci le croyaient ami de l'homme, l'aidant à certaines pêches, et même le secourant dans les naufrages. Le symbole principal de cet emblème était l'agilité, parce qu'il s'élançait parfois jusqu'au-dessus des antennes des navires pêcheurs. Les premiers chrétiens conservèrent cette image des dauphins, souvent ils accostaient le chrisme, et représentaient alors l'empressement des fidèles à se rendre aux enseignements du Sauveur.

Sous le numéro 502, voici une pierre quadrangulaire, extraite jadis par Séguier du mur du bastion de la Couronne. Les lettres de très bonne forme sont admirables d'exécution. Le titulaire de ce monument, inscrit dans la tribu Voltinia, à Rome, fut honoré d'une statue par le Calagurritains, de l'Espagne citérieure, dont il était le patron, ce que nous apprennent les deux dernières lignes de l'inscription : Calgurritani. patr(ono).

Parcourons sa carrière en remontant les lignes de la dédicace. La fonction obligatoire et initiale du vigintivirat fut celle de décemvir juge *slitibus judicandis*, que nous connaissons. Il devint ensuite commandant de la nouvelle turme (*escadron*) des chevaliers romains, qui paraît n'avoir eu d'autre rôle que de relever les solennités publiques (*seviro equitum romanorum, turmæ I,*) — En tant que tribun militaire de la légion cinquième (surnommée

(1) « Place des Pontifes. »

Macédonique) il prit part à l'une des guerres de Trajan contre les Daces et y mérita une couronne *murale*, un couronne *vallaire*, une *haste* d'honneur (*hasta pura*) (1) et un *vexillum* (étendard).

Les charges consulaires, commencèrent pour Julius Maximus, par la questure de la Bétique (province de l'Espagne ultérieure). — Successivement promu aux dignités d'édile curule, de préteur et de légat impérial en Espagne, il termina sa carrière par les commandements (avec le même titre de légat) de la légion I^{re} (*adjutrix*) en Pannonie et enfin de la IV^e (*flavia*) en Mésie.

L'inscription de Julius Maximus dans la tribu Volturnia, qui était celle de Nîmes et le fait des Calagurritains reconnaissants, lui ayant élevé une statue à Nîmes, indiquent que ce haut fonctionnaire était de notre ville.

N^o 504. Nous traduisons directement cette inscription, qu'aucune difficulté de lecture ne saurait obscurcir : « Aux dieux Mânes de Umidius Avitus, soldat de la légion VII^e (surnommée) *Gemina Felix*, bénéficiaire du consulaire Junius Omullus ; tombeau élevé par les soins de Titus Vitrasius Pollio, légat impérial ».

La légion VII^e dont il est ici question, campa d'une manière définitive en Espagne. Ses quartiers devinrent peu à peu une ville, qui prit le nom de *Legio*, d'où est sorti le nom de Léon, chef-lieu de la province de ce nom.

Les bénéficiaires étaient des subalternes, d'ordinaire soldats légionnaires, que les officiers supérieurs avaient à leur service, en nombre déterminé,

(1) Lance sans tête. On en voit un exemple dans les bas-reliefs du tombeau des Nasons (près de Rome).

suisant le grade, Ils tenaient un rang intermédiaire, entre les simples soldats et les centurions.

Vitrasiun Pollio , qui a surveillé l'exécution du tombeau, est un personnage considérable, probablement le parent de Marc-Aurèle, par alliance, légat impérial, gouverneur de la Lyonnaise sous Hadrien.

Nous allons pour un moment abandonner l'ordre des numéros, pour suivre les inscriptions dans leur ordre de place. Saluons en passant le numéro 550, qui occupe le pied-droit de l'arceau, dans l'embrasure, en face même du numéro précédent. Il appartient à Caius Julius Successus, soldat de l'armée de la Germanie supérieure, mort à trente ans. « miles « *exer(citus) G(e)r(maniae) sup(er)ioris*), annor(um) « XXX. »

Les n^{os} 540 et 548 (dans le trumeau formé par le pilier) appartiennent au même Marcus Cominius ; la première statue (540) lui fut élevée à l'occasion de sa dignité de flamme pour la Narbonnaise : « flam. provinc. (n)a(rbon.) » La deuxième statue (548) fut la récompense de son titre de curateur de la cité d'Aix, à lui donné par l'Empereur : « curat(o)ri aquensi, c(olo)n(iae), dato ab Imp(eratore). »

N^o 530. Ce piédestal, trouvé au temple de la Fontaine en 1741, de 1^m35 sur 0,72, portait la statue d'un questeur de la colonie de Nîmes. Il présente l'inscription suivante : « *T. Caecilio, T. filio, Voltinia, Gutturi, quæstori coloniae, Anteros, Hyllus, liberti.* » « A. Titus Caecilius Guttur, fils de Titus *Caecilius*; de la tribu Voltinia, questeur de la colonie; Anteros et Hyllus ses affranchis. »

On a trouvé plusieurs piédestaux de ce même modèle et au même endroit. Ils faisaient très probable-

ment partie d'une série de monuments, abrités sous une galerie, qui entourait la source de la Fontaine.

N° 520. Autre piédestal trouvé à la Fontaine, ayant porté la statue d'un tribun de la légion VI^e *Victrix*. On lit : « *C. Aemilio C. F. Voltinia, Postumo, omnibus honoribus in colonia sua functo, tribuno militum legionis VI Victricis, decreto decurionum.* » « A Caius Aemilius Postumus, fils de Caius (*Aemilius*) de la tribu Voltinia, parvenu dans sa colonie à tous les honneurs (*municipaux*), tribun de la légion VI^e *Victrix* ; (*statue élevée*) par décret des décurions. »

N° 518. Rien de saillant, si ce n'est les faisceaux destinés aux quattuorvirs, aux édiles et aux sévirs augustaux, et les trois bonnets d'affranchis, sortes de croissants, gravés au bas du cippe, pour marquer, peut-être, que Boduacius, avait accordé, par testament, la liberté à trois de ses esclaves.

N° 514. Cippe funéraire de Caius Marius Julianus (*fils de Juvenis* ?) qui mourut à vingt ans, avec les honneurs du décurionat honoraire, en laissant un fils : C. Marius Cupitus. Décoré et père de famille à vingt ans, c'était bien commencer la carrière des honneurs et la vie sociale.

N° 512. Epitaphe d'un édile de Nîmes : Lucius Severius Severinus, qui fit élever ce tombeau par testament T. P. I. (*testamento poni jussit*).

L'encadrement est curieux. De chaque côté les faisceaux des édiles ; dans la marge supérieure, une série de poids de dimensions, diverses, rappelant l'inspection des édiles sur les poids et mesures. La balance est pourvue de son anneau, destiné à la suspendre, et d'un plateau circulaire, avec les cordes d'attache. Les poids de forme ronde sont marqués : le premier d'un point au milieu, le second d'un

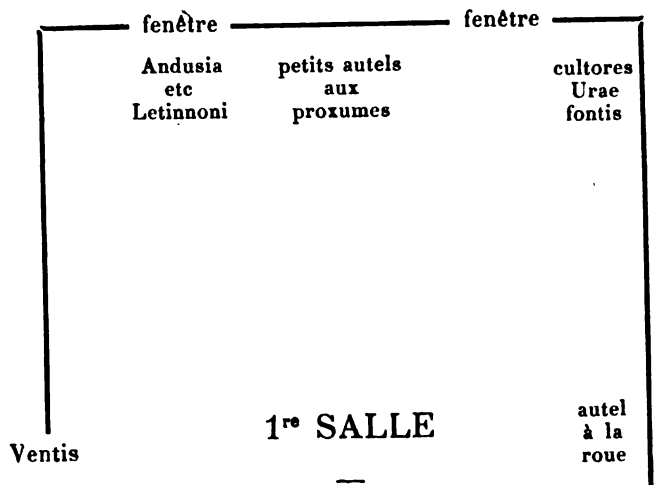
point dans un cercle, le troisième de trois points posés en triangle. — Dans le bas du cippe une hachette à dos de marteau rappelle les attributions des édiles, sur les monuments. Les trois bonnets d'affranchis ont ici le même sens qu'au cippe du n° 518.

N° 510. — Epitaphe d'un sévir augustal, décurion honoraire de Nîmes. Caius Aurelius Parthenius, aimait les distinctions. Il est sévir augustal de la colonie *Copia Claudia Augusta* de Lyon, *item* de Narbonne, *item* d'Orange, *item* de Fréjus. Mais il a soin de nous faire savoir que tous ces honneurs, il les a obtenus sans bourse délier (*ubique gratuitis honoribus*). Serait-ce une critique des mœurs du temps ? Faut-il dire avec le sage : *nil novi sub sole* ! Rien de nouveau sous le soleil ! C'est la pensée qui revient sans cesse à l'esprit, dans les recherches sur l'antiquité, et c'est par elle que nous voulons terminer la visite de cette salle des *virī clarissimi*.

Heureux celui qui sait voir passer les événements, les choses et les hommes, et accorde à ces mouvements si divers, l'appréciation de leur vraie valeur ! il évitera les deux extrêmes si fréquents ici-bas : le froid égoïsme du blasé et l'enthousiasme intolérant de l'emballé ! *Nil novi sub sole*.

FRANÇOIS DURAND.

Grand'Rue



INSCRIPTIONS
RELIGIEUSES

Entrée

I.O.M.
Heliopo.
litan.

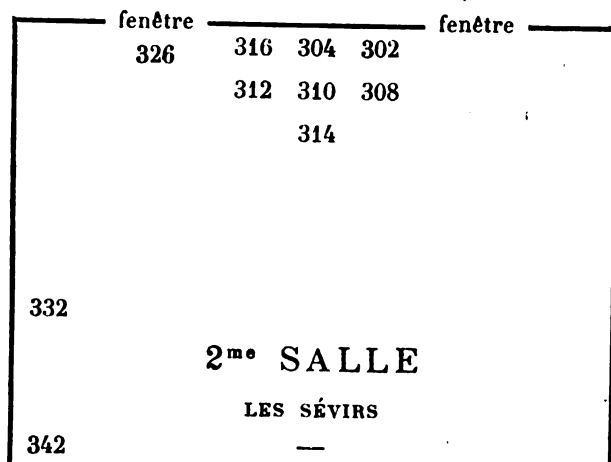
Matrebo
namau-
sicabo

Isidi

Marti
ex aere collato

Cour intérieure

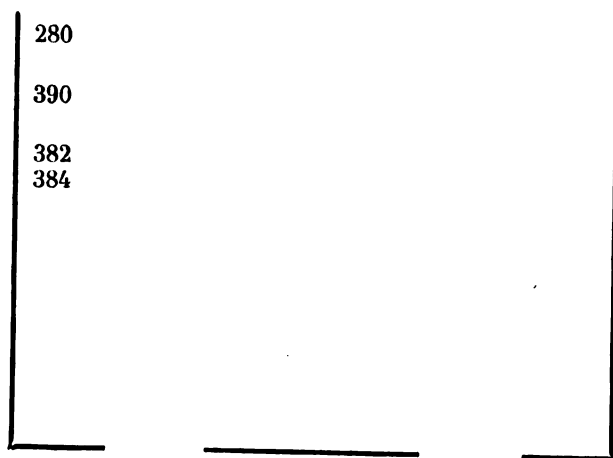
Grand'Rue



CHAPITEAU
DE CATTON

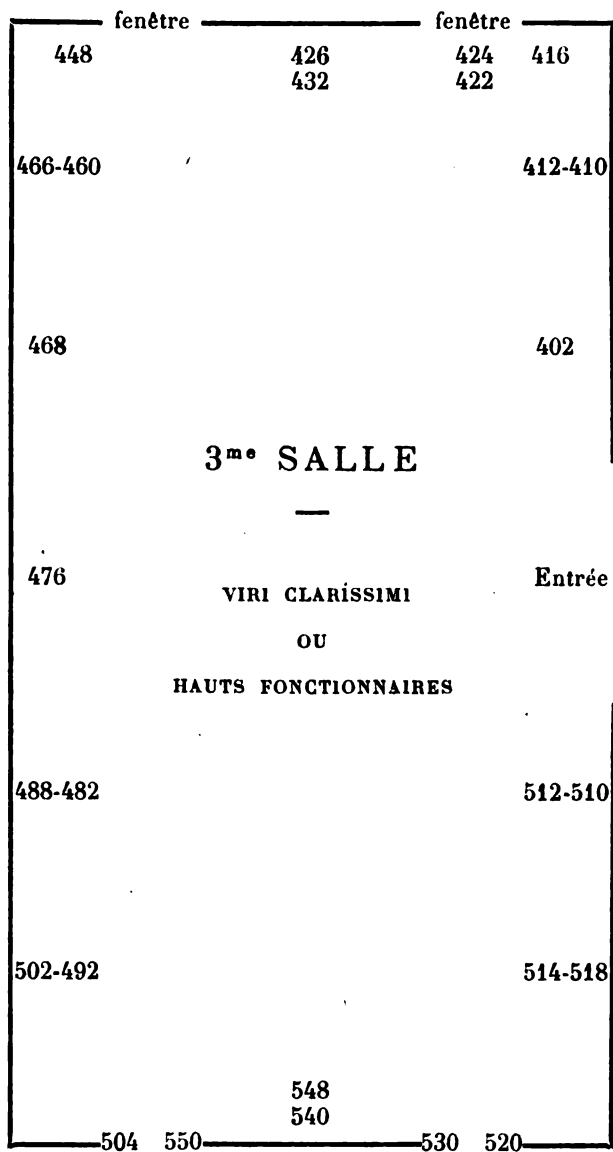
—

Entrée



Cour intérieure

Grand'Rue



Cour intérieure

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE MACON

(Suite)

VI

EXCURSION A BOURG EN BRESSE. — VISITE DE L'ÉGLISE
DE BROU ET DES MONUMENTS DE LA VILLE.

SÉANCE DE CLOTURE.

Lundi, 19 Juin.

Le départ a lieu à 8 h. 40 de la gare de Mâcon pour Bourg. L'auteur de cet article, étant arrivé après l'installation des congressistes dans leurs wagons, prend place dans le compartiment des postes, en compagnie de M. le duc de C... et du *sergent-fourrier* du Congrès. On devinera sans peine, la personne ainsi désignée.

Le train s'ébranle, puis après avoir dépassé les embranchements de Moulins et de Lyon, on contourne la ville de Mâcon. Le clocher de l'église Saint-Clément (xv^e siècle) se trouve situé non loin, de la voie ferrée. On traverse sur un pont métallique, composé de cinq arches, la Saône, appelée dans les anciennes chroniques *Arar* ou *Soccona*. La Veyle, tributaire de la rivière bourguignonne, traverse des prairies souvent submergées à l'époque de la fonte

des neiges. La première station est Pont de Veyle, chef lieu de canton de 1.250 habitants, situé dans une île formée par la Veyle, prenant sa source sur le plateau de Dombes. Pont de Veyle, avant la Révolution avait le titre de Comté. Dans les environs, il y a lieu de constater dans un site ravissant, deux sources d'eaux minérales ferrugineuses froides. M. de Parseval, habite le château de Veyle, restauré au XVIII^e siècle, ayant appartenu à la famille de Lesdiguières. Dans le voisinage, cet illustre agronome a fondé une ferme modèle. Je rappelle que le P. Paul Hoste, de l'ordre des Jésuites, chapelain des maréchaux d'Estrées et de Tourville, est né dans cette ville en 1652. Auteur d'ouvrages estimés, concernant les mathématiques appliqués à la navigation, il mourut à Toulon à l'âge de 48 ans. Le Conventionnel Jean-Louis Carra est aussi né à Pont de Veyle en 1742. Il fut victime pendant la Terreur, des dénonciations de Marat, de Couthon et de Robespierre. Le 31 octobre 1793, il monta sur l'échafaud, avec ses amis, les Girondins.

Je passe sous silence, Saint-Jean sur Veyle, n'offrant rien d'intéressant, mais il paraîtrait qu'à Vonnas, des archéologues en faisant des fouilles, ont découvert, il y a quelques années, une grande quantité de médailles, puis des objets remontant à la plus haute antiquité. Le village de Mezériat, se trouve à l'entrée de la vallée de la Veyle, dont le cours se rétrécit et se dérobe du côté de Polliat, à travers de belles prairies, en suivant la chaîne de collines, traversant le pays de Bresse, jusqu'à Dompierre, localité près de laquelle, le cours d'eau prend sa source. Malheureusement, la voie ferrée passe souvent dans des tranchées, par conséquent on ne peut guère

jouir du paysage. Cependant quelques échappées permettent de voir quelques bois de chêne, des groupes de sapin poussent dans des terrains arides, puis après un parcours d'une heure, nous arrivons en gare de Bourg.

Plusieurs notabilités administratives, savantes et universitaires de la ville, se sont fait un devoir de venir au devant de nous, à la gare. Il y a dans le cortège de forts gentilles dames — accompagnées de leurs époux. — Dans la cour de la gare, se trouvent des voitures qui doivent nous conduire à l'église de Brou, située dans les faubourgs de la ville.

Le village de Brou (*Brovium*), doit son origine à Saint Gérard, évêque de Mâcon, qui fonda en 927, un prieuré de Bénédictins. Cette confrérie de religieux, fut protégée par les ducs de Savoie, seigneurs de la ville de Bourg, du ^x^e au ^{xvi}^e siècles et qui firent de cette cité, une des places les plus redoutables de l'Europe (1). La puissante maison des ducs de Savoie, régnant actuellement sur la péninsule des Apennins, a tenu plusieurs fois sa cour plénière dans la capitale de la Bresse.

En 1480, le duc Philippe II, se cassa un bras à la chasse. Marguerite de Bourbon, sa femme, fit vœu que si son époux guérissait, elle bâtirait à Brou, une église et un monastère destinés à l'ordre de Saint-Benoit. Le Ciel ayant exaucé ses prières, la duchesse mourut en 1483, sans avoir pu malheureusement accomplir sa dette envers l'autorité divine, mais elle transmet ses dernières volontés à son mari et à Philibert le Beau. Celui-ci ayant épousé en 1501, Marguerite d'Autriche, mourut à l'âge de 25 ans

(1) Elle fut rasée en 1614, quelques années après sa réunion à la France.

(10 Septembre 1504), après avoir éprouvé également un accident de chasse. L'infortunée duchesse, deux fois veuve à vingt-cinq ans, se retira au château de Pont d'Ain et fit tous ses efforts, pour accomplir le vœu de sa belle-mère.

Marguerite d'Autriche acheta en 1506, le prieuré de Brou et le 27 août de la même année, elle posa la première pierre de l'église. Le pape Jules II, avait donné son adhésion pour bâtir dans ce village, un couvent et une église, placés sous le patronage de saint Nicolas de Tolentin. Sa fête est célébrée le 10 septembre, anniversaire de la mort de Philibert le Beau. L'église fut consacrée le 22 mars 1532.

L'Eglise de Brou, qui peut être classée à l'époque de l'agonie du style gothique, est remarquable dans tous ses détails. Elle a la forme d'une croix latine et mesure soixante dix mètres de long, dans l'œuvre ; trente six mètres de largeur au transept et vingt neuf mètres de haut sous voûte. La façade très gracieuse est divisée en trois frontons triangulaires contigus, mais celui du centre, est plus élevé que les deux autres. Trois fenêtres, style ogival flamboyant, se montrent entre deux galeries. La galerie inférieure est décorée de la statue de Saint-André, patron de la province de Bourgogne. Le pignon triangulaire placé au sommet du monument a été endommagé par la foudre, en juin 1889. Le portail dont l'arc est surbaissé, est pourvu d'une quantité de statuette d'un fini et d'une délicatesse extrêmes. La statue de Saint-Nicolas de Tolentin, patron de l'église, est placée à l'entrée de l'édifice.

Un gnomon, ou cadran solaire, se trouve en face de l'église, mais j'en ferai la description plus tard, car j'ai hâté de visiter l'intérieur de cette merveille

de style du xvi^e siècle, unique en France pour ses sculptures.

L'intérieur consiste en trois nefs, avec chapelles latérales. De nombreuses fenêtres, non pourvues de vitraux, jettent des flots de lumière dans cette église, bâtie en pierre blanche du pays ; ce qui détermine tout d'abord, une sorte d'éblouissement. Cette partie de l'édifice, je veux dire jusqu'à l'entrée du chœur, est fort simple, mais la hardiesse des voûtes, les proportions du chœur, fermé par un Jubé, large de douze mètres et haut de huit, partagé en trois arceaux surbaissés et chargés de délicieuses sculptures, font de cette chapelle votive, un monument splendide. La galerie supérieure du Jubé, porte sept statuettes en marbre blanc, hautes de 80 centimètres ; au centre un admirable *Ecce homo* ; à gauche. St-Nicolas de Tolentin, St-Monique et St-Antoine : à droite un autre *Ecce homo*, qui malheureusement a été mutilé, est accompagné des figures des Pères de l'Eglise, St Augustin et St Pierre. Quatre statuettes de vingt centimètres ont été logées dans les quatre petites niches creusées dans les quatre piliers supportant les trois arcs surbaissés ; au-dessus se trouvent également dans les piliers quatre autres statuettes surmontées d'un dais.

Le Jubé, servait autrefois de tribune au diacre qui lisait aux grands jours de fête les Epîtres, les Evangiles et autres oraisons liturgiques. D'après l'usage, le serviteur de Dieu, allait demander la bénédiction au célébrant et prononçait ces paroles : *Jube, Domine, benedicere*. Ce lieu élevé en forme de galerie, existant entre le chœur et la nef, était destiné à séparer les membres du clergé des fidèles, parce que le peuple ne pouvait pénétrer dans l'enceinte sacrée.

Les trois arcades supportant le Jubé, appartiennent au style ogival flamboyant. Celle du milieu donnant accès dans le chœur, est défendu par une porte en bois sculpté, style Renaissance, tandis que les deux autres sont aveugles et munies chacune d'un petit autel, au-dessus duquel, est placé un tableau remontant à une époque assez reculée de l'art de la peinture.

Dans le chœur, plusieurs surprises nous attendent. Les fenêtres qui éclairent le maître-autel sont ornées de magnifiques vitraux. Cet asile de paix et de piété, sert actuellement de chapelle, aux élèves du Grand Séminaire, situé dans les anciens bâtiments conventuels contigus à l'église de Brou.

La statue de Moïse et d'Aaron, sont placées à l'entrée du chœur, sous deux grandes niches. De chaque côté de cette partie de l'église — je veux dire du chœur — il y a vingt-quatre stalles en chêne, sculptées avec un art merveilleux. Au-dessous il y a un rang de vingt-deux stalles plus petites. Les panneaux sont décorés de vingt-quatre statuettes de trente-cinq à quarante centimètres de hauteur et représentant les Patriarches de l'Ancien Testament — partie droite ; — tandis que l'autre côté donne les figures des Prophètes du Nouveau Testament. J'ai remarqué que certaines sculptures étaient licencieuses. Un certain moine occupe une posture peu convenable, attendu que ce polisson de religieux, subit la peine du fouet. Toutes ces boiseries, véritable chef-d'œuvre d'ébénisterie, ont été exécutées sous la direction de Maître Terrasson, menuisier à Bourg.

Le maître-autel, quoique moderne, mérite que je lui consacre quelques mots. Sculpté en marbre de

Carrare, par MM. Jamey et Bernard, marbriers lyonnais, cet autel fait le plus grand honneur aux artistes ci-dessus nommés. Jésus-Christ entouré des Apôtres, occupe le centre des quinze statues en bronze doré qui ornent cette œuvre grandiose. Les dessins ont été faits par M. Póllet, architecte (1).

La devise, adoptée par Marguerite d'Autriche ; *Fortune, infortune, Fort une*, se trouve ciselée derrière le Maître-Autel.

Deux chapelles sont aussi remarquables. Celle de la Vierge et celle des Comtes de Pont de Vaux. La première est dotée de beaux vitraux, représentant *l'Assomption de la Vierge*. L'artiste a-t-il voulu faire une allégorie, en faisant couronner par Dieu le Père et par Jésus-Christ, Marguerite d'Autriche, dans la personne de la Vierge ? Mais je ne le crois pas ; puisque la seconde portion du vitrail, donne les portraits de Philibert le Beau et de son épouse, dans l'attitude de la prière et accompagnés de leurs saints patrons. La chapelle a sept mètres de longueur sur égale largeur. La voûte est composée de treize clefs, avec des blasons et des chiffres. Les statues en pierre diaphane — St André et St Philippe — sont appuyées sur les angles. Magnifique rétable en albâtre sculpté dans la perfection, haut de cinq mètres soixante, large de quatre mètres, représentant les *Sept Joies de Marie*, se divisant ainsi : La Nativité, l'Annonciation, la Visitation, l'Apparition de Jésus à sa Mère après la Résurrection, l'Adoration des Mages, la Descente du Saint-Esprit sur la Vierge, les Apôtres et les Disciples, enfin l'Assomption ; la Vierge sort du tombeau et monte au ciel au milieu d'une multitude de petits anges.

(1) Guide Joanne, Lyonnais et Bresse, p. 46.

Au dessus du rétable, se montre la statue de la Vierge, avec l'enfant Jésus ; deux statues de femmes sont placées à côté de celle-ci ; à gauche Ste Marguerite, foulant aux pieds l'Esprit du mal, sous la forme d'un dragon ; à droite Ste Magdeleine tenant à la main un vase antique. Un oratoire muni d'une cheminée, servait autrefois à Marguerite d'Autriche, quand cette pieuse princesse venait entendre la messe.

La chapelle des Comtes de Pont de Vaux, possède une belle verrière ; l'Apparition de Jésus-Christ à l'Apôtre St Thomas. Laurent de Gorrevod, assisté de son patron, est en prières ; en face on remarque sa femme Claudine de Rivoire, faisant ses dévotions, ayant auprès d'elle, St Claude. Il paraîtrait que les misérables Terroristes, ont brisé dans cette chapelle, en 1793, une magnifique statue en bronze de Laurent de Gorrevod, gouverneur de Bresse.

J'ai dit précédemment que c'est par suite d'un vœu fait par Marguerite de Bourbon que cette église avait été édifiée par sa belle-fille Marguerite d'Autriche épouse de Philibert le Beau. Les trois mausolées reposent dans le chœur et je vais faire la description sommaire de ces trois chefs d'œuvre.

Le monument destiné à Marguerite de Bourbon, est placé à droite dans l'épaisseur du mur du chœur. La statue de la duchesse est en marbre de Carrare, revêtue du manteau ducal, la tête couronnée, les mains sont jointes et la figure est tournée dans la direction du tombeau de son fils. Les pieds sont appuyés sur une levrette. Je remarque dans les niches des pleureuses et des génies ; les statuettes de saint André et de sainte Catherine sont placées au dessus de la tête de la princesse, tandis qu'à ses

pieds, on voit celle de sainte Agnès et de sainte Marguerite. A l'extrémité de la table en marbre noir servant de support à la statue, quatre chérubins, mesurant cinquante centimètres portent séparément d'une manière gracieuse, une planche de marbre, sur laquelle sont gravées les armoiries de Bourgogne.

Le tombeau de Philibert le Beau est placé au milieu du chœur. La statue du duc, est plus grande que nature, reposant sur un socle de marbre noir ; au-dessous se trouve le *gisant*, ou statue du duc mort. La première statue est d'une exécution remarquable. Le prince décédé à 24 ans, est revêtu de son armure et de sa fourrure herminée, puis il porte autour du cou le collier de l'Annonciade ; il semble sourire à sa femme Marguerite d'Autriche, placée tout près de là. La tête est ceinte de la couronne ducale et repose sur un coussin, magnifiquement orné. Le pied gauche est appuyé sur un lion. Six anges semblent veiller autour de ce malheureux prince, mort à la fleur de l'âge. Les deux premiers portent les armes de Savoie ; deux autres soutiennent l'inscription funèbre ; le spectre et les gantelets sont entre les mains d'un cinquième, puis le sixième garde le casque et la masse d'armes. La statue du duc représenté mort, est un cadavre presque entièrement nu, ce qui forme un singulier contraste avec la sainteté du lieu. Les Sibylles, adossées aux piliers, sont d'après M. Joanne, de véritables merveilles de grâce et de charme. Michel Colombe, serait, paraît-il, l'auteur du plan de ce monument. Il aurait reçu pour cette œuvre d'art, quatre-vingt-quatorze florins d'or. Ce travail fut exécuté en 1526, par les frères Conrard et Thomas Meyt, sculpteurs en renom.

Le mausolée de la duchesse Marguerite d'Autriche, se trouve semblablement placé comme celui de sa belle-mère, sous un dais. Une ouverture est faite dans la muraille qui sépare le chœur de la chapelle de la Vierge. Je trouve que ce monument a beaucoup de rapport avec celui de Philibert le Beau et je n'en ferai pas une longue description. Je me contenterai de rappeler que sur la partie supérieure du dais et des trois côtés, on lit : « *Fortune, infortune et Fort-une*, devise répétée à profusion dans toutes les parties de l'édifice. La statue représentant la duchesse décédée, est revêtue d'une longue robe, la tête est nue et les cheveux tombent en désordre sur les épaules, les mains jointes et les pieds nus. Un certain nombre de statuettes entourent ce tombeau, donnant l'image de la patronne de la duchesse et de sainte Agathe, puis plusieurs Sibylles décoraient admirablement le tombeau destiné à perpétuer le souvenir de la fondatrice de Brou.

Les cercueils de Philibert le Beau et des princesses furent retrouvés le 17 novembre 1856, dans une crypte, placée sous le chœur, pendant que l'architecte Dupasquier, opérait des fouilles. Chaque cercueil était placé au dessous de chaque mausolée. Le 2 décembre 1856, le roi d'Italie, Victor Emmanuel II, envoya une délégation pour reconnaître les dépouilles mortelles des membres de sa famille et les caisses cerclées en plomb qui renfermaient les ossements des augustes défunts furent ouvertes, puis lorsque les constatations furent faites, les dits ossements furent déposés dans de nouvelles bières. L'identité était certaine, puisque chaque cercueil portait une inscription.

Quelques mots sur Marguerite d'Autriche. Cette

princesse mariée deux fois, mais qui resta... (Je n'écris pas le mot, par respect pour mes lectrices). Je me contente de rappeler que la savante gouvernante des Pays-Bas, avait, d'après la chronique, certains rapports avec Jeanne d'Arc. Aussitôt après la mort de Philibert le Beau, elle s'empressa d'accomplir le vœu fait par sa belle-mère. Jehan Pérréal, dit Jehan de Paris, peintre et architecte, résidant à Lyon, fut choisi tout d'abord, afin de conduire les travaux ; mais celui-ci se brouilla dans la suite avec la princesse et se fut le Flamand Van Boghem, qui fut le continuateur de cette magnifique église. Ainsi Picard et Jehan Rolin, furent les artistes qui sculptèrent les statues de Marguerite d'Autriche et de Marguerite de Bourgogne ; ils sont appelés dans les anciens documents, les *portrayeurs* ainsi que Jehan de Saint-Amour et Benoit, Michel Colombe, Conrart et Thomas Meyt, sculpteurs des mausolées du duc de Savoie et de sa mère, sont appelés *tailleurs d'images*. Vaubelli et Campitoglio, sont aussi décorés de cette profession. Les sculpteurs d'ornements ou *Follagiets* ont été Jehan de Louhans et Amé Carré. Les frais de construction se sont élevés à 220.000 écus d'or.

A l'époque de la fondation de l'église, vers 1506, une communauté de Frères Augustins de Lombardie, avait été préposée à la garde de cet édifice. Mais vers 1658, sans doute pour manque de ressources, l'abbaye tombant en ruines, cette confrérie fut remplacée par des Frères Augustins de France. A l'époque de la Révolution, les moines furent chassés de leur monastère. Cependant l'église de Brou, fut classée parmi les monuments nationaux à conserver par l'Etat. Le couvent devint une caserne et plus tard une

maison d'arrêt. L'église fut convertie en magasin à fourrages et ne fut rendue au culte qu'en 1814 (1). Mgr Devie, évêque de Belley, obtint du conseil général de l'Ain, en 1823, que les bâtiments conventuels furent légués à l'autorité diocésaine pour y établir un grand séminaire.

Un couloir conduit de la chapelle au *Séminarium* et donne sur un vaste corridor ; à droite et à gauche, se trouvent les chambres des étudiants en théologie. Je me rappelle qu'un jeune néophyte, entendant du bruit, se présente à sa porte et voyant des dames s'introduire dans le saint lieu, prend un air épouvanté, puis se renferme au plus vite dans sa cellule.

À l'entrée du vestibule, il y a un oratoire, avec une inscription sur la porte : « Cette cellule a été habitée par le B. P. Chanel du 30 octobre 1825 au 15 juillet 1827. » Le Bienheureux Pierre Louis Chanel est mort martyr de la Foi en Océanie en 1841 et béatifié le 17 novembre 1889. Un mot de remerciement à M. le Supérieur du Séminaire pour son bienveillant accueil.

J'ai parlé dans le courant de ce récit d'un cadran solaire, placé en face du portail de l'église. La construction de ce cadran elliptique date du xvi^e siècle, le grand axe de l'ellipse mesure dix mètres sept cent vingt millimètres, en se dirigeant de l'Ouest à l'Est, tandis que le petit axe est de huit mètres sept cent quarante un millimètres. Une ligne méridienne est tracée sur un rang de pierre au centre de l'ellipse, marquant les heures en chiffres romains, tandis qu'au dessous de cette ligne parallélogramme se trouve une autre, coupant la première dans le sens de la méridienne avec la lettre du mois de

(1) Grande encyclopédie, T. VIII, p. 751.

chaque année. Ainsi, je me suis placé sur la lettre J, mon ombre s'est reflétée sur le chiffre XI de la première ligne, heure exacte de la journée. En 1757, l'astronome Lalande a reconstruit cette horloge solaire. Je me souviens avoir vu dans le Parc de Dijon, un gnomon exactement semblable.

Un excellent déjeuner nous attend à l'hôtel de France. Cent couverts sont rangés dans une vaste salle. Les congressistes paraissent avoir bon appetit. Celui que j'appelle le fourrier de l'excursion, improvise un petit discours humoristique, dans lequel il vise à *propos de gomme*, avec une verve toute gauloise, un des membres de la Compagnie, mais la personne désignée ne lui garde pas rancune. M. de Marsy, prononce quelques mots, puis après avoir tracé le programme de la journée, notre Directeur lève la séance.

Le Musée Lorin est situé au premier étage de l'Hôtel de Ville. Le dix décembre 1854, le musée a été inauguré. La fondatrice a été Madame Lorin, qui fit don à la ville de ses collections de tableaux, de meubles etc., plus une somme de dix mille francs pour l'entretien des dites collections et a chargé de les loger dans un appartement convenable et proportionné. Les tableaux sont environ au nombre de deux cents. Il y a lieu de mentionner un médailler assez important et quelques beaux meubles anciens (1).

(1) Le musée de Bourg possède quatre plaques qui étaient destinées à orner un monument élevé à la mémoire de Marat. Le dit monument ne fut qu'à l'état de projet.

1° A Marat l'ami du peuple assassiné par les ennemis du peuple ;

2° Les vertus chéries des républicains sont la justice, la probité et l'humanité (plaque non terminée) ;

3° Le monument a été élevé à la gloire de Marat par les sans-culottes.

4° A Marat, l'ami du peuple.

L'église Notre-Dame a été construite de 1505 à 1545. Le clocher démoli en 1793 a été reconstruit il y a une soixantaine d'années ; une calotte sphérique remplace une tour octogonale. De chaque côté de la grande fenêtre qui éclaire l'église, on remarque des moulures en forme d'S. Portail style Renaissance. L'intérieur est gothique, possédant des œuvres d'art estimées, parmi lesquelles, je citerai, les soixante-huit stalles en bois sculptées situées dans le chœur, datant du xvi^e siècle. Les vitraux modernes placés dans la fenêtre de l'abside formant cinq angles et cinq côtés, ont été peints par Oudinot, représentent *les Mystères du Rosaire (1870-73)*. La clef pendante de l'abside, est digne d'être signalée, ainsi que la chaire en bois du xviii^e siècle. Beau Christ en ivoire de la même époque, faisant partie autrefois du mobilier de la salle des Etats de Bresse, sauvé pendant la Révolution. Cette œuvre d'art se trouve maintenant dans la sacristie, ainsi que deux tableaux de l'école allemande du xvi^e siècle. M. Armand Caillat, artiste lyonnais, a édifié le maître-autel, en marbre et en orfèvrerie.

Dans la rue du Greffe, il y a une maison en bois très curieuse. Plusieurs de mes collègues munis de leur appareil photographique, trouve cet ancien logis du xvi^e siècle très curieux et prennent des épreuves.

Le départ doit avoir lieu à 2 h. 35. Les congressistes se dirigent vers la gare. Chemin faisant, je m'arrête quelques instants devant la statue du général Joubert — né à Pont de Vaux — située dans la cour de la Préfecture et érigée en 1884. Le héros de la bataille de Rivoli saisit un fusil et entraîne ses troupes. L'auteur de cette statue est Jean-Paul Aubé, élève de Duret et de Dautan, ainé.

Le retour à Macon a lieu sans incident. Le soir, séance de clôture et on procède à la lecture de la liste des récompenses. Je suis heureux de pouvoir relever des noms de MM. Arcelin, Léon Lex et l'abbé Jolivet, curé de Berzé, qui ont obtenu chacun une médaille de vermeil. Le président annonce que le soixante-sixième session de la Société française d'Archéologie est close et que le prochain Congrès aura lieu l'année prochaine à Chartres.

(*A suivre*).

ED. DU TRÉMOND.

QUELQUES ÉPISODES

DE L'HISTOIRE D'ARAMON (1)

Ils sont moins rares qu'on ne pense les prêtres qui se font de l'érudition un devoir pour occuper les heures libres de tout ministère sacré. Grâce à Dieu, ce devoir devient un plaisir, et ce plaisir une récompense qu'on ne doit qu'à soi-même.

Alors, de la poussière des siècles, dans le silence du cabinet, sort, comme une vision merveilleuse, la longue suite des héros de la légende et de l'histoire, et l'âme se console du présent dans le passé. Quel fouilleur d'archives n'a éprouvé ces douces satisfactions, quel aspirant érudit n'a senti les heures fuir trop rapides au délicieux contact des choses mortes ressuscitées ?

Il ne faut point s'étonner, si, au milieu des recherches qui s'imposaient à sa conscience d'historien, l'auteur judicieux et sévère d'*Aramon*, put goûter le charme de ces résurrections captivantes. Passionné pour une œuvre à laquelle il s'adonnait *con amore*, avec une ardeur à toute épreuve, il n'a pu taire ses joies de chercheur : « Que de fois, dit-il, la nuit après de longues heures de travail, devant une solution heureusement trouvée ou à la lecture d'un document révélateur, laissant là notre plume,

(1) *Aramon. Temps anciens, administration, temps nouveaux*, par l'abbé L. Valla, curé-doyen de Villeneuve-les-Avignon. Un fort volume in-8°.

nous nous sommes levé, en proie à une émotion étrange » (1).

C'est ainsi que l'historien va en quelque sorte à la rencontre de sa vision. Et la rencontre est curieuse lorsqu'il s'agit de Gabriel de Luetz, de Diane de Poitiers, d'Elyas de Record, de Thérèse de la Barbézière, etc...

Nous devons à M. le doyen de Villeneuve de pouvoir nous mêler en quelque sorte à la vie de ces personnages presque légendaires. Il sera, sans doute, aussi agréable de suivre avec un tel *cicérone* quelques phases de l'histoire d'Aramon, qu'il est précieux de visiter avec lui les ruines de l'antique Villeneuve (2).

*
* *

Le 16 octobre 1426, Louis de Poitiers fut mis en possession de la Seigneurie d'Aramon qu'il laissa, en 1433, à son fils Charles. Ce dernier eut deux fils, Aymard et Guillaume. Il donna la terre d'Aramon et de Vallabrègues à Guillaume, avec cette clause qu'elle « devait se transmettre graduellement et perpétuellement, de branche en branche, tant qu'il existerait dans la descendance, un rejeton mâle, et qui, à ce titre, ne pouvait être aliénée qu'au décès du dernier des Poitiers. Or, Guillaume, étant mort sans enfant, les terres d'Aramon et Vallabrègues revinrent naturellement à Aymard » (3).

(1) *Aramon*... p. 12.

(2) Quelqu'un, peut-être, eût voulu que l'historien mit en pratique, à certains endroits de son livre, le mot de Voltaire: « Glissez, mortels, n'appuyez pas. » Nous n'affirmerions pas que nous même nous eussions toujours traité comme l'auteur d'*Aramon* certains points d'histoire locale, mais à chacun son droit et sa liberté. Ainsi le veut la République... des Lettres.

(3) *Aramon*... p. 373.

Celui-ci, besoigneux et endetté, à la mode des seigneurs de son temps, vendit bientôt ses terres et ses droits à Perrette de Sarras et à son mari, Antoine de Luetz (1489). Les nouveaux acquéreurs et leurs descendants occupèrent jusqu'en 1539, les terres d'Aramon et Vallabrègues sans difficultés de la part des Poitiers et de leurs créanciers.

Cependant, le petit-fils d'Antoine, Gabriel de Luetz, n'eut pas plus tôt pris possession des biens seigneuriaux qu'il prétendit en augmenter les revenus. La faim d'argent lui était venue avec les goûts de grand seigneur. Pressurer les fermiers, tracasser les propriétaires, devint un système de vexations fructueux et un moyen de recouvrements productif. Maître Chicaneau ne tarda pas à se réjouir : les procès succédèrent aux procès. Etendre ses droits, restreindre ceux d'autrui, se donner tous les pouvoirs et toutes les libertés au détriment de l'autorité des syndics et des libertés communales, employer avec la même énergie les mesures les plus oppressives et les spoliations les plus hardies, c'était peut-être s'assurer un accroissement de fortune, mais c'était aussi soulever des récriminations, provoquer des violences et enfler la colère du peuple opprimé.

« En peu de temps, les choses arrivèrent à un point d'acuité extrême, pendant lequel bien des gens se compromirent, révoltés par les exigences de G. de Luetz ou entraînés par leur esprit turbulent et léger. Tout cela pouvait mal finir, même pour G. de Luetz, contre qui avait été dirigée une information sur la plainte des habitants. Enfin, le 20 mars 1532, par les soins de Marguerite de Clermont, dame

de Lers, Montfrin, Rochefort et autres places, un accord se fit. » (1)

Ratifiée en 1533, cette convention assura, pour quelques années, la paix entre G. de Luetz et les habitants d'Aramon. Mais un levain de haine restait au cœur du peuple : comme les grandes douleurs, les grandes haines se taisent.

Or, en 1539, Aymard de Poitiers étant mort criblé de dettes, « le parlement de Grenoble adjugea la terre d'Aramon et Vallabrègues, à Gabriel Allemand, seigneur d'Anthézieu, et au chapitre de Saint Bernard de Romans, créanciers d'Aymard, — vu, dit le jugement, que les dettes de ce dernier dataient d'avant le contrat d'aliénation de 1489. » (2)

L'ère des contestations, des procès, des violences était rouverte. Guillaume de Poitiers, fils de Jean, et petit-fils d'Aymard entre en lice. C'est un redoutable adversaire pour Gabriel de Luetz. Toutefois les rivaux paraissent dignes l'un de l'autre ; ils sont en état de soutenir une lutte sans merci. Guillaume prétend rentrer à tout prix en possession du domaine d'Aramon et Vallabrègues dont G. de Luetz s'estime seul possesseur en fait et en droit. Le premier se substitue au sieur d'Anthézieu et au chapitre de Romans qu'il désintéresse, et s'appuie sur l'arrêt du parlement de Grenoble ; le second établit sa défense sur la vente de 1489, suivie d'une possession incontestée durant cinquante ans. Guillaume a pour lui des droits douteux et la toute puissante influence de sa sœur Diane, Gabriel est fort d'une longue occupation et prêt à employer toutes les ressources de son caractère indomptable.

(1) *Aramon*, — p. 381

(2) *ibid.* — 383

Dans cette lutte d'intérêts la violence succède bientôt à la ruse. De Luez n'est pas homme à reculer devant les résolutions extrêmes ; aux brutalités que l'on veut rendre légales , il oppose la résistance armée : loin de céder la place, il se défendra jusqu'au sang. Le voici à la tête de quelques gentilshommes et d'une troupe en armes. Il marche sur Aramon où se trouve G. de Poitiers ; il attaque son adversaire, le met en fuite, dépouille, bat et chasse les officiers établis en son nom, puis, se retournant contre les habitants qui ont pris fait et cause pour les gens de Guillaume, pille leurs biens et met le feu à leurs maisons.

L'emploi de la force est défavorable aux Poitiers, l'aide de la cour rétablira leurs affaires. La sœur de Guillaume, Diane, favorite du dauphin Henri, ne partage-t-elle pas le pouvoir, au pied du trône, avec la duchesse d'Étampes, favorite de François I^{er} ? Le secours du roi est assuré aux prétentions de la Maison de Poitiers. Une ordonnance royale du 18 mars 1532 (ancien style), donne ordre à M. de la Voûlte, « prévost général des connétables et mareschaussés de France » de faire leur procès à G. de Luetz et à ses complices « avec l'aide ou assistance de huit de ses officiers ou avocats. »

« Ce fut en vertu des lettres ou commissions du Prévôt général « que noble Humbert Correau, prévost des mareschaux de France en Dauphiné, décerna quelques princes de corps et adjournements contre plusieurs délinquants. Adverti même qu'ils s'étaient retirés dans le château d'Aramon, il s'y rendit pour les saisir et arrêter ; » mais il fut obligé de se retirer devant la résistance à main armée de « Luetz et des autres. »

« Alors François I^{er} manda aux gouverneurs de Languedoc et de Provence de prêter main-forte au Grand Prévôt ; ils obéirent et ce n'est que devant une artillerie formidable et un nombre incalculable de gens de guerre, amenés par Correau, sous les murs d'Aramon, que G. de Luetz se retira secrètement du château (1). »

On le voit, les forts Chabrol datent de loin, et il arrive de tout temps que petites choses ont fait grand bruit.

Le procès allait enfin suivre son cours. Il y eut, outre de Luetz, trente-sept accusés ; leur condamnation ne pouvait faire doute. Le 15 août 1540, « Correau, prévôt du Dauphiné, rendit son jugement qui condamnait par contumace G. de Luetz et ses complices à la confiscation de leurs biens et au bannissement perpétuel, et, s'ils rentraient en France à la peine de hart (2). »

Mais de Luetz était de ces hommes qui tombent de haut pour rebondir plus haut encore. D'ailleurs, sa cause était-elle si mauvaise et n'eut-on pas, à la cour, quelque scrupule de sa condamnation ? On vit le roi, après avoir fait don des terres d'Aramon et Vallabrègues à Guillaume de Poitiers, pardonner le rebelle au lieu de le poursuivre, le faire appeler à la cour, et, comme si sa révolte avait mis en évidence ses grandes qualités pour le maniement et la conduite des affaires, l'investir des fonctions d'ambassadeur à Constantinople, auprès de Soliman II (1547) (3).

(1) *Aramon*, p. 386. — Le pays était devenu un vrai champ de bataille.

(2) *Aramon*, p. 387.

(3) En arrivant à Constantinople, le nouvel ambassadeur apprit la mort de François I^{er}. N'avait-il pas tout à craindre de Diane de Poitiers ? Il lui était permis d'être inquiet, mais Henri II le confirma dans ses fonctions.

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de suivre G. de Luetz chez le sultan Magnifique à l'heure où la politique de François I^{er} s'appuyait sur la Porte Ottomane, mais cela nous entrainerait bien loin d'Aramon où nous devons rester.

Là, le rôle de Luetz était fini, celui des Poitiers allait recommencer. Disons seulement avec M. Valla, que « si le malheur est une expiation, Gabriel de Luetz fut en butte à ses coups. Nous le voyons successivement dépouillé de ses biens, exilé de sa patrie, menacé de la mort la plus ignominieuse — celle de la hart — flétri, ruiné, proscrit, et, lorsque après s'être élevé, à force de talent et d'énergie, aux plus hautes fonctions de l'Etat, il va enfin recueillir le fruit de ses travaux, la récompense de ses services, il faut le voir encore privé de tout, par les agissements d'une femme déshonorée, et terminant ses jours dans la disgrâce (1). »

*
* *

Guillaume de Poitiers ne jouit pas longtemps de son triomphe. Il mourut en 1548, sans laisser d'enfants. Par un testament daté du 12 mars 1546, il avait légué tous ses biens à sa sœur Diane. Pendant les huit premières années que cette femme célèbre occupa la seigneurie d'Aramon tout fut paisible. Les libertés et les droits des habitants furent respectés, les traités observés. Mais lorsque son fermier général Elyas de Récord, prit la haute main sur les affaires de la seigneurie, les mauvais jours reparurent.

De 1556 à 1558, Diane de Poitiers obtint du roi Henri II, sur qui elle n'avait pas cessé d'exercer une

(1) *Aramon*, p. 397.

influence souveraine cinq ordonnances pour confirmer ou étendre ses droits sur les terres d'Aramon et Vallabrègues. Elyas de Récord se chargea de tirer de ces déclarations royales tout ce qu'elles contenaient et au-delà. Il y mit toute la passion et toute la violence d'une nature cynique, enlevant les archives, tronquant les compoix, falsifiant les minutes, s'enrichissant au détriment des uns et des autres, y compris sa puissante maîtresse. Assez habile pour se faire nommer consul par les habitants d'Aramon, il trouva dans cette charge une occasion précieuse et un moyen assuré de se trouver ou de se créer des titres de propriété. Il parvint à force d'astuce, de tromperies, de détournements, de menaces et d'injustices variées à « s'emparer des biens d'une infinité de povres personnes quy en sont à la faim (1). »

Diane ignorait toutes ces menées. Elyas avait, du reste, des visées personnelles lorsqu'il accomplissait ces actes de brigandage. Au début, la population exaspérée s'en prit au régisseur de la seigneurie, un nommé Bas. Ce malheureux, dont la faute était de suivre trop servilement les inspirations d'Elyas, fut assassiné le soir de la Noël, 1557. Les meurtriers se mirent à l'abri des poursuites en passant le Rhône ; ils se réfugièrent en Provence.

Ce crime tourna au profit de Récord qui se fit nommer régisseur. N'était-ce pas, du même coup, s'assurer l'impunité ? Tournons nos regards vers la cour royale. Diane fait tout plier devant elle. Henri II lui a donné en 1548, le titre de duchesse de Valentinois ; elle brise ou élève à son gré les puissants : elle a ôté à P. Lizet sa charge de pre-

(1) *Aramon*, p. 408.

mier président au Parlement de Paris ; elle a donné à Bertrandi les sceaux enlevés à Olivier ; le connétable de Montmorency et la reine Catherine de Médicis ont dû descendre tandis qu'elle montait.

A l'abri de ce nom, Elyas se sentait fort ; il ne manquait pas de s'embusquer derrière sa maîtresse triomphante. Comme la noble dame était loin, l'audace du cynique régisseur augmentait en raison de la distance : il pouvait pressurer impunément les pauvres gens et mépriser sans vergogne les droits des faibles.

Mais l'excès de la fourberie et de l'injustice ouvre les yeux aux moins clairvoyants. Le peuple d'Aramon reconnut bientôt qu'E. de Récord était le véritable auteur de toutes les iniquités sous le poids desquelles il gémissait ; les désirs de vengeance s'accumulaient dans son sein et une sourde colère montait en lui.

Le rusé compère n'a pas attendu jusque là pour se garder du danger. Il s'est dit que les guerres religieuses pourraient le mettre en péril et, sans scrupule, il a renié la foi catholique : il passe aux protestants au moment même où sa maîtresse s'en déclare l'ennemie acharnée : il aura ainsi un pied dans les deux camps. N'importe, toutes les ruses n'ont qu'un temps. Bientôt, il se sent menacé, débordé, par les haines qui l'entourent ; il craint pour sa vie. Le souci de sauver de la destruction les documents qui lui assurent l'impunité devant la loi étreint son âme de fourbe. Il envoie les plus précieux à Uzès ou à Montfrin, et lui-même se retire dans ce dernier bourg avec sa femme et sa famille. De là, il peut entendre les grondements de la colère publique.

Deux jours après le départ ou la fuite du triste régisseur, le peuple d'Aramon se soulève et se livre aux éclats d'une fureur longtemps contenue. C'est une heure de l'après midi. Quatre cents hommes en armes, accourus d'Aramon, Avignon, Barbentane, Boulbon et autres lieux se ruent sur le château, l'envahissent, menacent de mort le jardinier Goujet qui s'est opposé à leur entrée, sèment sur leurs pas le désordre et la terreur ; ils n'ont qu'un cri : tue ! tue ! hurlent-ils. Et, se répandant de tous côtés, ils brisent les portes et les fenêtres, enfoncent les armoires et les meubles, fracassent les coffres et les caisses, pillent ceci, saccagent cela, saisissent et déchirent tous les livres et tous les papiers qu'ils jettent « partout et dedans et dehors le dit château. » Un soldat met feu, par mégarde, dans la salle basse où les papiers qui restent encore brûlent avec le coffre qui les contient. C'est en vain que les serviteurs invoquent le nom et la propriété de la dame du lieu ; le nom de Diane de Poitiers n'a plus d'empire sur la foule furieuse.

Elyas de Récord avait échappé à la vengeance du peuple, mais il allait se trouver en présence d'hommes courageux, résolus à faire triompher leurs droits au prix des plus grands efforts...

Cependant l'heure sonnait où le règne de la favorite prenait fin. Catherine de Médicis, devenue maîtresse du royaume par la mort de Henri II (1559), pourvoyait d'abord à la disgrâce de Diane de Poitiers. Le roi fit dire à M^{me} de Valentinois « qu'en raison de sa mauvaise influence auprès du roi son père, elle méritait un grand châtiment, mais que, dans sa clémence royale, il ne voulait pas l'inquiéter davantage, que néanmoins, elle devait lui restituer

tous les bijoux que lui avait donnés le roi son père. » Diane se retira au château d'Anet où elle vécut abandonnée de ses courtisans, sans subir toutefois la persécution de Catherine qu'elle gagna peut-être par le don du château de Chenonceaux.

Ces événements étaient fâcheux pour Elyas de Récord. Il ne pouvait plus s'embusquer derrière les ordres prétendus et le nom protecteur de sa puissante maîtresse ; il ne lui restait qu'à berner la justice : il s'y appliqua de son mieux.

Les victimes du régisseur infidèle se redressaient : la parole était aux tribunaux. Le sénéchal de Beaucaire et de Nîmes ordonna une enquête et délégua Claude Guiraud, juré en sa cour, pour suivre l'affaire. Récord mandé à plusieurs reprises devant le délégué du sénéchal, refusa d'abord de comparaître, puis, lorsqu'il voulut bien se présenter, ce fut pour déclarer que tout lui était suspect : le commissaire enquêteur, le local, le pays.

On se montra généreux en accordant au retors personnage la faveur de choisir lui-même le lieu ; il désigna Montfrin. Par suite de ce choix, un autre commissaire dut être nommé. Elyas mit de nouvelles entraves ; il fallut changer encore le délégué, le local et le pays. Cet homme n'était jamais en peine de susciter des difficultés imprévues. Au commencement du procès, il avait étonné ses juges par le petit nombre de témoins qu'il citait pour sa défense, et le poids des témoignages ne compensait pas le petit nombre des déposants ; mais il ne tarda pas à multiplier les citations et à faire appeler un nombre incalculable de personnages, ou plutôt de gens sans aveu, témoins sans valeur. On eût dit que tout était à ses ordres ; la commission se déplaçait sans cesse :

elle passait d'Aramon à Montfrin, de Montfrin à Nîmes, de Nîmes à Beaucaire, elle allait, revenait, allait encore, ne se livrant à tout ce mouvement que pour piétiner sur place au gré de Récord. Et le défilé des témoins recommençait toujours, et les dépositions les plus insignifiantes reprenaient de plus belle. Vraiment, Elyas était apte à faire danser les marionnettes. Mais à trop faire tendre la corde elle rompt. Or la corde était violemment tendue. Au procès contre lequel luttait l'habile homme, vinrent se greffer d'autres plaintes déposées par d'autres victimes. La corde cassa ; le rôle de Récord était fini. Les titres de la dame elle-même avaient disparu. Diane de Poitiers, avertie de ces agissements, eut à peine le temps avant de mourir, d'enlever à l'infidèle régisseur les biens qu'il s'était adjugés et de le casser de sa charge. Elyas mourut à son tour, en 1572. Nous n'avons pas la sentence qui termina son procès, mais il est certain que les derniers jours de ce spoliateur de tant de « povres gens » s'écoulèrent dans une grande gêne. Tout ce qu'il avait amassé avait fondu. La fortune en souriant à ses audaces l'avait mis au nombre de ceux qui ont plus de diners que d'appétit, et le juste retour des choses l'avait rejeté parmi ceux qui ont plus d'appétit que de diners. Sa succession fut « vendue par voie de justice et autorité de la cour d'Aramon. » La Providence appliquait ainsi la peine du talion.

..

En ébauchant ces esquisses nous avons rapetissé l'œuvre de M. Valla. Qu'on nous pardonne cette maladresse. Chacun peut réparer notre tort en lisant dans le livre aussi documenté qu'intéressant, où

l'érudit écrivain raconte l'histoire d'Aramon, le récit pittoresque de bien d'autres exploits. Que de personnages et combien divers paraissent tour à tour sur la scène. Quelle riche galerie de portraits, mais c'est en compagnie de M. Valla qu'il faudrait la parcourir : il nous dirait le trait, la nuance, le geste qui caractérisent son héros.

On devine avec quelle complaisance le piquant auteur d'*Aramon* analyse certains caractères. Entre tous les personnages qui jettent quelque éclat dans cette histoire, une femme surtout a tenté sa plume. C'est Anne-Thérèse de la Barbezière de Chémernaut. « Presque sans fortune bien que portant un grand nom, cette femme avait surtout pour elle une grande énergie : ce fut là le secret de sa force et le principe de tous ses triomphes. Malheureusement, ce don en elle était gâté par un orgueil démesuré, par des emportements terribles, par un besoin de vengeance qui la rendaient alors capable de tout. Il faut voir son portrait, aujourd'hui appendu au mur du grand salon entre les deux fenêtres ; son visage ne manquerait pas de grâce, mais quelle dureté dans sa lèvre mince et serrée, dans son regard fixe et perçant, dans ses traits toujours tendus, et jusque dans son teint trop pâle. Après l'avoir considérée un instant, on comprend que des hommes, et non des plus lâches, aient tremblé devant elle (1). »

Signalons encore la figure de Jean-Joseph Labrousse, nommé maire d'Aramon, le 24 octobre 1790 (2). Cet homme a quelque titre à être connu : écrivain, ses livres auraient été l'œuvre d'un autre ; médecin, ses cures ridicules, le faisaient appeler

(1) *Aramon*, p. 567 et ss.

(2) *Aramon*, p. 622 et ss.

dans son monde « M. l'inventeur de la Mégalanthropogénésie ; » sectaire, il ne lui en coûtait pas de conquérir la faveur du peuple, encore chrétien, en se montrant « très assidu aux offices : il est vrai que doublement hypocrite, il ne s'y rendait qu'avec un roman dans la poche, qu'il lisait ensuite en guise de prière. »

Un souvenir était dû à tous ces personnages dans notre histoire locale : ils le méritaient pour leur petite gloire ou pour leur juste châtiment. Grâce aux vail-
lantes recherches du patient historien d'Aramon, ils ont maintenant la part qui leur est due.

LOUIS BASCOUL.

HÉRALDIQUE

J'ai vu sur Avignon tomber le crépuscule
En un ciel vert et mauve où des frissons courraient,
Tandis qu'à l'horizon, qu'une brume recule
Les clartés des rayons, lentement se mourraient.

Le couchant rayait d'or et d'une pourpre pâle
Le magique velum, sur la ville étendu
Et la brise du soir, sur la cité papale,
Fraîche et douce, semblait un baiser attendu.

Puis le soleil sombra.

Le ciel changea de teinte,
Devint d'or brusquement ; d'un or tendre et discret
Et dans l'air, plus léger, on eût dit qu'une plainte,
Qu'un regret du passé, calmement, s'érigeait.

Sur ce ciel tendre et doux, d'un or insaisissable
La ville, de ses tours, barbelait l'horizon,
Mettant sur le champ d'or, une ville de sable,
Comme au champ glorieux, d'un antique blason.

JULES PERROUX.

Avignon, 7 Octobre 1900.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Étude sur le service d'État-Major pendant les guerres du Premier Empire, par M. le lieutenant-colonel de Philipp.
— Paris, Chapelot, éditeur, 1900.

Ce livre, dû à la plume d'un des plus distingués officiers brevetés de notre brigade d'artillerie et où se trouvent condensées de longues et minutieuses recherches, n'intéressera pas seulement les spécialistes et les techniciens; il sera lu par tous ceux qui désirent approfondir un peu le secret de cette formidable puissance militaire et de cette série longtemps ininterrompue de succès que la France connut sous la Révolution et le Premier Empire. C'est un des rouages les plus importants du mécanisme guerrier que l'auteur déroule sous nos yeux, avec une ampleur d'informations, rendue seulement possible de nos jours après la publication de nombreux documents officiels de notre dépôt de la guerre et d'une série de mémoires contemporains.

L'État-Major ! ce mot éveille dans le grand public une idée assez vague. On sait bien que ce groupe d'officiers, placés autour du général en chef, est un centre d'action important : « le cerveau de l'armée, » répète-t-on avec satisfaction, se servant d'un mot juste au fond, mais tellement banal qu'il ne dit plus rien. Mais on ignore forcément tous les détails de l'œuvre et de cet organisme qui les accomplit. Aussi est on parfois tenté de sourire en voyant le soin avec lequel les historiens militaires suivent la marche de l'État-Major général. Ce groupe, qui ne compte pas en tant que force brutale sur le champ de bataille, qui est exposé à tous les coups, mais à qui sa composition

même interdit d'en rendre aucun, est-il donc si nécessaire de l'emplacer exactement ? Oui certes, car sans ce petit noyau, point imperceptible perdu au milieu des masses combattantes, l'armée n'existerait pas et ne serait plus qu'une cohue sans nom. C'est ici que viennent se concentrer tous les renseignements de quelque source qu'ils proviennent, prisonniers faits à l'ennemi, déserteurs retenus aux avant-postes, émissaires gagnés à prix d'or, voyageurs suspects arrêtés au passage, journaux indiscrets ici ils se contrôlent les uns par les autres, se coordonnent et les moindres indices ont parfois une valeur décisive.

Autour de cette table boiteuse, éclairée par quelques mauvais bouts de chandelles, ces officiers penchés sur des cartes, fièvreusement, à la hâte, l'intelligence surexcitée et tendue jusqu'au paroxysme, étudient, résument et préparent tout ce qui peut éclairer et inspirer le chef solitaire, qui à quelque pas d'eux mûrit sa résolution suprême. Celle-ci prise, il faut l'exécuter sans retard, presque instantanément et la faire parvenir avec une fulgurante rapidité à tous les corps de l'armée. Ce n'est pas tout ; à peine le général en chef a-t-il donné ses premiers ordres, que déjà il a prévu des changements possibles, des évolutions nouvelles, peut-être même la retraite. C'est un nouveau travail à accomplir, toujours avec la plus grande hâte. Enfin les ordres de marche et de bataille sont donnés. Mais le chef ne peut-être partout ; sa pensée cependant doit y être et animer tout ce grand corps. Des officiers de confiance sont appelés près de lui ; ils reçoivent ses brèves instructions, et vont à travers la distance les communiquer aux commandants des unités détachées, avec cette force d'intensité que donne seule la collaboration personnelle, ne fut-ce que de quelques secondes, avec le chef direct. De ces officiers beaucoup se heurteront à des patrouilles ennemies, seront tués ou faits prisonniers. Aussi en multipliera-t-on le nombre, et dès lors l'importance d'un personnel suffisant s'impose. Waterloo eut été une victoire, sans la mise hors de combat du seul officier envoyé à l'infortuné Grouchy.

Il faut suivre dans l'ouvrage de M. le colonel de Philipp le développement et l'exposé des fonctions de l'Etat Major

pour se rendre compte de son importance. Dans un résumé historique très précis, l'auteur esquisse à grands traits l'histoire de l'organisation du corps jusqu'à la formation de la grande armée. A ce point culminant de notre histoire militaire, il analyse la composition des divers états majors, grand quartier général, armées, corps d'armée, divisions et brigades ; il raconte ensuite les divers services de bureau, de guerre, de missions, de renseignements et d'études géographiques auxquels furent employés les officiers d'État-major. C'est avec intention que j'emploie le mot : raconte. La méthode employée par l'auteur n'est pas de dogmatiser, mais de faire sortir l'enseignement de groupes de faits, recueillis et classés sous les diverses rubriques du plan et racontés dans un style sobre et précis. Ainsi conçu, l'ouvrage est plein d'une vie intense. Si le professionnel doit y apprendre beaucoup, le simple lecteur y trouve plaisir. M. le colonel de Philipp nous avertit d'ailleurs que son étude n'est qu'un premier essai qui devra être forcément complété, quand les journaux de marche des autres campagnes de Napoléon auront été publiés comme ceux des campagnes de 1806, 1807 et 1813. Il serait en effet du plus vif intérêt de suivre le développement de l'état major, depuis cette première campagne d'Italie, si mal connue encore et la seconde campagne de 1800. Pour celle-ci déjà, le vœu de l'auteur est entrain de se réaliser avec la publication de M. le C^e de Cuxac. Quand tous les documents nécessaires auront ainsi paru et que M. le colonel de Philipp pourra donner sa forme définitive à son œuvre, nous permettra-t-il de lui exprimer un double souhait, d'abord de donner quelques états de situation des divers états-majors, ensuite d'éclairer par quelques croquis certains exemples racontés. D'ores et déjà son livre paraît très complet, et, ce qui ne gâte rien et, ce dont nous sommes sûrs, très clairement et très bien écrit.

G. M.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

LE MUSÉE DE L'ARMÉE DE TERRE

ET LES PORTRAITS MILITAIRES A L'EXPOSITION

Tout un palais fut consacré à l'exposition, qui vient de finir, aux armées de terre et de mer, et de tous ces bâtiments, splendeurs provisoires en staff, c'est le mieux réussi. Est-ce un symbole de notre temps où l'homme n'a jamais parlé plus éloquemment de la paix et a le mieux perfectionné l'art de se détruire? L'artiste instinctif a-t-il suivi le courant et reçu son inspiration du milieu ambiant? En tout cas l'effet est réussi. La rive de la Seine est bordée par une fortification moyennageuse, réminiscence heureuse de la cité de Carcassonne ; pour rompre la monotonie de cette longueur, s'enlèvent toutes les cinq travées, des tourelles carrées surmontées d'un clocheton. L'escalier extérieur, descendant sur la berge du fleuve est littéralement calé par deux statues gigantesques, représentant des hérauts d'armes de l'époque Carlovingienne ; aux deux extrémités, d'un côté une rotonde genre château de Chambord contient un escalier monumental ; de l'autre un donjon carré flanqué de tours, termine la ligne et amorce un pavillon en retrait. C'est un salmigondis complet de styles et d'époques ; et cependant cela ne heurte pas. L'habileté de l'exécution a sauvé la crudité des contrastes par la fusion savante des motifs d'orne-

mentation ; on sent bien que c'est une forteresse pour rire et un château de fantaisie, qui doit être divers et heurté, comme les visions qu'il contient.

A l'intérieur, c'est en effet le mélange le plus bizarre, les rapprochements les plus incohérents qu'on puisse rêver. Depuis l'épée primitive, latte de fer grossièrement emmanchée, jusqu'au glaive de fin acier, damasquiné, ciselé, enrubanné de délicates gravures ; depuis le tube à feu d'étrange aspect, quelque chose comme un instrument de laboratoire hissé sur une fourchette de fer, depuis la lourde arquebuse que deux hommes portaient, jusqu'à l'étroit, mince et léger fusil de nos jours, depuis le boulet de pierre, continuateur de la balle de fronde, jusqu'à l'élégante torpille contemporaine, si coquette et luisante dans son enveloppe d'acier, tout s'y trouve. La fantaisie s'allie à la science. Le fer lourd et malléable, se plie à tous les caprices ; il se contourne en formes bizarres pour que sa blessure soit plus dangereuse. L'arme à feu s'allonge et grossit démesurément pour envoyer plus loin son projectile, jusqu'au jour où, dans ce tout petit réduit dont nous entrevoyons seulement l'entrée, ces chimistes penchés sur leurs cornues, trouveront quelque nouvelle poudre concentrée, puissante et soumise, qu'un mignon fusil contiendra et dont il supportera sans faiblir l'effroyable dilatation, pour rendre la mort plus facile et plus lointaine à porter.

Le costume évolue avec l'instrument de combat. Au temps lointain des armes blanches, il était surtout défensif. On tenait pour l'idéal du combattant l'animal humain, robuste et trappu, enfermé comme dans une carapace. Le simple soldat, le piéton se couvrait d'une casaque en cuir ou de drap grossier

épaissement doublé. En attendant de devenir le roi des batailles le fantassin se dissimulait comme le termite qui détruit sans que son œuvre mortelle se révèle au grand jour. Le cavalier, le héros d'alors s'enveloppait d'acier de la tête aux pieds ; pas même le talon d'Achille ; l'œil ne regardait, la bouche ne respirait que par voies détournées et sous la protection de plaques protectrices. L'aisance des mouvements importait peu ; se rendre invulnérable et fort par la masse était le but essentiel. L'art le plus fin, le plus expérimenté était mis à contribution pour parer ces armures. La cuirasse surtout avec ses larges plans ouvrait un vaste champ à l'imagination et à l'ingéniosité de l'artiste. Sans doute rien de comparable ici aux chefs-d'œuvre du pavillon Espagnol ; les armures de Charles-Quint et de Philippe II demeurent sans rivales. Ce sont cependant de bien belles choses que les pièces françaises de l'époque de François I^{er} et de Henri II. Et ici il ne faut pas considérer seulement les armures royales, la plupart du temps œuvres d'artistes étrangers, mais l'ensemble qui témoigne que nos ciseleurs français avaient fait de rapides progrès. Leur préférence demeure toujours acquise à l'ornement géométrique, grâce auquel ils atteignent des résultats sobres et pleins de goût ; les armes françaises sont plus adéquates au but poursuivi et ont, si l'on peut employer ce mot, une constitution plus guerrière.

Mais l'arme à feu se perfectionne de plus en plus : le mousquet se fait plus léger, plus maniable ; sa portée augmente ; la force de pénétration de la balle devient telle que l'armure la plus épaisse et la mieux forgée ne protège plus ou protège mal son homme. L'invention du pistolet constitue une véritable révo-

lution dans les charges. Le cavalier n'est plus exclusivement redoutable par le choc ; il faut qu'il ait les mouvements plus libres, que son cheval soit plus maniable et par conséquent moins lourdement chargé : une plaque de fer sur les organes essentiels de la poitrine, un casque pour parer les plus gros coups dans les corps à corps, c'est tout. Nous pouvons suivre dans ces galeries la lutte entre la défense et l'attaque, la cuirasse et la balle. Celle-là résiste longtemps ; elle dure encore de nos jours ; mais elle se réduit de plus en plus : ainsi conçue elle rend encore des services. La cuirasse de Condé lui sauva deux fois la vie, à Rocroy et au faubourg Saint-Antoine. Mais elle n'est plus la partie essentielle du costume de guerre, elle ne s'étale plus au grand jour ; c'en est fait des délicats reliefs et des rehaussements de métaux précieux. Tout cela servirait de point de mire et serait un danger ; la trempe de l'acier est le but avant tout cherché ; le forgeron a remplacé le ciseleur.

Or mousquets et pistolets ne donnent pas grande place à l'imagination. Les armuriers damasquent bien de leur mieux les crosses et les canons. Mais la structure et la raison d'être de l'arme à feu répugnent à l'œuvre d'art. Quoiqu'on fasse, son organisme essentiel est le tube droit et horizontal qui forme avec le corps du tireur un angle plus ou moins ouvert et offre à l'œil des lignes déplaisantes. Pour trouver l'esthétique de ces armes, il faut arriver aux canons de nos jours. Avec eux la complication ingénieuse du mécanisme ou l'énormité de la masse donnent l'impression de difficultés vaincues, d'une alliance de légèreté et de force et atteignent une beauté sévère. Toute la vieille arquebuserie demeure laide.

Le XVIII^e siècle est le siècle de l'uniforme. Deux immenses vitrines contiennent toute la série des uniformes Allemands. Cela ne se décrit pas : mais se regarde comme un musée Tussaud. Il y a là des costumes bien curieux et d'in vraisemblables coiffures ; quelques-uns et quelques-unes sont l'expression complète d'une recherche assidue du laid. Vraiment nous sommes mal venus à nous moquer des uniformes des Chinois et de leur prétention à inspirer l'effroi en peignant des dragons sur la tunique de leurs soldats. N'avons-nous pas, nous Européens, connu le même ridicule ? Et quelques-unes des fantaisies costumières de l'électeur Frédéric-Guillaume n'ont-elles pas pour seule explication, de rehausser encore la grande taille de ces grenadiers par un gigantesque et affreux tolpack ? Chez nous du moins, si nos vitrines nationales contiennent aussi des uniformes bizarres, elles ne présentent rien d'aussi malheureusement imaginé. Mais notre amour propre cependant n'a pas trop lieu de s'enorgueillir. En voyant par exemple l'uniforme de nos soldats de 1830, si lourd, si compliqué, on se demande comment on a pu avoir l'idée de lancer sur le rivage africain des troupes vêtues de tuniques aussi étriquées et coiffées de shakos, si cocassement rigides, nullement protecteurs contre quoi que ce soit, froidure ou soleil d'Algérie. Dans cette tenue cependant nos lignards ont débarqué à Sidi-Ferruch et remporté leurs premières victoires. Mais tout de même c'est avec une sorte de soulagement joyeux que le visiteur voit enfin apparaître sur la tête de ces effigies de cire le commode et souple képi.

En somme il a fallu deux siècles pour arranger le nouveau vêtement de guerre, le débrouiller du cahos

des fantaisies individuelles et l'adapter à la fonction à remplir. C'était très simple et très facile ; encore fallait-il le trouver et ne pas se laisser détourner du but par des préoccupations d'un tout autre ordre que de donner aux combattants un costume à la fois solide et souple, qui assure la plus grande aisance des mouvements. C'est fait aujourd'hui ; mais la conséquence est que les uniformes tendent de plus en plus à se ressembler. Nos fantassins se distinguent encore par le fameux pantalon rouge, et encore peut-être pas pour longtemps. Mais, si l'on fait abstraction de la coiffure, on confondrait facilement à quelque distance les soldats de ligne Allemands avec nos chasseurs alpins, et même avec les fantassins Japonais dont les grêles effigies se profilent dans une tenue plus sobre encore que celle des troupes Européennes.

A côté des armes, les souvenirs militaires abondent, les uniformes surtout. On peut en sourire et murmurer le mot de fétichisme, on peut aussi philosopher à perte de vue sur les mobiles secrets qui portent la foule à regarder avec une curiosité empressée les reliques souvent les plus vulgaires des grands hommes. Le fait existe ; les visiteurs se tassent et s'accumulent devant ces vitrines contenant le petit chapeau bossué, qui fut peut-être à Austerlitz et ce nécessaire de toilette qui fut certainement à Sainte-Hélène. Je plains d'ailleurs ceux qui n'ont pas le sentiment intime de la soudure du présent avec le passé. N'est-ce pas le témoignage le plus naturel de la grande solidarité entre l'humanité d'hier et celle de demain, depuis le balbutiement du premier verbe jusqu'aux splendeurs futures que nous ignorons encore. Les grands hom-

mes attirent davantage, ce qui est tout naturel ; mais il suffit de pouvoir mettre un nom et un souvenir personnel sous une de ces tuniques ou de ces armes pour ressentir une émotion un peu triste, mais d'une exquise douceur. J'avoue pour mon compte avoir cherché beaucoup l'uniforme de ce modeste lieutenant Raidon, dont j'ai ici-même raconté les états de service. Il est confondu avec bien d'autres, et certes ne dirait pas grand chose à quelqu'un non prévenu. Raidon fut une vaillante, mais humble cellule de ces armées gigantesques que firent naître les guerres de la Révolution et du premier Empire. On le sent bien en voyant son uniforme et ses épau-lettes, comme perdues au milieu d'une véritable jonchée d'objets de même nature, exposés dans ces nombreuses vitrines. Mais précisément la connaissance de l'histoire particulière d'un d'entre eux enlève à tous leur banalité. Se souvenant des actes d'héroïsme, des dangers et des sacrifices contenus dans une seule de ces existences, on reconstitue par la pensée tout ce qui a tenu sous ces uniformes défraîchis, de dévouement à la patrie. Qu'importe de ne pouvoir mettre un état signalétique sous chacun d'eux ? Ceux qui les portèrent firent comme Raidon ; ils se sont battus pendant vingt ans sans trêve ni repos ; ils ont exposé leur vie sur tous les champs de bataille de l'Europe ; beaucoup ont été tués ; presque tous, blessés. Le gouvernement a changé ; un César à demi étranger a remplacé la République et a fait d'eux les instruments d'une ambition folle et inconsciente. Au travers de toutes ces évolutions, sous ces fortunes diverses, vainqueurs ou vaincus, ils ont été de grands exemplaires de l'âme nationale, et ont jeté dans le monde la semence de l'idée française. Pour

la plupart d'entr'eux, comme récompense, une modeste et insuffisante retraite dans leur village natal et comme seul héritage, ces antiques uniformes, ces décorations et ces armes.

Ceux-ci du moins ont eu honneurs et renommée, dont les portraits sont rangés le long des murailles de ce musée. Presque tous ont commandé en chef, et leur réunion constitue comme un cours d'histoire militaire. Elle est d'autant plus intéressante que la plupart de ces tableaux proviennent, soit de collections particulières, soit de musées de province. On ne les reverra jamais plus ainsi rassemblés, et c'est grand dommage; car c'est une étude bien suggestive que de les comparer et de suivre ainsi en quelque pas l'évolution de la conception que se font les contemporains des qualités du général. Voici par exemple Bayard, le premier en date, Bayard que son rang chronologique a relégué sur le péristyle de l'escalier. Il présente une bonne grosse figure, virile, sans malice aucune et franchement sympathique, malgré l'incorrection de ses traits; tout est largeur et robustesse dans ce portrait peint à mi corps, celui-là n'a pas autre chose à faire que de marcher au premier rang, de donner de bons coups d'épée et d'être un modèle d'honneur et de vaillance, le dernier des chevaliers égaré presque dans un monde nouveau. A côté de lui un autre dauphinois, le connétable de Lesdiguières. La peinture de l'école française est meilleure, mais déjà plus cherchée et plus prétentieuse. Le connétable est debout, tout armé; il a aussi une large tête de montagnard; mais l'impression de force diminue; la figure est fine, presque fûtée, le sourire un peu ironique: c'est un Monsieur auquel on

n'en donne point à croire. Le regard intelligent et loyal corrige l'impression d'ensemble et affirme la fidélité à la parole donnée. Son contemporain le grand maître de l'artillerie et le fameux ministre de Henri IV, Sully, n'est pas flatté : il est complètement chauve tout comme un artilleur de nos jours, qui aurait pâli sur la correction des tables de tir. Il n'a pas non plus l'air très aimable. Le peintre a voulu faire vrai, trop peut-être ; mais la gloire de Sully est assez pure pour n'avoir pas besoin d'un bon portrait.

Le cardinal de Richelieu est bien à sa place dans un musée militaire. Lui-même ne serait pas étonné de s'y voir figuré trois fois et nous aurions mauvaise grâce de nous en plaindre, puisque l'un de ces portraits est de Philippe de Champagne, un de ces chefs-d'œuvre que l'on admire toujours avec un nouvel intérêt. Ici il est expliqué et justifié par les autres. Il semblait impossible que le maître n'eût pas exagéré la physionomie exsangue de cardinal. Il faut se rendre à l'évidence et reconnaître que l'artiste avait vu juste et rendu fidèlement la caractéristique de son modèle. Ces traits sont d'un combattif anémié par la lutte contre lui-même et contre les autres, dont l'outrance de vie s'est usée dans le dur labeur de l'esprit ; les yeux seuls animent cette pâle physionomie ; ils font oublier les autres traits par leur éclat et leur surprenante fixité. Une superbe esquisse appartenant à M. Hanotaux représente le cardinal sur son lit funèbre : Richelieu n'est guère plus pâle mort que vivant ; mais les grands yeux fiévreux sont fermés pour toujours, et ce n'est plus dès lors que le masque d'un cavalier quelconque.

Le buste du grand Condé, le neveu malgré lui du

cardinal de Richelieu, est au milieu de la salle. On a dit, et c'est devenu banal, un profil d'aigle ; c'est bien cela ; on est obligé de le répéter, car le mot vient de lui même aux lèvres. Cette tête est celle d'un nerveux, toujours lancé en avant et que le marbre n'a pu refroidir ; très caractéristique d'ailleurs, attirante sans doute , mais franchement laide et qu'on ne saurait oublier. Dans ce buste de Condé, dans son portrait, la dominante est l'impériorité, l'irritation de l'obstacle.

C'est encore un homme laid que nous représente Champagne dans son fameux portrait de Turenne, du musée de Dijon. D'une laideur sourcilleuse et hérissée, l'air chagrin , la mine renfrognée, plutôt triste, Turenne nous apparait comme un méditatif ; la tête carrée, la mâchoire forte disent une grande tenacité. Les contemporains ont beaucoup vanté son égalité d'humeur ; il ne semble pas qu'on dut beaucoup s'y fier et il ne devait pas être commode de se frotter à cet homme, quand il était en gestation d'un plan quelconque. On se demande par contre comment il a pu être à un moment de son existence un révolté : avec Condé la chose semble toute naturelle ; les traits de Turenne laissent induire une grande susceptibilité, une tendance à la retraite boudeuse ; mais le coup de tête, la passion devraient être absents dans cette vie : ils y ont été cependant. Plus résigné Vauban tout à côté a un air chagrin et réfléchi, qui va jusqu'à la tristesse.

La gaité reprend ses droits avec le portrait du duc de Vendôme. C'est un bon gros vivant, à l'œil réjoui, pétillant d'intelligence, presque vulgaire et malgré la préoccupation du peintre, d'arranger son modèle, un peu, beaucoup même de laisser aller et d'étour-

derie. Il ne faudrait pas trop cependant s'y fier : cette bouche, qui s'ouvre largement au rire doit aussi laisser passer le dur reproche. Cet homme se guinde pour paraître féroce ; il est au fond, ou du moins l'artiste l'a fait tel, impérieux au possible. Comme son très illustre et irrégulier aïeul, il peut biaiser à certaines heures, prendre les mésaventures en riant et tourner les difficultés ; mais quand il veut, il veut droit et ferme,

Le maréchal de Villars a deux portraits. L'un de Largillière vient du Musée de Nîmes, peinture chaude, élégante, manquant un peu de puissance et beaucoup, de simplicité. Villars est assez grand dans notre histoire pour qu'on puisse avouer qu'il était un peu le contraire d'un modeste et avait conscience de ce qu'il valait. Largillière était par la nature de son talent déjà porté à rendre ce trait de caractère, à l'exagérer même ; aussi a-t-il fait de son modèle comme une sorte de dieu Mars, jeune et superbe. Le maréchal, revêtu de sa cuirasse, se présente de trois quarts au spectateur ; la tête, tournée vers lui rayonne d'intelligence, mais à l'air de dire : regardez-moi. L'autre portrait est plus simple. Le maréchal est en costume de ville, déjà grisonnant. Mais dans l'un comme dans l'autre, les traits caractéristiques, que reconnaissent bien ceux qui ont eu la bonne fortune de voir le portrait définitif de Rigaut, saillent avec une identité qui atteste la ressemblance (1). Ces portraits de Villars avec ceux de Bugeaud et de Chanzy sont peut être dans ce

(1) Ce portrait de Rigaut, qui est un chef-d'œuvre fait partie de la collection de M. le Marquis de Vogué, ancien ambassadeur à Vienne, petit-neveu de l'illustre maréchal qui a publié en même temps que sa correspondance, une histoire de lui écrite, avec une rare élévation d'esprit et de style.

musée ceux qui donnent le plus l'impression des hommes de guerre de notre race ; ils ont tous les trois une élégance native et une physionomie avante. Condé est un animal de proie ; Turenne, une tête carrée de mathématicien, deux exceptions déjà.

Le maréchal de Berwick n'est français que par adoption ; il paraît ici intelligent, très plein de lui-même ; le maréchal de Saxe, encore un étranger parmi nous, a l'air absolument ennuyé ; le maréchal de Broglie, tout empesé, l'air solennel, méthodique, satisfait de lui ; l'histoire lui est plus favorable que la peinture. Mais pourquoi donc dans cette galerie de nos gloires militaires a-t-on fait figurer deux portraits du Dauphin, fils de Louis XV qui n'a jamais fait parler de lui que comme d'un prince pieux et doux. Les deux portraits se ressemblent et donnent l'impression d'un Slave nerveux et fatigué, sympathique, mais sans caractère et facile à conduire. Dans cette même salle donnons un souvenir au portrait d'un tout jeune homme, le chevalier de Belle Isle, marquis d'Imecourt, tué à 17 ans dans un des combats les plus sanglants et les plus maladroits de la campagne d'Italie de 1747, le passage de l'Assiette, où s'illustra plus par sa bravoure héroïque que par ses dispositions stratégiques un de nos quasi-compatriotes, le marquis de Larnage. Le XVIII^e siècle se termine par un beau portrait du Comte de Brissac, gouverneur de Paris, sous Louis XVI ; on ne s'étonne pas en le voyant, que le malheureux roi ait été si mal gardé.

Dans la troisième salle, les portraits de la Révolution et de l'empire. En tête Carnot ; c'est justice. Mais, soit que les traits du petit-fils nous eussent habitué à mettre une certaine physionomie sous ce

nom célèbre, soit hantise des souvenirs historiques, ce portrait est une surprise. Il est certes très caractéristique; mais c'est celui d'un officier de l'ancien régime qui arrive de Versailles, et non d'un conventionnel. Lazare Carnot est tout en longueur, le front haut et fuyant, le menton pincé, les lèvres fines, contractées, le corps élancé, absolument maigre; tout annonce un homme de très bonne compagnie, même aristocrate; le regard est réfléchi, profond, mais réservé et peu accueillant. Carnot a l'air d'un homme réellement ennuyé d'occuper une aussi grande place; il n'a rien d'un entraîneur d'hommes; c'est un phlegmatique de haute race qui fait consciencieusement sa besogne et s'y enferme comme dans une tour d'ivoire.

Quelle bonne et loyale et sympathique figure que celle de Desaix. L'ossature est forte; le front, large; les yeux, décidés et tristes; peut-être pas un chef, mais un lieutenant de grande intelligence et d'absolute confiance. Il est de la famille des Vauban comme tout à côté Lannes est de la famille des Condé, ceux-ci des nerveux qui doivent souvent confondre la témérité et le courage. Une palme crépée de deuil décore le portrait de Desaix, souvenir pieux, bien placé sans doute. Mais de ces jeunes existences sacrifiées à la patrie, pourquoi le culte public s'adresse-t-il à celle-ci plutôt qu'à celle-là? Pourquoi le deuil national fait-il ses élus de Hoche, de Marceau et de Desaix, laissant dans la pénombre Kléber, qui fut si bellement héroïque malgré ses défauts, et Championnet dont la mort fut touchante entre toutes.

Deux portraits du roi Murat; l'un est bien mauvais; le cheval s'enlève dans une position paradoxale, absolument contraire à toutes les lois de

l'anatomie ; l'autre très solennel et tout d'apparat. Le personnage s'y guinde à la hauteur d'un rôle nouveau et semble dire à tous ; Quel grand personnage vous êtes admis à contempler ! C'est encore un sentiment de désillusion, que laissent ces deux toiles où la ressemblance s'accuse d'ailleurs par le contrôle. Nous savions sans doute que Murat n'était pas d'une extraordinaire intelligence et que son grand mérite consistait surtout dans l'art d'enlever ses escadrons. Ces deux portraits nous mettent en présence d'un robuste gars des montagnes du Quercy, bel homme certes, mais sans aucune expression ; un grand vide dans cette belle tête seulement animée par de yeux éclatants et fanfarons. Nous venons de voir au XVIII^e siècle surtout poser bien des chefs d'armée ; mais il y avait chez eux de l'intelligence et de la volonté. Les portraits de Murat ne disent qu'un grand courage, c'est beaucoup certes, mais insuffisant pour les lourdes responsabilités que lui imposa son terrible beau-frère.

Enfin le voici : ses souvenirs remplissent les vitrines du milieu et débordent sur les murailles : épées, pistolets, uniformes, petits chapeaux, décorations, nécessaires de toilette, toute la gamme des reliques de tout ordre. De lui, cinq portraits, général en chef, premier consul, empereur, prisonnier, toutes les étapes de sa vie sont illustrées, racontées, encadrées. Chacun peut discuter et adopter les portraits suivant ses préférences : celui qui m'attire davantage : c'est le premier consul. Le rouge éclatant du costume fait ressortir la pâleur mate du visage, le sombre éclat des yeux, la noirceur des cheveux, et affirme une harmonie de couleur attirante et sympathique. Aussi cette toile est elle

la seule dans laquelle Napoléon me semble être agréable à regarder; ailleurs il n'est qu'intéressant. Il s'impose, il commande, il force l'attention; ici il apparaît un sentiment de puissance paisible, de maîtrise de lui-même et des autres qui le fait grand. Mais ici comme dans les autres portraits il est la personnification de la guerre. Dans cette galerie militaire, il n'y a que deux hommes qui portent avec eux un état signalétique aussi caractérisé. Turenne aurait pu être à la rigueur un grand ingénieur; Villars, un diplomate avisé et de grande allure. Condé et Napoléon ne pouvaient faire autre chose que des soldats. Mais Condé est de race française; il aurait tenu la francisque aussi bien que le bâton de maréchal; Napoléon est une énigme. On l'a souvent comparé aux condottieris italiens dont les portraits illustrent les grands musées d'Europe; on lui a même cherché de lointaines ressemblances dans les bustes des empereurs Romains et des premiers Césars. La réunion dans un même endroit des nombreuses effigies de Napoléon, toutes très caractéristiques autorise les suppositions. A cette place, dans cette galerie, il nous frappe comme l'apparition d'un homme de race nouvelle et étrangère qui entre dans notre vie nationale et la pénètre, et peut-être n'est-il pas de structure et de sang purement indo-européen.

Deux excellents portraits de Suchet et de Moncey retiennent un instant l'attention, même après celui de Napoléon: le premier avec un regard un peu hésitant, mais avec sa physionomie d'homme bien équilibré; le second, une belle figure de soldat énergique qui n'eut pas la fortune digne de ses talents et de son courage.

Nous voici parmi les contemporains. Au milieu de la salle est l'effigie équestre du maréchal Bugeaud, dont le buste est copié sur son portrait. Ici nous en sommes en pays de connaissance. Une tête fine, énergique, futée ; la physionomie d'un homme colérique, rageur ; mais plein d'entrain et de gaieté. Bugeaud est maréchal ; mais on ne s'étonnerait pas de lui voir porter le sac de troupier. Il a des ancêtres nombreux dans le musée, à commencer par Bayard, dont il a un peu la tête ronde et la physionomie loyale. Mais Bayard est un géant doux ; Bugeaud est un maigre, tout pétillant de malice, Bayard ne devait pas rire souvent et, quand il le faisait, riait lourdement ; Bugeaud est tout finesse et tout rondeur.

Chanzy par contre est un mélancolique. Ses larges yeux bleus regardent droit devant lui ; doux et ferme, de silhouette élégante, un soupçon de prétention de bon goût qui rappelle Villars, mais avec moins d'éclat, une volonté tenace à la Turenne, un repliement intérieur sur lui-même. Le combattant se voile derrière le penseur.

Ainsi sans s'en douter le peintre met dans ses œuvres quelque chose de la conception courante de l'homme de guerre. Au début de ce musée, au xvi^e siècle, les portraits accentuent surtout le caractère de force physique : le général paye encore de sa personne ; il doit être un des premiers, sinon le premier, par la supériorité combative. Aux xvii^e et xviii^e siècles, l'artiste s'efforcera de donner à son modèle le caractère de l'aristocratie et du commandement par droit de naissance ; être impérieux, commander haut et ferme, donner ses ordres avec une précision et une hautaine allure qui s'imposent

et repoussent toute discussion, ce sont les qualités rêvées du chef et dont on retrouve la préoccupation, même dans les physionomies les plus méditatives comme celle de Turenne, ou les plus placides, comme celles de Broglie ou de Tallard. Avec la Révolution qui lance sur nos frontières des armes nouvelles et inexpérimentées, les chefs doivent être des surtout entraîneurs d'hommes ; ils sont représentés souvent à cheval ; leurs gestes sont de mélodrame, un peu forcés, ils ont volontiers sabre au clair et poing tendu. De nos jours, c'est le côté réflexion qui domine : Chanzy, Faidherbe, Miribel, sont des méditatifs, des penseurs, des savants ; le peintre les voit et les idéalise ainsi. Il y a sans doute des exceptions, qui contredisent les tendances courantes : Richelieu et Napoléon ne sont pas des combattifs et des commandants d'un siècle déterminé ; ils sont le combat et le commandement personnifiés. De pareilles exceptions, si elles laissent derrière elles de grandes choses faites, ne sont heureusement pas nécessaires pour défendre et sauver la patrie. C'est l'impression que l'on emporte en voyant cette galerie des grands chefs militaires que la France a produits ou fait siens par l'adoption.

GEORGES MAURIN.

LES NARBONNAIS, CHANSON DE GESTE

Sous ce titre, M. Hermann Suchier a récemment publié, dans la collection de la Société des Anciens Textes français, et en deux volumes (Paris, Didot, 1898), un curieux poème qui intéresse notre Midi. Le premier volume contient le texte critique, avec les variantes en note. Le second volume contient une importante introduction, des appendices, un vocabulaire, et une table des noms propres.

Dans l'introduction, M. Suchier examine les manuscrits et leur classement. La chanson de geste des *Narbonnais*, inédite et à peu près inconnue, nous est parvenue dans cinq manuscrits, dont un fragmentaire, trois du Musée britannique à Londres et deux de la Bibliothèque nationale à Paris, tous du XIII^e siècle. Elle fait partie de deux collections de chansons, que l'éditeur appelle le « Petit Cycle » et le « Grand Cycle. » Le petit Cycle serait le *Cycle de Narbonne*, où six chansons racontent la vie d'Aimeri de Narbonne et les combats contre les Sarrasins dont Narbonne fut l'enjeu.

M. Suchier étudie ensuite la part des remanieurs ; il donne l'analyse du poème, le compare avec le roman en prose français des *Nerbonois*, avec le remaniement italien *I Nerbonesi*, composé vers 1410 ; il fait connaître les allusions aux *Nerbonois* et les

allusions dans le poème. Il traite du vers et de la langue, de la composition de la chanson, des inadvertances de l'auteur. Il montre les rapports de la chanson des *Nerbonois* avec les *Enfances Guillaume*, le *Département des fils d'Aimeri*, et le célèbre fragment latin de La Haye, sur lequel il émet les vues les plus neuves et les plus originales. La discussion des problèmes difficiles qu'il rencontre est un modèle de science pénétrante et sûre. En voici un exemple, à l'occasion du fragment de La Haye.

M. Gaston Paris a eu le mérite de reconnaître le premier que les personnages mentionnés dans le Fragment appartiennent au cycle de Guillaume d'Orange. Parmi eux sont le sarrasin Borrel et ses fils. La ville assiégée dont il y est question serait, d'après M. Paris, Gérone en Catalogne. Pour M. Suchier, c'est Narbonne. Le vieux sarrasin Borrel est tué devant la ville. Or, il n'y a point de rapport entre Borrel et Gérone, tandis que des traditions populaires rattachent Borrel à des localités des environs de Narbonne. On le voit, dans la chronique latine (xiii^e siècle) de Guillaume Padouan, venir en aide avec ses troupes à Matrandus, roi de Narbonne. Dans une joute, Aimeri de Narbonne le désarçonne. Borrel est tué par Roland dans un combat singulier, *apud Brolium*. Une vallée, près de Villanière-sur-l'Orbiel, affluent de l'Aude, est appelée encore aujourd'hui la Combe-Bourrel. Une métairie appelée *la Combe Bourrel* existe dans la commune de Salsigne. Borrel, dans la chronique latine en question, est appelé *Borrellus de Cumba*. Le traducteur provençal du texte rend ce nom par *Borrelh de Comba Escura*, substituant ainsi au nom du texte latin le nom qui lui était familier, parce qu'il a dû

connaître cette localité. *Brolium*, ou *lo Bruel*, appelé aujourd'hui *le Breil*, se trouve un peu au Nord-Est de Narbonne.

Un autre passage du fragment de La Haye rappelle une tradition narbonnaise, consignée dans notre chanson (v. 3959 ss.). C'est le singulier séjour dans le lit de l'Aude, où l'eau monte jusqu'au poitrail des chevaux, et pendant toute une nuit, d'une troupe de chrétiens qui vient de faire une sortie de la ville assiégée et dont la retraite est coupée.

L'épopée raconte cinq sièges de Narbonne. On en trouve deux dans *Aimeri*, qui correspondent aux deux sièges de la chronique *Philomena* (G. Padouan). Le troisième siège épique est celui de la seconde partie des *Narbonnois* et de la fin des *Enfances Guillaume*. Un quatrième se trouve dans le *Siège de Barbastre*, et un cinquième dans la *Mort Aimeri*. M. Suchier identifie le siège du Fragment de La Haye avec le troisième siège épique, celui de notre chanson.

Mais j'ai hâte d'arriver au résultat de tant de laborieuses et sagaces investigations, au texte même du poème, tel que l'a traité l'éditeur.

Il a suivi le texte du ms. A, sauf les cas corrigés au bas des pages. Ce manuscrit est au Musée britannique, Harleyan 1321. Le poème est en langue d'oïl, dialecte champenois. Il se compose de vers de dix syllabes en laisses monorimes terminées par un vers orphelin.

Sans avoir la force épique et l'esprit chevaleresque de *Girard de Vienne* et d'*Aimeri*, la chanson des Narbonnais est fort intéressante. Ecrite vers 1210, elle contient des descriptions détaillées de Narbonne et de Paris, et peint vivement les mœurs du temps.

Le récit s'ouvre par quelques vers en l'honneur

du printemps, qui ramène la verdure, les tournois
et les amours :

Dame qui aime a plus fresche color
Et mielz se vest et de plus bel ator.

On est à Narbonne, où le comte Aimeri tient sa cour. Il a auprès de lui sa femme Hermanjart et ses sept fils. Il gardera à Narbonne le plus jeune, Guibert, mais il invite les autres à aller chercher fortune ailleurs.

L'aîné, Bernard, accompagné de Guillaume et d'Ernaut, iront servir Charlemagne, qui, à la prière d'Aimeri, prendra Bernard pour pair et conseiller, donnera l'oriflamme à Guillaume et nommera Ernaut son sénéchal. Buève ira trouver à Bordeaux le roi Ys, qui lui donnera sa fille et lui laissera sa terre en héritage. Garin se rendra à Pavie auprès du roi Boniface, frère d'Hermanjart, qui lui laissera plus tard la Lombardie. Aymer, avec l'assentiment de Charlemagne, ira combattre les Sarrasins en Espagne.

Hermanjart se désole de cette mise à la porte de six de ses fils et accable de reproches Aimeri, qui finit par perdre patience et soufflète si rudement la comtesse qu'il la jette par terre. Hermanjart devient souple comme un gant, mais Ernaut manifeste à son père son indignation pour sa brutalité.

Le jour du départ des six frères, la pauvre Hermanjart est bien endeuillée, et tout le pays aussi. Aimeri tâche de réconforter de son mieux cette tendre mère.

Hermanjart envoie après ses fils deux messagers qui leur conduisent quatre mulets chargés d'or et d'effets de prix, mais l'arrogant Ernaut le Roux ren-

voie ces présents après avoir injurié et battu les messagers. Aimeri reconnaît son sang à cette fierté désintéressée. Il en est si content qu'il embrasse trois fois sa femme :

Endeus ses braz li a au col gistez,
Trois foiz la bese par mout granz amistéz.

Les Narbonnais arrivent à Valcaire la Guion. Ils descendent chez l'hôte Simon et y font une chère pantagruélique. Le comte Gui de Valcaire va les trouver à l'hôtellerie, enchanté de voir les fils d'Aimeri, qui lui a rendu service. Il paie la dépense avec entrain, ce qui arrange beaucoup l'hôte et ses clients, peu argentés.

Là, Bueve se sépare de ses frères et va en Gascogne, chez le roi Ys ou Yon (Huon de Bordeaux). Le roi lui fait le meilleur accueil, le considère comme son héritier et lui offre la main de sa fille. Bueve n'accepte, par une sorte de scrupule chevaleresque, qu'à la condition de plaire à la jeune princesse.

Le roi la fait prévenir par son sénéchal Davy, qui ouvre la porte de sa chambre et lui dit : « Mademoiselle, levez-vous et venez en ce palais voûté, car il y a un chevalier hardi, Bueve, fils du comte Aimeri. Je n'ai jamais vu un plus bel homme. Le roi lui a tant parlé de vous que vous l'aurez pour seigneur et mari et qu'il lui laissera son royaume. » Ces paroles rendent la jeune fille joyeuse. « Que Dieu m'aide ! répond-elle, si je pouvais avoir un des fils du vaillant comte Aimeri, et que Dieu me fit la grâce d'avoir de lui des héritiers, ce serait lignage assuré ».

« Ma demoisele, levez vos an de cy :
Venez leanz an ce palès voti ;
Car il i a un chevalier hardi,
Buevon a non, filz au conte Aymeri ;
Onques oncor plus bel ome ne vi.
Tant a li rois de vos parlé a luy,
Que a segnor l'avroiz et a mari,
Et tot son regne li oltroia ausy. »
Mout par fu liee cele quant ce ot.
« E Dex, aie ! » la dame respondy.
« S'avoir pooie un des fils Aymeri,
Le gentil conte au corage hardi,
Et Dex donoit par la soe merci
Que aucun oir poisse avoir de ly,
I traitroit au linage » !

La princesse se prépare à l'entrevue. Elle s'habille d'un vêtement collant brodé d'or, et d'un manteau de seglois. Trois filles de rois l'accompagnent. Elle sort de la chambre avec une merveilleuse élégance. Bueve la voit, l'attire à lui et lui parle en secret pour plaider sa cause.

La demoiselle en a pris ses conroiz ;
El a vestu un bliaut a or frois,
Et afubla un mantel de seglois.
En sa compangne sont. iii. filles de rois.
De la chambre ist par mervellex donoi.
Bueves la voit, si la tret joste soi ;
A lui parole belement en requoy :
« Bele », dist il, etc.

Elle lui répond : « Sire, par la foi que je dois à Dieu, je vous aime beaucoup par bonne amour, et je pense que si nous sommes unis par droite loi, je vous aimerai comme mon seigneur lige ».

Interrogée par son père, elle lui dit qu'elle n'aura

pas d'autre époux. Bueve lui donne sa foi, et tout le monde est en liesse.

La jeune fille va prendre en sa chambre une épée appelée *Pleuresang* et la donne à Bueve en lui disant galement : « Je vous la remets pour que Dieu accroisse votre puissance et vous rende victorieux des païens ».

Et la pucele n'i vet plus atendant,
Vet en sa chambre, si aporta un branc
(Ce dist la geste qu'il ot non Ploresanc),
Vient a Buevon, si li dist an riant :
« Ceste vos doing par itel covenent
Que Diex vos croisse barnage or en avant
Et doint vytoire contre gent mescreant ».

Cette scène d'amour, dans sa simplicité barbare, a grande allure.

Au bout de quinze jours, la princesse envoie son fiancé à la cour de Charlemagne, où l'accompagne Yon avec une belle suite et des mulets richement chargés.

Cependant, Garin quitte aussi ses frères à Valcaire pour se rendre à Pavie avec vingt damoiseaux. Il passe les Alpes et descend à Pavie chez un bourgeois où il s'apprête à faire grande chère. Il fait acheter par son sénéchal, à prix d'or, un bel esturgeon que le sénéchal du roi avait trouvé trop cher. Bénédiction du poissonnier, qui n'a pas souvent de pareils clients, mais colère du sénéchal du roi, qui fait invasion chez le bourgeois pour reprendre le poisson convoité et manqué. Garin, armé d'un tison, en assomme à moitié le Lombard, qui va se plaindre à son maître Boniface de l'insolence des étrangers. Boniface arrive, on s'explique très vive-

ment, mais l'attitude de Garin inspire du respect aux Lombards. Enfin Garin fait connaître qu'il est fils d'Hermanjart et neveu du roi Boniface. Oncle et neveu se jettent dans les bras l'un de l'autre et tout finit bien :

Lors s'antracolent embedui li guerrier,
Et Lonhart orent joie.

Il va sans dire que tout le monde se réunit autour de l'esturgeon.

Pendant ce temps, Bernard, Guillaume, Ernaut et Aymer prennent congé de Gui de Valcaire pour aller à Paris, où Charlemagne tient sa cour. Ils rencontrent en chemin un évêque qui menait avec lui trente chanoines. Ernaut saisit la bride du cheval de l'évêque pour entrer en conversation avec lui sur le ton brutal qui lui est familier. L'évêque va aussi à la cour, et les Narbonnais, qui ne connaissent pas la route, lui demandent de les conduire. L'évêque irrité refuse. Ernaut lève le bâton et va le frapper quand Guillaume l'arrête. Au cours de la dispute, l'évêque apprend qu'il a devant lui les fils d'Aimeri, et comme il est cousin d'Hermanjart, il fait la paix de la meilleure grâce du monde, et cheminera avec ses cousins, qui le protégeront.

Avant d'arriver à Clermont-Ferrand, les Narbonnais franchissent les défilés de la Ricordane :

De Ricordene pasent les granz destrois (v. 1750).

Je reviendrais sur cette importante mention géographique lorsque nous la retrouverons au v. 5506.

Après avoir défait une troupe de larrons, les Narbonnais arrivent en Berri, puis à Orléans, dont ils passent le pont.

Lors antrerent an France.

A travers la Beauce, ils parviennent à Etampes, à Étréchy, et enfin découvrent Paris :

Ce jor ont tant chevalchié et erré
Que Paris voient, la mirable cité,
Et mainte église et maint clochier levé,
Les abales de grant nobilité,
Et voient Saine, don parfont sont li gué,
Et les molins, dom il i ot planté (1)
Voient les nes (2) qui amoient le blé,
Le vin, le sèl et la grant richeté. (v. 1870-77).

Les Narbonnais rencontrent l'abbé de Cluni, qui sortait de Paris avec quinze moines, faute de pouvoir se loger dans la ville, pleine de seigneurs et de prélats, sans compter les prêtres et les clercs. Ernaut, qui se considère déjà comme le sénéchal de Charlemagne, promet à l'abbé de le loger, et le fait retourner à Paris, bon gré mal gré.

Ce type singulier d'Ernaut le Roux s'accroît à Paris par toute sorte de violences et d'extravagances. Il a toujours le bâton levé sur les personnages les plus respectables. C'est le plus brutal, le plus perfide, le plus présomptueux et le plus vantard des fils d'Aimeri :

Sor toz les fils Aymeri le baron
En fu Ernaut plus engrès et felon
Et sorquidié et de grant vantoison. (v. 928-930).

Charlemagne aura là un étrange sénéchal. Voyons ses exploits à Paris.

(1) Abondance.

(2) Nefs, barques.

Les Narbonnais entrent dans la Grand Rue. Ils y trouvent un superbe palais rempli par le duc de Bourgogne et sa suite. Ernaut, en sa qualité de sénéchal, y entre à cheval et somme tout le monde de déloger. A la première résistance du senéchal du duc, il lève le bâton et le renverse d'un seul coup. La suite du duc prend les armes, mais les frères d'Ernaut arrivent à la rescousse. La mêlée s'engage, sanglante, et les Bourguignons sont obligés d'aller se loger ailleurs. L'abbé et l'évêque sont installés à leur place, et on leur apprête « riches vyandes. »

Les Narbonnais se remettent en marche à travers Paris, et trouvent « grant presse » dans les rues. Ils rencontrent leur oncle Boniface, qui a amené leur frère Garin. On s'embrasse, et le roi lombard se plaint de ne pas avoir encore d'hôtel où loger. Naturellement Ernaut lui en promet un. Il s'arrête devant un luxueux palais au Petit-Pont. Chambres voûtées, colonnes, or des mosaïques, verrières éclatantes, rien n'y manque. Un bras de la Seine l'entoure. C'est là que sont logés deux archevêques et un légat de Rome. Il y a « grant luminaire » à l'intérieur. Ernaut y entre à cheval et interpelle les gens avec son insolence habituelle, leur reprochant d'être là sans sa permission. Or, c'était Charlemagne qui avait assigné aux dignitaires convoqués à la cour les divers palais dont Ernaut les déloge. Un des archevêques se fâche. Ernaut le menace du bâton, se prend de dispute avec le sénéchal des prélats et l'abat d'un coup de bâton. Mêlée entre la suite et les Narbonnais accourus. Le légat, inquiet des ravages de ce tumulte, menace Ernaut, qui lève le bâton sur lui, et les clercs affolés décampent, allant se plaindre à Charlemagne. L'empereur irrité fait

fermer les portes de la ville, pendant qu'Ernaut installe Boniface dans le palais, et retourne chercher un autre hôtel.

Par les rues, les Narbonnais rencontrent leur frère Bueve, qui leur apprend son succès à Bordeaux et se joint à eux, en attendant d'aller voir l'empereur. Les six fils d'Aimeri, précédés de leurs écuyers, attirent tous les regards par leur bonne mine. Ils rencontrent l'évêque Morant, qu'Ernaut installe dans l'hôtel ayant appartenu à Roland, le célèbre preux, après en avoir chassé des Allemands par ses procédés coutumiers. Ils s'y logent avec l'évêque, font apprêter grande chère, et venir jongleurs, ménestrels et chanteurs.

Pendant qu'ils font fête, les Allemands, couverts de blessures, sont allés se plaindre à Charlemagne, qui jure de punir les jeunes étrangers. Mais quand il connaîtra leur lignage, sa colère tombera. Il leur dépêche trois de ses comtes :

« Signor, » dist-il, « alez chiez ce borjois,
Si m'amenez ces vasaux demenois (1)
Qui an ma vile ont fet si grant bofois » (2).

Il envoie aussi l'abbé de Saint-Denis pour les amener.

Quand l'abbé apprend d'eux qu'ils sont les fils d'Aimeri et d'Hermanjart, il les embrasse, car il est cousin germain de la comtesse. Il est charmé de la beauté des six damoiseaux et de leur mine guerrière, mais il leur recommande plus de sagesse et de soumission au puissant empereur. Il va parler

(1) Sur-le-champ.

(2) Tapage.

d'eux à Charlemagne, qui exprime son mécontentement. Mais l'abbé plaide si chaleureusement leur cause, qu'en faveur d'Aimeri leur père, l'empereur consent à les recevoir autrement que comme des coupables. Les jeunes gens mettent leurs plus beaux habits et se rendent à la cour. C'est Bernard, « l'aîné, le plus sachant, », qui harangue le monarque. Charlemagne les accueille en gardant le silence. Puis il demande à Bernard quel est leur répondeur pour les outrages commis. Bernard excuse les Narbonnais de son mieux et instruit l'empereur des faveurs qu'attend de lui, pour eux, leur père Aimeri. Ernaut lui montre de quel secours lui sera leur bras contre les infidèles. Enfin, Charlemagne confirme les promesses d'Aimeri, et les Narbonnais s'agenouillent devant lui.

Aymer, lui, ne demande rien que des chevaliers pour aller en Espagne combattre les Sarrasins.

Suivent des fêtes et des tournois. Les six frères sont armés chevaliers par l'empereur.

Cependant les Sarrasins veulent profiter, comme le craignait Hermanjart, de l'absence des fils d'Aimeri pour conquérir Narbonne. Ici se placent de fort curieuses descriptions de la ville :

Defors la vile sont les bois et les prez,
 Les bones vignes, les terres et les blez.
 La mer li bat devers l'un des costez,
 Qui les nes (1) moine (2) et les dromons (3) ferrez
 Et les galies (4) plaines de richetez.
 Tant come dure et yver et estez,

- (1) Barques.
- (2) Amène.
- (3) Bateaux de transport.
- (4) Galères.

Descharchent pailles (1) et hermins agolez (2),
 Destriers d'Espangne et mulez sejournez (3).
 S'a en la vile un palès principel (4),
 Qui jadis fu de paiens (5) estorez (6) ;
 Illec fesoient totes lor volantez. (v. 3402-12).

Ce palais, construit pendant la domination sarrasine, était à l'intérieur orné de peintures d'animaux, d'astronomie, de scènes militaires. On y voyait Mahomet, que les chrétiens ont mutilé depuis.

Haut sont et fort li mur sarrazinor ;
 De pierre i a fete mainte fort tor. (v. 3566-7).

Les marchés de Narbonne sont considérables, et ne discontinuent pas. Ils valent par jour à Aimeri deux boisseaux de deniers monnayés. On y achète du poivre. Narbonne a des moulins toujours en travail, qui suffisent à la solde des gens de guerre d'Aimeri.

Dedans Nerbone sont tel. XV. mostier (7) ;
 De plun (8) an sont tuit covert li clochier,
 Que crestian ont fet adefiër. (V. 3591-3),

Je passerai sur les préparatifs du siège de Narbonne par les Sarrasins, et sur les péripéties de la guerre. Il suffira de savoir qu'Aimeri soutient d'abord seul, avec son fils Guibert, l'effort des païens, puis parvient à faire savoir à l'empereur qu'il a

- (1) Etoffes de soie.
- (2) Pelisses d'hermine à collet, ou collets d'hermine.
- (3) Frais, reposés.
- (4) Princier.
- (5) Sarrasins.
- (6) Bâti.
- (7) Monastères.
- (8) Plomb.

grand besoin de son aide. Les envoyés d'Aimeri, qui sont Guibert et Romans, se rendent à la Cour par Nîmes, la Ricordane et Vienne.

Voient de Nîmes la tor (1) et le donjon,
Et Ricordane et la terre environ,
Et de Viane le grant rochier en son (2)
Lez la rivière do grant Rosne felon. (v. 5505-8.)

Qu'est-ce que cette *Ricordane* que nous avons déjà trouvée au v. 1759, sous le nom de *Ricordene* ?

Il faut l'identifier avec la *Régordane*, mentionnée dans les anciens documents du Gard et de la Lozère dès le xi^e siècle. C'est d'abord une forêt qui s'étend de Portes vers Génolhac et que traverse l'ancienne voie romaine allant de Nîmes chez les Arvernes : *Sylva quæ vocatur Regudana, ad Portas*, 1052, dans le testament d'Almérade, seigneur d'Anduze (Hist. de Languedoc, *nov. édit.*, V, col. 464). C'est ensuite l'ancienne voie romaine elle-même : *Merces quæ vehuntur in Alestum per Regordanam*, 1349 (cité par Germer-Durand in *Dict. top. du Gard*, d'après le cartulaire de la seigneurie d'Alais, malheureusement perdu ou égaré depuis la mort du regretté Gratiien Charvet). Aujourd'hui encore les habitants des Cévennes appellent cet ancien chemin, dont il subsiste des traces remarquables sur tout son parcours, la voie Régordane.

La forme *Ricordane*, si claire, permet de se rendre compte de l'origine de cette dénomination, restée inexpliquée jusqu'ici. Il est probable qu'après

(1) La Tourmagne.

(2) A pic.

les invasions germaniques, un Ricord s'établit seigneur de la forêt de Portes, et, à la faveur des cols, des bois et des gorges de la région de Villefort, y perçut des péages fructueux. La région prit son nom et par la suite le donna à la route qui la traversait.

Voilà un exemple de l'intérêt des *Narbonnais* pour le Midi de la France.

Revenons aux envoyés d'Aimeri :

Charlemagne est mort. On l'a enterré à Aix, assis comme s'il était vivant, et le visage tourné vers l'Espagne. C'est donc son successeur Louis que les messagers vont trouver à Orléans. La lettre d'Aimeri le décide à rassembler une grande armée dont il confie l'avant-garde aux quatre Narbonnais, Bernard, Ernaut, Guillaume et Guibert, et qu'il conduit devant Narbonne, où arrivent bientôt les Lombards de Boniface, avec Garin et les troupes d'Aymer. De terribles combats avec les Sarrasins se terminent par la destruction de ceux-ci et la délivrance de Narbonne. Le poète a transformé en héros ce pauvre Louis-le-Pieux, qui ne fut bon qu'à être gouverné par les moines. Le jeune et brillant empereur de la geste épouse Blanchefflor, la fille d'Aimeri. Il y a là une charmante scène d'amour.

Quand Louis revient de Saint-Paul de Narbonne, où il a remercié le ciel de sa victoire, au palais d'Aimeri, celui-ci fait chercher Blanchefflor par Hermanjart :

En une chambre la pucele trova.
Al mienz q'el pot la vesti et para :
En un bliaut tot an cors la mena (1),

(1) Elle la revêtit d'un long vêtement collant.

D'un cercle d'or son chief (1) avironna.
De lui (2) descrivre ne m'entremetré ja
Car tant ert bele q'o monde tele n'a.
De sa biauté la sale aulumina (V. 7770-7776).

Un murmure flatteur accueille la jeune fille, et son oncle Boniface la fait asseoir à côté de lui. Une légère confusion rehausse sa beauté :

Un pou ot honte, dont sa biaté dobla.
Li rois de France asez la regarda,
Dedans son cuer forment la golosa (3). (V. 7784-3).

Louis aperçoit Guillaume, et il lui rappelle qu'il lui a promis sa sœur. Il la lui demande. Guillaume en a grande joie.

« Sire, » fit-il, « si soit com vos plera ».
Prant la pucele, devant li la mena,
L'ampereor (4) par la main la dona.
Li rois la prant, devant toz la bessa (5),
Par tel covant q'al main l'esposera.
Voit le Hermanjart, de pitié am plora.
Tote la cort de joie s'anvoissa (6). (V. 7790-6).

On se lave les mains dans les bassins d'or, puis on se met à table, après quoi on se couche.

Les liz font fere, si com il anuita.
Au roi cochier (7) dame Hermanjart ala

(1) Tête.

(2) Le.

(3) La convoita ardemment.

(4) A l'empereur.

(5) L'embrassa.

(6) Se délecta.

(7) Au coucher du roi.

Et Blanchefflor, qui mout grant biauté a.
Qant fu couchiez, la dame s'en torna,
O lui (1) sa fille, que ele an remena. (V. 7805-9).

Le lendemain l'empereur Louis, roi de France, épouse Blanchefflor, et, après quatre jours de fêtes, l'emmène en France avec Guibert, qui sera son sénéchal. Boniface retourne à Paris avec Garin, Bernard va en Brabant, Aymer à Venise, Ernaut à Gérone. Guillaume seul reste avec Aimeri. Quant à Bueve, il était retourné directement de Paris à Bordeaux, où il avait succédé à Yon, avant la mort de Charlemagne.

Tel est, à grands traits, le poème des *Narbonnais*. J'aurais encore bien à dire sur cette publication de premier ordre, mais il faut savoir se borner. M. Suchier, qui a déjà rendu de si nombreux et si éminents services à la littérature et à la philologie romanes, peut être assuré de l'intérêt qu'excitera, particulièrement dans notre Midi, le texte des *Narbonnais*, et du profit qu'en tireront nos études.

ED. BONDURAND.

(1) Avec elle.

LES AVEUGLES

Un auteur qui, en pleine jeunesse encore, a justement conquis le titre d'*Apôtre des Aveugles*, et dont le nom est entouré, dans le grand public parisien, d'une notoriété du meilleur aloi, M. Maurice de la Sizeranne, vient de publier (1), après son remarquable ouvrage couronné dernièrement par l'Académie Française (2), un nouveau livre, délicieux quant à la forme, très suggestif pour le fond. Le sujet qui y est traité est énoncé en tête de cet article.

Fidèle à ce principe qu'un écrivain, jaloux de ne pas laisser son talent improductif, doit, avant tout, poursuivre un but moral et social, lorsqu'il met au jour une œuvre littéraire ou d'érudition, notre penseur n'a pas voulu, en soumettant à l'opinion les résultats de ses travaux, chercher à plaire uniquement à un cénacle d'intellectuels, ou d'amis. Mais il s'est efforcé d'en faire une démonstration, accessible à tous les esprits, des succès obtenus dans la campagne charitable, — véritable croisade, en faveur des aveugles — que, sans aucun souci de vaine gloire,

(1) *IMPRESSIONS et SOUVENIRS D'AVEUGLES avec une préface de M. François Coppée* par M. Maurice de la Sizeranne, 1 vol. in-18. Association Valentin Haüy, Paris, avenue de Breteuil, 31 ; à Nîmes, librairies Lavagne et Lions.

(2) *Des aveugles par un aveugle.* — Chez Hachette, 1 vol. in-18.

il a entreprise depuis de longues années. Pour ces frères d'infortune, il a déployé toutes les ressources d'une rare vitalité d'action, d'une énergie de volonté, qui vont croissant à mesure que se développent les œuvres multiples qu'il a créées et qu'il soutient pour le triomphe de cette cause philanthropique.

On ne sait qu'elles expressions emprunter pour témoigner la profonde admiration, qu'inspire une semblable carrière, toute de dévouement et de sacrifice. Les victoires consolantes, que le héros pacifique et modeste de cette lutte, sans trêve, remporte contre les difficultés opposées par la nature elle-même, n'ont pas seulement la France pour théâtre ; mais elles vont répandre au loin, sous les latitudes les plus extrêmes, les bienfaits d'une propagande, brûlante de zèle et dirigée par une initiative géniale. Bornons-nous pour être plus sûr d'être écouté, à reproduire à cet égard le jugement chaleureux et sincère — comme le cœur même qui l'a dicté — celui de François Coppée. En acceptant d'être le parrain de ce livre, l'illustre poète ne pouvait manquer de le populariser, et d'en accroître la valeur.

« M. de la Sizeranne, dit-il dans sa trop courte
« préface, ce grand ami des aveugles a lui-même
« perdu la vue à l'âge de neuf ans. Son intelligence
« qui est de premier ordre, son savoir qui est très
« étendu, son influence qui est considérable, son
« activité — que rien ne lasse, — son temps, sa
« fortune, son cœur, sa vie, il a tout consacré aux
« malheureux, dont il partage le sort. C'est un
« homme incomparable. Il dirige pour eux deux
« journaux spéciaux, *Le Valentin Haüy* et *Le Louis*
« *Braille*. Il a fondé une bibliothèque déjà nombreuse,

« qui s'enrichit, sans cesse, dont les volumes et les
« partitions musicales, imprimés en *points*, sont
« prêtés gratuitement à quiconque en a besoin. »

Ajoutons que cette librairie ambulante a pour copistes assidues un grand nombre de dames dévouées de la capitale et que celles de la Province se laissent gagner à suivre l'exemple de Paris, dans un élan de belle émulation.

« Mais, continue Coppée, l'association Haüy cons-
« titue l'œuvre capitale de M. de Sizeranne. Il en
« est l'âme. C'est de là que part, là qu'aboutit tout
« ce qui peut tourner à l'avantage de ceux dont il a
« embrassé la défense avec une si généreuse ardeur. »

Il faudrait tout citer des lignes exquises de notre poète national, pour rendre à M. de la Sizeranne, l'hommage qu'il mérite. A l'instar de Vincent de Paul recueillant les petits enfants abandonnés sous les portes cochères, on le voit courant sur tous les chemins, à la découverte des aveugles, pour les arracher aux étreintes de la faim, mais surtout pour les soustraire à une atrophie morale, pire que la misère. Après avoir réhabilité, en quelque sorte, l'aveugle, si mal apprécié en général, M. de la Sizeranne accomplit sa mission humanitaire, avec cette fécondité étonnante dans les résultats que peut seule assurer une incessante et méthodique continuité dans le labeur commencé.

Quand on se rend compte des rouages si compliqués que cette œuvre exige pour son fonctionnement, on serait tenté de croire que M. de la Sizeranne dirige un véritable ministère. Là ce sont de jeunes organistes, qu'il s'agit de placer dans des paroisses, des accordeurs de piano, des professeurs de musique des deux sexes, tous sortant de l'*Institut des*

Aveugles, auxquels il faut trouver une situation dans la capitale ou dans les départements. Ici, il faut procéder aux formalités laborieuses, qu'entraîne souvent l'admission dans l'établissement du *Boulevard des Invalides*, de jeunes enfants privés de la vue, afin de les soustraire à l'indigne exploitation de leur infirmité par des parents peu scrupuleux. Malgré cette écrasante besogne, que n'interrompent pas de rares et courts loisirs passés au domaine familial, dans la Drôme, M. de la Sizeranne n'hésitera pas, si vous le félicitez, à vous persuader : « Qu'il n'est qu'un homme de bonne volonté, ne demandant qu'à demeurer fidèle à sa vocation », qui est devenue la raison d'être de sa vie entière, et dont il fait remonter à Dieu le principe et la fin...

Le volume, dont l'examen nous occupe, contient cinq études d'une psychologie délicate, semées d'observations piquantes et originales. La profondeur des aperçus s'y dissimule sous la saveur d'une simplicité et d'un naturel, pleins de charme, qui vous remet aussitôt en mémoire, le préambule des *Essais* : *cecy est ung livre de bonne foy*.

Tout lecteur de goût, qui aura subi la séduction de ces pages attrayantes, deviendra nécessairement un ami de l'auteur, et le lui prouvera en s'attachant, dans la mesure où les circonstances le lui permettront, à ses œuvres, qui le captiveront d'autant plus qu'il les connaîtra davantage.

Voici les sujets traités dans les cinq chapitres des *Impressions et Souvenirs* : 1° *Ce qu'un aveugle voit en voyage* ; 2° *la Maison* ; 3° *Une prise d'habit chez les Sœurs aveugles de Saint-Paul*, succession très touchante de pieuses scènes ; 4° *Intérieurs d'aveugles* ; 5° *Un véritable organiste catholique*, ou

la Vie de l'éminent compositeur aveugle, Lebel, qui durant trente-cinq ans tint l'orgue de Saint-Etienne du Mont avec un succès qu'on n'a pas oublié.

Nous craindrions de déflorer, par une sèche analyse, les tableaux esquissés, les impressions ressenties à la suite de cette *vision* de tout ce qui nous intéresse, nous émeut, nous plaît et nous rend attentifs aux événements du dehors. Et cette *vision* est ici obtenue et traduite pour le lecteur par l'opération et le travail d'un esprit observateur, auquel a fait défaut pourtant le concours d'un sens, celui-là même qui nous paraît le plus indispensable pour apprécier les choses du monde extérieur. On demeurera absolument convaincu, après son récit, que rien n'est plus sûr et plus exact, que ce *reportage*, émané d'un *touriste*, qu'au premier abord, sous la pression des préjugés vulgaires, nous aurions quelque peu hésité à croire en état de nous renseigner d'une façon véridique et minutieuse. L'œil est un outil, d'un prix excessif, il est vrai, mais on peut à la rigueur s'en passer. L'aveugle, formé d'après des méthodes d'éducation rationnelles et éprouvées, récupère en partie, ce qu'il a perdu par la privation de la vue, et y supplée, dans une large mesure, par le développement surprenant que communiquent à l'intelligence les organes de l'ouïe, de l'odorat, du tact. « L'aveugle a les yeux au bout des doigts. » L'expérience quotidienne nous permet de constater l'habileté des aveugles à se livrer à des travaux, exigeant une adresse extrême, tel que celui de la broderie, à distinguer les personnes à l'inflexion de la voix ou même au mouvement de leur démarche, à s'orienter et à circuler, sans danger, sans se heurter, dans les appartements, à travers l'intérieur des

cités, malgré les embarras de la foule et des véhicules.

Qu'on suive M. de la Sizeranne dans ses pérégrinations en Allemagne, on demeurera convaincu de la perfection relative de l'instinct dont les aveugles sont doués, pour échapper aux conséquences de leur cécité, et des jouissances qui compensent pour eux les privations auxquelles ils sont soumis. M. de la Sizeranne s'était rendu dans le Nord de l'Europe pour prendre part à des congrès tenus à Copenhague et à Berlin, en faveur de ses amis les aveugles ; pour étudier aussi le fonctionnement de nouveaux établissements, créés à leur profit. Comme notre auteur est un amateur passionné de musique, il ne balançait pas à affronter les fatigues d'une excursion en Bavière, pour aller à Bayreuth même entendre la merveilleuse composition de *Parsifal*, interprétée par les sommités de l'art et par les maîtres de la mise en scène. M. de la Sizeranne semble n'avoir laissé échapper, dans sa narration humoristique et primesautière, d'une aisance vécue d'allures, aucune des impressions que peuvent produire sur une âme à la compréhension vive et affinée, les remarques si variées, recueillies dans cette équipée de *dilettante*, depuis sa montée en wagon jusqu'à son installation au théâtre de Wagner. Ce n'est point une éternelle nuit, avec ses décourageantes tristesses, qui va envelopper, comme on pourrait le supposer, ce cerveau qu'aucune issue ne semble illuminer, pour le pénétrer des sensations du dehors. Loin de là, il suppléera à l'absence de la clarté du jour, par un contact réel, quoique non apparent, avec la nature et les phénomènes extérieurs, pratiqué au moyen des autres

sens, pourvus d'une intensité de puissance et de délicatesse, dont on ne peut se rendre exactement compte.

Ses descriptions de promenades, en mer, sont aussi nettes et aussi caractéristiques qu'un dessin à la plume avec ses dégradations de tons, ses reliefs, ses lointains horizons. La couleur seule en est absente. Mais l'effet du spectacle n'en subsiste pas moins dans toute sa vérité. L'auteur vous donne une idée juste des lieux, des divers aspects du paysage, réalisée par la perception d'une foule d'impressions tirées du bruissement des arbres, du clapotement des eaux, du parfum des buissons, des nuances atmosphériques, des sons de toute espèce, devenus autant de jalons : mille rics, qui sont lettre morte pour le clairvoyant, mais servent à former le jugement de l'aveugle.

Pour lui donc la nature est peuplée, vivante, et ne reste pas figée dans une désespérante uniformité. Il lui reste de très pénétrantes satisfactions, que le clairvoyant soupçonne à peine, absorbé qu'il est par les impressions vives mais distrayantes qui proviennent du phénomène de la vue. L'aveugle, lui, profite de tout : comme l'écrit finement et en vrai poète M. de la Sizeranne. « Le lilas et le chêne ne « parlent pas le même langage, lorsque le vent « passe à travers leurs rameaux. Ils ne frémissent « pas de la même manière, en mai et en octobre. »

II. — *La maison paternelle* est l'effusion d'une âme sensible, qui n'a rien perdu de la fraîcheur de ses premières années, et qu'on dirait tirée d'œuvres posthumes de Xavier de Maistre ou d'Alphonse Daudet ; émouvante religion du souvenir familial, dans ce qu'il a de plus tendre, nous rattachant de

plus en plus, à mesure que se rapproche le terme ultime de notre terrestre pèlerinage,

« *Aux fils mystérieux où nos cœurs sont liés !*

et à tout ce qui nous reporte vers un passé évanoui, mais si chèrement caressé.

Evocation toute intime, qui communique tant de prix par le regret de ce qui n'est plus, aux usages transmis dans la maison par le respect, aux meubles usés du foyer domestique, aux tapisseries fanées, aux portraits des aïeux. *Sunt lacrimæ rerum.* C'est là de la poésie, et des plus suggestives, faisant affluer à l'imagination ces courants, sans fond, où se plongeait notre enfance, revenant nous embaumer des énivrantes et si douces senteurs qui s'en dégagent.

III. — Le chapitre *Intérieurs d'Aveugles* nous fait pénétrer dans ces foyers où règne la sérénité de la confiance, malgré la lutte pour la vie, âpre et quotidienne. La gaieté n'en est point exilée, et c'est, à défaut des yeux fermés ou éteints, sur les lèvres, dont la mobilité est l'interprète d'une pensée toujours en éveil, que vient de refléter ce sourire que nous aurions vu illuminer le regard. La conversation des aveugles instruits est agréable et animée. Ils recherchent en général la société, et tiennent bien leur place au milieu d'une compagnie où ils se savent entourés de sympathies.

Dans les jeunes ménages d'aveugles, à côté de parents pour lesquels les doigts, sans cesse en activité, remplissent le rôle des yeux, dont la nature a refusé le secours, souvent des enfants, au visage éclairé par de joyeux regards, viennent jeter leur note riante : rayon de bonheur qui empourpre l'inconnu de la vie des lueurs de la résignation paisible. C'est là que

l'on assiste à ce labeur opiniâtre mais mitigé par l'espérance, dans lequel se peinent l'aveugle et sa compagne — celle-ci parfois affligée par la même privation de la vue — recourant à des industries, de tout genre, broserie, pliage, vannerie, cartonnage, etc., pour subvenir aux charges de la famille, et qui mettent en pratique, avec une héroïque constance, les enseignements que leur prodigua l'Institut. C'est dans ces intérieurs, lorsque la gêne les visite, que peut s'exercer, avec une influence décisive, pour les lancer dans la voie où les aptitudes des aveugles peuvent les attirer le plus utilement, la sollicitude des patrons volontaires, qui s'intéressent à leur sort, quand ils sont embarrassés pour donner une application pratique à l'instruction technique qu'ils ont reçue dans les établissements spéciaux.

Parfois même, ce sont des adultes, rendus subitement aveugles, auxquels il s'agit de faire apprendre un métier qui soit une source de gains honorables, suffisants pour assurer leur subsistance et les sauver de l'humiliation de l'aumône, quand il la leur faut recevoir dans une inaction énervante et démoralisatrice aux bornes des carrefours ou au seuil des monuments. Que de gens, dignes de compassion, ont été ainsi arrachés à la misère poignante, à la dégradation du caractère, même au désespoir, par l'intervention imprévue d'une âme charitable, et par quelques démarches qui laissent tant de vraie consolation à ceux dont elles émanent...

Mais sans nous attarder davantage sur cette trop imparfaite analyse, laissons le lecteur s'abreuver lui-même aux sources limpides de ces ravissantes révélations, découlant d'une causerie spirituelle,

imagée, épisodique, où l'enthousiasme d'une généreuse ascension vers l'idéal se mêle à la grâce de l'abandon, simple, droit et naturel. Il en ressort une philosophie judicieuse et féconde, ne se repaissant pas de vaines théories, mais s'affirmant par une action vivifiante qui ne s'inspire que d'un seul mobile, celui de faire le bien aux déshérités de ce monde.

En vous recommandant de ne pas passer indifférent devant ce livre — dont l'exécution irréprochable due aux presses des aveugles et rehaussée par des photographies ne peut que plaire aux bibliophiles — je n'ai pas seulement le désir de vous procurer un régal littéraire de premier ordre. Vous aurez aussi l'avantage de vous associer à une bonne œuvre, à l'accomplissement d'un devoir de solidarité sociale, car, comme tous ceux, qu'a mis au jour la plume de M. de la Sizeranne, alerte, élégante dans sa sobriété, et si éminemment française (desquels il convient de dire *Tolle, lege*), ce livre est publié au profit des établissements qui ont pour but l'amélioration du sort des aveugles. Ils sont trente-deux mille en France, d'après la statistique. Quelle sollicitude bienveillante ne faut-il pas déployer pour les préserver des périls de toute nature auxquels les expose leur état et pour transformer en sympathies pratiques l'indifférence ou la pitié dédaigneuse qui s'était attachée à eux jusqu'ici ?

C'est ainsi que peu à peu, grâce aux efforts tentés, depuis plus d'un siècle, par des intelligences d'élite, par des cœurs vraiment dévoués à l'une des causes qui intéressent le plus la société, et réchauffés par la flamme de la divine charité, cette classe d'infortunés a été affranchie de l'abaissement auquel la condamnait autrefois son infériorité physique.

Elle a repris courage et s'est jetée vaillamment dans l'arène, se sentant aimée, protégée et délivrée de l'isolement où elle végétait.

Quelques-uns d'entre eux, mis en relief par la supériorité de leurs facultés intellectuelles, sont parvenus à occuper des situations élevées, dans les sphères de la science, des lettres ou des arts. On composerait des volumes en réunissant les biographies des aveugles illustres ou distingués, auxquels la cécité n'a pas créé un obstacle pour les empêcher de jouer un rôle (1) important, dans la société.

Le plus grand nombre adonnés à l'exercice d'un métier ou d'une profession utile, en vue d'assurer les ressources nécessaires à leur existence, ont pris au milieu de leurs concitoyens le rang honorable qui n'est jamais refusé au labeur consciencieux, à la vertu, que l'accomplissement des obligations sociales fait toujours entourer du respect public...

Notre siècle aura le droit de revendiquer, comme une de ses gloires les plus pures et les plus légitimes, qui lui assurera la reconnaissance de la postérité, celle d'avoir concouru, avec efficacité, au relèvement moral et matériel des aveugles, d'avoir tendu la main à leur émancipation, en coopérant à leur rentrée dans la grande confraternité de notre race. Dès maintenant chacun d'entre eux, pourra s'appliquer en toute vérité la belle devise de Tércnce :

« *Homo sum, humani nihila me alienum puto* (2). »

R. POULLE-SYMIAN.

(1) Au dernier concours général des lycées le premier prix d'histoire a été gagné par un aveugle, élève du lycée Louis-le-Grand. Une jeune fille, atteinte de cécité, a obtenu récemment un diplôme de bachelier ès-sciences.

(2) Je suis homme : je ne demeure étranger à rien de ce qui intéresse l'humanité.

UN ENNEMI DE LA FAMILLE

LE LOGEMENT INSALUBRE

La famille est un groupe naturel nécessaire à l'homme et à l'humanité. Entre l'homme, d'un côté, et, de l'autre, cet ensemble organique de toutes les générations éteintes, présentes et futures, soudées les unes aux autres par la solidarité, et qui s'appelle l'humanité, la famille est un chaînon indispensable. L'individu, voilà la cellule primitive, cellule dont la valeur est inappréciable, car elle est capable de se perfectionner indéfiniment, et, grâce à ce perfectionnement, de subsister, immortelle. Le corps social est la réunion de toutes ces cellules, réunion immense, prodigieuse, qui sans cesse se transforme et qui, par son accroissement numérique et ses progrès spirituels, marche, elle aussi, à l'immortalité. Les hommes et l'humanité sont donc appelés à s'entraider, les individus faisant vivre, se perfectionner et progresser le corps social, et, réciproquement, le corps social faisant vivre, se perfectionner et progresser les individus. Or, pour que l'homme et l'humanité remplissent leurs devoirs mutuels et accomplissent leur destinée, il faut que les premiers, dans l'impossibilité où ils se trouvent d'entretenir des relations directes avec tous leurs semblables de

- toutes les époques et de tous les lieux, forment des groupes intermédiaires qui seront les organes et les membres de l'humanité. Ces organes, ce sont les familles. Ces membres, ce sont les patries. Familles et patries sont donc des groupes naturels, nécessaires à la vie présente et à l'immortalité des hommes et de l'humanité.

*
* *

Ne parlons présentement que de la famille. Est-il besoin de démontrer que c'est elle qui donne à l'enfant un certain tempérament et un certain caractère ? elle qui lui dispense l'instruction et l'éducation ? elle qui, par suite, pour une large part, peut contribuer à faire de lui un homme de conscience, de cœur et de franche volonté ? Est-il nécessaire de démontrer que, quand il s'agit de forger des hommes de bien, les meilleurs manuels et les meilleurs maîtres ne valent pas la famille ? Dès lors, c'est la famille qui est la pépinière des vrais citoyens, des citoyens intègres et vertueux. C'est elle qui est la sauvegarde de la patrie, qui assure sa grandeur véritable et sa véritable prospérité. Dès lors aussi, c'est la famille qui, en formant des peuples généreux, chevaleresques, épris de toutes les nobles causes, contribue à l'épanouissement d'une humanité pure, juste, bonne, idéale et heureuse. Qu'on ne s'y trompe pas : supprimer la famille, c'est désagréger la patrie, c'est frapper à mort l'humanité, c'est condamner la civilisation à un misérable avortement et ramener les hommes à la barbarie, à la sauvagerie, à la demi-animalité d'où ils ont eu tant de peine à sortir. En conséquence, tout ce qui porte atteinte à la famille, nuit aussi à la patrie, à l'homme et à l'humanité.

*
* *

Or, la famille a pour fondement, une règle de conduite : le respect réciproque des personnes, la justice. Elle a pour lien, un sentiment : l'amour. Elle vit et se développe par la pureté de ses membres, par les services et les égards qu'ils échangent constamment. Inutile d'insister. Pour quiconque réfléchit une minute, il est de toute évidence que ce qui constitue la famille, c'est l'estime et la fidélité mutuelles des époux ; c'est l'autorité ferme et bienveillante des parents ; c'est l'obéissance entière et joyeuse des enfants ; c'est l'accord, l'union des frères et des sœurs pour réjouir l'âme de leur père et de leur mère en honorant leurs cheveux blancs. Et ce qui rend ce dévouement de chacun pour tous et de tous pour chacun, facile, empressé, plein de charme, c'est l'amour, l'amour conjugal, l'amour paternel et maternel, l'amour filial, l'amour fraternel.

*
* *

Les prémisses précédentes posées et acceptées, il suffit de quelques grains de clairvoyance pour constater que la famille française actuelle est attaquée par des ennemis nombreux et redoutables. Je n'ai pas la prétention de les signaler et de les combattre tous. Je me contenterai d'en attaquer un seul : le logement malpropre, insuffisant et insalubre.

Nous ne sommes pas des esprits purs résidant nulle part et partout. Nous avons un corps localisé dans l'espace. Il nous faut habiter quelque part ; et le logement agit, plus qu'on ne croit, sur notre sensibilité, notre volonté, notre intelligence, notre tempérament, notre caractère. En sorte qu'on peut l'a-

firmer : si la famille est nécessaire à la vie présente et à l'immortalité de l'homme et de l'humanité, si elle a pour fondement une règle de conduite : le respect réciproque, la justice, et pour lien, un sentiment : l'amour, si elle se développe par la pureté de ses membres, par les égards et les services qu'ils échangent constamment, il faut, avant tout, assurer son existence, et, à cet effet, la placer dans certaines conditions hygiéniques et morales. Or, l'hygiène et la morale exigent le logement propre, suffisant et salubre. Par suite, je suis en droit d'affirmer que les logements malpropres, insuffisants, insalubres, compromettent l'existence de la famille...

*
* *

Mais il est indispensable de sortir des généralités et des abstractions. De nos jours, on est friant de faits. Des faits ! Encore des faits ! Toujours des faits ! Soit. Allons, si vous le voulez bien, visiter le logement d'une famille d'ouvriers pauvres. Il va sans dire que nous sommes à Paris, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, au Havre, dans une grande ville quelconque, mais, en tous cas, pas à Nîmes ; car je n'ai aucune envie de provoquer le courroux soit des propriétaires peu soucieux de l'état de leurs immeubles, soit des *Commissions d'hygiène* par trop éprises de leur repos, soit des pouvoirs publics locaux jusqu'ici singulièrement indifférents en l'espèce.

Nous franchissons une assez vilaine porte, et nous voici engagés dans un escalier en spirale, étroit, poisseux, pourri, nauséabond, qui laisse à grand peine passer les vivants et qui provoquera les scènes les plus pénibles quand il faudra y faire passer un cercueil. Quelquefois, au lieu de l'escalier, nous

trouvons, après la porte d'entrée, une cour longue, avec un ruisseau au milieu, sorte de boyau immonde, véritable égoût où s'accumulent les ordures. A droite et à gauche, s'ouvrent des appartements. Au fond, un escalier extérieur conduit à une galerie également extérieure, sur laquelle s'ouvrent les appartements du premier étage. Mais que nous nous trouvions en face d'un escalier ou d'une cour, peu importe ! Une affreuse odeur de moisi nous saisit à la gorge.

Pénétrons maintenant dans le logement lui-même. Quelquefois, pas de carreau ; de la simple terre battue en contrebas de la rue ou de la ruelle noire et fétide où se trouve la maison. Le plus souvent, un carreau en si pitoyable état, que je mets au défi la ménagère la plus diligente et la plus entendue, de le nettoyer et de le tenir propre. Quant au logement lui-même, il se compose ordinairement d'une pièce avec une seule porte et une seule fenêtre. Une cloison la coupe en deux parties. La partie où se trouvent la porte et la fenêtre sert de cuisine et d'atelier. La partie obscure forme une ou deux alcôves et sert de chambre à coucher à la famille tout entière. Et cela est sale, délabré, misérable, horrible.



Or, quelles sont les conséquences d'un état de choses que j'ai décrit, sans, hélas ! forcer les couleurs ?

La première... Mais, avant de dévoiler ces conséquences, et pour les rendre plus sensibles, qu'il me soit permis de remarquer que ces logements sont encombrés. Or, pourquoi le sont-ils ?

D'abord, parce que la population des villes, et sur

tout des grandes villes, augmente sans cesse. Si cette augmentation provenait de l'excès des naissances sur les décès, il y aurait lieu de s'en réjouir. Mais nous n'en sommes pas là. La ville, la grande ville, au contraire, dévore littéralement ses habitants. J'en appelle aux statistiques de l'état civil, les seules, peut-être, qui soient exactes. Dans une période de dix ans, à Nîmes, on a enregistré 14.217 naissances et... 17.314 décès. Les décès l'emportent sur les naissances du nombre énorme de 3.097. Pourtant, Nîmes augmente. Le recensement de 1891 indique 71.600 habitants ; celui de 1896 en indique 74.601, soit en plus 3.000. En dix ans, la population nîmoise remplace donc les 3.097 personnes disparues et s'accroît d'environ 3.000 autres. Qu'est-ce à dire, sinon que tous les dix ans, malgré les crises industrielles et commerciales, crises évidentes, mais qui, chose étrange ! semblent accélérer, dans tous les milieux, le développement du confortable et du luxe et irriter le goût des plaisirs coûteux, de la débauche, de l'alcoolisme et du jeu, malgré ces crises, 6.000 villageois ou montagnards débarquent à Nîmes et viennent y tenter la fortune. En général, ils y arrivent sans ressources, disposés à chercher du travail avec une longue vue, mais avides de jouissances. Leur compte est vite réglé. En quelques mois, c'est la misère noire. Et les voilà forcés de chercher les logements les moins chers, c'est-à-dire, de s'entasser en de véritables taudis.

L'encombrement des logements que je qualifie de taudis est dû, ensuite, à la démolition des vieux quartiers et à leur remplacement par des jardins publics, des monuments et des maisons bourgeoises ou de maître. Lorsque, par exemple, à Nîmes, on a

fait disparaître le fouillis de ruelles dégoûtantes qui occupait l'emplacement actuel des Halles et des rues Crémieux et de la Banque, certes, on a eu raison. Mais les ouvriers et les pauvres qui habitaient là, et dont on ne s'est guère préoccupé, ont été refoulés dans les faubourgs et ont dû s'entasser en de véritables taudis.



Et maintenant, quelles sont les conséquences de l'entassement des êtres humains dans un logement malpropre, insalubre et insuffisant, entassement très réel et qui va jusqu'à la présence de 4, 5 et même 6 personnes dans une pièce unique avec alcôve ?

La première conséquence, c'est que la propreté y est impossible. Comment, je le demande, nettoyer et tenir propre des carreaux et des murs sordides, infects, suant comme une sorte de lèpre ? Certaines mères de famille, bien rares, il est vrai, y parviennent. Mais au prix de quels efforts ! Ces femmes-là opèrent de véritables prodiges, et, plus que beaucoup d'hommes, devraient être décorées. Mais les autres, et c'est le grand nombre, laissent aller. Or, vous, femmes heureuses, qui habitez un logement clair, aéré, coquet, joyeux, peut-être luxueux, les condamnerez-vous sans pitié ? Songez que, chez vous, tout est riant et vous rappelle de doux et gracieux souvenirs, en sorte que vous aimez votre intérieur. L'entretenir ou le faire entretenir est votre bonheur et votre triomphe. Mais chez votre sœur déshéritée, incapable d'en faire autant, tout est sombre et triste ; tout lui rappelle ses soucis, ses tourments, le boulet quotidien qu'elle traîne. Aussi, son

« chez elle », elle le hait et ne peut que le haïr. Pourquoi s'épuiserait-elle à l'entretenir ? Ne la condamnez pas. Allez plutôt vers elle, tendez-lui la main et aidez-nous à lui donner un vrai foyer.

*
**

Vous le devez d'autant plus, que la malpropreté du logement entraîne, comme seconde conséquence, la fréquence des maladies et des décès.

Les habitants des taudis, en effet, ne connaissent ni la propreté des meubles, ni celle des vêtements, ni celle des personnes. Pour eux, l'eau et le savon n'ont que peu d'attrait. Le grand air, pas davantage. Presque jamais, ils n'ouvrent leur unique fenêtre. Mangeant et dormant toute l'année dans une pièce qui ne leur fournit que 3 ou 4 mètres cubes d'air par personne, alors que le minimum est, je crois, de 14, ils respirent une atmosphère saturée d'acide carbonique, de mauvaises odeurs et de germes morbides. Or, avec un pareil régime, quel est, quel peut être leur état sanitaire ? Poser la question, c'est la résoudre. Il est déplorable. Pour les adultes, c'est l'anémie, l'épuisement, la consommation. Ils sont forcément pâles et souffreteux. Qui dira le nombre des journées perdues pour cause de maladie ? Qui dira le tribut qu'ils payent à la mort ? D'après une statistique faite au Havre par M. Siegfried, la mortalité, qui, dans les quartiers neufs et dans les maisons propres et salubres, n'est que de 8/1.000, s'élève, dans les vieux quartiers et dans les maisons malpropres et insalubres, à 20/1.000. Quoi d'étonnant ? Ces logements ne sont-ils pas le foyer de la fièvre typhoïde, de la petite vérole, de la tuberculose ?

Que si vous considérez les enfants, c'est encore pire. Nés de parents atteints d'anémie et d'épuisement, condamnés à végéter eux-mêmes dans des milieux délétères, ne sont-ils pas la proie désignée d'avance de toutes les affections infectieuses, de toutes les contagions, de toutes les épidémies ? D'après une statistique faite à Lille par M. A. Gourd, pendant les années 1873-1877, la mortalité des enfants, qui, dans les quartiers neufs et dans les maisons propres et salubres, n'a été que de 17 à 21/100, s'est élevée dans les logements malpropres et insalubres de quatre vieilles rues, jusqu'à 25, 42, 44 et même 64/100. Et c'est une chose qui navre, je vous l'assure, et qui déchire le cœur, de penser aux souffrances et à la mort de tant de pauvres petits innocents qu'un peu d'hygiène suffirait à faire vivre, robustes et joyeux !



Le fait est donc indiscutable : l'entassement des êtres humains dans un logement malpropre, insuffisant et insalubre, compromet l'existence physique de la famille.

Il compromet aussi son existence morale. Pour que la famille vive et se développe moralement, il faut un foyer. Or, pouvez-vous qualifier de foyer un logement malpropre, insuffisant et insalubre ? Non, mille fois non. Le foyer ! Oh ! le monde de doux souvenirs et d'émotions délicieuses qu'éveille ce simple mot ! Vous tous qui avez le privilège d'en posséder un, vous me comprenez. Le foyer ! C'est la chambre aérée, coquette, confortable, peut-être luxueuse, au seuil de laquelle expirent tous les bruits extérieurs

et où l'on est les uns aux autres, sans réserve, entièrement. C'est le nid tiède et charmant où, le regard chargé de tendresse, se sourient les époux et où les enfants gazouillent, radieux en leur naïve exubérance. Le foyer ! En y entrant, les hommes les plus mauvais essaient d'imposer silence à leurs instincts grossiers et à leurs passions perverses ; ils éprouvent comme son besoin inconscient de se respecter eux-mêmes. Ils se sentent même obligés de respecter les membres de leur famille et de ne se servir d'aucun d'eux comme d'un simple moyen pour satisfaire leurs convoitises, leur avarice ou leur ambition ; inconsciemment peut-être, ils aspirent à être justes. Le foyer ! Retraite bénie, toute vibrante des épanchements les plus purs et les plus sacrés, où l'on s'est aimés, où l'on s'aime, où l'on s'aimera d'un amour « plus fort que la mort », où l'on échange constamment des égards et des services au point que pour parler avec M. Auguste Sabatier, « les âmes vivent les unes dans les autres, se fondent dans une âme unique, où chacune d'elles se trouve comme multipliée par toutes les autres » ! Le foyer ! Parfois, on le qualifie de sanctuaire, et, vraiment, on a raison. Pères, mères, enfants, quand vous êtes réunis dans votre « chez-vous », asile de la vertu et de la paix sereine, ne sentez-vous pas que vous êtes vraiment dans la maison de Dieu ? Et ne voyez-vous pas que, pour que la famille existe et se développe moralement, un foyer est nécessaire ?

Mais, dès lors, un taudis bien souvent composé d'une pièce unique et où s'entassent 4, 5, 6 personnes, est-ce un foyer, cela ? et pousserez-vous la cruauté de l'ironie jusqu'à prétendre que ces personnes forment une famille et jusqu'à leur prêcher solennellement les devoirs de la famille ?

Rendez-vous compte de la réalité. Les infortunés n'ont pas un foyer qui les attire et les retienne. Chez eux, ils se sentent plus mal que partout ailleurs. Ils n'y reviennent que contraints et forcés. Quand le père rentre de son travail, que trouve-t-il ? La saleté, le désordre, le dénuement ; une femme fatiguée, aigrie, irritée ; des enfants déguenillés et mal élevés. Conclusion : il mange rapidement et en silence, et court au cabaret. Restée seule, que devient la mère ? Tantôt elle prend en dégoût son intérieur et le déserte aussi. Tantôt, elle y reste et y ruine sa santé. Quant aux enfants, au retour de l'école ou de l'atelier, il leur déplaît de s'enfermer en un réduit sans espace et sans air. Aussi, n'ont-ils qu'une idée : s'échapper, gagner la rue. Et comme les logements qui nous occupent sont presque toujours mal situés, dans la rue, les garçons apprennent le mensonge, le vol, et les filles se perdent.

Ainsi la famille est dissoute de fait ; elle n'existe que de nom. Que si, par hasard, tous ces malheureux sont un moment réunis dans le taudis qui leur sert de foyer, alors, expliquez-moi, je vous prie, par quel miracle ils peuvent y pratiquer le respect d'eux-mêmes, la justice, l'amour, l'échange des égards et des services ? Je crois pouvoir affirmer que, dans ces milieux, la décence, la simple pudeur sont inconnues, bien plus, impossibles. O lamentable perversion du plus précieux de tous les biens ! Dans notre civilisation prétendue chrétienne et dans les grandes villes dont nous sommes si fiers, on peut voir ceci : la famille qui devrait être un temple, devenant une école d'inconduite et de vice ! des pères et des mères dépravant eux-mêmes leurs propres enfants !

*
**

Nous voici donc en présence de l'une des plaies les plus répugnantes de notre état social. Que faire ? Evidemment, nous efforcer de supprimer les logements malpropres, insuffisants et insalubres. « C'est, dirai-je avec Jules Simon, une obligation pour ceux qui possèdent le capital, l'instruction et la moralité. N'ont-ils pas le devoir de s'emparer de cette question, et, puisque la solution est trouvée, ne doivent-ils pas aux misères humaines le soulagement dont ils possèdent le secret ? » Evidemment, il y a ici un devoir de justice et de fraternité. Et ce devoir est facile à remplir, car il coïncide avec notre intérêt bien entendu.

*
**

Supprimer les logements malpropres, insuffisants et insalubres, c'est supprimer les foyers permanents de contagion et d'épidémie ; c'est améliorer la santé publique, préserver nos propres familles et enrayer la dépopulation de la patrie.

Supprimer ces logements, c'est faire un pas décisif vers la solution de la question sociale. La misère et la souffrance sont mauvaises conseillères. Elles soufflent l'envie et la discorde et leurs malheureuses victimes sont une proie facile pour les propagateurs d'idées subversives. Le docteur Du Mesnil écrit dans une étude poignante : « Ce n'est pas seulement de la vertu, c'est de l'héroïsme qu'il faut à l'homme forcé d'habiter dans ces bouges, pour ne pas contracter la haine de la Société. » Or, dans aucun temps et dans aucun lieu, les héros ne courent les rues ; et, comme chaque jour et partout, un grand nombre

de journaux prennent à tâche de détruire la morale et la religion, de réveiller et d'irriter les plus inavouables convoitises, de prêcher la haine des classes et la nécessité d'un bouleversement social, comment s'étonner des progrès du socialisme révolutionnaire et de l'anarchie ? Remarquez-le, d'ailleurs, tous les fauteurs de désordre dirigent leurs coups contre la famille et s'efforcent de la ruiner théoriquement et, plus d'une fois hélas ! pratiquement. Ah ! c'est qu'ils y voient clair. Ils se rendent compte que cette forteresse une fois rasée, ce sera le néant. Plus d'hommes ! Plus de patrie ! Plus d'humanité ! Nous donc qui tenons de toute notre énergie à ces vieilles et saintes réalités, qui voulons l'épanouissement et le bonheur des hommes, des patries et de l'humanité, défendons, fortifions, idéalisons la famille, et, dans ce but, donnons au pauvre, à l'ouvrier, un vrai foyer. « La meilleure garantie de la civilisation, disait Disraëli, c'est le logement. Le *home* est l'école de toutes les vertus individuelles, patriotiques et humaines. » On l'a compris et à Mulhouse, Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, etc., on s'est préoccupé des logements des ouvriers et des pauvres. Nîmes ne pouvait rester en arrière. Elle a sa *Société nimoise des habitations salubres et à bon marché*, sur laquelle quelques renseignements ne seront pas déplacés ici.

*
..

Le 22 décembre 1893, les membres nimois de l'*Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales* étaient réunis au Petit-Temple, pour entendre un rapport du signataire de cet article sur la nécessité d'améliorer les logements ou-

vriers. A la suite de ce rapport, une *Commission d'études* fut nommée et se réunit, le 17 décembre suivant, chez M. *Albin Colomb*, que la mort a ravi trop tôt à une œuvre qu'il intéressait vivement. Cette Commission se divisa en deux Sous-Commissions : l'une, chargée de rédiger un projet de statuts ; l'autre, chargée de s'informer des logements insalubres susceptibles d'être achetés et mis à neuf. Le 24 février 1894, la *Commission d'études* rendit compte de ses travaux à ceux qui l'avaient nommée. Puis, l'*Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales* qui est spécialement, comme son nom l'indique, une société d'études, et qui s'interdit de patronner telle ou telle œuvre particulière, jugea que son rôle était terminé. Elle céda la place à une réunion d'hommes désireux de résoudre, dans notre ville, le problème du logement des ouvriers. C'est pourquoi la *Commission d'études* fut remplacée par une *Commission d'initiative* composée de MM. *Babut, Benott-Germain, Besson, de Boyve, Colomb, Dussaud, Roussel, Schultz, Trial*. Les statuts précédemment élaborés avec l'aide d'un modèle fourni par la *Société française des habitations à bon marché*, furent adoptés, et on décida de faire des appels individuels pour réunir un capital de 100.000 francs. A la fin de juin, ce capital, divisé en 200 actions de 500 francs était souscrit. Le 3 décembre de la même année, sous la présidence de M. *Albin Colomb*, eut lieu une première réunion préparatoire des futurs actionnaires. Les statuts furent derechef adoptés et quelques membres de l'assemblée furent chargés de constituer définitivement la *Société*.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Une nouvelle loi concernant les *Sociétés* comme la nôtre,

était pendante devant le Parlement. Elle devait, disait-on, être votée à bref délai et suivie d'un *Règlement d'administration intérieure*. Force nous fut d'attendre. Le délai dura plus d'un an. Après quoi, nous dûmes faire approuver nos statuts, ce qui prit quelques mois. Pour toutes ces raisons, ce ne fut que le 18 avril 1896, que fut constituée la *Société nîmoise des habitations salubres et à bon marché*. Elle le fut par devant MM^{re} Renouard et Bruguière, par MM. de Boyve, E. Dumas, Guibal, Molines, Roussel, Sagnier, Schulz.

La première Assemblée générale eut lieu le 16 novembre 1896, et nomma membres du *Conseil d'Administration* : MM. de Boyve, E. Bruneton, Dussaud, G. Fabre, Molines, Alf. Nègre, Roussel, E. Silhol, Trial. Elle nomma commissaires vérificateurs : MM. Besson et Schulz. Le *Conseil*, à son tour, se constitua avec MM. Trial, président ; Molines, vice-président ; Alf. Nègre, secrétaire.

La seconde Assemblée générale n'ayant pu avoir lieu le 17 mai 1897, à cause du trop petit nombre d'actions représentées, ne délibéra que le 27 mai suivant. Elle autorisa la construction d'une maison au chemin d'Uzès, sur les plans dressés par M. E. Silhol, réélut pour trois ans MM. Fabre, Alf. Nègre, Roussel, et leur adjoignit M. Delpuech. Elle maintient M. Besson dans ses fonctions de commissaire vérificateur et remplaça M. Schulz qui avait quitté Nîmes, par M. Guibal.

En 1898, pas d'Assemblée générale. La maison du chemin d'Uzès était en construction. Il n'y avait rien à l'ordre du jour.

La troisième Assemblée générale eut lieu le 4 mars 1899. Elle approuva les comptes, c'est-à-dire, les dépenses occasionnées par la construction de notre

première maison et autorisa la construction d'une seconde, à la Plateforme, sur un terrain appartenant à M. Saurel. Elle réélut comme administrateurs pour trois ans : MM. E. Bruneton, Dussaud, E. Silhol, auxquels elle adjoignit M. L. Flaissier. Elle maintint, dans ses fonctions de commissaire vérificateur, M. Guibal auquel, en l'absence de M. Besson, elle adjoignit M. E. Dumas.

Enfin, la quatrième Assemblée générale a eu lieu le 15 mai dernier. Elle a réélu comme administrateurs pour trois ans : MM. de Boyve, Molines, Trial. Elle a nommé comme commissaires vérificateurs, MM. Besson et E. Dumas. Cette assemblée a approuvé les comptes présentés par M. Molines et desquels il ressort que la maison du chemin d'Uzès a coûté 45,870 fr. 80 c. et rapporté comme loyer, pour 15 mois, 2339 francs 15 c. En conséquence, il a été décidé que le premier quart du capital souscrit recevrait pour les années 1894-1898, un intérêt de 2 0/0 et que les deux premiers quarts recevraient pour 1899, un intérêt de 3 0/0. Ce dernier intérêt semble désormais assuré au capital souscrit.

*
*
*

Tels sont, aujourd'hui, les résultats acquis par la *Société nimoise des habitations salubres et à bon marché*. Elle n'a pu construire une seconde maison à la Plateforme, à son grand regret. Avec son dévouement habituel, M. E. Silhol avait fait un plan remarquable. Mais, après une sérieuse inspection des lieux, le *Conseil d'administration* a jugé que l'emplacement n'était décidément pas favorable.

Aussi bien semble-t-il y avoir, dans notre activité, comme un temps d'arrêt. On dirait que la fatigue nous

gagne. Bien plus, certains semblent n'avoir confiance ni dans la nature de l'œuvre ni dans son avenir. De divers côtés, s'élèvent des appréciations plus que sévères sur ce qui a été fait. Et pourtant, ne semble-t-il pas qu'il y aurait plutôt lieu de se réjouir et d'aller hardiment de l'avant ? D'une part, la *Société* a surmonté des difficultés de début qui ne se renouvelleront pas, et, d'autre part, plus que jamais éclate à tous les yeux la nécessité de donner un véritable foyer à l'ouvrier. D'ailleurs, quoique adversaire acharné des courses de taureaux, qu'on me permette de prendre ici le *fauve* par les cornes. Voyons un peu ce que valent les objections qu'on nous sert et nous ressert à satiété.



Elles sont au nombre de deux, et, comme valeur, les deux font la paire.

Voici la première : la maison construite au chemin d'Uzès n'est pas une maison ouvrière.

Ici, j'en appelle, d'abord, à nos statuts. Que disent-ils ? Ils disent que notre *Société* a pour but « *de louer ou de vendre à des personnes n'étant propriétaires d'aucune maison, notamment à des ouvriers ou employés vivant principalement de leur travail ou de leur salaire.* » Si notre maison abrite des ouvriers ou des employés, elle est une maison ouvrière.

Examinons donc, ensuite, la situation de nos locataires. Parmi eux, nous trouvons : 1 camionneur, 2 chauffeurs, 6 conducteurs, 1 mécanicien, 1 conducteur retraité. Tous vivent uniquement de leur travail et voici quels sont leurs salaires : 1 gagne 1000 fr. par an, 3 gagnent 1200 fr., 2 gagnent 1300 fr. 1 gagne 1350 fr., 3 gagnent 1400 et 1 gagne 1500 fr.

Si des hommes qui gagnent de 3 à 5 francs par jour pendant 300 jours de travail ne sont pas des ouvriers, je demande qu'on veuille bien me dire ce qu'ils sont ? Probablement de vils rentiers et d'infâmes capitalistes. Mon imagination, évidemment infirme, ne parvient pas à se les représenter sous cette forme.

Notre maison est, encore une fois, une maison ouvrière. Ceci m'amène à la seconde objection.

*
* *

Celle ci s'adresse à notre œuvre elle-même qui, dit-on, « n'est pas ce qu'elle devrait être ».

Cette appréciation résulte évidemment d'un malentendu qui date des premiers jours de notre entreprise et qu'il faut dissiper, une fois pour toutes.

Qu'ont voulu les fondateurs de la *Société* ? Ont-ils voulu, comme d'aucuns semblent se l'imaginer, accomplir un devoir de bienfaisance pure, et, à l'aide de 100.000 fr. une fois donnés, améliorer le logement des *indigents* de notre ville ? En aucune façon. J'en appelle au Rapport que j'eus l'honneur de présenter à l'origine et à toutes les discussions préparatoires. Consacrer, par petites sommes, 100.000 fr. à réparer des logements qui—nous en avons acquis la triste certitude,—sont tels que toute amélioration sérieuse est impossible, aurait été jeter, sans profit pour personne, 100.000 fr. dans le gouffre du paupérisme.

Qu'ont donc voulu les fondateurs de la *Société* ? Ils ont voulu faire une œuvre à la fois philanthropique et commerciale. Les *Habitations ouvrières* ont ce privilège, peut-être unique, de mettre d'accord les intérêts du travailleur et ceux du capitaliste. Nous avons voulu profiter de cette harmonie, et, en faisant

du bien à l'ouvrier, nous attirer l'indispensable concours de l'argent.

Voilà pourquoi nous ne nous sommes pas appliqués, de prime abord, à améliorer le logement des *indigents*. Si nous nous étions adressés directement à eux, que serait-il arrivé ? Nous aurions construit une maison, nous l'aurions louée, et, immanquablement, nous aurions fait faillite. Ils auraient payé leur loyer peu ou point ; nous n'aurions jamais pu donner l'ombre d'un dividende à nos actionnaires, et nos 100.000 fr. une fois dépensés, nous n'aurions pas trouvé un centime de plus. Or, dans une ville comme Nîmes, qu'est-ce que deux maisons ouvrières ? Était-ce bien la peine de se mettre en mouvement ?

Pénétrés profondément de la vérité qu'énonçait un jour M. E. Bruneton sous une forme très heureuse : « *Toute réforme sociale s'adresse toujours à la classe immédiatement supérieure à celle qu'on veut atteindre,* » nous avons suivi une autre voie. Nous nous sommes adressés à des ouvriers relativement à leur aise, à des ouvriers rangés, à de petits employés, au personnel du chemin de fer. Notre première année d'exercice nous laisse, après prélèvement de 5 0/0 pour la réserve, de quoi distribuer un dividende de 3 0/0. Il ne nous est donc pas défendu d'espérer qu'on verra là un placement sérieux et qu'avec le temps et la patience, nous pourrions multiplier nos maisons et nous rapprocher de plus en plus des ouvriers les moins aisés et même des indigents.

Mais quoi ! Supposez que nous possédions un jour vingt maisons de douze logements chacune. Les 240 ouvriers à leur aise ou employés qui seront devenus nos locataires auront laissé libres 240 lo-

gements. Du même coup n'aurons-nous pas permis à 240 familles d'ouvriers moins aisés ou même pauvres de quitter leur taudis pour occuper des logements plus salubres ? N'aurons-nous pas abaissé le prix des loyers ?

Notre œuvre est bien ce qu'elle doit être. Mais à une condition, c'est de ne pas la regarder comme une œuvre de courte haleine, donnant des résultats immédiats. Défaisons-nous de ce faux point de vue. La réforme des logements ouvriers est une œuvre de longue haleine et ne donnant que des résultats lointains. Nous semons ; d'autres moissonneront. Nous nous adressons aux ouvriers aisés et aux petits employés pour que nos successeurs puissent atteindre les ouvriers dont la situation est précaire et les indigents.

En conséquence, pas de découragement, et en avant !

L. TRIAL.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE MACON

(Suite)

VII

DÉPART POUR TOURNUS. — VISITE DE L'ÉGLISE
SAINT-PHILIBERT, DES BATIMENTS ABBATIAUX, DE L'ÉGLISE
SAINTE-MADELEINE ET DU MUSÉE
ARRIVÉE A CHALON

Mardi 20 Juin.

Le départ a lieu à 8 h. 40. Les autorités du Congrès sont depuis longtemps à la gare et reçoivent les colis des membres de la Société se dirigeant sur Chalon. La Compagnie de P. L. M. met à notre disposition des wagons de première classe, puis nous prenons la route de Tournus, chef lieu de canton de 5.500 habitants, faisant partie du département de Saône-et-Loire.

Nous sommes reçus à la gare par un notable de l'endroit, qui nous offre au buffet l'apéritif, avant de visiter les curiosités de la ville. On se rend tout d'abord à l'église Saint-Philibert, faisant partie autrefois d'une célèbre abbaye, fondée en 875 par les moines de Saint-Philibert de Grand-Lieu (près Nantes), expulsés de leur couvent situé dans l'île de Noirmoutiers, par les Normands. D'après la tradition, ces bons religieux apportèrent à Tournus les

reliques de Saint-Valérien, qui subit le martyre en 179.

Irenorchium ou *Ténurtium* était à l'époque de la Gaule Celtique, une bourgade faisant partie du territoire des Eduens. Sous les Romains, cette localité servait d'entrepôt de réserve pour les céréales. Plusieurs découvertes attestent d'une manière irréfutable le séjour des Vainqueurs du Monde dans le pays; telles que médailles, mosaïques et vestiges de fortifications, qui existent encore dans les souterrains de l'endroit. La citadelle, ou vieux Château, bâti au Moyen-Age, était l'espace choisi par les Romains, occupant la partie méridionale de la cité. La paroisse Saint-André, était habitée, dans les siècles passés par la bourgeoisie et par le peuple. L'Abbaye était isolée, puis renfermée dans un terrain de forme circulaire, semblable à une forteresse, entourée de fossés et de murs d'enceinte, munis de tours, créneaux etc., etc... La porte d'Orbe, servait d'entrée du côté de la ville, tandis que la partie regardant la plaine était défendue par une demi-lune et par un pont-levis. J'ai vu quelque part que cette abbaye rapportait avant la Révolution, 30.000 livres de revenus.

L'église Saint-Philibert a été commencée au XI^e siècle, dans le style roman-bourguignon. Le porche possède trois travées soutenues par des piliers énormes et surmonté d'un premier étage. Deux tours terminent la façade, mais celle de gauche a été la seule achevée. Le clocher qui se trouve sous le transept a été remanié au XII^e siècle et comporte deux étages. J'ai dit que le porche composé de trois travées, précède la nef de l'édifice, également pourvue de gros piliers sans ornement mais plus éle-

vés au milieu, voûtes en berceau transversales. Ce monument historique est divisé en trois parties. L'église supérieure, au-dessus du narthex, dédiée à Saint-Michel, ne sert plus au culte depuis longtemps : la nef, les bas-côtés, le chœur et l'abside forment l'église proprement dite, puis la crypte renfermant le tombeau et les reliques de Saint-Valérien, est aussi un lieu de dévotion. Ce qui démontre qu'il y avait autrefois trois églises superposées.

Dans l'intérieur, je note à la hâte, une vierge byzantine du ^{xii}^e siècle, en bois, malheureusement revêtue d'une épaisse couche de dorure. En face, un rétable d'autel en pierre peinte du ^{xiv}^e siècle. La chapelle de la Vierge, renferme des peintures murales des ^{xii}^e, ^{xiii}^e et ^{xv}^e siècles. Dans le collatéral gauche, *le jugement dernier*, peinture du ^{xiv}^e siècle. Splendide coupole octogonale placée au-dessous du clocher. Cinq chapelles rectangulaires forment le chevet du monument. L'abside se fait remarquer par de jolies colonnes ornées de délicieux chapiteaux. Le buffet d'orgue n'est pas aussi sans mérite.

L'abbaye ayant été morcelée pendant la Révolution, les bâtiments claustraux ont été vendus à des particuliers. Cependant, les deux tours rondes placées à l'intérieur de l'enclos abbatial, existent encore et remontent au ^{xiv}^e siècle, ainsi que le cloître et le parloir placés près de l'église (1). La salle du chapitre (^{xiii}^e siècle) a conservé sa voûte primitive. Quant au palais abbatial (^{xv}^e siècle), il sert actuellement de dépôt de marchandises. J'ai visité avec M. Lalouet, très aimable habitant de la localité, une partie des anciens magasins de l'abbaye, pro-

(1) L. Lex, guide indicateur.

priété lui appartenant par suite d'héritage. J'ai remarqué qu'au-dessus d'une porte cintrée, style du XVIII^e siècle, formant l'entrée d'un cellier, le numéro de la section, tel qu'il avait été mis par la municipalité de l'époque, lors de la vente de cette partie du domaine de l'abbaye.

La ville de Tournus est comme Mâcon bâtie sur la rive droite de la Saône. Le courant est insensible. Un pont en briques et en pierres, construit en 1868, conduit à une belle chaussée traversant une prairie faisant partie du pays de Bresse.

L'église de la Madeleine, est un monument du XII^e siècle. Beau portail orné de sculptures. Le clocher, comme celui de Saint-Philibert, est carré et repose sur la croisée du transept. Rien de bien remarquable à l'intérieur, sauf deux tableaux de Greuze (saint Roch et saint François) exécutés à l'époque où le peintre devenu célèbre, était encore élève.

Jean-Baptiste Greuze, est né à Tournus, le 21 août 1725. Sa ville natale, lui a érigé une statue en marbre blanc, sur la place de la mairie. L'artiste est M. Rougelet, également enfant de Tournus. Le grand peintre est représenté debout en costume Louis XV, Greuze est mort à Paris en 1805.

Avant l'érection de la statue, il y avait sur cette place, à l'époque du règne de Louis-Philippe, une colonne mesurant trois mètres. On l'a déposée depuis dans un terrain situé dans le voisinage. Provenait-elle d'un temple romain ? Je ne puis le certifier, mais il est certain qu'elle a été trouvée dans la Saône à Gigny.

Le musée a été fondé en 1867. J'ai remarqué des plaques commémoratives (1). Quelques tableaux de

Greuze et plusieurs gravures représentant les principales œuvres de ce grand maître, entr'autres « la Cruche cassée. »

La dernière visite est pour l'Hôtel-Dieu, fondé en 1718, par le cardinal de Fleury. La pharmacie a conservé sa collection d'ancienne faïencerie, provenant de Nevers, Rouen, etc. Magnifique plafond peint sur bois. Les religieuses, portent un uniforme bleu de ciel. Elles appartiennent au même ordre que celles de Beaune.

Le déjeuner a lieu au buffet de la gare, puis à 2 h. 50, on s'embarque pour Châlon. Avant de laisser cette petite ville de Bourgogne, j'adresse à MM. Lalouet, Martin et autres, de chaleureux remerciements, pour leur gracieuseté et leur empressement à nous montrer les curiosités de Tournus. Je me souviendrai éternellement de leur cordiale réception.

Le chemin de fer suit quelques instants la vallée de la Saône puis on traverse un riant paysage jusqu'à la station de Sennecey, bourg de 2.600 habitants, situé sur un petit ruisseau, les maisons sont adossées à une colline. Après Saint Ambreuil et Varennes, on passe près du village de Saint-Loup lieu de pèlerinage. La voie ferrée se rapproche de la Saône pour la cotoyer jusqu'à Châlon.

Le train stoppe !!! nous sommes arrivés au terme de notre voyage, c'est-à-dire à Châlon ; ville que nous devons visiter dans la soirée. Je prends place

(1) Inscription du XI^e siècle, provenant de l'abbaye de Tournus : GERLANUS ABATE ISTO MONETORIUM EILE. Plaque commémorative à Louis de la Palu, cardinal de Varambon, 47^e abbé de Tournus, 1413-1441, décédé à Rome le septembre MIIICLV. Armes ; de gueules à la croix d'hermines. Autre inscription que je n'ai pu déchiffrer.

avec deux de mes bons amis de Caen, dans l'omnibus de l'hôtel du Chevreuil, puis après avoir choisi un gîte pour la nuit, je fais une promenade en ville, en attendant mes honorables collègues qui se disputent avec les employés de la gare, afin de pouvoir retirer leurs bagages.

Un gigantesque obélisque, placé à l'entrée d'une place fixe tout d'abord mon attention. Une large plaque munie sans doute d'une inscription, a disparu. J'apprends que ce monument a été érigé en 1790, à l'époque de l'ouverture du Canal du Centre. En janvier 1784, Louis XVI, concéda par lettres patentes l'exécution du canal aux États de Bourgogne. La première pierre fut posée le 23 juillet 1784, par le prince de Condé. L'ingénieur fut M. Gauthey.

Le palais de justice est construit au milieu de la place. C'est un édifice très important parce que Chalon est le chef lieu judiciaire du département de Saône-et-Loire. Je veux dire le siège de la Cour d'assises. Le centre de la place de Beaune est occupé par la fontaine de Neptune (1742) versant ses eaux dans un bassin octogone, puis la partie centrale consiste dans une colonne quadrangulaire, surmontée de la statue du dieu des Mers, exécutée par Sordoillet, tandis que le bassin et le piédestal sont les œuvres de Singola (1).

L'époque de la construction de l'église Saint-Vincent, ancienne cathédrale, remonte à la fin du xiii^e siècle. Quelques parties sont gothiques, mais le Triforium et les fenêtres supérieures sont plus récentes (xiv^e). La nef consiste en six travées ; les bas-côtés rappellent l'architecture de Paray-le-

(1) L. Lex. Guide Indicateur.

Monial, avec les arcades aiguës et les pilastres cannelés. Quelques chapelles sont du ^{xv}^e siècle, tandis que le transept, partie la plus ancienne, paraît remonter au ^{xii}^e. Plusieurs pierres tombales datent du moyen-âge ; belle tapisserie flamande, époque Renaissance. Cette église a été consacrée en 1403. Les clochers qui avaient été démolis en 1794, ont été refaits par M. Chenevard, de 1827 à 1851. Ce sont deux tours à plates-formes, style gothique, avec personnages aux angles.

L'ancien évêché a été construit au ^{xv}^e siècle. La tour qui domine ce bâtiment date du ^{xiii}^e. Châlon a été autrefois le siège d'un évêché, établi au ^{iv}^e siècle, supprimé en 1790. Le dernier évêque fut Jean-Baptiste du Chilleau (1781-90).

Le Musée, situé sur la place St Pierre, comprend plusieurs salles. Au rez-de-chaussée, la collection lapidaire est intéressante. Inscriptions romaines, Moyen-âge et Renaissance. Le premier étage composé de quatre salles, est réservé aux sculptures et aux tableaux. Dans la salle d'entrée, un buste de jeune fille en plâtre, par Rude, statue du baron Denou, aquafortiste et littérateur distingué (1). J'ignore si le Musée contient quelques œuvres de Boichot, sculpteur de mérite, né à Châlon au 1735. Je ne puis énumérer tous les tableaux. Je cite au hasard les noms du Parocel, le Carroriage, Charlet, Couture, Géricault, etc., etc... Il y a lieu aussi de faire mention que le fusil et le yatagan d'Abd-el-Kader ont été donnés à la ville par le général Dumas.

L'église Saint-Pierre a été commencée en 1700 et terminée en 1713. Elle fut consacrée par l'évêque

(1) Né à Châlon 1747-1825.

François Madot, Cet édifice est surmonté d'une coupole et de deux campaniles. Le style de cette époque est appelé classique par les architectes de l'école moderne. Dans l'intérieur, on peut signaler qu'un magnifique maître-autel en marbre. St Pierre et St Vincent sont les deux paroisses qui existent actuellement. Avant la Révolution, Châlon avait cinq arrondissements spirituels. Saint-Vincent (cathédrale) Saint-Georges (collégiale) Saint-Jean de Mailzel, Sainte-Marie et Saint-Laurent (1).

La bibliothèque est située à l'Hôtel de ville, ancien couvent des Carmes. M. le Conservateur nous informe que la dite bibliothèque renferme 27.000 volumes, puis il nous montre plusieurs manuscrits très anciens.

Dans ce moment, plusieurs ouvriers sont en grève. J'ai été témoin d'un spectacle hideux, parce que le vestibule de la Mairie est encombré de jeunes gens, couchés sur les dalles, le visage blême, les yeux fixes, annonçant les ravages occasionnés par l'alcool. Les malheureux attendent avec impatience l'heure de la distribution des secours donnés par municipalité. Châlon possède une usine métallurgique, succursale du Creusot.

Le faubourg Saint-Laurent, est situé dans l'île de ce nom, formé par la Saône. Le pont a été commencé en 1418, aux frais de Jean sans Peur, puis il a été terminé en 1508. En 1780, ce passage fut remanié, c'est-à-dire élargi ; il a conservé le caractère architectural de l'époque, attendu que les parapets sont pourvus de distance en distance de grosses pierres taillées en forme de broches.

(1) Grande Encyclopie T. X. P. 286.

En lisant l'histoire de Châlon, je constate que lors de l'invasion de 1815, la population patriote opposa la plus vive résistance aux troupes alliées. Les défenseurs de la ville firent sauter deux arches du pont Saint-Laurent et tinrent en échec, pendant quinze jours, une division autrichienne. Napoléon I^{er} par décret du 22 mai 1815, autorisa la ville de Châlon, d'ajouter à ses armes, la croix de la Légion d'Honneur. Elles sont : *d'azur à trois annelets d'or, soutenu par une champagne cousue de gueules chargée de la croix de la Légion d'Honneur aux couleurs nationales.*

L'Hôpital Saint-Laurent a été fondé en 1528 par François I^{er}. La chapelle possède une chaire en bois et une porte style Louis XIV. Ses sculptures font l'admiration de nos collègues. Les vitraux sont aussi remarquables. J'avoue que j'ai été quelque peu distrait, parce qu'étant arrivé au commencement d'un office, les religieuses ont chanté des cantiques. Les voix de ces servantes de Dieu étaient si angéliques et si harmonieuses que je me croyais transporter en paradis !!!

Le quai est planté de beaux arbres, et bordé de belles maisons et agrémenté de luxueux cafés. La statue du chimiste Niepce est située sur cette promenade publique. Le sculpteur Guillaume s'est distingué en immortalisant par le bronze, l'image du précurseur de la photographie, né dans cette ville en 1765. Cette statue a été inaugurée en 1885.

Dans la soirée, le mauvais temps ne nous a pas permis de circuler en ville. Chacun s'est retiré de bonne heure dans son appartement, après une journée très fatigante.

A suivre.

ED. DU TRÉMOND.

LA SŒUR DE CHARITÉ

Près du sombre grabat où la veuve s'épuise,
Sous la blanche cornette et l'humble robe grise
Se penche doucement la Sœur de Charité.
La malade à sa vue a repris du courage ;
Un rayon d'espérance éclaire son visage
Et le calme renaît en son cœur agité.

La servante du Christ, avec un doux sourire,
Tache de soulager cette pauvre martyre
Qu'un mal cruel retient sur son lit de douleurs.
Puis, délicatement, la Sainte créature
Donne à l'infortunée un peu de nourriture
Et de son front livide éponge les sueurs.

Bien tristement, hélas ! au fond de la chaumière,
Auprès de ce foyer éteint par la misère,
Un enfant est assis, dévoré par la faim.
Oui ! car lorsque, parfois, le petit misérable
Trouve sur son chemin un passant charitable
Il garde pour maman la moitié de son pain.

« Viens ! mon pauvre petit, dit la fille chrétienne ;
« Dieu m'envoie aujourd'hui pour adoucir ta peine :
« Je voudrais alléger ton fardeau trop pesant. »
Comme le fit Jésus, cette admirable femme,
Répand tous les trésors que renferme son âme ;
Rend la vie à la mère et la joie à l'enfant.

Pour tous les malheureux son noble cœur tressaille ;
Elle vient, tendre sœur, sur le champ de bataille
Relever bravement tant de vaillants soldats.
Quand sa main, de beaucoup, a pansé les blessures,
Sa voix, des chers mourants, sait calmer les tortures
En leur parlant du ciel, terme de tous combats.

C'est l'Ange d'ici-bas, dont l'âme magnanime,
Imite le Sauveur en sa bonté sublime.
Elle aime comme Lui les pauvres, les pécheurs,
Fait resplendir la Foi dans les ombres du doute.
De chacun en ce monde elle aplanit la route ;
Elle nous rend la paix en essuyant nos pleurs.

HENRIETTE EMIN.

SILHOUETTES PROVENÇALES

LA DOYENNE DES ORGANISTES

* *

L'amour de l'Art, tout comme l'idéale fontaine de Jouvence, donne un regain de vie à ceux qui savent ne point vieillir par la fraîcheur d'illusions qu'il inspire.

Cette pensée flotte sans doute dans le concept de l'observateur, mis accidentellement face à face avec une de ces natures d'élite, chez lesquelles l'irréparable outrage des ans semble ne pas mordre.

C'est concluant.

Inclinons-nous.

Or, c'est d'une gloire purement locale qu'il s'agit : aussi bien sommes-nous très heureux, en nous arrêtant devant elle, de fixer son image dans l'esprit du lecteur.

Mais passons lui tout d'abord ce sonnet, composé sur le clavier de l'orgue, entre deux morceaux ; à la mémoire de mon père.

L'ORGANISTE.

Tandis qu'aux pieds de Dieu, l'encens de la prière

Monte légèrement

Dans le rayonnement

D'azur et de lumière

Sur l'ivoire poli de son cher instrument,

Sous le berceau de pierre

De la grand'nef altière

Son âme chante allègrement

Radiieuse en son vol, — comme le vent rapide, —
Vers l'idéal que rien ne ride,
Elle entraîne les *âmes-sœurs*

Dont les larmes d'amour, au calice des roses,
D'un tout petit bouton écloses,
Perlent de brillantes couleurs.

Telle notre chère doyenne.

* *

Née d'un vaillant chef de musique du *Premier Empire*,
Madame *Massador-Leroux*, devait ne point faire mentir le
proverbe provençal :

Raço racèjo, e longo-maï racèjara !

Ah ! certes oui, la race vit et revit en cette artiste d'élite,
que le poids des ans ne saurait abattre ! Elle y revit par
une prodigieuse poussée de sève, puisée à la coupe du
Beau, dont elle fut de très bonne heure, émanourée.

Impeccable interprète des chefs-d'œuvre de nos grands
maîtres, elle s'assimile l'âme de leur génie ; c'est pour-
quoi, hier encore, il fut donné à tout un peuple, de l'en-
tendre magistralement détailler leurs superbes inspira-
tions sur les belles (1) orgues de *Notre-Dame des Pom-
miers*, où chaque pierre de voûte, de colonne et de base,
depuis le portique à l'abside, les phonographie, pour les
faire éternellement vibrer sous la majestueuse coupole
du transept, dans le monde des choses, visibles et tangi-
bles seulement pour les élus du mystère de l'Au-Delà.

C'est plus qu'une professionnelle émérite : — Prêtresse
du culte d'Euterpe, elle exerce son apostolat avec l'onc-
tion sacerdotale de sa grâce charmeresse ; et lorsque la
scrupuleuse exécutante, en improvisatrice se transforme,
le souffle d'En-Haut vient la transfigurer soudain.

Telle qu'une antique Vestale, elle entretient le feu sacré
dans le *Saint-des-Saints* de nos cœurs ; aussi bien, n'est-ce
pas sans raison que le chantre inspiré de *Mireille* : Mistral !

(1) Sorties de la maison Beaucourt, de Lyon, 1847, et dont le
relevage vient d'être fait par la maison Vignolo, de Marseille ;

l'avait nommée *La Muso Félibrenco*, aux premiers et glorieux vagissements du *Félibrige*, en son berceau couvert de fleurs : Il la portraictura ainsi :

Douno Massador
Si bèu dèt soun d'or !

et ce simple disque suffit, à lui seul, pour révéler la puissance de fascination de la fée rhodanienne, aux cœurs d'idéal assoiffés, en leur laissant deviner la suite de rimes sonores qui frangéaient sûrement les strophes de cette improvisation circonstancielle : — Quoiqu'il en soit, l'œuvre du maître écourtée en dit long sur le talent de cette noble femme, à laquelle, comme couronnement de sa belle carrière, une distinction honorifique serait due.

En effet, si la population Beaucairoise, vibrante et finement gouailleuse, — *Galèjarello*, — lui doit le développement de son instinct musical, le Grand Opéra, lui, ne saurait oublier que les premiers pas de l'incomparable ténor Villaret, dans sa glorieuse carrière, furent guidés par cette habile musicenne, que son désintéressement ne cesse de grandir aux yeux de ses concitoyens..

Infiniment spirituelle, elle cause encore avec toute la franche gaité de la jeunesse insouciant ; et l'auteur de cette silhouette, esquissée à la *je te pousse*, dut-il avoir l'existence aussi longue que celle de Mathusalem, se souviendrait toujours d'une causerie engagée avec elle sur le quai de ce fleuve impétueux, dont rien n'égale l'impressionnante suggestion par la Beauté.

— Ah !... me disait-elle, répondant à une question semi-profane, dans cette langue mistralienne, qu'elle parle à ravir ; — comment aurais-je pu me séparer d'un site aussi merveilleusement beau !... et puis, se relevant de toute sa haute stature ; le regard, par le *Mens Divinior* enflammé ; belle comme une déesse antique, d'un geste majestueux me désignant le Rhône, fier, quoique veuf, aujourd'hui, de sa gloire défunte, elle ajouta :

— Les grandes scènes de la Nature, de bonne heure me passionnèrent ; et, certes, dans quel cadre plus merveilleux que celui-ci mes lèvres auraient-elles pu étancher leur soif ardente à la coupe de l'Idéal ?

Véjo, moun béu ! acò 's ma vido !!!

Lors, un moment silencieux, nous poursuivîmes notre rêve, bercés dans l'azur par les mélopées aériennes du *Grand-Tout*; et tandis que la poétique lueur du crépuscule nous enveloppait, en diaprant de ses teintes l'onde chantante et fugitive, elle reprit :

— Le murmure des flots m'inspire autant, au pur rayonnement de pourpre et d'or de mes jours azurés, qu'au vaporeux tremblotement des étoiles !!!

C'est ici que mon cœur a vécu son doux rêve de Mysticisme et d'Amour, c'est ici que... je veux...

Et alors lui prenant la main.

— Oh ! mais, chut ! — pour cela non !... jamais ! — l'interrompis-je vivement, tandis qu'après avoir essayé une larme furtive elle éclatait de rire... *Cacalassavo !*. et puis :

— Dans tous les cas peu vous importe...

Elle me fixa, bouche-bée, attendant la suite.

Ce ne fut pas long. Je repris :

— Le *Phénix* renaît de ses cendres, vous ressusciteriez des vôtres.

— Qu'es béu ! — s'écria-t-elle, en me pressant la mienne ; et sur ce, nous nous séparâmes.

Un monde de pensées roula dans mon cerveau.

Qu'est-ce donc le pressentiment ?

Mystère !

* *

J'avais dit vrai sans le savoir.

A quelque temps de là nous eûmes la douleur d'apprendre sa maladie, des plus bizarres, s'il en fut jamais une :

Foi d'*Apothicaire*, je le jure !

— *l'anara ! l'anara pas ! Dieu l'assouste, la paùréto ! pécaïré !*... disait-on de partout les larmes aux yeux et dans la voix ; et chaque glas tintant semblait être le sien.

Ah ! c'est qu'on l'aime tant la bonne chère grande artiste !... il faut voir ça lorsqu'elle sort ! Chacun s'efface devant elle ; et, le sourire aux lèvres, elle passe en disant un mot, qui charme en s'adressant au cœur.

En somme... C'est une belle âme.

Donc elle fut malade, bien, bien malade, oui ! malade à mourir.

Pendant près de trois ans, elle eut à lutter contre la *Grande-Niveleuse* ; mais la robustesse de sa complexion devait finalement triompher.

Elle triompha, ce fut miracle (1).

— *Resurrexit !* m'écriai-je en la voyant pour la première fois se rendre à son poste d'honneur.

— *Sicut dixit !* répéta-t-elle ; et alors : *Alleluia !* répondimes-nous, ses amis qui l'entourions.

Son bon sourire nous bénit, tandis que son regard affectueux nous enveloppait.

Et maintenant, comme aux plus belles heures de son professorat, l'incomparable *Maëstrina* gagne, avec ses leçons, ce pain quotidien, auquel le travailleur du bon Dieu — *lou Travaïadou !* — doit la robustesse de ses membres, l'élévation de son esprit et la noblesse de son cœur.

Nous l'en félicitons, tout en nous inclinant devant elle, si vaillante et si bonne ! — Elle ! bonne et vaillante, comme ceux qui cherchent dans l'accomplissement du *Devoir* la gloire de l'*Aristocratie nouvelle*.

Ils sont les plus nombreux sur la terre des Gaules. La France leur doit son salut.

Ainsi siège !

Antoine CHANSROUX.

(1) Nous ne saurions ne point louer ici le dévouement du docteur Anthoine et des siens, sans oublier son brillant élève, mon ami, Louis Bontoux, devenu depuis lors organiste *di primo-cartello*.

Tome XXVIII, 1^{er} Décembre 1900.

60*

DANS LES CHAMPS

Le soir vient. Peu à peu le ciel se décolore.
Le soleil s'est couché, superbe, à l'horizon.
Seul un rayon, qui semble oublié, fait encore
Reluire les carreaux, là-bas, d'une maison.

Un grand calme envahit la campagne, et l'haleine
Du soir fait résonner longtemps le moindre bruit.
De fins brouillards rosés s'étendent sur la plaine
Comme pour amortir la chute de la nuit.

Et, mettant à profit l'heure crépusculaire,
Le laboureur pensif laboure encor son champ,
Et je vois passer l'homme et ses chevaux qu'éclaire
La dernière rougeur qui persiste au couchant.

Un bucheron s'en va sous le ciel bas d'automne,
Des pâtres dans un pré rassemblent leurs troupeaux,
Et cette activité tranquille et monotone
A toute la vertu calmante du repos.

Puis la nuit tout-à-coup se précise. Des voiles
Flottent, vagues, autour du poitrail des chevaux.
Tout s'apaise, et déjà les premières étoiles
Marquent aux laboureurs la fin de leurs travaux.

Et moi, qui fatigué du tumulte des villes
Viens ici, las et triste, oublier et m'asseoir,
Je respire la paix de ces heures tranquilles,
Et je reste à rêver dans la douceur du soir.

Je prends un peu ma part du sommeil de la terre.
Une demi torpeur me gagne vaguement.
Il sort des bois, des champs, un parfum salubre.
C'est l'heure du silence et du recueillement.

Et j'apprends à l'aimer, la terre forte et bonne,
Dont l'indicible charme endort mon cœur plaintif,
En attendant, un jour prochain, qu'elle me donne
Le vrai sommeil et le repos définitif.

ANDRÉ DUMAS.

L'Administrateur-Gérant : GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, rue de la Madeleine, 21

BIBLIOGRAPHIE

Du Vidourle au Rhône. Excursions archéologiques et pittoresques dans la partie méridionale du département du Gard. — Nîmes, Gervais-Bedot, gr. in-8° — 1900 — Prix : 2,25

Sous ce titre M. Prosper Falgairolle, notre collaborateur, a fait paraître ses *Croquis de Voyage*, dont une partie a été publiée dans la *Revue*.

Cet ouvrage est orné de six phototypies représentant la Tour Carbonnière, le Pont-romain appelé Ambroix, les châteaux d'Aubais, de Boissière et de Lédénon et la Tour de l'Horloge à Vauvert.

Tous les amis de l'histoire et de l'art s'empressent d'acquérir cet élégant ouvrage.

B. S.

Vient de paraître à la Société Saint-Augustin

41, rue du Metz, LILLE.

Nouveau Manuel complet et pratique d'instruction religieuse à l'usage des maisons d'éducation, collèges et pensionnats, par l'Abbé POEY.

Ouvrage enrichi de belles et nombreuses gravures et rédigé conformément aux principes et aux plans du *Directoire* de M. l'abbé Dementhon. — Publié avec approbation épiscopale.

Cours moyen. Un volume de plus de 800 pages, comprenant les classes de 5^e, 4^e, 3^e et seconde. Prix : broché, fr. 4,00 ; relié percaline fr. 4,75.

Chacune des classes qui composent le cours moyen se vend séparément au prix de : broché, fr. 1,25 ; relié percaline, fr. 1,60.

Cours supérieur. Un volume de 496 pages, comprenant les classes de *Rhétorique* et de *Philosophie*. Prix : broché, fr. 3,00 ; relié percaline, fr. 3,75

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE GÉNÉRALE

	Pages
Le massacre de Palestro, <i>Colonel Robin</i>	5
Curiosités de l'histoire, <i>J. Ballivet</i>	38
Les états de services d'un soldat sous la République, <i>G. Maurin</i>	108
Pèlerin de louage (1534), <i>Ed. Bondurand</i>	160
La contrebande sous Louis XV, <i>H. Brun</i>	493
Souvenirs de 1879, <i>Adolphe Pieyre</i>	533
Pierre Taillant, défenseur de Phalsbourg, <i>E. Bruguier- Roure</i>	663

HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE

L'hôpital de St-Jacques de la Calmette, <i>F. Rouvière</i>	49
L'hôpital de Rivières-de-Theyrargues, <i>Ernest Durand</i> ..	229
Mémoire historique sur St-André-de-Valborgne et ses environs, <i>H. Roux</i>	309
Les coutumes de Montclus, <i>Prosper Falgairolle</i>	361
Documents inédits sur Quissac, <i>O. Pannet</i>	413-475
Saint-Martin-de-Vidoles, <i>M. Chaillan</i>	547
La Tour Carbonnière, <i>P. Falgairolle</i>	572-642
La fin d'une légende, <i>D^r E. Mazel</i>	585-642
Inventaire du Grand Prieuré de St-Gilles, <i>C. Nicolas</i> ..	780
Grande réception à Uzès du duc et de la duchesse d'Uzès, <i>L. d'Albiousse</i>	811
Quelques épisodes de l'histoire d'Aramon, <i>L. Bascoul</i> ..	881
ANNÉE 1900.	

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

	Pages
Une excursion de vacances en Angleterre, <i>A. Carayon</i>	81
Un nimois chez les Carlistes, <i>A. Pieyre</i>	126
D'Anduze à Amsterdam, <i>Joseph Simon</i>	173
Un voyage dans les Cévennes sous la Restauration, <i>Ed.</i> <i>Bondurand</i>	332
Le Mzab et les Mozabites, <i>Colonel Robin</i>	454-602
Croquis Algériens, <i>A. de Saint-Elme</i>	695
Les mines du Haut Tonkin, <i>Général Bertrand</i>	735

SCIENCES NATURELLES, SOCIOLOGIE

Application des levures sélectionnées en vinification, <i>E.</i> <i>Kayser</i>		66
Sur le féminisme, <i>Stéphane</i>		122
Les criminels d'après le docteur A. Perrier, <i>Jules Gal</i> ..		159
Le télégraphe sans fil, <i>Gérard Lavergne</i>		368
Comment marchent nos tramways électriques, <i>Gérard</i> <i>Lavergne</i>		596
Les Aveugles, <i>R. Poulle-Symian</i>		933
Un ennemi de la famille, le logement insalubre. <i>L. Trial</i> .		944

ARCHÉOLOGIE ET BEAUX-ARTS

Notice sur les dessins des antiquités de la France méridionale, de Pierre Mignard et sur leur publication projetée par le Cte de Caylus, <i>L.-H. Labande</i>	271
Une note inédite sur l'intérieur de la Maison-Carrée au 17 ^m siècle, <i>J. Ballivet</i>	725
Congrès de Mâcon (1899) société française d'archéologie, <i>Ed. du Trémond</i>	780-866-964

	Pages
Maurice Barrès et l'appel au soldat, interprété par les lemmes, <i>Stéphane</i>	819
La troisième salle du musée épigraphique de Nîmes, <i>Fr.</i> <i>Durand</i>	843
Le Musée de l'armée de terre et les portraits militaires à l'Exposition, <i>G. Maurin</i>	899

LITTÉRATURE

La fête des bergers, <i>H. Brun</i>	64
Quand j'étais improvisateur, <i>A. Ducros</i>	143
L'idée fixe de Sénèque, <i>E. Bouisson</i>	221
Entre coreligionnaires, <i>Marie de Parseval</i>	236
L'amour du clocher, <i>Fortunat Strowski</i>	253
La morale par le livre, <i>Stéphane</i>	299
Arrizine, <i>Forsifan</i>	384
Querelle de Nymphes, <i>Fr. Rouvière</i>	400-440
Au nom du célibrage latin, <i>A. Roque-Ferrier</i>	438
La Tour sans pain, <i>E. Bouisson</i>	484
Le théâtre espagnol, à propos d'un récent ouvrage, <i>Michel Joue</i>	497
Montsalvat, <i>Stéphane</i>	684
Quelques observations sur l'origine de la langue fran- çaise, <i>Gros</i>	692
Alphonse Daudet et Nîmes, <i>Maurice de Grolier</i>	740
La muse parlementaire, <i>A. Pieyre</i>	826
Les Narbonnais, chanson de Geste, <i>E. Bondurand</i>	916
Silhouettes provençales, la doyenne des organistes, <i>Ant.</i> <i>Chansroux</i>	975

POÉSIE

I. Anniversaire ; II. Noces d'argent, <i>Alice Lardin de</i> <i>Musset</i>	57-59
Les fées, <i>Eugène Arnaud</i>	60

IV

	Pages
Chanson des roses, <i>Marcan</i>	157
I. Têtes de femmes ; II. Autopsie, <i>J. Perroux</i>	158
Au Mazet, <i>Louis Bard</i>	247
L'espelido dou Roëe, <i>Ant. Chansroux</i>	324
Aube, <i>Jean Renouard</i>	329
A la violette, <i>Henriette Emin</i>	330
Rédemption, <i>C. B.</i>	579
Au lycée ; premiers tressaillements, <i>André Dumas</i>	659
Le clos Cascavèu, <i>Jean d'Olivette</i>	721
Mon Mazet, <i>J. Rédier</i>	730
Héraldique, <i>J. Perroux</i>	895
La Sœur de Charité, <i>Henriette Emin</i>	973
Dans les champs, <i>André Dumas</i>	980

MONUMENT D'ALPHONSE DAUDET

DISCOURS ET POÉSIES

L'inauguration du monument, <i>la Rédaction</i>	341
Allocution du Président de l'Académie, <i>G. Maurin</i>	343
Conférence par <i>M. Ernest Daudet</i>	347
Discours de <i>M. Paul Clauzel</i>	360
Discours de <i>M. Emile Reinaud</i> , maire de Nîmes.....	421
Discours de <i>M. Roujon</i> , délégué du ministre de l'instruction publique.....	423
Pour Alphonse Daudet, <i>Fabre</i>	431
Pour être lu devant le monument, <i>A. Ducros</i>	433
A la mémoire d'Alphonse Daudet, <i>A. Chansroux</i>	425

NÉCROLOGIE

<i>M. Achille Bardou</i> , <i>la Rédaction</i>	416
--	-----

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages
ALBIOUSSE (L. D')	
— Réception du duc et de la duchesse d'Uzès.....	811
ARNAUD (EUGÈNE).	
— Les fées (poésie)	60
BALLIVET (J.).	
— Une note inédite sur l'intérieur de la Maison-Car-	
rée au xvii ^{me} siècle	725
— Curiosités de l'histoire	38
BARD (LOUIS).	
— Au Mazet (poésie).....	247
BASCOUL (LOUIS).	
— Quelques épisodes de l'histoire d'Aramon.....	881
BERTRAND (GÉNÉRAL).	
— Les mines du Haut Tonkin	735
BONDURAND (ED.).	
— Pèlerin de louage (1534).....	160
— Un voyage dans les Cévennes sous la Restauration.	332
— Les Narbonnais, chanson de geste.....	916
BOUISSON (E.).	
— L'idée fixe de Sénèque.....	221
— La Tour sans pain (nouvelle).	484
BRUGUIER-ROURE (L.).	
— Pierre Taillant, défenseur de Phalsbourg en 1870.	663
BRUN (HENRI).	
— La fête des bergers.....	61
— La contrebande sous Louis XV.....	493
B. (C.).	
— Rédemption (poésie)	579
CARAYON (A.).	
— Une excursion de vacances en Angleterre.....	81
CHAILLAN (M.).	
— Saint-Martin-de-Vidoles	547

	Pages
CHANSROUX (A.).	
— A la mémoire d'Alphonse Daudet	425
— L'espélido d'ou Rose (poésie).....	324
— Silhouettes provençales : la doyenne des Organistes.....	975
CLAUZEL (PAUL).	
— Discours de l'inauguration.....	350
DAUDET (ERNEST).	
— Conférence	347
— Les Amants d'Arles de M. Henri Mazel	631
DUCROS (ALEXANDRE).	
— Quand j'étais improvisateur	143
— Pour être lu devant le monument.....	433
DUMAS (ANDRÉ).	
— Dans les champs (poésie).....	980
— Bibliographie.....	982
— Au lycée ; premiers tressaillement ; la rêverie (poésie).....	659
DURAND (ERNEST).	
— L'hôpital de Rivières-de-Théyargues.....	229
DURAND (FRANÇOIS).	
— La troisième salle du musée épigraphique de Nîmes.	843
EMIN (HENRIETTE).	
— A la violette (poésie).....	330
— La Colombe (poésie)	546
— La Sœur de Charité (poésie).....	973
FABRE (G.).	
— Pour Alphonse Daudet (poésie).....	431
FALGAIROLLE (P.).	
— La Tour Carbonnière	642
— Les coutumes de Montclus, d'après un texte de 1579.	361
FORSITAN.	
— Arrizine (Nouvelle)	384
GAL (JULES).	
— Les criminels, d'après le docteur Ch. Perrier.....	159
GROLIER (MAURICE DE).	
— Alphonse Daudet et Nîmes.....	740
GROS.	
— Quelques observations sur l'origine de la langue française.....	692
JOUBE (MICHEL).	
— Le Théâtre Espagnol, à propos d'un récent ouvrage.	497

KAYSER (E.).	
— Application des levures sélectionnées en vinification.....	66
LABANDE (L.-H.).	
— Notice sur les dessins des Antiquités de la France méridionale.....	271
MUSSET (ALICE LARDIN DE).	
— I. Anniversaire ; II. Noces d'argent (poésie)..	57, 59
LAVERGNE (GÉRARD).	
— Le télégraphe sans fil.....	368
— Comment marchent nos tramways électriques....	596
MARCAN.	
— Chanson des roses (poésie).....	157
MAURIN (GEORGES).	
— Allocution du président de l'Académie.....	343
— Les états de service d'un soldat sous la République	108
— Le Musée de l'armée de terre et les portraits militaires à l'Exposition.....	899
MAZEL (D ^r E.).	
— La fin d'une légende.....	585
NICOLAS (C.).	
— Inventaire du Grand Prieuré de Saint-Gilles de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.....	749
OLIVETTE (JEAN D').	
— Le clos Cascavèu.....	721
PANNET (O.).	
— Documents inédits sur Quissac.....	443-475
PARSEVAL (MARIE DE).	
— Entre coreligionnaires (Nouvelle).....	236
PERROUX (JULES).	
— I. Têtes de femmes ; II. Autopsie (poésie).....	158
— Héraldique (poésie).....	895
PIEYRE (ADOLPHE).	
— Un Nimois chez les Carlistes.....	126
— Souvenirs de 1870.....	533
— La Muse parlementaire.....	826
POULLE-SYMIAN (R.).	
— Les Aveugles.....	933
LA RÉDACTION.	
— Nécrologie (M. A. Bardon).....	416
— L'inauguration du monument Alphonse Daudet....	341
RÉDIER (J.).	
— Mon Maset (poésie).....	730

REINAUD (E.).	
— Discours L'inauguration du monument Alphonse Daudet.....	424
RENOUARD (JEAN)	
— Aube (poésie).....	329
ROBIN (COLONEL).	
— Le Massacre de Palestro	5
— Le Mzab et les Mozabites.....	454-514-602
ROQUE-FERRIER (A.).	
— Au nom du félibrige latin.....	438
ROUJON, délégué du ministre de l'instruction publique.	
— Discours à l'inauguration du monument Daudet..	425
ROUVIÈRE (F.).	
— Querelle de Nymphes	400-440
— L'hôpital Saint Jacques de la Calmette.....	49
ROUX (HENRI).	
— Mémoire historique sur Saint-André-de-Valborgne et ses environs.....	309
SAINT-EDME (A. DE).	
— Croquis Algériens.....	695
SIMON (JOSEPH).	
— D'Anduze à Amsterdam, 1770-1771.....	173
STÉPHANE.	
— La morale par le livre, l'œuvre morale de Georges Sand.....	299
— Sur le féminisme	422
— Montsalvat	784
— Maurice Barrès et l'Appel au soldat, interprété par les femmes.....	819
STROWSKI (FORTUNAT).	
— L'amour du clocher.....	253
TRÉMOND (ED. DU).	
— Congrès de Mâcon 1899 (Société française d'Archéologie)	780-866-864
TRIAL (L.).	
— Un ennemi de la famille, le logement insalubre...	944

**THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY**

SERIAL

DATE DUE

DEC 9 1973
NOV 26 1973



BOOK CARD
DO NOT REMOVE

A Charge will be made
if this card is mutilated

M-811634

or not returned
with the book

GRADUATE LIBRARY
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ANN ARBOR, MICHIGAN

GL

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE

